UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01876467 0

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lemmorialdelav00luis

LE MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE

PAR LE VÉNÉRABLE

P. M. Fr. LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

NOUVELLE TRADUCTION

PAR L'ABBÉ M.-B. COUISSINIER

—

AVEC APPROBATION DE Mgr L'ÉVÊQUE DE MARSEILLE

—

TOME PREMIER

5039

50

PARIS

LIBRAIRIE Ve POUSSIELGUE ET FILS

RUE CASSETTE, 27

1866

JAN 21 1954

LE VÉNÉRABLE

P. M. Fr. LOUIS DE GRENADE

AU LECTEUR CHRÉTIEN

Les goûts, comme les opinions, variant à l'infini, il n'est, pour ainsi dire, pas de sujet sûr lequel les écrivains n'aient exercé leur plume. Quelques-uns, charmés de la beauté de l'éloquence, se sont proposé de former un orateur en prenant l'homme au berceau, en lui aplanissant le chemin, et en le conduisant de degré en degré jusqu'à la perfection dans l'art de bien dire; d'autres se sont proposé de former un prince accompli; d'autres, un vaillant capitaine; d'autres, un courtisan habile : chacun, en un mot, s'est efforcé de relever et d'ennoblir la chose à laquelle il attachait le plus de prix. Maintenant on avouera sans peine que parmi les objets qui nous environnent ici-bas, il n'y a rien de plus précieux, rien de plus divin, s'il est permis de parler de la sorte, que le chrétien, dont la vie et la

fin sont surnaturelles et que les saints appellent indifféremment homme céleste ou ange terrestre. Mais s'il s'est trouvé des auteurs pour enseigner jusque dans leurs plus minutieux détails les règles de tel ou tel art en particulier, n'est-il pas juste que quelqu'un entreprenne aussi de tracer les règles de la perfection chrétienne; de cet art céleste qui l'emporte si fort sur tous les autres, et dont la connaissance est tout à la fois et si nécessaire et si difficile à acquérir?

C'est cette pensée qui depuis bien des années m'a fait désirer de voir paraître un livre où l'on s'appliquerait à former un chrétien parfait, et qui contiendrait le résumé de tout ce qui se rapporte à la vie spirituelle et céleste. L'ouvrier intelligent ne néglige rien pour se procurer les outils dont il a besoin; l'étudiant est heureux de rencontrer un livre, une sorte de mémorial ou soient brièvement exposées les règles de l'art ou de la science qu'il veut acquérir; pourquoi n'en serait-il pas de même du chrétien, lui qui est obligé de s'instruire dans l'art et dans la science par excellence? Ceux qui ont un vrai désir de servir Dieu trouveraient là une doctrine solide en même temps que des lumières

abondantes; et les confesseurs, comme les prédicateurs, jaloux du progrès des âmes, n'auraient qu'à leur indiquer la source où elles devraient puiser pour achever de se rendre parfaites.

Je n'ignore pas qu'il existe une foule d'ouvrages d'une doctrine très-saine et tout à fait catholique; mais en général ces ouvrages n'ont en vue qu'un seul objet, et jamais ils n'est entré dans la pensée de leurs auteurs de traiter l'ensemble de la vie chrétienne; et, bien que l'on puisse regarder les catéchismes comme des abrégés de cet ensemble, cependant, par cela seul qu'ils s'attachent uniquement à donner l'intelligence de la substance des choses, il est vrai de dire que la doctrine qu'ils renferment est plutôt spéculative que pratique; en d'autres termes, qu'elle est plus propre à éclairer l'entendement qu'à remuer la volonté et à faciliter à celle-ci l'usage et la pratique de la vertu.

Je me suis donc résolu, avec l'aide de Dieu et en recourant aux écrits que les Saints nous ont laissés sur les différentes matières qui touchent à la piété, de composer un livre dont le but soit de former un chrétien, en prenant celui-ci à partir du moment de sa conversion, et en le conduisant ensuite à travers toutes les voies et

tous les exercices de la vie spirituelle jusqu'à son entière perfection. Je considère donc ce chrétien comme un bois grossier nouvellement coupé, et que l'on aurait apporté de la montagne avec ses branches et son écorce; j'y mets la main, je le travaille, je le polis, et je m'efforce de lui donner peu à peu la forme voulue. Pour cela, dans le premier livre, je lui propose le paradis et l'enfer, les grands biens qui accompagnent la vertu, et les raisons qui l'obligent à l'embrasser, mon but étant de le déterminer par là à s'arracher au vice, et à se consacrer tout entier au service de son Créateur et de son Seigneur. Cette détermination une fois prise, comme le chemin qui s'ouvre devant lui est celui de la pénitence, je lui apprends, dans le second livre, de quelle manière il doit la faire. A cette fin, je lui suggère une foule de considérations et de prières tendant toutes à exciter dans son âme le repentir et l'horreur de sa vie passée, en même temps que je lui trace les règles pour bien se confesser, et pour satisfaire à Dieu d'une manière convenable. Après la confession, je parle de la communion; et dans le troisième livre, j'explique comment il doit se préparer pour communier, quelles sont les conditions

pour communier dignement, quelles prières il lui convient de faire avant et après la communion. Une fois muni de ces sacrements, il est temps qu'il songe à l'amendement général de sa vie, et le quatrième livre est là pour lui en fournir les moyens. Mais comme parmi les chrétiens les uns se bornent à ce qui est strictement nécessaire pour se sauver, tandis que les autres, non contents de plier les épaules sous le joug des commandements, acceptent de plus la charge des conseils évangéliques, et aspirent à une plus haute perfection, on trouve dans ce livre deux règles de conduite : l'une, commune et ordinaire, pour les premiers, et l'autre, plus étroite et plus spirituelle, pour les seconds. Enfin, parce que personne ne peut commencer et persévérer à vivre chrétiennement sans le secours de la grâce divine qui s'acquiert par la prière, je prends occasion de m'étendre sur celle-ci. Dans le cinquième livre je traite donc de la prière vocale : je dis quelles conditions elle doit avoir pour être efficace, et je donne plusieurs formules, toutes relatives aux différents besoins ou aux différentes pratiques de la vie chrétienne. Dans le sixième livre, je parle de la prière mentale, ou de l'oraison proprement

dite, et j'expose en détail ce qui en forme la matière la plus habituelle, c'est-à-dire les mystères de la vie de Jésus-Christ, et les bienfaits que Dieu ne cesse de répandre sur nous sans revenir sur les autres sujets, qui se trouvent dans le *Traité de l'Oraison et de la Méditation.* Nous voici arrivés maintenant au seuil de la perfection ; mais comme la perfection consiste dans l'amour de Dieu, je consacre le septième et dernier livre aux moyens d'acquérir cette vertu souveraine, aux obstacles qui nous en éloignent, aux considérations et aux prières à l'aide desquelles nous pourrons l'obtenir.

Tel est, lecteur pieux, le cours de la vie chrétienne divisé en sept jours, auxquels on peut dire que se rapportent et se réduisent tous les enseignements de la philosophie céleste. Mais comme les trois premiers livres n'ont trait qu'à ce que nous devons faire, et que les quatre autres s'occupent plus spécialement de l'oraison et de l'amour de Dieu (sujets que l'on ne doit jamais perdre de vue), j'ai cru expédient de publier cet ouvrage en deux volumes, afin que chacun pût porter commodément sur soi le second, où sont contenues des matières qu'il est bon de se rappeler en tout

temps et en tout lieu. Je n'ai fait qu'y effleurer ces matières, et voilà pourquoi je lui ai donné le nom de Mémorial ; car c'est ainsi que l'on appelle ordinairement le livre où chaque particulier écrit en quelques mots ses affaires. Toutefois je ne pense pas avoir été tellement succinct, que j'aie omis de dire ce qui était absolument nécessaire. Je laisse à d'autres plus éclairés que moi de développer des sujets aussi riches et aussi abondants que ceux-ci, et sur lesquels il y aurait tant et de si belles choses à dire. Seulement, si le Seigneur prolonge un peu ma vie (ma vie, qui se précipite avec tant de rapidité vers sa fin), je ne renonce pas à traiter avec un peu plus de détails certaines parties de la doctrine que je touche à peine en ce moment : et je me propose d'écrire *une Exhortation à la vertu, un Choix de règles pour bien vivre, un Traité de l'amour de Dieu et une Vie de Jésus-Christ.*

On m'objectera peut-être que former un parfait chrétien est l'œuvre même de l'Esprit-Saint; à cela je réponds que, de même que la grâce n'exclut point notre coopération, mais qu'elle la suppose, de même aussi l'enseignement intérieur de Dieu, bien loin de repous-

ser l'enseignement extérieur qui se fait par les hommes, le réclame au contraire, et l'exige. Cet enseignement appartient particulièrement aux prêtres et aux ministres de l'Église, que Dieu a chargés d'instruire les peuples et de leur expliquer sa loi. C'est pourquoi, parmi les ornements dont le grand prêtre des Juifs était revêtu, il y en avait un appelé *rational,* qu'il portait sur la poitrine, et où étaient gravés ces mots : *doctrine et vérité;* pour marquer que du cœur d'Aaron la doctrine et la vérité devaient découler comme d'une source abondante dans le cœur de tout le peuple. Ce ministère était si important, que d'après les conseils de Jethro, son beau-père, Moïse se déchargea du soin des affaires temporelles sur un certain nombre de juges, et se réserva tout ce qui tenait à la religion et au culte divin, montrant lui-même au peuple les cérémonies de la loi, et de quelle manière il devait servir et honorer Dieu. Plus tard, quelques prêtres s'étant relâchés sur ce point, Dieu leur fit dire par son Prophète : « Parce que vous avez méprisé la « science et la connaissance de ma loi, je vous « rejetterai des fonctions de mon sacerdoce. » (Osée, IV, 6). « Voici, » dit-il encore par la

bouche d'Isaïe (XXIX, 14) ; « voici ce que je ferai « pour donner à ce peuple un signe merveil- « leux, un prodige : je détruirai la sagesse des « sages; j'obscurcirai l'intelligence de ceux « qui se croient habiles, » les menaçant par là du plus terrible châtiment.

Mais si le défaut de sagesse est un des châtiments les plus redoutables qui puissent tomber sur la tête des grands, il n'en atteint pas moins les petits. En effet, supprimez la lumière de l'intelligence, qui est le ressort principal et comme la première roue de l'horloge qui gouverne et met en mouvement toute la vie chrétienne, que pouvez-vous espérer ensuite, sinon des ténèbres, des folies et autres désordres de même nature? Toute l'Écriture est là pour attester la vérité de ce que nous avançons. « Ce peuple n'est pas un peuple sage, » dit Dieu dans Isaïe (XXVII, 11). « Le Seigneur qui « l'a créé n'aura pas pitié de lui : le Seigneur « qui l'a formé ne lui pardonnera point. » Et ailleurs (v. 13) : « Mon peuple est sans intelli- « gence : il sera conduit en captivité; la faim « consumera ses plus illustres citoyens; la mul- « titude périra dans les ardeurs de la soif. » Ajoutez à cela le témoignage de Baruch, qui,

se demandant pourquoi Israël vit « dans la « terre des ennemis, » ne trouve pas d'autre réponse que celle-ci : « parce qu'il a délaissé la « source de la sagesse. » (Baruch, III, 12.) Il explique de la même manière la chute et la condamnation des géants. « Ils n'ont pas trouvé « la voie de la sagesse, » dit-il ; « c'est pourquoi « ils ont péri. » (*Ib.*, 27.) A son tour, saint Paul écrivant aux Colossiens (III), leur recommande d'avoir soin que la doctrine de Jésus-Christ soit fréquemment annoncée parmi eux, de s'instruire mutuellement, et de s'exhorter les uns les autres à la pratique du bien. En effet, si pour remplir les devoirs de la profession la plus humble, il est indispensable d'en connaître les règles, comment pourrait-il en être autrement lorsqu'il s'agit de plaire à Dieu, de le servir, de conquérir le royaume du ciel, de triompher des forces et des embûches du démon notre ennemi? Comment un homme grossier pourra-t-il connaître ce qu'il lui importe tant de savoir, si on ne lui met point devant les yeux les promesses et les menaces du Seigneur, ainsi que les raisons nombreuses qu'il a de se dévouer à son service? Comment pourra-t-il se confesser d'une manière convenable,

si on ne lui explique point les différentes parties du sacrement de Pénitence, et ce qu'il doit faire relativement à chacune d'elles? Comment aura-t-il la douleur et le repentir de ses péchés, si on ne lui montre point les motifs qui doivent lui inspirer ces sentiments? Comment communiera-t-il dignement et avec fruit, si on ne lui enseigne point ce qui est requis pour cela? Comment pourra-t-il régler ses actions, travailler à acquérir la vertu et à s'éloigner du vice, s'il ignore les moyens de résister à celui-ci, et de trouver celle-là, s'il ne sait point déjouer les tentations et les ruses de l'ennemi? Comment sera-t-il capable de faire oraison et d'en retirer du profit, s'il n'a pas même l'idée des conditions qu'elle requiert et des vertus qu'elle exige? Comment parviendra-t-il à l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, si le chemin qui y mène, les obstacles qui s'y rencontrent, les exercices qu'il demande, lui sont tout à fait inconnus? Nous avons grandement besoin de lumières pour tout cela, et certes, ces lumières, nous ne les apportons pas avec nous en naissant, puisqu'on peut dire à bon droit que chacun de nous est figuré par l'aveugle-né de l'Évangile (Jean, IX).

On me dira que c'est aux prédicateurs qu'il appartient de guérir l'aveuglement où nous sommes plongés, en faisant luire à nos âmes la lumière de la parole de Dieu; mais on ne trouve pas toujours et partout des prédicateurs; les prédicateurs n'ont pas toujours l'occasion de traiter les matières pourtant si nécessaires que nous venons d'indiquer; forcés qu'ils sont de s'en tenir aux généralités, ils descendent rarement dans le détail, et il leur est impossible de s'étendre sur une doctrine qui, se traduisant au dehors par des œuvres particulières, a besoin d'une exposition toute spéciale. Il n'y a donc rien de plus avantageux que la lecture des bons livres. Ce sont des prédicateurs muets qui ne nous ennuient jamais par leur longueur, puisque nous pouvons les mettre de côté quand bon nous semble, et qui ne sont jamais trop courts, puisqu'il nous est loisible de les consulter à toute heure.

Qui dira maintenant les fruits de la parole de Dieu? Qui sera capable d'expliquer ce que c'est que la doctrine de l'Église? Oh! c'est bien là, en vérité, la lumière qui éclaire notre entendement, le feu qui enflamme notre volonté, le marteau qui amollit notre cœur, le couteau

qui retranche les superfluités de nos passions, le flambeau qui éclaire nos pas sur cette terre, la semence qui donne des fruits de vie éternelle, la nourriture qui soutient, qui console, qui fortifie nos âmes en Dieu, et qui les remplit d'une vigueur toujours nouvelle; lisez des livres d'une bonne doctrine, et vous vous convaincrez de ce que je dis.

Enfin, telle est la lumière qui jaillit de cette lecture, tels sont les fruits qu'elle a coutume de produire, que la plupart des pécheurs lui doivent leur retour à Dieu. Demandez-leur quelle est la cause première de leur conversion, ils vous répondront que c'est en lisant tel ou tel livre, qu'ils se sont déterminés à changer de vie. Voyez l'eunuque de la reine d'Éthiopie: il s'en va, sur son char, lisant les écrits du prophète Isaïe. Dieu lui envoie saint Philippe, qui prend sujet de cette lecture pour l'instruire dans la foi, et il se convertit à sa parole. A quoi faut-il attribuer les œuvres si remarquables et les actions héroïques du saint roi Josias, pendant tout le temps qu'il fut sur le trône? à la lecture du livre sacré que lui envoya le grand-prêtre Helcias, ainsi que cela est longuement raconté dans le quatrième livre des Rois. N'est-

ce pas aussi à la sainte lecture d'un bon livre que le cœur du bienheureux Augustin ressentit les premières atteintes de la grâce? Voici ce qu'il raconte lui-même dans le huitième livre de ses Confessions; la chose est si digne de mémoire, que je la rapporterai ici tout au long.

« Il dit donc qu'un gentilhomme africain, nommé Pontitien, étant venu le visiter, la conversation tomba sur les merveilles que l'on racontait partout du bienheureux solitaire Antoine. Pontitien ajouta qu'une après-midi, pendant que l'empereur assistait à certains jeux qui se donnaient dans la ville de Trèves, lui et trois autres courtisans de ses amis sortirent pour se promener dans la campagne, que deux de ses compagnons ayant rencontré la cellule d'un religieux, et l'un d'eux s'étant mis à lire la vie de saint Antoine qui se trouvait là par hasard, il sentit tout à coup son cœur enflammé d'un saint amour. Alors, pénétré de confusion, saisi d'une sainte haine contre lui-même, il dit à son ami : Qu'y a-t-il au bout de tous nos soucis et de tous nos travaux? que cherchons-nous? Pourquoi nous exposons-nous depuis si longtemps aux hasards de la guerre? De bonne

foi, pouvons-nous espérer une meilleure fortune que d'être aimés de l'empereur. Eh bien! supposons que nos espérances se réalisent : quoi de plus fragile, de plus dangereux que cette amitié? N'est-ce pas courir à travers mille dangers au danger le plus redoutable? tandis que si je veux devenir l'ami de Dieu, je puis l'être à l'instant. Tout en disant ces paroles, et malgré le trouble que lui causait le travail intérieur qui se faisait dans son âme, il continuait de lire; ses pensées prenaient une direction nouvelle, et, comme il parut peu après, son cœur se détachait entièrement des choses de la terre. En effet, à peine eut-il achevé sa lecture, que, surmontant l'orage qui s'était élevé en lui et poussant un profond gémissement, il dit à son ami : Voilà que j'ai trouvé la paix et le repos : volontiers je dis adieu à toutes nos espérances, et, déterminé à servir Dieu, je demeure ici désormais. Tu es libre de ne pas suivre mon exemple; mais, de grâce, ne mets point d'obstacle à ma résolution.—Je ne puis, lui répondit l'autre, ni me séparer de toi, ni te laisser seul avec la perspective d'une si belle récompense. Dès ce moment ils se mirent à élever à grands frais l'édifice de leur perfection, renonçant gé-

néreusement à tous les avantages terrestres pour suivre Jésus-Christ; et ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que les jeunes personnes auxquelles ils étaient fiancés, en apprenant leur résolution, se consacrèrent à Dieu, et firent vœu de virginité.

Tel est le récit de saint Augustin. Cet exemple fit sur lui une telle impression, qu'au même instant, se tournant vers un de ses amis, il lui dit avec grande émotion : Que faisons-nous? qu'est-ce que nous venons d'entendre? Les ignorants s'élèvent et ravissent le ciel, et nous, avec toute notre science, nous demeurons plongés dans la chair et le sang. Dominé par ce sentiment, le Saint entra dans un jardin qu'il y avait là auprès, s'assit par terre, à l'ombre d'un figuier, et, donnant un libre cours à ses larmes, il se mit à dire, au milieu du trouble qui agitait et torturait son âme : Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand serez-vous irrité? votre colère n'aura-t-elle point de fin? Seigneur, oubliez les iniquités de ma jeunesse. Puis il répétait de nouveau ces paroles : Jusques à quand, jusques à quand. Demain? demain? Pourquoi pas aujourd'hui? pourquoi ne mettrai-je point aujourd'hui un terme à mes

turpitudes? Et pendant que, sous l'impression de la plus amère douleur, il parlait de la sorte, il entendit une voix qui lui disait : Prends, lis ; prends, lis. Alors il se leva pour prendre un volume de l'Écriture sainte qu'il avait apporté, et en commença la lecture. Il avait ouï dire que saint Antoine ayant entendu par hasard ces paroles de l'Évangile : « Allez, vendez tout ce « que vous possédez et donnez-le aux pauvres, « puis venez, suivez-moi, et vous aurez un tré- « sor dans le ciel (Matth., XIX, 21), » s'était déterminé à tout abandonner pour suivre Jésus-Christ. Touché par cet exemple, mais plus encore par la voix qu'il venait d'entendre, il prit le livre, le lut, et son âme fut inondée de tant de lumières qu'à l'instant même, renonçant pour toujours aux choses de la terre, il se voua entièrement au service de Dieu. C'est saint Augustin qui a écrit tout ceci, dans le livre que nous avons cité; l'on voit par là que Pontitien, saint Augustin, et même saint Antoine, durent en grande partie leur conversion à la lecture des bons livres.

Je pourrais apporter un grand nombre de faits semblables, les uns tirés des anciennes histoires, et les autres arrivés de nos jours; mais je m'en

abstiendrai, afin d'éviter les longueurs. Je me contente d'une dernière réflexion : les mystères que la religion chrétienne propose aux hommes sont si grands, si sublimes, si propres à remuer les cœurs, que je ne m'étonne point de leur voir opérer de si merveilleux changements dans ceux qui les méditent avec soin. Aussi la lecture des bons livres ne sert pas seulement à réveiller ceux qui sont endormis, elle empêche encore ceux qui sont éveillés de succomber au sommeil. Les saintes Écritures lui donnent le nom de pain, ou d'aliment, parce qu'elle soutient la vie de l'âme, tout comme le pain matériel soutient la vie du corps. De tout temps ce pain a été nécessaire, mais peut-être l'est-il plus aujourd'hui que jamais. En effet, autrefois les pasteurs et les prêtres étaient si fervents, si appliqués au ministère de la parole de Dieu, que les fidèles pouvaient se conserver dans la vertu sans avoir besoin de lectures. Hélas! ces temps ne sont plus : la plupart des pasteurs, dans les villages, dans les bourgs, et même dans les grandes villes, croient avoir satisfait à leur devoir en administrant les sacrements, et en disant une messe à heure fixe, de telle sorte qu'il faut né-

cessairement suppléer à leur peu de zèle en publiant de bons livres.

Recevez donc, lecteur chrétien, le petit présent que je vous offre; vous trouverez là, réunies en quelques pages et à très-peu de frais, les instructions qui pourraient vous manquer. D'ailleurs cet ouvrage sera pour vous un prédicateur qui vous exhortera à bien vivre, un directeur qui vous enseignera à régler vos actions, un manuel qui vous apprendra de quelle manière vous devez vous confesser et communier, un recueil de prières pour toutes les occasions importantes de la vie, une série abondante de sujets de méditations, en un mot, un abrégé complet de toute la philosophie chrétienne. Vous remarquerez qu'il s'adresse en général à toute espèce de chrétiens, à ceux qui commencent, comme à ceux qui ont déjà fait de grands progrès dans la vertu. Quant à moi, je me rends ce témoignage, que je n'ai rien épargné pour coordonner ces matières, et pour les exprimer dans un style facile et agréable, afin de gagner les sympathies des âmes faibles auxquelles je m'adresse le plus souvent. Si le fruit de mon travail répond à la peine que je me suis donnée, je ne regretterai point

celle-ci, sachant bien que les plus grandes fatigues doivent être comptées pour rien, lorsqu'il s'agit de notre bien spirituel ou de celui de nos frères.

LE

MÉMORIAL DU CHRÉTIEN

LIVRE PREMIER

EXHORTATION A BIEN VIVRE

CHAPITRE I

Des peines que Dieu tient suspendues sur la tête des pécheurs.

L'un des principaux moyens que Dieu emploie pour dompter le cœur des hommes, et le réduire sous le joug de ses commandements, c'est de mettre devant nos yeux les peines et les châtiments terribles qu'il réserve aux rebelles et aux violateurs de sa loi. Je n'ignore pas que l'espérance des biens qui sont promis aux justes dans l'autre vie produit aussi le même effet; mais d'ordinaire nous sommes plus impressionnés par les choses tristes que par les choses agréables, et un affront nous cause plus de douleur qu'une marque de déférence ne nous cause de joie; nous sommes plus sensibles aux incommodités d'une maladie qu'aux avantages d'une bonne santé; nous n'estimons même la santé qu'en proportion de la maladie et parce que la maladie s'est fait sentir plus

vivement. Voilà pourquoi, ainsi qu'il paraît par les écrits des Prophètes, dans l'ancienne loi Dieu usa plus souvent de ce remède que de tout autre; il menaçait, il ne parlait que de châtiments et de vengeance, dans l'unique but d'effrayer, d'épouvanter le peuple et de le réduire sous le joug de sa loi. Voilà pourquoi il ordonna au prophète Jérémie de prendre un livre et d'y écrire toutes les menaces, toutes les calamités qu'il avait prédites depuis le jour qu'il lui avait parlé jusqu'à ce jour, et d'en faire la lecture en présence du peuple, dans l'espoir que le peuple, se convertissant, abandonnerait ses voies criminelles, et que lui-même n'aurait plus à sévir contre lui. Le Prophète obéit aux ordres du Seigneur, et telle fut l'impression qu'il produisit dans la foule et parmi les grands, que, saisis de frayeur, « ils s'entre-regar-« dèrent tous avec étonnement. » (Jér., XXXVI, 16.)

Ce que Dieu faisait jadis sous l'ancienne loi, il le fait encore aujourd'hui sous la loi de grâce. Au dire de saint Paul (Rom., I), c'est dans l'Évangile que nous est révélée la justice de Dieu qui justifie les hommes, et c'est aussi dans l'Évangile que nous est révélée la colère qu'il fait éclater contre les méchants. Le glorieux précurseur de Jésus-Christ commença sa prédication par de terribles paroles : « Déjà, » disait-il, « la cognée est mise à « la racine des arbres : tout arbre qui ne produit « pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Et

il ajoutait : « Il en viendra un plus puissant que « moi; il a le van à la main, et il nettoiera son « aire; il amassera le blé en son grenier, mais il « brûlera la paille dans le feu qui ne s'éteint « point. » (Luc, III, 9, 16, 17.) Ainsi parlait le saint Précurseur, et l'effet produit par le tonnerre de sa parole fut si grand, que des gens de tout état et de toute condition, sans excepter les publicains et les soldats, race peu soucieuse de son salut, accouraient auprès de lui et lui demandaient ce qu'il fallait faire pour se mettre à l'abri des terribles châtiments dont on les menaçait, tant la frayeur qu'ils en avaient conçue était grande.

Je vous annonce maintenant la même chose de la part de Dieu, ô mon frère, et si ce n'est ni avec le même esprit, ni avec la même sainteté, c'est du moins, ce qui importe le plus, avec la même vérité et avec la même certitude, puisque saint Jean-Baptiste ne prêchait ni une autre foi ni un autre évangile que celui que je vous prêche moi-même.

§ I.

Gravité des peines de l'enfer, en tant qu'elles comprennent tous les maux à la fois, qu'elles ne laissent espérer aucun soulagement, et qu'elles sont éternelles.

Si vous désirez savoir en peu de mots quelle est la gravité de la peine dont Dieu menace les méchants dans les saintes Écritures, je vous dirai, autant que j'en suis capable, que de même que la récompense des justes est un bien universel qui

comprend tous les biens, ainsi le châtiment des pécheurs est un mal universel qui comprend en quelque façon tous les maux. En effet, les maux de cette vie ne sont que des maux particuliers; en général ils affectent un ou quelques-uns de nos sens, mais rarement ils les affectent tous. Il y a, par exemple, des maux d'yeux, des maux d'oreilles, de cœur, d'estomac, de tête, et d'autres maux encore; mais chacun de ces maux est circonscrit et ne s'attaque point à tous les membres ensemble; il ne laisse pas cependant qu'un seul suffit pour causer de grandes douleurs, et certes on sait quelles nuits terribles sont la suite d'un simple mal de dents. Supposez maintenant qu'un homme soit assailli par tant de maux à la fois, qu'il n'ait aucun de ses membres, aucun de ses sens, aucune articulation de son corps en repos, qu'il souffre tout à la fois de la tête, des yeux, des oreilles, des dents, de l'estomac, du foie, du cœur, de tous côtés, enfin, et qu'étendu sur un lit, il se torde dans les tourments que lui font subir ses propres membres devenus ses bourreaux : dites-moi, que penseriez-vous de son état? y a-t-il un spectacle plus déchirant et plus digne de pitié? Oh! j'en suis sûr, vous auriez compassion d'un animal si vous le voyiez souffrir de la sorte. Eh bien! mon frère, si je puis employer cette comparaison, c'est là ce que l'on souffre dans l'enfer, non pas pendant une nuit,

mais pendant l'éternité tout entière. En effet, comme les méchants se sont servis de tous leurs membres et de tous leurs sens pour offenser Dieu, qu'ils s'en sont fait des armes contre lui, il faut que chacun de ces membres et de ces sens y soit puni d'une façon qui lui soit propre. Là, les yeux impudiques et charnels ne se reposeront plus que sur les formes hideuses des démons; les oreilles n'entendront plus que des voix confuses et des gémissements lamentables. On ne respirera que l'infection; la poitrine sera desséchée par une faim et une soif dévorantes; le froid et le chaud pénètreront en même temps dans toutes les parties du corps; l'imagination sera accablée par l'appréhension des maux présents, la mémoire par le souvenir des plaisirs passés, et l'entendement par le parallèle qu'il établira entre les biens perdus et les maux que l'avenir lui réserve.

Cette multitude de maux nous est figurée dans les saintes Écritures par les différents noms de « faim, soif, pleurs, grincements de dents, glaive « à deux tranchants, esprits créés pour la ven- « geance, serpents, vers, scorpions, marteaux, ab- « sinthe, eau mêlée de fiel, esprit de tempêtes, » et autres expressions semblables, qui toutes sont propres à nous donner une idée des supplices de l'enfer. Il y aura là aussi pour l'âme comme pour le corps des ténèbres intérieures et extérieures beaucoup plus épaisses que les ténèbres de l'Égypte, que

l'on pouvait pourtant toucher avec la main. Il y aura du feu, non pas comme celui d'ici-bas, qui n'a qu'une action limitée et qui dure peu, mais un feu digne de cet affreux séjour, qui causera d'atroces douleurs et qui ne se ralentira jamais. Et maintenant, si cela est vrai, quoi de plus monstrueux que la conduite de ceux qui le croient, qui le confessent, et qui vivent sans en avoir le moindre souci? A quelles peines, à quels travaux ne se résignerait-on point, pour obtenir, ne fût-ce que pendant l'espace d'un jour ou même d'une heure, l'exemption du moindre de ces tourments? Et lorsqu'il s'agit d'éviter une éternité de tourments, de tourments dont la seule pensée fait dresser les cheveux sur la tête, on reculerait devant la simple gêne qu'impose la vertu! En vérité, il y a là un aveuglement si profond, que l'on se perdrait à vouloir l'expliquer.

Si du moins parmi tant de peines il restait encore au malheureux damné quelque espoir de les voir finir, ou simplement de les voir diminuer, ce serait pour lui une immense consolation. Hélas! c'est en vain qu'il s'attendrait au moindre soulagement : la porte de l'espérance lui est fermée à jamais. Sur la terre, celui qui souffre entrevoit toujours quelque rayon : tantôt c'est la raison qui le console, tantôt c'est le temps; une fois ce sont ses amis, une autre fois c'est la vue de ceux qui souffrent comme lui; dans tous les cas, c'est la

pensée que ses souffrances auront un terme. Il n'en est pas de même dans l'enfer : là, point de consolation, ni du côté du ciel, ni du côté de la terre, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir; les réprouvés sont comme assaillis par une multitude de flèches qui partent de toutes les directions : on dirait que toutes les créatures se sont liguées contre eux, et ils sont eux-mêmes leurs plus cruels ennemis. « Les douleurs de la « mort m'ont environné,» s'écrient-ils avec le Prophète, « les détresses de l'enfer m'ont atteint » (Ps., CXIV, 3), parce que, de quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois que cause de douleur, sans aucun espoir de consolation. « Les vierges qui étaient prêtes,» dit l'Évangéliste, «en- « trèrent avec l'Époux dans la salle des noces, et la « porte fut fermée. » (Matth., XXV, 10.) O clôture éternelle! clôture inviolable! Porte de tous les biens qui ne s'ouvrira jamais plus! « La porte fut fermée, » comme s'il eût voulu dire la porte fut fermée au pardon, à la miséricorde, à la consolation, à l'intercession, à l'espérance, à la grâce, au mérite, à tous les biens, en un mot. On a six jours pour recueillir la manne; le septième, qui est celui du sabbat, il ne s'en trouve plus, et celui-là jeûnera forcément qui n'en aura point recueilli.

« Le paresseux, » dit le Sage, « ne laboure point « à cause du froid; c'est pourquoi il mendiera aux « jours de la moisson, et il ne lui sera rien donné.»

(Prov., xx, 4.) Et ailleurs : « Celui qui amasse « pendant la moisson est un enfant de sagesse; « mais celui qui dort pendant l'été est un en- « fant de confusion. » (Ibid., x, 5.) Quelle confusion, en effet, pour ce riche avare, à qui il eût été si facile d'acquérir les trésors du ciel, qui n'aurait eu qu'à donner les miettes qui tombaient de sa table, et qui, pour avoir refusé de le faire, se voit réduit maintenant à demander, et à demander éternellement, une goutte d'eau, sans pouvoir jamais l'obtenir? Qui ne serait touché en entendant la prière de ce malheureux : « Abraham, » s'écrie-t-il, « Abraham, mon père, ayez pitié de « moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe l'extré- « mité de son doigt dans l'eau, et qu'il rafraî- « chisse ma langue, parce que je suis tourmenté « dans les flammes. » (Luc, xvi, 24.) Peut-on montrer plus de réserve? Il n'a pas la hardiesse de demander un verre d'eau, ni que Lazare trempe sa main entière dans l'eau, ni qu'il y trempe son doigt entier, mais qu'il vienne seulement rafraîchir sa langue avec l'extrémité de son doigt; et cette faveur lui est refusée!

Dans l'enfer il n'y a donc aucune espèce de consolation; les méchants, voués à d'éternelles douleurs, ont beau tourner les yeux et tendre les bras dans toutes les directions, c'est vainement qu'ils se berceraient de la moindre espérance. Il en est d'eux comme d'un homme qui, sur le point de se

noyer, envoie les mains de tous côtés, mais qui, ne sachant où prendre pied, finit toujours par être englouti; abîmés dans un océan de misères, ils seront sans cesse en lutte avec la mort, toujours combattant, et n'entrevoyant jamais ni victoire ni repos.

En vérité, c'est là un des plus grands supplices que les réprouvés puissent endurer. Si leurs peines, dussent-elles durer mille ans, dussent-elles durer cent millions d'années, étaient limitées, cela seul les consolerait; car, après tout, rien n'est grand de ce qui est fini. Mais loin de là, leurs maux vont en quelque sorte de pair avec Dieu, et leur misère durera autant que durera la gloire de Dieu. Aussi longtemps que Dieu sera Dieu ils mourront, et alors seulement que Dieu cessera d'être ce qu'il est, ils reviendront à la vie. O vie qui meurs sans cesse! ô mort qui ne meurs jamais! quel nom te donnerai-je? t'appellerai-je vie ou mort? Si tu es vie, comment peux-tu causer la mort? et si tu es mort, d'où vient que tu dures toujours? Je ne t'appellerai ni vie ni mort, parce que dans la mort comme dans la vie il y a quelque chose de bien. Dans la vie il y a des instants de repos, et dans la mort il y a une fin, ce qui est un grand soulagement aux maux que nous souffrons; mais toi, tu n'as ni fin ni repos : qui es-tu donc? Tu es tout à la fois ce qu'il y a de mauvais et dans la vie et dans la mort : tu tiens de la mort ses tourments sans en

avoir la fin, et de la vie sa durée sans en avoir le repos. Dieu a enlevé à la vie et à la mort ce qu'elles avaient de bon, et il t'a laissé le reste pour la punition des méchants. Oh! combien la coupe du Seigneur est amère, et que je plains les pécheurs lorsqu'ils viendront s'y abreuver!

Voilà, mon frère, un sujet de profonde réflexion; voilà cette durée, cette éternité de châtiments que je voudrais vous voir méditer sans cesse. Entrez en esprit dans la chambre d'un malade, surtout s'il est attaqué de quelque maladie aiguë, et voyez de quelle manière il passe ses nuits; il se tourne et se retourne sans cesse sur son lit, il ne trouve nulle part le repos. Oh! comme la nuit lui paraît longue, comme il compte les heures, comme chaque heure lui paraît ne devoir jamais finir, comme il soupire après le jour! et pourtant le jour ne lui apportera aucun soulagement. Mais si une nuit passée de la sorte a quelque chose d'effrayant, que sera-ce de la nuit éternelle, de cette nuit qui n'a point de lendemain, et pour laquelle le jour ne se lèvera jamais. O nuit profonde, nuit qui n'auras point de fin, nuit maudite par la bouche même de Dieu et de ses saints! tu désires la lumière, mais tu ne la verras jamais; tu soupires après la splendeur du matin, mais cette splendeur n'est point faite pour toi. Hélas! quel est celui d'entre nous qui pourra vivre au sein de tes ténèbres, non pas comme un malade étendu sur un

lit préparé avec soin, mais plongé dans une fournaise ardente? Quel est l'homme assez robuste pour soutenir l'ardeur de tes flammes?

Il y a là certes de quoi nous faire trembler. Placer l'extrémité du doigt sur un charbon ardent pendant que l'on réciterait un simple *Ave Maria* nous paraît quelque chose d'intolérable; mais que sera-ce donc lorsqu'il faudra vivre en corps et en âme au milieu de ce feu dont l'action est si vive, qu'auprès de lui le feu dont nous nous servons ici-bas n'est à proprement parler qu'un feu en peinture? Dites-moi, y a-t-il encore du jugement sur la terre? Les hommes jouissent-ils encore de leur raison? Comprennent-ils le sens de nos paroles? S'imaginent-ils que ce sont là des fables inventées par les poëtes? Croient-ils que c'est pour eux ou bien pour les autres que nous parlons? Ils ne sauraient le dire; car la foi ne leur laisse aucun doute sur toutes ces vérités.

§ II.

Gravité des peines de l'enfer en tant qu'elles ne subissent jamais aucun changement.

A ce mal qui est déjà si grand s'en joint un autre qui n'est pas moindre, c'est que les peines de l'enfer sont toujours les mêmes, toujours au même degré, sans adoucissement, sans diminution d'aucune espèce. Tout ce qui existe sous la voûte du ciel se meut avec le ciel; les créatures

ne demeurent jamais à la même place, tantôt elles montent, et tantôt elles descendent; la mer et les fleuves sont soumis au flux et au reflux; les temps et les saisons, la fortune des hommes et des empires varient à l'infini; il n'y a pas de fièvre si ardente qui par moments ne diminue, pas de douleur si aiguë qui par moments ne se calme; le temps affaiblit peu à peu toutes les peines, tous les soucis, et, comme on le dit communément, il n'y a rien qui s'essuie plus vite que les larmes. Seul, le supplice de l'enfer dure toujours; seule, la fièvre que l'on y souffre ne diminue jamais; seule, l'ardeur du midi à laquelle on y est exposé ne connaît ni la fraîcheur du matin ni celle du soir. Au temps du déluge Dieu fit pleuvoir pendant quarante jours et quarante nuits sur la terre, et c'en fut assez pour engloutir le monde sous les flots; mais dans l'enfer, cette terre maudite, éternellement il y fera pleuvoir les foudres et les éclairs de sa colère.

Cela est si vrai, qu'au dire de saint Thomas le péché véniel y sera puni éternellement tout comme le péché mortel; car, bien que le péché véniel ne mérite pas une peine éternelle, cependant parce qu'en ce lieu toutes les dettes se paient rigoureusement, et que le temps de satisfaire est passé, il sera soumis aux mêmes conditions que le péché mortel. Quoi donc de plus terrible, de plus insupportable que de souffrir toujours, et toujours de

la même manière! Quelque délicate que fût une viande, si nous étions condamnés à en manger tous les jours, elle nous donnerait bientôt des nausées. On imaginerait difficilement une nourriture plus suave que la manne; nous savons toutefois qu'à force de la voir revenir sur leurs tables, les enfants d'Israël en conçurent le plus profond dégoût. Un chemin droit et uni ennuie bien plutôt que celui qui ne l'est pas, et le changement, même dans les choses pénibles, apporte toujours quelque consolation. Mais si ce qui est agréable finit toujours par nous fatiguer, à cause de son uniformité, que sera-ce, dites-moi, de ce qui est désagréable, de ce qui est douloureux, de ce qui est accablant? Quelles seront les pensées des réprouvés quand ils seront convaincus que Dieu est tellement irrité contre eux, qu'il ne leur fera pas même grâce de la peine due à un seul péché véniel? Ils entreront dans des accès de fureur et de rage, et leur bouche ne cessera de maudire et de blasphémer son saint Nom.

§ III.

Gravité des peines de l'enfer eu égard au ver de la conscience qui éternellement rongera le cœur des réprouvés.

A toutes ces peines il faut ajouter celle de ce ver rongeur dont la Sainte Écriture parle en tant d'occasions. « Leur ver ne mourra pas, » dit Isaïe (LXVI, 24), « et leur feu ne s'éteindra pas. » Ce ver n'est autre chose qu'un dépit furieux, un repentir

inutile dont les méchants ne peuvent se défendre, en pensant qu'ils ont eu tant de temps, tant de facilités de tout genre pour échapper à leur malheur, et qu'ils n'en ont pas profité. Comment, en effet, le pécheur qui se voit délaissé, repoussé de toutes parts, qui se souvient des jours et des années qu'il a perdus inutilement, des avertissements qu'il a négligés et dont il n'a point tenu compte, ne se sentirait-il pas découragé et bouleversé jusqu'au fond des entrailles? Vous avez lu dans l'Évangile : « Là seront les pleurs et les grince-« ments de dents.» (Matth., XXII, 13.) Eh bien! voilà l'explication de cette étrange douleur; n'en cherchez pas d'autre, je vous prie.

Et afin que vous compreniez mieux une chose où il s'agit pour vous d'un si grand intérêt, permettez-moi de vous rappeler l'histoire de Joseph, et la famine qui de son temps désola l'Égypte. Pendant les sept années qui la précédèrent, « il y « eut, » dit l'Écriture, « une si grande abondance de « blé, qu'il égalait les sables de la mer, et qu'il sur-« passait toute mesure. » (Gen., XLI, 49.) Mais les sept années de fertilité étant finies, les sept années de famine commencèrent, et alors tous les Égyptiens coururent à Pharaon, lui demandant du pain. Celui-ci les renvoya à Joseph, et Joseph, en échange du blé qu'il leur vendait, exigea d'eux l'argent qu'ils possédaient. Ainsi se passa la première année; mais l'année suivante tout le peuple

vint de nouveau à Joseph, disant : « Donnez-nous « du pain. Pourquoi mourons-nous devant vous « faute d'argent? Et il leur répondit : Amenez vos « troupeaux, et je vous donnerai des vivres, si « vous n'avez point d'argent. Quand ils eurent « amené leurs troupeaux, et que leurs provisions « furent épuisées, ils revinrent l'année d'après, « disant : Nous ne cacherons point à notre seigneur « que nous n'avons plus ni argent ni troupeaux, « et qu'excepté nos corps et la terre, nous n'avons « rien; souffrirez-vous donc que nous mourions « de faim sous vos yeux? Nous et nos terres nous « serons à vous; achetez-nous pour être les es- « claves du roi, et donnez-nous des semences, « afin que la terre ne soit pas réduite en solitude « par la mort des laboureurs. Joseph donc acheta « toute la terre d'Égypte, chacun des Égyptiens « vendant ce qu'il possédait, à cause de la rigueur « de la famine. » (Gen., XLVII, 15-20).

Voilà l'histoire; tâchons d'en prendre ce qui convient à notre sujet. Dites-moi, quels ne devaient pas être les regrets de ces malheureux Égyptiens lorsqu'ils se rappelaient ces sept années de fertilité pendant lesquelles il leur eût été si facile non-seulement de pourvoir à leur nourriture, mais même de s'enrichir pour le reste de leurs jours? Quel juste sujet pour eux de se lamenter! Malheureux que nous sommes, pouvaient-ils se dire à bon droit, il nous en eût si

peu coûté de nous précautionner contre l'avenir, de nous mettre pour toujours à l'abri du besoin, et nous n'y avons pas même pensé. Certes, notre conduite eût été excusable si on ne nous eût pas avertis, et longtemps auparavant. En voyant se réaliser sous nos yeux ce qui avait été prédit d'abord, nous ne pouvions douter de ce qui arriverait plus tard, et d'ailleurs l'empressement avec lequel les intendants du roi amassaient le blé dans les greniers, ne suffisait-il pas pour nous faire juger combien la chose était sérieuse? Nous n'avons eu souci de rien, nous nous sommes laissé prendre au dépourvu, et maintenant nous n'avons rien à alléguer pour notre défense. Oh! combien eussions-nous pu mettre à profit ce que nous avons prodigué avec tant d'imprévoyance! Que de richesses eussions-nous pu acquérir avec ce que nous avons follement dissipé! Qu'avions-nous donc fait de notre jugement et de notre raison? Comment avons-nous pu tourner ainsi le dos à la fortune? Tels étaient sans doute les reproches que ces malheureux s'adressaient à eux-mêmes, et très-probablement ces reproches ne faisaient qu'augmenter leur désespoir et leur rage.

Maintenant, dites-moi, mon frère, quel rapport y a-t-il entre ceci et le sujet que nous traitons? N'allez-vous pas m'accuser de comparer l'ombre avec la vérité? La famine des Égyptiens ne dura que sept ans; celle que les réprouvés endurent dans l'en

fer sera éternelle. Les Égyptiens purent à grands frais trouver un remède à leurs maux; les réprouvés n'en trouveront jamais aucun. En donnant leur argent et en faisant l'abandon de leurs terres, les Égyptiens échappèrent à la mort; au prix des plus grands sacrifices, les réprouvés n'allégeront jamais leurs souffrances. Le châtiment qu'ils subissent est irrémissible; la tache qu'ils portent sur le front, ineffaçable; l'arrêt qui les condamne, définitif et sans appel. Enfin les Égyptiens, au bout de sept ans, commencèrent de nouveau à lever la tête, oublieux de leur misère; les réprouvés ne connaîtront jamais plus ce que c'est que le repos. Et pourtant, si les Égyptiens, malgré les secours qui leur arrivaient, ne laissèrent pas d'être plongés dans la plus vive affliction, quelle ne sera pas l'affliction des réprouvés, lorsqu'ils n'apercevront plus de salut nulle part? Voyez ces malheureux en proie au plus cruel désespoir, écoutez leurs gémissements et leurs plaintes. Malheur à moi! s'écrie chacun d'entre eux, malheur à moi! que de temps j'ai perdu! que d'occasions j'ai négligées! Autrefois, avec un verre d'eau froide, il m'eût été facile d'acquérir une couronne de gloire, et, tout en m'occupant de pourvoir à mes besoins, j'eusse pu gagner la vie éternelle. Pourquoi ne regardai-je jamais vers l'avenir? Pourquoi me laissai-je aveugler par le présent? Que sont devenues ces années de

fertilité où j'avais tant de moyens de m'enrichir? Hélas! elles se sont évanouies. Si j'eusse vécu parmi les Gentils, persuadé qu'ici-bas tout se borne à naître et à mourir, je pourrais m'excuser devant mon Juge, et lui dire : Je n'ai jamais connu le sort qui m'était réservé; mais vivant parmi les chrétiens, chrétien moi-même, croyant fermement qu'un jour l'éternité s'ouvrirait devant moi, averti à chaque instant de cela par la voix de l'Église, témoin de l'empressement avec lequel une foule de mes semblables se hâtaient de faire provision de bonnes œuvres, et n'étant touché ni par ces avertissements continuels, ni par ces exemples, qui à eux seuls me prouvaient la vérité de ma foi, refusant en quelque sorte le ciel que l'on m'offrait pour rien, quel supplice n'ai-je point mérité? Accourez, furies infernales, rongez, déchirez mes entrailles, c'est justice. C'est justice que je meure de faim, puisque, quand il en était temps, je n'ai pas songé à me pourvoir. En effet, de quel droit recueillerais-je, alors que je n'ai point semé; de quel droit voudrais-je posséder, alors que je n'ai rien su conserver, et pourquoi me donnerait-on maintenant ce que j'ai toujours refusé? Tout ce à quoi je puis prétendre, c'est de gémir, de pleurer, tant que Dieu sera Dieu, de penser constamment aux plaisirs si courts dont j'ai joui, aux richesses sans nombre que j'ai perdues, aux profits immenses que quelques

égers sacrifices m'eussent procurés. Tel est le ver immortel qui rongera les entrailles des méchants, et certes, il faut bien l'avouer, ce sera là un de leurs plus grands supplices.

§ IV.

ravité des peines de l'enfer, en tant que chacun souffrira proportionnellement au nombre des péchés qu'il aura commis.

Vous êtes effrayé, en lisant la description de ces peines, et peut-être vous imaginez-vous qu'il est impossible de rien ajouter à ce que je viens de dire. Détrompez-vous, le bras de Dieu est assez fort pour châtier plus rudement encore ceux qui se sont révoltés contre lui. Les peines dont nous avons parlé jusqu'ici sont générales et communes à tous les damnés; mais, indépendamment de celles-là, il en est d'autres plus particulières, et qui seront infligées à chacun, selon la qualité de ses crimes. Ainsi, par exemple, les orgueilleux seront humiliés et couverts d'une confusion éternelle, les avares seront réduits à la dernière misère, les gourmands seront tourmentés d'une faim et d'une soif cruelles, les impudiques seront consumés par les flammes qu'ils auront eux-mêmes allumées, et ceux dont la vie se sera passée à courir de plaisirs en plaisirs, ne vivront plus désormais qu'au milieu des gémissements et des larmes. Mais, comme les exemples sont toujours très-puissants pour toucher les cœurs,

j'en rapporterai au moins un, afin de bien faire comprendre ma pensée.

Nous lisons d'un Saint, que Dieu lui fit la grâce de voir en esprit le châtiment d'un homme mondain et charnel. Lorsque cet homme eut rendu le dernier soupir, les démons, transportés de joie, se saisirent de son âme et la traînèrent devant le prince des ténèbres, qui l'attendait assis sur un trône de feu : alors le prince, se levant de son siége, lui dit que volontiers il lui cédait une place si honorable, parce qu'il était homme d'honneur et que sur la terre il avait toujours recherché les honneurs. Mais à peine le malheureux fut assis, que, sans tenir compte de ses cris et de ses gémissements, deux horribles démons se présentèrent à lui, avec une coupe remplie d'un breuvage amer et infect, et le forcèrent d'y boire, disant : Sur la terre vous avez aimé le vin et la bonne chère, il est bien juste que vous goûtiez le vin que nous buvons ici. Au même instant, deux autres survinrent avec des trompettes de feu, et, les appliquant à ses oreilles, y soufflèrent des flammes ardentes. Nous vous réservions ce divertissement, lui dirent-ils ; car nous savons que sur la terre vous étiez amateur de chants et de musique. Enfin il en vint deux autres chargés de serpents et de vipères, qu'ils répandirent sur tout son corps, puis ils ajoutèrent en se riant : Pendant que vous viviez là-haut, vous

LIBRARY

avez sans cesse couru après les plaisirs et les satisfactions charnelles, il faut bien maintenant que vous goûtiez d'autres satisfactions et d'autres plaisirs. C'est ainsi, selon l'expression du Prophète, que dans l'enfer « les méchants seront châ- « tiés avec mesure » (Is., XXVII, 8), et c'est dans cette variété et cette proportion de châtiments et de peines que l'on verra éclater l'ordre et la sagesse de la justice divine. Dieu permit que ce Saint eût une semblable vision, autant pour notre instruction que pour nous obliger à nous tenir sur nos gardes : il a voulu par ces images nous faire comprendre de combien de manières on y est tourmenté. Du reste, je ne sais comment, mais les Gentils eux-mêmes ont eu connaissance de cette vérité, et l'un de leurs poëtes, parlant des supplices de l'enfer, dit que quand même il aurait cent bouches, autant de langues et une voix de fer, il ne parviendrait jamais à les énumérer tous; or, en cela on peut croire qu'il parlait, non pas en poëte, mais comme un prophète et comme un évangéliste.

Mais si ce sont là des vérités constantes et indubitables, quel est celui qui, les considérant avec les yeux de la foi, hésitera encore et ne songera pas à se prémunir contre l'avenir? Où serait son jugement? Où serait sa raison? Où serait, dis-je, son amour-propre? son amour-propre, qui naturellement cherche ses avantages,

et redoute ce qui pourrait lui nuire? Est-ce que l'homme, devenu semblable à la brute, n'apercevrait rien au delà du présent? Est-ce que ses yeux ne seraient plus capables de regarder dans l'avenir? « Sourds, écoutez, » dit Isaïe (XLII, 18-20); « aveugles, ouvrez les yeux, et voyez. Qui est « aveugle, si mon serviteur ne l'est pas? Qui est « sourd, sinon celui à qui j'ai envoyé mon Pro- « phète? Qui est aveugle, sinon celui qui s'est « vendu lui-même? Vous qui voyez tant de choses, « ne verrez-vous pas celle-là? Vous qui avez les « oreilles ouvertes, n'entendrez-vous point cela? » Si vous ne croyez point ces vérités, comment osez-vous vous dire chrétien? et si vous les croyez, sans vous inquiéter de leurs conséquences, à quoi bon faire étalage de votre raison? Aristote assure qu'entre la croyance et l'imagination il y a cette différence, que la première suffit à elle seule pour causer de mortelles frayeurs, mais non pas la seconde. En effet, si je m'imagine qu'une maison est sur le point de s'écrouler sur moi, je n'ai pas là une raison suffisante de m'alarmer; mais si j'ai la croyance qu'elle va s'écrouler réellement, c'est très-justement que je tremble. Ceci explique pourquoi les grands criminels sont toujours dans la crainte d'être découverts. Quoi donc, la croyance ou le seul soupçon du péril fait trembler les plus courageux, et vous, qui avez la foi, la foi, qui est bien

au-dessus de l'opinion et de la science; vous, qui croyez aux peines de l'enfer, vous ne tremblez pas ! Il y a si longtemps que vous vivez dans le péché, si longtemps que, selon les règles ordinaires de la justice, vous êtes condamné à l'enfer, sans qu'il y ait plus de probabilité que vous vous amendiez jamais, et au milieu d'un si grand danger, en vivant comme vous vivez, en pensant aux châtiments qui vous attendent, au temps que vous perdez, au regret éternel que vous aurez de l'avoir perdu, vous demeurez tranquille et insensible ! En vérité, je ne sais s'il se trouve quelqu'un capable d'expliquer un aveuglement si déplorable.

CHAPITRE II

De la gloire des bienheureux.

Mais afin de ne rien omettre de ce qui peut toucher votre cœur, après avoir appelé votre attention sur les peines des méchants, je vais vous parler aussi de la récompense des bons, je veux dire de cette gloire, de cette vie immortelle dont jouissent les bienheureux, et qui est si propre à nous faire aimer la vertu. Malheureusement il n'appartient point à la langue des hommes, ni même à celle des anges, de parler dignement de cette récompense et de cette vie toute divine. Toutefois, dans l'espoir

de vous en donner quelque idée ou quelque avant-goût, je rapporterai ici tout au long ce qu'en dit saint Augustin dans une de ses méditations.

« O vie, s'écrie-t-il, que Dieu tient en réserve pour ceux qui l'aiment, vie bienheureuse, vie calme, vie tranquille, vie délicieuse, vie pure, vie chaste, vie sainte, vie qui ignore la mort, vie qui ne connaît point la tristesse, vie sans tache, sans douleur, sans anxiété, sans corruption, sans vicissitude, sans changement, vie toute d'honneur et de dignité, où il n'y a point d'ennemis à combattre, point de tentations à repousser, où règne l'amour parfait, d'où la crainte est bannie, où le jour est éternel, où tous sont animés d'un même esprit, où l'on se nourrit de la claire vue de Dieu sans jamais en éprouver du dégoût ! Oh ! combien je me plais à considérer ta splendeur, et combien mon cœur est ravi en pensant à tes richesses ! Plus je te considère, et plus je languis d'amour. Le désir seul que j'ai de toi me remplit de douceur, et ton souvenir me transporte. O vie trois fois heureuse, ô royaume vraiment fortuné, dans lequel la mort n'entre point, et qui n'auras jamais de fin, où les saisons ne succèdent pas aux saisons, où le jour se continue sans jamais rencontrer la nuit, où le soldat vainqueur, admis parmi les chœurs angéliques, et la tête ceinte d'une couronne immortelle, chante à l'honneur de Dieu un hymne de Sion ! Oh ! combien,

combien mon âme serait ravie, si, après avoir achevé ici-bas son triste pèlerinage, elle avait le bonheur de contempler ta gloire, ta félicité, ta magnificence, de voir les murs et les portes de ta cité, tes places, tes habitations, tes généreux habitants, et ton Roi puissant dans l'éclat de sa majesté! Les pierres de tes murailles sont précieuses, tes portes sont parsemées de perles resplendissantes, tes places sont de l'or le plus pur, et toujours elles retentissent de chants de louanges. Tes bâtiments sont construits en pierres carrées, les pierres en sont de saphir, la charpente en est d'or; à moins d'être pur, personne n'y entre, personne n'y fait sa demeure.

Tu es belle et remplie de charmes, ô Jérusalem, notre mère; près de toi, l'on ne voit, l'on ne souffre rien de ce que nous voyons, de ce que nous souffrons ici-bas. En toi, il n'y a ni obscurité, ni ténèbres, ni changements de temps. Le jour qui t'éclaire ne vient ni de la lumière d'une lampe, ni de la splendeur de la lune, ni de l'éclat des étoiles, mais de Celui qui est Dieu de Dieu, lumière de lumière. Le Roi des rois, entouré de ses ministres, réside dans ton sein. C'est là que les anges chantent en chœur les plus suaves cantiques. C'est là qu'ils se réjouissent chaque fois que quelqu'un d'entre nous quitte cette triste vallée de larmes pour aller les rejoindre. C'est là qu'apparaissent l'ordre des prophètes, le chœur glorieux des apôtres, l'armée

invincible des martyrs, l'assemblée vénérable des confesseurs. C'est là que se rencontrent les vrais et parfaits religieux, les saintes femmes qui ont triomphé des voluptés du siècle et de la fragilité de leur sexe, les jeunes hommes et les jeunes filles dont les vertus ont devancé les années, les brebis et les agneaux échappés à la gueule des loups et aux filets trompeurs de cette vie, chacun d'eux a la place qui lui est assignée; car, si tous ne sont pas élevés au même degré de gloire, tous du moins participent au même bonheur. C'est parmi eux que la charité règne dans toute sa perfection, parce que Dieu leur tient lieu de toutes choses, qu'ils le contemplent constamment, qu'en le contemplant ils se sentent toujours plus enflammés d'amour pour lui, qu'ils l'aiment et le louent, qu'ils le louent et qu'ils l'aiment, que toute leur occupation est de chanter ses louanges sans jamais se lasser. Heureux, heureux serais-je, si, dégagé un jour de la prison de mon corps, il m'était donné d'entendre les accords de cette mélodie céleste que font retentir, en l'honneur du Roi éternel, les habitants de la suprême patrie et l'armée de tous les esprits bienheureux! Heureux et mille fois heureux serais-je, si j'obtenais de les chanter moi-même, d'être admis en la présence de mon Roi, de mon Dieu, de mon Seigneur, et de le contempler dans sa gloire, ainsi qu'il a daigné me le promettre, lors-

que, s'adressant à son Père, il lui disait : « Mon « Père, je désire que là où je suis, ceux que vous « m'avez donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils « contemplent la gloire que vous m'avez donnée, « parce que vous m'avez aimé avant la création du « monde. » (Jean, XVII, 24.)

C'est ainsi que s'exprime saint Augustin. Dites-moi, maintenant, quel beau jour que celui qui luira pour vous lorsque, après avoir vécu dans la crainte de Dieu, et être arrivé au terme de votre pèlerinage, vous passerez de la mort à l'immortalité, et au moment même où les autres commenceront à trembler, vous lèverez hardiment la tête à l'approche de votre rédemption. « Sortez un peu, écrivait saint Jérôme à la vierge Eustochium, sortez un peu de la prison de votre corps ; et montant en esprit jusqu'à la porte du sanctuaire de Dieu, considérez la récompense qui est destinée à vos travaux. Quel jour fortuné que celui où la bienheureuse Vierge Marie, suivie de tous les chœurs des vierges, s'avancera pour vous recevoir ; où le Seigneur lui-même, le divin Époux de votre âme, accompagné de ses saints, viendra à votre rencontre, et vous dira : « Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, ma « colombe, ô la plus belle, et viens. Déjà l'hiver « s'est éloigné, les pluies ont cessé, elles ont fini ; « les fleurs ont paru sur la terre. » (Cant., II, 10-12.)

De quelle joie votre âme ne sera-t-elle pas inondée lorsque, conduite devant le trône de la Trinité

bienheureuse, par la main des saints anges, et en particulier par la main de Celui auquel elle avait été confiée comme à un dépositaire fidèle, elle entendra ces esprits bienheureux énumérer vos bonnes œuvres, aussi bien que les croix et les travaux que vous aurez endurés pour Dieu. Saint Luc rapporte que lorsque Tabithe, cette femme si célèbre par ses aumônes, fut morte, toutes les veuves s'assemblèrent autour de saint Pierre, lui montrant les vêtements qu'elle leur faisait, et que saint Pierre, touché de leurs larmes, pria Dieu pour elle, et la leur rendit vivante. (Act., IX.) Mais quels ne seront pas vos ravissements lorsque les anges, faisant cercle autour de vous, se mettront à exalter vos aumônes, vos prières, vos jeûnes, l'innocence de votre vie, les injures que vous aurez souffertes, la patience que vous aurez montrée, la modération dont vous aurez fait preuve, en un mot, toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres que vous aurez pratiquées? Oh! comme alors vous vous réjouirez du bien que vous aurez fait, comme vous comprendrez le prix et l'excellence de la vertu. C'est là, selon l'expression du Sage, que « l'homme obéissant proclamera « sa victoire » (Prov., XXI, 28), que la vertu recevra sa récompense, et que le juste sera honoré en proportion de ses mérites.

Quels ne seront pas vos transports lorsque, arrivé au port, et désormais à l'abri des tempêtes,

vous vous rappellerez cette navigation si fertile en naufrages, ces tourmentes et ces ouragans, ces détroits, et ces corsaires auxquels vous aurez miraculeusement échappé? Oh! avec quel élan vous chanterez les paroles du Prophète : « Si le Seigneur « ne m'eût prêté son appui, peu s'en serait fallu que « mon âme ne tombât dans l'enfer » (Ps. XCIII, 17), surtout lorsque du lieu de votre repos vous verrez tant de péchés qui se commettent à chaque instant dans le monde, tant d'âmes qui chaque jour descendent dans les abîmes, et que parmi tant de malheureux qui se perdent, vous comprendrez qu'il a plu à la miséricorde de Dieu de vous choisir pour faire partie du nombre de ceux qui ont le bonheur de se sauver!

Mais surtout quels seront vos transports lorsque vous serez témoin des fêtes et des triomphes que les saints célèbrent chaque jour, à mesure qu'un nouveau frère, après avoir achevé le temps de son exil, vient partager leurs couronnes, et que vous verrez redresser les siéges, réparer les murs et achever l'édifice de la Jérusalem céleste? Avec quel empressement la cour entière des saints ne va-t-elle pas au-devant des vainqueurs qui arrivent chargés des dépouilles de l'ennemi! C'est dans ce séjour bienheureux que sont introduits ces hommes dont les combats n'ont été qu'une suite de victoires; ces femmes qui, méprisant les séductions du siècle, se sont élevées au-dessus de

la fragilité de leur sexe; ces jeunes filles innocentes qui ont sacrifié leur vie pour Jésus-Christ, et qui, après avoir triomphé de la chair et du monde, sont couronnées de lis et de roses; ces jeunes hommes, et même ces jeunes enfants dont la discrétion et la vertu ont devancé les années, et qui reçoivent en ce moment le prix de leur pureté virginale. C'est là que tous revoient leurs amis, qu'ils retrouvent leurs maîtres, qu'ils reconnaissent leurs parents, qu'ils les embrassent, leur donnent le baiser de paix et reçoivent en retour les plus sincères félicitations. Oh! si jadis les racines de la vertu paraissaient amères, comme son fruit est doux maintenant! Douce est l'ombre après les ardeurs du midi, douce est la fontaine au voyageur fatigué, doux est le sommeil et le repos au serviteur qui a rempli sa tâche; mais bien plus douce est pour les saints la paix après la guerre, la sécurité après le danger, le repos après la fatigue.

Désormais la paix est faite, et tout appareil de guerre est devenu inutile. Avant d'entrer dans la terre promise, les enfants d'Israël s'étaient armés de toutes pièces; mais, la conquête achevée, ils laissèrent là leurs lances et leurs épées, et, n'ayant plus rien à redouter, chacun se reposa « sous sa vigne et son figuier. » (Mich., IV, 4.) Les yeux, fatigués et appesantis par les veilles, peuvent se fermer maintenant. « Le Prophète

« peut descendre du lieu où il avait été placé en « sentinelle » (Hab., II, 1); et saint Jérôme, qui passait les jours et les nuits à prier, à se frapper la poitrine, pour repousser les assauts de l'antique serpent, peut se livrer au repos. C'en est fait, le cliquetis des armes d'un ennemi cruel n'arrive plus jusque-là; on s'y rit des ruses dangereuses de la couleuvre en fureur, de la vue empoisonnée du basilic, du sifflement de l'antique serpent; on n'y entend plus que le souffle suave de l'Esprit-Saint, on n'y voit plus que la gloire de Dieu. C'est bien là la région de paix et de tranquillité, élevée au-dessus des éléments, et d'où sont bannis les nuages et les tempêtes. « Cité de Dieu, que de merveilles ont été dites « de toi! » (Ps. LXXXVI, 3.) « Heureux, » s'écrie le saint homme Tobie, « ceux qui t'aiment, et qui « jouissent de ta paix! Mon âme, bénis le Seigneur, « parce qu'il a délivré Jérusalem, Jérusalem, sa « cité, de toutes ses tribulations, lui, le Seigneur « notre Dieu. Je serai heureux, s'il reste encore « quelqu'un de ma race pour voir la splendeur de « Jérusalem. Les portes de Jérusalem seront bâties « de saphirs et d'émeraudes, et toute l'enceinte de « ses murailles, de pierres précieuses. Toutes les « places publiques seront pavées de pierres blan- « ches et pures, et l'on chantera dans toutes ses « voies, alleluia. » (Tob., XII, 18-22.) O patrie fortunée, ô douce gloire, ô séjour bienheureux,

que j'envie le sort de ceux auxquels vous êtes destinés. Je sais qu'il y a de la présomption à vous désirer; mais comment vivre sans ce désir? Enfants d'Adam, hommes aveugles, brebis égarées, si c'est là votre bercail, où courez-vous? que faites-vous? et pourquoi laissez-vous échapper un bien que l'on vous offre à si bas prix? Ah! si pour obtenir ce bien il me faut souffrir tous les maux qu'il y a dans le monde, j'y consens, qu'ils viennent fondre sur ma tête, que les douleurs pleuvent sur moi, que les maladies m'assaillent de toutes parts, que les tribulations ne me laissent point de repos, que l'on me tourmente, que l'on me persécute, que toutes les créatures se liguent contre moi, que je devienne l'opprobre des hommes et le rebut du monde. Que ma vie se consume dans la souffrance, et mes années dans les gémissements, pourvu que, le calme succédant à l'orage, je mérite enfin d'être admis parmi ce peuple, qui se distingue par tant de gloire et par tant de beauté.

Allez maintenant, allez, vous tous amateurs du monde, recherchez les titres et les dignités, achetez des meubles, bâtissez des palais, étendez les bornes de vos possessions, multipliez vos héritages, commandez aux royaumes, rendez-vous maîtres du monde entier, vous n'arriverez jamais à la hauteur du moindre serviteur de Dieu; car il aura en partage ce que le monde ne

peut donner, il jouira de ce qui dure toujours, et, tandis que les anges le porteront avec le pauvre Lazare dans le sein d'Abraham, vous serez, malgré vos pompes et vos richesses, ensevelis dans l'enfer, en compagnie du riche voluptueux.

CHAPITRE III

Des biens que Dieu promet dès à présent aux justes qui le servent.

Vous me direz peut-être que les biens et les maux dont nous avons parlé jusqu'ici, ne se réaliseront que dans un avenir éloigné, et que vous seriez touché bien autrement, si l'on vous montrait des avantages dont vous pussiez immédiatement vous prévaloir. Eh bien! nous allons vous satisfaire, autant que vous le désirez; car, bien qu'il soit vrai que le Seigneur réserve le meilleur vin et les meilleures viandes pour la fin du repas; pourtant, de peur que les siens ne succombent dans le chemin, il ne les laisse jamais sans nourriture. Voilà pourquoi, lorsque en parlant à Abraham, il lui dit: « Ne crains pas, Abraham, « je suis pour toi un protecteur, et ta récompense « sera très-grande » (Gen., xv, 1), il lui fit deux promesses : l'une, pour le présent, qui était de

le protéger et de le défendre contre tous les périls de la vie, et l'autre, pour l'avenir, alors qu'il le ferait participer à sa gloire. Mais, pour avoir une juste idée de l'excellence de la première promesse, de la multitude de biens et de grâces qu'elle comprend, il faut nécessairement recourir aux saintes Écritures, qui reviennent sans cesse sur les faveurs que Dieu accorde à ses élus, même dès cette vie.

Écoutez, à ce sujet, ce que dit Salomon dans ses Proverbes : « Heureux l'homme qui trouve la « sagesse ! sa possession vaut mieux que tous les « trésors ; sa moisson, que l'or le plus pur. La sa- « gesse est plus précieuse que toutes les richesses, « et tout ce que le cœur peut désirer ne l'égale pas « en valeur. D'une main, elle présente les longs « jours ; de l'autre, les richesses et la gloire. Ses « sentiers sont des sentiers de gloire, et toutes « ses voies sont la paix. Elle est l'arbre de vie, pour « ceux qui l'embrassent : heureux ceux qui y de- « meurent attachés ! Mon fils, ne détourne pas les « yeux de la sagesse : garde la loi de Dieu et ses « conseils. Ils seront la vie de ton âme et l'orne- « ment de ton cœur. Alors tu avanceras dans tes « voies avec sécurité ; ton pied ne chancellera pas ; « tu marcheras sans nulle crainte ; tu dormiras, et « ton sommeil sera doux. » (Prov., III, 13-18, 21-24.) Tels sont, mon frère, les agréments et les charmes de la voie que suivent les justes. Mais combien l'Écriture tient-elle un autre langage, lorsqu'il

s'agit de la voie des pécheurs! « La voie des pé-
« cheurs, » dit l'Ecclésiastique (XXI, 11), « est pavée
« de pierres; mais à l'extrémité est l'enfer, et les
« ténèbres, et les tourments. » Eh bien! qu'en pensez-vous? A voir la différence qui existe, non-seulement entre la fin, mais même entre les accidents de ces deux voies, vous semble-t-il qu'il soit bon d'abandonner les voies du Seigneur pour celles du monde, et n'est-ce pas le comble de la folie d'aimer mieux courir après les supplices de l'autre vie en se tourmentant dès ce monde, que de rechercher le repos éternel, en le goûtant par avance ici-bas?

Mais, afin de mieux comprendre l'excellence de ce repos, et la multitude des biens qui l'accompagnent, écoutez ce que le Seigneur Dieu lui-même promet, par la bouche du prophète Isaïe, aux observateurs de la loi. Voici les paroles et le sens que les interprètes leur donnent. « Lorsque, » dit-il, « vous aurez accompli telle ou
« telle œuvre que je vous commande, votre lu-
« mière brillera comme l'aurore ; » c'est-à-dire que le soleil de justice dissipera vos tristesses et les ténèbres de vos erreurs. « Je vous rendrai
« la santé, et votre justice marchera devant vous,
« et vous serez environné de la gloire du Seigneur.
« Alors, vous invoquerez le Seigneur, et il vous
« exaucera; à votre premier cri, le Seigneur ré-
« pondra : Me voici. » Au milieu des ténèbres, des

tribulations et des angoisses de la vie, vous verrez briller la lumière de la grâce divine, qui vous consolera, « et vos ténèbres seront pour vous « comme le soleil, » parce que le Seigneur fera tourner à votre avantage toutes vos calamités, et les péchés même que vous aurez commis. « Le « Seigneur vous donnera un repos éternel, » il donnera la paix à votre cœur, il vous rassasiera, au temps de la famine et de la stérilité, et vos ossements seront arrachés à la mort et aux feux de l'enfer. « Vous serez comme un jardin toujours « arrosé, comme une source dont les eaux ne « tarissent jamais. Vous bâtirez dans des lieux « qui de tout temps avaient été déserts, vous relè- « verez des fondements pour la suite des âges, si « vous ne violez pas mes jours de fête, » si vous n'opposez pas votre volonté à la mienne, observant fidèlement ce que je vous ai prescrit. Alors, « vous vous réjouirez dans le Seigneur, » dont les délices surpassent toutes les délices du monde; « je vous placerai sur les hauteurs de la terre, » c'est-à-dire dans des conditions de bonheur où jamais, ni la fortune, ni la nature, n'eussent pu vous élever, et « je vous donnerai enfin le riche « héritage que j'ai promis à Jacob votre père, » c'est-à-dire la gloire éternelle. « Le Seigneur a « parlé. » (Isaïe, LVIII, 8-14.)

Ce sont là les biens que Dieu promet à ceux qui le servent, et quoique quelques-uns de ces

biens ne doivent se réaliser que dans l'avenir, la plupart, néanmoins, regardent le temps présent. Que faut-il entendre, en effet, par cette lumière nouvelle, par cette splendeur du ciel, cette satiété et cette abondance, cette sécurité et cette confiance, cette certitude d'être toujours exaucé, cette paix et cette tranquillité de la conscience, ce secours et cette protection d'en haut; ce jardin arrosé, qui n'est autre que la fraîcheur et la beauté de la grâce; cette source dont les eaux ne tarissent jamais, qui est la réunion de tout ce que l'on peut désirer; ces délices célestes, qui surpassent tous les plaisirs de la terre; cette élévation d'esprit, dont rien dans la nature n'égale la pureté? Ne sont-ce pas là autant de faveurs que Dieu accorde à ses élus, autant d'œuvres de sa miséricorde, autant d'effets de sa grâce? Ne sont-ce pas là autant de témoignages de son amour, autant de marques de sa Providence paternelle? Il faudrait un volume pour parler de chacun de ces biens en détail, et nous sommes forcé d'abréger. Les justes en jouissent dans cette vie, et ils en jouissent dans l'autre ; mais les méchants ne sauraient en aucune façon y prétendre. Aussi, en comparant la richesse des premiers avec la pauvreté des seconds, en pesant attentivement ce que nous venons de dire, vous verrez la distance qui les sépare. Les uns sont dans la grâce de Dieu, et les autres dans sa disgrâce ; les uns sont

ses amis, et les autres ses ennemis; les uns sont dans la lumière, les autres dans les ténèbres; les uns goûtent les délices des anges, les autres se disputent la nourriture des pourceaux; les uns sont libres et véritablement maîtres d'eux-mêmes, les autres sont les esclaves de Satan et de leur appétit déréglé; les uns jouissent du témoignage de leur bonne conscience : les autres, pour peu qu'ils ne soient pas tout à fait aveugles, sont déchirés de remords; les uns tiennent bon contre les tempêtes de la tribulation: les autres, comme une paille légère, sont emportés par le vent; les uns, fortement attachés à l'ancre de l'espérance, sont à l'abri : les autres, jouets de la fortune, sont ballottés dans toutes les directions; les uns ont l'assurance qu'ils sont agréables à Dieu et toujours exaucés, les autres savent qu'ils n'ont rien à attendre; la mort des uns est douce, tranquille et précieuse devant Dieu : la mort des autres est remplie d'inquiétudes, d'angoisses et de terreurs; enfin, les uns, vivant comme des enfants sous la tutelle et la garde de Dieu, dorment à l'ombre de sa Providence paternelle : les autres, exclus de cette Providence, s'en vont, comme des brebis errantes, sans pasteur et sans maître, exposés à tous les dangers et à tous les périls qui se rencontrent dans le monde.

Mais si ce sont là les priviléges de la vertu, d'où vient que vous hésitez encore à l'embrasser?

Quel prétexte alléguerez-vous pour excuser votre négligence? Prétendrez-vous que ce que nous venons de dire n'est pas la vérité? Vous n'oseriez, sachant bien que tout est fondé sur la parole de Dieu et le témoignage des saintes Écritures. Prétendrez-vous que ce sont des priviléges de peu d'importance? Ce serait folie, alors qu'ils surpassent tout ce que le cœur de l'homme est capable de désirer. Direz-vous que vous ne vous aimez pas vous-même, que ces priviléges ne vous tentent pas? Non; l'homme s'aime trop naturellement, la volonté humaine est trop naturellement portée vers ce qui lui est avantageux, pour le sacrifier ainsi de gaieté de cœur. Direz-vous que vous ne comprenez rien à ces priviléges, que vous ne vous sentez aucun goût pour eux? Mais ce n'est point là une excuse, puisque vous y croyez, bien que vous ne les goûtiez pas. Par le péché vous pouvez bien en avoir perdu le goût; mais vous n'avez pas perdu la foi, et la foi est un témoin plus certain, plus véridique, plus irrécusable que toutes les expériences et tous les témoignages du monde. Pourquoi donc ne le préférez-vous pas à tous les autres? Pourquoi ne vous en rapportez-vous pas à la foi plutôt qu'à votre opinion et à votre jugement. Oh! si vous vouliez une fois prendre une résolution généreuse, vous jeter entre les bras de Dieu, et vous confier en lui, comme en peu de temps vous sentiriez s'accomplir

en vous ce que le Prophète a prédit. Vous comprendriez alors l'excellence de ces trésors divins; vous comprendriez combien sont aveugles les amateurs du monde qui négligent de les chercher; vous comprendriez enfin combien le Sauveur a raison de nous adresser cette invitation : « Venez « à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous sou- « lagerai. Prenez mon joug sur vous, et vous trou- « verez le repos de vos âmes; car mon joug est « doux, et mon fardeau léger. » (Matth., XI, 28-30.) Dieu est incapable de nous tromper; Dieu ne promet point en vain; il n'exagère point ses promesses. Pourquoi donc vous éloignez-vous de lui? Pourquoi rejetez-vous la douceur et la paix? Pourquoi méprisez-vous la voix douce et caressante de votre Pasteur? Pourquoi, avec de telles garanties, renôncez-vous à la vertu? La reine de Saba n'avait rien ouï de pareil, et pourtant elle vint des extrémités de la terre pour s'assurer que ce qu'on lui avait dit de Salomon était vrai. On vous raconte des choses merveilleuses de la vertu : que ne vous donnez-vous un peu de peine pour en faire vous-même l'expérience. Fiez-vous-en à Dieu, ô mon frère, ajoutez foi à ses paroles, jetez-vous avec assurance entre ses bras, dégagez-vous des liens qui vous retiennent, et vous verrez combien la vertu est au-dessus des louanges qu'on lui donne, et combien tout ce que l'on en dit est encore loin de la réalité.

CHAPITRE IV

Que l'on ne doit point différer sa conversion sous prétexte que l'on se trouve chargé d'une multitude de dettes vis-à-vis de Dieu.

Si d'une part il y a tant de motifs qui nous engagent à changer de vie, et que de l'autre il soit vrai que nous n'avons aucune excuse valable pour nous en dispenser, je vous prie de me dire pourquoi vous différez votre conversion de jour en jour? Je vous en conjure, mon frère, jetez les yeux sur votre vie passée, et, quel que soit le nombre de vos années, voyez s'il n'est pas temps, et grand temps, de commencer à payer quelques-unes de vos dettes.

Considérez que, bien que vous soyez chrétien, et régénéré dans les eaux du baptême, bien que vous ayez Dieu pour père, et l'Église pour mère, bien que vous vous soyez nourri du lait de l'Évangile, c'est-à-dire de la doctrine des apôtres et des évangélistes, que dis-je? du pain même des anges, du divin Sacrement de l'autel, cependant vous avez mené une vie aussi licencieuse que celle d'un païen qui ne connaît point le vrai Dieu. Dites-moi quelle est l'espèce de péchés que vous n'avez pas commis? Quel est l'arbre défendu sur lequel vous n'avez pas porté vos regards?

Quel est le jardin fermé dont vous n'avez pas, du moins en pensée, franchi les barrières? Qu'avez-vous vu que vous ne l'ayez désiré? Quelle est la satisfaction que vous vous êtes refusée, sachant très-bien que Dieu vous voyait, et que vous étiez chrétien? Qu'auriez-vous fait de plus si vous n'eussiez pas eu la foi, si vous ne vous fussiez pas attendu à une autre vie, si vous n'eussiez pas craint le jugement? Qu'est-ce que votre vie, sinon une longue suite de péchés, un bourbier de vices, un champ de ronces et d'épines, une révolte continuelle contre Dieu? Pour quelle fin avez-vous vécu jusqu'à cette heure, sinon pour satisfaire vos mauvais penchants, pour contenter votre ambition, pour gagner les bonnes grâces du monde? Voilà quels ont été vos dieux, les idoles que vous avez servies et dont vous avez gardé les lois. Quant à Dieu, quant à sa loi, quant à l'obéissance que vous lui deviez, vous n'en avez pas fait plus de compte que s'il eût été un dieu de bois. Hélas! il faut bien l'avouer, la plupart des chrétiens, sans renoncer à leur foi, pèchent avec autant de facilité que s'ils avaient la conviction que Dieu n'existe pas. Quel plus grand mépris peut-on afficher pour une si haute Majesté? Enfin il est certain que, tout en croyant ce que la religion chrétienne nous enseigne, vous avez vécu de la même manière que si ses enseignements étaient une fable absurde et le plus grossier mensonge du monde : or, si vous n'êtes

pas effrayé de la multitude de vos péchés passés et de la facilité déplorable avec laquelle vous les avez commis, que du moins l'excellence et la majesté de Celui que vous avez offensé vous fasse trembler. Levez les yeux, contemplez l'immensité et la grandeur de ce Dieu que les puissances du ciel adorent, devant la face duquel l'univers entier se prosterne, et toutes les créatures sont comme la paille qu'un souffle de vent emporte, et voyez ce qu'il a fallu d'impudence pour qu'un ver de terre comme vous osât l'offenser et provoquer sa colère.

Considérez les effets épouvantables de sa justice, et les horribles châtiments que de tout temps il a infligés en punition du péché, non pas seulement à quelques hommes pris en particulier, mais à des villes, à des nations, à des provinces, à des royaumes, au monde tout entier, non pas seulement à la terre, mais au ciel, non pas seulement à des coupables et à des étrangers, mais à son propre Fils innocent, et cela parce que celui-ci s'était chargé de nos dettes. Après quoi dites-vous à vous-même : «Si l'on traite de la sorte le bois vert,» à cause des péchés d'autrui, «que fera-t-on du bois sec, » couvert de ses propres péchés? » (Luc, XXIII, 31.) En effet, comment, vous, homme méprisable, seriez-vous assez insensé pour vous moquer du Seigneur, de ce Seigneur dont la main est si pesante, que s'il la laissait tomber sur votre tête, d'un seul coup il vous précipiterait jusqu'au fond des enfers?

Considérez aussi la patience de ce Dieu qui vous attend depuis le premier jour que vous avez commencé à l'offenser. Mais, malgré sa patience et sa longanimité, persuadez-vous bien que si vous continuez d'abuser de sa miséricorde et de provoquer sa colère, il bandera son arc, agitera son carquois, et fera pleuvoir sur vous des flèches brûlantes.

Considérez la profondeur de ses jugements dont chaque jour nous lisons, nous voyons de nos yeux de si terribles exemples. Salomon, ce roi si sage, qui avait écrit trois mille paraboles, et les mystères renfermés dans le livre des Cantiques, est abandonné de Dieu, et se prosterne devant des idoles de pierre et de bois. L'un des sept premiers diacres de l'Église, qui tous avaient été remplis du Saint-Esprit, devient non-seulement hérétique, mais le chef de tous les hérésiarques. Enfin ne voit-on pas bien souvent les étoiles du ciel tomber misérablement sur la terre, et ceux qui, assis à la table de Dieu, se nourrissaient du pain des anges, se vautrer dans la boue et disputer aux pourceaux leur nourriture? Mais si, après de longues années passées au service de Dieu, les justes, à cause de quelque secret orgueil, de quelque négligence, de quelque manque de gratitude, se trouvent ainsi abandonnés, à quoi faudra-t-il donc vous attendre, vous qui, pendant toute votre vie, n'avez fait que multiplier vos offenses?

De bonne foi, ne serait-il pas juste que l'homme

qui a vécu de la sorte cessât enfin d'entasser péchés sur péchés, dettes sur dettes, et commençât à chercher les moyens d'apaiser la colère de Dieu, en allégeant le fardeau qui pèse sur son âme? Ne serait-il pas juste que, après avoir accordé tant de temps au monde, à la chair et au démon, il donnât du moins ce qui lui en reste à Celui qui lui a tout donné? Après tant d'années passées dans le crime, ne serait-il pas juste qu'il conçût quelque crainte de la justice de Dieu, de cette justice qui châtie avec d'autant plus de rigueur qu'elle fait preuve de plus de patience? Ne serait-il pas juste qu'il tremblât à la pensée que depuis longtemps il vit dans le péché, dans la disgrâce de Dieu, qu'il a contre soi un ennemi puissant, que d'un père miséricordieux il s'est fait un juge impitoyable, que d'un moment à l'autre la mauvaise habitude peut se changer en une seconde nature, et le vice devenir pour lui presque une nécessité? Eh quoi! mon frère, vous courez ainsi de gaieté de cœur au précipice, et vous ne craignez pas d'être livré à ce sens réprouvé qui fait que l'on n'a plus aucun souci de son salut. « Il y a quatorze ans que je vous « sers, » dit le patriarche Jacob à Laban, son beau-père, « il est bien juste que je pourvoie aussi « maintenant à ma maison. » (Gen., xxx, 30.) N'est-il pas juste que vous aussi, après avoir passé tant d'années au service du monde, après vous être tant occupé de cette vie, vous songiez à votre âme et

à la vie future? Il n'y a rien de si court, rien de si fragile que la vie de l'homme ici-bas. Lors donc que vous êtes si prévoyant pour la vie qui passe, d'où vient qu'en présence de la vie qui n'aura point de fin, vous montrez tant d'indifférence?

CHAPITRE V

Conclusion de ce premier livre.

Mais si ce qui précède est indubitable, je vous conjure, par le sang de Jésus-Christ, de penser à vous, ô mon frère, de penser que vous êtes chrétien et que vous tenez essentiellement pour vérité tout ce qu'enseigne la foi. Or la foi vous dit que vous avez au-dessus de vous un Juge, dont les yeux sont attentifs à tous vos mouvements, à toutes les actions de votre vie, et que ce Juge viendra infailliblement un jour pour vous demander compte même d'une parole inutile. La foi vous dit que tout ne meurt point avec l'homme; qu'après cette vie qui passe, il y a une autre vie qui ne passe point; que l'âme ne meurt point en même temps que le corps; que le corps, une fois enseveli, l'âme entre dans une nouvelle région, dans un nouveau monde, où son état et la compagnie qu'elle rencontre sont en rapport avec la vie qu'elle a menée. La foi vous dit, en parlant

de la récompense qui est réservée aux justes et des supplices auxquels sont condamnés les pécheurs, que c'est là un sujet si vaste que, le monde entier fût-il rempli de livres, chaque créature fût-elle transformée en écrivain, les écrivains se lasseraient, le monde se viderait, avant que l'on en eût expliqué la moindre partie. Enfin, la même foi vous dit qu'en retour des bienfaits que nous avons reçus de Dieu, des obligations que nous avons contractées envers lui, eussions-nous autant de vies qu'il y a de grains de sable sur les bords de la mer, ce ne serait point assez de les consacrer toutes à son service.

Eh quoi! lorsque les hommes ont tant de motifs qui les poussent à la vertu, d'où vient qu'il y en a si peu qui l'aiment et qui l'embrassent? Si c'est l'intérêt qui les fait agir, quel plus grand intérêt que celui d'une vie éternelle? Si c'est la crainte, quoi de plus à craindre qu'une peine, qu'un châtiment qui dure toujours? Si c'est le souvenir des bienfaits qu'ils ont reçus, des obligations qu'ils ont contractées, que sont toutes les obligations en comparaison de celles qu'ils doivent à Dieu, tant à cause de ce qu'il est en lui-même, qu'à cause des grâces dont il les a comblés? Si c'est la crainte des dangers, quel plus grand danger que celui de la mort, dont l'heure est incertaine, et qui sera suivie d'un jugement si rigoureux? Si la paix, la liberté, la tranquillité

d'esprit sont des choses que tout le monde désire, du moment que l'homme n'est pas une brute, n'est-il pas évident qu'on les trouvera plutôt dans une vie qui se règle sur la raison et la vertu, que dans celle qui est dominée par le caprice et la passion? Ajoutez à ces considérations qu'un Dieu est descendu du ciel sur la terre, qu'il s'est fait homme; que, alors que six jours lui avaient suffi pour créer le monde, il lui a fallu trente-trois ans pour achever l'œuvre de votre salut; que dis-je! qu'il lui a fallu pour cela perdre la vie. Dieu meurt afin que le péché meure, et nous voulons faire vivre dans notre cœur ce que Dieu s'est proposé de détruire en mourant! Que dirai-je de plus? Certes, ce ne sont pas les arguments qui me manquent; car, en ne faisant usage que du simple bon sens, de quelque côté que nous nous tournions, en jetant les yeux, je ne dis pas sur un Dieu crucifié, mais sur tout ce qui nous entoure, nous entendrons les créatures, qui, comme autant de prédicateurs, autant de livres, autant de voix, autant de raisons, nous appellent à Dieu, et nous exhortent à l'aimer et à le servir.

Comment se fait-il donc que tant de voix, tant de promesses, tant de menaces qui retentissent à nos oreilles, nous trouvent insensibles? Pour nous attirer à lui, pour nous arracher au péché, Dieu pouvait-il faire plus qu'il n'a fait, promettre plus qu'il n'a promis, menacer plus qu'il n'a me-

nacé? Quel nom donner, je ne dis pas à cette impudence, mais à ce charme incompréhensible qui fait que les hommes qui ont la foi ne craignent pas de passer leur vie dans le péché, qu'ils se couchent et qu'ils se lèvent en état de péché, qu'ils s'abandonnent à toute espèce de péché, et cela sans crainte, sans scrupule, continuant de dormir et de manger, comme si ce qu'ils croient était un songe, et l'Évangile, un tissu d'impostures? Dites-moi, traître, dites-moi, tison destiné à brûler éternellement dans l'enfer, que feriez-vous de plus, si vous étiez persuadé que les enseignements de la foi ne sont que mensonges? Je vois bien que vous reculez devant la justice des hommes; mais je ne vois pas que la crainte de Dieu vous empêche d'agir au gré de vos passions, de vous venger de qui bon vous semble, de satisfaire tous vos désirs, quand la chose est possible. Dites-moi, homme aveugle et insensé, pendant que vous êtes si tranquille, si confiant, que fait en vous le ver de la conscience? Que sont devenus le sens, le jugement, la raison, qui vous distinguent? Comment ne redoutez-vous pas des périls si grands, si certains, si indubitables? Je suppose que, pendant votre repas, un homme, même pour plaisanter, vînt vous dire que l'on vous a servi un plat empoisonné, ce plat fût-il encore plus attrayant, oseriez-vous y toucher, et traiteriez-vous de menteur celui qui vous avertirait de la

sorte? Mais voilà les prophètes, les apôtres, les évangélistes, Dieu lui-même, qui vous crient sur tous les tons : Malheureux, la mort est dans ce plat, la mort est dans cette viande délicate que le démon vous offre, et vous tendez les mains vers la mort, vous buvez à longs traits le breuvage qui vous perd ! En vérité, le bon sens, le jugement, la raison, tout est éteint en vous, tout est émoussé : hélas! votre folie est arrivée à son comble; vous êtes le jouet de l'ennemi, condamné à de perpétuelles ténèbres, passant des ténèbres intérieures aux ténèbres extérieures, aveugle sur le compte de votre propre misère, insensible à votre malheur, plus dur, enfin, que le diamant puisque vous ne sentez pas les coups du marteau de la parole de Dieu. Que je vous plains, malheureux, et que votre sort est déplorable! Ah! il faudrait ici les larmes que répandit autrefois le Sauveur, lorsque, s'apitoyant sur votre sort, il prononça ces paroles : « Si tu savais, en ce jour, ce qui « peut t'apporter la paix, » le repos et les richesses que Dieu t'offre; « mais maintenant tout cela est ca- « ché à tes yeux. » (Luc, XIX, 42.) Quel malheureux jour que celui de votre naissance; mais combien plus malheureux celui de votre mort, ce jour d'où datera votre condamnation. A être condamné pour toujours, mieux eût-il valu pour vous de n'être pas né! A être condamné avec la dernière rigueur pour avoir abusé des dons de Dieu,

mieux eût-il valu pour vous de n'avoir pas été baptisé, de n'avoir pas reçu la foi! En effet, si les philosophes qui n'avaient d'autre lumière que celle de la raison, ont été jugés inexcusables, « parce qu'ayant connu Dieu, » comme dit l'Apôtre, « ils ne l'ont point glorifié » (Rom., I, 21), quelle excuse pourrait-on alléguer en faveur de celui qui, éclairé des lumières de la foi, régénéré dans les eaux du baptême, nourri chaque année de la chair même de son Dieu, entendant chaque jour sa parole, ne se conduit pas autrement qu'ils ne l'ont fait?

Quelle conclusion devons-nous tirer maintenant, sinon que le véritable jugement, la véritable sagesse consistent à laisser là tous les embarras et toutes les intrigues du monde pour entrer résolûment dans le chemin qui conduit à la paix et à la vie éternelle? La raison le demande, la prudence l'exige; la loi, le ciel, la terre, l'enfer, la vie et la mort, la justice et la miséricorde de Dieu nous en font un devoir. Le Saint-Esprit nous y exhorte d'une manière toute particulière par ces paroles de l'Ecclésiastique (VI, 18-20, 24-31) : « Mon fils, « dès ta jeunesse reçois l'instruction, et tu obtien- « dras la sagesse jusque dans tes derniers jours. « Approche-toi de la sagesse comme celui qui la- « boure et qui sème, et qui attend en paix sa mois- « son. Dans ce travail il y a peu de fatigue, et tu « te nourriras bientôt de ses fruits. Écoute, mon

« fils, et reçois le conseil de l'intelligence. Mets tes « pieds dans ses fers, et engage ton cou dans ses « chaînes. Baisse ton épaule et porte-la, et ne te « fatigue pas dans ses liens. Approche-toi d'elle de « tout ton cœur, et garde ses voies de toutes tes « forces. Cherche-la, et elle te sera manifestée, et « quand tu l'auras une fois embrassée, ne la quitte « pas; car, au dernier jour, tu trouveras en elle le « repos, et elle se changera pour toi en délices. « Et ses fers deviendront pour toi une sorte de « protection, et ses chaînes un vêtement de gloire; « car en elle est une beauté qui donne la vie, et « ses chaînes sont des liens qui guérissent. »

Vous pouvez comprendre par là quelle est la beauté de la véritable sagesse, quelles sont les délices, la liberté et les richesses que procure cette vertu, laquelle n'est autre chose que la connaissance de Dieu, dont nous avons parlé jusqu'ici. Que si cela ne suffit pas encore pour toucher votre cœur, levez les yeux en haut, et sans plus faire attention aux eaux de ce monde qui roulent et se perdent, attachez vos regards sur le Sauveur mourant sur la croix et offrant satisfaction pour vos péchés. Considérez qu'il a les pieds attachés pour vous attendre, les bras étendus pour vous recevoir, la tête inclinée pour vous donner, comme à un autre Prodigue, le baiser de réconciliation et de paix. Il s'adresse à vous par toutes les plaies de son corps, qui sont comme autant de voix qui vous appellent. Oh! de

grâce, écoutez-le; car la prière de celui qui n'entend pas le cri du pauvre sera rejetée, et la vôtre le serait bien plus certainement si en cette occasion vous faisiez la sourde oreille. Que si vous êtes résolu à l'écouter, à changer de vie, à faire pénitence, le livre suivant va vous enseigner de quelle manière vous devez vous y prendre.

LIVRE SECOND

DE LA PÉNITENCE ET DE LA CONFESSION

PROLOGUE DU VÉNÉRABLE P. M. Fr. LOUIS DE GRENADE

De tous les maux qui règnent aujourd'hui dans lemonde, il n'en est pas de plus déplorable que la manière dont se confessent les chrétiens, lorsqu'ils y sont contraints par les préceptes de l'Église. En effet, si l'on en excepte ceux qui vivent dans la crainte de Dieu, et qui ont souci de leur salut, tous les autres s'approchent du sacrement de Pénitence, sans préparation, sans repentir, sans le moindre examen de conscience; aussi qu'arrive-t-il? Ils n'ont pas plutôt reçu l'absolution et la communion, qu'ils reprennent leurs mauvaises habitudes, et qu'après une semaine de pénitence apparente, ils retombent dans la boue, et « retournent, » selon l'expression de saint Pierre, « comme « des chiens à leur vomissement. » (II Pier., II, 22.) Certes, on ne saurait afficher un plus grand mépris pour Dieu, pour son Église, pour ses ministres et pour ses sacrements, et il me semble que c'est se jouer de Dieu que de venir ainsi chaque année lui demander pardon, lui promettre de s'amender,

lorsque dans quelques instants on va l'outrager de nouveau.

Dieu punit ces chrétiens du châtiment qu'ils méritent, châtiment terrible s'il en fut! en les laissant continuer ce jeu pendant toute leur vie et jusqu'à l'heure de la mort, c'est-à-dire que « leur fin, » semblable à celle de ceux qui ont toujours différé leur conversion, « est, » ainsi que parle l'Apôtre, « conforme à leurs œuvres » (II Corinth., XI, 15), parce qu'ils manquent de sincérité. Le Seigneur s'en plaint par la bouche de son Prophète. « Ils ne « sont pas revenus à moi de tout leur cœur, » dit-il, « mais avec mensonge. » (Jérém., III, 10.) Il appelle ici mensonge la fausse pénitence, celle qui paraît pénitence et qui ne l'est pas, celle qui trompe le monde et les pécheurs en les jetant dans les plus étranges illusions, mais qui ne trompe pas Dieu, parce qu'elle est stérile et sans fruit.

Si donc il se rencontre quelqu'un qui veuille sincèrement se convertir à Dieu et faire pénitence, nous allons lui indiquer brièvement la méthode qu'il doit suivre, en plaçant sous ses yeux les avis que les saints Pères donnent communément. Ces avis sont fort connus de tous ceux qui ont étudié la théologie; mais comme les simples, pour l'édification desquels nous avons entrepris cet ouvrage, pourraient les ignorer, nous les exposerons par ordre et nous dirons ce qui est relatif à chacune

des trois parties du sacrement de Pénitence, qui sont la contrition, la confession et l'absolution, afin qu'ils sachent parfaitement à quoi s'en tenir.

CHAPITRE I

De la première partie du sacrement de Pénitence, qui est la contrition.

L'homme qui sincèrement et de tout son cœur veut se convertir, l'homme qui, connaissant la vanité du monde et les obligations qu'il a de servir Dieu, désire revenir à lui, et, comme un autre Enfant prodigue, rentrer dans la maison de son Père, doit savoir que la contrition est la première porte par où il lui faut passer; car la contrition, si l'on en croit le Prophète, est le sacrifice le plus précieux que l'on puisse offrir au Seigneur. « Le « sacrifice que Dieu demande, » dit-il, « est une « âme brisée de douleur; vous ne dédaignerez pas, « mon Dieu, un cœur contrit et humilié.» (Ps., L, 19.)

La contrition comprend deux choses : le regret des péchés passés et la ferme résolution de ne plus les commettre. En effet, comme il est de son essence de haïr et de détester souverainement le péché, en tant que le péché offense Dieu, il est clair que les péchés que l'on a commis, aussi bien que ceux que l'on serait dans le cas de commettre, s'attaquant également à la Majesté divine, elle

doit les embrasser tous dans une haine commune. Le vrai pénitent, ne pouvant faire que les péchés qu'il a commis n'aient pas été commis, n'a pas d'autre ressource que de s'en repentir; quant aux péchés qu'il serait encore en son pouvoir de commettre, il se propose fermement de les éviter à l'avenir, c'est-à-dire, comme dit saint Augustin dans son livre intitulé : *Du Remède de la Pénitence,* que pour apaiser Dieu il ne suffit pas de changer de vie et de s'éloigner du péché, mais qu'il faut encore être pénétré de regret, gémir, pleurer, faire de bonnes œuvres, et offrir le sacrifice d'un cœur contrit et humilié.

La première et la principale chose à laquelle on doive viser, c'est donc la douleur et le repentir de ses fautes, douleur et repentir que l'on n'obtient qu'à la condition d'imiter la conduite du Roi pénitent qui disait : « Je repasserai en moi toutes « mes années dans l'amertume de mon cœur. » (Ps. XXXVIII, 15.) Le motif de cette douleur et de cette amertume ne doit point venir de ce que l'on a mérité l'enfer par ses péchés, ni de ce que l'on a perdu le ciel avec tous ses biens, quoique ce sentiment n'ait rien de blâmable en lui-même; mais de ce que l'on a perdu et offensé Dieu. Dieu mérite d'être aimé et estimé au-dessus de toutes les créatures; il est donc juste que nous nous affligions de l'avoir perdu et de l'avoir offensé plus que de tout autre malheur qui serait venu fondre sur nous; car la

plus grande des offenses exige le plus grand des repentirs, et la plus grande des pertes ne saurait être pleurée qu'avec les sentiments de la plus grande douleur. Il est vrai de dire néanmoins que, grâce à la miséricorde de Dieu et au désir sincère qu'il a de nous sauver, si d'ailleurs il n'existe point d'obstacle, il suffit d'une contrition moins parfaite jointe à la vertu du sacrement pour que la justification s'accomplisse; car, ajoutent les théologiens, les sacrements de la loi de grâce font que d'attrit le pécheur devient contrit : et de même qu'une mèche que l'on vient d'éteindre, mais qui fume encore, se rallume au moindre souffle; ainsi, au souffle de la grâce du sacrement, une âme qui a perdu le feu de la charité, mais d'où s'échappe encore, s'il est permis de parler de la sorte, la fumée de l'attrition, s'embrase et reprend aisément sa première vigueur. Si maintenant l'on veut savoir en quoi consiste l'attrition qui produit cet effet, nous répondrons que les hommes l'ignorent, mais non pas le Seigneur, à qui rien n'est caché.

Remarquez (ceci soit dit pour la consolation des faibles) qu'il n'est pas nécessaire que la douleur dont il s'agit ressemble toujours aux autres douleurs dont le siége est dans la partie sensible de l'âme, et qui se traduisent au dehors par des larmes; on peut, sans verser une seule larme, avoir un vrai repentir et une vraie douleur de ses

fautes. Pour cela, il suffit que la volonté haïsse et déteste souverainement le péché. Nous dirons plus tard, en son lieu, comment et par quels moyens on obtient ce repentir et cette douleur.

La seconde chose qui est requise pour la vraie contrition, c'est le ferme propos de ne jamais offenser Dieu mortellement, et cela, ainsi que nous l'avons dit du repentir, non pas pour des motifs qui pourraient être bons et louables même, comme le ciel, l'enfer, l'intérêt propre, mais uniquement parce que Dieu est infiniment digne d'amour. Nous devons imiter la conduite de l'épouse fidèle, qui est disposée à mourir plutôt que de violer ses devoirs, non pas qu'elle craigne ou qu'elle espère quelque chose de la part de son mari, mais parce qu'elle l'aime sincèrement. Remarquez que si nous sommes obligés d'éviter à l'avenir tout péché mortel, nous ne sommes pas moins obligés de renoncer à ceux pour lesquels nous aurions maintenant de l'attache ; sans quoi notre confession serait nulle ; confesseur et pénitent, nous nous rendrions coupables de sacrilége, nous traiterions indignement une chose sainte, et, au lieu d'obtenir le pardon de nos fautes passées, nous ne ferions que les multiplier et les aggraver. Si donc nous ne voulons pas changer le remède en poison, et faire servir à notre condamnation ce que Dieu a établi pour notre salut, travaillons de toutes nos forces à re-

jeter loin de nous le péché mortel, quel qu'il soit. Quelqu'un a-t-il conçu de la haine contre son prochain? il faut absolument qu'il bannisse ce sentiment de son cœur, qu'il se réconcilie avec lui, qu'il lui adresse de nouveau la parole, surtout quand, au jugement d'un sage confesseur, il y aurait scandale à s'y refuser; à plus forte raison doit-il se montrer facile lorsque celui qui l'a offensé lui fait des excuses et lui demande pardon.

Quelqu'un tient-il en sa possession un bien qui appartient à un autre, sans le consentement de celui-ci? il faut qu'il le restitue au plus tôt : je dis au plus tôt, parce que, quand la chose est possible, l'intention de le restituer plus tard ou par testament ne suffit pas; j'ajoute que cette obligation devient encore plus urgente, quand le maître légitime de l'objet que l'on retient se trouve dans un besoin pressant. Mais comme il y a beaucoup à dire sur cette matière, et qu'un grand nombre de chrétiens cherchent à se faire illusion pour se dispenser de rendre ce qu'ils possèdent injustement, je les engagerai à exposer leurs doutes à des personnes sages dont le jugement puisse mettre leur conscience en repos. Qu'on le sache bien, ce n'est pas seulement celui qui a pris le bien d'autrui, ou qui a causé quelque dommage, qui est tenu à restituer; tous ceux qui ont été cause d'une injustice, qui y ont participé, qui

l'ont conseillée, approuvée ou favorisée, soit en recevant le malfaiteur dans leur maison, soit en achetant d'une personne suspecte, soit en recélant la chose volée, soit en n'empêchant pas le mal qui se faisait, quand ils y étaient obligés par les devoirs de leur charge, tous, dis-je, y sont tenus solidairement, sauf le recours qu'ils peuvent exercer l'un contre l'autre.

On n'est pas seulement tenu de restituer le bien injustement acquis, il faut encore rétablir la réputation du prochain, quand on l'a attaquée, en divulguant une chose grave qui était demeurée secrète; comme aussi on doit une réparation à son honneur, quand on lui a fait une injure en œuvre ou en parole. Dans le premier cas, il est nécessaire de dire tout le bien que l'on sait de la personne que l'on avait noircie, j'entends, si par là il y a probabilité de réparer le mal que l'on a fait; dans le second cas, il faut lui demander pardon, ou lui offrir un dédommagement, ou bien encore, selon les circonstances, employer l'un et l'autre de ces moyens, toujours d'après l'avis d'un confesseur prudent. Il y a donc trois sortes de restitution, qui se rapportent : l'une, au bien du prochain, l'autre, à sa réputation, et l'autre à son honneur, et l'on doit avoir soin de ne pas s'en dispenser à la légère.

Quant à ceux qui vivent dans un commerce déshonnête ou qui entretiennent des affections

criminelles, ils ne peuvent être absous, à moins qu'ils ne rejettent de leur cœur cette peste abominable. Il ne leur suffit pas de renoncer au péché, il faut encore qu'ils en évitent les occasions, sans quoi ils retomberaient bientôt dans leurs premières habitudes. Ceux-là se trompent grandement qui, forts de leurs bonnes intentions et de leurs bonnes résolutions, se croient à l'abri de tout péril, et ne prévoient pas que le germe du mal qui est en eux ne tardera pas à porter ses fruits. « Vous voulez, » dit saint Bernard, « vous trouver chaque jour avec une femme, et passer pour continent. En supposant que vous le soyez, à coup sûr vous n'échapperez pas au soupçon; et je vous dis, moi, que vous m'êtes un sujet de scandale. Faites donc cesser la cause de ce scandale; car il est écrit : « Malheur à cet homme, par qui le « scandale arrive. » (Matth., XVIII, 7.) Mais ce qu'il dit ailleurs dans un sermon sur le Cantique des cantiques est bien capable de nous faire trembler. Voici ses propres paroles : « Converser journellement avec des femmes et ne pas pécher, c'est faire plus que ressusciter les morts. Or, s'il vous est impossible de faire ce qui est moins, comment me persuaderez-vous que vous êtes capable de faire ce qui est plus? »

Soyez donc constamment sur vos gardes, et évitez toutes les occasions d'offenser Dieu, surtout si vous avez eu le malheur de faire l'expé-

rience de votre faiblesse; car une fois que l'on s'est engagé dans la voie du mal, il est bien difficile d'en sortir. Vous me direz peut-être que c'est là une chose bien dure, qu'il vous faut renvoyer de votre maison telle ou telle personne envers laquelle vous avez de grandes obligations, et dont vous ne pouvez absolument vous passer; mais je vous répondrai, en empruntant les paroles du Sauveur : « Si votre main ou votre pied « vous scandalise, coupez-le et le jetez loin de « vous. Il vaut mieux entrer dans la vie boiteux « ou estropié, qu'avec deux mains ou deux pieds « être jeté dans le feu éternel. » (Matth., XVIII, 8.) Sans doute, c'est là un remède très-violent; mais de même qu'il y a des maladies qui ne peuvent se guérir qu'avec le secours du fer et de la flamme, que souvent il faut couper un bras ou une jambe afin de sauver le reste du corps, de même il y a certaines maladies de l'âme qui exigent les traitements les plus douloureux et les plus énergiques. Ceci n'est point la faute de la loi, qui est très-douce et très-suave; c'est votre faute à vous qui avez franchi les bornes de l'honnêteté, qui vous êtes lancé dans la carrière du mal, qui vous êtes mis aux prises avec une bête féroce, dans sa cage même, là où il n'est pas possible de fuir ni de trouver un asile. Il faut donc que vous subissiez maintenant les conséquences de votre conduite insensée, que vous recueilliez le fruit de ce

que vous avez semé, et que vous employiez beaucoup de temps et de travail pour chasser un ennemi auquel vous avez ouvert la porte vous-même.

Nous n'en dirons pas davantage sur ces deux parties essentielles de la contrition ; nous nous contenterons maintenant d'indiquer les moyens par lesquels on obtient cette vertu, et principalement la douleur et le repentir d'avoir offensé Dieu.

CHAPITRE II

Des principaux moyens par lesquels on obtient la contrition et en particulier la douleur de ses péchés.

Le pécheur qui désire acquérir la pierre précieuse que l'on nomme contrition doit, avant toutes choses, s'adresser à Dieu et la lui demander humblement et avec instance. Il ne dépend point de l'homme de se repentir de ses péchés comme il convient, c'est là une faveur que Dieu se réserve d'accorder quand il lui plaît. En effet, Dieu avait mis de la rectitude dans la nature humaine, il l'avait créée dans l'ordre ; mais le péché originel l'a fait sortir de cet ordre. Dieu l'avait créée docile et capable de s'élever jusqu'à lui par l'amour ; mais le péché l'a tordue et courbée de telle façon qu'elle demeure attachée à elle-même et aux biens de la terre, au détriment de

l'amour qu'elle doit à son Créateur. Maintenant, de même que personne n'a le pouvoir de redresser un homme qui est sorti courbé du sein de sa mère, personne non plus n'a le pouvoir de redresser notre nature, de lui inspirer l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, ou, ce qui revient au même, de lui faire haïr le péché par-dessus toutes choses, si ce n'est Dieu qui l'a créé. « Nul, » dit le Sauveur, « ne peut venir à « moi, si le Père ne l'attire. » (Jean, VI, 44.) Aller à Jésus-Christ, c'est aimer Jésus-Christ par-dessus tout, c'est avoir une douleur souveraine de l'avoir offensé; nul, par conséquent, ne peut éprouver un tel amour et ressentir une telle douleur si le Père ne lui en fait la grâce.

Et remarquez que pour le pécheur il ne saurait y avoir de plus grand bien; car encore que la gloire l'emporte sur la grâce, cependant, vu la distance qui sépare le péché de la grâce, et la grâce de la gloire, il est certain que c'est chose plus difficile de faire passer une âme du péché à la grâce, que de l'introduire dans la gloire après l'avoir rétablie dans la grâce. Saint Thomas, traitant des œuvres de Dieu, ne craint pas de dire que la justification du pécheur est au-dessus de la création même du monde, par la raison que le monde est un bien limité et fini, tandis que la justification, élevant l'homme jusqu'à le rendre participant de la dignité et de la gloire de Dieu, est un bien immense et infini.

Hâtons-nous donc de recourir à Dieu, et sachant que c'est sa miséricorde seule qui peut nous inspirer le repentir de nos fautes, demandons-lui cette grâce, demandons-la avec humilité, avec persévérance, empruntons les paroles de la Chananéenne, et disons-lui du fond du cœur : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi; ma fille, » c'est-à-dire mon âme, « est cruellement tourmentée « du démon. » (Matth., xv, 22.) Peut-être tout d'abord le Seigneur se montrera sévère, comme il le fut pour elle; mais ne nous décourageons pas, continuons de prier et de prier encore, nous souvenant que l'apparente sévérité dont il usa envers la Chananéenne n'avait d'autre but que de nous exciter à la confiance et à la persévérance; « car, » comme dit l'Apôtre, « Dieu ne peut pas « être contraire à lui-même. » (II Tim., ii, 13.)

Les personnes qui n'ont pas l'habitude de s'entretenir avec Dieu trouveront plus bas diverses considérations et diverses prières qui les aideront à demander les grâces dont elles peuvent avoir besoin, et en particulier celle de la contrition.

La seconde chose que doive faire le pécheur, c'est de se recueillir en temps et lieu convenables, et, là, de repasser dans son esprit toutes les raisons qui sont de nature à exciter en lui le repentir et la douleur de ses fautes; plus il pèsera ces raisons, plus il verra combien son état est fâcheux et déplorable. Ce n'est point sans cause que les yeux

servent en même temps à voir et à pleurer. Celui qui voit bien pleure bien, c'est-à-dire que celui qui voit le mal tel qu'il doit être vu, le pleure comme il doit être pleuré. Que l'homme ouvre donc les yeux, qu'il les arrête d'abord sur les péchés sans nombre qu'il a commis, qu'il les tourne ensuite vers Dieu, vers Dieu qu'il a si grièvement offensé, et il ne lui sera pas difficile de comprendre combien il a de motifs de pleurer et de verser des larmes.

CHAPITRE III

Considérations propres à exciter en nous la douleur et la détestation du péché.

§ I.

Première considération. — Nombre et multitude de nos péchés.

Afin d'exciter la contrition dans votre âme, la première chose que vous ayez à faire, c'est de vous représenter toutes les actions de votre vie et de fixer votre attention sur les péchés que vous avez commis, en même temps que sur les grâces et sur les bienfaits que vous avez reçus de Dieu, et dont vous avez si souvent abusé. Or, comme le péché est une déviation du souverain bien, et de la fin pour laquelle nous avons été créés, vous

n'avez qu'à considérer cette fin, et vous apercevrez bientôt jusqu'à quel point vous vous en êtes écarté. L'homme n'a pas été créé et mis au monde pour planter des vignes, bâtir des maisons, amasser des richesses, et vivre dans les délices, ainsi que plusieurs se l'imaginent, à en juger du moins par leurs œuvres; mais il a été créé et mis au monde pour connaître Dieu, pour l'aimer, pour observer ses commandements, et pour arriver par là au souverain bien, c'est-à-dire atteindre sa fin. Dieu lui a donné une loi qui lui servît de règle, et, afin qu'il pût observer la loi, la grâce, qui est renfermée dans les sacrements; il lui a donné des maîtres pour lui enseigner cette loi, et chaque jour, par de secrètes inspirations, il ne cesse de l'exhorter à la suivre. Que dis-je? il s'est donné lui-même, afin de le délivrer de ses maux et de lui aplanir tous les obstacles. C'est pour la même raison, c'est afin que l'homme se consacrât entièrement à son service, qu'il lui a donné la vie, la santé, les forces, les facultés de l'âme, les sens, les membres du corps, tous les biens de la nature, en un mot. C'est afin que l'homme eût les moyens de conserver sa vie, de subvenir aux nécessités de ses frères, et de mériter la gloire éternelle, qu'il l'a pourvu en dernier lieu des biens de la fortune.

Tels sont les dons, et bien d'autres encore, que Dieu vous a prodigués, afin de vous porter à le

connaître, à l'aimer et à le servir. Examinez l'usage que vous en avez fait, de quelle manière vous avez obéi à ses lois, avec quelle exactitude vous vous vous êtes acquitté de vos obligations.

Et d'abord si vous considérez la fin pour laquelle Dieu vous a créé, et celle que vous vous êtes proposée vous-même, vous verrez bientôt combien vous avez fait fausse route. Dieu vous avait créé pour lui, c'est-à-dire que vous deviez lui consacrer votre intelligence, votre mémoire, votre volonté, et placer en lui votre amour, votre foi, votre espérance; mais vous, oubliant vos devoirs les plus essentiels, vous n'avez pas craint de mépriser le Créateur; vous avez tout employé au service des créatures, et vous leur avez attribué ce qui appartenait à Dieu seul. Vous les avez aimées, vous les avez adorées, vous avez mis en elles votre foi, votre espérance, votre repos, votre joie, votre bonheur; en d'autres termes, vous avez fait pour les créatures ce que vous eussiez dû faire pour le Créateur, vous avez mis dans les choses de la terre la confiance que les choses du ciel étaient seules en droit d'attendre de vous. Or, vous pouvez juger par là combien vous avez mal rempli la première de vos obligations, et avec combien peu de fidélité vous avez obéi au premier des commandements.

Considérez ensuite dans quel oubli du Seigneur vous avez vécu, passant, pour ainsi dire, votre vie sans vous souvenir de lui; combien vous

vous êtes montré insensible à ses bienfaits, ne songeant jamais à l'en remercier; combien vous avez affecté du mépris pour ses commandements, les violant presque à chaque instant; combien vous avez peu aimé Celui qui à tant de titres méritait votre amour, lui préférant mille vanités et mille bagatelles; combien enfin vous avez peu redouté sa Majesté souveraine, alors que vous trembliez devant de misérables vers de terre.

Ce n'est pas tout, considérez combien de fois, et pour quels misérables motifs vous avez souillé vos lèvres, profané son saint Nom par des jurements et des blasphèmes, l'appelant en témoignage de vos défis et de vos mensonges; comment vous avez sanctifié les fêtes qui sont établies pour le louer, pour le glorifier, pour faire pénitence, entassant ces jours-là péchés sur péchés, et n'ayant d'autre vue que de plaire au démon. Quel respect avez-vous eu pour vos parents, pour vos pères spirituels, pour vos supérieurs? Quel cas avez-vous fait de leurs ordres et de leurs prescriptions? De quelle manière avez-vous aimé votre prochain? Pour un misérable point d'honneur, pour un rien, ne l'avez-vous pas souvent méprisé, maltraité? ne lui avez-vous pas souhaité la mort? Quels moyens avez-vous pris pour préserver votre corps et votre âme des atteintes du vice charnel? Combien de fois par pensées, par paroles, par œuvres, par désirs, ne vous êtes-vous pas plongé

dans des délices infâmes, n'avez-vous pas profané le temple que Dieu avait sanctifié pour en faire sa demeure? Qui dira la liberté de vos regards, la turpitude de vos pensées, la licence effrénée de vos paroles? Que penser de votre luxe, de vos promenades, de vos liaisons, de vos conversations, des inventions de votre malice? Que penser des larcins auxquels vous a porté votre avarice? Vous avez préféré l'argent à toute chose, vous l'avez adoré, vous l'avez regardé comme votre fin dernière, vous l'avez servi, vous l'avez aimé, vous avez fait pour lui ce que vous n'eussiez dû faire que pour Dieu. Enfin qui comptera vos murmures, vos médisances, vos calomnies, vos imprécations, vos flatteries, vos mensonges, vos faux témoignages, alors que votre bouche semble ne pouvoir proférer autre chose, et que vos conversations s'attaquent constamment à la réputation de vos frères?

Après vous être examiné sur les commandements de Dieu, parcourez les sept péchés que l'on nomme capitaux, et voyez de combien de manquements vous vous êtes rendu coupable. Quels sentiments d'ambition, de présomption, de vaine gloire, d'orgueil, n'avez-vous pas entretenus dans votre cœur? Quelle jactance dans vos discours, quelle vanité dans vos œuvres, quels emportements dans vos colères! On ne finirait pas si on voulait parler de vos jalousies, de votre gourmandise, de votre sensualité, de votre paresse, de la

lenteur incroyable que vous apportez au bien, de la légèreté et de la promptitude avec lesquelles vous vous précipitez dans le mal. Parcourez aussi les diverses œuvres de miséricorde, spirituelles et corporelles, et comparez le soin que vous prenez de votre personne avec l'indifférence que vous affichez à l'endroit des misères et des nécessités de vos frères.

Passant ensuite aux bienfaits de Dieu, je vous prie de me dire l'usage que vous en avez fait. Qu'avez-vous fait de la vie que vous teniez de lui? L'intelligence, les forces, les talents naturels, la fortune, tous ces biens terrestres qu'il vous avait prodigués en si grande abondance, à quoi les avez-vous employés, sinon à satisfaire votre orgueil, à offenser sa Majesté divine? Vous vous en êtes fait des armes contre lui, et, au lieu de lui témoigner votre gratitude en le servant avec plus de zèle, en l'aimant avec plus d'ardeur, vous avez pris occasion de là d'aggraver et de multiplier vos péchés. Enfin vous avez vécu comme si vous n'aviez aucune obligation envers Dieu, comme si vous n'aviez rien reçu de lui, comme si vous vous étiez créé vous-même et que vous ne fussiez point sous sa dépendance.

Quel est celui qui, à la vue de tant de désordres, de tant d'obligations mal remplies, de tant de commandements violés, ne regretterait point ses erreurs? Quel est celui qui, en présence de tant

de maux effroyables, ne pleurerait pas, ne verserait pas un torrent de larmes? Quel sentiment lui resterait-il s'il ne sentait point une pareille infortune, et sur quoi s'apitoierait-il s'il ne s'apitoyait pas sur lui-même? En vérité, il faudrait qu'il eût perdu la conscience des ravages que le péché a causés dans son âme.

§ II.

Seconde considération. — Ce que le péché nous fait perdre.

Si, après avoir considéré la multitude de vos péchés, vous vous appliquez à en considérer les conséquences, vous vous apercevrez bientôt du nombre et de l'étendue des pertes qu'ils vous ont occasionnées, et le repentir et la douleur s'élèveront naturellement dans votre âme. « La douleur, » dit saint Jean Chrysostome, « ne remédie à rien en ce monde, si ce n'est au péché; dans ce cas seulement, on peut dire qu'elle est utile. » Voulez-vous éprouver cette douleur salutaire? pensez à ce qu'un péché mortel vous fait perdre, et j'ose affirmer qu'il ne vous en faudra pas davantage.

Par le péché, on perd d'abord la grâce du Saint-Esprit, c'est-à-dire le don le plus excellent que Dieu puisse faire à une créature pendant qu'elle vit sur la terre. On perd la charité et l'amitié de Dieu, qui sont inséparables de cette grâce; or, si l'on considère comme un grand malheur de perdre l'amitié d'un prince de la

terre, que sera-ce de perdre l'amitié de Celui qui est le Roi du ciel et de la terre? On perd, à la seule exception de la foi et de l'espérance, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit qui ornaient l'âme, qui en faisaient un objet agréable aux yeux de Dieu, et qui la rendaient forte et puissante contre les assauts de l'ennemi. On perd le droit à l'héritage du ciel; car c'est par la grâce que l'on va à la gloire. On perd l'esprit par lequel nous appelons Dieu notre Père et nous avons pour lui le cœur et l'affection qui animent de véritables enfants; ce qui nous prive des soins paternels de sa Providence, c'est-à-dire de l'un des plus grands biens auxquels nous puissions prétendre ici-bas. On perd la paix et la tranquillité de la bonne conscience, les douceurs et les consolations du Saint-Esprit, le fruit et le mérite de toutes les bonnes œuvres que l'on avait faites pendant sa vie. Enfin, on perd sa part des biens spirituels qui sont dans l'Église, en ce sens que l'on n'y participe plus comme lorsqu'on était en état de grâce. Voilà ce que l'on perd par un péché mortel; et ce que l'on gagne en retour, c'est d'être condamné, pour toujours, aux peines de l'enfer, c'est d'être effacé du livre de vie, c'est d'être non plus l'enfant de Dieu, mais l'esclave de Satan, non plus le temple et la demeure de la très-sainte Trinité, mais un repaire de brigands et une caverne de basilics.

De toutes ces pertes, la plus grande, celle que nous devons le plus déplorer, celle qui les comprend toutes, c'est la perte de Dieu. Perdre Dieu, c'est perdre notre père, notre tuteur, notre pasteur, notre défenseur, notre tout ; c'est du plus miséricordieux des pères, nous faire un ennemi, un juge redoutable. Et nous ne pleurerions pas, et nous ne ressentirions pas une perte semblable ! « Ne te réjouis pas, Israël, » dit le Prophète, « n'exalte pas ta gloire, comme les autres nations ; « tu as été adultère à ton Dieu. » (Osée, IX, 1.) Une troupe de soldats de la tribu de Dan s'en allant à la conquête d'une ville, rencontrèrent, sur leur chemin, une maison dans laquelle était une idole d'argent, et ils l'enlevèrent ; et comme le maître de l'idole les suivait en pleurant, ils lui dirent : « Que demandez-vous ? Pourquoi criez-vous ? « Il leur répondit : Vous m'emportez les dieux « que je me suis faits, et vous me dites : Pourquoi « criez-vous ? » (Juges, XVIII, 23, 24.) Mais si, parce qu'on lui avait enlevé un Dieu de métal qu'il s'était lui-même fabriqué, ce malheureux pleurait et croyait avoir de si justes motifs de pleurer, combien le chrétien ne doit-il pas pleurer davantage, lui qui, chaque fois qu'il a péché, a perdu non pas un faux dieu façonné de sa main, mais le seul Dieu véritable qui a créé toutes choses ?

Voilà donc ce que l'on perd par le péché : eh bien ! dites-moi, n'est-il pas vrai qu'il a raison de

gémir, celui qui par sa faute a perdu tant de trésors, celui qui du faîte de la gloire est tombé dans un abîme de misère? Comment ne pleurerait-il pas? Comment ne se confondrait-il pas, en voyant les maux qui l'entourent de toutes parts? « Ame malheureuse, s'écrie un saint Docteur, ouvre les yeux et considère ce que tu es, et ce que tu étais; la place que tu occupais, et celle que tu occupes maintenant. Tu étais l'épouse du Très-Haut, le temple du Dieu vivant, un vase d'élection; tu étais la couche du Roi éternel, le trône du véritable Salomon, le siége de la sagesse, la sœur des anges, l'héritière des cieux, tu étais tout cela; mais, hélas! autant de fois je rappelle tes titres, autant de fois dois-tu gémir. Qu'est-ce que je vois, en effet? L'épouse de Dieu s'est abandonnée à Satan; le temple du Saint-Esprit est devenu une caverne de voleurs; le vase d'élection, un vase de corruption; la couche de Jésus-Christ, un bourbier dans lequel se vautrent les pourceaux; le trône de Dieu, une chair de pestilence; la sœur des anges, une compagne assidue des démons. Ah! pleure, malheureuse, pleure, car les cieux pleurent, l'Église pleure, tous les saints pleurent et saint Paul en particulier, parce que tu as péché et que tu n'as pas fait pénitence. Les prophètes pleurent, en voyant la justice divine qui s'apprête à te frapper, et c'est sur toi que Jérémie verse des larmes, lorsqu'il

parle d'Israël tombé des cieux, et de la fille de Sion qui a perdu sa beauté. (Lament., I.)

§ III.

Troisième considération. — Majesté et bonté de Dieu, contre lequel nous avons péché.

Considérez, maintenant, la majesté et la bonté de Dieu, contre lequel vous avez péché, et vous trouverez là un nouveau sujet de vous exciter à la douleur de vos fautes. La gravité d'une offense se calcule d'après la dignité de la personne qui la reçoit ; d'où il suit que si la personne offensée est infinie en grandeur, l'offense qu'on lui fait a une gravité infinie. Voulez-vous connaître la gravité et la malice du péché? appliquez-vous donc à pénétrer, autant que vous le pourrez, l'immensité de Dieu. Levez les yeux en haut, contemplez la noblesse, la richesse, la dignité, la sagesse, la beauté, la gloire, la bonté, la majesté, la bénignité, la puissance, en un mot, les divers attributs qui le distinguent; pensez en même temps à ce que lui doivent toutes les créatures, sans exception, et vous comprendrez combien vous vous êtes rendu coupable en l'offensant.

De toutes les grandeurs, de toutes les perfections de Dieu, celle qui va le plus au cœur des vrais pénitents (de ceux du moins qui la connaissent et qui en ont quelque expérience), c'est

sans contredit sa bonté. Cette bonté s'est surtout manifestée dans le mystère de l'Incarnation et de la Passion du Fils de Dieu, et dans l'institution du très-saint Sacrement de l'autel, où Jésus-Christ demeure, où chaque jour il s'immole pour nous, où chaque jour il se donne à nous en nourriture; mais elle se manifeste aussi dans la manière dont le Seigneur traite ceux qui lui appartiennent. Il les visite, il les console, il répand sur eux tant de faveurs, il les environne de tant de clarté, il les remplit d'une telle abondance de paix et de joie spirituelles, que plus d'une fois la faiblesse humaine ne peut y suffire et se sent défaillir. « Seigneur, s'écriait un ancien solitaire, retenez, je vous en prie, retenez un peu les flots de vos consolations. » — « Seigneur, » disait-il encore, « éloignez-vous un peu; car je ne puis supporter l'excès de votre douceur. » Tel est notre Dieu; telles sont les grâces, les faveurs et les caresses que les justes reçoivent de sa munificence, de sa bonté, de sa douceur et de sa miséricorde. Après avoir bu pour ses amis au calice de la Passion, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il leur présente celui de ses délices.

A la vue d'une si merveilleuse bonté, quel pécheur demeurerait insensible et ne voudrait pas, au prix d'une vie passée dans les larmes, expier ses forfaits? Saint Jean Climaque rapporte qu'un de ces anciens solitaires dont il nous a

laissé la vie ayant commis une faute, demanda au supérieur de son monastère la permission de s'enfermer dans l'endroit que l'on appelait la Prison, afin d'y faire pénitence, et que l'ayant obtenue, quoique après beaucoup de difficultés, parce que sa faute était légère, il se sentit pénétré d'une telle douleur, douleur accompagnée de la charité la plus vive, qu'au bout de huit jours il rendit l'âme.

Ceci nous paraîtra incroyable, et pourtant c'est bien là l'impression que fait le péché sur ceux qui, avec l'aide de Dieu, en savent découvrir la malice. Mais si le solitaire dont il s'agit sentit si vivement une simple faute dont il s'était rendu coupable, que ne devons-nous pas sentir, nous qui avons passé notre vie à entasser fautes sur fautes et péchés sur péchés?

§ IV.

Quatrième considération. — De l'injure que nous faisons à Dieu par le péché.

Considérez, en outre, l'injure que le péché fait à Dieu, et ce sera pour vous un nouveau motif de le haïr. Chaque fois que nous péchons, bien que nous n'en ayons pas toujours la conscience, voici ce qui se passe dans notre cœur. D'un côté, nous plaçons le plaisir ou l'intérêt que le péché doit nous procurer; et de l'autre, l'injure que nous allons faire à Dieu. Puis, tout bien examiné, nous nous déterminons pour l'intérêt ou le plai-

sir, et nous renonçons à l'amitié de Dieu. Or, quoi de plus horrible, quoi de plus outrageant pour cette Majesté souveraine, que cette indigne préférence? N'est-ce pas là imiter la conduite des Juifs qui, ayant le choix de délivrer Jésus ou Barabbas, se décidèrent pour ce dernier? N'est-ce pas là, autant du moins qu'il dépend de nous, enlever à Dieu la couronne et la gloire qui lui sont dues, en tant qu'il est notre dernière fin, et attribuer cette couronne et cette gloire au plaisir ou à l'intérêt? Estimer le plaisir plus que Dieu, préférer le plaisir à Dieu, c'est refuser de reconnaître Dieu comme notre fin dernière, c'est mettre le plaisir à sa place, c'est, en un mot, prendre la couronne du Créateur pour la déposer sur la tête de la créature. Or, quoi de plus abominable! « Cieux, frémissez d'étonnement, » dit le Seigneur, « pleurez, portes du ciel; mon peuple a « fait deux choses mauvaises : il m'a abandonné, « moi la source d'eau vive, et il s'est creusé des « citernes, fosses entr'ouvertes, qui ne peuvent « retenir l'eau. » (Jérém., II, 12, 13.) Mais combien ne doit pas trembler et frémir davantage celui qui des milliers de fois s'est rendu coupable d'un pareil attentat! combien ne doit-il pas désirer que ses yeux se changent en deux sources de larmes, afin de pleurer jour et nuit le mal qu'il a commis!

Vois donc, misérable pécheur, contre qui tu as péché et pour quel motif tu as péché; vois ce

que tu as laissé et ce que tu as acquis, ce que tu as perdu et ce que tu as gagné, et rougis de honte, pendant qu'il en est temps encore, si tu ne veux pas être éternellement confondu, lorsque Dieu te jugera.

§ V.

Cinquième considération. — De la haine que Dieu porte au péché.

Un moyen puissant de s'exciter à la douleur et à la détestation du péché, c'est de considérer la haine profonde que Dieu lui porte. Cette haine est si grande que l'intelligence humaine ne peut la concevoir. Que dis-je? toutes les intelligences créées réuniraient-elles leurs forces, toutes les langues ne formeraient-elles plus qu'une seule langue, qu'elles ne parviendraient jamais ni à la comprendre ni à l'expliquer. La raison en est simple. Plus quelqu'un est bon, plus il aime la bonté, et, par contre, plus il déteste la malice. Or, comme Dieu n'est pas seulement bon, mais infiniment bon, il s'ensuit qu'il aime infiniment la bonté, et qu'il déteste infiniment la malice. Aussi voyons-nous qu'il récompense la première en la couronnant d'une gloire éternelle, tandis qu'il punit la seconde en la condamnant au feu éternel et en la privant pour toujours de la possession du souverain bien. On peut ajouter que Dieu hait le péché autant que le péché mérite d'être haï, c'est-à-dire autant qu'il y a en lui de difformité et de

malice. Or, comme cette difformité et cette malice sont infinies, en tant qu'elles s'attaquent à Dieu, dont la majesté est infinie, il suit nécessairement que Dieu hait et déteste infiniment le péché.

Maintenant si nous voulons nous faire quelque idée de l'horreur que Dieu a pour le péché, il suffira de nous rappeler les épouvantables châtiments dont il l'a puni en ce monde; car on peut juger des sentiments du cœur par les œuvres qu'il produit au dehors. Quel châtiment n'infligea-t-il pas, en effet, au plus beau des anges et aux complices de sa révolte, lorsque la créature la plus sublime qui fût au ciel devint la plus abominable qui soit en enfer, lorsque le plus grand ami de Dieu devint son plus grand ennemi? Quel châtiment n'infligea-t-il pas à Adam et à sa postérité? Parlerai-je de la terre entière engloutie sous les eaux du déluge, des villes de la Pentapole consumées par le feu du ciel? Parlerai-je de David et de son adultère, de Saul et de sa désobéissance, d'Héli et de la négligence qu'il mit à corriger ses enfants, d'Ananie, de Saphire, et de leur avarice, de Nabuchodonosor et de son orgueil? Chacun sait de quelle manière ces grands coupables ont été châtiés. Parlerai-je des peines de l'enfer, de ces peines qui sont réservées au péché et qui n'auront jamais de fin? Mais certes il y a quelque chose de plus terrible encore, c'est la vengeance que Dieu a exercée sur son Fils, uniquement parce

qu'il s'était chargé des péchés du monde; car ici il n'a pas même eu égard à la dignité infinie de la personne contre laquelle il sévissait.

Le souvenir de ces divers châtiments, pour peu qu'on les considère avec soin, et que l'on en pèse les circonstances, nous aidera puissamment à comprendre la rigueur de la justice divine et la haine dont elle poursuit le péché. Ils éveilleront en nous la crainte de Dieu; ils exciteront la douleur dans notre âme; ils nous feront haïr le péché autant qu'il le mérite, c'est-à-dire autant que Dieu le hait lui-même. Que si vous ne pouvez, si personne ne peut haïr le péché de cette manière, haïssez-le du moins autant qu'il vous sera possible, et demandez au Seigneur la grâce de le haïr toujours davantage, parce qu'en définitive c'est principalement dans cette haine que consistent la véritable pénitence et la justice chrétienne.

§ VI.

Sixième considération. — De la mort et de ses suites.

Il faut aussi que le souvenir des peines de l'enfer, qui sont si affreuses, du jugement dernier, qui sera si rigoureux, et de la mort, qui à chaque instant nous menace, nous porte à la douleur et à la crainte du péché. Ce sont là des choses que le pécheur doit d'autant plus redouter, qu'il est lui-même plus rapproché de sa dernière heure. Quand cette heure sonnera, et certainement elle sonnera

bientôt pour chacun de nous, que fera-t-il? que dira-t il? quel sentiment éprouvera-t-il? Oh! c'est alors que, s'adressant à son âme, il lui tiendra ce langage : Le voici donc arrivé le terme de ton orgueil, de tes vanités, de tes plaisirs, de tes folies, en un mot, de tout ce que tu as aimé, de tout ce que tu as servi de préférence à Dieu. Présomption, orgueil, qu'êtes-vous devenus? Plaisirs, amusements, où êtes-vous? Que m'avez-vous donné, que m'avez-vous légué pour tant d'années passées à vous servir? Pour vous j'ai fait l'abandon de la vie éternelle, j'ai perdu le ciel, j'ai mérité l'enfer, j'ai renoncé au souverain bien, j'ai consenti à vivre éternellement dans la compagnie des démons; encore une fois, que m'avez-vous donné en retour de tant de sacrifices? Mais si cela doit arriver ainsi, si toutes ces épines, tous ces remords de conscience doivent un jour déchirer votre cœur (et peut-être, hélas! sans fruit), pourquoi ne préfèreriez-vous pas qu'il fût déchiré, maintenant qu'il y aurait pour vous un si grand avantage? Pourquoi n'entreriez-vous pas en jugement avec vous-même, afin de vous soustraire plus tard à la justice de Dieu?

§ VII.

Septième considération. — Des bienfaits de Dieu.

Mais ce qui contribuera surtout à augmenter en vous la haine et la douleur du péché, ce sera de

repasser dans votre mémoire les bienfaits sans nombre dont Dieu vous a comblé jusqu'ici. Plus vous vous persuaderez que Dieu a été bon envers vous, plus vous vous confondrez d'avoir été si ingrat envers lui. C'est le sujet sur lequel les Prophètes revenaient le plus souvent, afin d'amener le peuple de Dieu à faire pénitence, et c'est pour cela aussi qu'avant de reprocher à David son adultère, le prophète Nathan commença par lui représenter les dons et les faveurs qu'il avait reçus de Dieu.

Efforcez-vous donc maintenant de rappeler à votre esprit les bienfaits que vous avez reçus vous-même, et en particulier ceux de la création, de la conservation, de la rédemption, du baptême, de la vocation, des inspirations divines, de l'exemption d'une multitude de maux, sans compter une infinité d'autres grâces. Pour peu que vous sachiez réfléchir, vous reconnaîtrez sans peine que tout ce qu'il y a au ciel et sur la terre, tous les membres, tous les sens de votre corps, tous les instants de votre vie, le pain que vous mangez, la terre que vous foulez, le soleil qui vous réchauffe, le ciel qui vous éclaire, toutes les créatures enfin sont autant de bienfaits du Seigneur, et j'ajoute : tout le bien et tout le mal qui existe dans le monde sont autant de marques de son amour envers vous; car ce qui est bien, il l'a fait en votre faveur, et ce qui est mal, il vous en a préservé. Pourquoi, en effet, ne souffririezvous pas ce que tant d'autres souffrent?

Mais quoi de plus déplorable que d'avoir vécu ainsi dans l'oubli du Seigneur, de n'avoir pas eu le moindre sentiment d'affection pour Celui qui vous portait dans ses bras, qui vous nourrissait du lait de ses mamelles, qui vous animait de son souffle, dont le soleil vous réchauffait, dont la Providence vous guidait, en qui finalement vous aviez « la vie, le mouvement et l'être? » (Act., XVII, 28.) Quelle plus grande malice que d'avoir persévéré si longtemps à offenser Celui qui ne se lassait pas de vous faire du bien, et d'avoir répondu à tant de faveurs par une si noire ingratitude? Mais surtout quelle plus grande malice que d'avoir offensé Celui qui pour vous a entrepris tant de voyages, supporté tant de jeûnes, répandu tant de larmes, passé tant de nuits en prières, souffert tant d'injures, enduré tant de travaux, essuyé tant d'affronts et d'ignominies, éprouvé tant et de si affreuses douleurs? N'est-ce pas Dieu, en effet, qui s'est soumis à tout cela, afin de satisfaire pour vos péchés et de vous donner à entendre combien il les déteste? Eh bien! dites-moi, en pensant combien de fois vous avez souffleté, flagellé, crucifié un Seigneur si bon et si aimable, n'est-il pas juste que vous pleuriez, que vous fondiez en larmes? Une dernière fois, considérez la miséricorde et la libéralité avec laquelle il vous a traité, l'ingratitude et les révoltes dont vous vous êtes si souvent rendu coupable à son égard, et avec les senti-

ments de la plus profonde humilité et du repentir le plus sincère, adressez-vous à lui en ces termes :

CHAPITRE IV

Prière pour exciter en nous la componction et la douleur de nos péchés.

Seigneur, Fils unique de Dieu, les bienfaits que j'ai reçus de vous sont tellement grands, tellement multipliés, que les paroles me manquent pour en parler dignement. Vous avez tiré mon corps du limon et de la poussière de la terre; vous avez tiré mon âme du néant, et vous l'avez faite à votre image et à votre ressemblance; vous l'avez rendue capable de partager votre gloire; vous m'avez donné l'intelligence, la mémoire, la volonté, le libre arbitre, des membres et des sens, afin que par là je pusse vous connaître et vous aimer; vous m'avez conservé, pendant que j'étais dans le sein de ma mère, afin que je ne mourusse point avant d'avoir été régénéré dans l'eau du baptême; malgré les péchés nombreux que j'ai commis, vous m'avez supporté jusqu'à cette heure, tandis que beaucoup d'autres, moins coupables que moi, souffrent depuis longtemps dans l'enfer! Pour moi, vous avez voulu vous

faire homme, converser avec les hommes, livrer votre âme à l'angoisse, à l'affliction, à la tristesse, et suer une sueur de sang. Pour moi, vous avez voulu être pris, lié, souffleté, couvert de crachats, méprisé, blasphémé, moqué, et, en signe de moquerie, revêtu tantôt d'une robe blanche, et tantôt d'un manteau de pourpre. Pour moi, vous avez voulu être flagellé, couronné d'épines, frappé à la tête avec un roseau, affublé d'un voile sur le visage, condamné à mort, chargé d'une croix, et conduit de la sorte jusqu'au lieu du supplice. Sur cette croix, vous avez été percé de clous déchirants, confondu avec les voleurs, rangé au nombre des scélérats, abreuvé de fiel et de vinaigre, mis à mort de la manière la plus cruelle. C'est ainsi, Seigneur, c'est au prix de tant de travaux que vous m'avez racheté, et moi, vil et misérable pécheur, insensible à tous vos bienfaits, chaque fois que j'ai péché, je vous ai souffleté, crucifié de nouveau, et j'ai mérité que toutes les créatures se levassent contre moi, afin de venger vos injures.

Que dirai-je de l'abus que j'ai fait de vos sacrements, de ces remèdes que vous m'aviez préparés avec votre sang précieux et que j'ai rendus inutiles? Vous m'aviez lavé et purifié dans les eaux du baptême; vous m'aviez adopté pour votre enfant; vous m'aviez consacré pour être votre temple; vous m'aviez oint comme prêtre, comme

roi, comme athlète destiné à combattre sans relâche l'ennemi de mon salut. Vous vous étiez fiancé à mon âme, et vous m'aviez donné tous les ornements nécessaires à ma nouvelle dignité! Hélas! qu'ai-je fait de ces ornements? quel soin ai-je pris d'un si riche trésor? Vous m'aviez choisi pour votre enfant, et je me suis rendu l'esclave du péché; vous m'aviez consacré pour votre temple, et je suis devenu la demeure du démon; vous m'aviez fait votre soldat, et j'ai passé sous l'étendard de votre ennemi; vous m'aviez fait roi, et avec les forces de mon royaume, je me suis révolté contre vous; vous vous étiez fiancé à mon âme avec un amour éternel, et j'ai préféré la vanité à la vérité, la créature au Créateur. Il semble, Seigneur, que depuis longtemps celui qui a été si ingrat envers vous, devrait avoir commencé de pleurer son ingratitude. C'est, en effet, ce que vous attendez de moi, depuis le moment de ma naissance. C'est pour cela que tant de fois vous m'avez appelé, vous m'avez supporté, vous avez usé envers moi, tantôt de rigueur, et tantôt de miséricorde, essayant par tous les moyens de me ramener à vous. Vous m'avez attendu, et j'ai abusé de votre patience; vous m'avez appelé, et j'ai fait la sourde oreille; vous m'avez laissé le temps de faire pénitence, et j'ai employé ce temps à satisfaire mon orgueil; vous m'avez frappé, et je n'ai rien res-

senti; vous m'avez affligé, et je ne me suis point soumis au joug de la discipline. Pour me purifier, vous avez sué, vous avez enduré les plus rudes travaux, mais le feu de votre amour n'a pas suffi à enlever la rouille de mes vices; insensible aux caresses comme aux châtiments, je me suis constamment montré ingrat et rebelle. Cependant, Seigneur, vous m'avez donné tant de preuves de votre bonté, vous m'avez si souvent recommandé de ne point perdre confiance, que, comptant sur votre miséricorde, je vous supplie instamment de changer les dispositions de mon cœur, afin que désormais, uniquement occupé à vous plaire et à vous servir, je ne sois pas séparé de vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE V

Autre prière pour demander le pardon de nos péchés.

Souverain Créateur de toutes choses, lorsque je repasse dans mon esprit l'injure que j'ai faite à votre Majesté infinie par mes péchés, je suis effrayé de mon audace; lorsque je considère la bonté et la libéralité du Père que j'ai abandonné,

je maudis mon ingratitude; lorsque je réfléchis que de noble, de libre que j'étais, je suis devenu un vil esclave, je condamne ma folie, et je n'ai plus en pensée que l'enfer et le jugement; car votre justice, à laquelle je ne saurais me soustraire, remplit mon âme d'épouvante. Mais si par contre je me mets à considérer la grandeur de votre miséricorde, de cette miséricorde qui, au témoignage de votre Prophète, « s'étend sur toutes vos œuvres » (Ps. CXLIV, 9), aussitôt un rayon d'espérance vient ranimer mon âme abattue, et dissiper sa tristesse. En effet, comment désespèrerai-je d'obtenir mon pardon, lorsque, par la bouche de vos Prophètes, vous ne cessez de m'exhorter à la pénitence, assurant que « vous ne voulez pas la mort du pé- « cheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive? » (Ézech., XVIII, 23.) Comment désespèrerai-je d'obtenir mon pardon, lorsque votre Fils unique lui-même emploie tant de paraboles pour nous faire comprendre avec quelle bonté vous accueillez ceux qui se repentent sincèrement? Ses discours roulent tantôt sur la drachme perdue et retrouvée, tantôt sur la brebis égarée, que le pasteur prend sur ses épaules et ramène au bercail; tantôt sur l'Enfant prodigue, dont je ne suis, hélas! que la trop vivante image. C'est moi, en effet, qui, sans raison aucune, ai quitté la maison du meilleur des pères, dissipé mon bien dans la dé-

bauche, lâché la bride à tous mes appétits. C'est moi qui me suis arraché au joug de vos commandements, précipité dans l'esclavage honteux du péché, et qui gémis maintenant au sein de la plus profonde misère, sans espoir d'en sortir, à moins que vous ne me tendiez la main, vous, mon Dieu, que j'ai si souvent abandonné.

Recevez donc, Seigneur, dans votre miséricorde, ce pécheur qui, humblement prosterné à vos pieds, vous demande pardon, ce pécheur, dis-je, que vous avez si longtemps et si patiemment attendu. Je ne mérite pas de lever mes yeux vers vous, et de vous appeler mon Père; mais vous, qui êtes véritablement Père, abaissez vos regards jusqu'à moi; vos regards ressuscitent les morts; vos regards font rentrer en eux-mêmes ceux qui courent à la perdition, et certes, si vous ne les aviez pas arrêtés sur moi, assurément je n'éprouverais pas la douleur que j'éprouve. Pendant que je fuyais loin de vous, vous m'avez regardé du haut du ciel, vous m'avez ouvert les yeux, afin que je me regardasse moi-même, et que je me visse, tel que je suis, rempli de toutes sortes de maux; et maintenant, vous venez au-devant de moi, en me rappelant mon innocence perdue. Je ne prétends ni à vos embrassements ni à vos caresses, je ne réclame ni la robe magnifique dont j'avais coutume de me vêtir, ni l'anneau qui était le signe de mon ancienne dignité; je ne vous

demande pas même que vous me rendiez le titre de fils; mais je serais satisfait, si en m'admettant au nombre de vos esclaves vous vouliez que je fusse marqué de votre chiffre et retenu par de lourdes chaînes afin que je ne pusse plus vous échapper. Je consens volontiers à être le dernier, le plus maltraité d'entre eux, pendant cette vie, pourvu que dans l'autre je ne sois pas éternellement séparé de vous. Écoutez donc ma prière, Père de miséricorde, faites-moi part des mérites de votre Fils unique, et appliquez-moi le remède de sa Passion et de sa mort. Envoyez-moi votre Esprit, afin qu'il purifie mon cœur, qu'il le confirme dans votre grâce, et que je dise un éternel adieu à cette terre d'exil, d'où vous m'avez tiré par votre clémence, vous qui régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI

Autre prière pour demander le pardon de nos péchés.

N. B. Il sera bon que celui qui veut obtenir la contrition et le pardon de ses fautes récite pendant plusieurs jours, avec le plus d'attention et de dévotion qu'il lui sera possible, la prière

suivante : elle lui rappellera tout à la fois combien il est redevable envers Dieu, et combien il doit être touché du regret de l'avoir offensé.

Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes? Et je pleurerai nuit et jour les péchés que j'ai commis et l'ingratitude dont je me suis rendu coupable envers mon Créateur et mon Dieu. Il y a bien des considérations, Seigneur, qui sont de nature à briser le cœur de l'homme, et à lui découvrir la malice du péché; mais la première, assurément, c'est votre bonté excessive et les bienfaits sans nombre que vous répandez, même sur les pécheurs. Malgré la honte qui doit en rejaillir sur mon âme, je parlerai de vos bienfaits; je dirai mes égarements, afin que chacun puisse voir qui vous êtes et qui je suis, de quelle manière vous vous êtes conduit envers moi et de quelle manière je me suis conduit envers vous.

Il fut un temps, Seigneur, où je n'existais pas, et vous me donnâtes l'existence ; vous me tirâtes de la poussière de la terre, vous me fîtes à votre image et à votre ressemblance, « vous étiez mon « Dieu, lorsque je suis sorti des entrailles de ma « mère » (Ps. XXI, 10), car dès le premier instant de ma conception, vous avez été mon Père, mon Sauveur, mon défenseur, mon tout. Vous avez formé mon corps avec tous ses sens; vous avez créé mon âme avec toutes ses facultés, et, par un

effet de votre Providence, vous m'avez conservé la vie jusqu'à ce jour. C'était là un immense bienfait, c'était tout pour moi; mais pour vous, qui êtes infiniment libéral, c'était peu. Vous m'aviez donné quelque chose qui ne vous avait rien coûté; vous avez voulu me donner quelque chose qui vous coûtât beaucoup! Et voilà pourquoi, après être descendu du ciel sur la terre, vous m'avez poursuivi à travers les sentiers où je m'étais égaré! En vous incarnant, vous avez ennobli ma nature; en permettant que l'on vous chargeât de liens, vous m'avez délivré de l'esclavage; en vous livrant aux mains des méchants, vous m'avez soustrait à la puissance du démon; en prenant la forme d'un pécheur, vous avez anéanti mon péché. Vous avez voulu m'obliger par cette grâce, me remplir d'amour par ce bienfait, fortifier mon espérance par ces mérites, et m'inspirer la haine du péché, en mettant sous mes yeux ce que vous avez fait pour le détruire. Vous avez répandu des charbons embrasés sur mon cœur, afin qu'à la vue d'un bienfait qui en comprend une multitude d'autres, je ne puisse me défendre d'aimer Celui qui, non content d'avoir tant fait pour moi, me donne encore tant de preuves d'amour.

Voilà donc, Seigneur, que j'ai été racheté; mais de quoi m'eût-il servi d'être racheté si je n'eusse pas été baptisé? Alors qu'il y a tant d'infidèles

dans le monde, vous avez voulu que je fusse du nombre des fidèles, c'est-à-dire de ceux qui, régénérés dans l'eau du saint Baptême, ont eu le bonheur de devenir vos enfants. C'est depuis lors que vous m'avez reçu et que je vous appartiens; c'est depuis lors que vous êtes devenu mon Dieu et que je suis devenu votre serviteur, que vous êtes devenu mon père, et que je suis devenu votre enfant; de telle sorte que nous sommes à lutter à l'envi, vous à me traiter en père, et moi à vous servir comme il convient à un fils. Que dirai-je des autres sacrements que vous avez institués pour ma sanctification, et dans lesquels vous m'offrez un remède composé de votre propre sang?

Malgré de si puissants secours, telle a été ma malice, que j'ai perdu cette première grâce de l'innocence, et telle a été votre miséricorde, que jusqu'à ce jour vous m'avez supporté. O mon espérance et mon remède, comment ne fondrai-je point en larmes en pensant que tant de fois, pendant que j'employais si mal mon temps, la mort eût pu m'enlever, et qu'elle m'a épargné? Combien de milliers d'âmes, pour des fautes bien moindres que les miennes, brûlent actuellement dans l'enfer, tandis que je jouis encore de la lumière du jour! Que serais-je devenu si vous m'eussiez appelé devant votre tribunal, comme vous en avez appelé tant d'autres? A quel jugement aurais-je dû m'attendre, si la mort m'eût trouvé occupé à

vous offenser, si votre justice m'eût surpris en flagrant délit? Mais qui donc à cette heure a lié les mains à votre justice? Qui est intervenu en ma faveur pendant que j'étais endormi? Qui a suspendu le châtiment que vous alliez faire tomber sur ma tête, alors que par mon insolence je provoquais votre colère? Qu'avez-vous trouvé en moi pour que, me préférant à tant d'autres, vous ne m'ayez pas enlevé de ce monde au temps où toutes les passions de la jeunesse bouillonnaient dans mon cœur? Mes péchés criaient vengeance contre moi, et vous faisiez la sourde oreille. A mesure que ma malice augmentait, votre miséricorde étendait ses limites. Je péchais, et vous m'attendiez; je fuyais loin de vous, et vous couriez après moi. Par moment j'étais las de vous offenser; mais vous n'étiez jamais las de veiller sur mon âme. On eût dit que mes péchés étaient des services et non pas des outrages; car, à l'instant même où je les commettais, je recevais de vous tantôt de bonnes et saintes inspirations, tantôt de doux et touchants reproches. Combien de fois m'avez-vous appelé? Combien de fois, parlant intérieurement à mon cœur, ne m'avez-vous pas dit : « Tu as « suivi une multitude d'adorateurs; cependant « reviens à moi, et je te recevrai? » (Jér., III, 1.) Combien de fois, afin de m'attirer à vous, ne m'avez-vous pas tenu de semblables discours, tantôt me parlant avec bonté, tantôt cherchant à m'é-

pouvanter par le souvenir de la mort et des rigueurs de votre justice? Combien de fois n'avez-vous pas employé la parole d'un prédicateur, les conseils d'un confesseur, afin de ranimer mon âme? Vous n'avez pas cessé de me poursuivre; tour à tour vous m'avez offert vos bienfaits et fait sentir vos rigueurs, et de peur que je ne vinsse à vous échapper, comme un chasseur habile, vous m'avez fermé toutes les voies.

Que vous rendrai-je, Seigneur, pour tous les biens dont vous m'avez comblé? Vous m'avez créé, et par conséquent je vous dois tout mon être et toute ma vie. Vous avez fait plus encore, vous vous êtes donné à moi : que puis-je donc vous offrir en retour? Hélas! si j'avais en mon pouvoir la vie de tous les anges et de tous les hommes ensemble, et que je vous en fisse le sacrifice, ce serait une compensation trop faible encore pour une seule des gouttes de sang que vous avez versées pour moi.

Oh! qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes afin que je pleure l'ingratitude dont j'ai payé vos bienfaits. Aidez-moi, Seigneur, en ce moment, et faites-moi la grâce de vous confesser mes prévarications. Je suis le dernier des misérables; mais je suis aussi, quoique défiguré, une créature faite à votre image et à votre ressemblance. Reconnaissez cet ouvrage qui est le vôtre. Enlevez ce que j'y ai ajouté, et vous le trouverez

tel qu'il était sorti de vos mains. Je me suis servi de mes forces pour vous outrager, et j'ai employé contre vous les membres que vous aviez formés vous-même. Mes pieds ont couru dans la voie du mal; mes mains se sont ouvertes pour l'avarice; mes yeux se sont arrêtés sur la vanité; mes oreilles se sont rendues attentives au mensonge. Cette noble partie de mon âme à laquelle vous aviez donné des yeux pour vous voir, s'est détournée de votre beauté pour s'attacher aux apparences de cette misérable vie. Cette noble partie de mon âme qui devait méditer vos saints commandements, s'est appliquée jour et nuit à les transgresser à son aise. Mais si c'est de cette manière que j'ai usé de mon entendement, qu'ai-je fait, hélas! de ma volonté? Seigneur, mon Dieu, vous lui offriez les plaisirs du ciel, et elle a échangé le ciel contre la terre; vous lui avez donné des bras pour vous étreindre, et elle les a tendus aux créatures. Voilà quelle a été ma reconnaissance, voilà, Seigneur, le fruit que vos dons ont porté. Que répondrai-je donc quand, entrant en jugement avec moi, vous me direz : « Je t'avais planté « comme une vigne choisie dans les ceps les meil- « leurs; comment as-tu dégénéré jusqu'à devenir « une vigne étrangère? » (Jér., II, 21.)

Mais si je ne puis répondre à cette première question, que répondrai-je à la seconde, lorsque vous me demanderez compte du bienfait de la

conservation? Vous n'avez pas cessé de veiller avec une providence toute paternelle sur celui qui ne songeait qu'à violer votre loi, persécuter vos serviteurs, scandaliser votre Église, et affermir contre vous le règne du péché. Vous donniez le mouvement à la langue qui vous blasphémait; vous animiez les membres qui vous offensaient; vous nourrissiez celui qui, à vos frais, servait vos ennemis; de telle sorte que non-seulement je n'ai tenu aucun compte de vos bienfaits, mais que je m'en suis fait des armes contre vous. Vous aviez mis toutes les créatures à mon service; mais je les ai aimées d'un amour adultère, et je m'en suis servi pour vous outrager. J'ai préféré le don à celui qui en était l'auteur, et là où j'avais occasion de connaître votre beauté, aveugle que j'ai été, je n'ai pas vu que l'ouvrier était infiniment plus beau que son œuvre. Vous m'avez donné toutes choses afin que moi-même je me donnasse à vous; j'ai usé de toutes choses, mais je ne vous ai rendu ni la gloire ni le tribut dont je vous étais redevable. Obéissantes à l'ordre qu'elles avaient reçu de vous, les créatures se sont empressées de me servir; mais je n'en ai pas moins continué d'offenser Celui au nom duquel elles me servaient. Vous m'aviez donné la santé, et c'est le démon qui en profitait; vous m'aviez donné des forces, et c'est à gagner les bonnes grâces de votre ennemi que je les employais. Faut-il le dire? Je n'ai pas même compris

que les tribulations et les maux qui affligeaient mes semblables, et dont vous me délivriez, étaient autant de bienfaits. Ce n'est donc qu'envers vous qu'il est permis d'être ingrat !

Quel est l'homme assez osé pour dire que la reconnaissance n'est pas un devoir? Si les serpents et les lions sont sensibles aux bienfaits qu'ils reçoivent, d'où vient que mon cœur est si endurci, et que parfois je ne m'écrie pas avec le Prophète : « Craignons le Seigneur Dieu, qui nous donne en « leur temps les premières et les dernières pluies, « et qui réserve pour nous l'abondance des mois- « sons de l'année? » (Jér., v, 24.) C'en est assez, Seigneur, pour montrer qui vous êtes, de m'avoir supporté tel que je suis, et il ne me faut point d'autres preuves pour savoir jusqu'où s'étend votre bonté. Mais si pour toutes ces choses qui ne vous ont rien coûté, vous vous disposez à me demander un jour le compte le plus rigoureux, quel compte ne me demanderez-vous pas pour celles qui vous ont coûté votre sang? Combien de fois n'ai-je pas traversé vos desseins? Combien de fois, autant du moins que cela dépendait de moi, n'ai-je pas rendu inutile le mystère de votre Incarnation? Vous vous êtes fait homme, afin de me rendre participant de la nature divine, et moi, animé des plus vils instincts, je suis descendu au rang des animaux; j'ai choisi Satan pour mon père. Vous êtes descendu sur la terre afin de m'élever

jusqu'au ciel; indigne que j'étais d'une telle faveur, je n'en ai point fait de cas, et je suis demeuré dans ma fange. Vous m'avez donné la liberté, et de nouveau j'ai couru à la servitude; vous m'avez ressuscité, et de nouveau je me suis jeté dans les bras de la mort; vous m'avez fait membre de votre corps, et de nouveau je me suis uni au démon. Après tant de bienfaits, je ne vous ai pas connu; après tant de marques d'affection, je ne vous ai pas aimé; après tant de mérites, je n'ai pas mis en vous mon espérance; après tant de souffrances, je n'ai pas craint votre justice. Vous vous êtes humilié plus bas que la poussière, et je n'ai pas cessé de m'élever dans mon orgueil; vous êtes demeuré nu sur la Croix, et le monde entier ne suffit pas à mon avarice. On vous a souffleté, vous qui êtes Dieu, et moi, ver de terre, je ne saurais souffrir que l'on touche le bord de mon vêtement.

Que dirai-je de plus, ô mon Sauveur? Vous avez poussé la miséricorde et l'amour jusqu'à mourir, pour détruire mon péché, et moi, confiant dans cet amour et dans cette miséricorde, j'ai eu l'audace de pécher contre vous. Fut-il jamais conduite plus détestable? J'ai pris prétexte de votre bonté pour persévérer dans ma malice; j'ai trouvé un motif de pécher dans le moyen même par lequel vous vous proposiez d'anéantir le péché. C'est ainsi que je me suis opposé à vos fins, et que j'ai

fait servir à l'iniquité les inventions de votre miséricorde. Sachant que vous étiez bon, j'ai cru pouvoir être méchant; comblé de vos bienfaits, j'ai cru pouvoir multiplier mes offenses; du remède que vous aviez préparé contre le péché, je m'en suis fait un instrument de péché, et au lieu de combattre le péché, je lui ai fourni moi-même des armes.

Enfin, vous êtes mort pour devenir le maître des vivants et des morts, « afin, » comme dit l'Apôtre, « que ceux qui vivent ne vivent plus pour « eux-mêmes, mais pour vous, qui êtes mort « pour eux » (II, Corinth., v, 15), et moi, véritable enfant de Jézabel, j'ai profité de votre mort pour vous dépouiller de votre héritage, j'ai eu hâte de quitter votre service, et de courber la tête sous le joug de votre ennemi. Il n'est sorte de châtiment que je ne mérite, et certes si les chiens dévorèrent jadis la chair palpitante de Jézabel, pourquoi ma chair serait-elle épargnée? Si l'Apôtre fait ressortir la malice du cœur humain, en ce sens qu'à l'occasion du commandement, il a violé le commandement » (Rom., vii), quelle n'a pas été ma malice lorsque, à l'occasion de la grâce, j'ai foulé la grâce sous mes pieds? O Seigneur! vous qui avez souffert si patiemment d'être souffleté pour les pécheurs, vous qui supportez les pécheurs bien plus patiemment encore, jusques à quand durera votre patience? Ah! j'en-

tends votre voix : « Je me suis tu, » dites-vous, « j'ai été plein de patience ; mais je parlerai comme « une femme près d'enfanter. » (Isaïe, XLII, 14.)

Lorsqu'une terre abreuvée par la pluie demeure stérile, on la laisse et on la maudit. Lorsqu'une vigne bien cultivée et bien taillée, au lieu de fruits excellents, ne produit que des fruits sauvages, vous ordonnez vous-même qu'on l'abandonne et qu'on la détruise. Hélas! sarment sec et infructueux, je n'ai point entendu la voix du laboureur qui coupe et jette au feu le rejeton dont il n'espère plus rien. Mais où donc était mon jugement, moi qui ne craignais point vos jugements? Il fallait bien que mon oreille se fût endurcie, pour que je demeurasse sourd à votre voix. Il fallait bien que ma léthargie fût profonde, pour que le tonnerre de vos menaces ne pût pas m'en tirer. J'étais satisfait de cette habitation terrestre, si peu digne pourtant de mon âme, et je me plaisais au milieu des épines ; le feu de mes passions me consumait, j'étais en proie à toutes sortes de convoitises, le souci déchirait mon âme, le ver de la conscience ne me laissait aucun repos, et je me croyais libre, et je m'imaginais jouir de la paix, et j'appelais paix le misérable état dans lequel je vivais, insensé, qui ne me connaissais pas moi-même, et qui m'obstinais à ne point vous servir.

Et maintenant que ferai-je, ô mon Dieu? Je

confesse humblement que je ne mérite pas de paraître devant vous, de lever mes regards jusqu'à vous. Mais où irai-je? Où me cacherai-je loin de vous? N'êtes-vous pas mon Père, le Père des miséricordes, de ces miséricordes qui n'ont ni terme ni mesure? J'ai cessé, à la vérité, d'être votre fils, mais vous n'avez pas encore cessé d'être mon Père. J'ai tout fait pour être condamné; mais il y a encore en vous de quoi pouvoir me sauver. Que me reste-t-il donc à faire, sinon de me jeter à vos pieds et de vous demander miséricorde? A qui aurai-je recours, si ce n'est à vous? Auprès de qui me réfugierai-je, si ce n'est auprès de vous? N'est-ce pas vous qui m'avez créé, qui m'avez formé, qui me gouvernez? N'êtes-vous pas mon Rédempteur, mon libérateur, mon roi, mon pasteur, mon prêtre et mon sacrifice? A qui irai-je donc? devant qui me présenterai-je? Qui me recevra, si vous me rejetez? Qui me protégera, si vous m'abandonnez? Voici, Seigneur, la brebis égarée qui revient au bercail, daignez la reconnaître. Si je suis blessé, vous pouvez me guérir; si je suis aveugle, vous pouvez me rendre la vue; si je suis mort, vous pouvez me ressusciter; si je suis souillé, vous pouvez me laver. « Vous m'arroserez avec « l'hysope, et je serai purifié, vous me laverez, « et je serai plus blanc que la neige. » (Ps. L, 8.) Votre miséricorde surpasse de beaucoup mon péché, votre bonté est beaucoup plus grande que

ma malice, et vous pouvez pardonner beaucoup plus de crimes que je n'en pourrais jamais commettre. Ne me méprisez pas, Seigneur, ne considérez pas la multitude de mes iniquités, mais considérez plutôt la grandeur de vos miséricordes, vous qui régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII

Des fruits et des avantages qui naissent de la véritable Contrition.

Telles sont, lecteur chrétien, les prières et les considérations qui peuvent nous aider à obtenir la grâce si importante de la Contrition. J'ai insisté un peu plus particulièrement sur cette partie du sacrement de Pénitence parce qu'elle est le fondement et la clef de toutes les autres, et que d'elle dépend tout notre bien. Lisez donc ce qui précède avec toute la dévotion, l'attention et le recueillement dont vous êtes capable, en temps convenable et dans un lieu éloigné du tumulte du monde; car souvent la dévotion vient en priant, et bien que l'on n'éprouve d'abord aucun regret de ses fautes, on finit à la suite d'une méditation sérieuse par en être vivement touché.

De même, comme nous l'apprend saint Luc (IX), que le Sauveur fut transfiguré pendant qu'il était en prière, de même aussi, pendant que l'âme prie, il se fait en elle des changements admirables, et souvent elle reçoit à la fin de son oraison ce qu'on qu'on lui refusait dès le début. C'est précisément ce qui fait dire au Sage que « la fin de la prière « vaut mieux que le commencement. (Eccl., VII, 9.)

Lorsque, à l'aide de ces moyens ou autres moyens semblables, le pénitent est parvenu à concevoir une vraie douleur de ses péchés, aussitôt la grâce du Saint-Esprit lui est rendue, et l'Esprit-Saint lui-même devient son hôte, son appui et son guide à travers les flots tumultueux de ce monde. Il est uni aussi à Jésus-Christ par la charité, comme un membre vivant à son chef; il lui est incorporé en quelque façon, et il participe aux influences de sa grâce, comme aux mérites et aux travaux de sa mort et de sa très-sainte vie. Dieu le reçoit et l'adopte pour son enfant, il le fait héritier de son royaume, il le traite comme son fils et il a pour lui les mêmes soins et les mêmes égards que pour ceux qu'il destine à partager sa gloire. C'est alors que ce Père miséricordieux, accueillant dans sa maison le fils qui l'avait abandonné, ordonne de le revêtir du vêtement précieux de la grâce, et de mettre à son doigt l'anneau des secrets de la sagesse divine, c'est-à-dire de la connaissance

des choses que Dieu tient cachées aux yeux des mondains.

Au même instant les cieux sont dans la jubilation, les anges chantent les louanges de Dieu, l'assemblée entière des saints se réjouit du retour d'un nouveau frère, et les créatures qui gémissaient de l'offense faite à leur Créateur, aussi bien que de la perte d'un de leurs semblables, entonnent avec transport l'alleluia éternel. Mais c'est alors surtout que le bon Pasteur, revenu de sa longue course et portant sur ses épaules la brebis égarée, « assemble ses amis, et leur dit : Réjouis-« sez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma bre-« bis qui était perdue. » (Luc, xv, 6.)

Il est bon de remarquer que plus le pénitent se repent et s'humilie, plus le Seigneur se dispose à le combler de ses grâces et de ses miséricordes. En effet, de même qu'à voir les fondements d'un édifice ou les racines d'un arbre, on peut juger de la hauteur qu'ils atteindront plus tard l'un et l'autre ; de la même manière, en voyant l'humilité et le repentir que Dieu inspire à une âme, on peut juger du degré de grâce auquel il destine cette âme.

« La justice et le jugement, » dit le Prophète, « sont le fondement du trône de Dieu. » (Ps. LXXXVIII, 14.) Il appartient au jugement d'instruire la cause, et à la justice d'exécuter la sentence. Lors donc qu'une âme entrant en justice avec elle-même

reconnaît humblement la faute qu'elle a commise en méprisant le Créateur pour l'amour de la créature, et se met en devoir d'exécuter la sentence qui veut que quiconque a déshonoré le Seigneur se déshonore lui-même, s'abaisse, s'humilie et expie, dans les exercices de la pénitence, une vie passée dans les plaisirs, cette âme, dis-je, devient véritablement le trône de Dieu et le siége de la Sagesse divine qui la choisit pour sa demeure.

« Dieu, dit saint Bernard, a deux pieds : le pied de la crainte et le pied de l'amour. Or, quand il veut entrer dans une âme, il commence par avancer le premier; puis plus tard vient le temps du second: seulement plus la crainte s'est fait sentir, plus l'amour qui la suit devient violent. » « Le « Seigneur tue et vivifie; il conduit aux enfers et « il en ramène » (I Rois, II, 6); c'est-à-dire que lorsque les hommes saisis de crainte et pénétrés de douleur à la vue de leurs péchés se regardent comme étant déjà dans les enfers, ce Père compatissant s'empresse de leur tendre la main, il les ressuscite et il change en joies les angoisses où leur âme était plongée.

Voilà pourquoi, mon frère, lorsque le souvenir de vos péchés viendra troubler votre cœur, au lieu de perdre confiance, pensez que l'on vous administre un breuvage afin d'affermir votre santé, que l'on vous plonge dans une eau salutaire afin de

vous purifier, que l'on vous jette dans un brasier ardent afin de vous dépouiller de la rouille des vices dont vous êtes couvert. Élevez votre voix vers Dieu et dites-lui avec le Prophète : Seigneur, « vous avez fait trembler la terre, vous avez en- « tr'ouvert son sein; réparez ses blessures parce « qu'elle chancelle » (Ps. LIX, 2), et bientôt vous pourrez ajouter : « La terre a tremblé, et s'est « tenue en silence, quand le Seigneur s'est levé « pour la justice. » (Ps. LXXV, 8, 9.) En effet, à mesure qu'avec l'aide de la grâce vous vous occuperez de rendre le jugement dont nous parlions tantôt, la terre de votre âme tremblera de frayeur en présence de la justice divine; mais cette même terre reprendra son assiette quand le Seigneur, dans sa miséricorde, vous aura rendu la confiance et la paix. C'est lui qui, « par un souffle d'équité, « par un vent brûlant purifie les filles de Sion, et « enlève les traces de sang qui sont au milieu « d'elles » (Isaïe, IV, 4); c'est-à-dire que d'abord il terrifie l'âme par un souffle d'équité en lui représentant la rigueur de sa justice, et qu'il la console ensuite par un esprit d'amour, en lui inspirant une confiance sans bornes en sa miséricorde. Élie commença par entendre la terre qui tremblait et un vent qui renversait les montagnes, mais après la tempête il entendit le souffle d'un petit vent dans lequel se trouvait le Seigneur. (III Rois, XIX.)

C'est ainsi que s'opère la conversion des âmes,

et c'est en suivant cette marche que Dieu a sanctifié le monde. Au commencement il lui a donné la Loi, il lui a donné ensuite l'Évangile; au commencement il l'a assujetti à la rigueur de la Loi, il lui a accordé ensuite la paix et la consolation de l'Évangile. Le propre de la Loi est d'inspirer la crainte et la terreur; et c'est ce qui arriva lorsqu'elle fut promulguée sur le mont Sinaï; le propre de l'Évangile, au contraire, est de consoler et d'encourager, ainsi que les Apôtres en firent l'expérience sur le mont Sion le jour de la Pentecôte. Or, quiconque désire arriver au mont Sion doit passer par le mont Sinaï. En d'autres termes, quiconque désire recevoir l'esprit d'amour, doit auparavant sentir en soi l'esprit de crainte. Quiconque désire les consolations de l'Évangile, doit se soumettre auparavant aux rigueurs de la Loi. A ces conditions une âme peut prétendre à toutes les grâces et à tous les trésors de l'Évangile, ainsi que le Prophète l'affirme, lorsque, parlant en la personne du Sauveur, il dit : « L'Esprit du Seigneur repose sur moi; le « Seigneur m'a donné l'onction divine : il m'a « envoyé prêcher son Évangile aux humbles, pour « relever le courage de ceux qui sont abattus, « pour annoncer aux aveugles la lumière, aux « captifs la liberté, pour consoler les affligés, « pour tarir les larmes de ceux qui pleurent en « Sion, pour changer la cendre de leur tête en

« une couronne, leurs pleurs en joie, leurs vête-
« ments lugubres en vêtements de gloire. » (Isaïe LXI, 1-3.) Remarquez ces diverses métaphores, les unes ayant trait aux œuvres de la Loi et de la pénitence, et les autres à celles de l'Évangile et de la grâce, et voyez comme tout s'enchaîne et se suit logiquement. Avant d'entrer dans le palais de Jésus-Christ, avant d'être reçu dans le lieu où se garde le vin précieux du véritable Salomon, il est donc nécessaire de passer par la porte de la pénitence, de la tribulation et de la douleur; prétendre y entrer par une autre voie, c'est vouloir agir en voleur et en brigand. Allez avec l'Épouse, sur la montagne de la myrrhe, emblème du repentir et de la mortification, et bientôt vous entendrez la voix de l'Époux qui vous dira : « Tu es toute belle,
« ma bien-aimée; aucune tache n'est en toi. » (Cant., IV, 7.)

Je n'ignore pas que le Seigneur ne s'astreint pas toujours à suivre cet ordre, et que plus d'une fois, de peur que ceux qu'il veut attirer à lui ne perdent courage et ne reculent devant les labeurs de la pénitence, il les prévient de la douceur de ses bénédictions; mais il est certain aussi qu'après les avoir fortifiés par ces preuves de sa miséricorde, il ne manque jamais de leur inspirer une vive douleur de leurs fautes, et que ce n'est qu'ensuite de cette douleur qu'il leur accorde la paix et la consolation dont nous parlions, il n'y a que quelques

instants. C'est ce que signifie ce passage d'Osée (II, 14, 15), où Dieu parlant de l'âme pénitente : « Je l'allaiterai, » dit-il, « je l'attirerai à moi, je « l'amènerai dans la solitude, et là je parlerai à « son cœur. Je lui donnerai la vallée d'Achor (qui « signifie le trouble) pour renouveler son espé- « rance, et elle chantera là comme aux jours de sa « jeunesse. » En effet, Dieu commence par donner le lait des douceurs spirituelles; il donne ensuite la vallée d'Achor, c'est-à-dire le trouble et l'amertume de la contrition, puis viennent les chants de la jeunesse, c'est-à-dire les chants de joie et de louanges que l'âme fait entendre, quand à chaque preuve d'amour qu'elle reçoit, elle découvre en même temps et le gage de l'alliance que Dieu veut contracter avec elle, et la certitude de la gloire qu'il lui promet.

On peut dire que ce qui arrive lorsqu'un homme se convertit, et passe de l'état de péché à l'état de grâce, arrive aussi chaque fois que d'un degré de perfection il s'élève à un degré supérieur. En effet, pour peu que Dieu destine une âme à de grandes choses, c'est toujours par les gémissements, les désirs, les craintes, les douleurs, les afflictions de l'esprit, les souffrances du corps qu'il la prépare à recevoir ses dons. Il veut qu'en elle les pluies et les tempêtes de l'hiver précédent les fleurs et les fruits du printemps. Il ne lui distribue des grâces et des faveurs qu'en proportion des peines qu'elle

a ressenties et des désirs qui l'ont consumée. Ne nous laissons donc pas décourager par les épreuves; recevons-les comme venant de Dieu, et croyons fermement que de sa part ce sont les gages et les avant-coureurs de nouvelles bontés.

CHAPITRE VIII

De la seconde partie du sacrement de pénitence, qui est la Confession. — De sept points que l'on doit observer dans la Confession.

Après avoir expliqué la première partie du sacrement de Pénitence, qui est la Contrition, nous allons nous occuper de la seconde partie, qui est la Confession. Celui qui désire faire une bonne confession (et malheureusement bien peu savent la faire), ne doit pas se contenter de s'exciter au repentir de ses fautes, mais s'appliquer à mettre en pratique les avis suivants.

§ I.

Premier avis. — De l'examen de conscience.

La première chose qu'il ait à faire, avant de s'approcher du tribunal de la Pénitence, c'est

d'examiner sérieusement sa conscience, et de rappeler autant que possible à sa mémoire les péchés qu'il a eu le malheur de commettre. Cette précaution est surtout nécessaire s'il y a déjà quelque temps qu'il ne s'est pas confessé. » Or, dit un Docteur, comme il s'agit ici de l'intérêt le plus grave, il faut qu'il apporte à cette affaire le soin et la diligence qu'il apporterait à une affaire de grande importance ; sans quoi sa confession serait nulle, tout comme si, volontairement et de propos délibéré il cachait un péché. » Cacher un péché ou s'exposer à le cacher, en ne s'examinant pas suffisamment, c'est, de l'aveu de tous les théologiens, tomber dans le même inconvénient, et se jeter dans le même embarras. Voilà ce qu'il faudrait prêcher à haute voix et sur les places publiques, tant est grand le nombre de ceux qui vont s'agenouiller aux pieds d'un confesseur sans examen et sans préparation. Ceux qui se confessent de la sorte, outre qu'ils se rendent coupables de sacrilége, sont obligés de refaire leur confession, ni plus ni moins que s'ils avaient manqué de sincérité. Nous venons d'en dire la raison ; vainement prétendraient-ils s'excuser en alléguant leur défaut de mémoire, ils prononceraient eux-mêmes leur condamnation ; car si leur mémoire n'a pas été fidèle, ce n'est pas à la nature, mais à eux-mêmes, qu'ils doivent s'en prendre.

Afin d'éviter ce malheur, il faut donc se pré-

parer à la Confession par l'examen de conscience. Cet examen se fait en passant en revue l'un après l'autre les commandements de Dieu et les péchés capitaux, en se rendant compte du nombre de fois que l'on est tombé par parole, par action ou par pensée, et en examinant s'il ne s'est pas rencontré quelqu'une de ces circonstances qui deviennent matière nécessaire de la Confession, ainsi que nous l'examinerons plus tard.

§ II.

Second avis. — Que l'on doit déclarer le nombre de ses péchés.

La seconde chose que doit faire le pénitent, c'est de veiller à l'intégrité de sa confession, en pensant combien de fois il a commis tel ou tel péché, et, s'il ne peut le préciser, en se rapprochant de la vérité, autant que sa mémoire le lui permettra. Si par exemple il lui est arrivé de passer des années entières dans la haine ou dans des habitudes criminelles, qu'il fasse connaître à son confesseur depuis combien de temps il a commencé à vivre de la sorte, et avec ces données celui-ci pourra juger approximativement du nombre des fautes qui ont été commises. Si le péché est de ceux qui se répètent souvent, comme le parjure, la médisance, le blasphème, etc., qu'il dise s'il a été dans l'habitude de tomber chaque fois que l'oc-

casion s'en est présentée, ou si parfois il a fait un retour sur lui-même et résisté à la tentation; car tout cela est nécessaire pour que son médecin spirituel ait une connaissance exacte de l'état de son malade.

§ III.

Troisième avis. — Que l'on doit déclarer les circonstances du péché.

Mais ce n'est pas assez de confesser l'espèce et le nombre de ses péchés, il faut encore en confesser les circonstances, celles du moins qui sont en opposition directe avec quelqu'un des commandements de Dieu ou de l'Église, ou qui sans changer l'espèce du péché l'aggravent notablement. En effet, bien qu'un seul acte suffise pour un péché mortel, il peut se faire néanmoins que cet acte soit tellement difforme, que d'un seul coup il viole plusieurs préceptes, et dès lors il est évident que cette violation devient matière nécessaire de la confession. Quelqu'un, par exemple, a volé des armes dans la double intention de tuer son semblable et de lui ravir sa femme: sans doute il n'y a eu là qu'une action, et par conséquent qu'un péché; mais cette action étant jointe à la volonté de tuer et de commettre l'adultère, il faut nécessairement en même temps qu'il s'accuse d'avoir volé, qu'il s'accuse aussi d'avoir eu l'intention de pécher contre le commandement qui défend de tuer, et contre celui

qui défend de désirer la femme de son prochain. Ce sont là des circonstances qui aggravent le péché, et qu'on ne peut passer sous silence.

Il y a pourtant d'autres circonstances qui ne changent point l'espèce de péché, et qui ne sont opposées à aucun commandement particulier, comme médire dans l'église, commettre tel ou tel péché un jour de jeûne ou un jour de fête. Quant à celles-là, quoique ce soit une excellente pratique de s'en accuser ainsi que des péchés véniels, on peut néanmoins les omettre. Mais, parce que tous ne sont pas capables de se former une opinion en cette matière, nous allons exposer les circonstances dont on est obligé de se confesser le plus communément.

D'abord, en ce qui touche les péchés d'impureté, il est nécessaire de déclarer la personne avec laquelle on a péché : si c'est avec une personne libre ou avec une personne mariée, avec une vierge, avec une parente, ou avec une personne consacrée à Dieu ; car le péché change d'espèce et est tour à tour simple fornication ou adultère, ou viol, ou inceste, ou enfin sacrilége. Il faut aussi déclarer si l'on a péché par action, par pensée ou par désir, puisque de toute manière Dieu a été mortellement offensé.

Nous en dirons autant du scandale ; et par scandale nous entendons tout ce qui a pour effet de faire tomber les autres dans le péché, comme sol-

liciter une femme au mal, engager un homme à jouer à des jeux de hasard, l'exciter à se venger de son ennemi, etc. Celui qui a péché (et ceci s'applique surtout aux péchés de la chair) doit déclarer s'il a sollicité lui-même la personne avec laquelle il a péché, ou si celle-là s'est offerte de son propre mouvement. Il y a là une différence que tout le monde saisit. Il doit aussi dire si, en péchant dans tel lieu ou devant telle personne, il n'a pas été cause, par son exemple, que les autres ont péché comme lui. Tel serait le cas d'un supérieur qui, sans nécessité, aurait mangé de la viande un jour défendu. Évidemment, cette circonstance du scandale et du mauvais exemple ne peut être omise. Ici j'appelle l'attention des hommes du monde qui tiennent des académies de jeux dans leurs maisons, des pères et des mères de famille dont les actions et les paroles sont des lois pour leurs enfants, parce que naturellement les inférieurs regardent comme honnête et permis ce qu'ils voient pratiquer par leurs supérieurs. A peine le roi Saül se fut-il percé de son épée, que l'écuyer qui le suivait en fit autant, persuadé qu'il n'y avait aucun mal à imiter son roi.

On doit aussi exprimer la circonstance du lieu consacré au Seigneur dans les trois cas de vol, de meurtre avec effusion de sang, et de pollution volontaire, parce qu'alors le péché change d'espèce et devient sacrilége, ce qui est bien autrement grave.

Enfin, si, après s'être engagé par vœu ou par jurement à faire ou à ne pas faire quelque chose, à laquelle on est d'ailleurs obligé par les commandements de Dieu, comme de ne pas voler, de ne pas commettre la fornication, on a manqué à ses engagements, on ne devrait pas se contenter de confesser sa faute, mais on devrait déclarer la circonstance du vœu ou du jurement, toujours par la raison que ceci augmente la gravité du péché.

§ IV.

Quatrième avis. — Qu'il suffit de déclarer l'espèce du péché.

Une fois que l'on est bien fixé sur le nombre de ses péchés et sur les circonstances qui en changent l'espèce, il ne reste plus qu'à en préciser la nature, c'est-à-dire à déclarer si l'on s'est rendu coupable de vol, de haine, d'adultère, etc. Il suit de là que pour se confesser convenablement il n'est pas nécessaire de réciter une longue histoire, comme font quelques-uns, mais qu'il suffit d'accuser ses péchés et le nombre de fois qu'on les a commis, sans entrer dans aucun détail. En suivant cette règle, on pourrait dans quelques instants faire une confession de plusieurs années et éviter bien des longueurs. J'ai volé mille fois, j'ai tué ou j'ai commis l'adultère tant de fois; voilà à quoi tout devrait se borner. Le meilleur moyen d'arriver à ce résultat,

c'est de nous rendre compte des motifs qui nous portent à raconter l'histoire de nos péchés, puis de faire bon marché de tous ces motifs, et d'en venir au point essentiel. Toutefois, que chacun s'accuse à sa manière et aussi bien qu'il le pourra; Dieu, qui connaît notre faiblesse, ne demande l'impossible à personne.

Il suit aussi, de ce que nous venons de dire, qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer la manière dont on a péché, surtout s'il s'agit de péchés contre le sixième précepte. Ici, au risque d'offenser les oreilles chastes, nous sommes forcé d'entrer dans quelques détails que l'on voudra bien nous pardonner. On peut commettre un péché déshonnête par pensée, par parole, par attouchements, ou par la consommation de l'acte. Si l'on a consommé l'acte, il suffit de dire : Je me suis rendu coupable d'adultère, ou d'inceste, ou de fornication, tant de fois; sans expliquer les circonstances qui ont accompagné le péché, puisque cela s'entend de soi. Si l'on s'est borné à des attouchements, il suffit de dire : Je me suis permis de toucher telle ou telle personne d'une manière déshonnête, tant de fois, sans ajouter d'autres particularités, à moins qu'il n'en fût résulté quelque chose qui changeât l'espèce du péché. Si l'on a péché par paroles, il suffit de dire : J'ai prononcé des paroles obscènes avec l'intention de provoquer telle ou telle personne, ou seulement : parce que j'y prenais plai-

sir, sans répéter les mêmes paroles. Enfin, si l'on a péché par pensée, il suffit de dire : J'ai eu une pensée déshonnête; j'y ai consenti et je m'y suis arrêté complaisamment, sans qu'il soit nécessaire de dire : Je pensais à telle ou telle chose en particulier, comme font quelques-uns qui s'imposent des obligations que le sacrement ne demande pas. Ce sont là des choses si claires et si évidentes, qu'il semble inutile de les mentionner ; mais malheureusement il y a une foule d'individus qui ont besoin de lumière pour voir en plein midi, et c'est pour ceux-là que nous sommes entré dans ces explications. Les règles que nous venons de tracer regardent aussi les scrupuleux; il ne faut pas qu'ils veuillent se confesser autrement que les docteurs ne l'exigent.

§ V.

Cinquième avis. — De quelle manière on doit confesser les péchés de pensée.

Comme quelques-uns sont très-embarrassés quand il s'agit de se confesser des péchés de pensée, nous allons tâcher de leur enseigner comment ils doivent s'y prendre. Et d'abord, en présence d'une pensée mauvaise, on peut se conduire de quatre manières différentes : on peut ou la rejeter immédiatement, ou s'y arrêter pendant quelque temps, ou se déterminer à la mettre à exécution,

ou enfin se contenter d'y prendre plaisir. Il est évident que dans le premier cas il n'y a ni péché, ni par conséquent matière à confession; la pensée eût-elle duré un jour, on l'a repoussée avec énergie; ce sont purement et simplement des mérites que l'on a acquis.

Dans le second cas il y a péché véniel plus ou moins grave, selon que l'on s'est arrêté plus ou moins longtemps à la mauvaise pensée. On doit se confesser en disant : Je m'accuse d'avoir eu une pensée d'impureté, de haine, de colère, ou toute autre pensée semblable, et au lieu de la rejeter tout de suite, je m'y suis arrêté quelque temps.

Dans le troisième cas, lorsqu'on a consenti à la mauvaise pensée, sans en venir néanmoins à l'exécution, il est clair que l'on a commis un péché mortel, dont la gravité est la même que celle de l'action qu'on s'est proposé de faire; car, comme disent les théologiens, l'acte extérieur, considéré en lui-même, n'a ni plus ni moins de bonté, ni plus ni moins de malice que l'acte intérieur.

Dans le quatrième cas, lorsque volontairement on prend plaisir à une mauvaise pensée, à une pensée de vengeance, par exemple, à une pensée déshonnête, sans aucune intention de la mettre à exécution, on se rend coupable d'un péché mortel, que les théologiens désignent sous le nom de délectation morose, et dans lequel tombent très-fréquemment les hommes lâches, vicieux et amis

des plaisirs sensuels. Bien qu'on ne soit pas disposé à commettre l'acte même, par cela seul que l'on y pense avec une sorte de délectation, on pèche à cause du danger auquel on s'expose de passer de la délectation au consentement. Il faut pourtant qu'il y ait eu advertance pleine et entière, et que l'on n'ait fait aucun effort pour chasser la pensée mauvaise ; car, dans le cas contraire, le péché serait simplement véniel, à raison de la négligence que l'on aurait à se reprocher. La délectation morose peut avoir lieu à propos de toute sorte de péchés mortels ; mais on doit y faire une attention particulière quand il s'agit de l'impureté, de la haine ou du désir de vengeance, parce qu'en général ces vices jettent une plus grande perturbation dans l'esprit. Les personnes les plus sujettes à faillir en ce point sont celles qui, accoutumées à obéir à leurs mauvais penchants, se trouvent momentanément dans l'impossibilité de les satisfaire, soit parce qu'elles craignent pour leur honneur, soit parce qu'elles veulent se faire valoir, et qui cherchent à se satisfaire autant que possible en se figurant la consommation réelle de leur péché favori.

Il en est de même de ceux qui ont conçu une violente passion pour une personne d'un autre sexe ; ils sont d'autant plus en danger que leur cœur est entièrement absorbé par la pensée de ce qu'ils aiment. L'affection qui les tyrannise est

comme un ennemi cruel qu'ils ont admis dans leur maison, et qui ne se donnera point de repos jusqu'à ce qu'il leur ait ravi l'innocence en les précipitant dans d'abominables excès.

Les jeunes gens qui se fréquentent avec l'intention de se marier ne sauraient assez user de circonspection; ils doivent se souvenir que ce qui est permis dans le mariage ne l'est pas avant le mariage; que des obstacles peuvent survenir qui les empêchent de réaliser leurs projets d'union, et que par conséquent la pensée de plaisirs qui ne seront légitimes que plus tard leur est actuellement interdite.

Après ce que nous venons de dire, il sera facile à chacun de se confesser des péchés de pensée en disant s'il s'y est arrêté, s'il y a pris plaisir, ou s'il y a volontairement consenti.

§ VI.

Sixième avis. — Que dans la confession le pénitent doit veiller à ne point blesser la réputation du prochain.

Un autre point important, c'est que le pénitent ait grand soin de ne pas blesser la réputation du prochain. Il faut qu'il déclare ses péchés sans faire connaître ceux des autres; qu'il ne désigne personne par son nom; et qu'il se contente de dire, par exemple : J'ai péché avec une personne libre ou mariée, etc. Bien plus, si le péché était de telle

nature que le confesseur dût comprendre de quelle personne il s'agit, le pénitent ferait bien de se chercher un autre confesseur, à moins que la chose ne lui fût impossible ou très-difficile; car dans ce dernier cas, comme le confesseur est un homme sûr et qui mérite confiance, ce ne serait point diffamer son prochain que de révéler ainsi sa faute en secret.

Il faut encore que le pénitent se garde d'excuser ses péchés aussi bien que de les aggraver; il ne doit pas donner comme douteux ce qui est certain, ni comme certain ce qui est douteux, mais mettre chaque chose à sa place, et, autant que possible, ne s'écarter en rien de l'exacte vérité.

§ VII.

Septième avis. — Qu'il faut se choisir un bon confesseur.

Enfin, pour se mettre à même de suivre toutes les prescriptions que nous venons de lui donner, il faut que le pénitent se choisisse un bon médecin spirituel. Pourquoi, en effet, ne ferait-il point pour son âme ce qu'il ferait pour son corps, en cas de maladie? Celui qui cherche un confesseur ignorant prend un guide qui infailliblement le conduira en enfer. « Si un aveugle conduit un « aveugle, » dit le Sauveur, « ils tomberont tous « deux dans la fosse. (Matth., xv, 14.) Du reste,

dit saint Jean Chrysostome, « en vain allèguerions-nous notre ignorance, puisque avec un peu de bonne volonté, il nous était si facile d'en sortir. La vérité est la vie et le salut de ceux qui la connaissent; ce n'est donc pas à elle de venir au devant de nous, mais à nous, tous tant que nous sommes, d'aller à sa recherche. »

CHAPITRE IX

Des défauts qui rendent la Confession nulle.

Afin de bien faire comprendre l'importance de tout ce qui a été dit jusqu'ici, nous allons exposer en peu de mots les cas les plus ordinaires où, la Confession étant nulle, on est obligé de la réitérer.

La Confession est nulle, lorsque le pénitent manque de sincérité en matière de péché mortel; lorsque volontairement il cache un péché mortel qu'il reconnaît comme tel: je dis qu'il reconnaît comme tel, parce que dans le cas contraire, s'il venait plus tard à reconnaître son erreur, quand même son ignorance eût été coupable, il ne serait tenu qu'à s'accuser du péché caché, sans qu'il fût obligé de répéter ses autres confessions. La Confession est nulle, lorsque après des mois et des an-

nées on se présente au tribunal de la Pénitence sans s'être examiné. Dans ce cas, en effet, le défaut de mémoire nous condamne bien plus qu'il ne nous excuse, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La Confession est nulle quand le pénitent n'est pas fermement résolu à renoncer au péché; quand il conserve dans son cœur des sentiments de haine; quand il ne veut pas rompre avec ses habitudes mauvaises; quand il refuse de restituer ce qui ne lui appartient pas. La Confession est nulle quand le pénitent étant excommunié ne s'est pas fait relever de son excommunication. Enfin la Confession est nulle, quand le pénitent manquant d'instruction, et se trouvant dans de graves embarras, s'est adressé à un confesseur ignorant, parce que dès lors il doit s'ouvrir à un guide plus sûr, afin d'être ramené dans la bonne voie.

Remarquez pourtant que dans le cas où, pour une des causes que nous venons d'énoncer, la Confession aurait été nulle, il suffirait d'indiquer cette cause sans qu'il fût nécessaire de confesser de nouveau tous ses péchés; pourvu toutefois que l'on n'eût pas changé de confesseur, et que celui-ci eût encore quelque souvenir des confessions qui lui auraient été faites précédemment. On pourrait alors se contenter de dire : Mon Père, je m'accuse de tous les péchés que j'ai confessés à telle époque, et en particulier de celui qui m'oblige maintenant à réitérer ma confession.

Comme plusieurs peuvent craindre avec fondement que leurs confessions n'aient pas toujours été irréprochables, je dirai en finissant qu'il est d'une grande importance qu'au moins une fois dans la vie on s'astreigne à faire une revue générale, tant pour réparer les négligences dont on se serait rendu coupable, que pour se mettre en règle à l'avenir.

Et maintenant afin d'aider le pénitent à s'examiner et à se préparer d'une manière convenable au sacrement de Pénitence, nous allons placer sous ses yeux une sorte de Mémorial, non pas de tous les péchés que l'on peut commettre, mais de ceux qui sont les plus ordinaires et dans lesquels on tombe le plus communément.

CHAPITRE X

Méthode pour bien se confesser.

§ I.

Des péchés par lesquels on doit commencer sa confession.

Il faut que le pénitent s'accuse en première ligne de ne s'être pas préparé au sacrement de Pénitence, comme il pouvait le faire, c'est-à-dire de ne s'être pas suffisamment excité à la douleur

et au repentir de ses péchés, et de n'avoir pas non plus le ferme propos de les éviter à l'avenir.

De n'avoir pas examiné sa conscience avec toute l'attention requise.

De ne s'être pas assez recueilli le dernier jour qu'il a communié, soit avant soit après la communion.

D'avoir mis du retard à accomplir la pénitence qu'on lui avait imposée, ou de l'avoir faite sans dévotion.

De n'avoir pas suivi complétement les prescriptions de son confesseur. Et afin que son confesseur sache mieux à quoi s'en tenir à son égard, il lui expliquera s'il n'a pas restitué, s'il n'a pas accompli son vœu, s'il est retombé dans le même péché, s'il ne s'est pas éloigné de l'occasion prochaine.

Après cela qu'il continue sa confession en s'accusant de la manière suivante :

§ II.

Premier commandement. — Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.

S'il est vrai, comme dit saint Augustin, que c'est surtout par la foi, l'espérance et la charité, que Dieu est honoré, il est juste que le pénitent commence par s'accuser des péchés qu'il lui est arrivé de commettre contre chacune de ces vertus.

Et d'abord pour ce qui est de la foi, il dira s'il a mis en doute quelque point de doctrine; car, dans ce cas, douter, c'est être infidèle.

S'il n'a pas douté, mais qu'il ait été pendant quelque temps chancelant dans sa foi, il n'aura qu'un péché véniel à accuser.

Il dira aussi si, poussé par la curiosité, il n'a pas voulu pénétrer trop avant dans les mystères de la religion.

S'il a ajouté foi aux songes, aux présages, aux sortiléges, ou s'il y a eu recours.

S'il a porté sur sa personne des signes superstitieux, des figures ou des noms d'une signification inconnue; s'il en a espéré quelque avantage.

S'il a fait certains actes de dévotion avec une intention vaine ou mauvaise, comme, par exemple afin d'obtenir que quelqu'un mourût, etc.

Pour ce qui est de blasphémer en matière de foi, il faut que le pénitent dise s'il a blasphémé Dieu ou les Saints.

S'il s'est irrité contre Dieu, s'il a murmuré contre lui; s'il s'est plaint des peines qu'il lui a envoyées en l'accusant d'injustice ou de cruauté.

Si, dans cette circonstance, il s'est souhaité la mort, s'il l'a appelée; s'il a protesté que la vie lui était à charge et qu'il n'en devait à Dieu aucune reconnaissance.

Pour ce qui est de l'espérance, le pénitent examinera si, au milieu des peines et des adversités

qui lui arrivent, il a eu en Dieu notre Seigneur la confiance qu'il doit avoir, et si c'est dans cette confiance qu'il cherche sa consolation et sa force.

Si par contre il n'a pas mis sa confiance dans les créatures, ou dans la faveur des grands.

S'il a désespéré d'obtenir le pardon de ses péchés ou de se corriger de ses mauvaises habitudes.

Ou bien si par un excès de présomption il a persévéré dans le mal, renvoyant sa conversion au temps de sa vieillesse ou peut-être même à l'heure de sa mort.

Pour ce qui est de la charité, il dira si, comme il est y obligé, il n'a pas aimé Dieu de tout son cœur, de toute son âme et par-dessus toutes choses.

Si, dans la pratique des bonnes œuvres, il a agi par intérêt, par respect humain, plutôt qu'en vue de plaire à Dieu.

S'il a soin chaque jour de se recommander à Dieu.

S'il le remercie de ses bienfaits, et en particulier de ce qu'il l'a créé, de ce qu'il l'a racheté, de ce qu'il l'a fait naître chrétien plutôt que musulman ou hérétique.

S'il sait ses prières et ce qu'un chrétien doit savoir.

S'il maltraite les serviteurs de Dieu; s'il se moque ou s'il médit de ceux qui se confessent, qui communient et qui prient.

S'il s'est exposé au danger d'offenser Dieu en

agissant dans le doute si telle action était ou n'était pas péché mortel.

§ III.

Second commandement. — Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.

Le pénitent examinera s'il a soutenu le mensonge ou ce qu'il regardait comme tel, en invoquant le nom de Dieu.

S'il a promis avec serment une chose licite qu'il n'a point faite, ou qu'il n'était point dans l'intention de faire.

S'il a menacé ses serviteurs en jurant, mais résolu de ne point accomplir ses menaces. Car c'est là un péché mortel. Pourtant si, réflexion faite, il croyait devoir user de miséricorde, il ne serait nullement tenu à sévir.

S'il a menacé ceux qui ne dépendent pas de lui en jurant de faire une action que l'on ne peut faire sans péché mortel; c'est là encore un péché mortel.

S'il a juré de ne point faire de bien, comme de ne jamais prêter gratuitement, de ne jamais se rendre caution, de ne jamais visiter qui que ce soit, de ne jamais prêcher, etc. Ces sortes de jurements, ainsi que celui qui va suivre, n'obligent en aucune façon.

S'il a juré, au contraire, de faire quelque chose de mal.

Il faut aussi que le pénitent s'accuse des imprécations qu'il a pu prononcer contre lui-même, en disant, comme il n'arrive que trop : Que tel malheur, tel accident, vienne fondre sur moi.

Il faudra qu'il dise s'il est cause que quelqu'un ait juré faussement, ou s'il l'a empêché d'accomplir ce à quoi il s'était obligé par serment.

S'il est dans l'habitude de jurer souvent, parce que dans ce cas il y a danger d'affirmer sous serment une chose qui n'est pas.

S'il a négligé de reprendre ses enfants ou ses serviteurs, quand il les a vus contracter l'habitude de jurer.

S'il a violé quelque vœu, ou s'il en a différé l'accomplissement.

S'il a fait le vœu de faire une mauvaise action ou de s'abstenir d'une bonne, vœu qui n'entraîne après lui aucune espèce d'obligation.

Enfin, dans le cas où il aurait obtenu la commutation d'un vœu, il faut qu'il s'assure que tout s'est fait selon les règles de la prudence.

§ IV.

Troisième commandement. — Le dimanche tu garderas en servant Dieu dévotement.

Le pénitent examinera s'il a négligé de sanctifier le dimanche et les fêtes, en faisant ou en or-

donnant de faire des œuvres serviles, à moins que ces œuvres n'eussent aucune importance.

Si ces jours-là il a négligé d'entendre la messe sans une raison légitime.

S'il a assisté à la messe et aux offices; si dans le lieu saint il s'est conduit avec toute la dévotion et tout le respect convenables, ou bien s'il a passé son temps à tourner les yeux çà et là, à parler, à rire et à médire du prochain.

S'il a eu soin que ses enfants, ses serviteurs, ceux, en un mot, qui dépendent de lui, entendissent la messe.

S'il a consacré le dimanche et les jours de fête au jeu et à la vanité.

S'il n'a pas été assidu au sermon.

Si, étant excommunié, il a assisté à l'office divin ou reçu quelque sacrement.

§ V.

Quatrième commandement. — Père et mère honoreras afin que tu vives longuement.

Ce commandement comprend les devoirs des enfants envers leurs parents, et des parents envers leurs enfants; les devoirs des serviteurs envers leurs maîtres, et des maîtres envers leurs serviteurs; les devoirs des supérieurs envers leurs inférieurs, et des inférieurs envers leurs supérieurs; les devoirs de la femme envers son mari, et du

mari envers sa femme; les devoirs des gendres envers leurs beaux-pères, et des beaux-pères envers leurs gendres; car tous ces différents devoirs se déduisent des mêmes principes. On peut encore y ajouter les devoirs qu'il nous faut rendre aux vieillards et à tous ceux qui nous ont fait du bien.

Le fils aura donc à examiner s'il a méprisé ses parents, s'il leur a manqué de respect, s'il les a maudits.

S'il leur a désobéi, quand ils lui commandaient des choses justes.

S'il ne les a point secourus dans leurs besoins.

S'il a rougi d'eux, s'il a refusé de les reconnaître parce qu'ils étaient pauvres ou de basse condition.

S'il a exécuté leur testament.

S'il leur a souhaité la mort, afin de jouir de leurs biens.

A leur tour, les parents examineront s'ils ont pris soin de leurs enfants, s'ils leur ont enseigné les prières et la Doctrine chrétienne.

S'ils les ont repris, châtiés même, lorsqu'ils s'écartaient du devoir ou qu'ils fréquentaient les mauvaises compagnies.

S'ils leur ont procuré des occupations afin qu'ils ne fussent pas exposés à passer leurs journées à courir çà et là sans rien faire.

S'ils se montrent trop complaisants à leur égard,

en leur accordant tout ce qu'ils veulent, et en se pliant à tous leurs caprices.

Les maîtres auront à s'examiner à peu près sur les mêmes points; ils se demanderont en particulier s'ils n'ont pas refusé le nécessaire à leurs domestiques.

S'ils les ont soignés dans leurs maladies, s'ils leur ont fait administrer les sacrements.

Si, alors qu'il leur eût été facile de les en empêcher, ils les ont laissés vivre dans un commerce coupable ou dans l'habitude du péché mortel.

Les beaux-pères et les beaux-fils, les belles-mères et les belles-filles examineront s'il n'existe point entre eux des querelles, des inimitiés; s'ils ne se sont point souhaité la mort pour des motifs d'intérêt.

Le mari examinera s'il vit en bonne intelligence avec sa femme, s'il ne la maltraite point, s'il fournit convenablement à son entretien;

La femme, si elle vit en bonne intelligence avec son mari, si elle ne lui désobéit point, si elle ne l'injurie point, s'il ne lui est point arrivé de lui faire perdre patience, et jurer le saint nom de Dieu; tous les deux, s'ils ont entretenu quelque jalousie mal fondée.

L'inférieur examinera s'il a désobéi à ses supérieurs, s'il a trangressé leurs ordres et leurs commandements.

S'il les a méprisés dans son cœur.

S'il a médit, ou s'il s'est plaint d'eux.

S'il a jugé témérairement de leurs actions en leur donnant une interprétation mauvaise, disant, par exemple, qu'ils agissent par passion, par intérêt ou par quelque motif de respect humain.

S'il a manqué de respect de quelque manière que ce soit aux personnes constituées en dignité.

S'il a méprisé les vieillards, s'il ne leur a pas rendu l'honneur qu'il leur devait, s'il les a raillés et tournés en ridicule.

S'il a été ingrat envers ses bienfaiteurs, ne tenant aucun compte de leurs bontés, ou, ce qui est pire, leur rendant le mal pour le bien.

§ VI.

Cinquième commandement. — Homicide point ne seras de fait ni volontairement.

Le pénitent doit examiner en premier lieu s'il n'a point donné la mort à l'âme de son prochain; si, par ses exhortations et ses conseils, il ne lui a point fait commettre de péché mortel : en d'autres termes, s'il ne s'est pas rendu coupable du péché de scandale.

S'il ne s'est pas joint à lui, s'il ne l'a pas aidé et favorisé dans quelque entreprise criminelle.

S'il n'a pas commis de meurtre, s'il n'a pas attenté aux jours de son prochain; s'il n'a pas désiré

sa mort, s'il n'a pas demandé à Dieu de le faire mourir.

S'il a eu de la haine contre quelqu'un; s'il a nourri dans son cœur des projets de vengeance, et cela pendant combien de temps.

Si, sans tenir compte du scandale qui en résulte, il s'obstine à refuser la parole à quelqu'un.

S'il se plaît au milieu des factions, ou s'il les favorise.

S'il a fait des menaces injurieuses à ceux qui ne relèvent point de son autorité.

S'il a repoussé la prière de celui qui lui demandait humblement pardon; si, intérieurement du moins, il ne lui a point pardonné.

Si, après avoir offensé quelqu'un, il n'a pas cherché à en obtenir son pardon par lui-même ou par l'intermédiaire d'une tierce personne; s'il ne lui a pas offert une satisfaction suffisante pour l'injure qu'il lui avait faite.

§ VII.

Sixième commandement. — Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement.

On peut pécher contre tous les commandements de trois manières : par pensée, par parole, ou par action.

Mais lorsqu'il s'agit du sixième commandement, de quelque manière que l'on ait péché, il faut

nécessairement, comme on l'a dit plus haut, déclarer la qualité de la personne avec laquelle on a péché.

Ainsi donc, quand un pénitent s'accusera d'avoir eu des pensées déshonnêtes, il dira s'il a négligé de les repousser promptement.

S'il y a consenti ; s'il n'a pas dépendu de lui de les mettre à exécution.

Si, de propos délibéré, il s'y est entretenu complaisamment.

S'il a proféré des paroles obscènes; s'il a pris plaisir à des conversations déshonnêtes.

Si, par paroles, par lettres, ou par l'entremise d'une tierce personne, il a sollicité quelqu'un au mal.

S'il a consommé l'acte du péché.

S'il s'est borné à des attouchements déshonnêtes sur soi ou sur les autres.

S'il est tombé dans quelque pollution; s'il se l'est procurée volontairement, ou si elle lui est survenue pendant son sommeil. Il jugera de la gravité de sa faute en tenant compte des causes qui l'auront précédée, comme aussi de la peine ou du plaisir qu'il en aura ressenti.

Il dira s'il a provoqué les autres au même péché, en se fardant, comme les femmes ont coutume de faire; en s'habillant d'une manière peu modeste, en se mettant à la fenêtre pour attirer les regards, ou de toute autre manière.

S'il a cherché à séduire l'innocence par des présents, par des promesses fausses ou véritables, ou par tout autre moyen.

S'il n'a pas fui l'occasion du péché, comme seraient les compagnies et les conversations dangereuses, ou, ce qui est pire encore, la cohabitation avec une personne suspecte.

S'il a lu des livres déshonnêtes dont le but est de porter au mal.

Si dans les tentations violentes il a négligé de recourir au jeûne, à la prière, aux sacrements et autres remèdes spirituels.

Les époux examineront s'ils se sont rendu mutuellement le devoir qu'exige la justice.

S'ils n'ont rien fait pour mettre obstacle à la génération des enfants.

S'ils ont suivi l'ordre et gardé l'usage naturel.

Si, en dehors de cet ordre et de cet usage, ils sont tombés dans quelque pollution volontaire.

Si le mari a eu commerce avec une parente de sa femme, ou la femme avec un parent de son mari, à un degré défendu. Dans le cas où le péché a été commis avant le mariage, c'est un empêchement dirimant. Dans le cas contraire, c'est-à-dire après le mariage, l'époux coupable ne peut plus demander le devoir conjugal sans une dispense de l'évêque.

§ VIII.

Septième commandement. — Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras en le sachant.

Le pénitent examinera si, pour s'approprier le bien d'autrui, il ne s'est pas rendu coupable de fraude, de rapine, d'usure ou de simonie.

S'il retient quelque chose contre la volonté de celui à qui elle appartient, ou s'il refuse de la lui rendre. En effet, l'intention de la restituer plus tard ne suffit pas; il faut qu'il la restitue le plus tôt possible, et cela quand même il serait forcé de réduire la dépense de sa maison. Cette obligation devient plus urgente lorsque la personne lésée est dans le besoin.

Il examinera s'il n'a pas retenu le salaire de ses serviteurs ou des ouvriers qu'il emploie, s'il n'a pas mis trop de retard à payer ses dettes.

Si, ayant trouvé quelque objet de valeur, il a fait les recherches nécessaires pour le rendre à la personne qui l'avait perdu.

Si dans les ventes ou dans les achats il n'a point trompé sur le prix et la qualité de la marchandise; s'il n'a point usé de faux poids ou de fausses mesures.

S'il n'a point acheté de ceux qui n'avaient pas le pouvoir de vendre, comme, par exemple, d'un mineur.

S'il n'en a point reçu ce qu'ils n'avaient pas la faculté de donner.

Si, sous prétexte de faire crédit, et au jugement d'un confesseur prudent, n'ayant pas d'autre raison légitime, il a vendu au delà du juste prix.

S'il a fait un prêt à la grosse aventure, mais en assurant son capital.

S'il a gagné au jeu, en usant de tromperie.

S'il a risqué des sommes excessives.

S'il a joué avec des mineurs qui ne pouvaient disposer de leur argent.

S'il lui est arrivé, en jouant, de jurer, de se battre, de prononcer des paroles inconvenantes.

S'il s'est bien acquitté de l'emploi pour lequel il touchait un salaire. Ceci regarde les ouvriers, les gardes, les chargés d'affaires, les intendants des grandes maisons, qui sont tous tenus de réparer les dommages causés par leur négligence.

Si, dans la distribution des charges, des bénéfices ou autres emplois importants, il s'est laissé influencer par des motifs humains, et a montré plus d'égards pour les personnes que pour les lois de la justice.

Si, par son vote, il a été cause que l'on ait donné une charge ou un bénéfice à une personne indigne.

§ IX.

Huitième commandement. — Faux témoignage ne diras ni mentiras aucunement.

Ce commandement défend en premier lieu les injustices dont se rendent coupables les juges, les procureurs, les témoins, les demandeurs et les défendeurs. Il défend ensuite les injures, les diffamations, les médisances, les railleries, les jugements téméraires, les soupçons, les mensonges, les flatteries.

Pour ce qui est des juges, des procureurs, témoins, etc., ils s'examineront chacun en particulier sur les devoirs de leur état.

Quant aux autres, ils diront s'ils ont porté quelque faux témoignage.

Une femme dira si, par haine ou par jalousie, elle a mal parlé de quelque autre, la traitant de femme perdue, d'entremetteuse, de sorcière, de voleuse. De pareilles accusations faites sans fondement sont à coup sûr de faux témoignages.

Un pénitent, quel qu'il soit, dira s'il s'est entretenu de quelqu'un, à mauvaise fin et avec l'intention arrêtée de lui porter tort. C'est ce que l'on appelle la détraction.

Si, par inconsidération, il a révélé une faute grave mais secrète ; car dans ce cas, bien qu'il ait dit la vérité, il n'en est pas moins tenu de réparer l'honneur de son prochain.

S'il a pris plaisir à entendre médire, ou encouragé les médisants.

S'il a rapporté légèrement le mal qu'il avait entendu mettre sur le compte d'autrui.

Si, sachant que son prochain était innocent, il n'a pas défendu sa réputation.

S'il s'est mêlé des affaires des autres.

S'il a tourné en ridicule leurs défauts naturels ou moraux.

S'il a jugé témérairement de leurs paroles ou de leurs actions en les prenant en mauvaise part.

Si, ce qui est pire, il a donné ses soupçons pour des certitudes.

Si, sous le moindre prétexte, il s'est permis de juger mal de son prochain.

S'il a semé la discorde parmi ceux qui vivaient en bonne intelligence, exagérant leurs griefs mutuels, les excitant les uns contre les autres, et donnant lieu par là à des haines, qui quelquefois sont éternelles.

S'il a menti au préjudice ou à l'avantage de son prochain, ou sous tout autre prétexte.

Si, à l'aide de fausses allégations, il a obtenu ce à quoi il n'avait aucun droit.

S'il a révélé les secrets qu'on lui avait confiés.

S'il a ouvert, pour les lire, les lettres qui étaient adressées à d'autres.

N. B. Les questions que l'on pourrait faire relativement au neuvième et au dixième comman-

ment, se trouvent indiquées plus haut aux paragraphes VII et VIII.

CHAPITRE XI

Des péchés capitaux.

§ I.

De l'orgueil.

L'orgueil, qui consiste dans l'estime exagérée de sa propre excellence, engendre une foule d'autres péchés, tels que la vaine gloire, l'ambition, la présomption, l'ostentation et l'hypocrisie.

En conséquence, en s'examinant sur la vaine gloire, on se demandera :

Si l'on ne s'est pas prévalu d'une action mauvaise, comme de s'être vengé, d'avoir donné des coups à quelqu'un, de l'avoir diffamé.

Si l'on ne s'est pas glorifié d'une chose vaine, comme de la beauté de son visage, de la bonne grâce de son corps, de la richesse de ses vêtements, du nombre de ses serviteurs, de l'étendue de ses terres, de la noblesse de sa famille, et autres avantages semblables qui, après tout, n'ont pas grande importance.

Si l'on ne s'est pas prévalu d'une chose bonne et digne de louanges, comme de sa vertu, de sa sagesse, de sa prudence, oubliant d'en rapporter à Dieu toute la gloire.

Si l'on n'a pas recherché avec trop d'empressement les flatteries et les louanges des hommes, s'attribuant à soi-même ce qui n'appartient qu'à Dieu.

Pour ce qui est de l'ambition, on se demandera si l'on est ambitieux, si l'on a couru après les honneurs et les dignités en sacrifiant son devoir.

Si l'on redoute les affronts et les ignominies, ou simplement le mauvais vouloir des autres, au point d'agir contre sa conscience afin de s'y soustraire.

Si, par crainte du qu'en dira-t-on, l'on s'abstient de bien faire, comme de communier, d'entendre la messe, de fréquenter les personnes pieuses, etc.

Pour ce qui regarde la présomption, on se demandera si l'on n'a pas conçu une idée exagérée de soi-même ; si l'on ne s'estime pas plus vertueux, plus savant, plus sage et plus noble qu'on ne l'est en réalité.

Si l'on ne présume pas tellement de soi-même, que l'on se croie dispensé de toute reconnaissance envers Dieu.

Si l'on n'a pas trop de confiance en son propre jugement, en son propre savoir, en sa propre vertu.

Si, à cause de cette confiance, l'on ne s'imagine pas être en droit de repousser les avis, les conseils et les réprimandes des autres.

Si l'on n'a pas pris la défense de ses fautes les plus manifestes, cherchant, comme dit le Prophète, « des excuses à ses péchés. » (Ps. CXL, 4.)

Si, pour ne pas s'avouer vaincu, l'on a continué de disputer en dépit de la vérité et de la raison.

Si l'on a peu fait cas de son prochain ; si on lui a adressé des paroles de mépris.

Si l'on a ri, si l'on s'est moqué de son ignorance ou de ses faiblesses.

Pour ce qui concerne l'hypocrisie, on examinera si, en vue de jouir de l'estime des hommes, l'on n'a pas cherché à donner le change et à paraître plus saint que l'on n'était en effet.

Enfin, pour ce qui concerne l'ostentation, on examinera si par vanité on a parlé de soi avec avantage; si l'on a fait l'éloge de sa personne, de ses actions, de sa fortune, etc.

Si l'on s'est vanté d'avoir commis quelque péché, comme d'avoir déshonoré une femme, d'avoir injurié ou maltraité quelqu'un.

Si, pour paraître vaillant, pour s'élever dans l'opinion des autres, l'on s'est vanté d'une action que l'on n'avait point faite, surtout dans le cas où cette action serait criminelle.

§ II.

De l'avarice.

Le pénitent dira si sans raison légitime il est avare, parcimonieux, avide d'entasser des trésors.

S'il est, au contraire, dissipateur et prodigue.

Si, par suite de ses dépenses excessives, il s'est mis dans le cas de ne plus pouvoir fournir à l'entretien de sa maison, de retenir le salaire de ses serviteurs, et de forcer ses filles à entrer en religion.

S'il aime l'argent, au point d'oublier Dieu et son âme afin de satisfaire sa cupidité.

Si pour entrer en possession d'un héritage, ou pour tout autre motif d'intérêt, il a souhaité la mort à quelqu'un.

§ III.

De l'impureté.

Voyez ce qui a été marqué au paragraphe septième du chapitre précédent.

§ IV.

De la colère.

Le pénitent examinera s'il ne s'est pas irrité contre lui-même au point de se souhaiter la mort.

Si dans un accès de colère il n'a point attenté à ses jours.

S'il ne s'est pas donné au démon, en se maudissant ou en se faisant de dangereuses blessures.

Si, sans motif légitime, il ne s'est pas laissé aller contre son prochain à des mouvements d'indignation et de colère.

S'il n'a pas usé à son égard de paroles outrageantes.

Si, dans sa colère, et n'ayant sur lui aucune espèce d'autorité, il ne l'a pas traité de voleur, d'ivrogne, d'imbécile, etc.; car c'est là un péché grave.

Si pour le diffamer il ne lui a pas reproché les fautes dans lesquelles il était tombé précédemment.

Si en son absence il n'a pas proféré contre lui les mêmes injures, et révélé les mêmes fautes.

S'il n'a pas maudit et donné au démon les créatures de Dieu. S'il n'a pas appelé sur leur tête ou sur la tête de ses serviteurs les vengeances du ciel; car dans l'un et l'autre cas, bien qu'à des degrés différents, il y a toujours matière à péché mortel.

S'il n'est pas têtu, colère, querelleur, emporté dans ses paroles, incapable de supporter la moindre contradiction.

Si de la colère il n'en est pas venu aux coups.

§ V.

De la gourmandise.

Le pénitent examinera s'il a observé les jeûnes de l'Église.

Si sans raison aucune il a mangé de la viande les jours défendus.

Si faute de s'observer sur la qualité et la quantité des aliments il a mis sa santé en danger.

S'il mange et s'il boit fréquemment avec trop d'avidité et trop d'appétit.

Si pour se procurer des mets rares et somptueux il se livre à de folles dépenses.

§ VI.

De l'envie.

Si volontairement il s'afflige du bien et de la félicité des autres; s'il supporte avec peine de les voir au-dessus de lui; si, à la cour, par exemple, il s'indigne de ce qu'un autre a plus de part aux faveurs du souverain, de ce qu'il occupe un rang plus élévé, de ce que ses affaires sont en meilleure voie, etc.

S'il se réjouit du mal de son prochain, et des disgrâces qui lui arrivent.

S'il en parle mal, afin d'établir sa réputation sur les ruines de la sienne.

S'il lui est arrivé de découvrir quelqu'une de ses fautes, afin de le perdre dans l'esprit des autres.

Si, pour le même motif, il a éprouvé du chagrin de ce que l'on parlait à sa louange.

§ VII.

De la paresse.

Si par paresse il a omis de faire une bonne œuvre, comme d'entendre la messe, de prier, surtout lorsqu'il y était obligé.

S'il fait l'œuvre de Dieu froidement, avec tiédeur et négligence.

S'il est inconstant dans ses bonnes résolutions, et si pour le moindre motif il laisse là ses exercices de piété.

S'il diffère de jour en jour de se donner entièrement à Dieu.

S'il dort plus longtemps qu'il ne faut.

S'il perd le temps en pensées vaines, en paroles oiseuses ou en actions inutiles.

S'il s'attriste outre mesure des maux et des calamités que Dieu lui envoie.

Si par contre il se laisse enfler par la prospérité, la faveur, le succès, oubliant que Dieu est le souverain dispensateur de toutes choses.

CHAPITRE XII

Des œuvres de miséricorde.

Le pénitent s'examinera sur le plus ou moins de négligence qu'il a apporté dans la pratique des œuvres de miséricorde spirituelle.

Si, y étant obligé par devoir, il a omis de donner des conseils ou des avis à ceux à qui ces avis et ces conseils eussent été salutaires.

Si, quand il l'a fait, il l'a fait avec si peu de modération et de réserve, qu'il en est résulté plus de mal que de bien.

S'il s'afflige à la vue des calamités, des hérésies, des discordes de tout genre qu'il y a dans le monde, et s'il prie Dieu de les faire cesser.

Pour ce qui est des œuvres de miséricorde corporelle, il examinera s'il a secouru son prochain dans ses nécessités; s'il a fait l'aumône aux pauvres, autant que ses ressources le lui permettent.

S'il supporte difficilement les pauvres; s'il en dit du mal, s'il les repousse comme des importuns; s'il se moque de leur infortune.

CHAPITRE XIII

De quelques accusations qui regardent plus particulièrement certains états.

Outre ces accusations qui sont communes à toutes sortes de personnes, il en est de particulières à certains états. C'est ainsi que les évêques, les curés, les prêtres, les religieux, les marchands, les juges, les procureurs, les fermiers, les pères de famille, etc., ayant tous des obligations différentes, doivent s'examiner sur ces obligations et voir s'ils s'en acquittent consciencieusement.

Les évêques, les curés auront à s'accuser s'ils n'ont pas résidé dans leur diocèse ou dans leur paroisse.

S'ils n'ont pas édifié leur troupeau par leur doctrine, leurs exemples et leurs prières.

Les prêtres, s'ils n'ont pas été fidèles à réciter leur office et à célébrer la sainte messe.

Les religieux, s'ils ont manqué à quelqu'un de leurs vœux ou aux obligations de leur ordre.

Les juges, si, à raison de certaines influences ou pour avoir reçu des présents, ils ont violé la justice ou différé de la rendre.

Les procureurs, s'ils se sont constitués défen-

seurs de l'injustice; s'ils ont traîné en longueur les procès, ou négligé d'étudier leurs causes.

Les plaideurs, s'ils ont demandé ce qui ne leur était point dû; s'ils ont cherché à entraver la marche des affaires; s'ils ont caché ou anéanti des écritures qui eussent pu faire découvrir la vérité; s'ils ont tâché de corrompre les juges par des présents, par des promesses, ou bien en faisant agir leurs amis.

Les témoins, s'ils n'ont pas dit toute la vérité, sans artifice et sans déguisement.

Les marchands, s'ils se sont livrés à quelque commerce défendu; si, dans les ventes, dans les achats, ils n'ont pas observé les règles de la justice.

Enfin, pour terminer, chacun s'accusera en parcourant les diverses obligations de l'état qu'il professe.

CHAPITRE XIV

Avis généraux pour distinguer le péché mortel du péché véniel.

Dans la longue énumération de péchés que nous venons de faire, il aurait été expédient d'indiquer quels sont les péchés mortels et quels sont les péchés véniels, attendu que si nous sommes obligés de confesser les premiers, il dépend absolument

de nous de confesser ou de ne pas confesser les seconds; mais comme cela nous eût entraîné dans de trop longs détails, nous allons donner maintenant quelques avis généraux, nous en remettant pour le reste à la sagesse du confesseur.

Deux règles nous aideront à établir la différence qui existe entre le péché mortel et le péché véniel. La première, c'est que tout ce qui est directement opposé à la charité, c'est-à-dire à l'amour de Dieu et à l'amour du prochain, est péché mortel. Or, d'après cette règle, tout ce qui se fait contre l'honneur de Dieu ou le bien du prochain, en matière grave, comme ôter la réputation à quelqu'un, lui causer du dommage, etc., est péché mortel. Il suffit, en effet, d'un acte semblable pour éteindre la charité, qui est la vie de l'âme, et le péché n'est appelé mortel que parce qu'il détruit cette vie. On regarde, au contraire, comme péché véniel, tout ce qui se fait, non pas contre la charité, mais en dehors de la charité : telles sont les paroles oiseuses, la vaine gloire, la colère, la paresse, la gourmandise qui n'est pas poussée jusqu'à l'excès, et autres fautes de ce genre.

La seconde règle, plus précise encore, c'est que tout ce qui est directement opposé aux commandements de Dieu et de l'Église est péché mortel. Ainsi donc, quiconque pèche contre l'un de ces commandements : — Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras en le sachant; — Luxurieux

point ne seras de corps ni de consentement, etc.; — Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an; — Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement, etc., — pèche mortellement.

Mais ici il faut remarquer qu'un acte qui, de sa nature, est péché mortel, peut devenir véniel de deux manières : 1° quand il y a légèreté de matière, comme par exemple si quelqu'un a dérobé une simple grappe de raisin ou tout autre objet de peu de valeur; 2° quand il y a défaut d'advertance ou défaut de consentement, comme par exemple si quelqu'un a eu de mauvaises pensées, et que sans s'y être arrêté volontairement, il ne les a pas repoussées avec assez d'énergie. Dans ce cas, le péché, qui de sa nature était mortel, n'est plus que véniel à cause de l'imperfection de l'acte.

Il faut remarquer aussi qu'il y a trois sortes de préceptes : les uns négatifs, comme celui de ne pas tuer, lesquels obligent toujours et en tout temps; les autres affirmatifs, comme le précepte de faire l'aumône, de se repentir de ses péchés, d'aimer Dieu, qui obligent toujours, mais non pas en tout temps, c'est-à-dire qui n'obligent que lorsqu'il y a nécessité. Enfin, il y en a d'autres, négatifs et affirmatifs tout à la fois, comme le précepte de ne pas retenir le bien d'autrui, de le restituer, qui aussi obligent toujours et en tout temps. D'où il suit que ce n'est point assez pour le débiteur

d'avoir l'intention de restituer plus tard, mais qu'il est tenu de restituer immédiatement et dès qu'il le peut.

CHAPITRE XV

De la troisième partie du sacrement de Pénitence qui est la Satisfaction.

Après avoir parlé de la Contrition et de la Confession, il est temps que nous nous occupions de la Satisfaction, qui est la troisième partie du sacrement de Pénitence, celle qui a pour objet de faire réparation à Dieu en punissant d'une manière convenable le pécheur qui l'a outragé. Bien que nous ayons traité ailleurs ce sujet à propos du jeûne, nous croyons devoir y revenir dans cette circonstance. Posons d'abord en principe que les violateurs de la loi divine, comme les violateurs de la loi humaine, sont soumis à certaines peines.

Ces peines établies par la justice divine, il faut nécessairement qu'ils les subissent ou dans cette vie ou dans l'autre, c'est-à-dire ou dans l'enfer, ou dans le purgatoire, ou pendant qu'ils sont encore sur la terre. Dans l'enfer, ce sont des peines éternelles; dans le purgatoire ces peines ne sont pas éternelles; mais, au dire de saint Augustin,

elles sont si intenses et si terribles, qu'aucune de celles que nous souffrons ici-bas, pas même celles qu'ont endurées les martyrs, ne peuvent leur être comparées. Il existe pourtant un moyen de s'y soustraire, c'est de jeûner et de nous imposer des pénitences corporelles. Faible compensation, me direz-vous; mais compensation que Dieu accepte, parce qu'il a bien plus d'égard à notre bonne volonté qu'à la valeur de nos œuvres. Il est certain, d'ailleurs, que l'acte libre étant plus méritoire que celui qui est imposé de vive force, une peine légère supportée librement ici-bas l'emporte de beaucoup sur la plupart de celles que nous subirons forcément dans le purgatoire.

Vous me demanderez peut-être : Comment se fait-il qu'il n'en soit pas du sacrement de Pénitence comme du sacrement de Baptême, lequel remet tout à la fois le péché et la peine qui est due au péché? A cela je réponds qu'il y a une grande différence entre les deux sacrements. Qu'est-ce, en effet, que le Baptême? C'est la régénération spirituelle, la renaissance, pour ainsi dire, de l'homme intérieur. Or, de même qu'une chose qui naît de nouveau cesse d'être ce qu'elle était, et reçoit une nouvelle vie qui n'a plus rien de commun avec la première (ainsi qu'on peut s'en convaincre en examinant ce qui se passe, lorsque d'une graine il se forme un arbre), de même celui qui naît spirituellement cesse d'être ce vieil homme, c'est-à-

dire cet enfant de perdition et de colère qu'il était auparavant, et devient un homme nouveau, c'est-à-dire un enfant de bénédiction et de grâce, libre de tout péché et par conséquent exempt de toute peine. Mais le sacrement de Pénitence n'opère pas de la même manière, il ne régénère pas, il est simplement un remède; tantôt il guérit radicalement, tantôt il laisse subsister des restes de maladie qui ne cèdent qu'à la longue et grâce à un régime sévère. En d'autres termes, si la contrition du pécheur est parfaite (comme dans le cas de Madeleine et d'une foule d'autres), il lui obtient tout à la fois la rémission de la peine et la rémission de la coulpe; si elle est imparfaite, il ne lui obtient que la rémission de la coulpe, ou tout au plus d'une partie de la peine, à tel point qu'il lui reste encore à compléter celle-ci ou dans cette vie ou dans l'autre. Un exemple va nous rendre ceci plus clair. Il peut se faire qu'après avoir mérité la mort pour crime de haute trahison, un homme rende ensuite de tels services à son roi, que celui-ci lui accorde rémission pleine et entière de sa peine; mais il peut se faire aussi que ses services n'ayant pas la même importance, le roi se contente de commuer la sentence de mort en celle d'un bannissement temporaire. C'est ainsi qu'en usa David avec son fils Absalon. Absalon avait fait périr son frère Amon, et le roi, indigné, l'avait chassé de son royaume; après trois

ans, néanmoins, il lui pardonna son crime, mais à la condition qu'il ne viendrait pas à la cour et qu'il ne paraîtrait pas en sa présence. Dans le sacrement de Pénitence, Dieu n'agit pas autrement : quand la contrition du pénitent laisse quelque chose à désirer, il lui fait remise de sa faute, de la peine éternelle, et même d'une partie de la peine temporelle ; mais jusqu'à ce qu'il se soit entièrement purifié ou en ce monde ou dans l'autre, il lui refuse l'entrée de son palais et ne lui permet pas de voir sa face. En voulez-vous des exemples? Voyez David, il se repent de l'adultère qu'il a commis, il le confesse ; Dieu le lui pardonne, Dieu lui rend sa grâce et son amitié ; mais cela n'empêche pas que plus tard il ne lui envoie des maux et des calamités de tout genre. Voyez Moïse et Aaron : quel péché fut jamais plus certainement pardonné que celui dont ils se rendirent coupables aux Eaux de contradiction? Et cependant, la justice de Dieu ne se relâcha en rien de sa rigueur. La sentence qu'elle avait portée reçut son exécution : ni l'un ni l'autre ne mit le pied dans la terre promise.

C'est ce qui arrive le plus souvent dans le sacrement de Pénitence : le pécheur reçoit le pardon de ses fautes, il est rétabli dans la grâce, et cela en vertu de la Passion de Jésus-Christ, qui opère d'une manière divine ; mais, parce que sa douleur n'est point parfaite, il demeure soumis à certaines peines qui varient au gré de la justice divine, et

dont il ne peut s'exempter qu'en faisant de bonnes œuvres. Or, parmi toutes ces œuvres, il est certain que les plus pénibles, les plus laborieuses, celles qui répugnent le plus à nos sens, étant les plus méritoires, sont aussi celles qu'il doit préférer. « En effet, dit saint Grégoire, puisque c'est la chair qui, pour satisfaire ses penchants, nous a jetés dans le vice, c'est à elle de nous en retirer, en prenant une voie contraire, c'est-à-dire en s'affligeant et en se mortifiant. Pour contenter la chair nous n'avons pas craint de déplaire à Dieu : eh bien! afin d'apaiser Dieu et de nous le rendre propice, ne craignons pas de déplaire à la chair, et de la fouler aux pieds. »

CHAPITRE XVI

De la Satisfaction considérée dans son principe et dans sa cause.

Maintenant que nous avons établi la nécessité de la Satisfaction, efforçons-nous d'en bien saisir le principe et la cause. Ce sera le moyen de connaître à quoi nous en tenir dans la pratique. Rappelons d'abord ce que nous avons dit au commencement de ce livre, à savoir que la grâce du repentir et de la conversion était la plus grande grâce, la

plus grande miséricorde que Dieu pût faire au pécheur en ce monde. En effet, bien que la gloire l'emporte sur la grâce (en ce sens que ce qui est achevé vaut mieux que ce qui est simplement ébauché), il est certain que l'âme qui passe du péché à la grâce, reçoit une plus grande faveur que celle qui de la grâce passe à la gloire.

Rappelons encore que si le Baptême, qui est la porte des sacrements et le principe même de notre régénération, apporte avec soi la grâce aussi bien que les vertus et les dons du Saint-Esprit qui en procèdent, la véritable pénitence, qui est le principe de notre résurrection, apporte les mêmes dons et les mêmes trésors. Elle fait plus encore, elle répand dans l'esprit de nouvelles clartés, de telle sorte que l'homme, qui auparavant était aveugle, et comme assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, voit et connaît parfaitement les choses spirituelles et divines; elle inspire au cœur des sentiments tout nouveaux de charité et d'amour de Dieu; et ces sentiments qui forment son essence aussi bien que celle des autres vertus, produisent constamment les effets les plus admirables. Et de fait, de même que l'amour naturel est le principe de toutes les affections et de toutes les passions naturelles, ainsi l'amour surnaturel de Dieu est le principe de toutes les affections et de toutes les passions surnaturelles, et ces affections et ces passions sont d'autant plus vives, qu'il est lui-même

plus violent. On peut dire aussi qu'elles varient selon les divers degrés de grâce que Dieu accorde, soit dans les conversions extraordinaires, comme celles de saint Paul et de saint Augustin, soit dans les conversions ordinaires, comme celles dont nous sommes témoins chaque jour.

L'âme véritablement pénitente éprouve un tel regret, un tel déplaisir d'avoir offensé Dieu, que, s'il lui était permis de revenir sur le passé, elle préfèrerait souffrir mille tourments, plutôt que de se résoudre à l'offenser de nouveau. Elle éprouve aussi une vive crainte de la Majesté divine : et en pensant qu'elle l'a si souvent outragée, que si souvent elle a provoqué sa colère, elle se reconnaît digne des plus grands châtiments. Elle éprouve en sa présence une honte irrésistible, comme serait celle d'une femme infidèle qui rentrerait dans la maison de son mari, après que celui-ci lui aurait pardonné sa faute; comme celle qu'éprouvait le Publicain de l'Évangile, lequel n'osait lever les yeux au ciel, tant il était rempli de confusion. Enfin elle éprouve un grand désir de satisfaire à Dieu par la pénitence, et de venger sur sa propre chair les offenses dont elle s'est rendue coupable envers lui. Voilà pourquoi, lorsqu'elle considère que c'est sa chair, que ce sont les appétits de sa chair qui l'ont détournée de l'amour et de l'obéissance qu'elle devait à son Seigneur et à son légitime Époux pour la jeter dans les bras des créa-

tures, elle entre dans une telle colère qu'elle voudrait la mettre en pièces, l'écraser, l'anéantir.

Pour mieux comprendre ceci, supposez qu'une jeune fille de condition, trompée par les artifices d'une femme perverse, donnât sa main à un autre qu'à son fiancé, vécût avec lui pendant quelque temps, puis vînt à découvrir son erreur; eh bien! pensez-vous qu'elle demeurerait tranquille, qu'elle n'éprouverait aucun sentiment d'indignation contre celle qui l'aurait ainsi déshonorée? Oh! sans doute, elle croirait peu faire si, pour se venger, elle pouvait tremper ses mains dans le sang de cette infâme créature. C'est là l'image de ce qui se passe dans l'âme, lorsque Dieu l'éclaire et lui ouvre les yeux. D'un côté elle comprend que Dieu est son légitime époux et sa dernière fin, et de l'autre elle est forcée d'avouer que si elle a tendu les bras aux créatures, si elle les a aimées d'un amour qui n'était dû qu'au Créateur, c'est à la sollicitation d'une femme abominable, c'est-à-dire à la sollicitation de sa propre chair qu'elle a obéi. Honteuse d'une pareille conduite, elle s'irrite contre celle qui a été la cause de son adultère, elle la hait d'une haine profonde, elle n'a plus qu'un désir, celui de lui faire éprouver sa vengeance. Ceci nous explique pourquoi, dans les premiers jours de leur conversion, certains pénitents montrent tant d'ardeur pour les disciplines, les cilices, les jeûnes et autres austérités semblables, que si on ne parvenait

à modérer leur zèle, ils auraient bientôt ruiné leur santé.

C'est cet esprit de pénitence qui animait le saint homme Job, lorsque s'adressant à Dieu, il lui disait : « Je vous ai offensé; que dois-je faire, ô Pas-« teur des hommes? » (Job, VII. 20.) Comme s'il eût voulu dire, ainsi que l'interprète saint Augustin : « Seigneur, je confesse ma faute; la peine que je mérite est si grande, qu'il n'y a pas pour moi de châtiment assez sévère. Que voulez-vous que je fasse? Je suis prêt à tout ce que vous exigerez de moi. Je n'ai autre chose à vous offrir qu'un cœur soumis par avance à tout ce que vous ordonnerez. Si vous commandez que je sois jeté au milieu des flammes, que mon corps soit coupé en morceaux, ou que j'endure quelque autre tourment, ce tourment fût-il encore plus effroyable, j'y consens, je m'y soumets. Me voici prosterné devant vous les mains et les pieds liés. Je ne fuis point, je n'en appelle pas de votre sentence, je ne récuse point votre juridiction, je n'allègue aucune excuse pour ma défense, je ne vous demande aucune faveur, je ne veux qu'une chose, c'est que vous me punissiez comme vous le voudrez. Soyez le couteau, et moi la chair. Coupez partout où il vous plaira, pourvu que vous me pardonniez mes péchés. »

C'est cet esprit qui animait le saint roi David lorsqu'il disait : « Je suis languissant et brisé; je

« rugis dans les frémissements de mon cœur. Sei-
« gneur, tous mes désirs sont en votre présence,
« et les soupirs de mon cœur ne vous sont point
« cachés. Mon cœur est dans le trouble, ma force
« m'abandonne. La lumière de mes yeux s'éteint,
« elle n'est plus à moi. » (Ps. XXXVII, 8-10.)

Modèle admirable pour tous ceux qui ont eu le malheur d'offenser Dieu ! ainsi devraient-ils gémir, s'humilier et faire pénitence. Car, comme dit un Docteur, « lorsqu'une âme s'est avilie au point d'abandonner Dieu et de lui désobéir pour se plonger dans les jouissances terrestres, il est bien juste qu'elle expie désormais ces jouissances par une vie de renoncement et de sacrifice. » Le châtiment est en quelque façon la réparation des désordres causés par le péché. Or, comme tout péché mérite châtiment, nul ne peut en dispenser le coupable. Vous avez abandonné le Créateur pour une vile créature, vous avez méprisé et indignement outragé la Majesté divine, il ne vous reste plus qu'un moyen de réparer le mal que vous avez fait ; c'est de vous humilier, de vous mépriser, de vous abaisser jusqu'à la poussière de la terre.

C'est du reste ce qui arrive chaque fois que les pécheurs ouvrent les yeux à la lumière d'en Haut, ils n'ont pas plutôt compris la douceur et l'immensité de la bonté divine, que reconnaissant leur bassesse et leur ingratitude, leur unique désir est de satisfaire pour les péchés qu'ils ont commis. En

preuve de ce que j'avance, pour l'instruction, et j'ose dire à la honte des chrétiens de notre siècle, je citerai les quelques exemples d'austérités dont saint Jean Climaque fut témoin et qu'il raconte lui-même à peu près dans les termes suivants :

« En entrant dans ce monastère, dit-il, je vis ce que l'œil du paresseux n'a point vu, ce que l'oreille du négligent n'a point entendu, ce que le cœur du lâche ne comprendra jamais. J'entendis des paroles, je vis des œuvres, capables, s'il est permis de parler de la sorte, de faire violence au Tout-Puissant et de le forcer à la miséricorde. Je vis quelques-uns de ces saints pénitents qui passaient les nuits entières, exposés à l'air, sans dormir, sans remuer de place; puis quand la nature semblait vouloir succomber, je les vis lutter contre eux-mêmes, s'adressant les plus vifs reproches, et chassant le sommeil de leurs yeux, pour ne point laisser de repos à leur corps. J'en vis d'autres qui tenaient constamment les yeux levés au ciel, pleurant amèrement, et demandant pardon et miséricorde; d'autres au contraire qui, à l'exemple du Publicain, les tenaient baissés vers la terre, se disant indignes de tourner leurs regards vers Dieu, de lui adresser la moindre prière, osant tout au plus lui offrir leur âme muette, silencieuse, remplie de confiance et de terreur. J'en vis d'autres revêtus de sacs, couverts de cilices, cachant leur face entre leurs genoux, ou bien frappant la terre

de leur front avec les signes de la plus amère douleur. Je vis autour de quelques-uns le sol baigné de larmes, et j'en aperçus d'autres qui se désolaient de ne pouvoir pleurer. Un grand nombre pleuraient et s'apitoyaient sur l'état de leur âme comme on a coutume de le faire aux funérailles d'un mort. Il y en avait qui frémissaient intérieurement et faisaient tous leurs efforts pour retenir leurs plaintes, puis tout à coup, quand la douleur prenait le dessus, on les entendait pousser des gémissements semblables aux rugissements du lion. Il y en avait enfin que l'on eût pris pour des statues de pierre, tant ils paraissaient absorbés, tant la douleur les avait rendus insensibles; depuis longtemps leurs larmes ne coulaient plus, et ils étaient là comme anéantis devant Dieu. »

Un peu plus bas le même Saint continue : « Vous les eussiez vus, le visage triste, marchant courbés jusqu'à terre, ne tenant plus à leur corps, mangeant leur pain comme de la cendre et mêlant leur boisson avec leurs larmes. S'il leur arrivait parfois de laisser échapper quelques paroles, c'étaient celles-ci : Malheureux que je suis ! malheureux que je suis ! c'est justice, c'est justice, Pardonnez-moi, Seigneur; Seigneur, pardonnez-moi. Il y en avait parmi ceux-ci qui, secs, décharnés, dévorés par la soif, tiraient la langue comme des chiens. Il y en avait qui pendant l'été demeuraient exposés aux ardeurs du

midi, et d'autres qui pendant l'hiver bravaient la gelée et le froid. Enfin, il y en avait qui se contentaient d'un peu d'eau pour rafraîchir leur langue, et d'autres qui après avoir mordu à leur pain, en rejetaient le reste, parce que, disaient-ils, la nourriture des hommes ne convenait nullement à ceux qui avaient mené la vie des bêtes.

« On conçoit sans peine que pour des hommes qui se livraient à de pareils exercices, les rires, les paroles oiseuses, les colères et les emportements n'étaient guère de saison; que les amusements, les soins du corps, les plaisirs de la table, et jusqu'à la plus petite fumée de vaine gloire, n'avaient pas grande chance de les toucher. Leur unique occupation était de crier jour et nuit vers le Seigneur, et de toutes parts s'élevait un concert de prières. Les uns, comme si la porte du ciel eût été là devant eux, disaient en se frappant rudement la poitrine : Juge miséricordieux, ouvrez la porte que nos crimes ont fermée. O Dieu, disaient les autres, « faites voir votre visage, et « nous serons sauvés. » (Ps. LXXIX, 4.) Seigneur, montrez-vous à ces pauvres misérables, qui sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort. « Hâtez-vous de nous prévenir, car nous sommes « devenus bien pauvres. » (Ps. LXXVIII, 8.) Qui sait, disaient-ils encore, si quelque jour le Seigneur ne nous regardera pas d'un œil favorable, si nous n'entendrons pas sa douce voix nous dire : Cap-

tifs, sortez de votre prison; aveugles, recevez la lumière?

« Toujours la pensée de la mort était présente à leur esprit, et s'interrogeant les uns les autres : Que croyez-vous, disaient-ils, que nous puissions attendre à cette heure? Quelle sera notre fin? L'arrêt de notre condamnation aura-t-il été révoqué? Nos prières seront-elles montées jusqu'à Dieu, et, dans le cas où elles seront montées jusqu'à lui, les aura-t-il accueillies? Savons-nous l'effet qu'elles auront produit, jusqu'à quel point elles auront apaisé son courroux? Partant d'une bouche aussi impure que la nôtre, sommes-nous assurés qu'elles aient pu toucher son cœur? Les anges, à la garde desquels nous avons été confiés, s'empresseront-ils autour de nous, ou bien la puanteur de nos crimes les tiendra-t-elle éloignés? A ces questions, quelques-uns répondaient : Qui sait, mes frères, comme dirent les Ninivites, « qui sait si Dieu ne reviendra pas vers nous « pour nous pardonner? » (Jonas, III, 9) et nous ne périrons pas. Continuons donc de pleurer jusqu'à la fin de notre vie; le Seigneur est miséricordieux, notre persévérance désarmera sa colère. Courons, mes frères, courons, car nous avons besoin de courir, et de courir de toutes nos forces pour retourner au lieu d'où nous sommes tombés. Courons sans cesse vers ce but, n'épargnons pas notre chair corrompue, faisons-lui sentir les effets

de notre vengeance et crucifions-la sans pitié, puisqu'elle nous a crucifiés la première.

« Mais c'est l'apparence extérieure de leurs corps qu'il fallait voir : leurs visages étaient aussi pâles que ceux des morts, leurs yeux languissants et abattus, leurs joues livides et desséchées. Les flots de larmes qui s'échappaient continuellement de leurs yeux en avaient détaché les cils, et, à force de prier, leurs genoux étaient devenus calleux comme ceux des chameaux. La plupart crachaient du sang, tant étaient rudes les coups dont ils se frappaient la poitrine. Il n'était pas rare de les entendre prier leur supérieur, un ange véritable, qu'il voulût bien leur enchaîner le cou et les mains, leur mettre des entraves aux pieds et les laisser dans cet état jusqu'au moment où on les porterait au tombeau, si toutefois on croyait devoir leur rendre cet honneur; car ils s'en jugeaient indignes.

« Mais lorsque l'un d'entre eux était sur le point d'expirer, le spectacle devenait bien plus effrayant. Ses compagnons, s'approchant alors de sa couche et se plaçant autour de lui, lui demandaient avec un visage abattu, des paroles entrecoupées et des instances incroyables : Mon frère, comment vous trouvez-vous maintenant? Que se passe-t-il en vous? Que nous dites-vous? Quelles sont vos espérances? Que pensez-vous que vous allez devenir? Avez vous trouvé ce que vous cherchiez? Êtes-vous

arrivé au port du salut? Vous a-t-on donné un gage de sécurité? Avez-vous senti au fond de votre cœur une lumière nouvelle? Avez-vous entendu une voix qui vous dît : « Vos péchés vous sont « pardonnés. » (Luc, v, 23.) « Votre foi vous a « sauvé » (Matth., ix, 22); ou bien ces terribles paroles : « Que les impies et tous ceux qui ont « oublié le Seigneur soient précipités dans l'en- « fer. » (Ps. ix, 18.) « Liez-lui les mains et les « pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, » (Matth., xxii, 13); ou bien encore : Otez de là le méchant, « il ne verra point la gloire du Sei- « gneur. » (Is., xxvi, 10.) Vous ne répondez pas, mon frère! Un mot, s'il vous plaît, afin que nous sachions ce qui nous est réservé plus tard. Votre cause va se décider bientôt, votre sort est à peu près fixé; mais notre cause est encore pendante, et il est peut-être temps encore de prévenir une condamnation. A toutes ces demandes quelques-uns répondaient : « Béni soit le Seigneur, qui ne « nous a pas livrés à la dent de nos ennemis » (Ps. cxxiii, 5); d'autres répondaient avec l'accent de la plus profonde tristesse : Malheur à l'âme qui n'a pas été fidèle à sa vocation, elle comprendra à cette heure ce que l'éternité lui prépare.

« En voyant et en entendant les choses que je viens de rapporter, je demeurai éperdu, épouvanté, et lorsque je me mis à réfléchir aux fautes de ma vie, à la tiédeur de ma pénitence, que je

comparai ma conduite avec celle de ces saints personnages, peu s'en fallut que je ne me livrasse au désespoir. Parlerai-je maintenant du lieu qui leur servait de demeure? On ne saurait imaginer rien de plus laid, de plus obscur, de plus infect, de plus horrible, en un mot. C'était bien là une prison, ainsi qu'on l'appelait, et il suffisait de le voir pour se sentir porté à la pénitence.

« Ceci paraîtra incroyable et même impossible aux négligents et aux tièdes; mais les véritables pénitents le tiendront pour véritable. En effet, quand une âme se souvient d'avoir perdu la paix et l'amitié de Dieu, d'avoir rompu l'alliance qu'elle avait contractée avec lui, d'avoir sacrifié, avec les inestimables trésors de sa grâce, les consolations du Saint-Esprit, d'avoir éteint dans son cœur la flamme de la charité, de cette charité qui jadis lui faisait répandre de si douces larmes; quand, dis-je, elle se souvient de tout cela, elle se trouve pénétrée d'une si vive douleur, que non-seulement elle se sent disposée à endurer patiemment tous les maux, mais que volontiers, si on la laissait faire, elle crucifierait son corps et le mettrait en pièces. C'est ainsi qu'au souvenir de leur félicité passée, ces Pères vénérables, empruntant les paroles de Job (XXIX, 4, 3, 6), s'écriaient : « Qui me rendra ces jours de ma jeunesse, quand le « Seigneur habitait en secret dans ma tente; lorsque « son flambeau brillait sur ma tête, et que sa lu-

« mière me guidait dans les ténèbres ; quand je bai-
« gnais mes pieds dans des ruisseaux de lait, et que
« la pierre répandait pour moi des flots d'huile. »
C'est ainsi qu'au souvenir des doux et saints exercices qui étaient autrefois leur seule occupation, des consolations et des grâces que le Seigneur leur accordait avec tant de libéralité, ils se disaient en pleurant : Que sont devenues ces oraisons si pures qui s'élevaient jusqu'à Dieu, cette confiance qui nous animait, ces douces larmes qui adoucissaient l'amertume de nos cœurs? Qu'est devenue cette chasteté qui faisait notre gloire, cette fidélité et cette obéissance dont nous ne nous départions jamais envers celui que Dieu avait placé à notre tête? Qu'est devenue enfin la vertu et l'efficacité de nos prières? Hélas! tout a disparu, tout s'est évanoui comme de la fumée.

« Et pendant qu'ils exhalaient ainsi leurs regrets, telle était leur douleur, telle était la haine dont ils étaient transportés contre eux-mêmes, qu'ils suppliaient le Seigneur de ne point épargner leur corps, et de lui faire expier ses désordres en l'accablant de toute espèce de maux. Tantôt ils lui demandaient des maladies aiguës ; tantôt ils souhaitaient de perdre les yeux et la vue, afin de n'être plus qu'un spectacle de misères ; tantôt ils faisaient des vœux pour que leurs membres devinssent difformes, pour que leurs mains et leurs pieds fussent paralysés, persuadés qu'en souffrant

maintenant de la sorte, ils n'auraient plus rien à craindre dans l'avenir.

« Quant à moi, je ne sais, mes frères, comment il me fut possible de passer trente jours au milieu de scènes aussi émouvantes. Ce temps expiré, je me décidai enfin à prendre congé du supérieur du monastère, et comme il s'aperçut du trouble et de l'étonnement où j'étais plongé : Eh bien ! père Jean, me dit-il, avez-vous vu les efforts de ces combattants? — Je les ai vus, Père, lui dis-je, je les ai vus, et j'en suis émerveillé. A mon avis, il vaut bien mieux être tombé et pleurer comme eux, que de rester debout sans pleurer. C'est à leur chute sans doute que, la grâce de Dieu aidant, ils doivent de s'être élevés si haut. »

Ce qui précède est tiré presque mot pour mot de saint Jean Climaque, lequel raconte des choses encore plus admirables et plus surprenantes, non pas sur ouï-dire, mais comme en ayant été lui-même le témoin. J'ai cru devoir le citer tout au long pour plusieurs raisons : c'est d'abord afin que nous nous humiliions, que nous nous confondions en comparant la tiédeur de notre pénitence avec la rigueur et l'austérité de celle des anciens Pères; c'est ensuite pour que nous comprenions jusqu'où peuvent aller la charité et la lumière du Saint-Esprit, charité et lumière auxquelles tous les fidèles, n'importent les temps où ils vivent, sont en droit de prétendre, du moment qu'ils s'efforcent

de marcher sur les traces de leurs devanciers; c'est, en troisième lieu, pour que, ranimant notre confiance et sortant de notre sommeil, nous travaillions désormais avec plus d'ardeur, dans la pensée que les saints n'avaient point des corps différents des nôtres, et que leur Dieu, qui les aidait et les soutenait, est aussi notre Dieu. Je n'ai pas craint de rapporter ces grands exemples qui, à coup sûr, trouveront peu d'imitateurs; mais il m'a semblé, du moins, qu'en les lisant chacun comprendra que ce serait folie de se croiser les bras et de rester sans rien faire. On aurait tort de se décourager, parce que l'on n'est pas parvenu à une si haute perfection : de même que dans le corps humain il y a différentes sortes de membres, les uns plus nobles et les autres moins nobles, et, dans le ciel, différentes demeures, les unes plus élevées et les autres moins élevées, il y a aussi dans l'Église divers degrés de mérites, diverses vocations, et, selon ces diverses vocations, diverses sortes de pénitence, au point que ce qui est nécessaire au salut des uns, n'est en aucune façon nécessaire au salut des autres. Du reste, rien ne nous oblige à faire tout ce qu'ont fait les saints; le plus souvent on nous propose leurs actions bien plus pour les admirer que pour les imiter. Ce qui sied à un géant ne sied guère à un nain, et telle chose qui est louable chez un homme parfait, devient ridicule là où la vertu fait défaut.

CHAPITRE XVII

Des trois œuvres principales par lesquelles on satisfait à la justice de Dieu.

Les œuvres de pénitence étant satisfactoires de leur nature, nous parlerons des trois principales, qui (comme l'enseigne l'Église, et les saints avec elle) sont le jeûne, l'aumône et la prière. Outre que ces œuvres se distinguent par leur sainteté et leur efficacité, il faut remarquer qu'elles contrarient notre chair, et que la douleur qu'elles causent est un moyen sûr d'expier le plaisir qui naît du péché. Remarquez encore qu'en général nous nous servons de trois choses pour offenser Dieu : de nos biens, de notre corps et de notre âme. Or, il est bien juste que nous lui offrions tout cela en sacrifice : que nous lui sacrifiions nos biens par l'aumône, notre corps par le jeûne, et notre âme par la prière. Enfin, comme tous les péchés que nous commettons sont ou contre Dieu, ou contre nous-mêmes, ou contre notre prochain, la prière est là pour rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, le jeûne pour châtier notre corps, et l'aumône pour subvenir aux besoins de nos frères.

§ 1.

De la première œuvre satisfactoire, qui est le Jeûne.

Il faut donc que celui qui veut sincèrement et de tout son cœur satisfaire à la justice de Dieu, s'applique à ces différents exercices, et commence par s'habituer au jeûne. Le jeûne, ainsi que nous le disions tantôt, sert de contre-poids au plaisir, en même temps qu'il châtie la chair, qui est presque l'unique cause de nos égarements. « Par le jeûne, dit saint Bernard, nous nous abstenons des choses permises; et en nous abstenant des choses permises, nous obtenons le pardon de celles qui sont défendues. Un jeûne de quelques heures ou de quelques jours rachète les jeûnes que pendant toute l'éternité nous serions obligés de subir dans l'enfer; car nous avons mérité l'enfer par nos péchés, et dans l'enfer, où depuis tant d'années le mauvais riche demande une seule goutte d'eau sans pouvoir l'obtenir, il n'y a ni nourriture, ni consolation, ni perspective du moindre soulagement. Heureux jeûne, par conséquent, celui qui nous exempte d'un tel jeûne, qui nous soustrait à de tels supplices! Non-seulement, continue le même Saint, non-seulement le jeûne nous purifie de nos péchés, mais il déracine nos vices; non-seulement il nous obtient le pardon de nos péchés, mais il nous

mérite la grâce ; non-seulement il efface nos péchés passés, mais il nous préserve de ceux que nous pourrions commettre à l'avenir. » En effet, comme dit saint Pierre de Ravenne, « le jeûne est le palais de Dieu, le quartier général de Jésus-Christ, le rempart de l'Esprit-Saint, la bannière de la foi, le signe de la charité, l'étendard de la sainteté. » — « Le jeûne, dit saint Augustin, purifie l'âme, élève les sens, soumet la chair à l'esprit, rend le cœur contrit et humilié, dissipe les ténèbres de la concupiscence, apaise les ardeurs de la luxure, allume le feu de la charité. Le jeûne réprime nos appétits, mortifie nos passions, règle notre conduite, et tempère nos convoitises. Le jeûne est le frère de la pauvreté, le fils de la pénitence, le père de la chasteté, le compagnon de la prière, le couteau qui tranche l'amour-propre, le gardien de notre salut, le moyen le plus efficace pour calmer la colère de Dieu et attirer sur nous ses miséricordes. C'est par le jeûne que les Ninivites désarmèrent le Seigneur. C'est par le jeûne et en s'humiliant que les enfants d'Israël furent délivrés de leurs ennemis, que les trois jeunes Hébreux échappèrent à la fureur du roi de Babylone, qu'Élie fut enlevé au ciel, emporté sur un char de feu, que Moïse reçut la loi de Dieu, et que le Fils de Dieu lui-même, sans y être obligé, mais pour nous servir d'exemple, se prépara à la prédication de l'Évangile. »

Que celui donc qui veut satisfaire à Dieu, tirer vengeance de ses ennemis et jouir des priviléges dont nous venons de parler, s'arme d'une sainte et violente colère contre sa propre chair; qu'il en fasse justice, et que pour la châtier il emploie les jeûnes, les veilles, les disciplines, les cilices, les vêtements grossiers, les lits durs et peu commodes, en un mot, toutes les austérités qui lui viendront à l'esprit. De cette manière non-seulement il offrira à Dieu une juste satisfaction, mais après avoir terrassé le plus puissant de ses ennemis, il fera de son corps et de son âme le temple vivant de l'Esprit-Saint. En tout ceci pourtant la sagesse et la modération sont d'une absolue nécessité, et il faut que nous châtiions le corps sans le détruire, parce qu'autrement nous nous mettrions dans l'impossibilité de servir le Seigneur. Dieu avait ordonné que dans tous les sacrifices on lui offrît du sel. Le sel est l'image de la discrétion qui doit présider à nos exercices spirituels; car, faute de cette discrétion, il arrive souvent que les personnes pieuses, après avoir compromis leur santé, sont forcées de s'arrêter au milieu du chemin, abandonnent leurs pratiques de piété, et par suite, ce qui est pire encore, se relâchent dans la vertu.

§ 11.

De la deuxième œuvre satisfactoire, qui est l'Aumône.

Mais pour que le jeûne soit plus profitable il faut qu'il soit accompagné des œuvres de miséricorde. « Le jeûne sans la charité et sans l'aumône, dit saint Augustin, est une lampe sans huile. » « Mes frères, dit-il encore, faites l'aumône, et vos prières seront exaucées, et Jésus-Christ vous aidera à changer de vie; il vous pardonnera vos péchés, il vous défendra des maux qui vous menacent, il vous accordera les biens éternels. » — « Le jeûne, dit saint Pierre de Ravenne, guérit bien les infirmités des vices et des passions, en faisant disparaître les causes du péché; mais sans la pureté, la miséricorde et l'aumône, l'âme ne jouit jamais d'une santé parfaite. » — « Le jeûne, continue-t-il, guérit les blessures faites par le péché; mais sans le baume de la miséricorde, il n'en détruit point les cicatrices. » — « L'aumône, » disait Tobie, en parlant à son fils, « délivre de « tout péché et de la mort; elle ne laisse point « l'âme aller dans les ténèbres. » (Tob., IV, 11.) « L'eau, » dit l'Ecclésiastique (III, 33.), « éteint le « feu dans sa force, et l'aumône résiste au pé- « ché. » — « Admirable effet de l'aumône, s'écrie saint Ambroise, les eaux qui s'échappent de

cette source suffisent pour abattre les flammes du péché, le torrent qu'elles forment éteint complétement l'incendie des vices. L'aumône apaise la colère du Seigneur alors même qu'il est sur le point de faire éclater sa vengeance. » — « De même, dit saint Augustin, que les eaux du Baptême éteignent le feu de l'enfer, l'aumône et les œuvres de justice éteignent les flammes du péché. Ce que le Baptême a opéré une fois, l'aumône comme un second Baptême l'opère tous les jours, et chaque fois qu'on la fait. » Je n'ignore pas que la comparaison n'est pas juste de tout point, mais on ne pouvait mieux louer et exalter l'aumône qu'en la mettant, pour ainsi dire, sur la même ligne que le Baptême, qui est le principe de notre régénération et la porte même de la vie. Pour détourner de la tête de Nabuchodonosor la terrible sentence que le Ciel avait portée contre lui, le prophète Daniel ne trouva pas de meilleur conseil à lui donner que celui de faire l'aumône. « O roi, » lui dit-il, « que « mon conseil te soit agréable, rachète tes péchés « par l'aumône, et tes iniquités par la miséri- « corde envers les pauvres. » (Dan., IV, 24.) Il savait, en effet, que le plus sûr moyen d'obtenir miséricorde auprès de Dieu, est d'user de miséricorde envers les hommes; « car, » comme dit le Sauveur (Luc, VI, 38), « on nous mesurera avec « la même mesure dont nous nous serons servis « pour mesurer les autres. » Après cela il est fa-

cile de comprendre comment, au jour du dernier jugement, on fera si grand cas des œuvres de miséricorde. « Il est écrit, dit saint Augustin, Rachetez « les péchés par l'aumône. » Or, le Seigneur estime l'aumône, parce qu'en fin de compte c'est à cause d'elle qu'il récompensera ses élus. Il me serait bien difficile, semblera-t-il leur dire, d'user de miséricorde envers vous, après avoir fait l'examen de votre conduite; « venez » pourtant, « possédez le « royaume des cieux; car j'ai eu faim, et vous « m'avez donné à manger, etc. Venez, possédez le « royaume des cieux, » non pas parce que vous n'avez pas commis de péchés, mais parce que vous avez racheté vos péchés par vos aumônes. « Allez, » au contraire, dira t-il, aux méchants, « allez au feu éternel, » non pas parce que vous avez commis des péchés, mais parce que vous ne les avez pas rachetés par vos aumônes; car si vous les eussiez rachetés je ne vous condamnerais pas maintenant. » Ainsi parle saint Augustin. Saint Pierre de Ravenne s'exprime d'une façon bien plus énergique encore. « C'est chose admirable, dit-il, combien l'aumône corporelle est agréable à Dieu. En effet, dans le royaume du ciel en présence des Anges, devant l'immense assemblée des bienheureux, il n'est fait mention ni de la mort d'Abel, ni du monde sauvé par Noé, ni de la foi d'Abraham, ni de la loi de Moïse, ni de la croix sur laquelle mourut saint Pierre, mais on ne trouve pas assez

d'éloges pour le morceau de pain qui a été donné au pauvre. » Touché de la beauté et de l'efficacité de l'aumône, saint Jean Chrysostome en parle en ces termes : « L'aumône, dit-il, est l'amie de Dieu, et ne quitte jamais sa présence ; elle obtient grâce pour qui elle veut, elle rompt les liens du péché, elle dissipe les ténèbres de nos passions, et elle en apaise les flammes. Les portes du ciel s'ouvrent devant elle comme devant une reine ; personne n'ose lui demander qui elle est, ni ce qu'elle désire. C'est au contraire à qui lui fera l'accueil le plus bienveillant. Elle est vierge, ses ailes sont d'or, ses vêtements resplendissent de beauté, son visage est doux et affable, et telle est la rapidité de ses mouvements, que dans un clin d'œi lelle se transporte au pied du trône de Dieu. »

Puisque l'aumône est si efficace, que celui qui veut satisfaire à Dieu et obtenir miséricorde « se « revête donc, » comme dit l'Apôtre, « d'entrailles « de miséricorde » (Coloss., III, 12), prenantpart aux misères des pauvres, les aidant, s'il ne peut de sa bourse, du moins de ses conseils, de ses avis, de ses prières, et, s'il ne peut pas même cela, leur témoignant le plus vif intérêt et sympathisant avec toutes leurs peines ; « car, comme dit saint Grégoire, il n'y a pas moins de mérite à compatir aux malheurs de nos frères, c'est-à-dire à leur donner notre âme, qu'à leur faire l'aumône. » En

terminant, remarquons avec saint Augustin que, lorsqu'il s'agit d'obtenir le pardon de nos péchés, la plus efficace de toutes les œuvres de miséricorde, est de pardonner de bon cœur à ceux qui nous ont fait quelque injure. « O homme, s'écrie saint Pierre de Ravenne, à chaque instant tu commets des péchés, et cependant tu es bien aise que toujours on te pardonne. Veux-tu qu'on te pardonne? eh bien! commence par pardonner, sache qu'en pardonnant aux autres tu te pardonnes à toi-même. » Saint Césaire parle dans le même sens. « Vous n'avez pas, dit-il, de quoi racheter les captifs, et vêtir ceux qui sont nus, appliquez-vous à bannir de votre cœur tout sentiment de haine, ne rendez pas le mal pour le mal, aimez vos ennemis, priez pour eux, et confiants dans la miséricorde et la promesse de Dieu, dites-lui : Seigneur, donnez-moi, parce que j'ai donné; pardonnez-moi, parce que j'ai pardonné. »

§ III.

De la troisième œuvre satisfactoire, qui est la Prière.

La prière n'est pas seulement une œuvre satisfactoire, elle est aussi le moyen le plus ordinaire par lequel nous puissions obtenir la contrition et le pardon de nos fautes, ainsi que cela ressort de l'histoire du Publicain et de celle de l'Enfant pro-

digue. « Tournez-vous vers Dieu, » nous dit le Prophète, « portez-lui vos paroles. Tournez-vous « vers le Seigneur, et dites-lui : Ote-nous nos « iniquités, reçois notre offrande, et nous te ren- « drons le sacrifice de nos lèvres. » (Osée, XIV, 2, 3.) C'est ainsi que l'âme entre en commerce avec Dieu dans la prière, c'est-à-dire qu'elle touche son cœur, ce cœur plus dur que le diamant à l'endroit des orgueilleux superbes, plus tendre que la cire qui se fond, à l'endroit des pénitents et des humbles. En effet, dites-moi quel est celui qui oserait s'inscrire en faux contre cette promesse formelle : « Quiconque invoquera le nom du Sei- « gneur, sera sauvé ? (Osée, II, 32.) Maintenant si nous voulons que la prière s'élève et monte en haut, il faut nécessairement que nous lui adaptions les deux ailes dont nous parlions tantôt, je veux dire le jeûne et l'aumône ; car c'est avec ces ailes que prenant son essor elle ira jusqu'à Dieu. La raison de ceci est facile à comprendre. L'aumône qui accompagne la prière fait que celle-ci ne se présente point devant Dieu les mains vides, et d'ailleurs la miséricorde attire la miséricorde. « Vous aimez la prière, dit saint Jean Climaque, aimez aussi la miséricorde. Plus vous vous serez montré propice aux vœux du pauvre, plus Dieu sera prompt à vous exaucer. » De son côté, le jeûne aide au succès de la prière, en ce sens qu'il nous sert de préparation pour prier. A mesure que le corps de-

vient moins pesant l'âme s'élève avec plus de facilité; la prière de celui qui jeûne, outre qu'elle mérite davantage, est toujours plus spirituelle et plus pure. » — « L'âme de celui qui jeûne, dit le même Saint que nous venons de citer, prie avec sobriété et attention; mais l'âme de l'intempérant est remplie de vaines imaginations, quand elle ne l'est pas de pensées mauvaises. »

Mais, de même que le jeûne aide à la prière, la prière à son tour aide au jeûne. « La prière, dit saint Bernard, nous obtient la force de jeûner, et le jeûne nous mérite la grâce de prier. » L'esprit de mortification va de pair avec l'esprit d'oraison, et chacune de ces deux vertus contribue pour sa part à la sanctification de l'homme; « car, comme dit saint Jérôme, le jeûne guérit les vices du corps, et la prière, les infirmités de l'âme. »

La prière n'est donc pas seulement une œuvre satisfactoire, ainsi que nous avons tâché de le démontrer, elle est de plus une œuvre méritoire, impétratoire, et l'on peut dire qu'elle sert de fondement à la véritable dévotion. Elle est satisfactoire, parce qu'elle nous décharge des dettes que nous avons contractées par nos péchés. Elle est méritoire, parce qu'elle nous mérite une augmentation de grâce et un accroissement de gloire. Elle est impétratoire, parce qu'elle nous obtient ce que nous demandons avec humilité; enfin elle sert de

fondement à la dévotion, parce que sans elle il n'y aurait en nous ni lumière, ni goût des choses de Dieu, ni bons propos, ni désirs, ni paix, ni tranquillité, ni promptitude à bien faire, rien, en un mot, de ce qui constitue la véritable dévotion. Tels sont les fruits qui naissent de la prière, mais nous ne pourrons les recueillir qu'à la condition de prier constamment, et avec le plus d'attention qu'il nous sera possible.

Nous reviendrons plus tard sur le même sujet; pour le moment, je me contenterai de renvoyer le lecteur aux prières et aux considérations qui se trouvent au commencement de ce livre. Qu'il les lise avec soin; pendant, avant et après sa confession, qu'il se pénètre bien des sentiments qui y sont exposés, et qu'il insiste en particulier sur le souvenir des bienfaits de Dieu et de sa propre ingratitude; car, c'est par là surtout qu'il parviendra à concevoir un profond repentir de ses fautes et un vif désir de satisfaire à Dieu par la pénitence. Après s'être exercé quelque temps de cette façon, il pourra recourir aux prières et aux considérations du livre cinquième; et passant ainsi tour à tour d'un exercice à l'autre, il recevra chaque jour de nouvelles lumières, il se sentira plus porté vers les choses de Dieu, et désormais il le servira sans éprouver le moindre dégoût.

CHAPITRE XVIII

Examen de conscience à l'usage des personnes qui se confessent souvent.

Après avoir dit ce qu'il faut pour l'instruction des personnes qui ne se confessent qu'à de rares intervalles, il est temps que nous enseignions à celles qui sont dans l'habitude de se confesser souvent, de quelle manière elles doivent faire leur examen et leur préparation. La plupart de ces personnes sont sujettes à de grands scrupules et croient mal se confesser, parce que, bien qu'elles soient certaines d'avoir commis une foule de fautes, ces fautes ne leur reviennent pas à l'esprit, au moment où elles s'examinent.

Cette perplexité naît de deux causes : d'abord de la difficulté qui existe pour l'homme de se connaître et de connaître tous les plis et replis de sa conscience ; « qui peut comprendre tous les égare-« ments du cœur ? » disait le Prophète ; « purifiez-« moi, Seigneur, de mes fautes cachées (Ps. XVIII, 12) : ensuite de la difficulté qu'il y a à connaître les péchés dans lesquels, au dire du Sage, « le « juste tombe sept fois par jour » (Ps. XXIV, 16),

parce qu'en général ce sont des péchés d'omission. Pour bien comprendre ceci, il faut savoir faire la différence entre les péchés de commission, qui consistent à faire quelque chose, comme tuer, voler, ravir l'honneur à quelqu'un, etc., et les péchés d'omission, qui consistent à ne pas faire quelque chose, comme ne pas aimer Dieu, ne pas jeûner, ne pas prier, etc. Les premiers sont très-apparents et par conséquent très-faciles à voir; mais il n'en est pas de même des seconds, qui n'ont rien à l'extérieur par où on puisse les distinguer. Or, comme d'un côté les personnes pieuses ne font que rarement des péchés de commission, et que de l'autre (pour peu qu'elles soient simples), elles ne s'aperçoivent point des péchés d'omission, il n'est pas étonnant qu'elles se trouvent dans l'embarras lorsqu'il s'agit de se confesser. Nous allons donc tâcher de leur venir en aide en entrant dans quelques détails sur les fautes qu'elles commettent le plus habituellement; et parce que ces fautes sont ou contre Dieu, ou contre le prochain, ou contre elles-mêmes, nous en ferons trois sujets d'examen. Je sais très-bien que la plupart de ces fautes ne sont pas même des péchés véniels; mais elles sont des imperfections et des défauts qui peuvent le devenir, et dès lors ceux qui tendent à la perfection doivent s'imposer l'obligation de les accuser; je ne dis pas qu'ils doivent le faire chaque fois qu'ils s'approchent du saint Tribunal, car ils finiraient

par lasser la patience des confesseurs; il suffit qu'ils le fassent de temps en temps, et à l'approche des principales fêtes. Quant aux autres jours, chacun se confessera de la manière qu'il jugera le plus convenable pour la décharge de sa conscience.

§ 1.

De quelle manière les personnes pieuses doivent commencer leur confession.

Après avoir récité le *Confiteor* et avant de parler d'aucun péché en particulier, on s'accusera :

1° De ne s'être pas préparé comme il faut au sacrement de Pénitence et de n'avoir pas fait son examen avec toute la diligence qui convenait.

2° De n'être pas assez repentant de ses fautes et de n'avoir pas le ferme propos de ne plus les commettre.

3° De ne pas s'être approché de la sainte Table avec la pureté de conscience, le respect et la dévotion que l'on aurait dû y apporter, et après avoir communié, d'avoir négligé de se recueillir en présence de l'Hôte divin que l'on possédait au dedans de soi.

4° De n'avoir point songé à s'amender et à servir Dieu avec plus de zèle, mais d'être resté dans la tiédeur, et peut-être même d'avoir reculé en arrière. Cela dit, on s'accusera dans l'ordre suivant :

§ II.

Des péchés d'omission contre Dieu.

Par rapport à Dieu, on s'examinera sur les trois vertus théologales, c'est-à-dire sur la foi, l'espérance et la charité.

On s'accusera de n'avoir pas aimé Dieu de tout son cœur et de toute son âme, ainsi que l'on y était obligé, mais de s'être laissé aller à l'amour désordonné des créatures et des vanités du monde, tout comme si Dieu n'existait pas.

De n'avoir pas été ferme dans la foi, de n'avoir pas rejeté promptement les pensées et les imaginations que le démon suscitait dans l'esprit.

Lorsqu'on s'est trouvé dans la peine et dans l'affliction, de n'avoir pas eu recours à Dieu avec assez de confiance, de s'être découragé, de s'être inquiété outre mesure.

De n'avoir pas fait ses actions dans la seule vue de plaire à Dieu ; de les avoir faites par bienséance, par habitude, par goût, par un penchant naturel, ou pour tout autre motif d'intérêt.

D'avoir mis du retard et de la négligence à répondre aux inspirations du Seigneur, et de n'avoir pas écouté sa voix ; d'avoir souvent résisté au Saint-Esprit, faute de vouloir se faire un peu de violence ou s'imposer quelque contrainte. Ce péché, tou-

jours fort secret, échappe facilement à notre attention, mais on ne doit pas le traiter à la légère.

De n'avoir pas été reconnaissant envers Dieu, de ne l'avoir pas assez remercié de ses bienfaits, de n'avoir pas employé ces mêmes bienfaits à l'aimer et à le servir avec plus d'affection et de dévouement.

D'avoir vécu dans l'oubli du Seigneur, de s'en être comme interdit la pensée, au lieu de marcher en sa présence et de l'avoir toujours devant les yeux.

De n'avoir pas supporté patiemment les maux que Dieu nous envoie, de ne pas les avoir reçus comme venant de ses mains, de ne pas lui en avoir témoigné de la reconnaissance. On entrera dans le détail selon que la conscience parlera plus ou moins haut.

Enfin, on s'accusera de n'avoir pas eu assez de respect et de dévotion en assistant à la messe et aux offices, dans le lieu saint et en présence du très-saint Sacrement.

§ III.

Des péchés d'omission contre nous-mêmes.

L'homme se compose de différentes parties; il a un corps avec des sens, une âme avec des appétits, un esprit avec des facultés, que l'on nomme l'intelligence, la mémoire et la volonté. Or, il peut

lui arriver de pécher en renversant l'ordre qui doit régner dans chacune de ces différentes parties.

Il s'accusera donc de n'avoir pas traité son corps avec assez de rigueur et de sévérité pour tout ce qui regarde la nourriture, le vêtement et le sommeil; de l'avoir trop ménagé, et d'avoir trop recherché ses aises.

De n'avoir pas réprimé les écarts de son imagination, de n'avoir pas veillé à la garde de ses sens, de les avoir laissés se porter sur toute sorte d'objets; d'avoir voulu tout voir, tout entendre, parler à tout propos; de s'être entretenu de pensées vaines et frivoles qui l'ont empêché de se recueillir et de faire oraison.

De n'avoir pas mortifié ses appétits, de n'avoir rien fait pour dompter sa volonté, et résister à ses caprices; de lui avoir obéi au contraire en toutes choses; d'avoir manqué d'humilité, de n'avoir pas reconnu sa misère et sa bassesse, de ne s'être point regardé comme étant dépourvu de tout mérite.

D'avoir été tiède et froid dans l'oraison, de l'avoir laissée pour le motif le plus frivole, de ne pas y avoir apporté l'attention et le recueillement nécessaires.

§ IV.

Des péchés d'omission contre le prochain.

Il s'accusera encore de n'avoir pas aimé son pro-

chain comme lui-même, ainsi que Dieu le commande.

De ne l'avoir pas assisté dans ses besoins comme il devait et comme il aurait pu le faire.

De ne pas avoir eu assez de compassion pour ses maux et de n'avoir pas prié le Seigneur pour qu'il lui vînt en aide.

Les inférieurs s'accuseront d'avoir manqué d'obéissance et de respect à leurs supérieurs, et les supérieurs, ceux qui ont des enfants ou des domestiques, de ne pas les avoir instruits et châtiés, de ne pas leur avoir fourni ce dont ils avaient besoin, de ne pas avoir pris soin d'eux comme ils y étaient obligés.

§ V.

Des péchés de commission.

Après s'être accusé des péchés d'omission, on parcourra les dix commandements de Dieu et les sept péchés capitaux, et l'on s'accusera de tous les péchés de commission dont on aura connaissance ; ou bien on pourra aussi s'examiner rapidement sur les péchés que l'on a commis par pensées, par paroles ou par actions, et les accuser successivement.

Cela fait, on dira si l'on a manqué aux obligations de son état : le religieux, s'il a violé ses

vœux ou quelque point de sa règle; le juge, le médecin, le négociant, l'avocat, s'ils n'ont pas été exacts à remplir les devoirs inhérents à leur profession; le prince, s'il n'a pas gouverné selon les lois de la justice.

En terminant, on dira : Je m'accuse de tous ces péchés, et de tous les autres péchés que j'ai pu commettre par pensée, par parole, par action; par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute. J'en demande pardon à Dieu, et à vous, mon Père, la pénitence et l'absolution.

LIVRE TROISIÈME

DE LA COMMUNION

CHAPITRE I

De quelle manière on doit se préparer à la Communion.

Après avoir parlé de la Confession, il est naturel que nous parlions de la Communion; puisque d'ordinaire on ne va se confesser que pour pouvoir communier. En bonne règle, nous devrions commencer par faire ressortir les vertus et les effets admirables du sacrement de l'Eucharistie; mais comme ce sujet est susceptible de longs développements et qu'il nous entraînerait au delà des bornes que nous nous sommes prescrites, nous nous contenterons d'insister sur les dispositions nécessaires pour bien communier, et d'engager les chrétiens à ne rien négliger pour se préparer à recevoir un Sacrement qui non-seulement contient la source de toutes les grâces, mais dont l'effet est aussi de leur communiquer les mérites infinis de la Passion du Sauveur; car plus leur préparation sera sérieuse, plus les grâces qu'ils recevront

seront abondantes; et il leur arrivera comme à celui qui va puiser dans l'Océan, et qui en rapporte autant d'eau que le vase dont il se sert est capable d'en contenir. Leur bouche sera remplie, selon la promesse que le Seigneur fit autrefois à David : « Ouvre la bouche » de ton cœur, « et je la rem- « plirai. » (Ps. LXXX, 9.)

C'est une règle admise par tous les philosophes qu'un agent n'opère qu'en proportion des dispositions qu'il rencontre dans son sujet. Le feu, par exemple, agit rapidement sur le bois sec, mais non pas sur celui qui est vert. Or, comme dans la sainte Eucharistie c'est Jésus-Christ qui agit, il s'ensuit qu'il opère plus ou moins de fruits dans une âme, selon que cette âme est plus ou moins bien disposée. Au reste, l'expérience est là pour confirmer la vérité de cette observation.

Mais ce n'est pas seulement l'espérance d'avantages considérables qui doit nous rendre diligents, c'est encore la crainte d'attirer sur nous de grands malheurs. Autant les sacrements de la loi de grâce sont utiles à ceux qui les reçoivent avec les dispositions convenables, autant ils deviennent funestes à ceux qui les reçoivent indignement. « Voyez, dit un Docteur, comment le soleil, l'eau et l'air contribuent puissamment à faire pousser et fructifier les plantes qui sont vertes et pleines de séve, et comment, au contraire, ils les dessèchent et les corrompent lorsqu'elles ont perdu leur pre-

mière vigueur. Il en est de même du sacrement de l'Eucharistie, qui est la source de tous les biens. L'âme est-elle vivante et remplie de charité? il lui procure un nouvel accroissement de vertus et de grâces; est-elle languissante et sans vie? il ne fait que l'aveugler, l'endurcir et la rendre pire de jour en jour, non par quelque défaut d'efficacité qui soit en lui, mais parce qu'elle n'est pas bien disposée. Ceci est très-conforme à la nature même de ce Sacrement, qui est la nourriture spirituelle de l'âme. En effet, de même que le pain matériel est salutaire ou préjudiciable à notre corps, selon les dispositions dans lesquelles se trouve celui-ci, l'Eucharistie est salutaire ou préjudiciable à notre âme, selon que notre âme est bien ou mal préparée.

Maintenant si vous voulez savoir quelle est la préparation que demande un si grand Mystère, je vous dirai qu'elle nous est indiquée par la raison et la nature elle-même. En effet, plus les formes naturelles sont excellentes, et plus elles exigent de dispositions dans le sujet auquel elles s'appliquent. C'est ainsi, par exemple, qu'en s'épurant et en se transformant, les aliments passent successivement dans des organes toujours plus parfaits les uns que les autres. Il en est de même dans l'ordre spirituel, et les sacrements en particulier exigent des dispositions d'autant plus grandes qu'ils sont eux-mêmes plus augustes et

plus éminents. En effet, on peut recevoir certains sacrements à la seule condition d'avoir la douleur et le repentir de ses fautes, sans qu'il soit besoin de se confesser; mais telle est la dignité et l'excellence de l'Eucharistie, de ce Sacrement où Dieu réside, que pour tout homme qui se sent coupable d'un péché mortel, la confession est absolument nécessaire. J'ajoute que pour s'en approcher dignement, la confession ne suffit pas, et que l'on doit de plus y apporter un très-grand respect et une très-grande dévotion; ce en quoi il n'est pas possible de réussir si l'on ne s'applique à considérer les choses d'en Haut, et si l'on ne bannit de son esprit toutes les vaines imaginations, toutes les pensées du monde pour les fixer uniquement en Dieu. Ce n'est donc pas assez que notre conscience ne nous reproche rien, il faut encore que notre cœur, libre et dégagé de tout souci, soit tout entier à la grande action qu'il va faire. Lorsque Dieu ordonna à Moïse de gravir le faîte du Sinaï, il défendit en même temps qu'aucun homme ou aucun animal approchât de la montagne : non content de cela, afin de lui ôter tout sujet de distraction pendant qu'il s'entretiendrait seul à seul avec lui, il l'enveloppa d'une épaisse nuée. Or voilà de quelle manière le chrétien doit s'approcher de la Table sainte : comme un autre Moïse, il doit entrer dans une sorte de solitude, et là se tenir aussi élevé au-dessus de la terre, aussi absorbé en Dieu que si véritablement

il n'y avait plus que Dieu et lui dans le monde; comme un autre Moïse, il doit ôter sa chaussure avant de poser le pied sur la terre où Dieu se manifeste, c'est-à-dire se dépouiller de toute affection aux choses qui passent.

Et quoique ce complet détachement paraisse impossible à la nature humaine, il ne l'est pas pourtant à la charité et à la grâce divine; car, selon l'expression de l'Épouse des Cantiques (VIII, 6), « l'amour est fort comme la mort; » et de même que la mort rend le corps insensible aux objets qui l'environnent, de même la charité parfaite, en s'insinuant dans le cœur de l'homme, le transporte tellement en Dieu, qu'elle lui ôte toute pensée de ce qui n'est pas Dieu.

Je sais très-bien que la mort spirituelle dont il s'agit est un privilége particulier à l'Épouse, c'est-à-dire à l'âme qui par ses vertus s'est rendue digne de ce nom; mais on la propose à tous, et tous doivent la désirer, parce que ce Sacrement, qui est le pain des anges, demande de la part de ceux qui le reçoivent la pureté même des anges. Que chacun, du reste, fasse ce qui dépendra de lui pour s'absorber dans la pensée de Dieu; car Dieu sera là pour bénir ses efforts.

Et maintenant, pour en venir à des considérations moins générales, voici quelles sont les dispositions avec lesquelles on doit s'approcher du très-saint Sacrement de l'autel.

CHAPITRE II

De la première chose nécessaire pour communier dignement, qui est la pureté de conscience.

Avant toute chose, il faut que celui qui veut communier dignement, reconnaisse en toute humilité que de lui-même il est incapable de se préparer à une action aussi auguste, et que si Dieu n'y met la main, il n'y a ni ange ni homme qui puissent le suppléer. De même que sans le secours de la grâce, il est impossible de se disposer à recevoir une augmentation de grâce, de même sans le secours de Dieu il est impossible de faire à Dieu l'accueil qui lui convient. Voilà pourquoi il faut le prier et le supplier, avec les plus humbles et les plus vives instances, qu'il daigne se préparer lui-même la maison dans laquelle il veut bien venir faire sa demeure. Lorsqu'un roi doit s'arrêter dans un village, il ne compte pas sur les préparatifs que pourraient faire les habitants; mais il se fait précéder de ses officiers et de ses équipages, afin qu'en arrivant il n'ait rien à changer à ses habitudes. Or, puisque Jésus-Christ, dans sa bonté et dans sa miséricorde

infinie, est décidé à venir se reposer dans notre pauvre demeure, prions-le d'ajouter encore à cette faveur celle de nous envoyer son Saint-Esprit avec ses dons et ses grâces ; car, sans cela, nous n'aurions aucun moyen de le recevoir dignement.

Mais pour que cela se fasse d'une manière convenable, la première chose à laquelle il nous faut viser, est la pureté de conscience, qui consiste à être exempt de tout péché mortel. « Je laverai « mes mains parmi les justes, » disait le Prophète, « et je me présenterai à votre autel, ô Seigneur. » Ps. xxv, 6.) « Je laverai mes mains, » c'est-à-dire je me purifierai de mes péchés, après quoi je me présenterai à l'autel, qui est la table du Seigneur. « Quiconque, » dit saint Paul, et ses paroles sont bien faites pour nous remplir d'effroi, « quiconque mangera de ce pain ou boira la coupe « du Seigneur indignement, sera coupable du « crime contre le corps et le sang du Seigneur » (I Cor., xi, 27), c'est-à-dire, à peu de différence près, du crime que commirent les Juifs en crucifiant Jésus-Christ.

Du reste, que peut-on attendre de l'union de deux choses aussi contraires que Jésus-Christ et le pécheur, si ce n'est la ruine de l'une ou de l'autre? Il est facile d'unir les choses de même nature, comme le fer avec le fer, l'eau avec l'eau ; mais lorsqu'on veut unir deux choses de nature

différente, comme seraient, par exemple, l'eau et le feu, il faut nécessairement que la plus faible périsse. Vous voulez unir Jésus-Christ avec le pécheur dans le sacrement de l'Eucharistie, le pécheur, qui est le plus faible, succombera certainement; et d'ailleurs, comment pourrez-vous accorder la bonté avec la malice, la pureté avec la luxure, l'humilité avec l'orgueil, la douceur avec la colère, la miséricorde avec la cruauté? Pour que le chrétien s'unisse à Jésus-Christ, il faut qu'il y ait entre eux quelque ressemblance, et cette ressemblance que le péché a détruite, la pénitence seule peut la rétablir.

Tous les péchés s'opposent donc à la sainte Communion; mais, parmi eux, il y en a deux qui tiennent le premier rang, et ce sont la haine et l'impureté. Et, d'abord, il est clair que l'Eucharistie, qui est un sacrement d'amour, en communiquant un même esprit à tous les fidèles, établit entre eux l'union la plus étroite. « Jésus-Christ, dit saint Augustin, a voulu que la matière du sacrement de l'Eucharistie se composât, quoique simple, de plusieurs choses à la fois, qu'elle fût du pain fait avec une multitude de grains de blé, et du vin fait avec une multitude de grains de raisin, pour marquer que tous ceux qui communient dignement, par cela même qu'ils participent au même esprit, ne doivent avoir aussi qu'un même cœur. Mais si cela est ainsi, pensez-vous

que l'on puisse s'approcher d'un Sacrement d'union et d'amour avec un cœur où la haine réside? Pensez-vous que l'on puisse dire au médecin : Guérissez ma blessure, au même instant où l'on s'efforce de la rendre plus profonde et plus large? En un mot, pensez-vous que l'on puisse recevoir un remède spirituel, dont le propre est d'éteindre les haines, de réunir les cœurs divisés, alors que l'on s'obstine à fomenter soi-même la discorde et la guerre?

Le meilleur moyen d'éviter ce malheur, c'est de mettre en pratique le conseil du divin Maître, lorsqu'il nous dit : « Si vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez « que votre frère a quelque chose contre vous, « laissez là votre offrande devant l'autel, et allez « d'abord vous réconcilier avec votre frère, et « alors vous viendrez présenter votre offrande. » (Matth., v, 23, 24.) En suivant cette règle, ou en étant dans la ferme résolution de la suivre, pourvu d'ailleurs que vous vous conformiez à l'avis d'un confesseur éclairé, vous pourrez, sans danger, vous approcher de la Table sainte; dans le cas contraire, il serait grandement à craindre que le Roi qui a ordonné le festin, ne vous dît : « Mon « ami, comment êtes-vous entré ici sans la robe « nuptiale » (Matth., xxii, 12, 13), c'est-à-dire sans la charité, qui, selon l'expression de saint Pierre, « couvre la multitude des péchés » (I Pierre, iv,

8), et que, ne recevant point de réponse, il n'ajoutât : « Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le « dans les ténèbres extérieures, » c'est-à-dire dans le feu de l'enfer.

Nous avons dit que le péché d'impureté est aussi grandement opposé au sacrement de l'Eucharistie. En effet, ce Sacrement, qui contient réellement et substantiellement la chair virginale du Sauveur, formée du plus pur sang de la bienheureuse Vierge Marie, exige la plus grande pureté de corps et d'esprit. Cela est si vrai, que les saints excluent de la Communion celui qui, pendant son sommeil, a été le jouet de son imagination, à moins que l'obéissance ou la solennité du jour ne lui fasse une obligation de communier. Saint Bernard va plus loin encore, puisqu'il ne lui permet pas même de servir la messe, tant est grand, à son avis, le respect qui est dû à ce divin Mystère. Il ne faut pas que cela nous étonne ; car si saint Paul conseille aux gens mariés de se séparer pour un temps, afin de vaquer à la prière, si la Loi ancienne bannit pendant un jour, du milieu du peuple, celui dont le sommeil a été troublé par un songe impur, quelle pureté et quelle sainteté n'est-on pas en droit d'exiger de ceux qui se disposent à recevoir Dieu dans leur cœur?

Mais ce n'est pas assez, pour communier dignement, que nous soyons exempts de tout péché mor-

tel ; il faut encore que nous nous purifiions des péchés véniels, par la raison que si les péchés véniels n'éteignent pas le feu de la charité, ils diminuent la ferveur de la dévotion, et nous mettent, par là même, dans l'impossibilité de nous préparer comme il faut à la grande action que nous nous proposons de faire. Il faut donc, de toute nécessité, que nous nous en confessions, ou du moins que nous en obtenions le pardon par notre repentir, et par de saints exercices de charité et de dévotion, capables de ramener en nous la ferveur que nous avons perdue. Négliger cette précaution, ce serait s'exposer à commettre un péché véniel, qui ne manquerait pas d'une certaine gravité, et se priver, dans tous les cas, de la douceur et de la force que l'Eucharistie a coutume de communiquer à ceux qui s'en approchent avec les sentiments d'une piété véritable. Qu'on ne l'oublie pas, cependant : celui qui se sent coupable de quelque péché mortel, outre qu'il est tenu de s'exciter à la contrition, doit encore, sous peine de sacrilége, se purifier dans le sacrement de la Pénitence, avant de se présenter à la sainte Table. Le concile de Trente est exprès là-dessus.

CHAPITRE III

De la seconde chose nécessaire pour communier dignement, qui est la pureté d'intention.

La seconde chose qui nous est nécessaire pour bien communier, est la pureté d'intention. Or, comme l'intention constitue en grande partie la valeur et la moralité de nos actes, il s'ensuit qu'en cette circonstance, bien plus que dans toute autre, il faut se donner garde de la perdre de vue et de s'opposer aux desseins de Dieu en nous proposant une fin différente de la sienne. Mais parce qu'on peut se proposer diverses fins en communiant, les unes bonnes et les autres mauvaises, il ne sera pas inutile d'entrer ici dans quelques détails.

Et, d'abord, il n'est que trop vrai qu'il se rencontre des prêtres que l'avarice seule pousse à monter à l'autel : semblables aux enfants d'Aaron, qui eurent l'audace d'offrir des sacrifices avec un feu étranger, au lieu de l'amour de Dieu, ils n'ont au fond du cœur, que l'amour de l'argent. Qu'ils tremblent, les malheureux ; car des flammes pourraient bien sortir un jour du sanctuaire et les dévorer, eux aussi.

Il en est d'autres qui communient parce qu'ils ne peuvent faire autrement, par force et dans la crainte des peines ecclésiastiques, comme les mauvais chrétiens à l'époque du temps pascal. A les voir s'approcher de la table du divin Maître, on dirait qu'on les tire par les cheveux, ou bien qu'on les mène à l'échafaud. Toutefois ils devraient se souvenir que s'il était défendu d'entrer dans le palais d'Assuérus avec une robe de bure, à plus forte raison ne doit-on pas pénétrer dans le palais du Roi des rois, et s'asseoir à sa table, avec le cœur et les sentiments d'un esclave. C'est avec un cœur rempli d'amour que l'on doit recevoir ce que l'amour a inventé ; c'est avec un cœur d'enfant que l'on doit recevoir les présents qui viennent d'un père.

Il en est d'autres qui communient pour suivre le courant, et parce qu'ils voient les autres communier, mais sans aucun désir, sans aucune préparation, et sans le moindre souci de changer de vie. Peu différents de ceux-ci, d'autres ont leurs jours fixes et communient par habitude ; mais ne leur demandez ni dévotion, ni exercices préparatoires, car la seule chose à laquelle ils tiennent, c'est de ne point devier de la ligne de conduite qu'ils se sont tracée. Pourtant ils devraient réfléchir que, si excellente que soit leur habitude, elle n'est point un motif suffisant pour s'approcher de la sainte Table, et, qu'à communier, il faut le faire

avec l'intention d'en profiter pour son avancement spirituel, et après s'y être préparé d'une manière convenable.

Enfin, il en est d'autres qui vont à la communion avec une sorte de faim et d'avidité spirituelles, mais qui sont mus uniquement par l'espoir des joies et des consolations sensibles. Certes, ce n'est pas là une fin assez noble, quand tout leur désir devrait être d'embrasser la mortification et la croix de Jésus-Christ, de se consacrer généreusement et sans retard au service du Seigneur.

Ce sont là autant de voies tortueuses et de portes dérobées qui conviennent à ceux qui ont la prétention d'enlever à Dieu ses trésors; mais les vrais serviteurs de Dieu ne s'y engagent jamais. Quant à nous, entrons par les portes que les Saints se sont ouvertes, et ne nous présentons jamais à la sainte Table qu'après nous être bien pénétrés de leurs sentiments. Ces sentiments varient et sont de différente nature. Saint Bonaventure va nous les faire connaître.

« Ceux qui célèbrent ou qui reçoivent les saints Mystères, dit-il, ne sont pas toujours animés des mêmes sentiments et des mêmes intentions. Tantôt c'est l'amour de Dieu qui les presse et qui leur fait désirer de donner asile au Bien-aimé de leur âme, de le retenir au milieu de leur cœur, et, là, de l'embrasser doucement, afin d'aviver les flammes qui les consument. Tantôt c'est la conscience

de leurs infirmités et de leurs faiblesses qui les porte à recourir au Médecin céleste, afin qu'il les guérisse et qu'il leur rende la santé. Tantôt c'est le souvenir de leurs péchés et de leurs dettes sans nombre qui les remplit de frayeur, et ne leur laisse d'espoir de pardon que dans cette Hostie divine et dans ce Sacrifice de salut. Les uns, en butte à mille calamités, assaillis de mille tentations, vont chercher auprès de Celui qui est tout-puissant la délivrance de leurs maux, et des forces pour résister à leurs ennemis. Les autres, dans la vue d'obtenir quelque grâce particulière, s'efforcent d'intéresser en leur faveur Celui auquel le Père ne refuse jamais rien. Ceux-ci, convaincus de leur propre impuissance, et voulant néanmoins témoigner à Dieu les sentiments de leur cœur, ne croient pas pouvoir mieux exprimer leur gratitude qu'en recevant le Calice du salut. Ceux-là, désireux de louer Dieu et les Saints, ne trouvent pas de meilleur moyen de les honorer que de leur offrir ce Sacrifice de louanges. Ceux-là, enfin, tout enflammés de zèle pour le salut de leurs frères, pris d'une immense compassion pour les vivants et les morts, mettent leur unique confiance dans Jésus-Christ, dont le sang a été répandu pour tous, et qui est le meilleur avocat que nous ayons auprès du Père. » Ainsi parle saint Bonaventure.

Maintenant, que celui qui veut purifier son intention se propose toujours, parmi les fins que

l'on vient d'indiquer, celle qui sera la plus conforme aux dispositions de son cœur, ou, pour mieux dire, qu'il se les propose toutes à la fois, et que son ambition soit, avec le secours de la grâce divine, de tirer de ce Sacrement auguste tous les fruits qu'il renferme. Qu'il se souvienne surtout que ce qui nous importe le plus en recevant Jésus-Christ dans nos âmes, c'est de recevoir l'esprit de Jésus-Christ qui nous transforme en lui, qui nous fasse vivre comme lui, c'est-à-dire cet esprit de charité, d'humilité, de patience, d'obéissance, de pauvreté, de mortification et de mépris du monde, dont il nous a donné tant d'exemples admirables ; car c'est là manger et boire spirituellement Jésus-Christ, se transformer en Jésus-Christ et devenir une même chose avec lui, au point de pouvoir dire avec saint Paul : « Je vis, ou plutôt « ce n'est plus moi qui vis ; mais c'est Jésus- « Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 20.) Proposons-nous donc constamment cette fin. Renouvelons dans le Sacrement de l'autel la mémoire de la Passion du Sauveur, ainsi qu'il nous l'a ordonné, et rendons-lui nos actions de grâces pour le bienfait inestimable de notre Rédemption.

CHAPITRE IV

De la troisième chose nécessaire pour communier dignement, qui est la dévotion actuelle.

La troisième chose qui est requise pour une bonne communion, est la dévotion actuelle. L'Eucharistie, comme tous les autres sacrements, produit dans l'âme deux effets : l'un commun, qui est la grâce, et l'autre particulier, que les théologiens appellent réfection spirituelle, et qui consiste dans un accroissement de forces et d'énergie pour le bien, dans un goût plus prononcé des choses du ciel. De même que la nourriture corporelle que nous prenons chaque jour, ne contribue pas seulement à entretenir la vie en nous, mais qu'elle nous procure tout à la fois et des forces et des jouissances nouvelles; ainsi l'Eucharistie, cette nourriture divine, en même temps qu'elle conserve la vie de nos âmes par la grâce, fortifie aussi notre esprit par sa vertu, et répand dans nos cœurs des douceurs qui jusque-là nous étaient inconnues. « Ces douceurs, dit saint Thomas, sont telles (du moins pour celui dont le palais est sain), qu'aucune langue humaine n'est capable

de les exprimer, par la raison bien simple que l'on puise là à la source de toute suavité, qui est Jésus-Christ notre Sauveur. »

Or, pour jouir d'un si grand bienfait, nous disons que la dévotion actuelle est rigoureusement nécessaire. En effet, comme il doit exister de la ressemblance entre la forme et le sujet auquel elle s'applique, il est certain que rien ne nous prépare davantage à une augmentation de dévotion que la dévotion, de même que rien ne dispose plus le bois à prendre feu que la sécheresse et la chaleur, qui sont le propre du feu.

Maintenant, si vous me demandez ce que j'entends par dévotion actuelle, je vous dirai que c'est une sorte de liqueur précieuse composée du suc de diverses plantes aromatiques, et qui est tout imprégnée de leurs parfums ; un sentiment et une affection spirituelle qui renferme toutes les autres affections, et qui se répand dans l'âme quand on s'approche du Sacrement adorable de nos autels. « Avec quelle contrition, s'écrie saint Ambroise, avec quel sentiment de repentir, avec quelle fontaine de larmes, avec quelle crainte et quel respect, avec quelle chasteté de corps, avec quelle pureté d'esprit, ô mon Dieu, ne doit-on pas célébrer ce divin Sacrement, où votre chair devient véritablement notre nourriture, et votre sang

notre breuvage ; où les choses les plus sublimes se mêlent avec les choses les plus basses ; où les choses divines se confondent avec les choses humaines ; où les anges sont présents, et où, par un prodige incompréhensible, vous êtes tout à la fois et le Prêtre et le Sacrifice ! Oh ! qui de nous pourra célébrer dignement ce Mystère, si vous ne l'en rendez digne vous-même, Seigneur. »

Mais pour en venir à quelque chose de plus précis, je dis qu'il faut que nous nous approchions de ce divin Sacrement avec une grande humilité et un grand respect, avec un grand amour et une grande confiance, avec une sainte avidité et un désir ardent de nous nourrir du pain céleste qu'il renferme. Certes, c'est bien là le moins que nous devions à un Mystère si excellent et si auguste, et nous ne saurions trop faire pour exciter en nous ces divers sentiments.

§ I.

Sentiments de crainte et de respect que l'on doit avoir en communiant.

Et d'abord afin d'exciter en nous le respect et la crainte, commençons par arrêter nos regards sur le Seigneur si grand qui est renfermé sous le voile et dans les espèces eucharistiques. En effet, ce Seigneur n'est autre que le Dieu

de majesté, qui a créé le monde, qui le conserve et le gouverne, qui, par sa présence, ébranle les colonnes du ciel, et devant la face duquel toute la nature créée se prosterne ; Celui que louent les étoiles du matin, dont le soleil et la lune admirent la beauté, et qui a trouvé des taches dans les anges ; Celui, en un mot, devant lequel, comme s'exprime le Sage, « l'u-« nivers est comme le grain de poussière qui « incline la balance, comme une goutte de la « rosée du matin qui descend sur la terre » (Sagesse, XI, 23.) Or, comment peut-on avoir la foi et n'être pas saisi de crainte, lorsqu'on se dispose à recevoir dans son cœur un Dieu si grand et si sublime !

Je n'ai pas à parler maintenant de la profondeur de ses jugements, de la rigueur de sa justice, de l'horreur qu'il a des méchants et de leur malice, je m'en tiens uniquement à ce qui est dû à sa Majesté souveraine, afin que les pécheurs, aussi bien que les justes, sachent combien ils ont sujet de trembler. C'est à tort que l'on compterait sur la vertu et sur l'efficacité du Sacrement ; car s'il donne la vie, il donne aussi la mort. Sur le point de livrer bataille, les enfants d'Israël firent apporter l'Arche d'alliance au milieu de leur camp, persuadés qu'avec elle ils triompheraient facilement des Philistins ; or, comme ils avaient irrité le Sei-

gneur par leur conduite, non-seulement ils ne remportèrent pas la victoire, mais ils furent défaits, taillés en pièces, et l'Arche elle-même tomba aux mains de leurs ennemis, au point que leur position devint pire, et que ce qui devait les sauver fut en grande partie la cause de leur malheur. La même chose arriva au célèbre Aman, favori d'Assuérus : pendant qu'il s'enorgueillissait d'être assis à la table royale où la reine Esther l'avait invité, tout à coup il apprit qu'on allait le mettre à mort, et de la salle du festin il fut conduit au gibet. Aussi l'Apôtre parlant aux fidèles leur dit expressément : « Que l'homme s'éprouve donc soi-même, « et qu'après cela il mange de ce pain et boive « de cette coupe; car celui qui en mange et qui « en boit indignement, mange et boit sa propre « condamnation, ne faisant pas le discernement « du corps du Seigneur. » (I Cor., XI, 28, 29.) Sous l'ancienne Loi, Dieu exigeait que partout l'on entourât l'Arche d'alliance du plus profond respect; et pour l'avoir regardée avec trop de curiosité, cinquante mille Bethsamites tombèrent frappés de mort. Lorsque la même Arche, ouvrant la marche aux enfants d'Israël, fut portée à travers le Jourdain, Josué commanda au peuple de ne point en approcher, et de se tenir au moins à la distance de deux mille coudées, les menaçant de la colère de Dieu s'ils faisaient le

contraire. Mais s'il fallait montrer tant de respect pour l'Arche d'alliance, qui après tout n'était que l'ombre et la figure du Sacrement de nos autels, quel respect ne devons-nous pas avoir lorsque nous nous préparons à recevoir ce Sacrement lui-même! Eh quoi! nous savons que de nous-mêmes nous ne sommes rien, que le péché nous a rendus moins que rien, qu'ayant péché mille fois, mille et mille fois nous nous sommes volontairement réduits à cet état misérable, et nous ne tremblerions pas! Nous savons que nous avons commis des péchés de toute espèce, que nous nous sommes plongés dans toute espèce d'abominations et de turpitudes, et nous aurions l'audace de recevoir le Dieu du ciel dans notre cœur qui tant de fois a servi de retraite aux dragons, aux serpents et aux basilics!

Oh! que chacun de nous s'humilie, que chacun de nous retourne en toute hâte à la maison de son Père, et là, empruntant les paroles de l'Enfant prodigue, qu'il lui dise avec les sentiments de la plus profonde douleur : « Mon Père, « j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne « suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-« moi comme l'un de vos mercenaires. » (Luc, xv, 18, 19.) Qu'il se présente à lui avec le Publicain de l'Évangile, qui n'osait pas s'approcher de l'autel, ni lever les yeux au ciel,

mais qui « se frappait la poitrine, disant : Mon « Dieu, soyez-moi propice à moi pécheur » (Luc, XVIII, 13.) Qu'il se présente à lui comme une épouse infidèle qui, en rentrant dans la maison de son époux, après avoir obtenu son pardon, se tiendrait devant lui les yeux baissés et toute couverte de honte au souvenir de sa déloyauté; car l'Époux céleste ne se montre pas moins généreux lorsqu'il reçoit dans sa maison, à sa table, et même entre ses bras, l'âme qui revient à lui après s'être abandonnée au démon.

C'est par ces considérations et d'autres considérations de même espèce que nous nous affermirons dans l'humilité, et que nous parviendrons à exciter dans nos âmes le respect qui est dû au très-saint Sacrement de l'autel.

§ II.

De l'amour et de la confiance que l'on doit avoir en communiant.

Pour ce qui est de l'amour et de la confiance, nous tâcherons de nous y exciter en pensant que si le Seigneur fait éclater sa majesté, sa justice et l'horreur qu'il a du péché, il n'en fait pas moins apparaître sa bonté, sa miséricorde et la compassion avec laquelle il a coutume d'accueillir les pécheurs. C'est, en effet, pour les gagner qu'il est descendu du ciel sur la terre, qu'il

s'est revêtu de notre chair, qu'il a fait tant de courses, qu'il s'est assis si souvent à leur table, qu'il n'a pas craint de dire que c'étaient là sa nourriture et ses délices. C'est pour eux qu'il a jeûné, marché, sué, travaillé, qu'il s'est levé de grand matin, qu'il a essuyé toute sorte de persécutions et de contradictions de la part de ses ennemis. Le jour il était sans cesse sur pied, allant çà et là pour prêcher l'Évangile : les nuits, il les passait en prière. Jamais ses entrailles ne se fermèrent à la miséricorde, et l'homme le plus misérable, celui que tout le monde rejetait, était certain de trouver auprès de lui l'accueil le plus favorable. Enfin tel a été son désir de sauver les pécheurs, de les arracher à leurs maux, que pour eux il n'a pas refusé de monter sur la croix, et là, entre deux larrons, de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Non content de cela, afin que ceux qui viendraient dans la suite des temps eussent aussi un refuge, afin que tous pussent participer aux fruits de sa Passion, la veille même de sa mort il a institué le très-saint Sacrement, dans lequel il s'est laissé lui-même. L'amour l'avait porté à descendre du ciel et à se livrer aux mains des pécheurs; le même amour l'attire de nouveau sur la terre, et certes bien souvent pour le livrer aux mêmes mains.

On voit par là que l'institution de l'Eucha-

ristie est due d'un côté à l'immense charité du Sauveur, et de l'autre à notre extrême misère; d'un côté à sa miséricorde infinie, et de l'autre à l'affreuse nécessité où nous étions réduits. Aussi ce Sacrement sert-il de remède aux justes comme aux pécheurs, et l'on peut dire en toute vérité que s'il est la vie de ceux qui vivent, il est en même temps la résurrection de ceux qui sont morts. « Ce pain, dit saint Augustin, n'entretient pas seulement la vie des vivants, il ressuscite les morts. »

Qui pourra donc m'empêcher de m'approcher de ce divin Mystère? J'ai là devant moi comme un Hospice royal, fondé par la miséricorde de Dieu, enrichi du sang de Jésus-Christ, et destiné au soulagement de tous les pauvres et de tous les malades. Je suis malade; pourquoi n'y entrerai-je pas? Je suis malade; mais il faut donc que j'y entre, si je veux guérir. Si j'ai perdu la santé, on me la rendra; si je suis faible, on me fortifiera; si je suis aveugle, on m'éclairera; si je suis pauvre, on m'enrichira; si j'ai faim, on me rassasiera; et si je suis nu, on me vêtira.

Hélas! c'est ce que ne comprennent pas, c'est ce que ne veulent pas comprendre ceux qui inventent des prétextes pour s'éloigner et éloigner les autres de la Table sainte. Ils ne font pas attention que le sacrement de l'Eucharistie n'est

pas seulement une nourriture pour ceux qui se portent bien, mais qu'il est aussi un remède pour ceux qui sont malades; qu'il a été établi non pas seulement pour consoler et fortifier les justes, mais aussi pour encourager et soulager les pécheurs. La vérité est que plus on est faible, plus on en a besoin. Les âmes fortes peuvent bien s'en passer pendant quelque temps; mais les âmes faibles, les âmes languissantes, celles qui, pour peu qu'elles détournent leurs regards de Dieu, se sentent défaillir, que deviendront-elles, si elles tardent trop à le recevoir? C'est sur ces âmes que s'apitoyait le Sauveur lorsque, parlant en figure de ce grand Mystère, il disait : « Si je les renvoie à jeun en « leurs maisons, ils tomberont de défaillance en « chemin, car quelques-uns d'eux sont venus de « loin. » (Marc, VIII, 3.) En effet, de même qu'alors les Juifs qui couraient le plus de danger, étaient ceux qui étaient venus de plus loin, de même, maintenant, les âmes qui sont les plus exposées à périr sont celles qui ont le plus long chemin à faire avant d'arriver à la perfection. Or, puisque c'est pour elles que Jésus-Christ a préparé le Pain céleste, on ne doit point les accuser de témérité, mais les louer, au contraire, de ce que dans leurs maladies elles ont recours au Médecin charitable qui s'offre de les guérir avec son propre sang.

De tous les péchés, le plus grave, celui sur lequel nous serons jugés avec le plus de rigueur, c'est le mépris que nous aurons fait du sang de Jésus-Christ en ne nous appliquant pas les remèdes qu'il a inventés, et principalement celui qui est contenu dans le très-saint Sacrement de l'autel. En effet, supposez qu'après avoir bâti un magnifique hospice, après l'avoir pourvu abondamment de toutes choses, après s'être donné beaucoup de peine et avoir dépensé beaucoup d'argent, un roi s'aperçût que ses sujets refusassent d'y venir, quels ne seraient pas ses regrets et son indignation? Ces regrets et cette indignation, Jésus-Christ les partage lorsque nous nous opposons à ses fins, et que par notre négligence et notre lâcheté nous rendons ses travaux inutiles. Il s'en explique d'ailleurs formellement dans la parabole où, parlant de ceux qui n'avaient point répondu à ses désirs, il fulmine cette terrible sentence : « Je vous dis qu'aucun de ceux que « j'avais invités ne participera à mon festin. » (Luc, XIV, 24.) Mais si cela est ainsi, quel prétexte allèguerez-vous encore pour ne pas vous asseoir au céleste Banquet? Vous êtes pécheur, dites-vous; mais celui qui désire devenir juste, qui se repent d'avoir été pécheur, n'est plus pécheur, parce que, comme dit saint Jérôme, si les péchés passés vous déplaisent, ils ne peuvent vous damner. Vous êtes tombé, dites-vous, vous êtes tombé

profondément ; mais si vous êtes fâché d'être tombé, si vous tendez la main pour qu'on vous relève, votre chute n'en est pas une. Vous dites que vous êtes indigne d'approcher d'un Mystère si auguste ; mais c'est folie de penser qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse s'en approcher dignement, et Notre-Seigneur n'a voulu se communiquer aux petits que pour mieux faire éclater sa bonté. Donc, après avoir bien considéré toute chose, vous vous convaincrez non-seulement que vous n'offensez pas le Seigneur en allant communier, mais que vous l'offensez grandement en n'usant pas d'un remède qu'il a établi pour vous et pour vos semblables.

§ III.

De la faim et du désir que l'on doit avoir de l'Eucharistie.

Afin d'exciter en vous la faim et le désir de l'adorable Eucharistie, vous ne sauriez mieux faire que de considérer la vertu de cet auguste Sacrement, et les effets admirables qu'il a coutume de produire dans les âmes qui le reçoivent avec dévotion et piété. Admirez d'abord la conduite de Dieu : au premier homme, cause et principe de tous nos maux, il a opposé le second, qui est Jésus-Christ, cause et principe de tous nos biens ; au fruit empoisonné de l'arbre défendu, il a opposé

le Pain eucharistique. Pour réparer les maux que la désobéissance du premier homme avait attirés sur nous, il s'est servi de l'obéissance du second, et pour arrêter l'effet du poison qui de l'arbre défendu avait passé dans nos veines, il n'a pas trouvé de meilleur remède que le Sacrement de son autel. Il est donc vrai de dire que ce Sacrement est une sorte de contre-poison que le Médecin céleste a préparé pour le genre humain, et qui est destiné à prévenir les suites de la morsure et du souffle venimeux de l'antique serpent. Or, quiconque désire connaître à fond les divers biens qu'il renferme n'a qu'à rappeler à sa mémoire les maux nés du fruit défendu, car ils se contre-balancent mutuellement les uns les autres. « Au « jour que tu en mangeras, » avait dit le Seigneur en parlant du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, « tu mourras de mort. » (Gen., II, 17.) « Si quelqu'un mange de ce pain, » dit le Sauveur en parlant du Pain eucharistique, « il « vivra éternellement. » (Jean, VI, 52.)

Considérez, en second lieu, que l'Eucharistie contient la chair même de Jésus-Christ; or, comme cette chair est unie au Verbe de Dieu, il s'ensuit qu'elle participe à sa vertu divine tout comme le fer que l'on jette au feu participe aux qualités du feu. « En s'unissant à la chair, dit saint Jean Damascène, le Verbe éternel, qui donne la vie à tout ce qui existe, fait que sa chair peut aussi

à son tour donner la vie. Ainsi donc, lorsque nous recevons la chair de Jésus-Christ, nous recevons Jésus-Christ tout entier, et Jésus-Christ étant tout à la fois Dieu et homme, nous participons à toutes les vertus qui sont en lui. »

Ceci vous fera comprendre ce que le Sauveur opère en vous, quand vous vous approchez de la Table sainte. Il vient pour vous honorer de sa présence, pour répandre en vous l'onction de sa grâce, pour guérir vos blessures, pour vous laver dans son sang, pour vous ressusciter par sa mort, pour vous éclairer de ses lumières, vous embraser de son amour et vous faire goûter ses délices. Il vient pour s'unir à votre âme, pour contracter alliance avec elle, pour vous rendre participant de son esprit et de tous les mérites qu'il a acquis en s'immolant sur la croix. On le voit, pardonner les péchés, prévenir les chutes, affaiblir les passions, diminuer les tentations, exciter la dévotion, augmenter la foi, aviver la charité, affermir l'espérance, soutenir la faiblesse, réparer les forces, entretenir la paix de la conscience, communiquer à l'homme les mérites de Jésus-Christ, lui donner des gages de la vie éternelle, tels sont les effets les plus ordinaires du sacrement de l'Eucharistie. Ce Pain ranime le cœur, soutient ceux qui sont en voyage, relève ceux qui sont tombés, encourage les faibles, fournit des armes aux forts, réjouit les tristes, console les affligés, éclaire les ignorants,

embrase les tièdes, réveille les paresseux, guérit les malades et subvient aux besoins de tous les nécessiteux. Or, pourrions-nous nous obstiner à ne pas nous en rassasier? pourrions-nous refuser les richesses qu'il contient, lorsqu'on nous les offre avec tant de bonté et tant d'amour?

Que le souvenir de votre bassesse ne vous éloigne point de la Table sainte. Je sais très-bien que le Sacrement que l'on y reçoit est un sacrement auguste, mais c'est aussi un trésor, et ce trésor est destiné aux pauvres; c'est un remède, et ce remède est destiné aux malades; c'est un secours, et ce secours est pour ceux qui sont dans le besoin; c'est un aliment, et cet aliment est pour ceux qui ont faim. Ce Sacrement est le pain des anges, mais il est aussi le pain des pénitents; il est la nourriture des forts, mais il est aussi le remède des faibles; il fait les délices des rois, mais il est aussi le viatique des voyageurs; il est le soutien des hommes faits, mais il est aussi le lait des enfants. Il est, en un mot, pour chacun, tout ce qu'il peut désirer, et quelque imparfaits que nous soyons, c'est par lui seul que nous obtiendrons la guérison de nos maux. « Ce ne sont « pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du « médecin, mais les malades » (Matth., IX, 12); et puisque c'est surtout pour ces derniers que Jésus-Christ est venu dans le monde, c'est aussi pour eux qu'il a institué le Sacrement de son

amour. Oh ! avec quelle effusion, avec quel empressement, avec quelle joie ne devez-vous pas désirer Celui qui vient en vous pour vous combler de tant de biens. Autrefois, les patriarches impatients de voir arriver Celui en qui était leur salut, poussaient des gémissements et des cris, et l'appelaient de tous leurs vœux en le nommant « le désiré des nations. » (Aggée, II, 8.) Or, puisque c'est le même Seigneur qui vient dans votre âme, et qui y vient pour vous communiquer ce qu'il a communiqué au monde, c'est-à-dire la vie de la grâce, pourquoi ne seriez-vous pas pressé des mêmes désirs? pourquoi ne l'attendriez-vous pas avec la même impatience ? Pensez à ce que faisaient les apôtres en attendant la venue du Saint-Esprit : que de prières ! que de soupirs ! que de cris ! Eh bien ! voilà quelles doivent être vos dispositions au moment de vous approcher d'un Sacrement où, bien que d'une manière différente, vous recevez aussi le Saint-Esprit.

Enfin, supposez une femme pauvre, chargée d'enfants, dont le mari est aux Indes; avec quelle ardeur ne désire-t-elle pas le retour de celui en la compagnie duquel elle espère trouver tout à la fois le calme, la sécurité, l'honneur et le remède à tous ses chagrins ? Eh bien ! je vous l'assure, c'est avec plus d'ardeur encore que vous devez aller au-devant de l'Époux de votre âme qui descend du ciel les mains pleines, et qui est disposé

à vous enrichir bien plus que le monde entier ne saurait le faire.

C'est par ces sortes de considérations, ou par d'autres du même genre, que vous parviendrez à exciter en vous la dévotion actuelle qui, comme nous l'avons dit plus haut, est une des conditions nécessaires pour communier dignement.

CHAPITRE V

Que l'on ne doit communier qu'après s'y être préparé pendant quelque temps.

Pour communier avec les dispositions requises, il faut s'y préparer plusieurs jours à l'avance et employer le temps soit à repasser dans son esprit les considérations qui précèdent, soit à purifier sa conscience en s'examinant avec soin, en s'excitant à la contrition et au repentir de ses fautes, et en s'approchant du Tribunal de la pénitence.

A ce propos, on ne saurait trop flétrir la témérité de certains prêtres qui, sans s'être recueillis un instant, dès que leur tour est venu, se lèvent du milieu d'une compagnie où ils étaient à rire et à s'occuper d'affaires temporelles, et s'en vont célébrer les saints Mystères.

A voir leur indifférence, on serait tenté de croire non pas qu'on les invite à s'asseoir à la table du Seigneur, et à manger le Pain des anges, mais qu'il ne s'agit pour eux que d'un repas ordinaire. Certes, l'irrévérence ne peut guère aller au delà ; aussi n'est-il pas étonnant qu'après avoir usé pendant tant d'années de cette médecine céleste, ils n'aient fait aucun progrès dans la vertu. Si à chaque messe qu'il leur est arrivé de dire, ils se fussent rendus dignes d'un nouvel accroissement de grâces, il est indubitable que depuis vingt ans qu'ils célèbrent, la plupart auraient acquis des trésors; mais, hélas! c'est tout le contraire, car on les voit toujours les mêmes, toujours sensuels, toujours dissipés, et quelque fois pires encore. Or, quoi de plus terrible que de s'approcher ainsi, chaque jour, de la fontaine des grâces, de la table des anges, du remède des remèdes, et, au bout de longues années, de se trouver aussi sec, aussi affamé, aussi faible et aussi malade qu'auparavant.!

J'en dis autant de ces malheureux chrétiens qui, après s'être vautrés dans toutes sortes de vices, pendant une année entière, vont à la hâte se jeter aux pieds d'un confesseur, à l'époque de Pâques, et n'ont pas plutôt achevé l'aveu de leurs turpitudes et de leurs abominations, qu'ils courent s'asseoir à la Table divine pour y manger le Pain des anges, ce pain pour

lequel pourtant ce ne serait pas trop de la pureté même des anges. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils s'efforçassent auparavant d'apaiser la colère de Dieu, et de laver, à force de larmes, la demeure qu'ils lui destinent? Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils fissent précéder d'une veille ce jour de fête solennelle? Quand les enfants d'Israël durent recevoir la loi de Dieu, Moïse leur ordonna de laver leurs vêtements, et, pendant trois jours, de se tenir éloignés de leurs femmes; mais que ne devraient donc pas faire ces chrétiens, lorsqu'ils vont recevoir le Dieu qui non-seulement nous a donné la Loi, mais la grâce, laquelle l'emporte de beaucoup sur la Loi? Et comment sont-ils assez hardis pour s'approcher d'un Mystère si pur, d'un Dieu de si grande majesté, alors que le souvenir de leurs péchés est encore tout frais dans leur mémoire, alors qu'ils exhalent encore, pour ainsi dire, l'odeur fétide de leurs vices et de leurs impuretés?

Certes, c'est là un abus trop commun, et si l'on veut s'en faire une idée, en le pesant non pas dans la balance de Chanaan, qui est une balance menteuse, mais en l'estimant au poids du sanctuaire, c'est-à-dire en tenant compte du jugement de Dieu et des saints, on n'a qu'à lire ce que dit saint Cyprien à propos de ceux qui étaient tombés en sacrifiant aux idoles : « A peine de retour des autels du démon, dit-

il, et les mains encore imprégnées de l'odeur des sacrifices profanes, ils approchent du Saint des saints! Ils n'ont pas encore digéré les viandes offertes aux faux dieux, et leur bouche trahit encore le secret de leur crime, qu'ils se jettent avec avidité sur le corps du Seigneur, et cela malgré l'Écriture qui est là et qui leur crie : « Quiconque sera pur pourra manger de cette « nourriture; l'homme souillé qui en mangera « sera exterminé du milieu de son peuple. » (Lev., VII, 19, 20.) Les malheureux se bouchent les oreilles, et, en faisant ainsi violence au corps et au sang de Jésus-Christ, ils commettent un plus grand crime que lorsqu'ils l'ont renié devant les tribunaux. » Quoi de plus propre à nous remplir de terreur que les paroles de ce Saint? On peut bien les taxer de quelque exagération ; mais elles expriment évidemment sa pensée, et il est certain qu'elles condamnent la hardiesse dont nous faisons preuve chaque jour.

Vous me direz peut-être que déjà vous vous êtes réconcilié avec Dieu par la confession; mais ce n'est pas là une raison pour que vous alliez vous asseoir aussitôt au céleste Banquet: il faut auparavant que vous accordiez quelque temps aux larmes et au repentir, et que vous ne négligiez rien pour purifier à fond votre conscience. Marie, sœur de Moïse, avait murmuré contre son frère; mais, bien qu'elle se fût repentie de sa

faute, et que sa faute lui eût été pardonnée, elle n'en fut pas moins condamnée à demeurer pendant huit jours en dehors du camp d'Israël. David pardonna à Absalon le meurtre de son frère Amon, mais il le bannit de sa présence, et ce ne fut qu'après trois ans qu'il lui permit de paraître devant lui. Trois ans se passèrent avant que ce fils coupable, mais dont le crime avait été pardonné, pût voir la face de son père; et vous, qui avez offensé votre Père céleste d'une manière bien plus outrageante, vous qui avez si souvent crucifié son Fils, vous ne voudriez pas attendre au moins trois jours, avant de vous présenter devant lui !

Que me direz-vous encore, que vous vous sentez entraîné malgré vous, qu'il vous importe de communier au plus vite, avant que de nouveaux péchés viennent encore ajouter à votre indignité? Je vous réponds que s'il s'agit de péchés véniels vous n'avez pas tant de motifs de vous alarmer, puisque le juste tombe sept fois par jour, et qu'à cela on trouve facilement remède; s'il s'agit, au contraire, de péchés mortels, dites-moi, y a-t-il quelque chose de pire que de s'approcher de la Communion avec une conscience si peu ferme, si peu résolue, si chancelante, que vous ne puissiez passer trois jours sans offenser Dieu mortellement? Où est donc ce ferme propos de mourir plutôt que d'offenser

Dieu? Où est cet amour qui fait que l'on aime Dieu par-dessus toutes choses, et que l'on craint plus de l'offenser que n'importe quel autre malheur? Certes, la grâce est assez puissante par elle-même, et le péché mortel n'est pas tellement facile à commettre, qu'avec un peu de bonne volonté, et appuyés sur Dieu, nous ne puissions persévérer dans la vertu, je ne dis pas plusieurs jours, plusieurs années, mais pendant tout le cours de notre vie.

Il est vrai que vouloir imposer de pareilles obligations à des hommes charnels et sensuels, ne fût-ce que pour un court espace de temps, c'est comme si l'on entreprenait de détourner un fleuve de son lit. Lorsque les eaux suivent une certaine direction depuis des siècles, on a beau vouloir leur en donner une autre, elles ne tardent pas à reprendre d'elles-mêmes leur cours primitif. Il en est de même des pécheurs : ils sont tellement habitués à tout dire, à tout faire au gré de leurs désirs, à n'écouter que leurs mauvais penchants, que lorsqu'on veut les tirer de cette voie et leur persuader de résister aux assauts de la nature corrompue, ils n'ont plus de repos jusqu'à ce qu'ils aient secoué le joug et repris le cours de leurs anciennes habitudes. Voilà pourquoi ils sont si pressés d'en finir avec une obligation qui leur pèse, et que trois jours leur paraissent un siècle. Infortunés ! comment vous flattez-vous

d'être sauvés et de devenir un jour les compagnons de ceux qui ont combattu fidèlement, lorsque trois jours de combat, trois jours passés dans l'exercice de la vertu vous épouvantent, et que, si l'Apôtre a dit vrai, « personne ne « sera couronné, à moins qu'il n'ait vaillamment « combattu? » (II. Tim., II, 5.)

Et remarquez que ceci n'est pas en contradiction avec ce que nous avons dit plus haut, en parlant de la confiance avec laquelle nous devons aller à la Table sainte. Nous nous sommes efforcé d'abord de ranimer le courage des âmes faibles et pusillanimes qui, par une crainte exagérée, s'éloignent de la communion; mais il ne fallait pas perdre de vue celles dont la témérité dépasse toute limite, et, sans vouloir les priver d'un remède qui leur est nécessaire, il importait d'obtenir qu'elles y apportassent plus de disposition et une plus grande pureté de cœur.

CHAPITRE VI

De ce que l'on doit observer plus particulièrement avant de communier.

Il est donc bien établi que pour communier avec fruit il faut se préparer quelque temps à l'avance; mais si, comme nous l'avons vu plus

haut, les enfants d'Israël, conformément aux ordres de Moïse, se préparèrent pendant trois jours à recevoir le Seigneur qui venait leur donner sa Loi, à combien plus forte raison dirai-je à ceux qui communient souvent, ne devez-vous pas vous préparer le même espace de temps pour recevoir le Seigneur qui vient vous donner une loi non pas de mort, mais de vie; une loi qui ne consiste pas dans la lettre, mais dans l'esprit ; une loi qui n'inspire pas la crainte, mais l'amour?

Il y a de quoi être couvert de confusion lorsqu'on pense aux préparatifs que faisaient les femmes d'Assuérus, lorsqu'elles étaient appelées à paraître une seule fois en sa présence. « Pendant six mois elles se couvraient d'huile de « myrrhe, et pendant six autres mois, de parfums et d'aromates. » (Esth., II, 12.) Or, si pour gagner les bonnes grâces d'un monarque de la terre elles prenaient tant de soins, quels soins ne devrait-on pas prendre pour gagner les bonnes grâces du Roi du ciel? « Vous avez trouvé grâce « devant Dieu » (Luc, I, 30), dit l'Ange en saluant Marie, et certes ce fut là un magnifique éloge! Or, pour le mériter, pourquoi ne ferions-nous pas ce que la vanité seule dictait aux femmes d'Assuérus? et lorsqu'elles passaient leur vie à chercher les moyens de plaire à un homme mortel, pourquoi ne consacrerions-nous pas la

nôtre à nous rendre agréables aux yeux de Dieu?

Que si nous ne nous sentons pas la force d'arriver jusque-là, n'est-il pas juste au moins que nous fassions tout ce qui dépendra de nous, et que nous nous disposions du mieux possible avant de nous approcher de la Table sainte? Vous me demanderez peut-être ce que j'entends par là? Eh bien! le voici : commencez par veiller avec plus d'attention sur vous-même, sur vos actions, sur vos paroles, ayez soin de ne rien faire qui puisse offenser le Seigneur, je ne dis pas mortellement, mais même véniellement, s'il est possible. Gardez-vous non-seulement du péché, mais de toutes les occasions du péché, comme sont les ris immodérés, les plaisanteries, les conversations inutiles, en un mot, toutes les choses que l'on peut difficilement se permettre sans que la conscience en souffre. Conduisez-vous comme les femmes de condition lorsquelles se disposent à faire quelque visite en dehors de leurs maisons, et après vous être revêtu de vos habits de fête pour recevoir le Maître des anges et vous asseoir à sa table, ayez en horreur la moindre souillure.

Veillez sur votre bouche, et qu'il n'en sorte aucune parole vaine ou dangereuse : c'est la porte par où l'Hostie sainte doit entrer dans votre âme ; vous ne sauriez la conserver trop pure. A plus forte raison, veillez sur votre cœur, bannissez-en toute pensée deshonnête, toute pensée vaine, toute

pensée terrestre ; car, comme c'est la couche sur laquelle l'Époux doit reposer, il faut que rien n'y blesse ses regards.

« Le tabernacle de Dieu est dans la paix » (Ps. LXXV, 2), dit le Prophète ; laissez donc là tout ce qui peut agiter ou troubler votre esprit. Le lit de l'Époux « est semé de fleurs, » comme dit l'Épouse des Cantiques (Cant., I, 15), n'allez pas le couvrir de ronces et d'épines. Que si malgré vous vous êtes obligé de vous occuper d'affaire, faites-le avec tant de modération et de calme que votre cœur n'en soit point ému, et que votre âme demeure toujours dans le repos et dans la paix.

Pendant les trois jours qui précèdent celui où vous devez communier, donnez plus de temps à vos exercices spirituels, à vos prières et à vos méditations ; c'est avec cet encens qu'il faut parfumer la maison où l'Hôte céleste doit venir reposer. Repassez aussi dans votre mémoire les différentes considérations qui ont été marquées plus haut, et efforcez-vous d'exciter en vous des sentiments de crainte, d'amour et de désir. Adressez-vous à l'adorable Trinité, et chaque jour à l'une des trois personnes en particulier ; demandez-leur de vous donner la pureté et les grâces nécessaires pour bien communier. Ne manquez pas de recourir à la très-sainte Vierge. Au nom de cette dévotion dont elle se sentit animée lorsqu'elle conçut le Fils de Dieu dans son sein virginal, ou bien lorsque après

sa naissance elle eut le bonheur de le serrer dans ses bras, suppliez-la de vous obtenir la grâce de le recevoir dignement dans votre âme. Suppliez-la de vous obtenir la même grâce au nom de cette dévotion avec laquelle elle communiait elle-même, après que son Fils fut monté au ciel et retourné à son Père. Figurez-vous en même temps la foi, la dévotion, l'amour, les larmes, la joie de cette Vierge bienheureuse, lorsque dans la sainte Communion elle recevait le corps de son Fils bien-aimé, de l'unique objet de ses désirs, caché momentanément sous le voile eucharistique, en attendant qu'il se fît voir à elle dans tout l'éclat de sa majestueuse beauté. Elle croyait fermement, elle avait la certitude que le Pain consacré contenait le précieux corps de son Fils, elle aimait ce Fils d'un amour ineffable, elle désirait ardemment de le voir, de l'embrasser, de l'enserrer dans sa poitrine ; or, jugez de sa joie, de ses ravissements, quand cette faveur lui était accordée. Allons donc nous prosterner à ses pieds, demandons-lui une étincelle du feu dont elle était embrasée, et avec cette étincelle nos communions seront toujours ferventes.

La veille du jour où vous devez communier, abstenez-vous de prendre le repas du soir, ou du moins ne le prenez que très-léger. Ne prolongez pas la conversation ; levez-vous de table au plus tôt ; votre sommeil n'en sera que plus

pur et plus tranquille, et vous n'aurez que plus de temps pour vous préparer à la fête du lendemain. En vous mettant au lit, songez à cette fête ; demandez au Seigneur de vouloir bien vous préserver des illusions et des embûches de l'ennemi, afin que vous puissiez le recevoir avec une parfaite pureté de corps et d'esprit. Si par hasard il vous arrive de vous éveiller la nuit, tâchez à chaque fois de revenir sur les pensées que vous aviez eues en vous couchant, et répétez avec ferveur les prières que vous aviez déjà faites. Le matin, dès que vous aurez ouvert les yeux, occupez-vous de Jésus-Christ et du souvenir de sa Passion ; considérez l'amour infini qui a porté le Fils unique de Dieu à s'immoler pour nous sur la Croix, et à recevoir sur ses épaules le châtiment qui était dû à nos forfaits, ainsi que cette immense charité qui fait qu'il se donne à nous dans la Communion, afin de servir de remède à tous nos maux. Jésus-Christ a établi le sacrement de l'Eucharistie en mémoire de sa Passion ; il faut donc que nous y pensions constamment, si nous voulons entrer dans ses vues.

CHAPITRE VII

De ce que l'on doit faire au moment de la Communion et au sortir de la sainte Table.

Après avoir dit de quelle manière on doit se préparer à communier, disons maintenant ce qu'il faut faire au moment de la Communion et au sortir de la sainte Table.

Lorsque le moment de la Communion sera venu et que vous vous avancerez vers l'autel, imaginez-vous que l'on vous adresse ces paroles de l'Évangile : « Voilà que l Époux vient, sortez au-devant « de lui » (Matth., xxv, 6); c'est, en effet, dans ce Sacrement que Dieu se montre surtout l'Époux de nos âmes, car le but qu'il s'y propose est de s'unir à elle et de ne plus faire qu'une même chose avec elle; ce qui, spirituellement parlant, constitue un véritable mariage. Mais, avant de sortir au-devant de l'Époux, il est bon de considérer avec quelles dispositions il vient, afin de vous mettre en état de le recevoir dignement; or, il vient plein de charité, de douceur, de bonté, de miséricorde, et il vous dit qu'il a vi« vement souhaité de manger cette Pâque, » c'est-à-dire le véritable Agneau pascal, « avec vous. »

(Luc, XXII, 15.) Il est l'Époux de votre âme, votre Dieu, votre Créateur, votre Seigneur, votre tout : allez donc à sa rencontre avec toute la dévotion, tout l'amour, toute la crainte, toute la joie dont vous êtes capable.

Efforcez-vous de concevoir les mêmes sentiments que le vieillard Siméon lorsqu'il reçut l'Enfant Jésus des mains de la Vierge, et qu'après l'avoir tenu dans ses bras il désira de mourir. Admirez la mère de saint Jean-Baptiste qui, en recevant le Sauveur dans sa maison, s'écria : « Et « d'où me vient que la mère de mon Seigneur « s'approche de moi ? » (Luc, I, 43.) Empruntez-lui les mêmes paroles, et sur le point de recevoir, vous aussi, votre Sauveur, dites-lui : Et d'où me vient que vous, qui êtes le Seigneur des anges et la gloire du ciel, vous vous abaissiez jusqu'à moi ? O mon Père, mon pasteur, mon Seigneur, mon Dieu et mon tout, n'était-ce pas assez de m'avoir créé à votre ressemblance, de m'avoir racheté au prix de votre sang, pour que vous daigniez encore venir en moi, demeurer en moi, me transformer en vous, et me faire une même chose avec vous, comme si vous dépendiez de moi et que je ne dépendisse pas de vous ! D'où me vient cela, Seigneur ? Est-ce à cause de mes mérites ou parce que vous attendez quelque chose de moi ? Ah ! certainement non, Seigneur ; c'est votre bonté seule, c'est votre miséricorde seule qui fait que

vous vous plaisez à être avec moi, bien plus que je ne me plais à être avec vous. Si je désire d'aller à vous, c'est parce que je suis misérable, mais vous désirez de venir en moi parce que vous êtes miséricordieux. Je vais à vous pour avoir quelqu'un qui me donne, mais vous venez en moi pour avoir quelqu'un à qui vous puissiez donner. Vous tenez plus à donner que je ne tiens moi-même à recevoir, et comme votre bonté surpasse mes besoins, vous êtes plus empressé de venir en moi que je ne le suis d'aller à vous; car, dites-vous, « vos « délices sont d'habiter avec les enfants des « hommes. » (Prov., VIII, 31.) Enfin, ô Bien suprême, ce vous est chose aussi naturelle de faire du bien à tous, de vous communiquer à tous, qu'il est naturel à l'oiseau de voler ou au poisson de nager.

C'est en occupant votre esprit de telles pensées ou d'autres semblables, avant de communier et après avoir communié, que vous entretiendrez en vous le feu de la dévotion. Mais comme d'un côté l'Époux n'est pas un époux ordinaire, et que de l'autre ce qu'il estime dans son épouse, c'est surtout la timidité et la pudeur; il faut, en considérant la dignité de votre Hôte et votre propre bassesse, qu'à la dévotion et à la joie vous sachiez unir l'humilité et le respect, selon le conseil du Prophète qui nous dit: « Servez le Seigneur avec « crainte, et réjouissez-vous en lui avec trem-

« blement. » (Ps. II, 11.) Pour cela, souvenez-vous des terribles menaces que le Seigneur fit entendre lorsqu'au moment de donner sa Loi sur le Sinaï il défendit à tout homme ou bête d'approcher de la montagne, sous peine d'être lapidé; et remarquez que s'il permit au grand prêtre Aaron et aux princes du peuple de monter sur la montagne, ce fut à la condition qu'ils adoreraient de loin et que Moïse s'approcherait tout seul. Lors donc que vous êtes sur le point de recevoir dans votre cœur le Dieu de majesté, recueillez-vous, rentrez en vous-même et humiliez-vous jusqu'à la poussière de la terre, jusqu'au plus profond des abîmes.

Quand vous aurez reçu la sainte Hostie, retenez-la quelques instants dans la bouche en ayant soin de l'humecter, afin de l'avaler plus facilement. Faute de cette précaution, elle pourrait s'attacher à votre palais, et tandis que vous chercheriez à l'en détacher, vous seriez exposé à une foule de distractions. Évitez de cracher après avoir communié; et si vous ne pouvez vous en empêcher, faites-le dans un endroit propre, convenable, et où personne ne vienne mettre le pied.

Ne mangez pas tout de suite après avoir communié; il y aurait une véritable inconvenance, pendant que les saintes Espèces sont encore dans l'estomac, de les surcharger d'autres aliments. Profitez, au contraire, de ce temps pour vous entretenir avec Dieu, pour le presser en quelque sorte

sur votre cœur. Restez dans l'église, remerciez le Seigneur du bienfait qu'il vient de vous accorder, occupez-vous de saintes pensées, et récitez les prières que vous trouverez ci-après à la fin de ce livre. N'imitez pas la conduite de ceux qui n'ont pas plutôt quitté la Table sainte, qu'ils se mettent à parler et à plaisanter avec leurs voisins ; c'est là quelque chose d'extrêmement répréhensible, et il est inconcevable, lorsqu'on a eu l'honneur de recevoir un tel Hôte dans sa maison, qu'on le quitte subitement et qu'on le laisse là sans lui adresser la parole pour aller s'entretenir ailleurs.

D'après le cardinal Cajétan, le sacrement de l'Eucharistie communique sa vertu à celui qui le reçoit, non-seulement au moment de la Communion, mais aussi longtemps que les saintes Espèces demeurent en leur entier, ce qui vérifierait la parole du Sauveur : « Tandis que je suis « dans le monde, je suis la lumière du monde. » (Jean, IX, 5.) Or, si cela est ainsi (bien que tous ne l'admettent pas), il est clair que, les effets de ce Sacrement étant toujours proportionnés aux dispositions qu'il rencontre, plus on sera recueilli, plus on aura de dévotion, et plus on recevra de grâces. C'est par l'intelligence, qu'il éclaire de ses lumières, et par la volonté, à laquelle il donne le sentiment des choses de Dieu, que l'Esprit-Saint fait arriver jusqu'à nous ses influences salutaires : prenez bien garde, par vos distrac-

tions, de lui fermer ces deux portes, et lorsque le principal est fait, lorsque déjà vous vous êtes assis à la Table sainte, lorsque déjà vous avez mangé le Pain céleste et que vous êtes au moment d'en recueillir le fruit, ne vous retirez pas sans avoir répandu votre âme devant le Seigneur.

Que si vous me demandez à quoi vous devez principalement employer ce temps : à publier les louanges de Dieu, vous dirai-je; à produire des actes d'amour envers lui; « car c'est à cette heure, comme dit saint Bernard, que commencent les embrassements et les baisers de paix, mille fois plus doux que le miel le plus précieux; c'est à cette heure que se consomme l'union de l'âme avec l'Époux céleste. » Donnez donc un libre cours aux aspirations de votre cœur, et écriez-vous avec le Prophète : « Je « vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma « force, etc. » (Ps. XVII, 1.) « Comme le cerf « soupire après l'eau des torrents, ainsi mon âme « soupire après vous, ô mon Dieu » (Ps. XLI, 1.)

Remerciez aussi le Seigneur de toutes les grâces qu'il vous a faites, et en particulier de ce que dans l'Eucharistie il se donne lui-même, source et fontaine de tous biens. Souvenez-vous que lorsque le Seigneur eut envoyé la manne, il ordonna à Aaron de prendre un vase d'or, de le remplir de cette nourriture miraculeuse, de le placer dans l'Arche

d'alliance, et de le garder là, afin que les races à venir sussent de quelle manière, pendant quarante ans, leurs pères avaient été nourris dans le désert. Or, je vous le demande, qu'y a-t-il de commun entre la manne, aliment corruptible, et le Sacrement adorable qui contient le Pain de la vie éternelle? et combien la reconnaissance que nous devons à Dieu doit-elle surpasser celle qu'il exigea jadis des enfants d'Israël! En vérité, c'est là ce qu'aucune langue humaine ne saurait expliquer.

Enfin, pendant tout le jour où vous aurez communié, il faut que vous fassiez bonne garde autour de la maison dans laquelle le Seigneur est venu habiter; il faut, à l'exemple de David, qui adorait « le lieu où reposent ses pieds » (Ps. CXXXI, 7), que vous adoriez en quelque façon la poitrine qui lui a servi de demeure, que vous veilliez, autant que possible, à ce que rien de ce qui n'est pas Dieu, n'y pénètre; il faut que vous y entreteniez la chaleur de la dévotion produite par le feu de l'amour de Dieu, et que vous l'empêchiez de se refroidir; car l'esprit de dévotion, qui est excessivement délicat, s'évanouit au moindre souffle, et après ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on le recouvre. De même que le soleil éclaire le monde, non-seulement quand il paraît sur l'horizon, mais une heure avant son lever, et une heure après son coucher,

ainsi le Soleil de justice, qui est contenu dans l'Eucharistie, éclairera nos âmes, non-seulement au moment de la Communion, mais avant, en excitant nos désirs, et après, en nous remettant en pensée le souvenir du bienfait que nous avons reçu.

On trouvera ci-après, au cinquième livre de ce Mémorial, des prières et des méditations propres à faciliter les divers exercices que nous venons d'indiquer; que chacun les lise avec toute la dévotion et tout le recueillement dont il sera capable; qu'il tâche d'en bien pénétrer le sens, et surtout qu'il ait soin de s'arrêter aux endroits qui le toucheront davantage.

CHAPITRE VIII

De l'usage des sacrements et des avantages qu'ils procurent à ceux qui les fréquentent.

Nous en avons dit assez sur la préparation que l'on doit apporter à la sainte Communion; il nous reste à parler maintenant de l'usage des sacrements, et des avantages qu'ils procurent à ceux qui les fréquentent avec les dispositions requises.

Les sacrements de la loi nouvelle sont des canaux célestes par lesquels le Saint-Esprit nous com-

munique ses grâces, et dont la source est au côté même de Jésus-Christ. « Voilà pourquoi, dit saint Jean Chrysostome, celui qui communie doit se figurer qu'il colle ses lèvres à ce côté sacré, et qu'il y boit l'eau de la vie éternelle. » Ils sont de plus des remèdes destinés à soutenir notre faiblesse, et composés par Celui qui la connaît d'autant mieux, qu'il a été envoyé au monde uniquement pour la guérir. Il ne se pouvait, lorsqu'il existe tant de remèdes pour le corps, qu'il n'y en eût point pour l'âme, cette partie supérieure de nous-mêmes, qui n'en est pas moins sujette à une infinité de maladies, et dont la guérison nous importe bien davantage. Ces maladies étant de diverses natures, la loi de grâce, qui est une loi parfaite, a dû y pourvoir, et c'est ce qui nous explique pourquoi Jésus-Christ a établi plusieurs sacrements.

Mais les sacrements n'opèrent pas seuls, il faut aussi que de notre côté nous y apportions certaines dispositions. C'est ainsi que, lorsque nous allons nous confesser, nous nous accusons des péchés que nous avons commis; nous en avons le repentir; nous nous humilions aux pieds du confesseur qui tient la place de Jésus-Christ; nous demandons pardon de nos égarements; nous formons la résolution de nous amender. A la fin, Dieu nous reçoit, et nous sommes réconciliés avec lui par le ministère de l'Église. Or, tout cela nous

sert merveilleusement à nous tenir dans l'ordre; car, à mesure que nous nous rendons plus souvent compte de l'état de notre conscience, nous veillons davantage sur elle; et comme un homme qui, marchant entre deux palissades, va droit son chemin, il suffit de nous rappeler notre dernière confession, ou bien la confession que nous devons bientôt faire, pour nous abstenir de tout ce qui pourrait déplaire à Dieu.

Oh! comme on comprendrait la nécessité du sacrement de Pénitence, si l'on avait pour les choses spirituelles l'estime que l'on a pour les choses corporelles. Dites-moi : pourquoi s'occupe-t-on sans cesse à sarcler son jardin? Pourquoi balaie-t-on chaque jour sa maison? Pourquoi lave-t-on son linge? N'est-ce pas parce que l'on veut que tout cela soit propre et bien tenu? Eh bien! votre âme ne vaut-elle pas votre linge? et lorsqu'à chaque pas elle court risque de perdre sa pureté, croyez-vous trop faire en la lavant une fois par semaine? Voyez avec quel empressement les marins ont recours à la pompe pour vider l'eau qui s'amasse dans la cale, surtout en temps de pluie, et empêcher par là que le navire ne sombre! Les péchés véniels que vous commettez chaque jour sont comme autant de gouttes d'eau qui, tombant sur le navire de votre âme, la disposent aux péchés mortels, et menacent à tout instant de l'engloutir; hâtez-vous donc de recourir au remède

qui, en prévenant des chutes très-légères en apparence, aura pour effet néanmoins de vous garantir contre une ruine totale.

Souvent, pour chasser les humeurs d'un corps qui en est surchargé, la nature leur ouvre une issue que les médecins ont grand soin d'entretenir, parce qu'ils savent que la vie et la santé en dépendent; or, ce que la nature fait pour sauver les corps, la grâce divine l'a fait pour sauver les âmes; et comme le péché engendre constamment dans celle-ci de mauvaises humeurs, elle a voulu que les mauvaises humeurs s'écoulassent par le canal de la Confession.

§ I.

Des effets du sacrement de l'Eucharistie.

Si le sacrement de Pénitence rend à l'âme la santé et la vie, le sacrement de l'Eucharistie les lui conserve, et c'est pour cela que Jésus-Christ l'a établi en forme de nourriture. De même que le propre de la nourriture est d'entretenir la vie corporelle, le propre de ce Sacrement est d'entretenir la vie spirituelle (qui consiste dans la charité), au milieu de toutes les difficultés et de tous les obstacles qui se rencontrent ici-bas. « Ma chair, » dit Jésus-Christ, « est vraiment une nourri-« ture, et mon sang vraiment un breuvage. »

(Jean, VI, 56.) Or, au témoignage unanime des Pères, cette nourriture divine opère dans l'âme tous les effets que la nourriture ordinaire opère dans le corps: elle entretient la vie spirituelle; elle satisfait le goût intérieur, refait les forces surnaturelles, ranime la vertu chancelante, fortifie contre les tentations de l'ennemi, et conduit l'homme jusqu'à la perfection, à moins que par sa faute il ne veuille rester en arrière. Si vous me demandez comment il est possible qu'une substance corporelle dont on fait sa nourriture opère d'une manière toute spirituelle au point de conserver, d'augmenter la charité, et de maintenir la vie de l'âme, je vous répondrai que c'est par la vertu surnaturelle des sacrements que Dieu a établis en vue de soulager notre faiblesse, et qui, sous une forme corporelle et visible, produisent des effets invisibles. Ainsi, par exemple, l'eau du saint Baptême, qui, extérieurement lave le corps, lave l'âme en même temps et l'établit dans la grâce de Dieu. L'Eucharistie, qui est un sacrement, et le plus grand des sacrements, ne saurait avoir moins d'efficacité; elle a même deux avantages sur les autres : le premier, c'est qu'en outre de la chair de Jésus-Christ, elle contient aussi son âme, ainsi que le Verbe éternel du Dieu vivant, par qui toutes choses ont été faites, et qui, en entrant dans l'âme du pieux communiant, lui communique la vie

spirituelle. A l'exemple du médecin qui, pour que son remède fasse plus d'effet et se répande par tout le corps, commence par le délayer dans l'eau et le donne ensuite à son malade, le Médecin céleste a voulu que le Verbe divin s'unît à la chair, afin que, pénétrant au moyen de celle-ci dans le cœur des hommes, qui sont de chair, il y opérât des fruits de salut et de vie.

Le second avantage, c'est que la chair de Jésus-Christ, étant unie au Verbe, participe à sa vertu divine, et opère les mêmes effets que lui, comme nous l'avons dit plus haut, à la seule différence qu'elle lui sert d'instrument.

Après que le Sauveur eut ressuscité la fille du prince de la synagogue, « il commanda qu'on lui « donnât à manger. » (Luc, VIII, 56.) Il ne se contenta pas de lui rendre la vie par sa puissance, il voulut qu'elle prît les moyens de la conserver en usant de sa nourriture ordinaire, et cela pour nous montrer que l'Eucharistie nous est aussi nécessaire que la Pénitence ; en effet, si ce dernier sacrement nous donne la vie spirituelle, le premier nous la conserve, et il faut que nous nous confessions pour ressusciter, comme il faut que nous communiions pour ne pas mourir.

Faute de suivre ce conseil et de s'appliquer les remèdes que Dieu a mis à leur disposition, la plupart des hommes laissent éteindre la flamme de la charité, qui est la vie même de l'âme, et finissent par

mourir spirituellement. « La charité, dit le cardinal Cajétan, n'est pas de ce monde; sa résidence est au ciel, où, en présence du souverain Bien, elle ne cesse de brûler de l'amour le plus vif; mais sur la terre elle est comme une étrangère qui voyage loin de son pays, et au milieu de toutes les difficultés et de tous les obstacles qui s'y rencontrent, elle a grand besoin d'être soutenue. » Si vous jetez une goutte d'eau dans la mer, elle s'y conserve, parce qu'elle est dans son élément; si, au contraire, vous la répandez sur la terre, elle s'y dessèche comme le sol qui la reçoit. Une ville située au cœur du royaume est à l'abri d'un coup de main, et n'a besoin ni de soldats ni de garnison; mais lorsqu'elle est à la frontière, elle court de grands risques, à moins qu'elle ne soit fortifiée, pourvue de sentinelles et défendue par un corps respectable de troupes. Il en est de même de la charité, qui, ici-bas, n'étant plus dans son centre, se trouve exposée de tous côtés aux attaques de l'ennemi; aussi le souverain Monarque du ciel, qui ne la perd jamais de vue, l'a-t-il mise en état de se défendre en lui donnant le sacrement de l'Eucharistie, auquel on peut appliquer ces paroles du Prophète : « Seigneur, vous avez préparé une table pour « moi contre ceux qui me persécutent. » (Ps., XXII, 6.)

Mais si tous tant que nous sommes, nous avons des ennemis à combattre, que ferons-nous sans le secours de cette Table que Dieu nous a pré-

parée? « Malheur, dit saint Bernard, malheur à ceux qui sont appelés à faire l'œuvre des forts, et qui ne mangent pas le pain des forts. » Or, quels sont ceux qui sont appelés à faire l'œuvre des forts, sinon ceux qui, le jour de leur baptême, se sont enrôlés sous la bannière de Jésus-Christ, et ont déclaré la guerre à Satan et à ses pompes? Qu'est-ce que le pain des forts, le pain qui fortifie l'âme contre ses ennemis, sinon le très-saint Sacrement, lequel, au témoignage de saint Jean Chrysostome, nous rend comme « des lions dont la gueule jette des flammes? » Cette interprétation est justifiée d'ailleurs par saint Jérôme, qui, au lieu de dire avec la Vulgate, « l'homme a mangé « le pain des anges » (Ps. LXXVII, 25), traduit le texte primitif par ces paroles : « l'homme a mangé « le pain des forts, » qui figurait l'Eucharistie. Nous comprenons maintenant pourquoi saint Bernard déplore le malheur de ces chrétiens qui, appelés chaque jour à combattre et n'ayant pas de meilleures armes que celles dont nous parlons, refusent de s'en servir ; il faut nécessairement qu'ils tombent et qu'ils périssent, et certes les exemples ne manquent pas. Dans les premiers temps de l'Église, alors que les fidèles s'approchaient fréquemment de la sainte Table, on les voyait défier la rage et la fureur des tyrans, et sacrifier volontiers leur vie pour la justice ; mais, hélas! telle est aujourd'hui notre faiblesse que, placés dans

les mêmes conditions, c'est à peine si nous consentirions à faire un pas. Pourtant le péril n'a pas cessé, et la mort est toujours là qui nous menace; si nous voulons l'éviter, allons nous asseoir au céleste Banquet, nourrissons-nous du Pain des forts, ayons à cœur de suivre non pas les errements de nos contemporains, mais les exemples de nos devanciers, et après avoir combattu comme eux nous partagerons leurs couronnes.

§ II.

Réponse aux différentes objections de ceux qui, par négligence, diffèrent de se confesser et de communier.

Les hommes charnels, et qui n'ont pas d'autre règle de conduite que leurs caprices, diront: Pourquoi tant de confessions et de communions? N'est-ce pas assez de se confesser une fois l'an, ainsi que l'Église l'ordonne? Pour parler de la sorte, il faut ne rien connaître de la faiblesse humaine; il faut complétement ignorer la vertu des remèdes que Dieu nous a préparés, et ne pas sentir le besoin que nous en avons. Si l'homme n'était malade qu'une fois l'an, il lui suffirait d'user de ces remèdes une fois l'an; mais sa vie n'est qu'un long tissu d'infirmités de tout genre : le feu de la convoitise, les tumeurs de l'orgueil, les abcès de l'envie, la lèpre de la luxure, les plaies envenimées de la haine, le dégoût des choses

spirituelles, la faim dévorante des choses charnelles le tourmentent tour à tour, et il est absurde de croire qu'en présence de ces maux quotidiens il n'ait à s'occuper de sa guérison qu'après une année écoulée. C'est lorsque la plaie se forme que l'on doit appliquer le remède ; si le remède vient trop tard, il est fort à craindre qu'il ne produise pas tout son effet : car, bien que la Confession efface entièrement tous les péchés, elle n'en détruit pas pourtant les racines, je veux dire les mauvaises habitudes dans lesquelles on a vieilli et dont il est si difficile de se débarrasser.

Dites-moi, quel est celui qui, en voyant le feu à sa maison ou l'ennemi aux portes de la ville, attendrait la fin d'une année pour en arrêter les progrès ? Mais ne sentez-vous pas au dedans de vous-même le feu de la concupiscence, la flamme des mauvais désirs qui vous brûle ? N'entendez-vous pas le démon, votre ennemi capital, qui bat continuellement les murs de votre cœur ? et au milieu de ce danger pressant, lorsque les sacrements sont vos seuls moyens de défense, vous ne comptez y recourir qu'à la fin d'une année ! En vérité, ce n'est pas là comprendre la dignité de votre âme, la malice et la perversité de votre chair, la vertu et l'efficacité des sacrements, la fin pour laquelle ils ont été établis, puisque, dans le sens le plus vrai, la Pénitence est le remède qui guérit l'âme, et l'Eucharistie le pain qui la soutient.

A cela vous répondez qu'à la fin de l'année Dieu vous pardonnera tous les péchés à la fois ; mais vous ne dites rien de la tyrannie de la mauvaise habitude, des racines profondes qu'elle laissera dans votre âme ; vous ne dites rien des fautes que vous eussiez pu éviter, et qu'il faut déplorer bien plus que la perte de mille mondes ; vous ne dites rien des fautes sans nombre qui seront la conséquence de celles-ci ; car, comme dit saint Grégoire, « le péché auquel on ne remédie point par la pénitence, en amène bientôt un second par son propre poids. » Ne valait-il pas mieux prévenir le mal que d'avoir ensuite à le guérir ? Ne valait-il pas mieux que l'épouse fût fidèle et qu'elle n'eût point de pardon à obtenir de son époux ?

Je sais très-bien que l'Église ne nous oblige à communier qu'une fois l'an ; mais en cela elle agit comme une bonne mère qui ne veut pas mettre les faibles dans l'alternative, ou de communier indignement, ou de lui désobéir en s'éloignant pour toujours de la Communion, ce qui malheureusement n'est pas rare. Elle a fait une loi où elle a su tenir compte de la faiblesse humaine ; mais elle n'a pas prétendu par là fermer la porte du festin et empêcher les personnes pieuses de s'asseoir à la Table céleste.

Il y a des personnes qui connaissent par expérience la vertu des sacrements, mais qui s'abstiennent de les fréquenter par respect humain. Ils sont

comme ces Pharisiens dont parle saint Jean, qui crurent en Jésus-Christ, mais qui n'osèrent pas le confesser publiquement, parce que, dit-il, « ils « aimaient plus la gloire des hommes que la « gloire de Dieu. » (Jean, XII, 42.) Eh quoi! vous avouez que Jésus-Christ a institué le sacrement de l'Eucharistie, qu'il vous le recommande de la façon la plus expresse, et vous avez honte de le recevoir! Mais n'est-ce pas là avoir honte de paraître bon chrétien et disciple de Jésus-Christ? N'est-ce pas là le renier? N'est-ce pas là se rendre coupable du crime que l'on reproche à saint Pierre? Jésus-Christ règne au ciel; il est maintenant adoré par toute la terre, et nous voyons des hommes qui croiraient se déshonorer en faisant quelque chose par où l'on pût conjecturer qu'ils sont ses disciples! Mais, s'écrie Salvien, « de quelle considération Jésus-Christ jouit-il donc parmi nous, si c'est perdre de sa valeur que de lui appartenir! » En vérité, il faut que les hommes soient descendus bien bas pour rougir de la religion et de la vertu, si respectables d'elles-mêmes, et auxquelles toutes les lois divines et humaines ont toujours prodigué tant d'honneur!

Vous redoutez, dites-vous, les discours et les clameurs du monde; mais le monde n'est-il pas l'un des ennemis de notre âme? N'est-ce pas lui qui a persécuté Jésus-Christ, les Apôtres, les Prophètes, tous les Saints, en un mot? Et vous feriez

cas de ses discours; mais qui jamais prit conseil d'un ennemi, et d'un ennemi qui a juré de le perdre!

Cet ennemi s'efforce de vous éloigner des saints Mystères; mais Jésus-Christ vous y invite : « Ve-« nez, » vous dit-il, « vous tous qui êtes chargés, « et je vous soulagerai. » (Matth., XI, 28.) Lequel des deux mérite la préférence? Si nous laissons Jésus-Christ pour répondre à l'appel du monde, comment pouvons-nous dire que nous sommes serviteurs de Jésus-Christ? L'on n'est serviteur de quelqu'un qu'autant que l'on exécute ses ordres et que l'on cherche à le contenter. « Si je voulais « encore plaire au monde, » dit l'Apôtre, « je ne « serais pas serviteur de Jésus-Christ. » (Gal., I, 10.) Il y aurait quelque raison d'écouter le monde, si le monde nous promettait le repos pendant que Jésus-Christ nous appelle au travail; mais il n'en est rien, selon la remarque de saint Augustin : « Le monde, dit-il, répète à qui veut l'entendre : Je n'ai ni force ni courage. Jésus-Christ, au contraire, crie à haute voix : Je puis tout pour vous fortifier; et mon âme malheureuse, s'attachant à Celui qui avoue son impuissance, laisse là Celui sur l'appui duquel elle pourrait compter. »

Mais que vous importent les discours du monde? Y gagnez-vous quelque chose? Y perdez-vous quelque chose? N'est-il pas vrai que souvent

comme un cheval ombrageux, nous nous épouvantons d'une ombre, du moindre mouvement qui se fait dans l'air? Tout cela est l'effet de notre amour-propre qui tremble pour ses intérêts, non-seulement en présence de périls réels, mais même dans la crainte de périls imaginaires.

Je vais plus loin et je dis: Quand même nous aurions à redouter les persécutions des hommes, quand même les hommes en voudraient à notre vie, faudrait-il pour cela renoncer à un si grand bien? et serait-ce trop de le payer de notre sang? L'ours qui s'attache à une ruche s'inquiète peu que les abeilles le piquent. Vous avez dans la sainte Hostie une ruche inépuisable, un rayon de miel qui remplit votre âme d'une douceur toute divine, et pour en jouir vous ne voudriez pas supporter la piqûre de quelques langues médisantes!

J'en connais qui, par paresse et pour n'avoir pas le soin de s'y préparer, abandonnent la Communion et refusent l'entrée de leur cœur à Jésus-Christ, cette fontaine de tous les biens. Pour jouir d'un si riche trésor, ce n'est pas la peine, à leur avis, de s'imposer la moindre contrainte. Oh! combien le bienheureux martyr saint Ignace était éloigné de ces sentiments, lui qui disait dans une de ses lettres : « Oui, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ, je ne crains ni le feu, ni la croix, ni les bêtes, ni la séparation de mes os, ni la

division de mes membres, ni la destruction de mon corps, ni tous les tourments que la rage du démon pourra inventer. » Mais si pour jouir de Jésus-Christ, qui s'offre aussi à vous dans l'Eucharistie, ce Saint ne reculait devant aucun supplice, pourquoi regarderiez-vous comme un travail au-dessus de vos forces de vous confesser et de vous recommander à Dieu afin d'avoir le même bonheur? N'est-ce pas le comble de la folie que de se laisser mourir plutôt que de tendre la main vers la nourriture que l'on a devant soi? « Le paresseux, » dit le Sage, « tient sa main cachée « dans son sein, et il préfère mourir de faim plutôt « que de la porter à sa bouche. » (Prov., XIX, 24.) Or, quoi de plus répréhensible, je dirai même, de plus abominable? et quel compte n'aura pas à rendre celui qui aura ainsi méprisé un remède qu'on lui offrait de si bonne grâce, et à un prix si minime?

Quelques-uns s'éloignent de la Communion sous prétexte qu'en communiant moins souvent ils le font avec plus de respect. Or, s'il est vrai que dans le commerce ordinaire de la vie la familiarité engendre le mépris, assurément il n'arrive rien de semblable lorsqu'il s'agit de l'adorable Sacrement de nos autels; au contraire, comme son effet principal est de donner la grâce, plus on s'en approche, plus on reçoit de grâces; et à mesure que la grâce augmente, l'amour, la crainte, la dévotion,

le respect, en un mot, toutes les vertus auxquelles elle donne naissance, et qui sont nécessaires pour communier dignement, augmentent en proportion avec elle, d'où il suit que l'on communie avec bien moins de dévotion et de respect lorsqu'on communie rarement.

Ceci ressort encore de la comparaison que saint Grégoire établit entre la joie que causent les plaisirs spirituels (et parmi ceux-ci il faut compter la participation au sacrement de l'Eucharistie), et la joie qui naît des plaisirs sensuels. « Les plaisirs sensuels, dit-il, excitent nos désirs; mais à peine les avons-nous goûtés, que nous n'en voulons plus. Car autre est l'homme qui a faim, autre est l'homme qui est rassasié. Le contraire arrive pour les plaisirs spirituels : tant que nous ne les avons pas goûtés, ils nous sont indifférents; mais lorsqu'une fois nous avons appris à les connaître, nous ne pouvons plus nous en passer, et plus nous en avons, plus nous voulons en avoir, plus nous en sommes affamés, ainsi que nous l'assure la Sagesse divine elle-même, lorsqu'elle dit : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et « ceux qui me boivent auront encore soif. » (Eccli., XXIV, 29.) Mais si la faim et le désir de l'Eucharistie sont une des conditions pour la recevoir dignement, si cette faim et ce désir croissent en proportion qu'on la reçoit plus souvent, n'est-il pas de la dernière évidence que moins on la re-

cevra, moins on la désirera et moins on s'en approchera dignement. Il faut donc en venir à cette conclusion, que l'on sera d'autant mieux préparé à communier que l'on sera dans l'habitude de communier plus souvent. En différant la Communion vous vous privez d'un secours nécessaire ; vos péchés se multiplient, et lorsqu'à la fin vous voulez la faire, c'est forcément avec des dispositions qui sont loin d'être parfaites.

Je suis pécheur, dites-vous, je suis faible, et par conséquent indigne de la Nourriture céleste. A cela je réponds que si vous n'êtes pas en état de péché mortel, c'est précisément parce que vous êtes faible et pécheur, qu'au lieu de vous éloigner de la Table sainte, vous devez tout faire pour vous en approcher. L'Eucharistie réconcilie les pécheurs avec Dieu, soutient les faibles, guérit les malades, enrichit les pauvres, et pourvoit aux besoins de tous les malheureux. Jésus-Christ ne l'a pas établie uniquement pour nourrir les vivants et fortifier ceux qui se portent bien, mais aussi pour qu'elle serve de remède aux malades, et qu'elle ressuscite les morts. C'est ce qui a fait dire aux saints, que souvent par sa vertu le pécheur qui la reçoit, d'attrit, devient contrit, ou en d'autres termes, que de mort il devient vivant. N'oubliez pas que Jésus-Christ s'assit plus d'une fois à la table des publicains et des pécheurs, et qu'à ceux qui en murmuraient, il répondit : « Ceux qui se portent bien

« n'ont pas besoin de médecin, mais les malades.
« Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les
« pécheurs. » (Matth., IX, 12, 13.)

C'est une bonne chose de s'éloigner de la Communion par un motif de crainte, et c'est aussi une bonne chose de s'en approcher par un motif d'amour; car, dans l'un et l'autre cas, Dieu est honoré. « Mais, dit saint Thomas, il vaut mieux céder à l'amour qu'à la crainte, parce que les œuvres produites par l'amour sont toujours plus méritoires. » Lorsque Oza fut frappé de mort subite, David, au lieu de transporter l'Arche dans sa maison, ainsi qu'il en avait eu d'abord la pensée, la fit placer dans celle d'Obédédom; mais, plus tard, lorsqu'on lui eut raconté les bénédictions dont ce dernier avait été l'objet, il bannit la crainte de son cœur, et, s'armant d'une sainte confiance, il exécuta son dessein; ce dont il n'eut qu'à se louer dans la suite.

CHAPITRE IX

D'où vient que plusieurs éprouvent peu de goût et peu de dévotion lorsqu'ils célèbrent ou qu'ils communient.

On peut à ce sujet nous adresser diverses questions que nous ne voulons pas laisser sans réponse. On nous demandera d'abord pourquoi un

très-grand nombre de personnes qui sont dans l'habitude de célébrer ou de communier souvent, n'éprouvent point dans leur âme ce goût et ces consolations qui semblent toujours devoir accompagner une action aussi sainte. On nous demandera ensuite pourquoi non-seulement elles n'éprouvent pas ce goût et ces consolations, mais pourquoi, en célébrant et en communiant si souvent, elles ne font, ou du moins elles ne paraissent faire aucun progrès dans la vertu.

A la première question, je réponds que plus d'une fois cela n'arrive que par leur faute; parce qu'elles ne se préparent pas comme il faut, ou bien que leur vie manque de régularité. Il n'est donc pas surprenant qu'il existe une différence entre elles et celles dont la conduite est plus parfaite, qui se préparent mieux, et qui, ayant le palais de leur âme plus sain, naturellement goûtent davantage les choses de Dieu.

Il arrive pourtant que ce n'est pas par leur faute, mais uniquement par une dispensation secrète de Dieu, qui trouve là un moyen de les sanctifier. Lorsque les justes, dans la Communion comme dans la prière, cessent d'éprouver la joie et les consolations auxquelles ils étaient accoutumés, ce n'est pas une raison de penser qu'ils s'en sont rendus indignes. Tout ce que l'on peut conclure de là, c'est que Dieu, en les humiliant, les éprouve, les exerce et les purifie.

Quelquefois cela vient, selon la remarque de saint Bonaventure, de ce que l'on se porte à la dévotion d'une manière qui n'est pas discrète. « Il y a, dit-il, des personnes pieuses qui trouvent d'autant plus difficilement la dévotion qu'on nomme sensible, qu'elles la cherchent avec plus de soin : plus elles s'en approchent, plus elle s'éloigne, comme, par exemple, à l'époque des grandes fêtes ou lorsqu'elles se préparent à communier. Alors elles s'affligent outre mesure, elles perdent courage en s'imaginant que Dieu ne veut pas qu'elles le reçoivent dans cet état, qu'il les rejette comme indignes de s'asseoir à sa Table, et elles abandonnent le remède d'où dépend leur salut. »

Je ne veux ni trop les blâmer, ni trop les excuser ; car s'il y a de leur faute en cela, il peut y avoir aussi quelque dessein de Dieu ; mais toujours est-il qu'elles ont tort de rechercher la dévotion avec trop d'empressement et d'ardeur, et comme qui dirait à jour fixe. C'est enlever à l'âme sa liberté et violenter la nature que de vouloir ainsi presser et exprimer en quelque sorte le suc de la dévotion ; et si l'on s'attriste, si l'on se désole parce qu'on ne réussit pas, on ne fait que s'endurcir et s'éloigner du but que l'on poursuivait. Plus l'on se donne de mal, moins l'on avance, et l'on finit par se dessécher ; car, comme dit le Sage, « Celui qui presse trop fort la mamelle, au

« lieu de lait en fait sortir du sang. » (Prov., xxx, 33.) Au contraire, plus le cœur est libre, plus la dévotion est vive et suave; et c'est ce qui explique pourquoi dans les autres temps, lorsque l'esprit n'est ni inquiet, ni préoccupé, nous nous sentons beaucoup mieux disposés, et nous agissons avec beaucoup plus de liberté et de pureté d'intention.

A la seconde question : Pourquoi les personnes qui célèbrent ou qui communient souvent, non-seulement ne font point de progrès dans la dévotion et les autres vertus, mais semblent toujours persévérer dans la même tiédeur et la même négligence? un Docteur répond en assignant deux raisons : la première c'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'elles vont communier sans préparation, sans charité, sans cette faim et ce désir que l'on doit avoir d'un Pain qui est descendu du ciel; mais par coutume, par manière d'acquit, par force, et que tout de suite après elles se répandent en discours inutiles et lâchent la bride à tous les appétits déréglés de leur cœur. Or, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'en se présentant ainsi à la Table sainte les mains vides, elles en reviennent aussi les mains vides ou presque vides. Les causes, avons-nous dit au commencement de ce livre, produisent leurs effets en proportion des dispositions qu'elles rencontrent dans la matière sur laquelle elles agissent, et il en est par conséquent de

même du sacrement de l'Eucharistie, qui produit des grâces plus ou moins abondantes dans les âmes, selon que ces âmes sont plus ou moins bien disposées.

La seconde raison, qu'assigne le même Docteur, c'est que le plus souvent ces sortes de personnes sont sujettes à certaines passions mal réprimées, qui les entraînent, qui les troublent et qui font obstacle à leur avancement, comme par exemple à un amour-propre porté à l'excès, à une volonté qui ne veut céder en rien, à une attention exagérée pour tout ce qui regarde le corps et les sens. Or, tout cela les porte à se répandre, à chercher des plaisirs et des consolations parmi les créatures; et nécessairement leur dévotion en souffre, quand elles ne la perdent pas tout à fait. On pourrait les comparer à des vases d'argile mal cuite qui ne peuvent retenir la liqueur dont on les avait remplis. Ce que nous remarquons ici s'applique particulièrement à ceux qui passent leur temps à rire, à parler, à s'entretenir de bagatelles, à courir les rues, à se mêler d'affaires inutiles, sans s'inquiéter en aucune façon de préparer le lieu où l'Époux céleste doit prendre son repos. Certes, c'est une noble chose, une chose très-délicate que l'amitié de Dieu; mais qu'on le sache bien, elle n'admet point de compétiteurs, et elle veut régner en nous sans partage.

CHAPITRE X

S'il est bon de communier fréquemment.

Comme dans le chapitre qui précède nous avons insisté sur la fréquentation des Sacrements en général, on nous demandera peut-être quelle règle il faut suivre lorsqu'il s'agit de l'Eucharistie. La réponse à cette question est tout à la fois très-facile et très-difficile. S'il n'y avait à considérer que la vertu et l'efficacité d'un Sacrement qui contient Jésus-Christ, source de toutes les grâces, et dont l'effet principal est de nous appliquer les mérites infinis de sa Passion, il est clair que nous devrions communier une infinité de fois, si nous le pouvions, puisque par là nous obtiendrions infailliblement une infinité de grâces ; mais il faut aussi considérer les dispositions et la préparation que ce Sacrement exige, et d'après lesquelles il opère ; il faut considérer que ce n'est pas un sacrement des morts, mais un sacrement des vivants (car on ne peut manger qu'à la condition de vivre), et dès lors, avant de rien déterminer, il y a bien des choses dont on doit tenir compte.

Et d'abord l'on doit tenir compte de l'état de

chacun : si ce sont des personnes consacrées à Dieu, comme les prêtres, les religieux et les religieuses, elles peuvent plus facilement user de la communion fréquente, parce qu'étant débarrassées des soucis et des affaires du monde, l'état dont elles font profession leur permet de s'y mieux préparer. Quand je parle de cet état, il ne faut point s'imaginer que je le considère comme un privilége, attendu que Dieu, qui distribue ses dons comme il lui plaît et à qui il lui plaît, ne laisse pas d'élever à une très-haute perfection des hommes qui, par la nature de leurs occupations, semblaient ne devoir jamais en approcher. Ici tout le monde peut se rappeler l'exemple de David, d'Abraham, de Job et d'une foule d'autres rois et d'autres patriarches qui, triomphant avec le secours de la grâce de toutes les difficultés, sont devenus des saints.

L'on doit tenir compte aussi des obligations qui incombent à chacun et veiller à ce qu'il ne les sacrifie jamais, sous prétexte de se livrer à des exercices pieux. Une femme qui a un mari et des enfants à soigner, des filles à garder et une maison à diriger, ne peut consacrer son temps aux pratiques de dévotion qu'après avoir fidèlement accompli tous ses devoirs ; par la raison que les pratiques de dévotion sont facultatives et dépendent de nous, tandis que les devoirs étant de précepte, personne ne saurait nous en dis-

penser. L'un des principes fondamentaux de la vie chrétienne, est qu'il ne faut pas laisser les œuvres de la justice pour celles de la grâce. « L'obéissance vaut mieux que le sacrifice » (I Rois, xv, 22), a dit un Prophète; en d'autres termes, ce qui est de précepte vaut mieux que ce qui est de pure dévotion. Malheureusement les hommes ne l'entendent pas toujours de la sorte, et il est vrai de dire qu'en général leur goût les porte plutôt vers les choses qu'ils font librement que vers celles qu'on leur impose. Ce que je dis des femmes qui ont un mari et des enfants, je le dis aussi des enfants dont les parents vivent encore, et j'ajoute qu'il y a pour eux une obligation plus grande de les secourir lorsqu'ils sont vieux, pauvres ou infirmes. Le premier commandement de la seconde Table est formel là-dessus, et après Dieu ce sont de tous les hommes ceux qu'ils doivent entourer de plus d'attention et de plus de respect. Il serait inutile, je pense, de leur rappeler l'exemple si célèbre et si connu des cigognes, qui se montrent, dit-on, si généreuses envers leurs parents lorsque ceux-ci sont devenus vieux. Commençons donc par remplir les obligations de notre état, et approchons-nous ensuite des Sacrements; car sans cela Dieu n'agréerait point notre dévotion.

Il faut encore, avant de prendre l'habitude de communier fréquemment, examiner si l'on est

à même d'y persévérer, si l'on se sent assez de force pour cela. Un arbre que l'on prive subitement de la portion d'eau qui lui revenait chaque jour, perd forcément de sa beauté et finit par se dessécher complétement. C'est l'image de l'âme qui s'approchait journellement de la Table sainte, puis qui tout à coup s'en retire; en se privant d'un avantage aussi considérable, elle se refroidit dans la piété, et plus d'une fois elle en vient jusqu'à abandonner ses résolutions les plus fermes. Lorsqu'un malade ne se soutient qu'à l'aide de remèdes, il suffit de les lui retrancher un jour pour qu'aussitôt on le voie languir et tomber en défaillance. C'est encore l'image de l'âme qui, changeant tout d'un coup ses habitudes, laisse là, par sa faute, la Communion d'où elle tirait toute sa force. Concluons de tout ceci, qu'on ne saurait trop prendre de précautions avant de s'engager dans une voie d'où plus tard l'on ne pourra sortir qu'à son grand détriment.

Remarquez encore que lorsqu'il s'agit d'aller à l'église, de s'adresser aux prêtres ou de leur demander les Sacrements, sans attirer l'attention, les hommes ont beaucoup plus de liberté que les femmes, et les femmes âgées beaucoup plus que les jeunes. De tout temps les saints ont insisté pour que les jeunes personnes, dont la réputation peut être si facilement compromise, se tins-

sent dans le recueillement et la retraite ; et l'ancienne Loi qui obligeait les hommes à se rendre trois fois par an au temple de Jérusalem, ne leur prescrivit jamais rien de semblable. C'est que pour elles il y a toujours grand péril à se produire au dehors. Dina, la fille de Jacob, en fit, hélas ! la trop triste expérience ; pour avoir quitté une seule fois la maison de son père, elle se perdit, et en se perdant elle entraîna la ruine d'une ville entière. Aussi saint Ambroise loue-t-il la sainte Vierge de ce que, ayant toujours vécu tranquillement chez elle, elle s'en alla néanmoins en grande hâte lorsqu'il lui fallut visiter sa cousine Élisabeth.

En parlant de la sorte, je ne prétends point condamner les jeunes personnes à une clôture perpétuelle, je veux seulement qu'elles s'habituent à s'entretenir avec Dieu, sans franchir le seuil de leur porte, à le chercher dans leur maison même, et à ne sortir que lorsque l'Église les y oblige, ou bien encore lorsqu'elles doivent recevoir quelque sacrement ; mais dans ce dernier cas, je leur recommande toujours la plus grande modération. Ceci n'est pourtant pas une règle sans exception, car il peut se rencontrer des personnes d'un âge plus avancé pour lesquelles les inconvénients que je signale n'existent pas, et, dès lors, il va sans dire qu'elles peuvent agir en toute liberté.

Après avoir pris en considération les divers points ci-dessus, il est bon que chacun examine à part soi le profit qu'il retire de la fréquente Communion. S'il se sent plus de dévotion ; si sa conduite est plus régulière ; s'il est plus circonspect dans ses paroles, plus diligent dans ses bonnes œuvres, plus vigilant sur soi-même, plus maître de sa colère, de ses appétits et de ses autres penchants déréglés, bien que tout cela laisse encore beaucoup à désirer, c'est une preuve que ses communions sont bonnes, salutaires, et il doit les multiplier en proportion du progrès spirituel qu'il constate chez lui. Mais si c'est le contraire qui a lieu, il est évident que, ses communions restant infructueuses, il faut ou qu'il s'y prépare avec plus de soin, ou bien qu'il en restreigne le nombre.

Il arrive parfois que les effets de l'Eucharistie sont tellement secrets, que l'on a grand'peine à les apercevoir ; car la grâce agit comme la nature, au sein de laquelle souvent un arbre nous frappe par sa hauteur sans que pourtant nous l'ayons vu croître. Dans ce cas, le mieux est de se choisir un confesseur éclairé et pieux, et de s'en remettre à son jugement.

Quoique saint Bernard assure que ne pas avancer dans les voies de Dieu c'est reculer, je crois pouvoir dire que l'on profite de ses communions lorsque sans avancer, néanmoins on ne recule pas. Il

est plus facile de remarquer si l'on recule que si l'on avance, comme il est plus facile de voir descendre la pierre qui se précipite en roulant vers le bas d'une montagne, que de voir monter celle qui est lancée en l'air avec force. Il est plus difficile de croître que de décroître, et plus difficile d'édifier que de détruire. Or, en supposant que celui qui communie fréquemment ne fait pas de grands progrès dans la vertu, si d'autre part il s'aperçoit que pour vouloir diminuer le nombre de ses communions, il tombe dans une foule de défauts; s'il se sent plus faible en face des tentations, plus tiède dans l'oraison, plus porté à la désobéissance, plus négligent dans les œuvres de miséricorde, plus enclin à la raillerie et aux vains discours, plus prompt à se mettre en colère, plus impatient au milieu des souffrances, plus négligent à veiller sur lui-même, il est clair qu'il y a avantage pour lui de continuer ses communions. C'est déjà un profit que de ne rien perdre, et le remède qui prévient une maladie n'est pas moins précieux que celui qui sert à entretenir la santé. Voilà, je pense, un sujet de consolation pour les personnes dont les progrès sont peu sensibles, bien qu'elles s'approchent souvent de la Table sainte. En admettant même qu'elles se laissent aller de temps en temps à des fautes vénielles, ce n'est pas une raison, du moment qu'elles en ont le repentir, d'abandonner la Com-

munion. Car, comme dit saint Hilaire, « lorsqu'on n'a pas commis de péché mortel, le corps du Seigneur est un remède que l'on ne doit pas quitter à la légère; il faut, au contraire, y recourir fréquemment, attendu que c'est le meilleur préservatif contre les conséquences inévitables de la fragilité humaine. »

D'après ce que nous venons de dire, il sera facile à chacun de déterminer le nombre de fois qu'il devra se présenter à la sainte Table. Ainsi, tandis que pour les uns il suffit de communier aux grandes fêtes de l'année, pour les autres, au contraire, il est bon de communier tous les mois, tous les quinze jours, une fois chaque semaine, selon que le conseille saint Augustin. C'est à quoi devraient se borner les personnes même les plus vertueuses, à moins qu'il n'existe quelque motif ou quelque circonstance qui les oblige d'aller au delà, car en fait de pratiques pieuses on ne peut fixer des limites certaines, et il n'y a pas de règles sans exception. Saint Bonaventure est du même avis, et dans un traité sur la perfection qu'il écrivit pour sa sœur il expose la doctrine suivante : « Si quelqu'un, dit-il, désire savoir lequel vaut mieux de communier souvent ou de communier rarement, je réponds qu'il n'est pas facile d'établir là-dessus une règle générale, vu que si l'on considère les hommes, leurs mérites, leurs goûts, leurs occu-

pations, leurs projets, les effets que le Saint-Esprit opère dans leurs âmes, les états qu'ils ont embrassés et dans lesquels ils vivent, il n'en est pas deux qui se ressemblent. Or, comme l'on ne donne pas le même remède, ni la même quantité de remède à tous les malades, mais que l'on a égard à la qualité des personnes, à la nature de leurs maladies, à leur complexion, au temps et au lieu où elles sont, je pose en principe que l'on doit en faire autant lorsqu'il s'agit du remède spirituel qui est contenu dans la divine Eucharistie. Il est certain que les gens du monde, dont l'esprit est toujours fatigué par une multitude d'affaires, ne peuvent pas le recevoir aussi souvent que ceux qui passent leur vie dans les exercices de la piété; encore faut-il distinguer, parmi ces derniers, ceux qui veillent avec plus d'attention sur eux-mêmes et qui ont la conscience plus délicate. Les uns s'en vont à la Communion tout embrasés d'amour et poussés par une sorte d'avidité; les autres, au contraire, éprouvent de si grandes terreurs, que si la conscience, la règle et la crainte de trop s'éloigner de Dieu en ne communiant pas ne les retenaient, ils ne s'approcheraient jamais de la sainte Table. Quant à moi, je suis d'opinion que, si l'on en excepte les prêtres, dont l'office est de célébrer la messe, il n'y a personne qui ne doive se contenter de communier une fois par semaine, à moins d'une raison toute particulière, comme

serait par exemple une maladie subite, une fête qui surviendrait, un sentiment extraordinaire de dévotion, un désir irrésistible de recevoir Celui qui est seul capable de tempérer les ardeurs d'une âme embrasée d'amour ; car dans ce dernier cas surtout, l'action du Saint-Esprit paraissant évidente, s'il n'existe d'ailleurs aucun empêchement, on aurait tort de lui résister. En effet, combien de fois n'a-t-on pas vu des chrétiens dont la vie était toute en Jésus-Christ tomber malades, dépérir, et donner les signes d'une fin prochaine, uniquement parce qu'ils ne pouvaient pas se rassasier du Pain céleste autant qu'ils l'eussent voulu?

« L'essentiel est de ne pas mettre trop d'intervalle entre ses communions, de communier toujours aussi dévotement que possible, et, après avoir communié, de veiller attentivement sur soi-même. Ce que je dis ici regarde spécialement les religieux qui se sont consacrés à Dieu, parce que, faute de s'y conformer, ils n'atteindraient jamais à la sainteté et à la perfection de leur état. Il leur arrivera peut-être de ne pas se sentir suffisamment préparés; mais confiants dans la miséricorde divine, qu'ils ne laissent pas pour cela de se nourrir du Pain céleste; et, malgré qu'ils s'en reconnaissent indignes, qu'ils se rappellent que plus ils sont faibles, plus ils sont malades, et plus ils doivent rechercher le Médecin qui leur rendra la santé; car, comme il l'a dit lui-même, « ce

« sont les malades qui ont besoin du médecin. » (Matth., IX, 12). Du reste, nous n'allons pas à Jésus-Christ pour le sanctifier en lui communiquant notre sainteté, mais bien pour qu'il nous sanctifie en nous faisant part de la sienne. Enfin ne nous décourageons pas quand, après avoir fait ce qui dépend de nous, nous n'éprouvons pas au moment de la Communion ou après la Communion toute la ferveur que nous aurions souhaitée. Dieu a ses desseins, et souvent il se plaît à éprouver les siens en les privant pour quelque temps de ses consolations accoutumées. » Ainsi parle saint Bonaventure, ce docteur si célèbre, si savant, si versé dans les choses de Dieu; et certes nul n'a le droit de s'inscrire en faux contre son témoignage.

On voit par là et par tout ce qui a été dit jusqu'ici, combien sont peu raisonnables ceux qui, emportés par un faux zèle et sous prétexte qu'il faut être respectueux envers Dieu, jettent le blâme, quelquefois même du haut de la chaire, sur les personnes qui fréquentent les Sacrements; certes, en admettant que dans certaines occasions il y eût excès de la part de celles-ci, on rencontre dans le monde des maux d'une bien autre gravité et sur lesquels ils tonneraient avec beaucoup plus d'à-propos. A tout prendre, le désordre résulte bien moins de ce que l'on communie trop souvent, que de ce que l'on ne communie pas assez. Comme toute

vertu morale consiste dans un juste milieu, dit saint Thomas, elle a nécessairement, et alors même qu'il n'y paraît pas, deux vices qui lui sont opposés, l'un par excès et l'autre par défaut. On en peut dire autant de l'usage des Sacrements, et en général de toutes les pratiques pieuses ; là aussi il peut y avoir du trop ou du trop peu ; mais si l'on considère avec soin ces deux extrêmes, on se convaincra facilement que le premier est infiniment moins dangereux que le second. Quoi de pire, en effet, que de voir les hommes s'éloigner des Sacrements, où Dieu a mis le remède qui seul peut les guérir et sauver leur âme? D'où vient, dites-moi, que la corruption est aujourd'hui si générale? N'est-ce pas parce que la plupart des chrétiens ont pris en dégoût le Pain céleste? Comparez notre siècle avec les siècles qui nous ont précédés, et vous verrez lequel vaut mieux de communier fréquemment, ou bien de communier une fois chaque année. Ah! que ceux qui ont encore quelque sentiment au fond du cœur, en voyant la profonde indifférence avec laquelle on traite Dieu et les choses de Dieu, pleurent et versent des larmes; car assurément c'est là la cause de tous nos malheurs.

Ceux qui sont à la tête du gouvernement savent très-bien que l'État peut avoir à souffrir de l'abondance comme de la disette des vivres, et néanmoins ils préfèrent l'abondance, parce que de ce

côté ils ont moins à craindre. C'est aussi ce que doivent faire les pasteurs des âmes, il faut qu'ils aient plus à cœur d'engraisser leurs ouailles que de leur retrancher la subsistance ou de la leur distribuer avec parcimonie; car juger de l'intérieur qui ne se voit pas et décider qu'il est pourvu au delà du nécessaire, c'est vouloir rendre une sentence sans connaître les pièces d'un procès.

Mais en voilà assez sur ce sujet; nous allons ajouter maintenant quelques méditations et quelques prières à l'aide desquelles les fidèles pourront s'entretenir dévotement, soit avant, soit après la Communion.

CHAPITRE XI

Méditation avant la sainte Communion, afin de réveiller dans l'âme les sentiments de crainte et d'amour dont elle doit être animée envers le très-saint Sacrement.

Qui êtes-vous, ô mon Dieu, et qui suis-je, pour oser me présenter devant vous? Qu'est-ce que l'homme pour oser recevoir dans son cœur le Créateur de toute chose? Qu'est-ce que l'homme, sinon un vase de corruption, un enfant du démon, un héritier de l'enfer, un ouvrier d'iniquité, un ennemi de Dieu, une créature inhabile à tout bien et capable de tous les excès? Qu'est-ce que

l'homme, sinon un être rempli de misères, aveugle dans ses conseils, vain dans ses œuvres, déréglé dans ses appétits, inconstant dans ses désirs, petit en tout, excepté en sa propre estime? Mais comment une créature si vile osera-t-elle aborder un Dieu de si grande majesté? Devant vous, Seigneur, les étoiles ne sont pas pures, les colonnes du ciel sont ébranlées, les séraphins sublimes se couvrent de leurs ailes, et confessent leur néant. Encore une fois, comment une créature si vile et si misérable osera-t-elle vous recevoir dans son cœur? Saint Jean-Baptiste, sanctifié dès le sein de sa mère, craint de lever la main sur votre tête, et se déclare indigne de délier les cordons de votre chaussure. Le Prince des Apôtres se récrie, et vous dit : « Seigneur, « éloignez-vous de moi, parce que je suis un « homme pécheur. » (Luc, v, 8.) Et moi, couvert et chargé de péchés, je m'approcherai de vous sans trembler! Hé quoi! pour manger les pains de proposition, qui n'étaient qu'une figure de l'Eucharistie, il fallait auparavant s'être purifié de toute souillure : et j'aurais la prétention de manger le Pain des anges, dépourvu que je suis de toute sainteté! On ne pouvait manger l'Agneau pascal (autre figure du même Sacrement) qu'avec du pain sans levain et des laitues amères; il fallait de plus que l'on se ceignît les reins et que l'on eût une chaussure aux pieds; et j'aurais la har-

diesse de m'approcher du véritable Agneau pascal sans m'être conformé aux prescriptions de la loi ! Où est, en effet, ce pain sans levain, c'est-à-dire cette pureté dégagée de toute malice, dont je dois être muni ? Où sont ces laitues amères, c'est-à-dire ces angoisses d'une véritable contrition, qui doivent remplir mon cœur d'amertume ? Où est cette ceinture qui donne de la force aux reins, et cette chaussure qui protége les pieds, c'est-à-dire où sont mes bons désirs ? Hélas ! je ne possède rien, et je tremble à l'accueil que l'on me fera, si je me présente à cette Table. Celui qui s'y présenta sans la robe nuptiale, c'est-à-dire sans la charité, outre qu'il en fut impitoyablement chassé, entendit prononcer la sentence qui le condamnait à être jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures. Mais à quoi dois-je m'attendre moi-même, si j'ai cette présomption ? O mon Dieu, vous qui découvrez les replis les plus cachés des âmes, que deviendra la mienne si elle a le malheur de paraître ainsi nue à vos yeux ? Pour avoir touché à l'Arche d'alliance, Oza fut incontinent frappé de mort ; mais comment échapperai-je au même châtiment, si je reçois indignement Celui dont l'Arche n'était que la figure ? Un jour que la même Arche était portée à travers les terres des Bethsamites, ceux-ci s'étant permis de jeter sur elle des regards indiscrets, Dieu les fit périr au nombre de cinquante mille ; mais, ô Dieu miséricordieux

et terrible, combien votre Sacrement est-il plus digne de respect et de vénération que l'Arche d'alliance, et quelle différence n'y a-t-il pas entre vous recevoir et vous regarder ! Comment oserai-je donc vous recevoir dans mon cœur, vous dont la majesté est si grande et la justice si redoutable?

Mais si j'ai tant de raisons de trembler en contemplant vos grandeurs infinies, que sera-ce si je considère ma malice et mes iniquités? Hélas ! Seigneur, que de péchés n'ai-je pas commis contre vous ! Il fut un temps (et plaise à votre miséricorde que ce temps n'existe plus) où je n'avais rien moins à cœur, où je n'aimais rien moins que votre beauté infinie, que dis-je? où la poussière des créatures me paraissait mille fois préférable aux trésors de votre grâce et à l'espérance de votre gloire. Je n'avais pas d'autre loi que mes désirs, pas d'autre règle que mes penchants; j'agissais en toutes choses comme si jamais je ne vous eusse connu. Semblable à cet impie qui disait dans son cœur : « Il n'y a point « de Dieu » (Ps. XIII, 1), je vivais comme si véritablement je n'eusse pas cru en vous. Je ne faisais rien pour votre amour, je n'avais aucune crainte de votre justice, je ne me souciais en rien de vos commandements, je ne vous témoignais aucune reconnaissance pour vos bienfaits. Je n'ignorais pas que vous êtes présent en tout lieu, et pourtant je ne cessais pas de pécher devant vous.

Je ne refusais rien à mes yeux, et ce que mon cœur désirait, je le lui accordais sans m'imposer aucune retenue. Il n'est pas d'iniquité qui ait épouvanté ma malice. Ma vie n'a été qu'une guerre continuelle dirigée contre vous, un renouvellement de tous les martyres que vous avez endurés pour racheter mon âme. J'ai communié bien des fois ; mais en retombant presque aussitôt dans mon péché, qu'ai-je fait, sinon imiter ces soldats qui d'une part fléchissaient le genou devant vous, et de l'autre vous frappaient avec le roseau que vous teniez à la main ?

O mon Sauveur et mon Juge, comment pourrai-je me résoudre à vous recevoir dans une demeure si misérable, et à placer votre corps sacré dans un repaire de dragons, au milieu d'un nid de serpents? Car, qu'est-ce que l'âme soumise au péché, sinon une habitation de démons, un rendez-vous d'animaux immondes, un bourbier infect, un réceptacle de toutes les impuretés? Comment votre pureté virginale, votre beauté, source de toute beauté, pourra-t-elle s'accommoder d'un lieu si abominable? « Quelle union y a-t-il entre « la lumière et les ténèbres? Quel accord entre « Jésus-Christ et Bélial? » (II Corinth., VI, 14, 15.) O fleur des champs, ô lis des vallées, comment pouvez-vous consentir à devenir la pâture des animaux? Hé quoi! vous donnerez aux chiens cette Nourriture du ciel, vous jetterez devant les

pourceaux cette Perle précieuse! O amant des âmes pures, « vous qui paissez parmi les lis jus-« qu'à ce que le jour s'élève et les ombres s'in-« clinent » (Cant., IV, 5, 6), que trouverez-vous dans mon cœur, où ne naissent que des épines et des chardons? « Votre trône est fait avec les cèdres « du Liban, les colonnes en sont d'argent, le « siége en est d'or, ses degrés sont couverts de « pourpre » (Cant., III, 9, 10); mais je n'ai rien de tout cela : et où vous ferai-je reposer, si vous venez dans mon âme? Votre corps sacré fut enveloppé dans un linceul blanc et placé dans un sépulcre neuf, où personne n'avait encore été mis; mais quelle est la partie de moi-même assez neuve et assez pure pour que je vous y ensevelisse? Ma bouche, jusqu'à cette heure, n'a été qu'une sorte de sépulcre ouvert, à travers lequel s'échappaient l'infection et la puanteur de mes péchés; mon cœur, une source de mauvais désirs; ma volonté une retraite assurée, un lieu de repos pour le démon : comment avec des lèvres impures, et une âme aussi peu préparée, oserai-je me présenter à vous, et vous offrir le baiser de paix? O mon divin Rédempteur, je demeure confondu en me voyant tel que je suis; la rougeur me monte au front, en pensant dans quel état de misère je m'approche de l'Époux céleste qui consent à me recevoir de nouveau.

CHAPITRE XII

Continuation du même sujet.

O Roi de gloire, je connais mon indignité ; mais je connais aussi votre excessive miséricorde. C'est elle qui m'encourage à m'approcher de vous dans l'état où je suis : plus je suis indigne, plus vous serez glorifié en ne pas rejetant, en ne pas méprisant une créature si misérable. Vous ne rejetez point les pécheurs ; vous les appelez, au contraire, et vous les attirez à vous. « Venez à moi, » dites-vous, « vous tous qui êtes fatigués et qui êtes « chargés, et je vous soulagerai. » (Matth., XI, 28.) « Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de mé- « decin ; mais ceux qui sont malades. Je ne suis « point venu pour appeler les justes à la péni- « tence ; mais les pécheurs. » (Luc, V, 31, 32.) On disait aussi publiquement de vous que vous receviez les pécheurs et que vous mangiez avec eux. Vous n'avez point changé, Seigneur, vous êtes toujours le même, et j'ai la conviction que, du haut du ciel, vous continuez d'appeler ceux que vous aviez coutume d'appeler sur la terre. Touché par vos pressantes invitations, je viens à vous tout chargé de péchés, afin que vous me dé-

chargiez ; je viens à vous chancelant sous le poids de mes tentations et de mes misères, afin que vous me soulagiez. Je viens comme un malade à son médecin, afin que vous me guérissiez ; comme un pécheur au Juste, à la fontaine de toute justice, afin que vous me rendiez votre grâce.

On dit que vous recevez les pécheurs, que vous vous asseyez à leur table, et que votre nourriture est de converser avec eux. Oh ! s'il est vrai que vous ayez tant de plaisir à prendre cette nourriture, voici un pécheur qui vous satisfera de tout point. Vous vous êtes assis jadis au banquet du Pharisien orgueilleux ; mais combien fûtes-vous plus touché des larmes de Madeleine ! Vous ne méprisâtes point ses larmes, vous n'eûtes aucune parole dure pour la pécheresse ; au contraire, vous la reçûtes avec bonté, vous lui annonçâtes son pardon, vous la défendîtes devant ses ennemis, et pour quelques pleurs versés, vous lui pardonnâtes les péchés sans nombre dont elle s'était rendue coupable. Voici pour vous, Seigneur, une plus belle occasion d'acquérir de la gloire. C'est un pécheur chargé de bien plus de péchés, et dont les larmes sont bien moins abondantes, qui se jette à vos pieds. Ce que vous fîtes pour Madeleine ne fut ni la première ni la dernière de vos miséricordes. Déjà vous aviez donné des preuves nombreuses de votre charité ; mais vous en teniez en réserve de plus nombreuses encore.

Que chacun maintenant puisse s'en convaincre. Pardonnez au pécheur qui vous a le plus grièvement offensé, et qui pleure le moins ses offenses. Il n'a pas assez de larmes pour laver vos pieds sacrés ; mais le sang que vous avez versé vous-même n'est-il pas suffisant pour laver les péchés du monde entier?

Ne vous irritez pas contre moi, Seigneur, si, tel que je suis, j'ose paraître devant vous ; souvenez-vous que bien loin de blâmer la femme affligée d'une perte de sang qui avait espéré sa guérison en touchant la frange de votre vêtement, vous la consolâtes, au contraire, et vous l'encourageâtes en lui disant : « Ma fille, ayez confiance, votre foi « vous a sauvée. » (Matth., IX, 22.) Hélas ! l'infirmité dont je souffre est bien autrement grave, bien autrement dangereuse : à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous, ô mon Sauveur? Vous êtes dans le ciel tel que vous étiez sur la terre, avec la même puissance, avec les mêmes sentiments de compassion et d'amour. S'il en était autrement, nous aurions besoin d'un nouvel Évangile, qui vînt éclairer nos doutes et dissiper notre ignorance.

Je lis dans l'histoire de votre vie que la multitude des malades et des affligés cherchait à vous toucher, parce « qu'une vertu sortait de vous et « les guérissait. » (Luc, VI, 19.) Les lépreux venaient à vous, et à peine aviez-vous étendu sur

eux votre main bénie, que toute trace de mal disparaissait : les aveugles, les sourds, les paralytiques, les possédés eux mêmes, les malades, les malheureux de toute espèce se pressaient autour de vous, et vous n'aviez de refus pour personne. En vous seul est le salut, en vous seul la vie, en vous seul le remède qui guérit tous les maux ; vous avez autant de désir de nous rendre heureux que de puissance pour arriver à vos fins. Au milieu de notre détresse en est-il un autre, en dehors de vous, auprès duquel nous puissions trouver un refuge?

Je confesse, Seigneur, que votre divin Sacrement n'est pas seulement une nourriture pour ceux qui se portent bien, mais qu'il est aussi un remède pour ceux qui sont malades. Il n'est pas seulement la force des vivants, il est encore la résurrection des morts. Non-seulement il remplit les justes de joie et d'amour, mais il guérit encore les pécheurs et leur rend la justice qu'ils avaient perdue. Que chacun donc s'en approche, que chacun en prenne la part qui lui revient. Que les justes s'asseyent à ce Banquet, qu'ils s'y rassasient, qu'ils y fassent entendre leurs cris d'allégresse et leurs cantiques de joie ; pour moi qui ne suis qu'un pécheur, un pauvre malade, je me contenterai d'approcher mes lèvres du Calice de mon salut ; mais je ne puis me passer de ce Mystère, et pour rien au monde je ne voudrais m'en

priver. Si je suis infirme, j'y trouverai mon remède ; si je jouis d'une bonne santé, ma santé n'en deviendra que meilleure ; si je suis vivant, mes forces s'accroîtront ; si je suis mort, je reviendrai à la vie ; si je brûle de l'amour divin, je ne tarderai pas à en être embrasé ; et si je suis tiède, je serai réchauffé.

Le Seigneur éclaire les aveugles et relève ceux qui sont tombés : qu'ai-je à craindre de mes chutes ou de mon aveuglement? Je ne fuirai point devant lui comme Adam quand il se vit nu, parce qu'il est assez puissant pour couvrir ma nudité. Je ne rougirai point de mes péchés, parce qu'il est miséricordieux; ni de ma pauvreté, parce qu'il est le Maître de l'univers. Et en cela je ne veux pas lui manquer de respect, je veux seulement lui fournir l'occasion de montrer sa bonté envers la plus misérable de toutes ses créatures. Les ténèbres où était plongé l'Aveugle-né de l'Évangile ne servirent qu'à mieux faire ressortir la gloire de Dieu ; il en sera de même de ma bassesse. En voyant de quelle manière un Dieu si grand et si sublime se conduit à l'égard d'un ver de terre, on comprendra son infinie bonté ; d'autant plus que si le Père éternel m'adopte pour son enfant, ce sera bien moins à cause de mes mérites qu'en vue des mérites de son Fils Jésus-Christ.

Je vous en supplie, ô Seigneur très-clément, de

même que David ne craignit pas d'admettre à sa table un homme difforme et perclus de ses membres, par cela seul qu'il était fils de l'ami de son cœur, voulant ainsi honorer dans lui les mérites de Jonathas son père, daignez, vous aussi, permettre à un pauvre et misérable pécheur de s'asseoir à votre table; non pas certes qu'il le mérite, mais par égard pour votre bien-aimé Fils Jésus-Christ, notre second Adam, et notre véritable Père, qui vit et règne avec vous dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII

Prière de saint Thomas d'Aquin après la Communion.

Je vous rends des actions de grâces infinies, Seigneur Dieu, Père tout-puissant, pour tous vos bienfaits et en particulier parce que vous m'avez admis à recevoir le corps et le sang précieux de votre Fils unique. Je vous supplie en même temps de ne pas permettre que cette Communion soit pour moi une occasion de péché et de peine; qu'elle soit, au contraire, un moyen d'obtenir le pardon de mes fautes; qu'elle soit le rempart de ma foi, le bouclier de ma volonté, la ruine et la destruction totale de mes vices et de mes mauvais

penchants; qu'elle augmente en moi la charité, la patience, l'humilité et toutes les vertus; qu'elle répande la paix dans mon esprit; qu'elle soit comme un mur de défense contre mes ennemis visibles et invisibles, et enfin qu'elle m'unisse à vous pour toujours, en attendant que j'aie le bonheur de m'asseoir à ce Banquet céleste, où vous éclairez vos élus, vous les rassasiez, vous les inondez de bonheur et de joie pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIV

Méditation après la Communion.

Dieu de miséricorde, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, vous êtes venu visiter mon âme, vous êtes entré dans ma pauvre demeure, et, par la vertu de votre divin Sacrement, vous êtes devenu une même chose avec moi. Quelles actions de grâces vous rendrai-je? Comment pourrai-je reconnaître cet honneur? De quelle manière vous témoignerai-je ma gratitude, et, pauvre comme je suis, que vous donnerai-je en retour d'un si riche présent? Non content de nous rendre participants de votre divinité souveraine, vous avez voulu que nous le fussions aussi de votre humanité, et

de tous les mérites dont elle a été l'instrument; car avec votre corps et votre sang, vous avez mis à notre disposition tous les biens et tous les trésors qu'ils vous ont aidé à acquérir. O partage merveilleux! ô don incomparable, don méconnu, mais non moins digne d'être célébré par d'éternelles louanges! Divin réparateur de nos âmes, dans votre bonté et dans votre clémence, qu'eussiez-vous pu faire pour les enrichir davantage? « Je « me sanctifie moi-même pour eux, » disiez-vous en priant votre Père, « afin qu'eux aussi soient « sanctifiés dans la vérité. » (Jean, XVII, 19.) O singulière manière de sanctifier, si coûteuse pourtant à Celui qui l'emploie! La sainteté est à vous, et c'est moi qui en goûte le fruit; vous avez la peine, et c'est à moi que revient le profit; vous vous mettez en frais, et c'est moi qui recueille le bénéfice; vous subissez le châtiment, et c'est moi qui reçois le pardon; vous avalez le remède, on vous tire jusqu'à la dernière goutte de sang, et c'est moi qui recouvre la santé et la vie. Vos douleurs, vos clous, vos soufflets, vos épines, le sang précieux que vous avez répandu, ont satisfait pour moi; vos larmes m'ont purifié, vos blessures m'ont guéri, les coups de fouet que l'on a déchargés sur vos épaules ont payé mes dettes. Heureux échange! heureux partage! heureuse société! Mais, Seigneur, pour quelle part y ai-je contribué moi-même? que vous ai-je

donné en retour de ce que vous m'avez donné? Ah! je le comprends, c'est votre bonté qui a tout pris sur elle. Le soleil éclaire, le feu échauffe, l'eau rafraîchit, parce qu'il est dans leur nature de produire ces effets; mais votre nature à vous c'est d'exercer la miséricorde et de pardonner, de pardonner aux autres sans vous pardonner à vous-même. Votre nature à vous c'est la bonté, non pas une bonté quelconque, mais une bonté souveraine; or, comme le propre de la bonté est de se communiquer, le propre de la bonté souveraine est de se communiquer souverainement, et c'est ce que vous avez fait en vous donnant à nous. En naissant vous êtes entré en société avec nous; dans votre festin sacré vous vous êtes fait notre nourriture; en mourant vous avez été le prix de notre rédemption; dans votre royaume vous serez notre récompense.

Enfin si tu veux comprendre, ô mon âme, tous les biens que t'apporte ce divin Sacrement, considère ceux que le Sauveur est venu t'apporter en descendant sur la terre; car dans l'un et l'autre cas ce sont la vie de la grâce et tous les trésors qui l'accompagnent. O Nourriture divine qui change les enfants des hommes en enfants de Dieu, et qui fait mourir notre pauvre humanité afin qu'il n'y ait plus que Dieu qui vive en nous! O Pain très-doux et très-suave, Pain digne de toutes nos adorations! tu soutiens l'âme

sans charger l'estomac; tu fortifies le cœur sans engourdir le corps; tu réjouis l'esprit sans émousser l'intelligence; avec toi il n'y a plus de sensualité possible, et s'il nous reste encore quelque volonté, c'est qu'en tout et partout la volonté de Dieu s'accomplisse.

Quelles actions de grâces, Seigneur, quelles louanges vous offrirai-je pour un bienfait semblable. Ah! si vous exigez que ma reconnaissance l'égale jamais, dès maintenant je déclare mon impuissance. Je lis dans l'Exode (XIX) que vous dîtes autrefois à Moïse : Prends un vase d'or, mets-y de la manne, place-le dans l'Arche d'alliance, et qu'on le garde pour les races à venir, afin qu'elles sachent de quelle manière pendant quarante ans j'ai nourri leurs pères dans le désert ; voilà ce que vous avez ordonné pour que le souvenir de cet aliment corruptible ne s'effaçât pas de la mémoire des hommes; mais alors quel cas ne devons-nous pas faire de l'Aliment incorruptible qui donne la vie éternelle à ceux qui le reçoivent, et quel souvenir n'en devons-nous pas garder? Autant l'Eucharistie l'emporte sur la manne, autant notre reconnaissance doit l'emporter sur celle des Hébreux. La manne était un aliment terrestre, l'Eucharistie est un aliment céleste; la manne nourrissait le corps, l'Eucharistie nourrit l'âme ; la manne ne servait qu'à entretenir la vie naturelle, l'Eucharistie est la vie éter-

nelle de tous ceux qui s'en approchent. Mais à quoi bon poursuivre plus longtemps cette comparaison impossible, puisque la manne diffère autant de l'Eucharistie que la créature du Créateur? Toutefois, Seigneur, si pour avoir fait pleuvoir la manne sur votre peuple vous avez exigé de lui qu'il conservât le souvenir de cette nourriture périssable et qu'il vous en témoignât sa reconnaissance, que n'êtes-vous pas en droit d'exiger de nous à qui vous vous donnez vous-même en nourriture? Hélas! il n'y a ici ni actions de grâces ni louanges qui puissent suffire. Toute notre ressource c'est de prendre avec le Prophète « le « calice du salut, et d'invoquer le Seigneur » (Ps. cxv, 4); c'est-à-dire non pas de payer vos bienfaits, mais de vous demander d'y ajouter encore, et de nous accorder sans cesse de nouvelles grâces. Daignez donc accepter la Communion que je viens de faire, en satisfaction de toutes mes négligences et de tous mes péchés; et qu'à l'avenir je ne vous offense plus. Montrez que vous l'avez pour agréable en réparant mes chutes; suppléez à ma misère, détruisez dans mon âme tout ce qui peut vous déplaire, et faites de moi un homme selon votre cœur. Que je m'attache fermement à vous; que je vous aime d'un amour parfait et inébranlable, et que pour l'honneur de votre saint Nom, je m'unisse et je m'incorpore à vous. Ayez aussi pitié de tous les pécheurs; ramenez

dans le giron de votre Église les hérétiques et les schismatiques. Éclairez les infidèles, afin qu'ils vous connaissent; secourez tous ceux qui sont dans la peine et dans la tribulation. Assistez tous ceux pour lesquels je suis obligé de prier. Consolez mes parents, mes amis, mes bienfaiteurs et mes ennemis. Faites miséricorde à tous ceux pour qui vous avez versé votre sang. Accordez aux vivants le pardon et la grâce, et aux morts le repos et la vie éternelle, vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XV

Méditation pour le jour où l'on a communié, afin d'exciter dans l'âme les sentiments d'une vraie reconnaissance envers Dieu.

Seigneur, après le bienfait inestimable que vous m'avez accordé en ce jour, quand même toutes les créatures me prêteraient leur langage et s'uniraient à moi pour vous remercier, je ne pourrais jamais le faire d'une manière digne de vous. O mon Sauveur et mon Dieu, vous êtes venu me visiter, me consoler et m'honorer de votre présence: quelles actions de grâce vous rendrai-je en retour de tant de bonté? Quand la sainte mère du Précurseur vit entrer dans sa maison la Vierge qui vous portait dans son sein, frappée d'une

si grande merveille, elle s'écria : « D'où me vient « que la Mère de mon Seigneur s'approche de « moi? » (Luc, I, 43.) Mais que ferais-je, moi, ver de terre, en pensant que sous les voiles eucharistiques le Seigneur lui-même est entré dans mon âme? Avec combien plus de raison pourrai-je m'écrier : D'où me vient, non pas que la Mère de mon Seigneur, mais que le Seigneur Dieu lui-même, le Maître de toutes choses, ait voulu venir en moi ; en moi, qui pendant tant d'années ai servi de demeure à Satan, son ennemi ; en moi, qui l'ai tant de fois offensé ; en moi, qui tant de fois lui ai fermé la porte, qui l'ai repoussé, et qui par là me suis rendu si indigne de ses faveurs? D'où me vient, Seigneur, que vous, qui êtes le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, vous dont le trône est dans le ciel et à qui la terre sert d'escabeau, vous dont les anges sont les ministres, que les astres du matin célèbrent dans leurs louanges, et qui tenez dans vos mains les profondeurs de la terre, vous vous abaissiez jusqu'à moi? Jadis, je le sais, vous êtes descendu aux enfers ; vous vous êtes livré au pouvoir des pécheurs ; vous êtes né dans une étable. Ah! vraiment votre cœur n'a pas changé; car ce que vous avez fait une fois, vous êtes prêt à le renouveler aujourd'hui encore et tous les jours.

Si vous vous étiez contenté de me visiter, n'importe de quelle manière, c'eût été de votre part

un grand acte de miséricorde ; mais vous avez fait plus que cela : non-seulement vous m'avez visité, mais vous avez voulu venir en moi, demeurer en moi, me transformer en vous et me faire une même chose avec vous, à tel point que vous comparez vous-même cette union à celle qui existe entre vous et votre Père. Quoi de plus admirable ! Le roi David avait de la peine à comprendre comment vous pouviez vous souvenir de l'homme et en faire l'objet de votre amour ; mais n'est-ce pas quelque chose de plus surprenant de voir un Dieu, non-seulement se souvenir de l'homme, mais se faire homme lui-même dans l'intérêt de l'homme, demeurer avec l'homme, mourir pour l'homme, se donner en nourriture à l'homme et devenir une même chose avec l'homme ? Salomon s'étonnait que Dieu condescendît à habiter dans le temple qu'il avait mis sept ans à lui élever ; mais n'est-ce pas un plus grand sujet d'étonnement que le Maître du ciel veuille habiter d'une manière vraiment merveilleuse dans une âme remplie de péchés et de misères, et qui tout au plus a mis un jour à lui préparer une demeure ? En voyant un Dieu descendre du ciel sur la terre, se faire homme et s'enfermer pendant neuf mois dans les entrailles d'une Vierge, la nature entière fut comme frappée de stupeur, et certes avec raison ; car c'était là une œuvre qui dépassait toutes les œuvres, une merveille au-

dessus de toutes les merveilles ; mais, après tout, ces entrailles virginales étaient remplies du Saint-Esprit, elles étaient plus pures que les astres du ciel, et par conséquent elles n'étaient pas trop indignes de Dieu. Hélas ! puis-je en dire autant de moi-même ? Mes entrailles ne sont-elles pas plus impures que la fange, plus noires que la nuit, plus souillées que tous les égouts du monde ? Quand donc le Seigneur s'abaisse jusqu'à y descendre, n'est-ce pas le plus grand des prodiges ? Que les anges vous bénissent, Seigneur, pour cette grâce ineffable, pour cette miséricorde sans exemple. En vérité, vous êtes infiniment bon, puisque vous mettez tant d'empressement à vous communiquer à nous, et que vous employez des moyens si admirables pour nous rendre semblables à vous.

Mais que dirai-je, si, à ce bienfait, je joins celui qui est le fruit même du Sacrement ? O l'heureuse nouvelle que ce mystère m'annonce ! Je sais maintenant que vous êtes mon Père ; bien plus, que vous êtes l'Époux bien-aimé de mon cœur. En effet, vous n'avez institué ce Sacrement que pour remplir les âmes de délices et vous unir à elles de la manière la plus intime. Or, s'il faut juger du cœur par les œuvres, n'est-ce pas là l'œuvre, je ne dis pas d'un maître envers son serviteur, mais d'un époux et d'un père envers son fils, fils encore tout jeune et tendrement aimé,

auquel il doit fournir et ce qui est nécessaire au développement de ses forces et ce qui peut récréer son esprit? Avant vous, Seigneur, le monde n'avait rien vu de pareil, et pour qu'un tel amour lui fût révélé, il fallait que vous vinssiez sur la terre et que votre Évangile fut prêché aux nations.

Dans les autres Sacrements, vous me donnez à entendre que vous êtes mon Roi, mon Sauveur, mon Pasteur et mon Médecin ; mais dans celui-ci, en vous unissant si étroitement à mon âme et en l'inondant de tant de délices, vous me prouvez que vous êtes véritablement mon Époux et mon Père, et que vous m'aimez comme un père qui est rempli de tendresse pour ses enfants. Voilà ce que je découvre dans les effets de ce divin Sacrement ; voilà l'idée qu'ils me donnent de vous. Vos œuvres ne sont point trompeuses, Seigneur ; car, en réalité, elles n'ont jamais d'autre but que celui qui paraît au dehors. L'effet me fait juger de la cause ; l'œuvre me fait juger du sentiment qui l'a inspirée, et, en me voyant traité et comblé de caresses comme je le suis, je ne puis me méprendre sur vos dispositions envers moi. La manne que vous fîtes pleuvoir dans le désert avait, dit-on, toutes sortes de saveurs agréables au goût ; c'était une image de l'amour que vous portiez à votre peuple chéri ; mais que dirai-je de cette Manne divine que vous tenez en réserve

dans le Sacrement de vos autels? Qui m'expliquera sa douceur? O nourriture céleste! Pain de vie, fontaine de délices, source féconde de vertus, vous êtes la mort des vices, le foyer de l'amour, l'antidote souverain, le soutien des âmes, le salut des esprits, le banquet royal de Dieu, l'avant-goût de la félicité éternelle. Que dirai-je, ô mon Dieu? Quelles actions de grâces vous rendrai-je? Comment vous aimerai-je, si mon amour doit égaler votre amour? Vous êtes Dieu, et vous m'aimez, moi, misérable ver de terre; vous m'aimez, et je ne vous aimerais pas, vous le noble, le divin Époux de mon âme! Que je vous aime, Seigneur, que je vous désire avec toute l'ardeur dont mon âme est capable, que je vous mange et que je vous boive dans votre divin Sacrement!

Doux amour, douceur ineffable, que mon âme vous mange, et que mes entrailles se remplissent de votre inestimable douceur. O charité! ô mon Dieu! Doux miel, Lait suave, Nourriture céleste, Pain des forts, faites que je m'engraisse de vous, afin que je puisse m'approcher dignement de vous. Vous tous, enfants d'Adam, hommes aveugles, victimes de l'ignorance ou de l'erreur, que faites-vous? Où allez-vous? Que cherchez-vous? Vous faut-il de l'amour? Voici l'amour le plus noble et le plus doux qu'il y ait dans le monde. Vous faut-il des plaisirs? Voici les plaisirs les plus délicats, les

plus attrayants et les plus chastes que l'on puisse imaginer. Vous faut-il des richesses? Voici le trésor du ciel, la rançon du monde et l'océan de tout bien. Vous faut-il des honneurs? Voici le Dieu de majesté qui vient vous honorer de sa présence.

CHAPITRE XVI

Continuation du même sujet.

C'en est fait, Seigneur; après avoir été admis en votre compagnie, après m'être assis à votre table, après avoir reçu vos embrassements et vos caresses, après avoir été comblé de vos bienfaits, après avoir porté les chaînes de votre amour, je renonce pour vous plaire à toutes les autres amours. Désormais, il n'y aura plus pour moi ni monde, ni pompes ni séductions du monde; loin de moi tous ces biens faux et mensongers; vous êtes le seul vrai bien, vous seul êtes le souverain Bien. Celui qui se nourrit du Pain des anges n'a rien à envier à la pâture des animaux, et celui qui possède Dieu dans son cœur doit en bannir la créature. Si une femme de basse extraction était appelée à devenir l'épouse d'un roi, elle n'aurait rien de plus pressé que de quitter ses vêtements grossiers et de faire oublier sa condition première en prenant des habitudes dignes de son haut rang.

Mon âme a été élevée à cette dignité par le sacrement de l'Eucharistie; comment pourra-t-elle continuer de porter les marques de son ancienne bassesse? Elle a reçu dans son sein le Seigneur et le Maître de l'univers; comment pourra-t-elle se laisser aller derechef aux pensées du monde? Elle a été consacrée et sanctifiée par la présence de son Dieu; comment pourra-t-elle s'occuper encore des choses de la terre? Salomon ne permit pas que la fille de Pharaon restât dans le lieu où jadis l'Arche d'alliance avait été déposée; mais si un roi si sage refusa cette faveur à celle qui était devenue son épouse, par cela seul qu'elle était d'une race infidèle, comment laisserai-je pénétrer dans mon cœur le moindre sentiment profane, depuis que Dieu lui-même y a fait sa demeure? Comment ma poitrine, qui a été le sanctuaire de Dieu, s'ouvrira-t-elle a des pensées et à des désirs dont les païens seuls sont capables? Comment enfin ma langue, sur laquelle Dieu s'est reposé, osera-t-elle prononcer des paroles impures? Le même roi Salomon ayant offert un sacrifice sous le portique du Temple, dès cet instant ce lieu regardé comme saint fut interdit aux usages profanes. Or, puisque mon âme a reçu Celui qui était uniquement figuré par les sacrifices et les sacrements de la Loi ancienne, n'est-il pas juste au moins que je la traite avec le même respect?

Vous m'avez visité, Seigneur; oh ! je vous en

conjure, achevez votre œuvre, et rendez-moi digne de l'honneur qu'il vous a plu de me faire. Vous n'avez pas coutume de conférer des honneurs sans donner aussi les moyens d'en soutenir l'éclat; si donc vous avez daigné m'honorer de votre présence, sanctifiez-moi par votre vertu, afin que je ne sois pas trop au-dessous du rôle auquel vous m'avez destiné. Votre conduite a toujours et partout été la même. Vous êtes entré dans le sein virginal de votre très-sainte Mère, et, en élevant celle-ci au plus haut degré de gloire, vous lui avez donné en même temps les grâces les plus propres à rehausser sa dignité. Vous n'étiez pas encore né, et, en entrant dans la maison d'Élisabeth, vous avez réjoui et sanctifié Jean-Baptiste, son fils, vous l'avez remplie elle même de votre Saint-Esprit. Vous êtes entré dans le monde, vous vous êtes mis à converser avec les hommes, et, en même temps que vous les avez favorisés de votre présence, vous avez travaillé à les rendre meilleurs; vous les avez sanctifiés en vivant au milieu d'eux. Enfin vous êtes entré dans l'enfer, et de l'enfer vous avez fait un paradis, en répandant le bonheur parmi ceux que vous honoriez de votre visite. Que dis-je, il n'y a pas jusqu'à l'Arche d'alliance, figure de votre divin Sacrement, qui n'ait produit les mêmes résultats; car à peine Obédédom l'eut-il reçue dans sa maison, qu'en récompense de son hospitalité vous fîtes pleuvoir sur lui vos béné-

dictions les plus abondantes. Vous êtes venu aussi dans ma pauvre demeure, Seigneur, et vous n'avez pas dédaigné de devenir mon hôte; bénissez donc la maison de votre serviteur, et donnez-moi ce qui me manque pour la rendre digne de vous. Vous avez voulu que je fusse comme le sépulcre dans lequel on déposa vos dépouilles sacrées, faites que je ressemble à ce sépulcre : accordez-moi la fermeté de la pierre, le suaire de l'humilité, la myrrhe de la mortification, afin que, mourant à mes appétits et à ma volonté propre, je ne vive plus que pour vous. Vous avez voulu que je fusse comme l'Arche de l'Ancien Testament, où vous pussiez manifester votre présence; or, de même que l'Arche ne renfermait rien de bien important, à part les tables de la Loi, faites que mon cœur n'ait d'autres pensées et d'autres désirs que cette même Loi. En vous donnant à moi dans ce Sacrement, vous avez voulu me prouver que vous êtes mon Père, et vous m'avez traité, en effet, comme un fils, et un fils bien-aimé; faites que je réponde à tant d'amour, non-seulement par un amour généreux et constant, mais par un amour si tendre, que mes entrailles en soient émues, et qu'au seul souvenir de votre doux Nom j'éprouve les plus vifs transports. Donnez-moi de plus un esprit et un cœur de fils, c'est-à-dire un esprit d'obéissance, de respect, d'amour et de confiance, qui, dans

toutes mes tribulations, me fasse recourir à vous, aussi naturellement qu'un fils soumis et dévoué se jette dans les bras d'un père chéri. Enfin vous avez voulu agir envers moi, comme un époux plein de tendresse envers une épouse bien-aimée; mettez-donc dans mon cœur des sentiments conformes aux vôtres, afin que je vous aime d'un amour fidèle, d'un amour chaste, d'un amour sincère, d'un amour tellement fort, que jamais rien ne puisse me séparer de vous.

Doux Époux de mon âme, tendez-lui vos bras amoureux, et enlacez-la de telle manière, que désormais ni la vie, ni la mort ne soient capables de vous l'arracher. C'est là l'union que vous vous êtes proposée quand vous avez institué votre divin Sacrement. Vous saviez combien la créature était mieux avec vous que livrée à elle-même; vous saviez qu'avec vous elle était comme fondue en Dieu, tandis que, livrée à elle-même, elle n'avait pour appui qu'un fondement fragile; et voilà pourquoi vous avez voulu qu'elle s'unît à vous, et qu'elle ne fût plus qu'une même chose avec vous. Une goutte d'eau mise au contact de l'air ne tarde pas à s'évaporer; mais si on la jette dans la mer, elle retrouve son élément, et elle se conserve. Seigneur, faites-moi donc sortir de moi-même, et recevez-moi dans votre sein. En vous, je suis sûr de trouver la vie; en moi, je ne rencontre que la mort. En vous, je suis rem-

pli de force; en moi, je me sens défaillir. En vous, je suis stable et constant; en moi, je passe et je suis emporté comme la vanité. O bon Jésus, « ne nous quittez point, mais demeurez avec « nous, car le soir avance, et le jour est sur son « déclin. » (Luc, XXIV, 29.)

Mais puisque j'ai le bonheur de vous posséder dans ma maison, je ne perdrai point cette occasion de traiter avec vous les affaires de mon âme. Non, Seigneur, « je ne vous laisserai point « partir, » je lutterai au besoin toute la nuit, « jusqu'à ce que vous m'ayez béni. » (Gen., XXXII, 26.) Otez-moi le nom que j'ai porté jusqu'ici, et donnez-m'en un tout nouveau: c'est-à-dire donnez-moi une nouvelle vie, une nouvelle manière d'être. Rendez boiteux un de mes pieds, et ne touchez pas à l'autre : c'est-à-dire faites que je meure entièrement à l'amour du monde, et que je ne vive plus que pour vous aimer. Que je bannisse de mon cœur toute affection dont vous n'êtes point l'objet; que je n'aime personne autre que vous; que je ne désire rien autre chose que vous; que je ne pense qu'à vous; que je ne vive qu'avec vous et pour vous; que tous mes soins et toutes mes attentions se dirigent vers vous, et qu'au milieu de mes peines et de mes afflictions je n'aie d'autre espérance ni d'autre refuge que vous, qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LIVRE QUATRIÈME

PRINCIPALES RÈGLES DE LA VIE CHRÉTIENNE

PROLOGUE DU VÉNÉRABLE P. M. Fr. LOUIS DE GRENADE

Lorsque le pécheur revenu à Dieu s'est purifié dans le sacrement de la Pénitence et dans celui de l'Eucharistie, tout n'est pas fini pour lui : il lui reste encore à mettre de l'ordre dans sa conduite, et à prendre toutes les précautions possibles pour s'amender et ne plus retomber dans ses anciennes fautes : c'est de quoi nous allons l'entretenir maintenant. La nature procède toujours du moins au plus ; elle commence par ce qui est moins parfait, puis peu à peu elle tend vers ce qui est plus parfait ; or, comme la grâce suit la même progression, nous proposerons ici deux règles de conduite : l'une à l'usage de ceux qui commencent à servir Dieu, et bornent tous leurs désirs à se sauver, l'autre à l'usage de ceux qui veulent croître en vertus, et s'avancer chaque jour davantage dans le chemin de la perfection.

« Éloignez-vous du mal », dit le Roi-Prophète, « et pratiquez le bien » (Ps. XXXIII, 14) : c'est-

à-dire bannissez tous les vices de votre âme, et remplissez-la, ornez-la de toutes les vertus. On ne saurait mieux diviser le sujet qui nous occupe; car, en s'éloignant du mal, le chrétien devenu un homme nouveau, une créature nouvelle, détruit l'image de l'Adam terrestre; et, en pratiquant le bien, il rétablit dans son âme l'image du second Adam, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il devient en même temps un homme surnaturel et divin, par la raison qu'ayant été créé pour une fin surnaturelle et divine, c'est-à-dire pour voir Dieu dans tout l'éclat de sa gloire et de sa beauté, il doit nécessairement vivre d'une vie surnaturelle et divine, selon cet axiome des philosophes, que les moyens sont toujours proportionnés à la fin et de même ordre que celle-ci.

Ces deux choses marchent ensemble, et on les confond assez généralement, parce qu'à tout prendre, il serait bien difficile de triompher du vice sans le secours de la vertu. Nous tâcherons toutefois, afin d'être plus clair et plus précis, de les séparer autant que possible. Nous ferons aussi remarquer que parmi les règles que nous établirons, les unes sont obligatoires et les autres facultatives; que les unes sont de précepte, comme, par exemple, les Commandements de Dieu et de l'Église, et que les autres ne sont que de conseil, comme certaines pratiques sug-

gérées par les saintes Écritures, dont le but est de nous faciliter l'observation des Commandements et de nous élever à une plus grande perfection. Il est très-important que chacun sache distinguer entre ce qui est un devoir et ce qui est laissé à son libre choix, afin de n'être pas exposé, comme il n'arrive que trop souvent, à négliger le principal pour l'accessoire. Après avoir dit en peu de mots ce qui est essentiel, nous nous occuperons donc de ce qui, bien que très-avantageux, n'est pas rigoureusement nécessaire, et en cela nous croyons entrer dans les vues des personnes pieuses, qui, jalouses de s'avancer dans la vertu, ne veulent point mettre de bornes à leur perfection.

CHAPITRE I

Première règle de conduite à l'usage de ceux qui commencent à servir Dieu.

Il faut que celui qui désire sincèrement et de tout son cœur servir Dieu et sauver son âme se persuade bien que toutes les affaires du monde, sans en excepter le gouvernement des empires, ne sont rien en comparaison de celle-là, et que, lui fallût-il perdre la fortune, l'honneur, ou même la vie, il doit être dans l'inébranlable réso-

lution de ne jamais commettre un péché mortel. Il faut qu'il soit vis-à-vis de Dieu dans la même disposition qu'une épouse fidèle vis-à-vis de son époux, ou qu'un général fidèle vis-à-vis de son roi : c'est-à-dire qu'il soit prêt à mourir plutôt que de lui faire la moindre trahison. « La fin des « commandements, » dit saint Paul, « est la « charité » (I Tim., I, 5), qui consiste dans l'amour de Dieu et du prochain. Or, comme le péché mortel est la seule chose qui soit directement opposée à la charité, il s'ensuit qu'en l'évitant on accomplit toute la Loi. « Si vous voulez entrer « dans la vie, » dit le Sauveur au jeune homme qui l'interrogeait, « gardez les Commandements.» (Matth., XIX, 17.) Or, garder les commandements ou ne pas les violer, c'est s'abstenir de tout péché mortel : il est donc vrai de dire que la sainteté et le salut consistent principalement dans la ferme résolution de ne jamais commettre un péché mortel, en transgressant les Commandements de Dieu ou ceux de l'Église. Je parle à dessein des commandements de Dieu et de l'Église sans nommer les péchés capitaux, parce que les péchés capitaux ne sont mortels qu'autant qu'ils violent quelqu'un de ces Commandements : comme, par exemple, lorsque la gourmandise nous fait manquer aux jeûnes de l'Église; lorsque la paresse nous retient au lit au point de nous empêcher d'entendre la messe un jour d'obligation; lorsque

la colère nous porte à dire des paroles outrageantes contre le prochain, etc.

Voilà en peu de mots ce que le chrétien est rigoureusement obligé de faire pour assurer son salut. Il semble d'abord qu'il n'y ait là aucune difficulté; mais pour peu qu'on veuille réfléchir sur les piéges et les dangers du monde, sur les inclinations perverses de notre chair, sur les combats continuels que nous livre le démon, on ne tardera pas à se convaincre que sans le secours de nombreuses vertus et une très-grande vigilance sur soi-même on ne parviendra jamais à éviter le péché. L'essentiel est donc de savoir par quels moyens on pourra l'éviter, et c'est ce dont nous allons nous occuper maintenant.

§ I.

De la laideur et de la malice du péché.

La première chose que nous ayons à faire pour éviter le péché mortel, c'est d'en considérer la laideur et la malice, en tant qu'il s'attaque à Dieu, dont nous avons reçu des milliers de bienfaits, et envers lequel nous avons des obligations infinies. Dieu est tout à la fois le Roi et le Seigneur de l'univers, le principe et la fin de toutes choses, l'auteur de tous les biens, l'océan de toutes les perfections, le créateur, le conservateur, le rédempteur, le sanctificateur et le glorificateur du

genre humain. Or, ce sont là autant de titres qui nous lient à lui, et que nous foulons aux pieds lorsque nous nous rendons coupables d'un péché mortel. A ce propos, Guillaume de Paris remarque que dans un seul péché mortel on trouve toutes les difformités qui peuvent se rencontrer dans les péchés les plus divers. «Le péché mortel, dit-il, est une sorte de trahison spirituelle; car en le commettant nous nous révoltons contre notre Roi et contre notre Empereur; nous faisons hommage des clefs de notre âme à son ennemi, et nous nous déclarons vassaux du démon. C'est aussi une sorte de sacrilége; car en péchant nous souillons et nous profanons le temple vivant de notre cœur, qui était consacré à Dieu. C'est aussi une sorte d'apostasie, parce que nous abandonnons le parti de Dieu pour nous ranger sous les étendards de Satan, aux pompes duquel nous avions renoncé dans le Baptême. C'est aussi une sorte d'adultère spirituel, parce que notre âme, qui avait été fiancée à Dieu, viole la foi qu'elle lui avait promise, et n'a plus d'attache que pour les créatures auxquelles elle s'abandonne. C'est aussi une sorte de larcin, parce que nous sommes la propriété de Dieu, et qu'en lui refusant nos services, nous le privons d'une chose qui lui appartient à mille titres. Enfin, comme Dieu mérite tout l'honneur, tout le respect, toute la considération que les créatures, même les plus

élevées, seraient en droit d'attendre de nous, et bien plus encore, il s'ensuit que l'offenser, c'est faire une action qui résume à elle seule toutes les bassesses et toutes les infamies dont l'homme puisse être capable. » « O péché, s'écrie un saint Docteur, ô mal que le monde ne connaît point, tu te révoltes contre Dieu, tu méprises sa majesté, tu te moques de sa grandeur; tu étouffes les vertus, tu détruis la grâce, tu nous prives du souverain Bien, tu nous fermes les portes de la félicité éternelle. Tu obscurcis l'entendement, tu pervertis la volonté. Tu es le venin du démon, le lien de l'enfer, la ruine du monde, le chemin de la perdition, la mort du pécheur, la semence de Satan, la porte des abîmes, et par toi les hommes deviennent insensés. Tu es le filet dans lequel nous jette la tentation, une œuvre faite à l'imitation des esprits des ténèbres, une obscurité dont rien n'approche, une puanteur insupportable, une turpitude qui soulève le cœur, une infamie de la pire espèce. Tu es une bête fauve, un mal enfin dont les conséquences sont affreuses, et qui est la cause universelle de tous nos maux. »

Cette considération est très-puissante pour exciter en nous la haine et l'horreur du péché; mais on pourra y ajouter celles qui se trouvent au second livre de cet ouvrage, comme : les avantages dont le péché nous prive, la haine que Dieu lui porte, l'injure qu'il fait à sa bonté, et les autres qui ont été

traitées longuement et sur lesquelles il serait inutile de revenir.

§ II.

De la fuite des occasions.

La seconde chose que nous ayons à faire pour éviter le péché, c'est d'en fuir les occasions : telles que les jeux, les mauvaises compagnies, les conversations dangereuses, les vains discours, les regards trop libres, une trop grande familiarité avec les femmes, alors même qu'elles sont honnêtes. Nous sommes tellement faibles, que bien souvent sans la moindre provocation nous tombons de nous-mêmes : que sera-ce donc si l'occasion nous tirant en quelque façon par le bras, vient nous mettre en présence d'un objet séduisant, et nous faciliter les moyens d'accomplir nos désirs?

L'occasion fait le larron, dit un proverbe vulgaire; si nous voulons servir Dieu, fuyons toutes les occasions de péché, et tenons pour certain que c'est à cette seule condition que nous nous conserverons dans la vertu. Souvenons-nous que, pour avoir jeté les yeux sur une femme, et trouvé le moyen de satisfaire sa passion, David, malgré sa sainteté, fut précipité dans un abîme de malheurs et dut pleurer et gémir pendant tout le reste de sa vie. Souvenons-nous que Salomon, son fils, le plus sage des hommes, et qui

avait mérité le surnom de bien-aimé du Seigneur, fut victime de la même présomption. Afin que les Juifs ne tombassent pas dans l'idolâtrie, Dieu leur avait défendu d'épouser des femmes étrangères. Salomon, se croyant assez fort pour écarter le péril, ne tint pas compte de cette défense ; dans son aveuglement il en vint, chose épouvantable! jusqu'à se prosterner devant les idoles, jusqu'à leur bâtir des temples, et, en se perdant, il perdit aussi son royaume. Or, lorsque deux hommes si renommés, l'un par sa sainteté et l'autre par sa sagesse, sont tombés d'une manière si déplorable, quelle sécurité pouvons-nous nous promettre en face de l'occasion que nous aurons recherchée?

Fuyez donc, mon frère, fuyez l'occasion du péché autant que le péché lui-même, et lorsque vous vous sentirez attiré vers elle, dites-vous que s'il est difficile de résister à la fascination qu'elle exerce, ce sera bien plus difficile de vous en arracher quand une fois vous serez pris dans ses filets; n'oubliez pas surtout qu'en vous exposant au danger sans nécessité, vous tentez Dieu, et vous vous rendez indigne du secours de sa grâce.

De toutes les occasions, la plus fréquente et la plus ordinaire est la société des méchants. Le monde est tellement composé, qu'à chaque pas que nous faisons nous sommes sûrs d'en rencontrer; il importe donc de nous tenir sur nos

gardes, sans quoi nous tomberons infailliblement. Les mauvaises compagnies sont une vraie peste, et elles font beaucoup plus de mal qu'un chien enragé ou qu'une vipère gonflée de venin.

« Les mauvais entretiens, » dit l'Apôtre, « corrompent les bonnes mœurs. » (I Corinth., xv, 33.) Gravez profondément dans votre cœur ces paroles du Sage : « Qui marche vers les sages « est sage; qui nourrit les insensés sera sem- « blable à eux. » (Prov., xiii, 20.) « Celui qui « touche la résine en sera souillé, et celui qui vit « avec le superbe se revêtira d'orgueil. » (Eccli., xiii, 1.) Ce sont là des maximes que les pères de famille et les instituteurs ne sauraient trop inculquer dans l'esprit des enfants, s'ils ne veulent perdre dans quelques heures le fruit d'une éducation à laquelle ils auront peut-être consacré des années.

§ III.

Qu'il importe de résister à la tentation dès ses premières atteintes.

La troisième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché, c'est d'opposer la plus prompte résistance à la tentation dès le moment qu'elle se fait sentir, et de rejeter loin de nous l'étincelle de la pensée mauvaise avant qu'elle soit arrivée jusqu'au cœur. En agissant de la sorte, la victoire nous deviendra facile, et nous acquerrons beau-

coup de mérites, tandis que si nous demeurons dans l'hésitation, outre que nous éprouverons plus tard de grandes difficultés, nous commettrons certainement une nouvelle faute qui sera au moins vénielle si elle n'est pas mortelle. On éteint sans peine une flamme qui jette ses premières lueurs, on arrache sans effort un arbuste que l'on vient de planter; mais lorsque la flamme s'est avivée, lorsque l'arbuste a pris racine, c'est une tout autre affaire. Tant qu'une ville est assiégée, elle peut se defendre avec avantage; mais une fois que l'ennemi a pénétré dans son sein, l'en chasser n'est pas chose facile; on retient aisément une pierre sur le plateau d'une montagne; mais si la pierre prend la pente et commence à rouler, son mouvement devient irrésistible. Toutes ces comparaisons nous font comprendre combien il en coûte plus de détourner une mauvaise pensée, après qu'elle s'est emparée de notre cœur et qu'elle s'y est implantée, que de la repousser vivement et promptement dès qu'elle se montre à l'esprit.

Mais le moyen le plus efficace pour triompher en pareilles rencontres, c'est de nous représenter l'état pitoyable de Jésus-Christ sur la croix, les torrents de sang qui s'échappaient de toutes les parties de son corps, les plaies et les blessures qui le couvraient depuis la tête jusqu'aux pieds; de nous souvenir qu'il n'a enduré de si cruels tourments que pour détruire le péché et de lui dire du fond

du cœur : Eh quoi! mon Dieu, vous vous êtes réduit à cet état afin que je ne péchasse plus, et j'oserais vous offenser encore! Oh, je vous en supplie au nom de votre miséricorde infinie, au nom du sang que vous avez répandu pour moi, ne le permettez pas! Aidez-moi, Seigneur; ne m'abandonnez-pas, car je n'ai pas d'autre refuge que vous. Il sera bon en même temps, si nous nous trouvons seuls, de faire le signe de la croix sur notre cœur, afin de repousser avec encore plus d'énergie la pensée qui intérieurement nous fatigue.

Saint Bernard raconte d'une religieuse qui vivait de son temps, et à qui cette pratique était familière, que plusieurs années après sa mort, comme on eut occasion d'ouvrir son tombeau, on trouva que le pouce avec lequel elle avait coutume de tracer le signe sacré n'offrait aucune marque de corruption. A ce propos un autre Docteur raconte d'un prieur du couvent des Frères Prêcheurs de Strasbourg, qui avait la même dévotion, que bien des années après sa mort, lorsqu'on ouvrit son tombeau, on aperçut sur les os de la poitrine qui se rapprochent le plus du cœur, une croix parfaitement caractérisée, dont le pied était façonné comme si elle eut dû être plantée quelque part, et les trois pointes d'en haut se terminaient chacune par une fleur de lis : ce qui donna à entendre que ce saint personnage s'était conservé dans la vertu par le sou-

venir de la Passion du Sauveur, et par l'habitude de faire le signe de la croix sur sa poitrine, afin de chasser les tentations dont il était assailli. L'Auteur qui raconte ce prodige assure avoir fait plus de quarante milles pour le voir de ses yeux. Ces exemples montrent combien Jésus-Christ honore ceux qui ne craignent pas d'honorer ses ignominies, et en nous les rappelant nous devrions faire tous nos efforts pour nous rendre dignes de la même faveur.

§ IV.

De quelle manière on doit faire l'examen de conscience.

La quatrième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché, c'est, chaque soir, avant de nous mettre au lit, de repasser dans notre mémoire les fautes que nous avons pu commettre dans la journée, par œuvre, par parole, par pensée, ou de toute autre manière. Nous examinerons en particulier si nous nous sommes permis quelque mensonge; si nous avons donné au diable les créatures de Dieu; si nous nous sommes laissé emporter à des malédictions; si nous avons prononcé des paroles injurieuses, violentes, déshonnêtes ou autres semblables; si nous n'avons pas résisté aux mauvaises pensées qui se sont présentées à notre esprit; si nous nous y sommes arrêté; si nous n'avons pas promptement rejeté loin de nous ces étincelles

sorties de l'enfer; si nous avons rempli fidèlement les obligations de notre état; si nous nous sommes fidèlement acquittés de nos devoirs envers notre maison, notre famille, etc. etc.

Cette pratique est fortement recommandée par un grand nombre de saints, et particulièrement par Eusèbe d'Émèse, qui s'exprime ainsi dans une des ses homélies : « Que chacun, dit-il, jette chaque jour les yeux sur sa conscience, et qu'il se demande à lui-même : Ai-je passé la journée sans péché? Ne me suis-je pas laissé aller à l'envie, à la contention, à la médisance? Ai-je fait quelque chose pour mon propre avancement, ou pour l'édification de mes frères? Hélas ! Peut-être que j'ai menti, j'ai juré, je me suis mis en colère, j'ai lâché la bride à mes mauvais penchants; je n'ai rien fait de bien, je n'ai pas gémi une seule fois par crainte des peines de l'enfer. Qui me rendra ce jour pendant lequel je ne me suis occupé que de bagatelles et de pensées oiseuses? C'est ainsi, mes frères, que nous devons nous exciter au repentir, nous accuser et nous condamner devant Dieu, dans le secret de nos maisons et dans celui de nos cœurs. »

Mais ce n'est pas assez de nous examiner et de reconnaître nos fautes, il faut, si nous voulons être plus circonspects et ne plus y retomber à l'avenir, nous imposer quelque pénitence. J'ai connu une personne qui, pour se punir d'avoir péché

en paroles, le soir au moment de l'examen, se bâillonnait la bouche ; et j'en ai connu une autre qui pour le même péché, ou pour n'importe quel autre péché, prenait la discipline de telle sorte qu'indépendamment de la satisfaction qu'elle offrait à Dieu, elle éprouvait naturellement plus de crainte de l'offenser de nouveau.

Il sera bon aussi, chaque semaine, de s'attacher à combattre quelque vice particulier ; et, pour en triompher plus sûrement, on prendra des moyens pour se rappeler de temps en temps la résolution que l'on aura formée ; on pourra se ceindre les reins d'une ceinture qui cause quelque gêne, et ce simple stimulant empêchera que l'on ne s'endorme.

S'il vous arrive de tomber dans les mêmes fautes, ne perdez pas courage ; seriez-vous tombé mille fois par jour, relevez-vous mille fois, toujours confiant dans la bonté infinie du Seigneur. Ne soyez pas surpris de voir que vos passions vous dominent encore ; souvent on obtient dans très-peu de temps ce que l'on a poursuivi pendant de longues années. Du reste, c'est le Seigneur seul qui donne la victoire, et plus d'une fois il lui plaît de laisser quelque Jébuzéen, je veux dire quelque passion ou quelque tentation, dans la terre de notre âme, autant pour exercer notre vertu que pour nous tenir dans l'humilité.

Il faut en outre, le matin après notre lever, avoir recours à la prière, nous armer d'une nouvelle

résolution contre le péché ou les péchés pour lesquels nous nous sentons plus de propension, et accumuler nos moyens de défense là ou le danger nous paraît plus imminent.

§ V.

De la nécessité d'éviter les péchés véniels.

La cinquième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché mortel, c'est d'éviter le péché véniel qui y prédispose. Les personnes qui redoutent la mort s'appliquent non-seulement à conserver leur santé, mais à se garder de toute maladie qui pourrait abréger leurs jours : il doit en être de même de ceux qui ne veulent pas mourir spirituellement, il faut qu'ils se gardent non-seulement du péché mortel, qui donnerait la mort à leur âme, mais aussi du péché véniel, qui peu à peu les conduirait au même résultat. En général, je suis convaincu que celui qui a longtemps persévéré dans la grâce, ne tombe que pour avoir manqué de vigilance et s'être laissé aller à une multitude de péchés véniels; insensiblement ses forces s'affaiblissent, puis vient un moment où Dieu retire sa main, et la première tentation le renverse. Il y a des degrés dans le bien comme dans le mal; et, si personne ne s'élève tout d'un coup au comble de la perfection,

personne non plus ne descend tout d'un coup jusqu'au plus profond de l'abîme : voilà pourquoi on lit dans le livre de Job (XLI, 13) que « la pauvreté précède l'ennemi, » c'est-à-dire qu'avant de tomber dans le péché mortel, l'âme s'est appauvrie et a perdu de sa vigueur par suite des négligences et des péchés véniels dont elle s'est rendue coupable.

Il est certain, d'ailleurs, que celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes (Matth., XXV), et que celui qui s'applique à se garantir des maux qui paraissent légers, se garantira encore mieux de ceux qui sont graves. Par péchés véniels, nous entendons les paroles oiseuses, les rires immodérés, l'excès dans le boire, dans le manger ou le dormir, et autres fautes semblables qui, sans nous causer beaucoup de mal, nous privent néanmoins de beaucoup de bien, en ce qu'elles sont un obstacle à la dévotion, et qu'en diminuant l'ardeur de la charité, elle nous rendent plus tièdes et plus négligents dans le service de Dieu.

§ VI.

De la mortification du corps.

La sixième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché mortel, est de mortifier notre corps, en lui retranchant quelque chose sur le

boire, le manger, le dormir, les vêtements, etc. Notre chair est un foyer de passions et d'appétits déréglés; plus elle sera faible et privée de forces, moins ces passions et ces appétits seront violents. Les plantes qui croissent dans un terrain sec et aride, outre qu'elles n'ont ni suc ni vigueur, ne s'élèvent jamais bien haut; mais celles qui croissent dans une terre grasse, fertile et bien arrosée, sont, au contraire, très-hautes, très-vertes et très-puissantes : ainsi en est-il des passions et des appétits, selon qu'ils prennent naissance dans un corps affaibli par la mortification et les jeûnes, ou bien dans un corps gorgé de viandes et de vins délicats; celui qui veut les réprimer doit donc les attaquer dans leur cause.

La vertu n'a pas d'ennemi et de contradicteur plus redoutable que la chair : c'est la chair, en effet, qui, par la violence de ses désirs et la passion d'être bien traitée, met obstacle à tous nos exercices : à l'oraison, à la lecture, au silence, au recueillement, aux jeûnes, aux veilles ou autres pratiques. Si de bonne heure nous nous habituions à lui résister, à la contredire, à combattre ses inclinations vicieuses, la victoire nous deviendrait facile, et nous éprouverions d'autant moins de difficulté à pratiquer la vertu, que sans la corruption de notre nature la vertu n'offrirait en réalité rien de pénible. « La mortification, dit un Père, châtie la chair, élève l'esprit,

dompte les passions, satisfait pour les péchés, et, ce qui est encore plus admirable, coupe la racine des vices, c'est-à-dire la cupidité; par la raison qu'un homme qui se contente de peu ne convoitera jamais ce qui est superflu. » Non-seulement la mortification nous délivrera du péché, mais elle nous délivrera encore de toutes les peines, de toutes les inquiétudes, de tous les soucis auxquels sont en butte ceux qui s'occupent exclusivement de leur corps, et, en laissant à notre esprit toute sa liberté, elle nous permettra de nous donner entièrement à Dieu. Ceci nous explique pourquoi les anciens solitaires de l'Égypte s'appliquaient avec tant de soin à cette vertu, et aussi pourquoi saint François a tant recommandé la pauvreté de corps et d'esprit; car dans la pensée de ces saints, la mortification et la pauvreté conduisent nécessairement au même résultat.

Il faut donc que le véritable serviteur de Dieu ne se donne point de relâche, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à traiter son corps comme un ennemi ou comme un tyran (car c'est un tyran, en effet); ou bien encore comme un esclave voleur et débauché, auquel on doit tout au plus du pain et des coups de bâton; ou bien encore, pour user de quelque adoucissement, comme un fils dont le père vertueux et discret veut le bien, mais qu'il élève d'une manière dure et sévère, ne lui faisant jamais aucune caresse, ne se déridant jamais de-

vant lui, et réprimant les mouvements les plus naturels de son cœur. Tant qu'il ne le traitera pas de la sorte, qu'il ne s'imagine point avoir fait le moindre progrès dans le chemin de la vertu. Heureux l'homme qui sait maîtriser son corps, qui sait le fatiguer, le maltraiter, lui retrancher le sommeil et la nourriture, le forcer à servir l'esprit, et triompher ainsi de ses penchants les plus intimes; car on peut dire de lui qu'il ne vit plus selon la chair et le sang, mais selon l'esprit de Jésus-Christ; qu'il ne combat plus sous la loi et les étendards de la nature, mais qu'il domine la nature; qu'il n'est plus simplement un homme, mais un homme qui s'est élevé au-dessus de la condition des autres hommes! Et maintenant voyez ce que c'est que le monde, lui qui, par un esprit tout opposé à l'esprit de Jésus-Christ, et contrairement à ce que demande la perfection chrétienne, ne pense qu'à satisfaire le corps, et à lui procurer tous les plaisirs possibles.

§ VII.

De la mortification de la langue.

La septième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché mortel, c'est de veiller sur notre langue, qui est la partie du corps avec laquelle il nous arrive le plus souvent d'offenser Dieu. La langue est un membre très-délié, d'où s'échappent

toutes sortes de paroles déshonnêtes, emportées, vaines et oiseuses; en même temps qu'une foule de mensonges, de jurements, de malédictions, de médisances, de flatteries, etc. C'est pourquoi le Sage dit que « le péché abonde dans la multitude « des paroles » (Prov., x, 19), et que « la vie « et la mort sont par la parole. » (Id., XVIII, 21.) Lors donc que vous aurez à parler sur certains sujets ou avec certaines personnes qui peuvent être pour vous une occasion de médire, de mentir, de vanter vos mérites, de vous faire valoir, commencez par lever les yeux au ciel, recommandez-vous à Dieu, et dites-lui avec le Prophète : « Seigneur, mettez une garde à ma bouche, et « une porte à mes lèvres. » (Ps. CXL, 3.) Puis, pendant tout le temps que vous parlerez, pesez bien chacune de vos expressions et de vos paroles, et imitez le voyageur qui, forcé de traverser un gué sur des pierres glissantes, ne pose le pied qu'à bon escient et là où il n'y a pas de danger. Mais, comme cette matière est très-abondante, nous aurons plus tard l'occasion d'y revenir, et de la traiter avec tout le développement qu'elle comporte.

§ VIII.

Du soin que l'on doit avoir de détacher son cœur des choses visibles.

La huitième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché mortel, c'est de bannir de notre

cœur toute affection déréglée aux choses visibles: comme sont les honneurs, les richesses, les enfants, les parents, les amis, etc.; car c'est de là que naissent tous les péchés, les soucis, les ennuis, les passions, les tentations et les troubles qui se rencontrent dans le monde. « De même, dit saint Grégoire, que la principale habileté du chasseur consiste à connaître le genre d'appât qui convient le mieux aux oiseaux qu'il veut prendre, et à s'en servir pour les attirer : de même le soin principal du démon est de connaître les objets qui nous attachent, et de s'en servir pour nous tendre des piéges, sachant très-bien que chacun, comme dit le Poëte, est entraîné par l'affection et la passion qui le domine. » Je n'ignore pas que les hommes ont la raison pour se conduire; mais la plupart néanmoins ne suivent d'autre règle que celle des passions, qui portent l'âme partout où bon leur semble, et qui pour cela sont appelées les pieds de l'âme. Saint Augustin dit que l'amour est le poids de l'âme, et qu'il l'attire toujours de son côté : s'il est du ciel, il l'attire vers le ciel, et s'il est de la terre, il l'attire vers la terre. Dans le même sens, on peut dire que ce que les poids sont à une horloge, nos affections le sont à notre cœur : d'autant plus que ce sont elles qui lui impriment le mouvement. Or, de même qu'une horloge ne va bien qu'autant que ses poids sont proportionnés à la durée de sa marche, ni trop lourds ni

trop légers, de même notre vie ne se maintient dans l'ordre qu'autant que nous savons modérer nos affections en aimant et appréciant les choses à leur juste valeur. Si jamais nous obtenons ce résultat, nous pourrons nous considérer comme étant arrivés au comble des vertus, par la raison que la plupart des vertus tendent uniquement à établir l'équilibre entre les diverses passions qui agitent notre âme.

Travaillons donc de toutes nos forces à détacher notre cœur de l'amour des choses visibles; tournons-le vers l'unique et souverain Bien, vers le seul Bien véritable; réprimons ses écarts, et n'aimons les biens de ce monde qu'en proportion de ce qu'ils valent, c'est-à-dire comme des biens de peu d'importance, fragiles, incertains et passagers. Si nous les aimons de la sorte, nous ne serons plus tentés de désespoir lorsqu'ils viendront à nous manquer, ou qu'on nous les ôtera, et nous ne commettrons plus tant de péchés pour les acquérir, pour les augmenter ou pour les défendre. Ce point-là est essentiel; car une fois détachés des biens de la terre, nous n'avons plus rien à craindre des ruses du démon; tandis qu'autrement nous n'avons pas même commencé à imiter Jésus-Christ. « Qui d'entre vous, » dit-il, « voulant bâtir une tour, ne se rend pas compte « auparavant de la dépense nécessaire pour savoir « s'il peut l'achever, de peur qu'on ne lui dise:

« Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et « qui n'a pas pu achever? ou quel est le roi « qui, voulant combattre un autre roi, n'examine « pas auparavant à loisir s'il peut marcher avec « dix mille hommes contre un ennemi qui vient « à lui avec vingt mille; et, s'il ne le peut, il « lui envoie des ambassadeurs, et lui fait des « propositions de paix. Ainsi donc, » continue le Sauveur, « celui d'entre vous qui ne renonce « pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon « disciple. » (Luc, XIV, 28-33.) Vous me demanderez peut-être à quoi tend cette comparaison; car de prime abord on ne voit guère le rapport qu'il y a entre entasser des richesses, rassembler une armée, et renoncer à ce que l'on possède, puisque dans le premier cas on amasse, et dans le second on dissipe; mais, pour peu que vous vouliez réfléchir, vous en comprendrez bientôt la justesse. En effet, dans la pensée du divin Maître, il est aussi difficile d'élever notre édifice spirituel ou de combattre le démon sans la pauvreté et le renoncement aux choses de ce monde, qu'il serait difficile d'élever une tour sans argent, ou bien de repousser un ennemi sans armées; et comme plus les armées d'un roi sont nombreuses, et plus il est sûr de la victoire, plus notre pauvreté et notre renoncement seront complets, plus nous nous sentirons du courage contre les adversaires de notre salut. C'est là ce qui a été

le mobile de saint François et d'une foule d'autres saints, lesquels n'attendant rien du monde, et, pour ne rien avoir à démêler avec lui, se sont volontairement dépouillés de tout, et ont vécu dans une extrême pauvreté. Au contraire, quand un homme a de l'attache pour quelque objet terrestre, les piéges naissent, pour ainsi dire, sous ses pas. Se sent-il attiré vers les honneurs, les richesses ou autres choses semblables? le démon lui ouvre mille portes, lui fait voir mille moyens de se les procurer, mille moyens de les accroître : parmi ces moyens, il y en a de permis, et d'autres qui ne le sont pas; mais, aveuglé par sa passion, il les confond, et il s'en sert indistinctement. Que s'il rencontre des individus qui ont les mêmes prétentions que lui, et qui portent la main sur ce qu'il désire, ce sont alors des colères, des emportements, des jalousies, des haines, des procès, des injures, des contestations interminables, des troubles et des soucis de toute espèce : d'un côté la partie concupiscible et de l'autre la partie irascible de l'âme se soulèvent, chacune avec les différences qui lui sont propres, et de ce conflit naissent des tempêtes qui l'exposent aux plus grands périls. Voilà pourquoi l'Apôtre dit que « la convoitise est la racine de tous les maux » (I Tim., VI, 10) : ce qui ne doit pas s'entendre seulement du désir de posséder des richesses, mais de tout autre désir excessif, parce qu'il n'y

en a point qui ne soit la cause d'une infinité de désordres.

La parabole de l'Évangile où il s'agit de ceux qui, invités par le roi à venir partager son festin, refusent de s'y rendre, les uns parce qu'ils ont à veiller sur leurs terres, et les autres sur leurs affaires, nous montre aussi que lorsque le cœur a de l'attache pour les choses de la terre, il n'a que du mépris pour les choses du ciel : le Sauveur avait donc raison de dire que « celui qui ne renonce pas « à tout ce qu'il possède ne peut être son disciple. » (Luc XIV, 33.) Sachez donc modérer vos affections, et, comme dit le Prophète, « si vos richesses « se multiplient, n'y attachez pas votre cœur » (Ps. LXI, 10); mettez toutes vos espérances en Dieu, qui est votre véritable Père, et qui vous assistera sûrement ; contentez-vous des biens qu'il vous a donnés, de la position qu'il vous a faite, et ne veuillez pas vous élever plus qu'il ne le veut lui-même. Si, par contre, vous lâchez la bride à vos penchants déréglés, vos désirs ne seront jamais satisfaits, ou, s'ils le sont, il ne vous en reviendra aucun avantage : vous tomberez dans une multitude de fautes, et vous perdrez en même temps les biens de la vie présente et ceux de la vie future. « Pourquoi, » dit Salomon, tourner « les yeux vers un bien qui soudain ne sera plus? « il a les ailes de l'aigle, et vole vers le ciel. » (Prov., XXIII, 5.)

§ IX.

De la lecture des bons livres et de ses effets.

La neuvième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché mortel, c'est de nous appliquer à la lecture des bons livres, en rejetant soigneusement tous ceux qui seraient dangereux pour notre âme. La parole de Dieu est tout à la fois notre lumière, notre remède, notre nourriture et notre guide : elle remplit notre cœur de saints désirs, elle nous fait rentrer en nous-mêmes au temps de nos plus grandes distractions, elle ranime notre dévotion alors même qu'elle semble tout à fait assoupie, elle nous préserve de l'oisiveté, qui, comme nous le dirons plus tard, est la mère de tous les vices; enfin elle est aussi nécessaire à notre âme que le pain que nous mangeons chaque jour est nécessaire à notre corps. « La nourriture de l'âme, dit saint Jérôme, est de méditer jour et nuit la loi du Seigneur; » car l'entendement trouve sa satisfaction dans la connaissance de la vérité qui lui arrive, et la volonté dans le goût qu'elle y prend et l'amour qu'elle en conçoit; or, quand ces deux roues principales de l'horloge spirituelle vont bien, il est certain que le reste ne laisse pas beaucoup à désirer. Indépendamment de cela, la lecture des bons livres nous apprend à connaître nos défauts, à vaincre

nos scrupules, à triompher de nos tentations; elle est pour nous une source d'enseignements salutaires : elle nous découvre les mystères les plus cachés, et, en mettant sous nos yeux, avec les exemples des saints, les effets admirables de leurs vertus, elle nous excite puissamment à marcher sur leurs traces. Écoutez d'ailleurs en quels termes Salomon nous la recommande : « Mon fils, » dit-il, « garde les commandements de ton père, et « n'abandonne pas l'enseignement de ta mère; « porte-les sans cesse gravés sur ton cœur, atta- « chés à ton cou; qu'ils t'accompagnent lorsque « tu marches, qu'ils veillent autour de toi lorsque « tu reposes, qu'ils soient ton entretien à ton « réveil : car le précepte est un flambeau, la loi « est une lumière, et une sage réprimande est « le chemin de la vie. » (Prov., VI, 20-23.)

Si vous voulez que la lecture dont nous parlons vous soit profitable, il ne faut pas que vous la fassiez sèchement, à la hâte et comme en courant, encore moins par un motif de simple curiosité, mais que vous l'accompagniez, au contraire, de beaucoup d'humilité, et d'un grand désir de vous avancer dans la vertu. La seule différence qui existe entre la lecture et la méditation, c'est que celle-ci, s'arrêtant davantage sur la même pensée, la rumine et la digère plus à loisir. Appliquez-vous donc à lire posément, attentivement, et, à peu de chose près, votre lecture vous vaudra

autant que la méditation elle-même : car la lumière qui se fera dans votre intelligence pénètrera bientôt jusqu'à votre volonté et aux autres facultés de l'âme, tout comme le mouvement du premier ciel se communique aux globes des cieux inférieurs. Aimez la lecture des livres saints; mais préférez toujours l'oraison à la lecture. Ne lisez pas beaucoup de choses à la fois, vous fatigueriez votre esprit au lieu de le soulager. Écoutez la parole de Dieu avec une sainte avidité ; et le langage de celui qui vous l'annonce fût-il encore plus simple et plus grossier, recevez-la toujours avec respect. Dans le cas où vous vous apercevrez qu'elle ne fait point d'impression sur votre cœur, humiliez-vous, rejetez-en le tort sur votre goût, qui a trop de prétention à la délicatesse, plutôt que sur l'inhabileté de celui qui parle, et soyez persuadé que si vous n'éprouvez pas de plaisir à l'entendre, ce sont vos péchés seuls qui en sont la cause.

§ X.

De la présence de Dieu.

La dixième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché mortel, c'est de marcher constamment devant Dieu, de l'avoir toujours présent à notre pensée, de le regarder comme le témoin de nos actions, le juge de notre conduite, le soutien

de notre faiblesse, et comme tel de le supplier, par de fréquentes oraisons jaculatoires, qu'il daigne nous accorder la grâce de ne jamais l'offenser en quoi que ce soit. C'est ainsi que le pratiquait David : « Mes yeux, » dit-il, « sont tou-« jours élevés vers le Seigneur, parce que c'est « lui qui dégagera mes pas des piéges qui m'en-« vironnent. » (Ps. XXIV, 15.) « J'ai toujours le « Seigneur présent à mes yeux, » dit-il encore, « il est à ma droite : je ne serai point ébranlé. » (Ps. XV, 8.) L'attention dont il s'agit ici ne doit pas être tellement continue que nous nous oubliions nous-mêmes. Il faut que nous ayons un œil fixé sur Dieu, afin de lui rendre nos hommages et de lui demander ses grâces; mais il faut que nous ayons l'autre fixé sur nos actions, afin de ne jamais nous départir de l'obéissance qu'il est en droit d'attendre de nous. Si nous sommes fidèles à nous observer de la sorte, notre vie se passera sans secousse, et nous nous épargnerons bien des regrets.

Remarquez en particulier que dans certaines occasions, comme par exemple lorsque nous sortons de notre retraite pour aller converser ou traiter d'affaires avec des personnes d'humeur difficile, lorsque nous allons nous mettre à table, dire ou entendre la messe, réciter l'office divin, etc., il est de notre devoir de redoubler de vigilance, parce que sans cela nous commet-

trions infailliblement une multitude de fautes. Le voyageur qui se trouve en présence d'un mauvais pas ne marche point à la légère, il relève ses vêtements, ouvre l'œil et prend beaucoup plus de précautions que lorsqu'il était en rase campagne; c'est ce que nous devons faire nous-mêmes chaque fois que nous prévoyons quelque danger, car nous n'y échapperons qu'en nous tenant mieux sur nos gardes et en priant avec plus de ferveur. Du reste, l'expérience prouve que celui qui a pris la résolution de se défendre contre les attraits de la gourmandise, se conduit toujours plus sobrement à table. « Avant la maladie, » dit l'Ecclésiastique (XVIII, 20), « emploie le remède, » c'est-à-dire avant que le péril devienne imminent, efforce-toi de l'éloigner. Si nous observions bien ce conseil, à coup sûr nous verrions diminuer chaque jour le nombre de nos péchés.

§ XI.

Des maux qui naissent de l'oisiveté.

La onzième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché mortel, c'est de fuir l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices. Le prophète Ézéchiel (XVI) compte l'oisiveté parmi les quatre causes qui amenèrent la ruine de Sodome, et les anciens Pères du désert avaient pour maxime qu'un moine qui

s'occupe n'a qu'une tentation à craindre, au lieu que celui qui est désœuvré doit les craindre toutes, par la raison, disaient-ils, que le démon n'a pas de peine à s'introduire dans le cœur, quand l'oisiveté lui en ouvre la porte. L'oisiveté donne donc accès à tous les maux; mais elle fait plus encore : comme ici-bas il n'est ni science, ni vertu, ni honneurs, ni richesses que l'on puisse acquérir sans travail, et que l'homme qui fuit le travail se prive par là même de toute espèce d'avantages, il est vrai de dire qu'elle ferme la porte à tous les biens. Or, qui ne détesterait un vice dont les conséquences sont si funestes? Comprenez-vous les habitants d'une ville qui, ayant deux portes destinées l'une à recevoir ce qui lui est utile, et l'autre ce qui lui est nuisible, tiendraient la première constamment fermée et n'ouvriraient jamais que la seconde? En vérité rien ne ressemble davantage à l'état des malheureux réprouvés? Mais n'est-ce pas là l'image de ce qui se passe dans l'âme du paresseux, puisque lui aussi, en refusant de se soumettre à la loi du travail, repousse le bien et n'accueille que le mal?

Ayez donc soin de régler vos actions, de les disposer de telle manière que la journée se passe sans qu'il y ait un moment de perdu. Que ceux qui sont pauvres ou de basse condition s'occupent à des travaux manuels; quant aux riches, après avoir vaqué à la prière et aux affaires de

leur maison, ils ne sauraient mieux faire que d'employer le reste de leur temps à des lectures pieuses. Cassien assure que les anciens Pères du désert n'auraient pas cru pouvoir persévérer dans la vertu et conserver l'esprit de leur vocation sans le travail ; c'est au point que lorsque l'un d'entre eux, par suite de son éloignement, se trouvait dans l'impossibilité d'utiliser son ouvrage, il ne laissait pas de le continuer, sauf à le brûler plus tard pour débarrasser sa cellule, et à le commencer de nouveau. Cassien ajoute que cela n'interrompait en rien leur oraison ; car, tandis que leurs mains étaient occupées à travailler, leur cœur ne cessait pas de s'entretenir avec Dieu.

§ XII.

De la solitude.

La douzième chose que nous ayons à faire pour éviter le péché mortel, c'est de rechercher la solitude, qui est la gardienne de l'innocence, parce qu'en nous tenant éloignés des objets qui sont de nature à surexciter nos passions, elle nous ôte par là même l'occasion d'offenser Dieu. Une voix du ciel fit jadis connaître ce remède au bienheureux Arsène : Arsène, lui dit-elle, fuis, garde le silence et tiens-toi en repos. Le serviteur de Dieu doit donc vivre retiré, et renoncer autant que possible

aux visites, aux conversations, aux civilités qui sont en usage dans le monde, et où le plus souvent on se permet des médisances, des mensonges, des flatteries et autres choses qui, alors même qu'elles ne seraient point des péchés, affaiblissent toujours la dévotion, et, en remplissant l'âme de toute sorte d'images, l'empêchent de vaquer librement à l'oraison. Le monde se plaindra, le monde le montrera au doigt ; mais, après tout, il y a bien moins d'inconvénients à mécontenter le monde qu'à mécontenter Dieu, et lorsque les saints et les martyrs ont tant souffert pour mériter le royaume du ciel, je ne vois pas pourquoi il reculerait devant une si petite épreuve. Du reste, pour peu qu'il examine ce qui se passe sous ses yeux, et de quelle manière vivent les hommes, il n'aura pas de peine à comprendre qu'on gagne plus à fuir qu'à rechercher leur compagnie.

§ XIII.

De l'éloignement que le chrétien doit avoir pour le monde.

Mais ce n'est pas assez pour un chrétien d'aimer la solitude, il faut de plus qu'il ait le courage de rompre avec le monde. Dieu et le monde sont si opposés dans leurs voies, leurs intentions, leur manière de penser et d'agir, qu'on ne peut ni les aimer ni leur être agréable en même temps. « Le

« lit est trop étroit pour deux, » dit le Prophète, « et la couverture trop courte » (Is., XXVIII, 20); elle ne peut couvrir Dieu et le monde. Prenez donc sur vous de rompre avec le monde; laissez, abandonnez le monde, et, sauf le cas où il y aurait scandale, ne vous inquiétez pas de ce que le monde dira ou pensera de vous. Toutes les considérations qui pourraient vous retenir ne sont qu'une agitation de l'air, et toutes vos craintes un épouvantail d'enfants, auxquels une ombre fait peur. Ajoutez à cela que celui qui tient à l'estime du monde ne sera jamais serviteur de Dieu. « Si je voulais encore plaire aux hommes, » dit l'Apôtre, « je ne « serais pas serviteur de Jésus-Christ » (Galat., I, 10); car on est le serviteur de celui auquel on veut plaire et dont on désire faire la volonté.

§ XIV.

De la fréquentation des sacrements, de la prière et de l'aumône.

Indépendamment de ces remèdes généraux et très-efficaces contre le péché mortel, il en est trois autres d'une égale valeur, que nous ne saurions passer sous silence : ce sont la fréquentation des sacrements, la prière et l'aumône. L'Apôtre (Rom., V) enseigne que la grâce détruit radicalement le péché; or voici les divers moyens qui nous la feront obtenir, puisque, comme on

le dit communément, les sacrements la confèrent, la prière la demande et l'aumône la mérite. Je sais très-bien qu'il y a d'autres œuvres qui la méritent aussi ; mais on cite l'aumône de préférence, parce que ceux qui usent de miséricorde envers leur prochain sont assurés de trouver miséricorde auprès de Dieu. L'aumône ne nous aide donc pas seulement à satisfaire pour nos péchés, elle nous garantit encore contre de nouvelles chutes. « L'au-« mône, » dit l'Ecclésiastique, « est devant Dieu « comme un sceau, et il gardera le souvenir du « bienfait de l'homme comme la prunelle de son « œil. » (XVII, 18.) « Elle combattra pour lui contre « son ennemi mieux que le bouclier et la lance du « guerrier. » (Id., XXIX, 16-18.)

Quant aux sacrements, qui ne sait que Dieu les a institués comme des remèdes célestes contre le péché, qu'il les a établis pour soutenir notre faiblesse, pour allumer son amour dans nos cœurs, pour exciter notre dévotion, pour subvenir à nos misères, pour nous enrichir des trésors de sa grâce? Il y aurait beaucoup à dire sur ces trois sujets; mais comme nous avons déjà parlé des sacrements au second et au troisième livre de ce Mémorial, que nous avons parlé de l'aumône à propos des différentes parties de la satisfaction, et que nous devons nous occuper de la prière au cinquième livre, nous nous contenterons pour le moment de renvoyer le lecteur à ces divers endroits.

L'essentiel est de prier le Seigneur de vouloir bien nous ôter toute liberté et de faire de nous tout ce qu'il lui plaira, plutôt que de permettre que nous tombions jamais dans le péché mortel. Demandons-lui en particulier trois sortes d'amour et trois sortes de haine : son amour, l'amour des souffrances et l'amour de la vertu ; la haine du péché, la haine de notre propre volonté, la haine de notre chair, en tant du moins que notre volonté et notre chair voudraient nous entraîner au péché. Servons-nous de ces diverses haines pour combattre les affections criminelles de notre cœur, et travaillons, autant qu'il dépendra de nous, pour que nos mortifications et nos œuvres soient d'accord avec nos prières ; car sans cela tous nos efforts n'aboutiraient à rien. Mais nous reviendrons sur cette matière, et nous la traiterons plus longuement à la fin de ce livre.

§ XV.

De quatre points qui doivent fixer l'attention du chrétien.

Outre ces remèdes généraux dont on peut se servir avec avantage contre toute espèce de péché, et qui constituent à eux seuls une très-grande partie de la philosophie chrétienne, il y en a d'autres particuliers à chaque vice dont nous nous abstiendrons de parler maintenant, dans la crainte de fatiguer le lecteur ; mais pour conclu-

sion de tout ce qui précède, nous dirons qu'il y a quatre points auxquels le chrétien ne saurait faire trop d'attention. Il doit constamment mortifier son corps, veiller sur sa langue, réprimer ses mauvais penchants, se recueillir et s'absorber en Dieu ; car, en réformant son corps, sa langue, son cœur et son esprit, il se réformera tout entier et ne pèchera plus, ce qui est l'objet du présent livre.

CHAPITRE II

Des tentations qui arrivent le plus communément à ceux qui commencent à servir Dieu, et en particulier aux religieux.

L'Ecclésiastique nous conseille d'employer le remède avant la maladie, et tous les philosophes s'accordent à dire que pour éviter le danger le meilleur moyen est de le prévoir et de nous tenir sur nos gardes. Il ne sera donc pas hors de propos de signaler ici les tentations auxquelles sont exposées les personnes qui commencent à servir Dieu, d'autant plus que si elles les connaissent bien, elles n'auront pas de peine à les vaincre. Lorsque les chasseurs tendent leurs piéges, ils ont grand soin de les couvrir et de ne laisser voir que l'appât. Le démon en fait autant ; ce qu'il veut, c'est que la tentation n'ait point l'air d'être une tentation,

mais bien quelque chose que la raison avoue. Or, s'il en est ainsi, n'est-il pas vrai, comme dit saint Bernard, que connaître une tentation, c'est l'avoir à peu près vaincue ?

Celui qui a pris la résolution de se ranger sous les étendards de Jésus-Christ doit s'attendre à de grandes tentations et à de grands combats du côté du démon; car ce n'est point sans motif que le Sage nous donne l'avis suivant : « Mon fils, quand « tu t'approches du service de Dieu, démeure « dans la justice et dans la crainte, et prépare « ton âme à la tentation. » (Eccl., II, 1.) La première tentation est ordinairement contre la foi; en effet, lorsqu'un homme, après avoir longtemps fermé les yeux aux choses de la foi, les ouvre et se met à en contempler les mystères, ses lumières et ses connaissances sont encore si imparfaites, que, semblable au voyageur qui met le pied sur une terre étrangère, il chancelle et ne sait sur quoi fixer son regard. Il lui arrive comme au jeune apprenti qui, entrant pour la première fois dans l'atelier de son maître et voyant là toute sorte d'instruments et d'outils, dont il ne connaît point l'usage, ne cesse de demander, à quoi sert celui-ci, à quoi sert celui-là. Mais plus tard ces mêmes instruments et ces mêmes outils lui deviennent familiers, et alors ce qui l'étonnait autrefois lui paraît tout naturel.

La seconde tentation est celle que l'on nomme

de blasphème. Au moment où le nouveau converti s'efforce d'entrer en oraison pour méditer les choses du ciel, son esprit se porte sur toute espèce d'objets abominables, et comme son imagination est encore remplie des images du monde, ces images se présentent de préférence, sans qu'il lui soit possible de les éloigner; ce qui est pour lui une source de chagrins et de peines. Le meilleur moyen de combattre ce genre de tentations est de les mépriser, parce qu'en réalité ce sont des épouvantails bien plus que de véritables dangers.

La troisième tentation consiste dans les scrupules, qui ont pour cause l'ignorance. Le scrupuleux, comme le voyageur surpris par la nuit, marche à tâtons et craint de tomber à chaque pas qu'il fait; il ne sait point distinguer entre la pensée et le consentement, et il s'imagine toujours qu'il a consenti au péché.

La quatrième tentation vient de la facilité avec laquelle on se scandalise de voir que les choses vont autrement qu'on ne les avait conçues; c'est ainsi que ceux qui commencent à ouvrir les yeux et à comprendre combien le service de Dieu est une grande chose, se troublent et s'indignent quand ils remarquent de la tiédeur chez les autres. Hélas! ils ne savent pas jusqu'à quel point s'étend la faiblesse des hommes; ils ignorent la profondeur des jugements de Dieu, et,

comme dit saint Grégoire, « ils oublient que la véritable sainteté est remplie de compassion, tandis que la fausse sainteté, ou la sainteté imparfaite, est prompte à s'irriter et à se mettre en colère. »

Il est une autre tentation qui vient de ce qu'on se scandalise des règles et des prescriptions particulières à l'état que l'on professe, au point de s'ériger en juge et en censeur, et de décider si ce qui a été ordonné est bon ou mauvais. Cette tentation n'est pas rare chez les esprits orgueilleux, qui en croient plus à leur propre sagesse qu'à l'expérience de leurs supérieurs ; elle ressemble beaucoup à celle de l'antique serpent, lorsque s'adressant à Ève, il lui disait : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de « manger de ce fruit ? » (Gen., III, 1.) C'est donc avec raison que le Sage nous exhorte à repasser souvent dans notre esprit les paraboles des anciens, c'est-à-dire ce que leur doctrine renferme de plus profond ; car, bien que nous n'en pénétrions pas toujours le sens, il faut nous persuader qu'elles ne sont pas sans mystère. L'enfant qui commence à lire s'en rapporte à ce qu'on lui dit, et ne fait pas beaucoup de questions ; cependant, plus tard, il finit par se rendre compte de tout ce qu'on lui a appris. Que le chrétien en fasse autant, qu'il soumette son jugement à celui des autres, qu'il prenne la foi et l'obéissance pour règle de conduite de préférence à la raison,

et qu'il dise avec le Prophète : « Seigneur, je ne sais « rien, semblable devant vous à l'animal stupide » (Ps., LXXII, 22;) sans quoi il ne persévèrera pas dans sa vocation, et il n'aura jamais la paix du cœur.

Une autre tentation, c'est de désirer avec trop d'ardeur les consolations spirituelles, de s'attrister outre mesure quand on en est privé, de s'estimer plus que les autres quand on en jouit ; de juger, en un mot, de sa perfection par les consolations que l'on reçoit, au lieu d'en juger par la charité que l'on a, ou bien par ce qui est un indice certain de la charité, je veux dire le soin que l'on met à mortifier ses passions, et les progrès que l'on fait dans la vertu. Je ne parle pas de ceux qui, à défaut des consolations spirituelles, ne songent plus qu'à satisfaire leurs sens. Comme on le pense bien, les inconvénients de cette conduite sont tout autrement à craindre.

Une autre tentation, c'est de ne point tenir secrètes les faveurs que l'on a reçues d'en Haut, de découvrir et de publier ce qui devrait rester caché, de se faire prédicateur avant le temps, de vouloir être maître alors que l'on est encore disciple, et cela sous prétexte de zèle et de vertu, oubliant que pour donner du fruit l'arbre attend sa saison, que le devoir de celui qui commence est de mettre le doigt sur sa bouche et de ne pas laisser son âme se répandre au dehors.

Une autre tentation, et celle-ci est très-com

mune, c'est de vouloir changer de place, dans la pensée qu'ailleurs on sera plus recueilli, plus dévot, et que l'on s'avancera plus rapidement dans la vertu. On ne fait pas attention qu'en changeant de place on change d'air tout au plus, que le cœur reste le même, et que partout où l'on va on porte avec soi un cœur corrompu par le péché, en proie à toute espèce de misères et de soucis, et qui ne se guérit pas par le passage d'un lieu à un autre, mais bien par la myrrhe de la pénitence et le baume de la piété ; car tant que dure l'odeur de ce baume, la chair n'exhale point d'infection. Voulons-nous nous fuir nous-mêmes? recourons à Dieu, entrons en commerce avec lui, et, en nous absorbant en lui par la dévotion et l'amour, nous nous absenterons véritablement de chez nous.

Une autre tentation, c'est de se laisser emporter par un excès de ferveur et de s'adonner aux veilles, à la prière, à la solitude, à l'abstinence jusqu'à en perdre la vue, à contracter des maux de tête et d'estomac, et à se rendre incapable de tout exercice spirituel pour le restant de ses jours, comme on n'en voit malheureusement que trop d'exemples. J'ai vu des personnes qui, pour n'avoir pas su se modérer, sont tombées dans des maladies très-graves; après quoi, l'habitude de traiter leur corps avec délicatesse, la nécessité de suspendre leurs exercices de piété les ont jetées

dans des tentations d'autant plus dangereuses qu'elles étaient moins préparées à les soutenir. J'en ai vu d'autres qui, par suite des ménagements que la maladie semblait excuser, en sont venues, comme dit saint Bonaventure, à ne plus s'occuper que d'elles-mêmes et à vivre non-seulement d'une manière lâche et efféminée, mais je dirai licencieuse, lâchant la bride à tous leurs penchants et recherchant uniquement les plaisirs.

Il y en a d'autres, au contraire, qui poussent la discrétion à l'excès, et refusent d'entreprendre quoi que ce soit par crainte du danger d'offenser Dieu, disant que c'est assez pour se sauver d'éviter le péché mortel, bien qu'elles passent condamnation sur une foule de points à leur avis moins importants. Or, comme dit saint Bernard, « le nouveau venu qui, ignorant les choses de Dieu, veut faire le discret, le novice qui veut passer pour sage, le commençant qui se mèle de donner des conseils, ne persévèreront pas longtemps dans la religion. »

Mais la tentation qui arrive le plus ordinairement à ceux qui sont nouvellement entrés en religion, c'est la pensée d'abandonner le chemin qu'ils ont pris et de s'en retourner dans le monde. Pour les amener là, le démon use de toutes sortes d'artifices ; tantôt il leur livre des assauts du côté de la chair, et il leur met devant les yeux la vie des gens mariés qu'il leur représente comme un

port abrité, tandis que dans la réalité c'est une mer fertile en tempêtes ; il leur rappelle l'exemple des patriarches qui se sont sanctifiés dans l'état de mariage ; il leur fait entrevoir la possibilité de trouver une compagne qui, animée du même esprit et des mêmes sentiments, leur aidera à élever leurs enfants dans la crainte de Dieu. Il insiste, de plus, sur les aumônes qu'ils pourront faire dans cet état, aumônes auxquelles il faudra renoncer après qu'ils se seront définitivement engagés, et qui pourtant leur donneraient tant d'assurance au jour du jugement. Tantôt il leur met dans l'esprit de hautes pensées, il leur dépeint certains ordres religieux, celui des Chartreux en particulier, comme plus parfaits; il les pousse dans cette direction afin de les assaillir à son aise quand ils ne seront plus défendus par les murs de leur couvent. Tantôt il leur inspire un vif désir de vivre dans la solitude, à l'exemple des anciens Pères du désert, afin que, étant seuls et privés des conseils de leurs supérieurs, il puisse les terrasser plus facilement.

De toutes les tentations, les plus à craindre sont celles qui se présentent sous la forme du bien et avec les dehors de la vertu. Les choses manifestement mauvaises portent avec elles un cachet de laideur qui ne trompe pas, et naturellement on les hait ; mais il n'en est pas de même de celles qui ont l'apparence du bien : d'ordinaire, on s'y

méprend, et le démon ne manque pas de s'en servir pour nous perdre. Comme il s'aperçoit que d'un côté nous avons de l'horreur pour le mal, et que de l'autre nous sommes déterminés à embrasser la vertu, il s'efforce de nous faire avaler le poison du péché en y mêlant une forte dose de miel. Après avoir essayé de tous les moyens, les ennemis de Daniel convinrent qu'il fallait profiter de sa fidélité envers Dieu pour lui ôter la faveur du roi, et cela leur eût réussi si Dieu lui-même ne fût venu au secours de son serviteur. Le démon n'en agit pas autrement à l'égard des justes ; voilà pourquoi l'on ne saurait trop leur recommander d'avoir l'œil ouvert et de se tenir en garde contre l'affection qui les porte même vers les choses qui sont bonnes ; car, bien qu'une affection de ce genre ne soit pas mauvaise, ils doivent s'en méfier d'autant plus qu'elle peut devenir excessive, et qu'en toutes choses l'excès est à craindre.

Telles sont les tentations auxquelles ceux qui commencent à servir Dieu sont exposés le plus ordinairement. Il leur sera facile d'en triompher s'ils sont fidèles à pratiquer l'humilité et l'obéissance, à prier, à se confesser, à suivre, en un mot, les avis d'un confesseur sage et prudent, qui, comme un pilote habile, consente à conduire leur âme à travers les flots agités de la mer de ce monde, où les esprits malins soulèvent parfois de si horribles tempêtes. Mais ce que

nous devons faire de préférence, c'est de recourir à Dieu, qui, connaissant notre faiblesse, tient sa grâce à notre disposition, nous éloigne des Philistins qui s'apprêtent à fondre sur nous au moment de notre sortie d Égypte, « ne permet « pas, » comme dit saint Paul, « que nous soyons « tentés au delà de nos forces » (I Corinth., x, 13), et multiplie ses dons à mesure qu'il nous voit engagés plus avant dans la mêlée ; enfin, comme pour combattre les tentations il ne peut y avoir de meilleures armes que celles dont on se sert contre le péché, il est clair que les remèdes que nous avons indiqués en parlant du péché seront aussi employés très-efficacement dans les tentations.

Mais en voilà assez sur la première règle de conduite à l'usage de ceux qui commencent à servir Dieu.

CHAPITRE III

Seconde règle de conduite à l'usage des personnes qui sont plus avancées dans la vertu. — De la fin que l'on doit se proposer en adoptant cette règle, qui est d'imiter Jésus-Christ.

Il y a des personnes qui ne se contentent pas du strict nécessaire pour assurer leur salut, mais qui veulent pousser plus avant et marcher à grands pas dans le chemin de la perfection ; or il est bon

de leur tracer aussi quelques règles, et c'est ce que nous allons faire maintenant, indépendamment de ce que nous aurons à dire plus tard au septième livre de cet ouvrage.

Comme tout doit tendre à une fin, et que dans la règle précédente la fin que nous nous proposions était d'éviter le péché mortel, dans celle-ci nous élèverons plus haut nos pensées, et nous nous proposerons spécialement d'imiter Jésus-Christ, qui est notre modèle par excellence. Nous serons obligé de revenir sur certains points que nous avons déjà touchés; mais nous comptons d'autant plus sur l'indulgence du lecteur, que nous les lui présenterons sous un point de vue tout différent du premier. Et d'abord il faut que l'on se souvienne de ces paroles du Sauveur : « Je « vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez « vous-mêmes comme je vous ai fait. » (Jean, XIII, 15.) De même que pour former de bons élèves les maîtres d'écriture leur mettent sous les yeux des modèles choisis d'après lesquels ils s'exercent, de même pour former des chrétiens parfaits il est essentiel que les maîtres de la vie spirituelle leur présentent des modèles sur lesquels ils puissent régler leur conduite; or, parmi ces modèles, il n'en est pas que je sache de plus convenable ni de plus achevé que Jésus-Christ Notre-Seigneur, en qui reluisent toutes les vertus, et dont les paroles comme les actions sont desti-

nées à nous servir tout à la fois d'exemple et de remède. En général, l'effet est d'autant plus parfait qu'il ressemble davantage à sa cause. « Tout « disciple sera parfait, dit le Sauveur, s'il est « comme son maître. » (Luc, VI, 40.) Il faut donc, pour qu'une créature devienne parfaite, qu'elle imite son Créateur, et qu'elle se rapproche de lui autant que possible ; c'est du reste à quoi le Seigneur nous invite lui-même dans les saintes Écritures : « Soyez saints, » nous dit-il, « parce que « je suis saint. » (Lev., XI, 44.) « Soyez donc mi- « séricordieux, » nous dit-il encore, « comme votre « Père est miséricordieux. » (Luc, VI, 36.) « Soyez « donc parfaits, comme votre Père céleste est par- « fait. » (Matth., V, 48.)

La perfection de la créature consiste donc à imiter son Créateur ; mais comme pour imiter une chose il faut la voir, et que personne ne peut voir Dieu dans sa nature et dans sa gloire, le Fils de Dieu est descendu du ciel et s'est revêtu de notre humanité afin que par là nous pussions voir celui que nous devons imiter, c'est-à-dire afin que nous pussions connaître de quelle manière il a conversé avec les hommes, quelle sorte de discours il leur a adressés, à quelles œuvres il s'est appliqué, quelle a été sa conduite au milieu des vicissitudes de la vie, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la solitude comme dans le commerce du monde, avec ses amis comme avec ses

ennemis, avec les grands comme avec le menu peuple. Le Fils de Dieu s'est revêtu, dis-je, de notre humanité afin que nous pussions connaître l'excellence de ses vertus, sa charité, son humilité, sa patience, son obéissance, sa douceur, sa pauvreté, ses jeûnes, ses prières, ses larmes, ses veilles, ses prédications, ses souffrances, son zèle pour le salut des âmes, son amour du prochain, sa rigueur et sa sévérité quand il s'est agi de lui-même, sa bonté et sa tendresse quand il s'est agi de ses frères. Enfin le Fils de Dieu a consenti à se faire homme, afin que l'homme apprît à vivre en Dieu, non pas seulement sur ouï-dire, mais pour l'avoir vu de ses yeux, non pas seulement pour avoir perçu le son de sa voix, mais pour avoir admiré ses exemples. Ceci est conforme à ce qu'avait prédit le Prophète : « Vos yeux, » dit-il, « verront sans cesse celui qui doit vous instruire. « Vos oreilles entendront sa parole, lorsqu'il « criera derrière vous : C'est ici la voie, suivez-« la ; ne vous détournez ni à droite ni à gauche. » (Is., xxx, 20, 21.) En effet, grâce au mystère de l'Incarnation, nos oreilles ont entendu la parole de Dieu, et nos yeux ont même pu contempler sa personne ; ils ont vu le Verbe fait chair, le Fils de Dieu devenu homme afin que l'homme apprît à imiter Dieu, et qu'en présence d'un Dieu qui s'est fait homme, il ne désespérât pas lui-même de s'élever un jour jusqu'à Dieu.

D'après ce raisonnement, l'homme le plus parfait est celui qui imite le mieux les vertus de Jésus-Christ et qui a le plus de traits de ressemblance avec lui ; c'est du reste à produire cette ressemblance que tendent les opérations de l'Esprit saint qui habite dans l'âme des justes. En effet, comme le dit fort bien un Docteur, « autant un peintre habile s'attache à rendre sur la toile les traits de l'original qu'il copie, autant et plus encore cet Esprit divin met de soin à rendre les traits de Jésus-Christ crucifié dans la personne de ses élus, parce que, après tout, il n'y a pas de plus grande perfection ni de plus grande gloire à laquelle ils puissent prétendre ici-bas sur la terre. »

Vous me direz peut-être : En supposant que cela soit, comment réussirai-je jamais à imiter les vertus du Fils de Dieu ? Je suis homme, et il est Dieu ; je suis un abîme de faiblesse, et il est un abîme de puissance ; par quels moyens pourrai-je donc m'élever à une si haute pureté ? A cela, mon frère, je réponds que par ses propres forces l'homme est incapable d'en approcher même de loin ; mais qu'avec l'aide de l'Esprit de Dieu qui habite en lui, la chose est d'autant moins impossible que cet Esprit lui a été donné pour qu'il vive de la vie de Dieu, et pour qu'il fasse les œuvres de Dieu. Si un homme avait l'esprit de Cicéron ou d'Aristote, rien n'empêcherait qu'il ne

parlât comme Cicéron, ou qu'il ne raisonnât comme Aristote ; de la même manière, lorsqu'un homme est animé de l'Esprit de Dieu, rien n'empêche qu'il ne modèle sa conduite sur la vie et sur les vertus de Dieu. D'ordinaire, un objet que l'on met en contact avec un autre lui emprunte ses qualités ; c'est ainsi qu'un aliment insipide devient savoureux, si on y ajoute du sel ; doux, si on le mêle avec le miel ; parfumé, si on l'accommode avec des aromates ; il n'est donc pas étonnant que l'homme, étant rendu participant de l'Esprit de Dieu, reproduise en soi quelque chose de Dieu. Le Sauveur s'en est expliqué formellement. « Ce qui est né de la chair, » dit-il, « est « chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit » (Jean, III, 6) ; c'est-à-dire que par elle-même la chair ne peut être que chair, mais que, soutenue par la vertu et la présence de l'Esprit divin, elle peut à son tour devenir esprit.

C'est de la participation à cet Esprit, qui est comme une semence céleste, que sont nés tous les enfants de Dieu, et en cette qualité, il est tout naturel qu'ils ressemblent à leur Père, et qu'ayant reçu l'Esprit de Dieu, ils vivent d'une vie divine. « Nous tous, » dit l'Apôtre, « qui contemplons la « gloire du Seigneur sans avoir de voile sur le « visage, nous sommes transformés en sa res- « semblance de clarté en clarté comme par l'esprit « du Seigneur. » (II Corinth., III, 18.) Il est

tout naturel aussi qu'ayant reçu l'Esprit et la ressemblance de Dieu, on les appelle dieux, comme fait le Prophète : « Je l'ai dit, vous êtes « des dieux, vous êtes tous les fils du Très-« Haut. » (Ps. LXXXI, 6.)

Cette grande dignité, c'est au Fils de Dieu que nous en sommes redevables, et c'est pour nous en faire part qu'il est venu sur la terre : il s'est abaissé jusqu'à devenir homme afin que l'homme pût en quelque façon devenir Dieu, non pas par nature, mais à l'aide et par le moyen de la grâce. Ainsi donc, d'un côté il est la cause exemplaire de notre perfection, en ce sens que dans sa vie il nous a tracé l'image de la vie parfaite, et de l'autre il en est la cause méritoire, parce que sans le mystère de son Incarnation et le sacrifice de sa Passion, nous n'eussions jamais pu y atteindre.

Imiter Jésus-Christ, c'est la première chose que nous devions nous mettre dans l'esprit et l'unique fin à laquelle toutes nos actions doivent tendre. Voici en quels termes saint Pierre nous y convie : « Jésus-Christ a souffert pour nous, « vous laissant un grand exemple, afin que vous « suiviez ses traces, lui qui n'a commis aucun « péché, et dans la bouche de qui le mensonge « n'a pas été trouvé. Quand on le maudissait, il « ne répondait point par des injures; quand on « le maltraitait, il ne menaçait pas. » (I Pierre,

II, 21-23.) Saint Jean ne tient pas un autre langage : « Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-« Christ, » dit-il, « doit marcher lui-même comme « Jésus-Christ a marché. » (I Jean, II, 6.) Sur quoi saint Prosper fait les réflexions suivantes : « Qu'est-ce que marcher comme Jésus-Christ a marché, sinon mépriser la prospérité comme il l'a méprisée, et ne pas craindre l'adversité au-devant de laquelle il est allé de lui-même enseigner ; ce qu'il a enseigné, espérer ce qu'il a promis, faire du bien aux ingrats, ne pas répondre à la médisance par la médisance, prier pour ses ennemis, avoir compassion des méchants, attirer à soi ceux chez lesquels on rencontre de l'opposition, supporter patiemment les orgueilleux, mourir enfin à la chair et ne plus vivre que pour Dieu? »

L'imitation de Jésus-Christ comprend tout cela et bien d'autres choses encore; mais comme jusqu'à présent nous nous en sommes tenu à des généralités, il est temps que nous en venions aux détails, et que nous accomplissions notre promesse en parlant de l'usage et de la pratique des vertus.

§ I.

De la charité.

La première de toutes les vertus, celle que l'on peut comparer à l'arbre de vie placé au milieu du

paradis, est la charité, qui fait que nous aimons Dieu par-dessus toutes choses, de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. La charité est le premier et le plus grand de tous les commandements ; elle est la reine de toutes les vertus ; le principe et la fin de toute la vie chrétienne ; l'âme et la vie de toutes nos actions, et sans elle la foi, l'espérance, le don de prophétie, le martyre, toutes les autres vertus ensemble n'ont aucune valeur. Pour acquérir cette vertu vraiment divine, trois choses sont nécessaires : il faut d'abord purifier son âme, et en bannir tous les appétits mauvais, toutes les passions déréglées, en même temps que les péchés qui en sont la suite, selon ces paroles du Sage : « La sagesse n'entre pas dans une âme malveil-« lante ; elle n'habite pas dans un corps assujetti « au péché. » (Sag., I, 4.) Voilà pourquoi ceux qui ont un désir sincère d'aimer Dieu doivent s'éloigner autant que possible, non-seulement du péché mortel, mais même du péché véniel. Plus un miroir est pur, mieux il réfléchit les rayons du soleil ; plus une âme sera pure, plus la clarté et les rayons de l'amour divin pénètreront jusqu'à elle.

Il faut ensuite que l'homme se recueille le plus souvent qu'il lui sera possible, et qu'il repasse dans son esprit toutes les choses qui sont de nature à exciter en lui l'amour de Dieu ; s'il fait cela, il se convaincra bientôt que tous les motifs que

l'on peut avoir d'aimer les créatures se trouvent réunis en Dieu à un degré souverain. Les philosophes enseignent que le bien est naturellement aimable, et que chacun aime son propre bien ; or, d'après ce double principe, il y a deux raisons qui doivent nous porter à aimer Dieu : ses perfections infinies d'abord, et en second lieu les bienfaits sans nombre dont il nous a comblés ; mais nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Pour le moment, contentons-nous de considérer le grand amour que Dieu a pour nous, et celui que nous lui devons en tant qu'il est notre Père, notre Frère, notre Roi, notre Seigneur, notre Dieu, l'Époux de nos âmes, notre dernière fin, car comme tel il mérite un amour infini. Plus nous nous arrêterons à ces considérations, et plus profondément nous les méditerons, plus nous nous apercevrons que Dieu est aimable ; aussi le meilleur moyen de nous avancer dans l'amour divin, c'est de les avoir toujours présentes à la pensée.

Il y a un autre moyen plus expéditif encore d'acquérir l'amour de Dieu, c'est lorsque l'âme, frappée de la bonté du Seigneur, et éprise de sa beauté, lui demande avec les plus vives instances qu'il veuille bien la rendre participante de ce riche trésor, persuadée que c'est plutôt fait de le demander de la sorte que de l'arracher, pour ainsi dire, à force de considérations,

et qu'il vaut mieux prier que méditer. Elle prie donc, elle supplie, elle ne cesse de réclamer cette pierre précieuse : et c'est alors que pour exprimer l'ardeur de ses désirs elle doit avoir recours à ces traits enflammés, à ces oraisons jaculatoires dont nous parlerons plus tard au livre qui traite de l'amour de Dieu. Le Seigneur est si libéral, si généreux, que pas un mot sorti de la bouche de celui qui prie, pas un gémissement parti de son cœur ne restera sans récompense ; il lui donnera ou plus de dévotion, ou plus de lumière, ou plus d'amour, ou plus de grâce ; ou bien il l'attirera plus efficacement à lui, il le remplira de plus de douceurs, il l'encouragera et le fortifiera davantage dans ses bonnes résolutions. Oh ! je vous en conjure, mon frère, n'allez pas par votre négligence perdre tant de biens qu'à chaque instant vous pouvez acquérir.

C'est la charité qui, en purifiant notre intention, nous porte à rechercher, dans les bonnes œuvres que nous faisons, non pas notre intérêt, ni notre honneur, ni notre satisfaction, mais uniquement le bon plaisir de Dieu, de telle sorte que, soit que nous agissions de nous-mêmes, soit que nous obéissions aux ordres d'autrui, nous n'avons plus pour mobile la bienséance, les usages du monde, la nécessité, la force, le désir de plaire aux hommes, et je ne sais quel autre intérêt terrestre, mais purement et simplement l'amour de Dieu, imitant en cela l'exemple de l'épouse

fidèle qui, dans les services qu'elle rend à son mari, n'est mue que par l'affection, sans jamais s'occuper des avantages qu'elle peut attendre de lui. En effet, il faut que, semblable à cette épouse qui se pare et prend soin de sa personne avec la seule intention de plaire à son mari, notre âme ne fasse cas de la vertu qu'autant que la vertu est un moyen d'attirer sur elle les regards de son Dieu. En disant ceci, je ne prétends pas qu'il y ait du mal à pratiquer les bonnes œuvres en vue de la récompense éternelle (c'est là, au contraire, quelque chose de très-saint et de très-louable) ; mais je veux insinuer que plus nos actions seront désintéressées, plus elles auront Dieu pour objet, aussi plus elles seront parfaites et méritoires. « L'amour parfait, dit saint Bernard, ne s'accroît point par l'espérance, pas plus qu'il ne diminue lorsque l'espérance lui fait défaut. Peu lui importe la récompense : qu'on lui ait promis quelque chose ou qu'on ne lui ait rien promis, il n'en poursuit pas moins son but, obéissant à un sentiment irrésistible sans que l'intérêt entre jamais dans ses calculs. »

Et remarquez que cette intention de plaire à Dieu, nous devons l'avoir non-seulement au commencement et à la fin de nos actions, mais au moment même où nous les faisons, de telle sorte qu'en les lui offrant nous les lui offrions en réalité comme autant d'actes d'amour. Il faut, si nous

voulons éviter les distractions et nous occuper comme s'occupaient les saints, que nous soyons attentifs à aimer et à prier Dieu, bien plus qu'à notre travail. L'odeur des vêtements de l'Épouse est comparée dans les Cantiques à « l'odeur du « Liban » (Cant. IV, XI), c'est-à-dire à l'encens. Or, par les vêtements de l'âme on doit entendre les vertus qui lui servent d'ornements, et par l'encens, dont la fumée sort du brasier pour s'élever en haut en répandant un agréable parfum, la prière qui, partant de la terre, va produire son effet jusque dans le ciel. Cette expression, l'odeur des vêtements de l'Épouse et l'odeur de l'encens, signifie donc que l'Épouse s'appliquait aux œuvres de vertu avec une telle dévotion, qu'elle semblait plutôt prier que travailler. Quand une mère lave les pieds à son fils qui arrive de voyage, ou une femme à son mari, ce n'est pas seulement un service qu'elles rendent, c'est une preuve d'amour qu'elles donnent; aussi rien ne peut être comparé à leur joie. Qu'il en soit de même de notre cœur chaque fois que nous ferons quelque chose pour le service de Dieu, et l'odeur de nos vêtements sera devant lui comme l'odeur d'un suave parfum.

Nous avons là un moyen d'augmenter nos mérites, parce que la valeur de nos œuvres dépend principalement de la pureté d'intention, de l'amour et de la dévotion qui en sont le mobile. De

même que lorsqu'il s'agit de monnaie on fait moins d'attention au nombre de pièces qu'au métal dont elles se composent, attendu qu'un peu d'or vaut plus que beaucoup de cuivre; de même lorsqu'il s'agit de bonnes œuvres on doit moins tenir compte de leur multiplicité que de l'amour et de la dévotion qui les inspirent. Le denier de la veuve en est une preuve frappante; car le Sauveur l'estime bien plus que les grosses aumônes de certains riches. Il peut arriver aussi qu'une bonne œuvre soit accompagnée de tant de promptitude, de charité et de dévotion, qu'à elle seule elle vaille plus aux yeux de Dieu qu'une multitude d'autres œuvres semblables, qui ne se feraient point dans les mêmes conditions. Une prière fervente est toujours plus efficace qu'une multitude de prières tièdes, et conséquemment une œuvre faite avec une grande ferveur et une grande dévotion méritera toujours beaucoup plus que plusieurs œuvres auxquelles la ferveur et la dévotion n'auraient point de part. C'est ce que doivent remarquer ceux qui par état sont obligés de vivre, pour ainsi dire, au milieu des bonnes œuvres. Au lieu d'en tirer vanité, il faut, au contraire, qu'ils s'appliquent à ne jamais agir que par un principe de dévotion et d'amour.

La charité ne consiste pas seulement à aimer Dieu, elle consiste encore à aimer le prochain. En effet, comme l'on ne peut aimer Dieu sans

aimer les choses qui lui appartiennent, et que parmi les choses qui lui appartiennent, la créature raisonnable, faite à son image et rachetée de son sang, occupe la première place, il est évident que la même raison qui nous porte à aimer Dieu nous porte aussi à aimer le prochain. Aussi les docteurs s'accordent à dire que la charité est une habitude unique, mais qu'elle contient deux actes : l'un par lequel on aime Dieu, et l'autre par lequel on aime le prochain pour l'amour de Dieu. Dieu est la cause finale de l'amour que nous devons avoir pour le prochain; il est le motif principal qui doit nous faire aimer celui-ci, alors même qu'il est indigne de notre affection. Si nous sommes obligés d'aimer nos frères, ce n'est point pour eux ou par considération pour leurs mérites, mais uniquement pour l'amour de Dieu qui les a créés, qui les a rachetés et qui nous commande de les aimer de la sorte. En eux il n'existe peut-être pas une seule raison pour que nous les aimions; mais en Dieu il en existe une infinité, et c'est assez non-seulement pour que nous les aimions en vue de lui, mais pour que nous soyons disposés à souffrir tous les tourments du monde afin de lui prouver notre amour.

L'amour du prochain veut que l'on ne fasse jamais du mal à personne, que l'on ne dise jamais du mal de personne, que l'on ne juge jamais personne, que l'on garde intacte la réputation du

prochain, et que l'on se condamne à un éternel silence plutôt que de la blesser en quoi que ce soit.

Mais il ne suffit pas de ne point faire du mal à personne ; il faut encore faire du bien à tous nos frères, les secourir, les aider de nos conseils, pardonner à ceux qui nous ont offensés, demander pardon à ceux que nous avons offensés, et surtout supporter patiemment les défauts, les injures, les grossièretés, les difficultés de caractère de ceux avec lesquels nous vivons, selon cette parole de l'Apôtre : « Portez les fardeaux les uns des autres, « et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. » (Gal., VI, 2.) Voilà ce que demande la charité, qui comprend la loi et les prophètes, et sans laquelle il n'est pas plus possible de maintenir l'esprit religieux dans une maison que de faire vivre un corps sans âme.

§ II.

De l'espérance.

Bien que l'espérance, ainsi que la foi, n'ait pu trouver place dans le cœur de Jésus-Christ qui possédait quelque chose de bien plus grand que ces deux vertus, elle n'en est pas moins la sœur de la charité. Par l'espérance, nous regardons Dieu comme notre Père, et en considérant sa bonté qui surpasse toute bonté, et sa tendresse qui surpasse

toute tendresse, nous nous sentons pour lui l'affection d'un enfant. Quoi qu'il nous arrive dans ce monde, nous n'avons pas lieu d'être effrayés, puisqu'un passereau ne tombe point dans le filet sans que sa providence s'en mêle; l'essentiel est de recourir à lui au moment où la tribulation nous éprouve, de nous confier dans son infinie libéralité, dans la fidélité avec laquelle il tient ses promesses, dans les bienfaits sans nombre qui nous en sont de sûrs garants, et d'espérer enfin que, malgré nos péchés et notre misère, il aura pitié de nous et fera tourner toutes choses à notre avantage. Ayons toujours présentes à l'esprit ces paroles du Roi pénitent : « Je suis pauvre et affligé ; « mais le Seigneur veille sur moi. » (Ps. XXXIX, 17.) Parcourons les psaumes, les Prophètes, les Évangiles, et en voyant combien tout nous y parle de la providence de Dieu, de l'espérance que nous devons avoir en elle, nous sentirons notre courage se ranimer, nous grandirons au milieu des afflictions et des peines, persuadés, du reste, qu'en dehors de cette confiance il n'y aura pour nous ni paix ni tranquillité de cœur, que tout nous sera un sujet de trouble, de chagrin et d'inquiétude, tandis qu'ayant choisi Dieu pour notre défenseur, nous jouirons du calme le plus parfait.

§ III.

De l'humilité intérieure et extérieure.

Une autre vertu indispensable, c'est l'humilité intérieure et extérieure, que l'on peut regarder à bon droit comme la racine et le fondement de toutes les autres vertus. Pendant le cours de sa vie, Jésus-Christ s'est appliqué à nous en donner des exemples, et il veut surtout que nous l'imitions en ce point : « Apprenez de moi, » dit-il, « que « je suis doux et humble de cœur. » (Math., XI, 29.) Sur quoi le cardinal Cajétan fait observer que la philosophie chrétienne consiste en grande partie dans l'humilité et la douceur, par la raison que l'humilité nous dispose à recevoir les dons de Dieu, et la douceur à nous comporter charitablement avec les hommes.

Celui qui est véritablement humble se considère comme la plus vile et la plus misérable de toutes les créatures, comme indigne du pain qu'il mange, de la terre qu'il foule, de l'air qu'il respire; il ne s'estime pas plus qu'il ne ferait un cadavre puant, hideux, rempli de vers, dont il ne peut lui-même supporter l'infection, et qui force tous ceux qui le voient à fermer les yeux et à se boucher les narines. « Voilà, dit saint Vincent Ferrier, voilà, frère bien-aimé, quelle opinion, vous et moi, nous devons avoir de nous-

mêmes, et moi plutôt que vous, parce que ma vie est horrible, abominable, et que chaque jour, ce qui est pire, la puanteur qui s'exhale de mes péchés devient plus forte et plus affreuse. »

L'âme qui se voit en cet état, doit rougir de honte en pensant que les regards de Dieu pénètrent jusqu'à elle, et se tenir devant lui comme si elle allait être jugée; elle doit s'exciter, autant que possible, au regret de l'avoir offensé et d'avoir perdu la grâce qu'il lui avait donnée au saint Baptême. Enfin, comme elle se reconnaît abominable à ses yeux, elle doit se persuader qu'elle ne l'est pas moins aux yeux des hommes et des anges, et prendre occasion de là de s'humilier et de se confondre en leur présence. Après cela, si elle réfléchit aux égards qui sont dus à la majesté souveraine de Dieu, aux obligations que lui imposaient ses bienfaits, et quelle s'aperçoive combien elle en a tenu peu de compte; combien, au lieu d'aller au-devant de ses désirs, elle a résisté à ses ordres; combien, en un mot, elle l'a méprisé et outragé, assurément elle s'étonnera de voir que toutes les créatures ne se lèvent pas en masse pour venir venger sur elle l'injure faite à leur Créateur. Alors elle ne soupirera plus qu'après les humiliations et les mépris; elle recevra non-seulement avec patience, mais avec joie, tous les affronts, toutes les injures, toutes les ignominies, toutes les calomnies qui viendront fondre sur sa

tête, et la vengeance qu'elle exercera ainsi à bon droit sur elle-même, lui sera aussi douce que si elle foulait aux pieds son plus cruel ennemi.

Un autre effet de l'humilité, c'est de nous ôter la confiance que nous pouvons avoir en nous-mêmes, en notre propre habileté, en nos propres forces; de nous changer entièrement, et de nous jeter, pour ainsi dire, entre les bras de Jésus-Christ pauvre, déshonoré, méprisé et mort pour notre amour, jusqu'à ce que nous devenions à notre tour insensibles et comme morts aux outrages et aux persécutions qui nous viendront de la part de ses ennemis.

Mais comme l'extérieur de l'homme doit correspondre à son intérieur, il ne faut pas que nous nous contentions de nous tenir en esprit à la dernière place; il faut, au contraire, qu'à l'exemple de Jésus-Christ, nous soyons disposés, s'il en est besoin, à laver les pieds des autres hommes, et que tout, dans nos habits, dans notre démarche, dans nos paroles, dans le service et l'ameublement de notre maison, dans les mets que l'on sert sur notre table, etc.; tout, dis-je, (en faisant, bien entendu, la part de ce que demande la prudence), soit conforme à l'humilité de notre cœur; sans quoi nous manquerions de sincérité et nous irions contre la volonté du Seigneur, qui nous dit expressément : « N'ayez pas deux visages, et ne les opposez pas « l'un à l'autre. » (Eccli., IV, 26.)

§ IV.

De la chasteté.

Avec l'humilité, la chasteté, qui, selon la parole du Sauveur, est la vertu des anges, n'a rien à craindre; je dis qu'avec l'humilité elle n'a rien à craindre, parce que sans l'humilité elle est exposée à mille périls. « Lorsque l'orgueil, dit saint Anselme, n'est pas assez fort pour ruiner l'humilité, la luxure lui vient en aide, et lorsque la luxure se trouve faible en face de la chasteté, c'est sur l'orgueil qu'elle s'appuie. » Car, bien que ce vice soit comme un ver qui s'attaque à toutes les vertus, il s'attaque néanmoins de préférence à la chasteté; de telle sorte que celui qui veut être chaste ne le sera jamais qu'à la condition d'être humble.

La chasteté fait que notre cœur devient en quelque sorte le cœur d'un ange; elle nous tient éloignés de tous les entretiens, de tous les spectacles, de tous les commerces, de toutes les amitiés où elle aurait à souffrir, alors même que nous ne fréquenterions que des personnes d'une piété éprouvée, parce que, comme le remarque saint Thomas, souvent, à cause de la ressemblance qui existe entre l'un et l'autre, l'amour spirituel se change en amour charnel sans que l'on s'en aperçoive. Aussitôt que la mauvaise

pensée se présente à notre esprit, la chasteté veut que nous la rejetions comme nous rejetterions un tison enflammé, ainsi qu'il a été dit plus haut. Elle exige que nous fermions les yeux à tous les objets qui pourraient nous être une occasion de péché, et si par hasard il nous arrive d'en rencontrer quelqu'un, voici ce qu'elle veut que nous disions au fond de notre cœur : Seigneur, mon Dieu, je ne permettrai pas que mes regards s'arrêtent sur des objets qui blesseraient les vôtres ; à votre tour, ne permettez pas que de ces yeux que vous m'avez donnés et que vous éclairez maintenant de votre lumière, afin que je puisse contempler vos œuvres, je m'en fasse des armes contre vous. Qu'on se le persuade bien, celui qui veillera ainsi à la garde de ses yeux, trouvera un puissant appui dans le Seigneur, il s'épargnera bien des combats, il échappera à bien des dangers, et sa vie s'écoulera calme, tranquille et sans secousse.

La chasteté, en attachant notre cœur à Dieu, le détache complétement de toutes les créatures et de tous les biens périssables ; elle le fait véritablement mourir au monde, elle le rend sourd et aveugle au point qu'il ne veut plus rien voir ni entendre, à moins qu'il n'y ait nécessité, ou bien avantage réel. Mais ce n'est point assez pour elle que notre corps et notre cœur soient chastes, il faut que nos yeux, nos paroles, nos fréquenta-

tions, nos vêtements, notre couche, notre table, notre nourriture, comme nous le dirons bientôt, soient chastes aussi, parce que la chasteté ne souffre pas d'exception, et que la moindre souillure la détruit.

§ V.

De la tempérance dans le boire et le manger.

La tempérance dans le boire et le manger est le plus ferme soutien de la chasteté ; car, comme dit saint Jean Climaque, « celui qui, voulant être chaste, traite son corps avec délicatesse ressemble à celui qui, pour se débarrasser d'un chien, lui jetterait un morceau de pain ; à coup sûr l'animal n'en serait que plus empressé à le suivre. »

Si vous avez à cœur d'acquérir la vertu de tempérance, il faut que vous soyez attentifs à ne pas trop vous charger l'estomac, de peur que votre esprit n'en demeure appesanti ; il faut qu'en mangeant et en buvant vous songiez moins à contenter votre appétit qu'à obéir à la nécessité. S'il vous arrive de rencontrer quelque mets qui soit plus de votre goût, mangez en ; mais ne vous arrêtez pas à le savourer. Mêlez chaque morceau au sang du Sauveur, et abreuvez-vous aux douces fontaines qui coulent de ses plaies ; préférez les viandes communes et grossières à celles qui sont précieuses et délicates, vous souvenant que Jésus-

Christ sur la croix n'a pas craint de goûter le fiel et le vinaigre. Remarquez surtout que votre table, fût-elle encore plus modeste, si vous mangez avec trop d'avidité vous perdez le fruit de la véritable abstinence qui consiste bien moins dans la qualité des mets que dans la manière dont on en use. « Le sage, dit saint Augustin, garde la tempérance au milieu d'un splendide repas, tandis que celui qui est esclave de la gourmandise la perd en usant des aliments les plus simples : » c'est qu'ici la qualité ne fait rien, l'excès seul est répréhensible. L'homme spirituel doit déclarer une guerre impitoyable à la sensualité, et lui refuser prudemment tout ce à quoi elle se porte avec trop d'ardeur ; cependant, sous prétexte de châtier la chair, il ne faut pas qu'il détruise la nature ni qu'il s'expose à ruiner sa complexion par des austérités exagérées, mais que, s'en tenant aux règles de la prudence et aux conseils d'un sage directeur, il sache se modérer en toutes choses. On ne saurait non plus trop lui recommander de bannir le luxe et la superfluité de ses habits, du service et de l'ameublement de sa maison, et en général de tous les objets dont il se sert habituellement.

§ VI.

Du silence.

Après la tempérance vient le silence, vertu que l'on regarde comme la mère de l'innocence, la clef de la discrétion, la compagne assidue de la chasteté, la gardienne de la dévotion et le plus bel ornement de la jeunesse. Ayez soin qu'il ne sorte jamais de votre bouche aucune parole déshonnête ou injurieuse au prochain, et s'il vous arrive d'en entendre quelqu'une, faites tous vos efforts pour détourner l'entretien ou pour y couper court au besoin. Évitez la flatterie et tout ce qui respire la vaine gloire. Soyez poli et affable envers tout le monde; n'usez point d'artifice dans vos paroles, mais parlez toujours ouvertement et simplement; fuyez les conversations oiseuses où l'on perd inutilement son temps; abstenez-vous de dire des plaisanteries et de lancer des traits piquants, parce que rien n'est plus contraire à la dévotion. Il y a deux écueils dont vous devez surtout vous garder, celui de parler à votre avantage et celui de parler au désavantage des autres; or, pour cela, lorsque vous pourrez le faire sans manquer à la charité ou à l'obéissance, renfermez-vous dans le silence, mais que votre silence ne soit point une occasion d'ennui à personne. Si, au contraire, vous êtes obligé de parler, soyez

bref autant que possible, parlez avec sagesse et circonspection, et avant d'ouvrir la bouche prenez la résolution de ne dire que ce qui sera absolument nécessaire.

Ne donnez point de démenti à la lègère, ne portez point de défi à personne : lorsque vous aurez affirmé une ou deux fois quelque chose que vous croyez la vérité, dans le cas où l'on n'ajouterait point foi à votre parole, laissez chacun à son sentiment et taisez-vous comme si vous n'aviez rien à répondre, à moins pourtant que la gloire de Dieu ne fût en cause. Ne vous entêtez pas dans vos opinions, et n'allez pas les soutenir envers et contre tous ; montrez toujours beaucoup de modération et de modestie, et alors même que la certitude d'un fait vous est acquise, dites : Je pense que cela est ainsi, ou bien : Cela est ainsi, si je ne me trompe.

Mais afin d'éviter toute erreur en un sujet aussi important que celui-ci, il y sept points essentiels qu'il faut observer en parlant. Le premier est relatif au sujet dont on parle. On ne doit parler que de choses bonnes, utiles ou nécessaires, à l'exclusion de celles qui sont mauvaises, inutiles ou dangereuses. Le second est relatif au but que l'on se propose en parlant. On ne doit pas parler par hypocrisie, par ostentation, par vanité, pour se faire valoir, mais avec clarté, avec simplicité et pour une fin honnête et nécessaire. Le troisième

est relatif à la manière dont on parle. L'on ne doit parler ni avec trop de précipitation, ni en élevant trop la voix, ni en affectant une délicatesse féminine, mais avec douceur et gravité, et une gravité mêlée d'enjouement, ainsi qu'on le rapporte de saint Basile. Les femmes s'efforceront particulièrement d'être simples et veilleront à ce que leur langage ressemble à l'eau, dont la meilleure est celle qui n'a point de goût. C'est un vice chez les hommes, et un danger pour les femmes, de parler uniquement afin de faire parade de son savoir ou de son éloquence. Le quatrième est relatif à la personne qui parle. Le jeune homme doit savoir retenir sa langue ; pour lui, comme pour la jeune fille, le silence, qui est la marque de la pudeur, est un ornement dont il doit faire grand cas. « Jeunes filles, dit saint Ambroise, veillez attentivement sur vous-mêmes et sur chaque parole que vous dites ; car on peut vous faire un crime des paroles les plus innocentes. » Le cinquième est relatif à la personne devant laquelle on parle. Il n'est pas donné à tous de parler en présence des vieillards et des sages ; on ne doit le faire que dans le cas d'une indispensable nécessité. Le sixième est relatif au lieu où l'on parle ; il y a des lieux où il est permis de parler et d'autres où le silence est de rigueur, comme par exemple l'église. Le septième est relatif au temps où l'on parle. « Il est un temps

« de se taire, » dit le Sage, « et un temps de « parler » (Ecclé. III, 7); et c'est à les bien discerner que consiste en grande partie la prudence, surtout lorsqu'il s'agit de donner un avis, un conseil, ou bien de faire quelque reproche; parce qu'alors, plus qu'en toute autre circonstance, faute de savoir choisir le moment opportun, on manque complétement le but que l'on s'était proposé. Aussi, lisons-nous dans les Proverbes (XXV, 11) que « les paroles dites à propos sont des pommes d'or dans un vase d'argent. »

Tels sont les points que l'on doit oberver en parlant si on veut éviter de pécher; mais comme il est très-difficile de les observer tous, et par conséquent de ne point tomber dans quelque faute, le mieux est de se réfugier dans le port du silence, où les écueils que nous venons de signaler ne sont nullement à craindre.

§ VII.

De la mortification de la volonté propre.

Après avoir mortifié notre langue il nous reste à mortifier notre volonté, qui, elle aussi, est une clef au moyen de laquelle nous entrerons dans la vie chrétienne; or, pour cela il n'est rien, que je sache, de plus avantageux que l'obéissance. Cette vertu est d'autant plus estimable qu'en mourant à nous-mêmes et à notre propre volonté, nous

sommes sûrs d'offrir à Dieu le sacrifice qui est le plus cher à son cœur. Une action, si simple qu'elle soit, si peu de valeur qu'on lui attribue, mais que l'on fait par obéissance, devient grande aux yeux de Dieu, qui la récompense comme l'action la plus méritoire, et, par contre, l'action la plus méritoire perd tout son prix dès l'instant qu'on la fait en dehors des règles prescrites par Dieu ou par les supérieurs qui tiennent sa place. Obéissez donc à vos supérieurs avec joie. Montrez-leur du dévouement, et honorez-les en vue de Dieu; car alors même que leurs personnes seraient peu dignes de respect, les fonctions qu'ils remplissent méritent toujours vos égards. Sachez parfois obéir à vos égaux, et même condescendre à vos inférieurs, quand les choses qu'ils demandent sont permises et n'offensent en rien l'honnêteté.

Soyez bien aise que l'on vous reprenne, et sachez recevoir les avis, de quelque part qu'ils vous viennent. Répondez humblement à ceux qui vous adressent des reproches, ou bien souffrez et taisez-vous, à l'exemple du Sauveur, à moins que votre silence ne puisse devenir un sujet de scandale. « Soyez soumis pour l'amour de Dieu à toutes « sortes de personnes » (I Pierre, II, 13); et lorsque Dieu vous fera quelque faveur ou vous accordera quelque consolation, gardez-vous bien de vous enorgueillir ou de vous croire meilleur pour cela, car tout ce qu'il peut y avoir de bon en

vous, vient de Dieu, et le péché seul vous appartient en propre.

§ VIII.

De la patience dans les afflictions, et de quelques moyens pour conserver la charité et les autres vertus.

Apprenez aussi à souffrir sans vous plaindre et sans murmurer tous les affronts, toutes les injures, les accusations, les afflictions, et les pertes qui vous arrivent, persuadés que c'est Dieu qui les permet, afin de faire éclater en même temps sa justice et sa miséricorde ; au lieu de vous indigner et d'entretenir des sentiments de haine contre les hommes qui lui servent d'instruments, imitez le Sauveur, et montrez-vous plein de bonté et de bienveillance à leur égard.

Ne jugez pas les hommes et ne les mesurez pas d'après les misérables apparences de leur corps, sujet à la corruption; songez seulement à la dignité incomparable de leur âme, qui a été faite à l'image de Dieu. Ne rebutez personne, ne donnez jamais aucun signe de colère, de dégoût ou de tristesse ; mais au milieu des conversations, soit que vous preniez la parole, soit que vous ayez à répondre aux autres, témoignez-leur toujours beaucoup d'affabilité et de douceur, tout en ne perdant rien de votre gravité. Supportez patiemment les fautes dont vous êtes témoin ; mais, lorsque l'honneur

de Dieu est en cause, hâtez-vous de prendre sa défense ; agissez ou faites agir, à la condition, bien entendu, que vous espériez quelque succès de vos démarches. Haïssez le péché dans l'homme, mais ne haïssez point l'homme à cause du péché : l'homme reste toujours la créature de Dieu, tandis que le péché est purement et simplement l'œuvre de l'homme. Quoi qu'il arrive, soyez disposé à faire du bien à tous, sans en excepter ceux qui vous veulent du mal ; que votre cœur ait en pitié ceux qui commettent l'injustice, comme ceux qui en sont les victimes ; que votre compassion s'étende aux âmes des fidèles qui sont morts et qui souffrent dans le purgatoire, et ne cessez pas de vous intéresser pour elles auprès du Seigneur. Mettez-vous à la place de ceux qui souffrent ; vous vous rendrez mieux compte de leurs peines, et elles vous toucheront autant que les vôtres. Ne méprisez personne ; ne désespérez d'aucun pécheur, parce que tel est pécheur en ce moment, qui demain sera complétement changé par la grâce de Dieu. Faites-vous une résolution inébranlable de ne jamais juger qui que ce soit ; prenez en bonne part les paroles comme les actions ; voyez et écoutez toutes choses avec simplicité et charité.

Ne vous troublez point au milieu des maux et des calamités qui affligent le monde ; mettez, au contraire, votre confiance dans la providence de Dieu, sans la permission duquel il ne tombe pas

un passereau sur la terre; recommandez-vous à cette divine providence, vous et tout ce qui vous intéresse, et après avoir humblement imploré son assistance, attendez le secours de sa miséricordieuse bonté. C'est ce que le Prophète vous conseille d'ailleurs lorsqu'il dit : « Déposez le fardeau « de vos misères dans le sein du Seigneur, et il « soutiendra votre âme. » (Ps. LIV., 23.) Si parfois il vous arrive, à cause des sécheresses que vous éprouvez, de sentir que la tristesse vous gagne, n'en persévérez pas moins dans vos bonnes résolutions, continuez de prier le Seigneur avec humilité et confiance, renoncez aux consolations de la terre, et le Seigneur lui-même vous consolera.

Lorsque l'esprit malin vous suggèrera quelque mauvaise pensée, quelque pensée abominable, ne vous en inquiétez point, hâtez-vous de fermer les yeux de votre âme, et soyez persuadé que dans ce genre de combats le plus sûr moyen de vaincre ses ennemis c'est de les mépriser, de leur cracher au visage, au lieu de leur témoigner de l'estime en engageant la lutte avec eux. Peu importe que leurs flèches arrivent jusqu'à vous; si vous les repoussez promptement, il n'y aura pas là matière à confession ; car l'on est obligé de confesser ses péchés, mais non pas les tentations auxquelles on a refusé de consentir. Tant que nous ne prenons pas plaisir à la pensée mauvaise elle ne peut

souiller notre âme ; autre chose est sentir et autre chose consentir, et l'on peut citer l'exemple de beaucoup de saints qui, ayant eu à subir les plus violents assauts du côté de la chair, les ont repoussés en leur opposant la raison et une volonté énergique.

§ IX.

De la vraie dévotion et de quelques avis qui s'y rapportent.

Ne vous imaginez pas que la sainteté consiste à éprouver au fond de l'âme de grandes consolations et de grandes douceurs, ni que les larmes que certaines personnes répandent avec tant de facilité soient les marques infaillibles de la vraie dévotion ; tout cela se rencontre chez les hérétiques et même chez les païens. La dévotion n'est autre chose que la promptitude avec laquelle notre volonté se porte à tout ce qui tient à l'honneur et au service de Dieu ; elle peut donc subsister et produire des fruits, alors que l'âme est en proie à la sécheresse et que le cœur semble stérile. Voilà pourquoi l'homme spirituel ne doit point rechercher avec trop d'empressement les consolations intérieures, mais se tenir prêt à les recevoir ou à en être privé, selon le bon plaisir de Dieu : si Dieu veut lui faire cette faveur, qu'il l'accepte avec humilité et reconnaissance ; mais qu'il n'en use pas pour lui seul, de telle sorte que,

tout en jouissant du don, il en oublie l'auteur. Lorsque Dieu semblera s'être éloigné, le mieux pour lui sera de demeurer calme, tranquille, humble et soumis, tout comme lorsqu'il lui fait sentir sa présence. Il faut qu'il s'appuie non pas sur les grâces qu'il reçoit, mais sur Celui dont elles émanent et qui est notre dernière fin. Il faut enfin qu'il se reconnaisse indigne de la moindre faveur, avouant de bonne foi que s'il mérite quelque chose, ce sont des châtiments bien plus que des priviléges. Il lui arrivera peut-être en chantant, ou en récitant l'office divin, de se voir assailli par les pensées les plus étranges; ce n'est pas une raison pour qu'il se décourage, puisque la prière qui part d'un cœur distrait ne laisse pas d'être très-avantageuse et très-agréable aux yeux de Dieu; l'essentiel est qu'il combatte les distractions autant que la chose dépend de lui, qu'il offre à Dieu sa bonne volonté, puis qu'il persévère dans l'oraison avec tout le soin et toute la diligence dont il sera capable. Au lieu de se laisser aller à l'impatience, au trouble, à une tristesse démesurée, qu'il se jette avec confiance entre les bras de Dieu, de ce Dieu si miséricordieux et si bon même pour ceux dont l'esprit roule des pensées indignes de sa personne, et qu'il lui dise : Seigneur, vous voyez que mon cœur est emporté dans toutes les directions, ayez pitié de moi qui suis un misérable pécheur. O bon Jésus, répondez

pour moi et suppléez à ce qui me manque. Je reconnais ma faiblesse, je suis chancelant; si vous ne me retenez, je sens que je tombe. Mais, Seigneur, comment reconnaîtrai-je vos bontés, en voyant que malgré ma misère, malgré mon infirmité, malgré mes chutes journalières, vous ne cessez pas de me soutenir?

Communiez le plus souvent qu'il vous sera possible, mais dans la seule vue d'honorer Dieu; si vous ne pouvez communier sacramentellement autant de fois que vous le souhaiteriez, ne vous troublez pas, ne vous inquiétez pas, mais, vous conformant à la volonté du Seigneur, faites vos dispositions pour le recevoir spirituellement dans votre âme, d'autant plus que, le feriez-vous mille fois par jour, il ne sera au pouvoir de personne de vous en empêcher.

§ X.

De quelques avis relatifs à ce que l'on doit faire à la fin et au commencement de chaque journée.

Chaque soir, rentrez en vous-même, et, comme nous l'avons dit plus haut, examinez sérieusement de quelle manière vous avez passé la journée. Couchez-vous ensuite modestement, endormez-vous en vous occupant amoureusement de Dieu, et que le matin vous retrouve avec les désirs de la veille. Aussitôt que vous serez éveillé, hâtez-vous de donner votre cœur à Dieu, consacrez-lui

vos premières pensées, et dites-lui avec le Psalmiste : « Dieu, mon Dieu, je vous cherche dès « l'aurore. » (Ps. LXII, 1.) « Le matin je méditerai « vos merveilles, parce que vous avez été mon « secours. » (Ibid., 7.) Ce sera le moyen de vous disposer à recevoir et à entretenir en vous la grâce de la dévotion, dont le feu ne doit jamais se ralentir un instant. Si par suite de la confusion qui règne encore dans votre esprit, ou bien à cause des préoccupations qui l'absorbent, il vous est impossible de vous appliquer entièrement aux choses de Dieu, si vous avez fait quelque songe qui ait jeté le trouble dans votre imagination, ne vous laissez aller ni au découragement, ni à la tristesse ; mais dès que vous aurez banni le sommeil de vos yeux, dès que vous serez en pleine possession de votre raison, efforcez-vous de concevoir de l'horreur pour toutes ces illusions détestables, humiliez-vous et supportez avec patience la peine qu'elles vous ont causée.

Fuyez avec soin non-seulement les péchés graves, mais jusqu'aux plus petites négligences ; car si vous ne savez pas vous garder de ce qui déplaît à Dieu, de ce qui peut empêcher ou diminuer son amour, vous n'aurez jamais de paix, vous ne parviendrez jamais à une parfaite pureté de cœur ; la négligence la plus légère entraîne quelquefois des conséquences funestes, et il n'y a pas d'ennemi si faible qui ne soit à craindre, si on

le dédaigne trop. « Il est plus dangereux, dit saint Grégoire, de tomber dans les petites fautes que dans les grandes, parce que plus une faute est grande, mieux on la voit, et mieux on s'en corrige. Au contraire, plus une faute est petite, moins on la voit, moins on songe à s'en préserver, et plus le péril auquel on s'expose est certain. »

S'il vous est arrivé d'offenser Dieu, ne cherchez pas à fuir sa présence, retournez à lui avec de grands sentiments d'humilité et de confiance, confessez-lui votre faute, et pleurez amèrement en pensant à l'ingratitude dont vous vous êtes rendu coupable envers un si bon Maître. Ne vous contentez pas d'arrêter les yeux sur votre profonde misère ; considérez aussi l'immensité de la miséricorde divine, qui ne fait jamais défaut à ceux qui se convertissent dans la sincérité de leur cœur ; offrez au Père éternel la vie et la mort de son Fils unique en satisfaction des péchés que vous avez commis, et demandez à ce Fils bien-aimé qu'il daigne vous laver et vous purifier dans le sang qu'il a répandu pour vous. Après cela reprenez courage, et continuez vos pratiques et vos bonnes œuvres avec la même ardeur qu'avant votre chute.

Lorsque vous vous apercevrez de certains défauts ou de certaines passions qu'il vous est impossible de vaincre tout à fait, n'en soyez point trop abattu, recourez à la miséricorde de Dieu, abandonnez-vous entre ses mains, persévérez dans

l'humilité et dans la patience, et ne perdez pas l'espoir de triompher un jour. Auriez-vous le malheur de tomber cent fois le jour, que cent fois le jour il faudrait vous relever, toujours avec la certitude d'obtenir votre pardon. A chaque instant renouvelez le ferme propos d'être plus vigilant, plus attentif à vos devoirs, vous confiant non pas dans vos résolutions ou vos efforts, mais dans la bonté et la miséricorde de Dieu, qui ne manque pas de nous donner sa grâce, lorsque de notre côté nous faisons ce qui dépend de nous. Réglez les affections de votre âme, et dirigez-les vers Dieu, de telle façon que Dieu vous tienne lieu de toutes choses, que vous le voyiez en toutes choses, et que vous voyiez toutes choses en lui. Ne vous arrêtez pas à considérer les créatures, n'en faites pas le terme de vos jouissances, regardez-les en Dieu, et souvenez-vous que leur seul mérite est d'être émanées de lui et de nous rappeler quelqu'une de ses perfections; en les aimant de la sorte, la joie qu'elles vous causeront sera plus pure, plus suave, et, sans contredit, plus intense. Mettez tous vos exercices sous la protection de la divine Sagesse, afin qu'elle les dirige et qu'elle leur donne toute la perfection dont ils sont susceptibles; offrez-les au Père éternel et à Jésus-Christ notre Sauveur, en union avec ses mérites, comme un sacrifice de louange, et pour le salut de tous les chrétiens : ils acquerront par là une valeur inesti-

mable, et « vous offrirez à Dieu, comme dit l'apôtre saint Pierre, « des hosties spirituelles qui « lui soient agréables par Jésus-Christ. » (I Pier., II, 5.) Offrez-lui encore toutes vos peines, grandes et petites, intérieures et extérieures, afin qu'elles participent aux mérites de la passion de son Fils.

§ XI.

De quelques moyens propres à acquérir et à conserver la véritable paix et la véritable liberté du cœur.

Lorsque vous entreprendrez quelque affaire, n'y apportez pas trop d'empressement, ne vous y affectionnez pas outre mesure et jusqu'à vous en faire l'esclave, mais prenez tous les moyens pour conserver votre liberté. Alors même qu'il s'agirait d'une œuvre de vertu, gardez-vous de céder aux mouvements impétueux de votre cœur; réfléchissez, consultez la raison, et soyez maître de vos affections comme de vos actes : peu importe que vos affections vous paraissent bonnes ; sans discrétion il n'y a pas de vertu, et la charité elle-même peut devenir dangereuse.

Écartez prudemment tout ce qui est de nature à troubler la paix et la sérénité de votre cœur, et si vous tenez à ce que rien ne l'agite, bannissez-en la colère, la haine, l'avarice, la sensualité, comme aussi la crainte, la joie, la tristesse et l'amour, quand ces passions sont poussées à l'excès.

Chassez en même temps de votre esprit tous les vains scrupules, tous les soucis qui l'accablent; ne vous inquiétez pas des divers accidents qui peuvent vous survenir en ce monde; il n'y a rien de durable ici-bas, et les pertes que nous éprouvons ne sont que des paiements anticipés, des faveurs que Dieu nous accorde en vue de la gloire qu'il nous destine. Enfin, après avoir détaché votre esprit et votre cœur des choses périssables, recueillez en vous toutes les forces et toutes les facultés de votre âme, et ne vous entretenez plus qu'avec Dieu.

A toute heure du jour, en quelque endroit que vous vous trouviez, n'oubliez pas que vous êtes en sa présence; c'est un ami qui ne vous quitte pas d'un instant, parlez-lui à cœur ouvert, exposez-lui vos besoins et témoignez-lui votre amour. Ne craignez pas de traiter seul à seul avec lui; cette familiarité lui plaît, et vous en retirerez de très-grands avantages. Si, malgré tous vos efforts, votre cœur éprouve de la difficulté à se fixer en Dieu, ne vous découragez point, ne perdez point confiance; mais tenez bon, secouez-le fortement, et forcez-le de rentrer dans la carrière, peu à peu il s'accoutumera à ce genre d'exercice, et non-seulement il lui deviendra facile de penser à Dieu et aux choses de Dieu, mais à peine pourra-t-il passer une heure sans y penser. Quand votre âme se sera laissé emporter par la distraction, rappelez-

la et dites-lui : Où donc étiez-vous allée, ô mon âme? Qu'avez-vous gagné à abandonner ainsi le Seigneur? Vous avez perdu votre temps, vous vous êtes répandue au dehors. Ah! revenez, cessez vos courses vagabondes; car cela ne convient nullement à l'épouse d'un si grand Roi.

Représentez-vous souvent l'image de Jésus-Christ Dieu et homme, cloué à la Croix, et imprimez-la aussi profondément que possible dans votre cœur. Saluez et vénérez ses plaies sacrées, dont le souvenir doit être éternel, et, vous armant d'une humble et amoureuse hardiesse, cherchez-y un refuge : alors votre esprit, tout occupé de la vie et de la mort du Sauveur, n'admettra plus d'autres pensées, et, comme un clou en chasse un autre, il rejettera au loin les fantômes qui viendront l'assaillir. Autant que possible demeurez, conversez avec vous-même, dégagez votre cœur, détachez-le des créatures, échangez avec Dieu de doux regards, de douces et amoureuses paroles, et considérez comme un très-grand malheur d'être séparé, ne serait-ce que pour un instant, de ce souverain Bien en qui résident tous les biens.

CHAPITRE IV

Des devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers le prochain.

Après avoir parlé des vertus en général, nous ajouterons un chapitre pour faire l'application de ce qui a été dit jusqu'ici aux trois obligations principales du chrétien, c'est-à-dire à ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers son prochain, obligations qui constituent les trois parties de la justice dans lesquelles le Prophète Michée fait consister l'ensemble de toutes les vertus. « Homme, » dit-il, « je te montrerai ce qui est « bon, ce que le Seigneur demande de toi : pra- « tique la justice, aime la miséricorde, marche « avec crainte en la présence du Seigneur. » (Mich., VI, 8.) Pratiquer la justice, tel est le devoir de l'homme envers lui-même ; aimer la miséricorde, tel est son devoir envers le prochain ; marcher avec crainte en la présence du Seigneur, tel est son devoir envers Dieu.

§ I.

De nos devoirs envers Dieu.

Et d'abord, pour ce qui concerne nos devoirs

envers Dieu, remarquez que s'il y a des pierres précieuses, comme les rubis, les diamants, les émeraudes, dont la valeur est infiniment supérieure aux autres, il y a aussi des vertus qui défient toute comparaison : telles sont les vertus théologales, ainsi nommées parce qu'elles se rapportent immédiatement à Dieu, la crainte de Dieu, et la religion, qui a pour objet spécial l'honneur et le culte de Dieu. Non-seulement ces vertus occupent le premier rang, mais on peut dire, par allusion à l'influence des cieux supérieurs sur les créatures inférieures qui en dépendent, qu'elles communiquent la vie et le mouvement à toutes les autres. Voilà pourquoi, bien qu'en général celui qui vise à la perfection doive travailler à acquérir toutes les vertus (dont l'ensemble, comme les cordes d'une lyre, contribue à l'harmonie de la vie chétienne), il doit néanmoins mettre d'autant plus d'ardeur à acquérir celles-là, que plus il y fera de progrès, plus il approchera du but qu'il se propose. C'est à quoi s'appliquèrent les Patriarches, David, Abraham, Isaac, Jacob et une foule d'autres qui, tout en étant mariés, riches et engagés dans une multitude d'affaires, parvinrent cependant à un très-haut degré de sainteté. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se rappeler la foi et l'obéissance d'Abraham, l'amour, la soumission, la dévotion de David, et surtout la confiance avec laquelle, dans toutes ses nécessités, il recourait à Dieu comme un enfant à

son père, et à quelqu'un qui était pour lui plus qu'un père, puisqu'il disait : « Mon père et ma « mère m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a « recueilli. » (Ps., XXVI, 10.)

Mais si nous voulons acquérir ces nobles vertus, il faut commencer par nous persuader que Dieu est le meilleur des pères, que pour nous il est quelque chose même de plus qu'un père, et qu'en fait d'amour, de tendresse, de providence, il n'y a personne au monde qui puisse lui être comparé, puisque personne ne nous a créés, personne ne nous a aimés pour des fins aussi bienveillantes que les siennes. Une fois ce sentiment bien établi en nous, il faut que nous nous appliquions à le considérer avec les yeux et un cœur de fils, c'est-à-dire avec un cœur aimant, tendre, humble, respectueux, avec un cœur obéissant et soumis à sa volonté sainte, avec un cœur ferme au milieu du danger, et qui ne connaisse point de plus sûr abri que les ailesde sa providence paternelle ; il faut enfin que nous le considérions de la sorte, chaque fois que nous pensons à lui, c'est-à-dire aussi souvent que nous pourrons le faire, soit de jour, soit de nuit, afin que peu à peu, avec le secours de la grâce divine, notre cœur devenant tel que nous venons de le dire, nous puissions répéter avec le Prophète : « Votre nom, Seigneur, et votre souvenir « sont les délices de mon âme. Mon âme vous a « désiré pendant la nuit, et dès l'aurore je m'éveil-

« lerai pour vous chercher par mon esprit et par « mon cœur. » (Isaïe, XXVI, 8, 9.)

Ce cœur et cette affection que Dieu demande de nous, nous ne pouvons ni les décrire à l'aide du langage, ni les obtenir jamais par nos propres forces; l'expérience seule les fait connaître, et il n'y a que ceux auxquels le Ciel les a départis qui les possèdent véritablement; c'est pourquoi nous devons les demander continuellement au Seigneur, et croire fermement qu'il nous les accordera, selon qu'il nous l'a promis lui-même. « Si, tout mé- « chants que vous êtes, » dit-il, « vous savez don- « ner de bonnes choses à vos enfants, combien à « plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il « un bon esprit à celui qui le lui demande. » (Luc, XI, 13.) L'Apôtre, parlant de cet esprit : « Vous « n'avez point reçu, » dit-il, « l'esprit de servi- « tude, pour vous conduire encore par la crainte; « mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des « enfants, par lequel nous crions : Mon Père, « mon Père » (Rom., VIII, 15); c'est-à-dire par lequel nous avons un vrai cœur de fils pour notre Père, nous l'aimons, nous le vénérons, nous lui obéissons, nous recourons à lui dans tous nos besoins et nous nous confions entièrement en sa bonté. Il y a longtemps que le Seigneur avait prédit cette merveille : « Je vous donnerai, » dit-il par la bouche d'Ézéchiel (XXXVI, 26, 27), « un « cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau

« au milieu de vous ; j'ôterai de votre chair le « cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de « chair ; je mettrai mon esprit au milieu de vous ; « je ferai que vous marchiez dans la voie de mes « préceptes, que vous gardiez mes ordonnances, « et que vous les pratiquiez. » Tous les autres Prophètes répètent la même chose, et il n'y a rien sur quoi ils reviennent plus souvent dans leurs écrits que sur la promesse de cet Esprit qui devait nous être donné par les mérites du Fils unique de Dieu, et qui nous a été donné, en effet, le jour de la Pentecôte.

Saint Vincent Ferrier, descendant davantage dans le détail, veut que, par rapport à Dieu, nous ayons au fond du cœur les affections ou vertus suivantes : un amour ardent, une crainte vive, un respect profond, un zèle constant, une gratitude qui éclate en louanges, une obéissance prompte, un goût exclusif pour les choses du ciel ; or voici de quelle manière nous devons les demander : O bon Jésus, accordez-moi la grâce de vous aimer ardemment de toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes mes forces, de vous craindre, de vous respecter souverainement par-dessus toute chose, de travailler avec tant de zèle à la gloire de votre saint Nom, que mon cœur se consume et se brise en mille pièces, chaque fois que je vous verrai outragé. Faites que, reconnaissant humblement vos bienfaits, je ne cesse jamais

de vous en offrir mes actions de grâces ; que, jour et nuit, je vous loue du plus profond de mon âme, en répétant ces paroles du Prophète : « Je « bénirai en tout temps le Seigneur, sa louange « sera toujours sur ma bouche. » (Ps. XXXIII, 1.) Que je vous obéisse parfaitement en toutes choses, et que, après avoir goûté vos ineffables douceurs, je croisse toujours plus dans votre amour et dans la fidélité à vos saints commandements.

§ II.

De nos devoirs envers nous-mêmes.

Pour ce qui concerne nos devoirs envers nous-mêmes, saint Vincent Ferrier veut, en premier lieu, que nous nous confondions, que nous soyons couverts de honte en pensant aux péchés que nous avons commis; il veut ensuite que nous les pleurions, et que nous éprouvions un vif regret, tant à cause des offenses dont nous nous sommes rendus coupables à l'égard de Dieu qu'à cause du mal que nous avons fait à notre âme; il veut que nous souhaitions d'être méprisés, oubliés, rejetés par tous les hommes, et regardés comme indignes de leurs moindres faveurs. Il veut que nous châtiions rudement notre corps comme étant la cause de tous nos péchés, et sans en faire plus de compte que d'un bourbier infect et abominable; que nous déclarions une guerre impla-

cable à tous nos vices, que nous ne nous contentions pas d'en retrancher les branches, mais que nous allions jusqu'à en couper les racines ; il veut que nous usions de la plus grande attention et de la plus grande vigilance sur toutes nos œuvres, toutes nos paroles, tous les sentiments, toutes les passions de notre âme, afin qu'il n'y ait rien là de contraire à la justice et à la loi de Dieu ; il veut enfin que la modestie et la prudence nous servent constamment de guides, que nous sachions garder un juste milieu entre le trop et le trop peu, et que, sans donner dans aucune espèce d'excès, nous rejetions le superflu, tout en prenant nos précautions pour ne jamais manquer du nécessaire.

§ III.

De nos devoirs envers le prochain.

Quant à ce qui concerne nos devoirs envers le prochain, le même Saint veut que nous ayons une grande compassion pour les maux qui arrivent à nos frères, et que nous les ressentions comme s'ils nous arrivaient à nous-mêmes ; que nous prenions part à leurs joies, que nous nous réjouissions de leur bonne fortune comme s'il s'agissait de la nôtre ; que nous supportions patiemment les torts et les injures qu'ils pourraient nous faire, que nous les leur pardonnions de bon cœur ; que nous soyons bienveillants et affables envers tous, leur parlant toujours avec beaucoup

de douceur, leur souhaitant toute sorte de biens, et le leur témoignant non-seulement par nos paroles, mais aussi par nos œuvres; que nous nous montrions pleins d'une humble déférence envers eux, les regardant comme supérieurs à nous, comme meilleurs que nous, et nous soumettant à leur volonté comme s'ils étaient réellement nos maîtres. Il veut que nous entretenions la paix et la concorde avec tout le monde, que nos pensées et nos paroles (autant du moins que la chose dépendra de nous, ou qu'elle ne sera point contraire à la loi de Dieu) soient les pensées et les paroles de tout le monde, que nous confondions mutuellement nos intérêts, et que notre volonté et notre bon plaisir ne diffèrent en rien de la volonté et du bon plaisir de tout le monde. Il veut enfin qu'à l'exemple de Jésus-Christ, nous soyons disposés à nous sacrifier pour les autres, c'est-à-dire à donner notre vie pour leur salut, à prier jour et nuit le Seigneur, et à travailler de toutes nos forces afin qu'ils ne fassent qu'une même chose avec Jésus-Christ et que Jésus-Christ soit en eux. Ce n'est pas à dire pour cela que nous ne devions pas fuir les mauvaises compagnies; il faut, au contraire, lorsque quelqu'un est pour nous une occasion de péché, ou bien un obstacle à notre avancement spirituel, que nous l'évitions comme nous éviterions un serpent, parce qu'il n'y a pas de charbon si embrasé qui, plongé dans l'eau, ne

s'éteigne, pas de charbon si éteint qui, au contact du feu, ne se rallume ; mais, ce cas excepté, le serviteur de Dieu doit se conduire simplement avec le prochain, fermer les yeux sur ses défauts, les supporter avec patience lorsqu'ils sont manifestes, et le reprendre lorsqu'il a quelque raison de croire qu'il sera écouté.

Mais comme la racine et le fondement de toutes les vertus que suppose cette conduite, consistent dans la charité ou la miséricorde envers le prochain, celui qui veut entrer dans les vues de Dieu doit d'autant plus préférer la charité que les saintes Écritures la recommandent à chaque page. Dans le septième chapitre du prophète Zacharie, les Juifs demandent à Dieu si, pour lui plaire et pour accomplir sa loi, ils doivent continuer de jeûner tels et tels jours, et le Seigneur leur répond : « Jugez, selon la justice, usez de clémence et de « miséricorde les uns envers les autres. Ne calom- « niez ni la veuve, ni l'orphelin, ni l'étranger, ni « le pauvre ; que l'homme ne médite pas dans son « cœur le mal contre son frère. » (Zach., VII, 9, 10.) Voilà par quels moyens vous vous rendrez agréables à mes yeux, et de quelle manière vous vous montrerez fidèles observateurs de ma loi. Ces paroles sont très-expressives ; mais il en est d'autres plus expressives encore dans le prophète Isaïe (XXVIII, 12) : « C'est ici mon repos, » dit-il, « soulagez, consolez vos frères fatigués. C'est

ici le lieu de mes délices. » Que pouvait-il faire de plus, en effet, que de prendre la place du pauvre, et de trouver son repos et ses délices à voir qu'on le soulage?

Ce n'est pas tout : dans le seizième chapitre du prophète Ézéchiel, le Seigneur parlant des péchés qui avaient amené la ruine de l'infâme Sodome, les réduit à cinq principaux : « l'orgueil, l'intem-« pérance, et l'opulence, et l'oisiveté d'elle et de « ses filles : elles ne tendaient point la main au « pauvre et à l'indigent. » (Ézech., XVI, 49.) Ne point tendre la main au pauvre et à l'indigent, voilà donc d'après le Seigneur ce qui a mis le comble à l'iniquité de Sodome. Mais alors que faut-il penser de ceux qui, à l'exemple des habitants de Sodome, ne songent qu'à amasser trésors sur trésors, et croient n'avoir rien à craindre? Certes, si les Prophètes se montrent si rigides sur ce point, que dira l'Évangile, qui est une loi d'amour? Jésus Christ n'assure-t-il pas que nous serons jugés en dernier ressort, selon que nous aurons exercé ou que nous aurons négligé d'exercer la miséricorde? N'est-ce pas lui qui ajoute : « Autant « de fois que vous avez agi pour l'un des moindres « de mes frères, vous l'avez fait pour moi? » (Matth., XXV, 40.) N'est-ce pas lui encore qui résume toute la loi en deux préceptes : l'amour de Dieu et l'amour du prochain? Et dans ce dernier entretien qu'il eut avec ses disciples,

après la cène qui précéda le jour de sa mort, que leur recommande-t-il, sinon la charité et l'amour de leurs frères? « C'est mon commandement, » leur dit-il, « que vous vous aimiez les uns les « les autres, comme je vous ai aimés. » (Jean, xv, « 12.) « Tous connaîtront que vous êtes mes dis- « ciples, si vous avez de l'amour les uns pour les « autres. » (Id., xiii, 35.) Il ne s'en tient point là ; il s'adresse à son Père, afin que ce qu'il a commandé s'accomplisse : « Mon Père, » dit-il, « je vous « prie qu'ils soient un ; comme vous êtes en moi, et « moi en vous, qu'ils soient de même un en nous, « afin que le monde croie que vous m'avez « envoyé. » (Id., xvii, 21.) C'est-à-dire que dans sa pensée l'amour et la charité, qui devaient régner parmi ses disciples, seraient si extraordinaires, si en dehors de ce que l'on peut espérer de la chair et du sang, qu'il ne faudrait pas d'autre preuve pour convaincre les infidèles et leur montrer que les chrétiens sont véritablement des hommes célestes. Tout cela nous prouve combien nous devons être animés de sentiments d'amour et de miséricorde envers notre prochain, et comment nous devons le supporter et le secourir dans ses besoins, ainsi que nous l'avons dit plus haut en parlant de la charité.

Maintenant pour mettre à profit tous les conseils qui viennent de nous être donnés, il faut que nous apportions dans toute notre conduite beaucoup de

soin, d'attention, de vigilance ; que nous soyons mus constamment par la crainte de manquer à quelqu'une de nos obligations, et que cette crainte vive, profonde, continuelle, non-seulement nous mette à l'abri de la moindre négligence, mais nous force, pour ainsi dire, à acquérir chaque jour de nouvelles vertus. C'est ainsi qu'en ayant l'œil ouvert sur toutes nos actions, en pesant mûrement toutes nos affaires, nous accomplirons cette troisième partie de la justice dont nous parlait le Prophète, et qui consiste à « marcher avec « crainte en la présence du Seigneur. » (Mich., VI, 8.)

Telles sont, mon frère, les principales vertus de cette vie céleste, les fleurs de ce paradis, les étoiles de ce firmament, que nous appelons la vie chrétienne ; telle est l'image réformée et renouvelée d'après l'image et la ressemblance de Jésus-Christ lui-même ; car le chrétien doit être un modèle de sainteté, un prédicateur muet, une lumière qui éclaire le monde, un argument, un témoignage à l'appui de la foi, un miroir enfin dans lequel se reflète la gloire de Dieu bien plus que dans les autres créatures, selon cette parole d'Isaïe (LXI, 3) : Les forts et les justes seront appelés les arbres du Seigneur et le germe de sa gloire.

CHAPITRE V

De douze choses auxquelles le serviteur de Dieu doit s'appliquer.

Comme je n'ignore pas que certaines personnes sont bien aises qu'on leur rappelle les points les plus importants de la vie spirituelle, je vais tâcher dans ces deux derniers chapitres de leur dresser un tableau sommaire des choses qu'il leur importe le plus de pratiquer ou d'éviter, afin que d'un seul coup d'œil elles puissent saisir toute l'étendue de leurs obligations.

La première chose que nous devons faire, c'est de nous tenir constamment en la présence de Dieu, ou du moins le jour, comme la nuit lorsque nous nous éveillerons, d'élever fréquemment notre cœur vers lui par d'humbles et courtes prières, par de ferventes et saintes aspirations, lui demandant sa grâce et son amour, et reconnaissant que de nous-mêmes nous ne pouvons rien.

Il faut aussi que de tout ce que nous voyons, lisons et entendons, nous sachions, comme l'abeille, extraire quelque miel, c'est-à-dire quelque pieuse et sainte considération qui nous serve à entretenir l'amour divin dans notre âme ; de telle sorte que, semblable au feu qui change et con-

vertit en sa propre nature les objets qu'on lui jette, serait-ce de l'eau ou du fer, notre cœur profite de toutes les occasions pour s'échauffer et s'embraser davantage.

Lorsqu'il nous arrivera de tomber dans quelque faute, ou que notre esprit éprouvera de la peine à se recueillir, gardons-nous de perdre courage et de nous laisser abattre; tournons-nous, au contraire, vers le Seigneur, approchons-nous de lui avec humilité et amour, reconnaissons notre extrême misère et son infinie bonté, faisons tous nos efforts pour nous remettre dans l'état où nous étions auparavant, et continuons courageusement ce que nous avions commencé.

Soyons toujours animés d'une très-grande pureté d'intention, veillons attentivement sur toutes nos paroles, nos actions et nos pensées, sachons exactement à quoi elles tendent, rectifions ce que nous pourrions y remarquer de défectueux, et rapportons-les à la gloire de Dieu, non pas seulement une fois le jour, mais chaque fois que nous mettrons la main à quelque œuvre nouvelle.

Alors même que tout est en paix autour de nous, tenons-nous sur nos gardes et préparons-nous à recevoir avec humilité et douceur les orages qui pourraient venir fondre subitement sur notre tête. La colère n'est pas toujours un péché, mais il est rare qu'elle produise de bons

résultats, et le plus souvent elle remplit la conscience de scrupules, parce qu'on ne sait jamais au juste si elle n'a rien eu d'excessif. C'est une passion dont le serviteur de Dieu n'a que faire, et celui qui en triomphe passe sa vie dans le calme le plus parfait.

Si nous n'avons pas à veiller sur les autres en qualité de supérieur ou de chef de famille, ayons soin de détourner nos yeux de leurs défauts en les arrêtant sur les nôtres; vouloir s'occuper d'autrui, alors qu'on n'y est point obligé, c'est ouvrir la porte à la colère, à l'orgueil, aux jugements téméraires, au zèle indiscret, en un mot, à tout ce qui trouble le cœur; au contraire, s'occuper de soi-même, c'est se confondre à la vue de ses péchés, c'est s'affermir dans la crainte de Dieu, dans l'humilité, dans le recueillement.

Éloignons-nous des objets périssables, non-seulement en esprit, mais même corporellement, et approchons-nous de Dieu avec un cœur sincère; à mesure que l'élément humain disparaîtra de notre conduite, l'élément divin s'y fera sentir davantage. Celui qui s'attache aux choses passagères passe en même temps qu'elles; celui qui, par contre, met en Dieu toutes ses affections, tient en quelque sorte de la stabilité et de l'immutabilité de Dieu même. Ne nous engageons pas dans une multitude d'affaires; car, en les supposant bonnes, les soucis qu'elles engendrent nous jettent dans

des distractions continuelles, et nous empêchent de trouver en Dieu le repos parfait.

Ayons toujours devant les yeux la vie de Jésus-Christ, sa passion, ses discours, sa doctrine, et efforçons-nous, autant que possible, d'imiter les exemples admirables qu'il nous a laissés, son humilité, sa charité, sa miséricorde, son obéissance, sa pauvreté, ses austérités, son mépris du monde, son zèle pour notre salut, en un mot, toutes ses vertus, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce livre.

Travaillons à nous renoncer nous-mêmes, abandonnons-nous entièrement entre les mains de Dieu; de telle sorte que, mourant à notre volonté propre, nous n'ayons plus d'autre volonté que la sienne, que nous ne régnions plus en nous, mais qu'il y règne à notre place, et cela dans l'adversité comme dans la prospérité, au temps de la tristesse comme au temps de la joie, au milieu des douceurs comme au sein de l'amertume.

Dans toutes nos tribulations, nos peines, nos affaires, recourons à Dieu avec une humilité et une confiance sans bornes, allons à lui avec l'esprit et le cœur d'un enfant qui connaît la miséricorde et la puissance infinies de son Père. Comptons sur sa providence, acceptons tous les événements comme nous venant de sa main, bannissons les vains soucis, les inquiétudes exagé-

rées, et confions-nous entièrement en sa bonté.

Remercions Dieu de tous ses bienfaits, grands et petits; sachons les reconnaître, et rendons-lui-en de continuelles actions de grâces. Ne nous arrêtons pas à considérer le don en lui-même, mais considérons et notre indignité, et la dignité de Celui qui nous l'accorde, et l'amour avec lequel il nous l'accorde, puisque cet amour se manifeste aussi bien dans les petites choses que dans les grandes.

Coupons, retranchons tout ce qui, eu égard à notre corps ou à notre esprit, serait de nature à arrêter nos progrès dans la vertu; et, pour peu que telle affection, telle étude, telle lecture, telle conversation, tel exercice, telle familiarité nous cause de trouble, ne prétextons pas que le but que nous nous y proposons est purement spirituel, mais hâtons-nous d'en faire un généreux sacrifice.

CHAPITRE VI

De douze défauts que l'on doit soigneusement éviter dans la vie spirituelle.

Parmi les nombreux défauts qui s'opposent à l'avancement spirituel du chrétien et qui font qu'après plusieurs années il se retrouve encore à son point de départ, nous en signalerons douze

d'une importance capitale, et auxquels il ne saurait trop faire attention, s'il veut connaître ses fautes et s'en corriger.

Le premier, c'est de se porter avec trop d'empressement aux affaires et aux exercices extérieurs, et comme il est impossible de trouver au dehors ce que l'on doit chercher au dedans de soi, de se priver par là des visites et des consolations intérieures.

Le second, c'est de vouloir paraître bon et affable à tous ceux qui se présentent ; car alors les affaires et les visites se multiplient, on ne sait plus comment s'en débarrasser, on gaspille le temps ; pour ne point contrarier ses amis on néglige ses exercices de piété, et souvent, à mesure que l'on s'avance dans les bonnes grâces des créatures, on perd celles du Créateur.

Le troisième, c'est de n'être pas assez humble devant Dieu et de le traiter avec un sans-façon déplorable. Rien n'est plus contraire à cette retenue spirituelle dont on ne devrait jamais se départir envers lui, et qui est tout à la fois la fille de l'humilité et la mère du progrès dans la vertu.

Le quatrième, c'est de s'engager témérairement dans toutes sortes d'affaires, en se laissant aller à l'impétuosité de son caractère bien plus qu'en consultant la raison : cette ardeur excessive, outre qu'elle nuit à la paix et à la tranquillité du cœur,

compromet souvent le succès des meilleures entreprises, car, dit le Sage : « Celui qui précipite ses « pas, tombera. » (Prov., XIX, 2.) Il faut donc apporter en toutes choses ce jugement calme et tranquille qui est l'ami et le compagnon fidèle de la prudence.

Le cinquième, c'est, sans bien se rendre compte de ce que l'on fait, de s'estimer quelque chose et de présumer de soi-même et de ses forces. Comme le Pharisien, on a tant de confiance en ses propres mérites, que l'on en vient à mépriser secrètement les autres, ce qui a pour résultat de détruire l'humilité, ce fondement commun de toutes les vertus.

Le sixième, c'est d'être porté à juger les autres, de mal interpréter, de condamner leurs actions : rien n'est plus propre à refroidir la charité, rien ne sert davantage à aiguiser le couteau qui la tue, puisque la charité naît en grande partie de la bonne opinion que nous avons de notre prochain.

Le septième, c'est de trop s'attacher aux choses passagères, ce qui diminue d'autant l'amour que l'on doit avoir pour Dieu.

Le huitième, c'est d'être tiède et lâche dans l'exercice de l'oraison, de le commencer avec nonchalance, de le poursuivre avec froideur, et de l'achever sans fruit; toutes choses qui privent l'âme des visites du Seigneur, aussi bien que des secours qu'elle trouverait dans la dévotion.

Le neuvième, c'est de n'apporter aucun soin à se mortifier et à combattre ses passions ; de telle sorte qu'en ne faisant point pénitence, en vivant pour soi, on ne vit point pour Dieu, on ne se transforme point en Dieu.

Le dixième, c'est de manquer de recueillement, de se répandre au dehors, et par conséquent de ne pas se connaître soi-même, de ne pas se mépriser comme on le devrait, de n'exercer aucune vigilance sur sa conduite.

Le onzième, c'est de s'estimer et de s'aimer outre mesure, d'aimer sa volonté et son plaisir, en d'autres termes, de ne point vouloir embrasser la croix de Jésus-Christ, de ne faire aucun cas de la perfection évangélique.

Le douzième, c'est d'être léger et inconstant, d'oublier ses bonnes résolutions à la première occasion qui se présente ; car alors, faute de persévérance, on entreprend mille choses, sans en achever aucune, et l'on ressemble de fait à ces treilles qui fleurissent sept fois l'an, mais dont les fruits ne mûrissent jamais.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME ET DU TOME PREMIER.

TABLE

LIVRE PREMIER

EXHORTATION A BIEN VIVRE

Le vénérable P. M. Fr. Louis de Grenade au lecteur chrétien. 1

Chap. I. — Des peines que Dieu tient suspendues sur la tête des pécheurs. 21

§ 1. Gravité des peines de l'enfer en tant qu'elles comprennent tous les maux à la fois. 23

§ 2. Gravité des peines de l'enfer en tant qu'elles ne subissent jamais aucun changement. 31

§ 3. Gravité des peines de l'enfer, eu égard au ver de la conscience, qui éternellement rongera le cœur des reprouvés. 33

§ 4. Gravité des peines de l'enfer, en tant que chacun souffrira proportionnellement au nombre des péchés qu'il aura commis. 39

Chap. II. — De la gloire des bienheureux. 43

Chap. III. — Des biens que Dieu promet dès à présent aux justes qui le servent. 53

Chap. IV. — Que l'on ne doit point différer sa conversion sous prétexte que l'on se trouve chargé d'une multitude de dettes vis-à-vis de Dieu. 61

Chap. V. — Conclusion de ce premier livre. 66

LIVRE SECOND

DE LA PÉNITENCE ET DE LA CONFESSION

Prologue du vénérable P. M. Fr. Louis de Grenade. 74

Chap. I. — De la première partie du sacrement de Pénitence, qui est la contrition. 76

Chap. II. — Des principaux moyens par lesquels on obtient la contrition et en particulier la douleur de ses péchés. 84
Chap. III. — Considérations propres à exciter en nous la douleur et la détestation du péché. 87
§ 1. Première considération. — Nombre et multitude de nos péchés. *ibid.*
§ 2. Seconde considération. — Ce que le péché nous fait perdre. 93
§ 3. Troisième considération. — Majesté et bonté de Dieu, contre lequel nous péchons. 97
§ 4. Quatrième considération. — De l'injure que nous faisons à Dieu par le péché. 99
§ 5. Cinquième considération. — De la haine que Dieu porte au péché. 101
§ 6. Sixième considération. — De la mort et de ses suites. 103
§ 7. Septième considération. — Des bienfaits de Dieu. 104
Chap. IV. — Prière pour exciter en nous la componction et la douleur de nos péchés. 107
Chap. V. — Autre prière pour demander le pardon de nos péchés. 110
Chap. VI. — Autre prière pour demander le pardon de nos péchés. 113
Chap. VII. — Des fruits et des avantages qui naissent de la véritable Contrition. 126
Chap. VIII. — De la seconde partie du sacrement de Pénitence, qui est la Confession. — De sept points que l'on doit observer dans la Confession. 134
§ 1. Premier avis. — De l'examen de conscience. *ibid.*
§ 2. Second avis. — Que l'on doit déclarer le nombre de ses péchés. 136
§ 3. Troisième avis. — Que l'on doit déclarer les circonstances du péché. 137
§ 4. Quatrième avis. — Qu'il suffit de déclarer l'espèce du péché. 140
§ 5. Cinquième avis. — De quelle manière on doit confesser les péchés de pensée. 142
§ 6. Sixième avis. — Que dans la confession le pénitent

doit veiller à ne point blesser la réputation du prochain. 145
§ 7. Septième avis. — Qu'il faut se choisir un bon confesseur. 146
Chap. IX. — Des défauts qui rendent la Confession nulle. 147
Chap. X. — Méthode pour bien se confesser. 149
§ 1. Des péchés par lesquels on doit commencer sa confession. *ibid.*
§ 2. Premier commandement. 150
§ 3. Second commandement. 153
§ 4. Troisième commandement. 154
§ 5. Quatrième commandement. 155
§ 6. Cinquième commandement. 158
§ 7. Sixième commandement. 159
§ 8. Septième commandement. 162
§ 9. Huitième commandement. 164
Chap. XI. — Des péchés capitaux. 166
§ 1. De l'orgueil. *ibid.*
§ 2. De l'avarice. 169
§ 3. De l'impureté. *ibid.*
§ 4. De la colère. *ibid.*
§ 5. De la gourmandise. 171
§ 6. De l'envie. *ibid.*
§ 7. De la paresse. 172
Chap. XII. — Des œuvres de miséricorde. 173
Chap. XIII. — De quelques accusations qui regardent plus particulièrement certains états. 174
Chap. XIV. — Avis généraux pour distinguer le péché mortel du péché véniel. 175
Chap. XV. — De la troisième partie du sacrement de Pénitence, qui est la Satisfaction. 178
Chap. XVI. — De la Satisfaction considérée dans son principe et dans sa cause. 182
Chap. XVII. — Des trois œuvres principales par lesquelles on satisfait à la justice de Dieu. 198
§ 1. De la première œuvre satisfactoire, qui est le jeûne. 199

§ 2. De la deuxième œuvre satisfactoire, qui est l'aumône. 202
§ 3. De la troisième œuvre satisfactoire, qui est la prière. 206

Chap. XVIII. — Examen de conscience à l'usage des personnes qui se confessent souvent. 210
§ 1. De quelle manière les personnes pieuses doivent commencer leur confession. 212
§ 2. Des péchés d'omission contre Dieu. 213
§ 3. Des péchés d'omission contre nous-mêmes. 214
§ 4. Des péchés d'omission contre le prochain. 215
§ 5. Des péchés de commission. 216

LIVRE TROISIÈME

DE LA COMMUNION

Chap. I. — De quelle manière on doit se préparer à la Communion. 218

Chap. II. — De la première chose nécessaire pour communier dignement, qui est la pureté de conscience. 223

Chap. III. — De la seconde chose nécessaire pour communier dignement, qui est la pureté d'intention. 229

Chap. IV. — De la troisième chose nécessaire pour communier dignement, qui est la dévotion actuelle. 234
§ 1. Sentiments de crainte et de respect que l'on doit avoir en communiant. 236
§ 2. De l'amour et de la confiance que l'on doit avoir en communiant. 240
§ 3. De la faim et du désir que l'on doit avoir de l'Eucharistie. 245

Chap. V. — Que l'on ne doit communier qu'après s'y être préparé pendant quelque temps. 250

Chap. VI. — De ce que l'on doit observer plus particulièrement avant de communier. 256

Chap. VII. — De ce que l'on doit faire au moment de la Communion et au sortir de la sainte Table. 262

Chap. VIII. — De l'usage des sacrements et des avantages qu'ils procurent à ceux qui les fréquentent. 269
§ 1. Des effets du sacrement de l'Eucharistie. 272
§ 2. Réponse aux différentes objections que font ceux qui, par négligence, diffèrent de se confesser et de communier. 277

Chap. IX. — D'où vient que plusieurs éprouvent peu de goût et peu de dévotion lorsqu'ils célèbrent ou qu'ils communient. 286

Chap. X. — S'il est bon de communier fréquemment. 291

Chap. XI. — Méditation avant la sainte Communion, afin de réveiller dans l'âme les sentiments de crainte et d'amour dont elle doit être animée envers le très-saint Sacrement. 303

Chap. XII. — Continuation du même sujet. 309

Chap. XIII. — Prière de saint Thomas d'Aquin après la Communion. 314

Chap. XIV. — Méditation après la Communion. 315

Chap. XV. — Méditation pour le jour où l'on a communié, afin d'exciter dans l'âme les sentiments d'une vraie reconnaissance envers Dieu. 320

Chap. XVI. — Continuation du même sujet. 326

LIVRE QUATRIÈME

PRINCIPALES RÈGLES DE LA VIE CHRÉTIENNE

Prologue du vénérable P. M. Fr. Louis de Grenade. 332

Chap. I. — Première règle de conduite à l'usage de ceux qui commencent à servir Dieu : de la fin que l'on doit se proposer en adoptant cette règle, qui est de combattre et de détruire le péché. 334
§ 1. De la laideur et de la malice du péché. 336
§ 2. De la fuite des occasions. 339
§ 3. Qu'il importe de résister à la tentation dès ses premières atteintes. 341

§ 4. De quelle manière on doit faire l'examen de conscience. 344
§ 5. De la nécessité d'éviter les péchés véniels. 347
§ 6. De la mortification du corps. 348
§ 7. De la mortification de la langue. 351
§ 8. Du soin que l'on doit avoir de détacher son cœur des choses visibles. 352
§ 9. De la lecture des bons livres et de ses effets. 358
§ 10. De la présence de Dieu. 360
§ 11. Des maux qui naissent de l'oisiveté. 362
§ 12. De la solitude. 364
§ 13. De l'éloignement que le chrétien doit avoir pour le monde. 365
§ 14. De la fréquentation des Sacrements, de la prière et de l'aumône. 366
§ 15. De quatre points qui doivent fixer l'attention du chrétien. 368

Chap. II. — Des tentations qui arrivent le plus communément à ceux qui commencent à servir Dieu, et en particulier aux religieux. 369

Chap. III. — Seconde règle de conduite à l'usage de ceux qui sont plus avancés dans la vertu : de la fin que l'on doit se proposer en adoptant cette règle, qui est d'imiter Jésus-Christ. 378
§ 1. De la charité. 385
§ 2. De l'espérance. 393
§ 3. De l'humilité intérieure et extérieure. 395
§ 4. De la chasteté. 398
§ 5. De la tempérance dans le boire et le manger. 400
§ 6. Du silence. 402
§ 7. De la mortification de la volonté propre. 405
§ 8. De la patience dans les affiictions, et de quelques moyens pour conserver la charité et les autres vertus. 407
§ 9. De la vraie dévotion et de quelques avis qui s'y rapportent. 410
§ 10. De quelques avis relatifs à ce que l'on doit faire à la fin et au commencement de chaque journée. 412

§ 11. De quelques moyens propres à acquérir et à conserver la véritable paix et la véritable liberté de cœur. 416

Chap. IV. — De nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers notre prochain. 419

§ 1. De nos devoirs envers Dieu. *ibid.*

§ 2. De nos devoirs envers nous-mêmes. 424

§ 3. De nos devoirs envers notre prochain. 425

Chap. V. — De douze choses auxquelles le serviteur de Dieu doit s'appliquer. 431

Chap. VI. — De douze défauts que l'on doit soigneusement éviter dans la vie spirituelle. 435

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ERRATA

DU

TOME PREMIER

Page 21, *ligne* 2 (titre) au lieu de DU CHRÉTIEN, *lisez :* DE LA VIE CHRÉTIENNE.

Page 152, *ligne* 14, *au lieu de* est y obligé, *lisez* y est obligé.

Page 334, *ajoutez au titre du chapitre :* De la fin que l'on doit se proposer en adoptant cette règle, qui est de combattre et de détruire le péché.

Page 385, *ligne* 9, *au lieu de* il est allé de lui-même enseigner; ce qu'il a enseigné, *lisez* il est allé de lui-même; enseigner ce qu'il a enseigné.

Page 389, *ligne* 15, *au lieu de* aussi plus elles seront, *lisez*, plus aussi elles seront.

Tours. — Impr. Mame.

MONASTÈRE
DU
PRECIEUX SANG.
No. 2157

LE

MÉMORIAL

DE LA VIE CHRÉTIENNE

PROPRIÉTÉ DE

Poussielgue et fils

LE MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE

PAR LE VÉNÉRABLE

P. M. Fr. LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

NOUVELLE TRADUCTION

PAR L'ABBÉ M.-B. COUISSINIER

AVEC APPROBATION DE Mgr L'ÉVÊQUE DE MARSEILLE

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE Ve POUSSIELGUE ET FILS

RUE CASSETTE, 27

1866

LE

MÉMORIAL DE LA VIE CHRÉTIENNE

LIVRE CINQUIÈME

DE LA PRIÈRE VOCALE

PROLOGUE DU VÉNÉRABLE P. M. Fr. LOUIS DE GRENADE

« La loi, dit saint Augustin a été donnée pour que l'on recherchât la grâce, et la grâce a été donnée pour que l'on accomplît la loi. Ce n'est pas qu'il y eût dans la loi quelque vice qui en empêchât l'accomplissement ; mais le vice existait dans la nature corrompue, et tandis que la loi devait le faire connaître, la grâce seule pouvait le guérir. » Ces paroles connues de tous, et bien dignes du grand Docteur qui les a prononcées, contiennent l'abrégé de la philosophie chrétienne, puisqu'elles expliquent en même temps la nature et la condition de la loi, la vertu et la nécessité de la grâce, et enfin les moyens d'acquérir celle-ci. Dans le livre qui précède nous avons établi les règles de la vie chrétienne, c'est-à-dire ce qui regarde la loi. Dans le second et le troisième livre nous avons traité des Sacrements, par lesquels on obtient la grâce qui nous donne les forces né-

cessaires pour bien vivre ; il nous reste à parler maintenant de la prière, dont l'importance n'est pas moindre. On distingue deux sortes de prières : l'une qui se fait par le cœur, et que l'on nomme mentale, et l'autre qui se fait tout à la fois par le cœur et par la bouche, et que pour cela on nomme vocale. Nous allons indiquer successivement l'usage que l'on peut en faire et expliquer d'abord ce que c'est que la prière vocale.

CHAPITRE I

De la difficulté qu'il y a à observer la loi de Dieu, comment la grâce triomphe de cette difficulté, et comment c'est par la prière que l'on obtient la grâce.

Deux choses sont nécessaires pour vivre chrétiennement, savoir et pouvoir ; connaître ce qu'il faut faire, et avoir des forces suffisantes pour l'exécuter. La première de ces choses, comme nous l'avons dit, appartient à la loi ; la seconde, à l'Évangile. La loi nous donne le savoir, la grâce le pouvoir ; la loi éclaire l'entendement, la grâce meut la volonté ; la loi enseigne le chemin du ciel, la grâce donne les forces pour le parcourir ; la loi est comme le corps, la grâce est comme l'âme qui donne la vie au corps. La loi nous est venue de Dieu par Moïse. La grâce nous est venue

par Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, selon ces paroles de saint Jean (I, 17) : « La loi a été donnée « par Moïse, la grâce et la vérité sont venues « par Jésus-Christ. »

§ I.

D'où vient que la vertu, qui est naturelle à l'homme, offre tant de difficultés.

De ces deux choses requises pour vivre chrétiennement, la seconde est d'autant plus nécessaire et plus excellente que l'esprit est supérieur au corps et l'Évangile à la loi. En effet, les hommes, qui à l'aide des lumières naturelles peuvent toujours distinguer entre le bien et le mal, pèchent moins faute de savoir, que par suite de la corruption naturelle de leur cœur qui les détourne du bien et les pousse vers le mal, qui leur fait embrasser ce qu'ils méprisent et les éloigne de ce qu'ils estiment. En quoi se vérifient ces paroles de l'Apôtre : « Je ne fais pas le bien « que je veux, et je fais le mal que je ne veux « pas. » (Rom., VII, 19.) Séduits par l'apparente douceur du vice, rebutés par l'amertume qu'ils attribuent à la vertu, ils se portent avec empressement aux choses qui leur semblent agréables, et ils laissent celles qu'ils croient fastidieuses et qui pourtant leur seraient si utiles et si salutaires. Nous avons donc raison de dire que les hommes ont plus besoin de pouvoir que de savoir, puisque

tous connaissent le bien, et que malgré cela tous ne le pratiquent pas, à cause de la difficulté qui s'y rencontre.

Supposez un malade dont le goût est tellement dépravé qu'il n'a d'appétit que pour les viandes qui lui sont nuisibles : si on l'engage à manger de tel ou tel mets en l'assurant que sa santé et sa vie en dépendent, il comprend bien que ce qu'on lui dit est vrai, et pourtant il n'y touche pas, non que l'intelligence lui manque, mais parce qu'il ne peut prendre sur lui de surmonter ses dégoûts. Ainsi en est-il du pécheur : il n'ignore pas que la vie et le salut consistent dans l'observation des commandements de Dieu ; mais il prétend que c'est là quelque chose de trop difficile à digérer : il sait que son âme ne peut vivre qu'à la condition de posséder la charité, la chasteté, l'humilité, la patience, la tempérance et toutes les autres vertus ; mais ces vertus lui font horreur, et il n'a d'affection que pour l'impureté, la vanité, la licence, la gourmandise, les vices et les plaisirs sensuels.

Ici quelqu'un me demandera peut-être pourquoi la vertu est si difficile à l'homme, alors qu'elle lui est si naturelle ; pourquoi l'homme, qui est une créature raisonnable, rencontre tant d'obstacles dans la vertu, qui est si conforme à la raison ? Le cheval n'éprouve aucune difficulté à courir, pas plus que le poisson à nager : ils font là, au contraire,

l'un et l'autre quelque chose de très-agréable, parce que leur nature s'y prête. Mais s'il est de la nature des êtres raisonnables de vivre selon la raison, c'est-à-dire selon la vertu, d'où vient encore une fois qu'ils ont tant de peine à s'y résoudre? A cela je réponds que si la nature humaine s'était conservée dans l'état d'innocence et dans l'intégrité où Dieu l'avait mise, loin de lui être à charge, l'exercice de la vertu lui causerait la plus douce satisfaction. Malheureusement le péché ne l'a pas laissée longtemps dans cet heureux état; elle est tombée malade, et une fois malade, il n'y a rien d'étonnant qu'elle ne puisse plus faire ce qu'elle faisait étant en bonne santé. Un homme qui se porte bien court, saute, monte, descend, se remue comme il lui plaît sans éprouver la moindre gêne; mais il n'en est pas de même lorsqu'il est malade : car alors tout lui coûte, tout lui est pénible. Ceci nous explique suffisamment pourquoi la vertu, qui, dans l'état d'innocence, était si naturelle, et par conséquent si douce et si facile à l'homme, lui est devenue si insipide et si difficile depuis son péché. « Autant, dit saint Augustin, le pain est agréable à celui dont le palais est délicat, autant il déplaît à celui qui a le goût dépravé; autant la lumière réjouit les yeux sains, autant elle fatigue les yeux malades. »

On voit par là que la sentence que Dieu fulmina

contre nos premiers parents, après qu'ils eurent péché, doit s'entendre non pas seulement au sens littéral, mais encore au sens spirituel. Il dit à la femme qu'elle enfanterait dans la douleur, dont jusque-là elle n'avait aucune connaissance. Or, l'enfantement spirituel des bonnes œuvres n'est pas moins laborieux, en ce sens que l'homme, qui maintenant a tant de peine à les produire, s'y serait porté de lui-même et avec délices, sans le péché, qui, en corrompant sa nature, lui a rendu la vertu extrêmement difficile. Dieu dit aussi à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de « ton front. » (Gen., III, 19.) Or, c'est ce qui arrive encore lorsqu'il s'agit d'acquérir la vertu, qui est le véritable pain de nos âmes : autant la chose était aisée et agréable avant le péché, autant depuis est-elle devenue pénible et rebutante. La malédiction que Dieu prononça contre la terre, en disant que désormais elle ne produirait que des épines et des chardons, s'est étendue également jusqu'à notre misérable chair. Dans quelle terre, en effet, vit-on jamais autant d'épines et de chardons? Écoutez de quelle manière saint Paul les énumère. « Il est aisé, » dit-il, « de connaître « les œuvres de la chair, qui sont la fornication, « l'impureté, la luxure, l'idolâtrie, les empoison- « nements, les dissensions, les inimitiés, les « jalousies, les animosités les querelles, les divi- « sions, les hérésies, les envies, les meurtres, les

« ivrogneries, les débauches, et autres choses « semblables. » (Galat., v, 19-21.) Il appelle ces divers crimes « œuvres de la chair, » parce que c'est dans notre chair corrompue par le péché qu'ils prennent leur racine. Ce sont là les véritables épines et les véritables chardons, ou, pour mieux dire, la plus terrible malédiction que le péché ait attirée sur notre tête ; ce sont là les fruits que notre chair porte naturellement, et si nous voulons lui en faire porter d'autres, ce n'est qu'à force de bras, avec beaucoup de fatigue et de sueur que nous pouvons y réussir. D'elle-même, sans qu'il soit besoin d'aucune préparation, la terre que nous foulons produit des ronces, des épines et autres plantes stériles; mais pour produire des plantes utiles et salutaires, elle exige beaucoup de travail et de soin; il faut que le laboureur la creuse profondément, qu'il l'ensemence et qu'il ne la perde jamais de vue. C'est exactement ce qui se passe dans notre chair. Les épines des vices et des penchants déréglés y croissent naturellement; mais quant aux fleurs et aux fruits de vertu, nous n'en recueillons qu'avec beaucoup de labeur, de soin, de diligence, et à la condition que le ciel et la terre nous viennent en aide. Telle est la cause des difficultés que nous rencontrons dans la vertu, sans parler de la mauvaise habitude qui, chez quelques-uns, ajoute encore à la force de la nature corrompue.

§ II.

Comment la grâce nous donne les forces nécessaires pour accomplir la loi de Dieu.

Vous me direz peut-être : Mais s'il en est ainsi, par quel remède ces difficultés peuvent-elles être vaincues? Déjà saint Paul s'était posé cette question. Après avoir discouru au long, dans le chapitre septième de son Épître aux Romains, sur la malice et la révolte de notre chair, il s'écrie : « Malheureux homme que je suis! Qui me déli- « vrera de ce corps de mort? » A quoi il répond : « La grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Sei- « gneur. » (Rom., VII, 24, 25.) Jésus-Christ est venu en ce monde pour réformer notre nature, pour guérir nos plaies, pour être notre réparateur, notre Sauveur, notre médecin, notre soutien, et afin que ce que nous avions perdu par la faute d'Adam nous pussions le recouvrer par sa grâce; car si l'orgueil et la désobéissance du premier homme nous avaient attiré des malheurs, il est certain que l'humilité et l'obéissance de Jésus-Christ les ont entièrement réparés. Or tout cela est l'œuvre de la grâce, qui nous est communiquée en considération des mérites de sa Passion. En effet, la grâce réforme notre nature, elle rétablit en nous l'image de Dieu, elle revêt notre âme, elle l'orne et la rend agréable aux yeux du

Seigneur ; elle se sert des vertus et des habitudes auxquelles elle donne naissance, pour guérir nos maux, pour cicatriser nos blessures, pour éclairer notre entendement, enflammer notre volonté, ranimer notre faiblesse, endormir nos passions, réprimer nos mauvais penchants, mettre un frein à nos appétits déréglés, nous inspirer l'amour des choses spirituelles, le dégoût des choses charnelles, et c'est de cette manière qu'elle nous adoucit le joug de la loi du Seigneur. Car, de même que nos facultés, qui sont les instruments de l'âme, procèdent de son essence, de même les dons et les vertus du Saint-Esprit procèdent de l'essence de la grâce, qui est l'âme de la vie spirituelle, et en se répandant, en s'infusant dans nos facultés, ils nous changent si complétement, que, de faibles et impuissants que nous étions, nous devenons forts et capables des actes les plus héroïques. Voilà pourquoi les théologiens ont coutume de comparer ces vertus et ces habitudes célestes à la matière dont on oint l'essieu d'un chariot. Lorsque l'essieu est arrosé d'huile, disent-ils, les roues tournent facilement ; or il en est de même des facultés de notre âme, à peine l'onction du Saint-Esprit les a-t-elle pénétrées, que d'elles-mêmes elles se portent aux œuvres de vertu, tantôt plus, tantôt moins, mais toujours en proportion du degré de grâce qui nous est accordé.

C'est ainsi que la grâce nous aide à porter le

joug de la loi de Dieu, selon cette parole du Prophète : « Le joug sera réduit en poudre par la « vertu de l'huile » (Isaïe, x, 27) ; c'est-à-dire que le poids de la loi divine sera allégé par la vertu de la grâce, qui est figurée par cette huile. Le même Prophète dit encore : « Ceux qui espè- « rent dans le Seigneur trouveront des forces « toujours nouvelles ; ils courront sans se fatiguer, « ils marcheront sans se lasser. » (Id., XL, 31.) On voit bien là les effets de la grâce et comment elle donne des ailes à ceux qui s'élancent dans la carrière du bien. Cette expression : « ils trouveront des forces toujours nouvelles, » signifie évidemment qu'en recevant l'esprit et la grâce de Dieu, leurs forces, qui jusque-là n'étaient que des forces humaines, se changeront en forces divines, et qu'autant ils étaient ardents pour le mal et lâches pour le bien, autant ils se montreront ardents pour le bien et lâches pour le mal.

Le Seigneur, parlant par la bouche de Jérémie, avait annoncé qu'il viendrait un temps où il donnerait au monde une loi toute différente de la première, que cette loi il l'écrirait non plus sur des tables de pierre, mais dans les cœurs et jusque dans les entrailles des hommes, et qu'alors, instruits et éclairés par le Saint-Esprit, les hommes n'auraient plus d'autre désir que de se montrer fidèles observateurs de ses préceptes. Or, pouvait-il exprimer en termes plus clairs la nature de la

grâce, et l'utilité des vertus et des dons qui en procèdent?

Parmi ces dons et ces vertus, il y en a trois qui contribuent plus particulièrement à nous faciliter l'accomplissement de la loi de Dieu : ce sont la charité, la dévotion et la joie spirituelle. Et d'abord pour ce qui est de la charité, il est certain qu'elle rend le joug du Seigneur doux et son fardeau léger ; car, dit saint Augustin, « il n'y a rien de pénible pour celui qui aime, et les plus grandes fatigues lui sont agréables, ainsi que l'on peut s'en convaincre par l'exemple de ceux qui se livrent au plaisir de la pêche, qui chassent au filet ou qui poursuivent le gibier à travers les montagnes. » — « Quand on aime, dit saint Bernard, ou l'on ne sent point la peine, ou bien la peine devient un plaisir. » — « O bon Jésus, s'écrie ailleurs le même Saint, le temps que je consacre à vous servir dure tout au plus une heure ; que s'il va au delà, l'amour m'empêche de m'en apercevoir. » Cela est si vrai, qu'au témoignage de saint Basile, mieux vaut souffrir en aimant que de nager dans les délices avec le dégoût dans l'âme. Voilà pourquoi saint Bernard compare l'amour de Dieu aux roues d'un chariot. « Prenez un chariot sans roues, dit-il, à peine pourrez-vous le remuer de place ; mettez-y des roues, et bien que vous ajoutiez à son poids, il marchera sans qu'il vous en coûte de grands efforts. » Ainsi en est-il de l'amour de Dieu : l'a-

mour de Dieu est une grande charge, la plus lourde de toutes les charges ; pourtant il n'est rien qui nous rende plus légers. Les plumes ne laissent pas que d'avoir un certain poids, et pourtant c'est grâce aux plumes que les oiseaux fendent les airs.

J'ai dit que la dévotion nous facilite aussi l'accomplissement de la loi de Dieu ; ceci a besoin de beaucoup plus d'explication que ce qui précède. En effet, on peut n'avoir jamais ressenti l'amour de Dieu et en concevoir pourtant quelque idée par la connaissance que l'on a des autres amours ; mais pour la dévotion, qui est une vertu surnaturelle, une affection et un mouvement intérieur de l'Esprit-Saint, comment parviendra-t-on jamais à expliquer en quoi elle consiste à celui qui n'en a pas fait l'expérience ? Essayons néanmoins d'en dire tout ce qui nous sera possible.

Et d'abord on définit la dévotion une promptitude, une sorte de dégagement surnaturel que le Saint-Esprit produit lui-même dans l'âme du juste, et qui font que cette âme se porte immédiatement et sans délai à tout ce qui tient au service de Dieu. Alors, au lieu de cette lenteur, de cette paresse, qui faisaient, pour ainsi dire, le fond même de sa nature, elle acquiert par la vertu de l'Esprit-Saint une vigueur, une ardeur toute nouvelle, au point que lorsqu'elle accomplit ses devoirs ce n'est plus avec lâcheté, avec dégoût, avec

tristesse et à son cœur défendant, mais, au contraire, avec une aisance, une joie, une satisfaction et un contentement dont rien n'approche. C'est assez dire combien la dévotion est opposée à la paresse et à la tristesse spirituelles, et combien ses effets diffèrent des leurs.

Ajoutons encore que, de même que la foi est une vertu surnaturelle qui dispose notre entendement à croire fermement les vérités révélées (bien que ces vérités soient au-dessus de la raison); de même que la charité est une vertu qui dispose notre volonté à aimer Dieu par-dessus toutes choses, et à lui rapporter toutes choses aussi bien que nous-mêmes; ainsi la dévotion est une affection, un mouvement surnaturel qui dispose notre volonté à exécuter avec joie et promptitude tout ce qui regarde le service du Seigneur notre Dieu.

Supposez un voyageur mourant de faim et qui n'en peut plus de fatigue; si par bonheur il rencontre une auberge sur sa route, il y entre, il demande qu'on lui serve à manger, puis, après s'être reposé quelques instants, il lui semble que son âme vient reprendre possession de son corps; alors il se lève rempli de courage, et, sans plus s'inquiéter de la longueur du chemin, il s'adresse à ses compagnons, et d'un ton gai et décidé il leur dit : Partons. Or c'est là précisément ce qui arrive à celui qui possède la dévotion, la dévotion étant comme une sorte de réfection spirituelle qui

ranime son âme et lui donne les forces qui lui manquaient.

Voyez avec quel empressement une mère dont le fils chéri est étendu sur un lit de douleur, lui rend tous les services, même les plus pénibles; avec quel soin et quelle application un avare poursuit une affaire dont il espère tirer de grands profits, et, par ces exemples tirés de ce qui se passe journellement sous nos yeux, vous comprendrez de quelle nature est l'affection que le Saint-Esprit excite dans les âmes véritablement dévotes. Vous comprendrez comment ces âmes, poussées par un mouvement intérieur et divin, sont si empressées de plaire à Dieu que, non contentes d'accomplir avec fidélité ses préceptes, elles s'imposent de nouvelles charges, et vont même plus d'une fois jusqu'à désirer de répandre leur sang et de sacrifier leur vie pour son amour.

Telle est, mon frère, l'idée que nous pouvons nous faire de la dévotion : c'est une réfection intérieure de l'âme, une force et un secours spirituel, une rosée céleste, un souffle du Saint-Esprit, un reflet de la foi, une flamme allumée par la charité, un rayon de la lumière divine, d'où naît la bonne volonté. « Qu'est-ce que la dévotion, dit un saint Docteur, sinon un fontaine d'eau vive qui nous rafraîchit au milieu de nos exercices spirituels, un vin céleste qui réjouit notre cœur, un baume suave qui guérit les plaies de nos passions, une

nourriture qui entretient la vie de l'âme et la fait persévérer dans le bien, un langage spirituel à l'aide duquel nous nous entretenons avec Dieu, une manne tombée du ciel qui renferme en soi toute espèce de douceur, un rayon de miel enfin qui est l'ouvrage non pas d'animaux grossiers et dégoûtants, mais des abeilles spirituelles qui voltigent parmi les fleurs de la vie de Jésus-Christ? »

On voit par là combien la dévotion est un remède excellent pour guérir la plaie qui a envahi le genre humain tout entier. En effet, on peut comparer l'état de l'homme déchu par le péché à celui d'un malade dont le goût serait entièrement dépravé : de même que pour guérir ce malade il faudrait commencer par rectifier son appétit, l'amener à rechercher ce qui est bon et à rejeter ce qui est mauvais; de même, pour guérir nos âmes, il faut nécessairement obtenir qu'elles donnent la préférence aux choses spirituelles. Or c'est là précisément ce que fait la dévotion, puisqu'en nous inspirant l'amour de la vertu, elle nous dégoûte tout naturellement du péché.

Enfin une troisième chose qui nous aide à accomplir la loi de Dieu, c'est la joie spirituelle, cette affection qui, au dire de saint Thomas, naît de la dévotion, et que saint Paul compte parmi les fruits les plus précieux du Saint-Esprit. (Gal., v, 22.) Lorsque nous ressentons cette joie au fond du cœur, il n'y a plus rien qui nous fasse obstacle

dans la voie des commandements de Dieu, et nous pouvons dire avec le Prophète : « J'ai couru dans « la voie de vos commandements, quand vous « avez dilaté mon cœur. » (Ps. CXVIII, 32.) En effet, la joie dilate le cœur, tandis que la tristesse le resserre. Mais à quoi bon parler de l'observation des commandements, quand nous avons sous les yeux l'exemple des martyrs, qui se sont fait un jeu des plus atroces supplices? « C'est votre douceur, ô mon Dieu, s'écrie saint Augustin dans le vingt-deuxième chapitre de ses Soliloques, c'est votre douceur qui a rendu légères les pierres qui pleuvaient sur saint Étienne; c'est votre douceur qui a tempéré les brasiers sur lesquels saint Laurent était étendu; c'est à cause de votre douceur que « les Apôtres s'en al- « laient pleins de joie hors du Conseil, parce « qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour « l'amour de votre Nom. » (Act., V, 41.) C'est pour avoir goûté votre douceur que cette jeune Vierge, dont les actes sont parvenus jusqu'à nous, se dirigeait vers la prison avec autant de joie que si on l'eût conduite à un repas de noce. C'est sans doute aussi pour avoir goûté votre douceur que le Roi-Prophète laissait échapper ce cri : « Combien est « grande, Seigneur, l'abondance de votre dou- « ceur que vous tenez en réserve pour ceux qui « vous craignent » (Ps. XXX, 20); et qu'il nous convie ailleurs lui-même en ces termes : « Goûtez et

« voyez combien le Seigneur est doux. » (Ps. XXXIII, 9.)

C'est cette douceur qui nous fait mépriser les autres douceurs et fouler aux pieds tous les vains plaisirs du monde; car, comme dit saint Bernard : « lorsqu'une fois nous l'avons goûtée, la chair, c'est-à-dire le plaisir sensuel, perd aussitôt sa saveur, et ne nous inspire plus que de la répugnance. « Isaac étant né, Sara dit à Abraham : « Chassez cette servante et son fils; car le fils de « la servante ne sera point héritier avec mon fils. « Abraham écouta ceci avec peine » (Gen., XXI, 10); mais Dieu approuva la demande de Sara, et il fallut obéir. Quel est donc ce mystère? Comment se fait-il que ce même Ismaël, qui était si tendrement aimé avant la naissance d'Isaac, soit maintenant si dédaigné et repoussé avec tant de mépris? C'est que par Isaac, qui est le fils de la maîtresse, et dont le nom signifie Rire, il faut entendre la joie spirituelle, et par Ismaël, qui est le fils de l'esclave, c'est-à-dire de notre chair, la joie charnelle et sensuelle. Tant que nous n'avons pas goûté les joies spirituelles figurées par Isaac, nous attachons un très-grand prix aux joies charnelles, parce que nous n'en connaissons pas de meilleures; mais quand Dieu, dans sa bonté, veut bien ouvrir les yeux de notre âme, et lui faire goûter quelque peu de la manne céleste, à l'instant même nous sommes saisis d'horreur pour les plaisirs du

monde, nous renonçons à toutes les satisfactions charnelles et nous chassons le fils de l'esclave, c'est-à-dire la volupté, pour faire place à Isaac, qui est fils de la femme libre, c'est-à-dire à la joie de l'esprit. Il est facile de comprendre maintenant combien la joie spirituelle contribue tout à la fois à nous inspirer le mépris des plaisirs du monde et à nous faire courir avec rapidité dans la voie des commandements de Dieu.

Après les Sacrements, telles sont, mon frère, les quatre principales roues qui impriment le mouvement au char de la vertu; tels sont les principaux moyens dont la Providence s'est servie pour guérir les infirmités de notre nature, redresser ses appétits, nous faciliter le chemin du ciel et nous rendre doux et suave le joug de la loi de Dieu.

§ III.

Comment la prière est un puissant moyen pour obtenir la grâce, la charité, la dévotion et la joie spirituelle.

Vous me direz peut-être : Mais à quoi bon tous ces préambules, puisque vous vous êtes proposé de parler de la prière ? A cela je réponds que difficilement on trouverait quelque chose de mieux pour expliquer l'efficacité de celle-ci, et le besoin urgent que nous en avons. En effet, si, comme nous l'avons dit plus haut, la vertu offre tant de difficultés, si pour vaincre ces difficultés il nous

importe tant d'obtenir la grâce, la charité, la dévotion et la joie spirituelle, quelle idée ne nous ferons-nous pas de la puissance et de l'efficacité de la prière, en sachant que c'est par la prière que nous les obtiendrons ?

Et d'abord, pour ce qui concerne la grâce, il est certain que l'un des plus sûrs moyens de l'obtenir, c'est de la demander instamment à Celui qui seul peut la donner, parce que, comme dit l'Apôtre, « le Seigneur est riche pour tous ceux qui « l'invoquent. » (Rom., x, 12.) Or n'est-ce pas là le but spécial de la prière ? La prière n'est pas seulement méritoire comme toutes les œuvres de vertu que nous faisons en état de grâce, elle est de plus impétratoire, c'est-à-dire que son office étant de demander, sa récompense est d'obtenir, ainsi que le Sauveur nous l'assure lui-même : « Demandez, » dit-il, « et il vous sera donné ; « cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on « vous ouvrira ; car quiconque demande reçoit ; et « qui cherche trouve ; et l'on ouvrira à celui qui « frappe. » (Luc, xi, 9, 10.) Quoi de plus formel, de plus libéral, de plus consolant que cette promesse ? En effet, comme dit saint Jean Chrysostome, « le Seigneur ne refusera point son assistance à celui qui la réclame, puisqu'il nous invite tant à la réclamer : à l'entendre nous répéter sans cesse qu'il faut demander et demander encore, il est évident que son intention est de nous accorder ce que

nous lui demanderons. » Voilà pourquoi David s'écriait : « Qu'il soit béni le Seigneur, qui n'a point « rejeté ma prière et qui ne m'a pas refusé sa mi- « séricorde. » (Ps. LXV, 20.) « Soyez sûr, ajoute saint Augustin, que si Dieu ne rejette pas votre prière, il ne vous refusera pas non plus sa miséricorde, et puisqu'il vous inspire de vous adresser à lui, il saura bien satisfaire les vœux que vous aurez formés sous son inspiration. » Le Sauveur nous dit encore plus expressément ailleurs : « Si quel- « qu'un d'entre vous demande du pain à son père, « lui donnera-t-il une pierre ? Ou si un poisson, « lui donnera-t-il, au lieu du poisson, un serpent ? « Si donc, vous qui êtes mauvais, vous savez « donner à vos enfants des choses bonnes, com- « bien, à plus forte raison, votre Père céleste « donnera-t-il un esprit bon à ceux qui le lui « demanderont. » (Luc, XI, 11, 13.) On voit par là que le moyen d'obtenir l'esprit bon (c'est-à-dire le Saint-Esprit qui nous est communiqué par la grâce), c'est de le demander ; or ce moyen est tellement proportionné à sa fin que, dans son livre qu'il a intitulé des Dogmes de l'Église, saint Augustin a écrit les remarquables paroles que voici : « Nous sommes persuadé, dit-il, que personne ne se sauve à moins que Dieu ne l'appelle ; que même après avoir été appelé personne ne peut travailler efficacement à son salut, à moins que Dieu ne lui prête son aide, et que personne ne reçoit cette aide

à moins qu'il ne l'ait demandée lui-même par la prière. » En parlant de la sorte, le Saint n'ignorait pas qu'il existe d'autres moyens pour se procurer la grâce ; mais il tenait à nous faire comprendre que la prière est de tous le plus naturel et le plus en rapport avec la fin que nous nous proposons d'atteindre. En effet, la grâce étant un don de Dieu, la voie la plus expéditive pour l'obtenir, c'est de la demander en levant les yeux au ciel, et en disant avec le Prophète : « J'ai levé mes yeux vers les « montagnes d'où me viendra le secours. » (Ps. cxx, 1.)

La prière n'est pas seulement une demande que nous faisons à Dieu en vue d'obtenir ce qui nous est nécessaire, c'est encore une élévation de notre cœur vers lui, et en même temps qu'elle nous procure la grâce, elle nous procure aussi la charité. Ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, on arrive à l'amour de Dieu de deux manières : premièrement en s'appliquant à considérer ses perfections infinies et ses bienfaits sans nombre (ce qui ne peut manquer de le faire paraître aimable) ; secondement en lui adressant les plus vives et les plus ardentes supplications ; or, puisque dans la prière on médite et on prie tout à la fois, on élève son cœur à Dieu et on lui demande ses grâces, il est clair que la prière est le moyen le plus sûr pour obtenir la charité.

Ce n'est pas tout : si l'amour naît ordinairement

du commerce que l'on a avec une personne, et que la prière ne soit autre chose qu'un commerce avec Dieu, quoi de plus propre à exciter en nous l'amour de Dieu que d'être en commerce continuel, ou du moins en commerce très-fréquent avec lui? Si Dieu est lui-même une fournaise d'amour, et qu'en priant on s'approche de lui, n'est-il pas vrai que, plus on s'en approchera, plus on se sentira réchauffé et enflammé? Que dis-je? si le feu matériel dont nous nous servons, par cela seul qu'il est un noble élément, ne refuse jamais sa chaleur à personne, que ne fera point le Seigneur, lui qui de sa nature est incomparablement plus noble, plus bienveillant et plus communicatif? « Pour que l'homme soit quelque chose, dit saint Augustin, il faut nécessairement qu'il se rapproche de Celui qui l'a fait quelque chose; voilà pourquoi, selon qu'il se tient près de lui ou à distance, son esprit est dans la lumière ou dans les ténèbres; son cœur brûle ou bien se refroidit. » Enfin, s'il est vrai que la charité soit une sainte affection, un saint mouvement de la volonté, et que la volonté soit, comme tout le monde l'avoue, une puissance qui pour se mouvoir a besoin de certains actes de l'entendement, il est clair qu'elle ne pourra se mouvoir et s'échauffer qu'autant que la méditation lui viendra en aide; or c'est là justement l'effet que produit en nous la prière en tant qu'elle est une élévation de notre cœur à

Dieu, et dès lors il devient inutile d'insister davantage pour montrer qu'elle contribue à implanter en nous la charité.

La prière contribue encore à nous faire acquérir la dévotion, et cela d'autant plus efficacement qu'elle en est, pour ainsi dire, la source. Saint Thomas, traitant ce sujet, assigne deux causes à la dévotion : la première, extérieure à l'homme, qui n'est autre que le Saint-Esprit, auteur et principe de cette affection céleste, et la seconde, intérieure, qui consiste dans la méditation et la considération des choses divines. Cette méditation et cette considération sont, en effet, indispensables pour mouvoir la volonté qui, comme nous le disions tantôt, est une puissance aveugle et incapable d'agir lorsqu'elle n'est pas sous l'impulsion de l'entendement ; seulement elles ne suffisent pas par elles-mêmes, et c'est pourquoi nous disons, avec saint Thomas, que l'assistance du Saint-Esprit, qui ne fait jamais défaut aux hommes de bonne volonté, est nécessaire.

Maintenant, si vous désirez savoir pourquoi ce saint Docteur nous donne la dévotion comme un effet spécial du Saint-Esprit, alors que le Saint-Esprit est le principe de toutes les habitudes et de tous les actes des vertus infuses, je vous dirai que c'est à cause de l'excellence de la dévotion qui, étant le premier acte de la vertu de religion, offre un caractère frappant d'universalité. En effet, la

dévotion ne nous porte pas à tel ou tel acte en particulier, comme font les autres vertus, elle nous dispose à entreprendre promptement et sans délai tout ce qui se rapporte au service de Dieu; et, certes, pour cela l'intervention de l'Esprit-Saint est indispensable. Un exemple nous l'expliquera encore mieux : les théologiens enseignent avec raison que l'homme, réduit à ses propres forces, peut bien faire des actions qui, sans rien mériter pour le ciel, soient moralement bonnes; mais quant à aimer Dieu par-dessus toutes choses, c'est-à-dire à lui rapporter tout son être, toutes ses paroles, toutes ses actions, toutes ses pensées, à le préférer, en un mot, à tout ce qui existe, ils assurent que cela suppose une détermination si noble et si universelle, que Dieu seul est capable de l'inspirer. Or nous en disons autant de la dévotion : comme son effet naturel est de nous remplir d'ardeur, non pas pour telle bonne œuvre en particulier, mais généralement pour toutes les œuvres qui tendent au service de Dieu, c'est-à-dire pour toutes les œuvres de vertu, il est évident que ce résultat elle ne peut le produire qu'avec l'assistance du Saint-Esprit et par un mouvement spécial de sa grâce. Ainsi donc la dévotion, bien que ne consistant que dans un seul acte de vertu (qui est la vertu de religion), ne laisse pas d'être un stimulant qui nous porte à les embrasser toutes avec ardeur.

Voilà ce que le Saint-Esprit opère dans les âmes

qui s'appliquent à la prière ; plus d'une fois il leur arrive de commencer ce saint exercice avec un cœur lâche, tiède et rempli de dégoût pour le bien ; mais si elles persévèrent, si elles continuent de frapper humblement à la porte de la miséricorde divine, tout à coup elles se sentent tant de courage, tant de joie, tant d'ardeur pour la vertu, elles se trouvent tellement transformées, qu'elles ont de la peine à se reconnaître. Ce changement subit et inattendu tient vraiment du miracle, bien qu'on ne puisse pas l'appeler de ce nom, parce que de la part de Dieu il n'y a là rien que de très-ordinaire.

Quant à la joie spirituelle, comme la dévotion, elle n'a pas d'autre source que la prière. « J'in-« troduirai mon serviteur sur ma montagne « sainte, » dit le Seigneur dans Isaïe (LVI, 7), « je le remplirai de délices dans ma maison de « prière. » — « C'est dans la prière, en effet, ajoute saint Bernard, que nous buvons ce vin spirituel qui réjouit notre cœur ; c'est là que nous buvons ce vin du Saint-Esprit qui, en nous plongeant dans l'ivresse, nous fait oublier tous les plaisirs sensuels. » Disons, néanmoins, que toute espèce de prière ne suffit pas pour cela ; car, bien que la prière accompagnée de distractions involontaires soit méritoire et puisse nous obtenir beaucoup de grâces, il n'en est pas moins vrai que pour éprouver cette joie spirituelle, que saint Thomas ap-

pelle la réfection de l'âme et une céleste douceur, l'attention actuelle est absolument nécessaire.

§ IV.

Conclusion de ce qui précède appuyée sur l'exemple des saints.

Nous venons de voir comment la prière nous aide à obtenir la grâce, la charité, la dévotion et la joie spirituelle, c'est-à-dire tout ce qui peut contribuer à nous adoucir le joug de la loi de Dieu; et la conclusion à tirer, c'est que, si nous voulons entretenir nos forces et ne jamais nous relâcher dans l'observation des préceptes divins, il faut que désormais nous nous livrions avec ardeur à ce saint exercice. On cessera donc de s'étonner si, après avoir donné divers avis et tracé diverses règles de conduite dans le livre qui précède, nous avons cru devoir insister maintenant sur la prière. Ce n'était pas assez d'avoir montré la difficulté, il fallait indiquer les moyens de la vaincre. Voilà pourquoi l'Ecclésiastique (XXXV, 1) assure que « celui qui garde la loi multiplie ses « prières. » Connaissant par expérience combien la loi est difficile, et sachant que la prière lui sera d'un puissant secours, il s'applique également à l'une et à l'autre. « Que rien ne t'empêche de « prier toujours, » dit l'Ecclésiastique (XVIII, 22), « et ne cesse pas de t'avancer dans la justice « jusqu'à la mort, parce que la récompense de

« Dieu demeure éternellement. » Prier et s'avancer dans la justice sont mis ici sur la même ligne, attendu que sans la première de ces deux choses la seconde serait impossible ; d'où il suit que si la prière demeurait stérile et n'était pas accompagnée de bonnes œuvres, il ne faudrait plus la considérer comme telle, mais comme une véritable illusion du démon. En effet, le plus grand éloge que l'on puisse faire de la prière, c'est de dire qu'elle sert d'appui à la vertu et à toutes les bonnes œuvres ; ôtez-lui cet avantage, et vous la privez de son plus beau titre de gloire. « Que celui « qui invoque le nom du Seigneur s'éloigne de « l'iniquité, » dit l'Apôtre (II Tim., II, 19) ; qu'il ne se contente pas de ne point faire de mal, mais qu'il emploie toutes ses forces à faire autant de bien qu'il pourra, et de cette manière son oraison sera parfaite. — « De quel front, demande saint Augustin, oserez-vous rappeler à Dieu ses promesses, si vous refusez d'accomplir ses préceptes. Commencez par lui obéir, et vous reclamerez ensuite votre récompense ? » — « Celui qui prie sans discontinuer de pécher, dit saint Jean Chrysostome, ne prie pas, il déshonore Dieu, et voilà tout. »

Saint Augustin résume en trois mots tout ce que nous avons dit jusqu'ici. « La loi ordonne, la grâce exécute, et, moyennant la foi, la prière obtient ; » c'est-à-dire que ce n'est point la loi,

dont l'unique but est de nous tracer nos devoirs, qui nous donne la force de les accomplir, mais bien la grâce du Saint-Esprit, secondée en cela par les habitudes de vertu qu'elle produit; et que cette grâce, c'est la prière faite avec foi et confiance qui nous l'obtient. Le même Saint achève d'expliquer sa pensée en disant : « L'Esprit de grâce fait que nous avons la foi, et en priant, la foi fait que nous obtenons la grâce à l'aide de laquelle nous pouvons accomplir la loi. »

Telles sont les vertus et les principales propriétés de la prière, en tant du moins qu'elles se rapportent au sujet qui nous occupe; il en est d'autres sur lesquelles nous aurons occasion de revenir plus tard, pour le moment nous nous contenterons d'emprunter ce qui suit à Simon de Cassia. « La prière, dit-il, est une œuvre spirituelle qui s'accomplit dans un corps terrestre; c'est un regard de l'âme qui s'élève jusqu'à Dieu par la foi; c'est un aveu que l'âme fait de sa dépendance vis-à-vis de Dieu; c'est une voix qui frappe les oreilles de Dieu; c'est un cri suave qui part du cœur; c'est un temps d'arrêt pour les œuvres corporelles, un calme qui s'empare des sens, un oubli de soi-même et des créatures; c'est un port où l'esprit fatigué de courir çà et là trouve enfin le repos; c'est un mouvement spontané par lequel on se présente soi-même au tribunal du souverain Juge pour se juger et se condamner; c'est un

miroir dans lequel l'âme se contemple, une lampe qui éclaire les replis ténébreux de la conscience, une lumière invisible qui préside à des œuvres invisibles, une ombre qui tempère les ardeurs de la chair, une résignation et un abandon complet de tout son être entre les mains de Dieu, une entière conformité à sa volonté adorable. » La prière parfaite est tout cela à la fois, et elle est parfaite, comme dit un ancien Père du désert, quand celui qui prie ne sait pas même qu'il prie, oublieux qu'il est de lui-même et de tout ce qui n'est pas Dieu.

Il est facile de comprendre maintenant pourquoi les saints ont toujours tenu en grande estime un exercice aussi avantageux. Quelle était, en effet, l'occupation des Pères du désert, pendant que leurs mains tressaient des corbeilles, si ce n'est de vaquer à la prière? A quoi pensez-vous que furent employés les soixante-dix ans que saint Paul, le premier de tous, passa dans la solitude, loin de la vue des hommes, si ce n'est à la prière et à la contemplation, et cela la nuit comme le jour? Pourquoi saint Hilarion, se dérobant à des visites importunes, changeait-il, au rapport de saint Jérôme, jusqu'à dix fois de cellule, si ce n'est pour s'adonner plus librement aux jeûnes, au chant, à la lecture des psaumes et enfin à la prière? A quoi s'appliquaient tous ces saints religieux, ces bienheureux, ces solitaires ou anachorètes, comme

on les appelait, si ce n'est à faire les fonctions des anges sur la terre, c'est-à-dire à méditer et à contempler les choses de Dieu ? Que lisons-nous dans les livres de Judith, d'Esther, de Tobie, des Rois et des vaillants Machabées, si ce n'est le récit des plus grandes merveilles opérées par le secours de la prière? Dites-moi, n'est-ce pas dans la prière que Judith puisa le courage nécessaire pour entreprendre un dessein aussi hardi que celui de couper la tête à Holopherne? La ville qu'elle habitait était cernée de tous cotés par l'armée des Assyriens; les prêtres priaient, le peuple priait, les enfants eux-mêmes priaient. Judith pria d'abord dans le secret de sa maison; puis, sur le point de partir pour le camp des ennemis, elle recommanda qu'on ne cessât pas de prier pour elle. Arrivée au milieu d'eux, chaque nuit elle quittait sa tente pour aller prier; enfin, au moment de tirer le glaive, elle trouva dans la prière la force qui manquait à son bras, et elle vit tomber à ses pieds la tête du tyran.

Vous me direz peut-être que tous ces saints, et particulièrement ceux qui habitaient les déserts, n'ayant pas à s'occuper d'affaires, la prière leur était beaucoup plus facile qu'à vous. Pour détruire cette objection, je vous citerai l'exemple de notre Père saint Dominique, l'un des hommes dont la vie a été le plus agitée, et qui, au milieu des tracas continuels que lui suscitait le soin de ses frères, ne

laissa pas de s'élever à une contemplation qui ne le cédait en rien à celle des plus grands solitaires. Aussi est-ce avec raison que l'on peut dire de lui, avec le Sage, qu'il a été « comme l'olivier ver- « doyant, et comme un cyprès qui s'élève vers le « ciel. » (Eccli., L, 11.) A première vue il semble absurde de vouloir attribuer au même individu les propriétés de deux arbres, dont l'un, comme le cyprès, est élevé et stérile, et l'autre, comme l'olivier, est bas et chargé de fruits; mais, pour peu que l'on réfléchisse, on se convaincra que ces propriétés se rencontrent véritablement dans notre bienheureux Père. En effet, lorsque s'employant à la vie active on le voit s'efforcer de soulager son prochain, il n'y a pas d'exagération à dire qu'il répand l'huile de la miséricorde, tandis que par contre, lorsque emporté par l'amour qui dévore son cœur, on le voit se livrer aux exercices de la vie contemplative, le cyprès devient naturellement son emblème. C'est ainsi qu'il participe à la beauté de chacun de ces arbres, empruntant la fécondité de l'olivier en lui laissant sa bassesse, et s'élevant comme le cyprès sans avoir rien de commun avec sa nature stérile.

Il est bon que tout le monde sache maintenant combien de fois et de quelle manière ce Saint se mettait en prière. Cela intéressera surtout ceux qui se glorifient d'être du nombre de ses enfants, et le souvenir des exemples de celui qu'ils nomment

leur Père, ne pourra que leur être agréable. Or voici ce que saint Antoine en a écrit dans la troisième partie de ses Histoires.

« Bien que la vie de notre Père, dit-il, se passât dans une oraison continuelle, non content de réciter les heures canoniales, il avait recours à toute sorte de moyens extérieurs, afin de s'exciter à la dévotion. Tantôt il s'inclinait profondément devant l'autel, le considérant comme la figure de Jésus-Christ, et se souvenant de ces paroles : « La « prière de l'homme qui s'humilie pénètrera jus- « qu'au ciel. » (Eccli., xxxv, 21.) Aussi conseillait-il à ses frères de s'humilier profondément chaque fois qu'ils passaient devant l'image de Jésus crucifié et humilié pour nous. Tantôt il se prosternait la face contre terre, comme Jésus-Christ au jardin des Oliviers, et, pénétré de douleur et de confusion, il disait en lui-même : « O « Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur » (Luc, xviii, 13) ; ou bien il récitait ce verset du psaume : « Notre âme est abattue dans la pous- « sière, et notre ventre est comme collé à la terre. (Ps. xliv, 27.) Puis il exhortait ses frères à imiter les Mages qui, se prosternant à terre, adorèrent l'Enfant-Jésus, ajoutant qu'alors même qu'ils seraient sans péché, bien qu'il n'y ait « point d'homme qui « ne pèche (II Paralip., vi, 36), comme dit Salomon dans sa prière, ils ne devaient pas laisser pour cela de prier pour la conversion de leur prochain.

« Tantôt il se tenait debout, et, se frappant avec une chaîne de fer, il disait avec le Prophète : « Votre discipline m'a corrigé jusqu'à la fin, et « votre discipline m'instruira. » (Ps. XVII, 39.) Tantôt il multipliait ses génuflexions, à l'exemple du lépreux de l'Évangile qui, s'agenouillant devant le Sauveur, lui disait : « Seigneur, si vous voulez, « vous pouvez me guérir » (Luc, V, 12) ; ou bien à l'exemple de saint Étienne, qui, s'étant mis à genoux, priait pour ses ennemis, ainsi qu'il est rapporté dans les Actes des Apôtres. Alors on l'entendait s'écrier à haute voix : « Mes cris s'élèvent vers vous, Sei- « gneur : ô mon appui, ne vous taisez pas » (Ps. XXVII, 1), ou bien, se recueillant dans le silence, il demeurait longtemps insensible et tellement absorbé, que son esprit semblait avoir pénétré jusqu'au ciel. Revenu ensuite à lui-même, et ne se possédant plus de joie, il essuyait les larmes qui s'échappaient de ses yeux, et, sans rien perdre de sa gravité, il se levait pour recommencer ses génuflexions. Tantôt il se plaçait debout en face de l'autel, les mains levées et un peu étendues, à la façon d'un livre ouvert, et là, en présence de Dieu, avec une grande dévotion et un grand respect, il lisait et méditait les paroles divines, les ruminant doucement dans son cœur. Tantôt il se levait sur ses pieds, il tendait vers le ciel ses mains droites comme une flèche lancée en l'air, et l'on croit qu'en ces occasions il obtenait non-

seulement un accroissement de grâces pour lui-même, mais toutes les faveurs qu'il sollicitait pour son Ordre. Plus d'une fois ses frères l'entendirent prononcer ces paroles du psaume. « Exau-« cez, Seigneur, la voix de mes supplications, « lorsque je crie vers vous, et que je tends les « mains vers votre saint temple. » (Ps. XXVII, 2.) Tantôt, à l'issue des heures canoniales et après l'action de grâces qui se fait à la fin des repas, ce bienheureux Père, l'esprit encore tout embaumé des paroles qu'il venait de chanter ou d'entendre lire, se retirait dans sa cellule ou dans tout autre endroit solitaire; là, après avoir fait le signe de la croix, il ouvrait un livre, dont il parcourait les pages avec une dévotion admirable, comme si Dieu lui-même lui eût fait entendre sa voix, et il répétait ces paroles du Prophète : « J'écouterai « ce que dira le Seigneur. » (Ps. LXXXIV, 9.) C'était un admirable spectacle que de le voir occupé à ce saint exercice; parfois on eût dit qu'il s'entretenait avec une personne étrangère et qu'il lui parlait avec une très-grande attention; d'autres fois, qu'il écoutait en silence, ou bien qu'il souriait, qu'il pleurait, qu'il fixait ses yeux sur un point, puis qu'il les abaissait vers la terre. Alors, comme toujours, il passait de la lecture à la méditation, et de la méditation à la contemplation, et tel était le respect qu'il avait pour la parole de Dieu et les écrits des saints, que se trouvant seul et loin de

tout regard indiscret, il saluait le livre, le prenait entre ses mains et le baisait, principalement si c'était l'Évangile. Enfin une habitude qui lui était aussi très-familière, c'est, lorsqu'il était en voyage, de s'occuper sans cesse à prier et à méditer. Afin de jouir d'une plus grande liberté, il demandait, comme une faveur à ses compagnons, de prendre les devants ou bien de rester en arrière, leur alléguant pour excuse ces paroles du Prophète : « Je l'amènerai dans la solitude, et là je « parlerai à son cœur. » (Osée, II, 14.) Il n'était pas rare de le voir gesticuler comme pour chasser des mouches importunes, et se signer à différentes reprises ; les frères de son Ordre ont toujours cru que c'est dans cet exercice qu'il avait acquis l'intelligence des saintes Écritures. » Ici s'arrête le récit de saint Antoine.

Telle était la conduite de saint Dominique, tels sont les exercices auxquels il se livrait et les exemples qu'il nous a laissés. Je ne sais vraiment ce que je dois dire d'abord ou admirer le plus. Je suis ravi quand je considère l'extrême douceur que ce bienheureux Père ressentait dans la pratique continuelle de ces exercices, puisque ni le jour ni la nuit, ni en marchant ni en s'arrêtant, ni lorsqu'il se mettait à table, ni lorsqu'il achevait ses repas, il ne cessait jamais de s'entretenir avec Dieu. Je suis ravi quand j'aperçois cette variété qu'il sut mettre dans ses oraisons, tant pour se

préserver du dégoût en présence d'une nourriture qui revenait chaque jour, que pour exciter en soi l'appétit des choses spirituelles. Mais je suis ravi surtout en voyant l'habileté de ce vaillant capitaine, qui savait combattre également de la main gauche et de la main droite, et qui, tout en s'occupant à subvenir aux besoins de ses frères, entretenait un commerce non interrompu avec Dieu, sans que son zèle se démentît jamais ni d'un côté ni de l'autre. Il n'appartient qu'aux anges de se mêler des affaires des hommes, et de voir, de contempler Dieu en même temps : et cet ange de la terre, cet homme tout céleste avait les yeux tellement fixés en Dieu, que ni le gouvernement de son Ordre, ni l'étude des saintes lettres, ni les prédications, ni les confessions, ni les controverses avec les hérétiques, ni les voyages, ni les affaires de quelque nature qu'elles fussent, ne l'empêchèrent jamais de s'unir à lui. Que, si par hasard il s'en détournait quelques instants, à l'exemple de ces animaux mystérieux que vit le prophète Ézéchiel, il allait, et il revenait aussitôt comme un éclair resplendissant. On peut dire, en effet, qu'il était arrivé à ce degré de perfection où la vie active et la vie contemplative se confondent, et où, loin de se faire obstacle l'une à l'autre, elles s'entr'aident mutuellement. La pratique des bonnes œuvres rendait son oraison plus efficace, et la dévotion qu'il puisait dans la prière, faisait que chaque jour il se portait aux bonnes

œuvres avec plus de promptitude. Ce n'est pas tout : habitué qu'il était à consulter Dieu en toutes choses, la prière lui facilitait le gouvernement de son Ordre, et, quand il prêchait, ses paroles, inspirées par la dévotion la plus vive, étaient comme des tisons embrasés par l'amour divin.

Que celui qui veut imiter les saints et s'avancer dans la vertu s'applique donc à ce saint exercice ; la prière lui sera d'autant plus avantageuse que c'est par elle qu'il obtiendra la grâce, la charité, la dévotion, la joie spirituelle, en un mot, tout ce qui nous rend prompts et habiles dans le service de Dieu.

CHAPITRE II

De six conditions nécessaires pour que la prière soit efficace.

En général les théologiens s'accordent à dire que la valeur et le mérite de nos actions dépend moins de ce qu'elles sont en elles-mêmes que de la manière dont nous les faisons, et c'est pour cela, comme l'un d'eux l'a dit très-spirituellement, que Dieu ne récompense pas tant les verbes que les adverbes, c'est-à-dire qu'il ne tient pas tant compte de ce que nous faisons que de la charité et de la dévotion avec laquelle nous le faisons. Or ce qui est vrai de nos actions en général est

beaucoup plus vrai encore de la prière, qui, faute de réunir les conditions nécessaires, ne portera jamais que peu ou point de fruit. « Vous demandez, » dit saint Jacques (IV, 3), « et vous ne recevez « point, parce que vous demandez mal. » — « Chantez, » nous dit le prophète David ; « mais chantez avec sagesse » (Ps., XLVI, 7, 8); et c'est parce que les enfants de Zébédée manquaient de cette sagesse, que le Sauveur leur reprocha de ne point savoir ce qu'ils demandaient. Aussi saint Bernard assure que si nous avons besoin de beaucoup d'attention et de vigilance dans toutes nos actions, c'est surtout lorsqu'il s'agit de la prière que cette attention et cette vigilance sont indispensables.

En voici la raison : de même que pour être mangées certaines viandes, excellentes en elles-mêmes, demandent néanmoins des assaisonnements de diverses espèces ; ainsi pour être parfaite, la prière, qui par elle-même est une vertu très-louable, demande l'appui et le secours des autres vertus. Pour devenir méritoire il lui faut la charité ; pour obtenir ce qu'elle désire il lui faut la confiance ; elle est impossible si on n'y apporte quelque attention, et sans l'attention, comme nous le dirons dans le chapitre suivant, c'est en vain que l'on en attendrait la dévotion ou la joie spirituelle. Toutes ces vertus constituent la prière, et c'est en leur prêtant chacune quelque chose de la perfection qui lui est propre, qu'elles contri-

buent à la rendre parfaite. « La prière que n'accompagne pas la confiance, dit saint Bernard, est une prière incapable de s'élever aux cieux, parce que la crainte la retient et l'empêche, non-seulement de monter en haut, mais même de progresser en avant. La prière tiède ne s'élève pas davantage, privée qu'elle est de chaleur et de force. La prière téméraire et présomptueuse s'élève bien quelque peu ; mais elle ne tarde pas à descendre, parce qu'elle rencontre de la résistance, et tant s'en faut qu'elle mérite la grâce, que, par contre, elle devient criminelle. Il n'y a que la prière fidèle, humble et fervente qui pénètre les cieux, et celle-là n'en revient jamais les mains vides. » On voit par ce passage de saint Bernard combien la prière a besoin de s'étayer sur les autres vertus, ainsi que nous avons tâché de l'établir. Saint Hilaire n'est pas moins exprès sur ce point. « Dieu, dit-il, méprise la prière qui part d'un cœur léger, méfiant, vain, distrait par le souci des affaires, rempli de pensées et d'imaginations inutiles, stérile et vide de bonnes œuvres. » Mais si tous ces défauts peuvent se rencontrer dans la prière, il est clair que pour qu'elle soit pure et parfaite ce n'est pas trop de l'assistance et de la compagnie des autres vertus. Disons maintenant quelles sont les principales conditions qu'elle exige.

§ 1.

Première condition de la prière : que l'on doit prier en esprit et avec attention.

La première condition de la prière, c'est qu'elle soit faite en esprit et avec attention. « Lorsque tu « priés, » dit le Sauveur, « entre dans ta chambre, « et, la porte fermée, prie ton Père en secret. » (Matth., vi, 6.) Ce qui signifie qu'au moment de prier nous devons bannir de notre âme toutes les vaines pensées, tous les soucis terrestres, afin que nous puissions vaquer aux choses de Dieu dans le calme et le silence, en esprit et avec toute l'attention dont nous sommes capables. En effet, comme prier n'est pas autre chose que s'entretenir avec Dieu, et traiter avec lui des affaires les plus graves et les plus importantes qu'il y ait au monde, je veux dire celles qui regardent notre salut, il est évident qu'on ne saurait jamais y apporter trop d'attention et de respect : il est évident aussi que si, lorsqu'on débat les intérêts de la terre en présence d'un roi de la terre, on se croit tenu envers lui à la plus grande circonspection et aux plus grands égards, on doit s'y croire tenu bien davantage lorsqu'on débat les intérêts du ciel en présence même du Roi du ciel. Ceci nous explique pourquoi Salomon avait placé aux extrémités de l'Arche deux chérubins debout sur leurs pieds et

les ailes étendues ; il voulait montrer par là que le cœur de l'homme ne peut s'élever vers Dieu qu'à la condition d'être complétement dégagé des choses de la terre.

Mais l'attention ne suffit pas ; il faut aussi que l'on s'efforce de prier en esprit, c'est-à-dire avec un grand désir d'être exaucé, lorsque la chose que l'on demande regarde le service de Dieu. C'est ce que veut l'Apôtre lorsqu'il nous recommande de « prier en esprit en tout temps » (Eph., vi, 18) ; il se sert de cette expression « prier en esprit, » parce que prier en esprit c'est prier par un mouvement et un don tout particulier de l'Esprit-Saint, lequel, comme il le dit lui-même, « nous fait prier avec « des gémissements inénarrables. » (Rom., viii, 26.) Or une telle prière ne demeure jamais stérile, eu égard à la dignité du Saint-Esprit, qui l'inspire et l'embrase de ses feux. Aussi le Prophète assure que « le Seigneur a entendu le désir des pauvres » (Ps., ix, 38) ; et parlant de lui-même, il dit : « Sei- « gneur, j'ai crié vers vous, exaucez-moi. » (cxl, 1.) Sur quoi, saint Grégoire remarque que « moins on crie, moins on désire, et que plus on désire Dieu, plus on s'efforce de faire arriver ses cris jusqu'à ses oreilles. »

Cette première condition tient à l'essence même de la prière ; car la prière faite sans attention n'est plus une prière, mais une divagation d'esprit. « Celui-là prie peu, dit Cassien, qui ne

prie que pendant le temps qu'il reste à genoux, et celui-là ne prie pas du tout, qui, bien que restant à genoux, se distrait volontairement. » Saint Jean Chrysostome, s'élevant contre ceux qui prient de la sorte : « Vous n'entendez pas votre prière, leur dit-il, et vous voulez que Dieu l'entende ! Vous me dites que vous vous tenez respectueusement à genoux dans l'église : je le veux bien, mais votre esprit n'est pas là, votre cœur est au dehors ; votre corps est dans l'enceinte sacrée, mais votre esprit court le monde ; votre bouche s'ouvre pour parler avec Dieu, mais qui sait si au moment même votre cœur ne s'occupe point de ses usures et de ses injustices ? » La vérité est qu'une prière ainsi faite sans respect et sans attention offense Dieu au lieu d'attirer ses bénédictions et ses grâces ; car, comme dit le cardinal Cajétan, « bien que nous ne soyons pas obligés de toujours prier, c'est bien le moins quand nous prions, c'est-à-dire quand nous nous entretenons avec Dieu, que nous le fassions avec attention et avec respect, et si nous ne le faisons pas, assurément nous nous rendons coupables d'un péché au moins véniel. » A ce propos saint Basile, cité par saint Thomas, dit qu'en vain l'on espère obtenir la grâce de Dieu en la demandant froidement et sans réflexion aucune : prier de la sorte c'est s'exposer non-seulement à un refus certain, mais à l'indignation même du souverain Maître. Combien

de personnes, hélas ! qui prient et récitent leurs heures avec si peu d'attention et de respect, qu'à les voir on dirait plutôt qu'elles s'exercent à réciter les vers de Virgile que de supposer qu'elles s'adressent à Dieu et lui demandent des grâces. A coup sûr, pour peu qu'elles voulussent noter à qui et de quoi elles parlent, elles le feraient sur un autre ton et elles s'y prendraient d'une tout autre manière.

Hâtons-nous de dire que les distractions qui n'ont d'autre cause que la faiblesse de notre nature, toujours si rebelle à la raison, ne nous sont point imputables, et qu'il suffit de nous garder de toute négligence volontaire pour que notre prière produise ses fruits et soit véritablement méritoire aux yeux de Dieu. La prière, disent les théologiens, réunit trois avantages bien marqués : c'est une œuvre qui mérite et obtient la grâce en même temps qu'elle excite la dévotion. Pour ce qui est d'exciter la dévotion, comme celle-ci ne peut naître dans le cœur sans la considération et l'intelligence actuelle des choses de Dieu, il est clair que la prière exige de nous une attention actuelle ; mais il n'en est pas de même lorsqu'il est question de mériter ou d'obtenir la grâce, car alors il suffit de la bonne volonté et de l'intention que nous avions en commençant, et peu importe que nous ayons après des distractions, si ces distractions ne nous viennent pas par notre faute. Cette doctrine est bien propre à consoler les âmes humbles et

dévotes qui s'affligent outre mesure de se voir en butte à toutes sortes de pensées extravagantes, faute de réfléchir que c'est là le lot commun de la nature humaine, depuis qu'elle a été corrompue par le péché. « Ne vous découragez point, dit saint Jean Climaque, si pendant que vous êtes en prière l'ennemi se glisse furtivement à vos côtés et tâche de détourner votre attention. Consolez-vous, au contraire, si vous faites vos efforts pour retenir votre esprit, qui de lui-même est si prompt à s'égarer; il n'y a que les anges qui soient à l'abri de pareilles surprises. »

Quoi qu'il en soit, l'homme véritablement pieux n'en usera pas moins de tous les moyens pour chasser loin de son esprit les pensées vaines et importunes, et si elles viennent l'assaillir au moment de la prière, ce ne sera point faute d'avoir mis de l'ordre dans ses actions. « Pour cela, dit le vénérable Bède, il faut qu'il évite autant que possible de mal faire, de dire ou d'entendre des paroles légères, parce que les images et les figures des choses que nous voyons, que nous entendons ou que nous disons finissent par se fixer dans notre cœur comme à leur place naturelle et au lieu d'où elles sont sorties. Et, ajoute-t-il, de même que les animaux immondes courent se précipiter dans les mares et dans les bourbiers, tandis que les colombes recherchent le courant des ondes pures; ainsi les pensées déshonnêtes se font jour

dans les cœurs corrompus, tandis que les pensées nobles et délicates ont une préférence marquée pour les âmes d'élite. »

§ II.

Seconde condition de la prière : que l'on doit prier avec humilité.

La seconde condition de la prière est l'humilité. « La prière de l'homme qui s'humilie, » dit l'Ecclésiastique (xxxv, 21), « pénètrera jusqu'au « ciel, et il ne s'éloignera point jusqu'à ce que le « Très-Haut le regarde. » Celui qui prie en s'humiliant reconnaît la pauvreté et le dénûment extrême, ou, pour mieux dire, l'abîme incommensurable de misères dans lequel l'homme est tombé par le péché, sans compter celles que sa méchanceté et sa malice y ont ajoutées ensuite. L'homme en péchant est devenu semblable à ce malheureux voyageur qui, sur la route de « Jérusalem à Jéricho, « tomba entre les mains de voleurs, lesquels, « l'ayant dépouillé et couvert de plaies, s'en « allèrent le laissant demi-mort. » (Luc., x, 30.) Il a été dépouillé de tous les biens de la grâce et frappé dans tous les biens de la nature. Depuis lors, son intelligence est obscurcie, sa volonté chancelante, son libre arbitre sans énergie, sa mémoire confuse, son imagination déréglée, son appétit rebelle ; ses sens cherchent continuellement à se répandre au dehors, et sa chair corrom-

pue se distingue par un penchant naturel pour le vice. Autant le mal lui est aisé et facile, autant le bien lui inspire de la répugnance et du dégoût, et s'il a tout pouvoir pour se perdre, il est sans force et sans moyens pour se sauver. Dites-moi, qu'attendriez-vous d'un petit enfant qui, emporté par un cheval fougueux sur un chemin bordé de précipices, n'aurait en mains que des rênes prêtes à se rompre? Voilà bien l'image de l'homme qui a perdu la grâce ; son appétit est comme un cheval furieux qui a pris le mors aux dents, et au milieu des abîmes qui l'environnent de toutes parts, la raison qui devrait le guider, le libre arbitre qui devrait le dompter, sont aussi impuissants l'un que l'autre. Hélas! peut-on concevoir un plus grand danger, une plus grande pauvreté, une plus grande misère !

Enfin l'homme se trouve réduit à un tel degré de faiblesse, que de lui-même il est incapable de dire une seule parole, de former un seul propos, de concevoir une seule pensée, un seul désir qui soit agréable à Dieu. C'est au point qu'étant tombé dans le péché, il ne se relèvera jamais, si Dieu ne le relève, et qu'une fois relevé il ne commencera, il n'achèvera jamais une bonne œuvre sans le secours d'une nouvelle grâce. A en juger par les remèdes dont elle a besoin, il est donc clair que sa nature a été profondément blessée, et qu'on peut la comparer à une vieille maison dont les murs

menacent ruine de toutes parts, et qui ne se tient debout que parce qu'on a grand soin de l'étayer. Or, je vous le demande, dans un pareil état de faiblesse, croyez-vous qu'il puisse faire autrement que de s'écrier avec le Prophète : « Sauvez-moi, « Seigneur, les eaux ont pénétré jusqu'au fond de « mon âme, je suis plongé dans la vase de l'abîme, « et elle fuit sous mes pieds? » (Ps. LXVIII, 1, 2.) Que si après cela il se souvient des péchés qu'il a commis, des maux dont ces péchés ont été la cause, des vices qu'il a contractés en se laissant entraîner par les mauvais exemples, n'est-il pas vrai qu'il s'écriera encore avec le même Prophète : « Sauvez-moi, mon Dieu, parce qu'il n'y a point « de juste sur la terre, parce que les vérités ont « été altérées par les enfants des hommes? » (Ps. XI, 1.)

La connaissance que l'homme a de sa misère le force en quelque sorte de prier avec humilité : s'il se voit pauvre, faible, coupable, captif, malade, n'est-ce pas qu'il se sentira obligé de demander l'aumône, de demander des forces, un abri pour se mettre à couvert, le pardon de ses fautes, la liberté, ou bien la guérison. Plus il aura conscience de sa détresse, plus il aura hâte de recourir à Dieu et d'implorer sa miséricorde. Semblable au mendiant qui depuis le matin jusqu'au soir ne cesse de demander, dont la vie entière se passe à demander, il priera, il s'effor-

cera de toucher le cœur de Dieu avec d'autant plus de persévérance que son humilité lui découvrira mieux l'excès de sa misère en même temps que l'immensité de ses besoins ; mais, pour que cette conviction s'établisse dans son esprit, il faut que, s'aidant tout à la fois et de ce qu'il lit dans les livres et de ce qu'il a appris par sa propre expérience, il se tienne assuré de son néant, ni plus ni moins que s'il le voyait de ses yeux et qu'il le touchât de ses mains.

Et notez que ce n'est pas seulement la pensée de notre misère qui doit nous humilier lorsque nous allons nous entretenir avec Dieu, mais aussi la pensée de son infinie grandeur. « S'il est vrai, dit saint Bernard, et comment en douterions-nous? que « mille millions le servent, que dix « mille millions se tiennent en sa présence » (Dan., VII, 10), avec quelle crainte, quel respect, quelle révérence, une pauvre grenouille se risquera-t-elle à sortir de sa lagune pour paraître devant une si haute Majesté ? » C'est ainsi que pria le Publicain de l'Évangile, qui n'osait pas même lever les yeux au ciel ; et c'est pour cela qu'il fut exaucé. C'est ainsi qu'Achab s'humilia, et c'est en s'humiliant que, malgré son impiété et son idolâtrie, il obtint ce qu'il n'avait aucun droit d'espérer. C'est ainsi, le dirai-je? que le Fils de Dieu pria au jardin des Oliviers, lorsque, s'adressant à son Père, il se prosterna la face contre terre, et

voulut montrer par là l'humilité de son âme. Mais si l'innocence, la majesté même s'est humiliée à ce point en parlant à Dieu, jusqu'à quelles profondeurs ne devra point descendre l'homme, qui est le réceptacle de tous les vices et de toutes les bassesses?

§ III.

Troisième condition de la prière : que l'on doit prier avec foi et confiance.

Après l'humilité, viennent tout naturellement la foi et la confiance, qui sont la troisième condition de la prière. L'humilité nous enseigne que nous ne devons pas nous confier en nous-mêmes, et la foi, que nous devons nous confier en Dieu. L'humilité nous empêche de chercher le remède là où il n'est pas, et la foi nous conduit là où il se trouve réellement. Voilà pourquoi l'apôtre saint Jacques (I, 6) nous exhorte à prier « avec foi et « sans aucun doute, » parce que, faute de cela, nous n'obtiendrons pas ce que nous demandons; et le Sauveur, insistant lui-même sur ce point, nous dit : « Tout ce que vous demanderez dans la « prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous ar- « rivera. » (Marc, XX, 24.) Certes, il me semble qu'il n'en faut pas davantage pour montrer comment le succès de la prière dépend de la confiance et de la foi. Après cela, on aura pas de peine à comprendre ce que j'ai dit plus haut, à savoir que la charité

rend la prière méritoire, mais que c'est la confiance qui la rend efficace ; en d'autres termes, que par la prière nous acquérons d'autant plus de mérites que nous avons plus de charité, et nous obtenons d'autant plus de grâces que nous avons plus de confiance. « Plus, dit saint Cyprien dans son Épître à Donat, plus le vase de la foi que nous portons est large et profond, et plus abondante sera l'eau que nous puiserons à la fontaine de la miséricorde divine. » L'Évangile nous en fournit trois preuves remarquables. Le Prince de la synagogue crut que si le Sauveur venait dans sa maison, et imposait les mains à sa fille, il la guérirait; le Sauveur se rendit à ses désirs, et la guérit. La Femme qui était affligée d'une perte de sang, alla plus loin; elle crut que si seulement elle touchait le vêtement du Sauveur, elle serait guérie, et, selon qu'elle avait cru, il lui fut fait. Mais le Centurion alla plus loin encore; il crut qu'il suffirait que le Sauveur dît une parole pour que son serviteur fût guéri, et selon qu'il avait cru, il lui fut fait de même. D'où il suit évidemment que l'efficacité de la prière est toujours subordonnée à la foi.

Mais, me direz-vous, comment pourrai-je avoir cette foi et cette confiance, moi qui jusqu'à cette heure ai si peu fait pour Dieu? A cela je réponds que votre confiance doit se baser non pas sur ce ce que vous avez fait, mais sur les mérites de Jésus-Christ, et sur la bonté et la miséricorde

infinies de Dieu ; et si vous me demandez quelle est l'étendue de cette bonté et de cette miséricorde, je vous dirai qu'elle n'a d'autres bornes que la substance divine elle-même ; car, ainsi que s'exprime le Sage, « sa miséricorde est en lui comme « sa puissance. » (Eccli., II, 23.) Par cela seul qu'il est infiniment grand, il est infiniment miséricordieux, et par cela seul qu'il a des richesses infinies à distribuer, sa libéralité doit être infinie. S'il en était autrement, si, possédant des biens infinis, il n'avait ni la volonté ni le désir de les communiquer, ce serait une imperfection manifeste, et il faudrait en conclure qu'il est en contradiction avec lui-même.

Bien qu'en Dieu les perfections, ne formant qu'un seul tout, soient par conséquent toutes égales, il n'en est pas moins vrai que la miséricorde est celle qui éclate le plus dans ses œuvres ; il a fait de grandes choses, il a opéré de nombreuses merveilles, pour manifester ses autres perfections et ses autres vertus ; mais quand il s'est agi de manifester sa bonté et sa miséricorde, il s'est véritablement surpassé lui-même. Afin de montrer l'immensité de sa puissance et de sa sagesse, il a créé le monde ; afin de montrer la rigueur de sa justice, il l'a englouti sous les eaux du déluge ; mais, afin de montrer toute l'étendue de sa miséricorde, il est mort, il a répandu pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang. Or

n'est-ce pas quelque chose de plus admirable qu'un Dieu meure que si des hommes meurent, qu'un Dieu meure pour le monde que si Dieu crée le monde? Voilà pourquoi, lorsque Moïse vit la gloire de Dieu sur la montagne, oubliant, pour ainsi dire, toutes les perfections et toutes les merveilles qui venaient de lui être révélées, il s'écria : « Le Seigneur est un Dieu miséricordieux et clé-« ment, patient, riche en miséricorde, qui efface « l'iniquité, le crime et le péché, et devant qui « nul n'est innocent par lui-même. » (Exod., XXXIV, 6, 7.) Voilà pourquoi, dans sa liturgie, l'Église, s'adressant à Dieu, lui dit : « Seigneur, dont le propre est d'avoir pitié et de pardonner, » non pas que Dieu n'ait pas en propre d'autres perfections et d'autres vertus, mais parce que « avoir pitié et pardonner » sont les œuvres de sa bonté et de sa miséricorde, c'est-à-dire la chose qui lui tient le plus à cœur, aux louanges de laquelle il est le plus sensible, et qui en définitive fait le mieux ressortir sa puissance et sa gloire, puisqu'on ne peut être parfaitement miséricordieux qu'à la condition d'être exempt de toute misère.

Lors donc que vous vous approcherez du Seigneur pour lui demander pardon et miséricorde, gardez-vous de craindre ou de vous décourager en pensant que vous allez l'importuner et l'obliger à faire quelque chose qui répugne à son honneur ou à sa nature ; soyez persuadé, au contraire,

que vous allez lui fournir l'occasion d'agir d'une manière honorable, glorieuse, en rapport avec les sentiments de son cœur, et qui lui vaudra d'éternelles louanges ; car il est bien plus naturel à cette Bonté souveraine de faire du bien à ses créatures qu'au soleil d'éclairer, au feu de brûler, à la neige de refroidir les corps qui l'environnent.

Ne vous imaginez pas non plus que Dieu puisse éprouver de l'humeur. Les hommes se fâchent quand on les importune, parce qu'en donnant ils perdent ce qu'ils donnent ; mais Dieu ne perdant jamais rien de ce qu'il donne, on peut toujours lui demander sans jamais l'importuner. « Vous vous tromperiez fort, dit saint Augustin, si vous alliez croire, parce que vous gagnez en recevant, que Dieu perd en donnant. Votre estomac a beau être vide, et votre gosier desséché, il y aura toujours assez d'eau à la fontaine pour étancher votre soif, et cette eau ne tarira jamais. »

La seconde chose sur laquelle doive reposer notre confiance, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce sont les mérites de Jésus-Christ, notre Sauveur, notre Rédempteur, notre avocat, notre médiateur, notre roi, notre grand prêtre et notre sacrifice ; « car nul autre nom n'a été donné sous « le ciel aux hommes, par lequel nous devions « être sauvés. » (Act., iv, 12.) De même que Dieu a voulu qu'il n'y eût qu'un soleil dans le monde, afin que tous les autres astres fussent éclairés par

la lumière dont il est le foyer ; ainsi a-t-il voulu qu'il n'y eût qu'un seul sanctificateur dans le monde, afin que les vrais saints fussent sanctifiés par lui. Or c'est en son nom qu'il nous recommande si souvent dans l'Évangile de nous adresser au Père céleste, nous assurant que tout ce que nous lui demanderons de cette manière, il nous l'accordera. Que dis-je? il nous a même dicté les termes dont nous devrions nous servir, et chaque fois que nous récitons l'Oraison dominicale, nous pouvons dire au Père que c'est son Fils qui nous envoie, et qu'en preuve voici les paroles mêmes qu'il nous a enseignées, et qu'il doit bien reconnaître. Au moment d'être conduite au bûcher, comme étant une femme de mauvaise vie, Thamar envoya à son beau-père les gages que lui avait laissés celui de qui elle avait conçu, et cela suffit pour la justifier et l'arracher à la mort. Demandons pareillement au Père éternel de vouloir bien se rappeler de qui sont les paroles que nous lui adressons, quel est celui qui nous envoie vers lui, et la sentence de notre condamnation sera révoquée, et nous obtiendrons ce que de nous-mêmes nous serions incapables de mériter jamais.

Jésus-Christ est donc le temple vivant du vrai Salomon, l'autel où toutes les supplications que l'on offre à Dieu sont toujours agréées. « Ils m'of-« friront, » dit le Seigneur par la bouche de son Prophète, « des sacrifices de justice, et le

« sacrifice de Jérusalem, le sacrifice offert sur « mon autel, me sera agréable. » (Malac., III, 3, 4.) Or qu'est-ce que cet autel, sinon l'humanité sacrée de Jésus-Christ ? Ceci nous explique pourquoi Dieu n'en a jamais souffert d'autre dans la Judée, et par conséquent par toute la terre; il ne pouvait y avoir, en effet, qu'un sacrifice, un autel, un prêtre, en qui et par qui nos prières et nos sacrifices lui fussent agréables, et ce sacrifice, cet autel, ce prêtre, nous les trouvons réunis en Jésus-Christ.

Mais, mon frère, pour que vous appreniez à mieux connaître et à mieux apprécier ce trésor, à exciter en vous de plus vifs sentiments de reconnaissance envers Dieu, permettez-moi de vous citer un exemple : Il n'y a pas longtemps qu'un homme de bien, voulant obtenir du roi une faveur, lui adressa une pétition dans laquelle, après avoir énuméré et amplifié les emplois que son père avait occupés, les voyages qu'à différentes époques il avait entrepris par son ordre, il demandait la récompense de ses services avec autant d'instance que s'il les eût rendus lui-même. Eh bien ! voilà dans quelle position nous nous trouvons vis-à-vis de Dieu, voilà de quelle manière nous devons traiter avec lui. En effet, tous ceux qui sont en état de grâce sont les enfants adoptifs de Jésus-Christ. Jésus-Christ est « notre Père,» comme l'appelle Isaïe (LXIII, 16); « il est notre second

« Adam, » comme l'appelle saint Paul. (I Cor., XV, 45.) Et par conséquent nous sommes ses héritiers, autant d'après les règles du droit commun qu'en vertu du testament qu'il fit la veille de sa mort, et qu'il confirma ensuite, non par le sang des boucs, mais avec son propre sang, « qui, » disait-il, « devait être répandu pour nous. » (Luc, XXII, 20.) Il suit de là que nous avons le droit de réclamer en toute sûreté et confiance la récompense de ses travaux, d'autant plus que dans tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, tout ce qu'il a enduré dans le monde, il n'a pas agi pour lui-même, mais pour nous. C'est pour nous qu'il s'est incarné, qu'il est né, qu'il a travaillé, qu'il a jeûné, entrepris des voyages, sué, souffert et enduré la mort. C'est là ce qu'il nous a laissé en héritage par son Testament, n'en ayant besoin ni pour payer ses dettes, puisqu'il était innocent, ni pour acquérir la grâce et la gloire, puisqu'il était Dieu. Mais si pour s'être revêtu de vêtements qui ne lui appartenaient pas, le patriarche Jacob obtint la bénédiction qui, de droit, revenait à son frère aîné, comment en succédant, malgré notre indignité, aux droits du Fils unique de Dieu, n'obtiendrions-nous pas la grâce qui lui est due à tant de titres ?

Tels sont, mon frère, les fondements de la confiance du chrétien, indépendamment de l'appui et du secours que Dieu promet à ceux qui recourent

à lui, ainsi qu'il ressort du témoignage des saintes Écritures. Il faut donc qu'animés de cette confiance, nous remettions le soin de toutes nos affaires entre les mains du Seigneur, et qu'après avoir essayé des moyens que sa providence et sa miséricorde ont mis en notre pouvoir, nous demeurions calmes et satisfaits. Quand, nous reposant ainsi sur sa bonté, nous aurons paru devant lui et nous lui aurons offert nos supplications, croyons que tout ira pour le mieux, et s'il est des choses que nous ne comprenions pas, n'en restons pas moins persuadés que sa miséricorde, pas plus que sa parole, ne saurait jamais nous faire défaut.

§ IV.

Quatrième condition de la prière : que pour prier il faut que la foi soit accompagnée de bonnes œuvres et notre vie exempte de péché.

Il ne suffit pas que nous priions avec foi, il faut encore que notre foi soit accompagnée de bonnes œuvres, et qu'en même temps nous n'ayons aucun péché mortel sur la conscience ; car, bien que Dieu, dans son ineffable miséricorde, consente quelquefois à ouïr les pécheurs, non parce qu'ils le méritent, mais parce qu'il est bon, rien n'est plus vrai néanmoins que cette parole de l'aveugle-né, de l'Évangile : « Nous savons que Dieu n'é-« coute point les pécheurs ; mais si quelqu'un

« honore Dieu et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il « écoute. » (Jean, IX, 31.) Telle est la loi générale promulguée partout dans les saintes Écritures. « Mes bien-aimés, » dit saint Jean dans sa première Épître (III, 21, 22), « si notre cœur ne nous « condamne point, nous avons confiance en Dieu. « Et tout ce que nous demanderons, nous le rece- « vrons de lui, parce que nous gardons ses com- « mandements. » — « Je veux, » dit saint Paul, « que les hommes prient en tout lieu, élevant des « mains pures, sans colère et sans contention. » (I Tim., II, 8.) Saint Pierre recommande aux maris « de vivre sagement avec leurs femmes, « les honorant comme un vase plus fragile, afin « que leurs prières n'aient point d'empêche- « ments » (I Pierre, III, 7); car, dans le cas où leur cœur serait inquiet et agité par les passions, ils ne pourraient en aucune façon s'entretenir avec Dieu. « Si j'approuve l'iniquité dans mon cœur, » dit David, « le Seigneur n'exaucera point ma « prière. » (Ps. LXV, 18.) Mais rien n'approche de ce que le Seigneur lui-même fait entendre par la bouche de son Prophète : « Lorsque vous tendrez « les mains vers moi, » dit-il, « je détournerai les « yeux ; vous redoublerez vos prières, et je n'é- « couterai point, car vos mains sont pleines de « sang. Lavez-vous, purifiez-vous, faites dispa- « raître de devant mes yeux la malice de vos « pensées, cessez de commettre l'injustice. Ap-

« prenez à faire le bien, aimez la justice, relevez « l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la « veuve, et venez et accusez-moi » (Is., I, 15-18); c'est-à-dire, quand vous aurez accompli tout cela, exhalez vos plaintes contre moi, si je n'exauce point vos prières. Voyez quelle pureté de vie et quelles œuvres demande la prière. Nous lisons que sous l'ancienne loi Dieu avait ordonné que le grand prêtre n'entrât jamais dans le sanctuaire pour prier sans avoir sur le front une plaque d'or portant cette inscription : « La sainteté est au « Seigneur » (Exod., XXVIII, 36), et sur la poitrine le rational avec cette autre inscription : « Doctrine et vérité. » (Ibid., 30.) Dieu voulait marquer par là que la sainteté, la doctrine et la vérité sont les conditions essentielles de la prière, et que sans elles la prière est nulle et n'obtient aucun résultat. Lorsque le prophète Élisée enjoignit à Joas de décocher une flèche, en signe de la victoire qu'il devait remporter sur le roi de Syrie, Joas ayant mis les mains sur l'arc, Élisée mit ses mains sur les siennes, et la flèche partit. Or cela doit nous faire comprendre que deux sortes de mains doivent concourir à toutes nos bonnes œuvres : celles de Dieu et les nôtres; que pendant que les nôtres agissent, celles de Dieu doivent les soutenir, et que le meilleur moyen d'obtenir que Dieu les soutienne, c'est, en même temps que nous le prions, de travailler de concert avec lui.

Bien que toutes les bonnes œuvres contribuent naturellement au succès de la prière, il en est deux pourtant que je ne puis me dispenser de signaler : ce sont le jeûne et l'aumône, que j'appellerai volontiers les ailes à l'aide desquelles la prière prend son essor vers le ciel. C'est une règle établie par Dieu que la mesure dont nous aurons usé pour les autres, on en usera pour nous, et d'après cette règle, en usant de miséricorde envers notre prochain, nous nous rendons dignes de la miséricorde de Dieu. Mais c'est dans un autre sens que le jeûne vient au secours de la prière ; d'abord, en ne donnant au corps que la nourriture strictement nécessaire, il le rend plus léger et plus apte à s'élever vers le ciel, et de plus, en châtiant la chair et en l'empêchant de se révolter contre l'esprit, il est cause que l'homme, aidé de la grâce, n'a pas plutôt commencé à faire ce qui dépend de lui, que Dieu est, pour ainsi dire, obligé d'en faire autant. Ajoutez à cela que celui qui cherche Dieu en maltraitant son corps et en foulant aux pieds l'amour-propre, fait assez preuve de sincérité, et que par conséquent il ne peut manquer de trouver ce qu'il cherche. Mais comme nous avons déjà parlé longuement du jeûne, de l'aumône et de la prière, en tant que parties de la Satisfaction, nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet.

§ V.

Cinquième condition de la prière : ce qu'il faut demander en priant.

La cinquième condition regarde l'objet même de la prière, c'est-à-dire les choses que nous devons demander à Dieu. Pour peu que l'on veuille réfléchir à la puissance de Celui auquel on s'adresse dans la prière, on n'aura pas de peine à comprendre qu'à un Seigneur si grand et si désireux de notre bonheur, il faut nécessairement demander de grands biens, c'est-à-dire des biens spirituels et éternels; d'autant plus que tous ceux que l'on pourrait demander pour cette vie ne sont rien, puisque la vie elle-même n'est rien. On me dira peut-être que cette dernière espèce de biens ne laisse pas de contribuer quelquefois à notre avantage spirituel : j'avoue que dans ce cas ils ont quelque valeur, et qu'on peut les demander à Dieu avec modération; mais il faut qu'on s'en remette entièrement à son bon plaisir, parce qu'il sait mieux que nous ce qui nous convient, qu'il peut arriver que ce que nous jugeons excellent il le trouve nuisible, et qu'alors, au lieu de nous traiter avec rigueur en se rendant à nos vœux, il préfère user de miséricorde et se montrer dur envers nous. « C'est un effet de la miséricorde de Dieu, dit saint Augustin, que l'homme n'obtienne pas les faveurs qui lui seraient nui-

sibles lorsqu'il en sollicite de semblables. Ce qu'il y a à craindre, c'est que Dieu, qui les lui refuserait dans sa bonté, ne les lui accorde dans sa colère. » — « Dieu, dit-il encore, exauce miséricordieusement ou repousse miséricordieusement la prière de celui qui demande les biens de ce monde, parce que le médecin sait bien mieux ce qui convient au malade que le malade lui-même. »

Donc toutes les fois que nous demanderons à Dieu quelque chose qui touche à nos intérêts temporels, demandons-le sous condition, et en nous en rapportant pleinement à sa bonté et à sa providence paternelle ; demandons, au contraire, sans condition, le pardon de nos péchés, le ferme propos de ne plus les commettre, la charité, l'humilité, la chasteté, la patience, l'obéissance, la victoire sur nous-mêmes, toutes les vertus, en un mot, dont nous pouvons avoir besoin. Demandons-lui surtout la grâce de bien prier et la vertu d'oraison, que lui seul peut donner ; car, comme dit saint Grégoire, « plus les justes s'approchent de Dieu, plus ils se sentent inspirés de demander ce qui lui est agréable. D'un côté Dieu leur fournit de l'eau en abondance, et de l'autre il aiguillonne leur soif. » Prions pour les membres des divers états qui composent l'Église, pour nos parents, pour nos amis, pour les personnes qui nous sont recommandées, pour nos bienfaiteurs, pour les pauvres,

les malades, les prisonniers, pour tous ceux qui sont dans quelque nécessité. Prions pour les infidèles, les hérétiques, les mauvais chrétiens, pour les vivants et pour les morts, et nos prières seront d'autant plus agréables à Dieu, qu'ayant créé et racheté les hommes, il est charmé de voir que l'on s'intéresse à leur salut. « Celui, dit saint Grégoire, qui prie Dieu pour ses frères le fait à son profit ; plus il prie dévotement, plus il mérite d'être exaucé quand il priera pour lui-même. » — « Si la nécessité, dit saint Jean Chrysostome, nous oblige à prier pour nous-mêmes, il n'y a que la charité qui nous porte à prier pour les autres ; or, de ces deux manières de prier, la seconde, celle qui procède de la charité, l'emporte de beaucoup aux yeux de Dieu. »

§ VI.

Sixième condition de la prière : qu'il faut prier avec patience et persévérance.

La dernière condition de la prière consiste dans la patience et la persévérance, qui soutiennent notre courage et font que nous ne nous lassons pas de prier quand bien même Dieu ne nous exauce pas tout de suite. Dans ce cas, l'obstination, je dirai presque l'entêtement, est chose permise, et nous sommes en droit de répéter avec le saint homme Job : « Quand même il me tuerait, j'es-« pèrerais en lui. » (Job, XIII, 15.) Voici, d'ailleurs,

une parabole bien faite pour nous enhardir : « Si « quelqu'un de vous a un ami, » dit le Sauveur, « et qu'il aille le trouver pendant la nuit, et lui « dise : Mon ami, prête-moi trois pains, parce « qu'un de mes amis est arrivé chez moi de « voyage, et que je n'ai rien à lui offrir ; et si « celui-là, répondant du dedans de sa maison, « lui disait : Ne m'importune point ; ma porte « est déjà fermée et mes enfants sont au lit avec « moi ; je ne puis me lever et t'en donner. Si « cependant l'autre continue de frapper, je vous « le dis, quand celui-ci ne se lèverait point pour « lui en donner, parce qu'il est son ami, cepen- « dant, à cause de son importunité, il se lèvera « et lui en donnera autant qu'il en a besoin. » (Luc, XI, 5-8.) La conclusion à tirer de ceci, c'est que si nous continuons de frapper à la porte de la miséricorde de Dieu, nous obtiendrons de lui, par notre importunité, ce qu'il refusait même à notre amitié, tant la persévérance a de prix à ses yeux.

La persévérance est une condition essentielle de la prière ; car souvent le Seigneur tarde quelque temps à nous exaucer, soit parce qu'il veut éprouver notre foi et voir si nous n'aurons pas recours à des moyens illicites pour arriver à nos fins, soit pour que nous soyons forcés de confesser notre misère, soit pour que nous redoublions d'ardeur dans nos prières, soit enfin pour nous rendre plus

parfaits ou pour tout autre motif qu'il juge convenable. Or, sans la patience, pour peu que nous soyons en butte à la tentation, nous courons le risque de perdre tout le fruit de la prière. Il en est plusieurs, en effet, qui, pendant un certain temps, prient avec ferveur et font des efforts vraiment admirables, mais qui, ne sachant supporter aucun délai, se découragent s'il leur arrive de ne pas obtenir tout de suite ce qu'ils demandent. A ceux-là, il est bon de rappeler que le Seigneur a coutume de n'intervenir qu'au dernier moment, alors que le péril est extrême et que tout espoir de secours humain est perdu, comme nous voyons qu'il fit pour la chaste Susanne, pour David, quand Saül l'eut acculé sur une montagne ; pour la ville de Bethulie, quand l'armée des Assyriens l'eut cernée de toutes parts. Parfois l'homme s'imagine que Dieu l'a oublié, qu'il fait la sourde oreille ou bien qu'il s'est endormi, comme par exemple lorsque le Sauveur, étant monté dans une barque avec ses disciples, s'endormit pendant la tempête ; mais Dieu ne dort pas ; et ce sommeil n'était que la figure de l'oubli ou de l'abandon apparent dans lequel il nous laisse à certaines époques de notre vie. D'autres fois, l'homme s'imagine non-seulement que Dieu est endormi, mais qu'il est irrité contre lui et qu'il l'a complétement abandonné. Ce fut le cas de la Chananéenne, que le Sauveur semblait repousser et à laquelle il ré-

pondit d'une manière si dure ; c'est ce qui arriva aussi au Prophète-Roi, comme cela ressort du psaume quatre-vingt-septième : « *Domine, Deus salutis meæ*, Seigneur, Dieu de mon salut, » dans lequel parlant de ses craintes, de ses épouvantes, de l'abandon où il se trouvait, il nous apprend que, loin de cesser ses prières, il les redoublait, au contraire, et qu'au lieu de se contenter de prier durant le jour, il priait aussi durant la nuit : « Seigneur, Dieu de mon salut, » dit-il, « j'ai « poussé des cris durant le jour, durant la nuit « j'ai crié encore. » (Ps. LXXXVII, 1.) Mais tout cela est au-dessus des forces humaines, et dans ces occasions c'est partout et toujours le même Dieu qui épouvante et qui appelle, qui repousse et qui invite, qui met en fuite et qui fait prier, nous remplissant tantôt de frayeur et tantôt d'espérance. Joignez à cela que, comme les vertus et les dons que nous demandons sont d'une valeur inappréciable, il ne nous les accorde qu'après que nous les avons longtemps sollicités et ardemment désirés, afin que nous sachions les estimer, les conserver, les reconnaître et lui en témoigner notre gratitude par de dignes actions de grâces et des louanges continuelles.

Enfin, à mesure que Dieu tarde de se rendre aux désirs de ses serviteurs, ceux-ci, se croyant oubliés, redoublent leurs instances et poussent des cris vers lui, disant : « Levez-vous, Seigneur ;

« pourquoi dormez-vous? Réveillez-vous, et ne « nous rejetez pas à jamais. » (Ps. XLIIII, 26.) « Jusques à quand, Seigneur, serez-vous sourd à « mes cris? Jusques à quand crierai-je à la vio- « lence sans être délivré? » (Habac. I, 2.) Sur quoi saint Jérôme fait les réflexions suivantes : « De même, dit-il, que lorsqu'un malade, dévoré par la fièvre, demande de l'eau au médecin, se plaignant qu'il brûle, qu'il va mourir, qu'il meurt de soif, le médecin lui répond : Il n'est pas encore temps de faire ce que vous désirez, je ne veux pas user de condescendance avec vous, car cette condescendance serait de la cruauté, et votre volonté vous perdrait; ainsi le Seigneur, qui connaît parfaitement le poids et la mesure de ses miséricordes, ne se hâte point d'exaucer la prière de celui qui l'invoque, afin de l'éprouver, afin de l'obliger à prier davantage, et en le faisant passer de la sorte à travers le creuset des souffrances, il le rend chaque jour et plus pur et plus saint. Voilà pourquoi, tandis que le reste des hommes ne cessent d'importuner le Ciel, dans l'espoir d'être délivrés de la tribulation et de la misère, le prophète Jérémie, au contraire, comme un vaillant guerrier, appelait et défiait celles-ci, sachant bien que par là il s'élèverait infailliblement à une très-haute perfection. Eh bien! ce que le Prophète désirait pour son avancement spirituel, la divine Providence le fait pour la nôtre en différant, quand elle

le juge convenable, de prêter l'oreille aux demandes que nous lui adressons.

Le mieux est d'opposer à ces délais la persévérance et la confiance en la bonté et la miséricorde de ce bon Maître, qui, selon l'expression de l'Apôtre, fait tourner toutes choses au bien de ses élus, et qui, sachant ce qu'il doit donner, sait aussi en quel temps il doit nous le donner. « Le Seigneur tout-puissant, dit saint Grégoire, n'ignore pas ce qui nous convient, et voilà pourquoi, au lieu de nous accorder tout de suite ce que nous lui demandons, il n'est pas rare qu'il nous le refuse, soit pour nous fournir l'occasion de faire pénitence, soit pour nous obliger de chercher la paix et la tranquillité non pas dans cette vie, mais dans l'autre. » « Il arrive souvent, dit-il encore, que plus nos vœux tardent à être exaucés, plus nous approchons du moment où Dieu y mettra le comble; plus nos cris semblent dédaignés, plus nos bons désirs se fortifient au fond du cœur, semblables à ces plantes qui poussent avec d'autant plus de vigueur que le froid les a retenues plus longtemps sous terre. »

Quelquefois Dieu veut que nous continuions de lui faire la même demande pendant plusieurs jours de suite, et peut-être pendant des années entières; d'autres fois il se contente que nous donnions plus de temps à la prière, comme le Sauveur au jardin des Oliviers, qui, « étant tombé en

« agonie, priait encore plus. » (Luc, XXII, 43.) Ce genre de persévérance nous aide à prolonger l'exercice dont nous parlons, à en retirer plus de fruits, et à triompher du dégoût inhérent aux difficultés qui s'y rencontrent. En effet, comme lorsqu'on entreprend de creuser un puits, plus l'on s'avance dans la terre, plus on y trouve d'eau ; ainsi plus l'on fait de progrès dans l'exercice de l'oraison, plus l'on y trouve de suc et de profit, et c'est ce qui a fait dire au Sage que « la fin de la prière vaut « mieux que le commencement. » (Ecclé., VII, 9.) Comme toutes les autres choses, la prière a un commencement, un milieu et une fin. Au commencement, on n'y éprouve guère que de la sécheresse et des distractions ; au milieu, on sent naître la chaleur et la dévotion ; à la fin, on y goûte beaucoup de calme et une très-grande suavité. Si vous allumez du bois qui soit encore vert, vous ne verrez pas la flamme pétiller tout de suite ; mais le feu, agissant lentement, finira par tout embraser au bout de quelques heures ; il en est de même de la prière : au commencement, on la dirait éteinte ; au milieu, elle s'avive ; à la fin, elle devient brûlante. Le démon, qui sait cela, ne néglige rien pour nous enlever un si riche trésor. « Il invente mille prétextes, dit saint Basile, il imagine mille raisons, et il s'en sert comme de cordes solides pour nous arracher à la prière ; mais nous qui sommes avertis du danger, nous devons nous tenir en

garde contre ses piéges, et persévérer dans nos exercices, en continuant de frapper à la porte de la miséricorde divine, à moins toutefois que nous soyons appelés ailleurs par quelque obligation de justice. » Saint Jérôme, écrivant à Eustochium, lui dit : « Je me souviens d'avoir passé un jour et une nuit à pousser des cris vers le ciel, ne cessant de me frapper la poitrine jusqu'à ce que le Seigneur répandît la paix et la tranquillité dans mon âme. » En vérité, je vous le demande, si nous priions avec autant d'ardeur que ce Saint, que ne serions-nous pas en droit d'attendre de Celui qui est un immense océan de bonté et de miséricorde?

Mais en voilà assez sur les conditions de la prière : s'il vous semble que je sois trop exigeant, je vous prierai de réfléchir aux avantages que je vous promets, et qui sont de telle nature, que pour y croire il faut en avoir fait l'expérience. Laissant donc de côté toute espèce d'arguments, je me contenterai de rapporter ce que j'ai ouï dire à des personnes graves, et dont l'opinion fait autorité; elles m'ont assuré plusieurs fois que, lorsqu'elles comparaient le temps où elles ne savaient pas ce que c'est que l'oraison, et celui où elles ont commencé à la faire, les dispositions où elles se trouvaient d'abord, et celles qu'elles se sont senties depuis, elles ne pouvaient ni se lasser de louer Dieu, ni revenir de leur étonnement, en

pensant d'un côté aux passions qui les agitaient, aux tourments qu'elles enduraient, et de l'autre, au calme et à la tranquillité dont elles n'ont jamais cessé de jouir au milieu même des plus grands revers; convaincues que ce changement était l'effet de la vertu, de la toute-puissance et de la bonté de Dieu, chaque jour elles s'apercevaient que leur foi devenait plus vive, leur espérance plus ferme, leur charité plus ardente, et, comme ces vertus sont la source de toutes les autres, en s'y élevant successivement et par degrés, elles avaient fini par arriver à une très-haute perfection.

CHAPITRE III

Du temps qu'il faut donner à la prière.

Après avoir parlé des conditions de la prière, il est juste que nous disions en quel temps il faut la faire. Saint Basile, qui se pose cette question, y répond en disant que le temps de la prière n'est autre que la vie elle-même; il ne désigne aucun temps en particulier, parce que dans sa pensée celui-là les comprend tous sans exception, et en cela il est d'accord avec le Sauveur, qui, sans nous en faire un commandement exprès, nous

conseille néanmoins de toujours « prier, et de ne « jamais nous lasser de prier. » (Luc, XVIII, 1.) Paroles dont nous avons donné ailleurs l'explication; que l'on doit entendre non pas comme une vérité mathématique, mais comme toutes les choses morales, et qui signifient qu'il faut que nous priions le plus longtemps qu'il nous sera possible, et autant que les nécessités et les occupations de la vie nous en laisseront le loisir. Du reste, ces nécessités et ces occupations, ne pourront jamais complétement nous détourner de Dieu, parce que Dieu étant partout, et la prière étant une élévation de notre cœur vers lui, il nous est toujours facultatif de marcher en sa présence et de lui faire parvenir nos supplications et nos vœux.

Ceci ressort merveilleusement des paroles mêmes du message que Moïse fut chargé d'annoncer aux Israëlites, lorsqu'il descendit de la montagne. « Vous avez vu, » dit le Seigneur, « ce que j'ai « fait aux Égyptiens, et comment je vous ai portés « sur des ailes d'aigle. Si donc vous obéissez à « ma voix, et que vous gardiez mon alliance, vous « serez mon partage choisi entre tous les peuples, « car toute la terre m'appartient; et vous serez « pour moi un royaume sacerdotal et une nation « sainte. » (Exod., XIX, 4-6.) En effet, qu'est-ce que Dieu promet ici, et à quoi vise-t-il? Nous savons que l'office des prêtres est de prier, de désarmer la colère de Dieu, et de lui offrir des

acrifices; or, ce que Dieu voulait, c'est que les sraélites fussent tous prêtres, non pas en ce qui st du rang, de la dignité, et du ministère, mais n ce qui est de l'office sacerdotal, qui consiste à rier et à honorer Dieu, et c'est par là qu'il en-endait que son peuple se distinguât de tous es autres peuples. Les autres peuples, livrés eux-mêmes, ne pouvant compter sur eux-mêmes, et n'ayant pas Dieu pour les soutenir et es défendre, passaient la plus grande partie de eur vie à se procurer des armes et des subsis-ances; mais c'était tout autre chose pour le peuple de Dieu : il n'avait pas à s'inquiéter de ses besoins; car, pendant qu'il s'occupait à prier Dieu, à le servir et à l'apaiser, Dieu se chargeait d'y pourvoir. On voit par là que les armes et les munitions du peuple chrétien sont, avant tout, la religion et la prière. Joas, ce roi d'Israël, dont nous parlions il y a peu d'instants, fut obligé d'en faire l'aveu, malgré l'idolâtrie dans laquelle il était tombé; fâché d'apprendre que le prophète Élisée, en qui il avait mis tout l'espoir de ses victoires, était sur le point de mourir, il ne put retenir ses larmes, et s'écria : « Mon père, mon « père, vous, le char d'Israël et celui qui le con-« duit, » ou, d'après une autre version, « celui « qui le défend. » (IV Rois, XIII, 14.) Comme s'il eût voulu dire : Vous étiez notre soutien et notre rempart, et vos prières défendaient ce royaume

bien mieux que tous les chars et tous les cavaliers qu'il renferme. Voilà donc ce que Dieu demandait et ce qu'il promettait aux Israélites ; mais s'il exigeait de telles dispositions de la part des fidèles qui vivaient sous l'ancienne loi, quelles dispositions n'exigera-t-il pas de ceux qui, vivant sous la loi évangélique, sont appelés à une bien plus haute perfection. Cessons donc de nous étonner que saint Basile assigne la vie entière comme devant être consacrée à la prière, puisque c'est la prière qui doit en faire l'occupation principale.

Le même Saint, développant sa pensée, s'exprime comme il suit : « Le matin, dit-il, commençons par faire oraison en chantant des hymnes et des cantiques spirituels à la louange du Créateur de toutes choses ; puis, quand le soleil étendra ses rayons sur la terre, mettons la main aux œuvres qui nous incombent, en les accompagnant tour à tour de chants et de prières, qui leur servent comme d'assaisonnement et nous les rendent par là plus douces et plus suaves. » — « En vous asseyant à table, dit-il encore, priez ; en coupant votre pain, rendez grâces à Celui qui vous le donne ; en usant du vin pour soutenir vos forces, souvenez-vous que le vin est un don de Dieu, et qu'il l'a destiné à réjouir le cœur de l'homme et à subvenir à notre faiblesse, et quand l'heure de votre repas sera passée, que

le souvenir de Celui qui vous l'a procuré ne passe point de votre mémoire. Le matin, en vous habillant, efforcez-vous d'allumer dans votre cœur les flammes de l'amour divin; en prenant votre manteau, offrez vos remercîments à Celui qui nous a pourvus de tout ce qui est nécessaire pour nous garantir du froid et du chaud, pour conserver notre vie et couvrir notre nudité. Le soir venu, témoignez votre reconnaissance à Celui qui nous a donné le soleil pour présider aux œuvres que nous faisons durant le jour, qui nous a donné le feu, la lune et les étoiles pour la nuit, et qui met à notre disposition une foule d'autres moyens pour faire face aux nécessités de la vie. Mais la nuit vous fournira de nouveaux motifs de prier et de vous élever jusqu'à Dieu. En voyant la multitude de corps lumineux qui brillent au-dessus de votre tête, vous vous sentirez porté à louer le Créateur du monde visible, et vous adorerez l'Ouvrier souverain dont la sagesse éclate de toutes parts. Que dis-je? Il n'y a pas jusqu'au silence qui règne partout à cette heure, jusqu'au sommeil dans lequel sont plongés tous les animaux, qui ne doivent vous exciter à adorer de nouveau ce bon Maître; car c'est à l'aide du sommeil qu'il répare les forces que nous avons perdues pendant le jour, et qu'il nous met à même de reprendre nos travaux, quand arrive le lendemain. Ne vous imaginez pas pourtant que

la nuit soit faite uniquement pour dormir ; je vous plaindrais si la moitié de votre vie se passait inutilement et sans profit aucun. Sachez diviser votre temps, employez-en une partie à vous reposer et réservez l'autre pour converser avec Dieu. » Ainsi parle saint Basile, et l'on voit assez quelle était la dévotion de ce grand serviteur de Dieu, qui, élevé à l'épiscopat, n'avait rien perdu de ses habitudes monastiques. « Sur le point de sortir de notre maison, dit saint Jérôme, armons-nous de la prière contre les dangers du dehors, et lorsque nous y rentrerons, commençons par prier, et nous nous reposerons ensuite ; il faut, avant de soulager notre corps, que nous songions aux besoins de notre âme. »

Saint Jean Climaque assure que c'était là une pratique fort en usage de son temps. Les solitaires au milieu desquels il vivait, ne négligeaient rien pour que toujours et partout leur cœur fût occupé de la pensée de Dieu. « Sachant, dit-il, combien le cœur humain est naturellement porté vers les choses de la terre, la plupart étaient convenus de certains signes, afin de s'avertir et de se tenir en haleine quand ils se mettaient à table, quand ils se rencontraient dans la maison, ou qu'ils se réunissaient au centre de la communauté ou dans tout autre endroit. » En vérité, on ne saurait rien concevoir de plus suave et de plus propre à inspirer la dévotion. Eh bien ! voilà à quelles

ingénieuses inventions les saints ont recours, afin de ne jamais perdre Dieu de vue.

§ I.

Du temps que tout bon chrétien doit donner à la prière.

Revenant donc à notre sujet, c'est-à-dire à l'opinion de saint Basile, qui veut que la prière dure autant que la vie, nous disons que c'est à quoi doivent tendre ceux qui se sont consacrés de tout leur cœur au service de Dieu; car, bien qu'il soit très-difficile d'arriver à une si haute perfection, il est certain, néanmoins, que plus ils feront d'efforts pour s'en approcher, plus ils auront de chances d'y réussir. Nous disons, en outre, que tout bon chrétien doit donner chaque jour autant de temps à la prière qu'il lui en faut pour faire pénétrer la dévotion et le recueillement dans son âme, et acquérir la force de remplir fidèlement ses devoirs. De même que les enfants d'Israël recueillaient chaque jour autant de manne qu'il leur en fallait pour leur nourriture; ainsi devons-nous chaque jour recueillir autant de dévotion qu'il nous en faut pour nous conserver dans la vie spirituelle, supporter courageusement les tribulations et les peines, et éviter le péché. Il y a une très-grande ressemblance entre les effets que produisait la manne, par rapport à la vie naturelle, et ceux que produisent la dé-

vôtion et la prière, par rapport à la vie spirituelle : la manne réparait les ravages qu'exerce dans le corps la chaleur naturelle ; la dévotion et la prière arrêtent le progrès de cette autre chaleur pestilentielle qui se fait sentir à notre âme, et dont le foyer est tout à la fois dans notre nature corrompue et dans les divers objets qui nous environnent. « Comme notre cœur, dit saint Grégoire dans son Pastoral, se répand et se refroidit par la trop grande liberté que nous donnons à notre langue, et que la conversation et le commerce habituel avec les hommes diminuent le soin et la circonspection que nous devons apporter aux choses de Dieu, il convient de remédier à cela par la méditation des saintes Écritures ; et comme d'ordinaire la compagnie des hommes nous ramène tout naturellement à nos vieilles habitudes, il convient que l'exercice de la componction rallume en nous l'amour et le désir de la patrie céleste ; et comme enfin le tumulte de nos occupations ne cesse d'entraîner en bas notre cœur, il convient que nous nous efforcions de l'élever en nous appliquant à la méditation et à la prière. »

Conformément à cette doctrine, le serviteur de Dieu doit rentrer en lui-même, examiner, eu égard à l'état qu'il professe, et au point de vue de la conscience, les pertes qu'il fait chaque jour, et prendre ses mesures soit pour réparer, à l'aide de

la dévotion de l'esprit, les désordres causés par les mauvais penchants de la chair, soit pour recouvrer, en s'entretenant avec Dieu, le bien dont il s'est laissé dépouiller en conversant avec les hommes.

§ II.

Du temps le plus convenable pour prier.

Pour cela, ce qu'il a de mieux à faire, c'est, pendant le jour ou pendant la nuit, de se choisir quelques heures où, libre de toute espèce de soucis, il puisse vaquer entièrement aux choses de Dieu ; une fois cette habitude prise, il se trouve pénétré de tels sentiments de dévotion, que le plus souvent c'est à grand'peine s'il peut détourner ailleurs sa pensée. La prière soutient et vivifie son âme, tout comme la nourriture qu'il prend une ou deux fois chaque jour soutient et vivifie son corps.

Nous avons déjà dit, dans une autre occasion, que le temps le plus propre à donner à la prière était le matin ou le soir, selon cette parole du prophète Isaïe (XXVI, 9) : « Mon âme vous a dé-« siré pendant la nuit, et dès l'aurore je m'éveil-« lerai pour vous chercher par mon esprit et par « mon cœur. » Ou bien, selon cette autre parole de David : « Mes yeux se sont tournés vers vous « dès le matin pour méditer votre loi. » (Ps. CXVIII, 148.) En vérité, c'est un spectacle étonnant de

voir un si grand roi, un roi chargé des affaires de tout un peuple, n'ayant de repos ni pendant la paix ni pendant la guerre, se lever pourtant de grand matin, et cela, non pas seulement pour prier, ce qui eût pu se faire en peu de mots, mais pour méditer les paroles et les œuvres de Dieu; ce qui demande beaucoup de temps et un grand calme d'esprit. En effet, quoique les occupations des rois soient très-graves et ne leur laissent que peu de loisir, ce Monarque exemplaire n'en dérobait pas moins la meilleure partie du jour pour la consacrer à s'entretenir avec Dieu, et, loin d'en souffrir, la prospérité de son royaume ne pouvait qu'y gagner.

Mais ce qui contribue principalement à rendre parfaite la prière du matin, c'est la prière qui se fait le soir; celle-ci, en effet, en remplissant le cœur de saintes affections, prépare les voies à l'autre, qui devient par-là même et plus fervente et plus pure. Pour cela, il faut que, soit en nous couchant, soit en nous éveillant pendant la nuit, soit le matin en nous levant, notre esprit ne se préoccupe que d'une seule chose : il faut que sa première pensée soit de Dieu, que cette pensée s'empare de lui, qu'elle s'établisse en lui et qu'elle ferme promptement la porte à toutes les autres, par la raison qu'à cette heure l'âme, étant vivement impressionnable, accueille tous les objets qui se présentent, et ne peut en-

suite s'en débarrasser qu'à grand'peine. « Jour et nuit, dit saint Augustin, ayez votre cœur tourné vers Dieu, et dès que vous aurez ouvert la paupière, que votre esprit s'applique à l'oraison. » Tel est l'effet de la prière du matin, que celui qui la fait avec dévotion est à peu près sûr de passer saintement sa journée. C'est l'aveu que fit un ancien Père du désert à saint Jean Climaque, auquel il dit que d'après la manière dont il avait prié le matin, il savait par avance comment ce jour-là il s'acquitterait de ses autres devoirs.

CHAPITRE IV

De deux sortes de prières, de la prière vocale et de la prière mentale.

Il nous reste à dire qu'il y a deux sortes de prières : la première, que l'on nomme mentale, est celle qui se fait par le cœur ; elle consiste à penser attentivement aux choses de Dieu et, comme Dieu entend aussi bien le langage du cœur que celui de la bouche, à lui exposer ses besoins. Nous traiterons, dans le livre suivant, de ce qui en forme la matière ordinaire, sans revenir pourtant sur ce que nous avons déjà dit. La seconde, que l'on nomme vocale, est celle qui se fait tout à la fois

par le cœur et par la bouche ; utile pour tous quand elle est faite avec attention et dévotion, elle l'est encore plus pour ceux qui commencent, car les paroles divines qu'elle leur met sur les lèvres « sont, comme dit saint Augustin, des flèches spirituelles qui percent le cœur, » — « ou des charbons ardents qui l'embrasent d'amour, » comme dit le Prophète. Lorsque, faute de science, ces personnes n'ont point de sujets de méditation, ou que, faute de dévotion, elles ne savent comment s'entretenir avec Dieu, ces sentences et ces paroles leur servent de guide, et elles s'en aident comme d'un levier pour élever leur esprit, semblables aux petits enfants qui, ne pouvant pas encore marcher, s'appuient sur des chariots faits exprès, et, en s'abandonnant au mouvement qu'ils leur impriment, finissent par se mouvoir eux-mêmes dans toutes les directions. C'est ainsi que les âmes qui ne savent point parler à Dieu, en usant de leur propre langage, empruntent celui des autres pour nourrir leur piété. De notre côté, toutes les fois que les affaires et les soucis de ce monde s'appesantiront sur notre cœur et le courberont vers la terre, ayons recours à la parole de Dieu, lisons-la attentivement, et cette lecture l'absorbera de telle façon que, s'élevant peu à peu vers le ciel, il ne pourra plus désormais ni se distraire ni s'occuper à de vaines pensées.

Qu'on se le persuade bien, la prière vocale n'est

pas seulement utile à ceux qui commencent, elle est aussi quelquefois d'un très-grand secours à ceux qui déjà se sont avancés dans la vertu, et je dirai même aux parfaits. Il n'est pas rare qu'eux aussi, à la suite d'une grande préoccupation, ou au retour d'un long voyage, ou bien encore à cause d'une maladie grave, éprouvent de la difficulté à se recueillir ; eh bien ! c'est alors qu'ils doivent recourir aux formules sacrées tirées des saintes Écritures ou des ouvrages des saints, parce qu'en effet il n'y a rien de plus propre à exciter et à rallumer la flamme de la dévotion. Voilà pourquoi nous lisons que dix jours avant sa mort, saint Augustin, ayant fait transcrire les sept psaumes de la Pénitence, ordonna de les placer contre le mur qui était en face de lui, et ne cessa pas de les lire en répandant une grande abondance de larmes ; voilà pourquoi notre sainte Mère l'Église, toujours assistée du Saint-Esprit, a ordonné le chant des psaumes et des offices, afin que la douceur et la mélodie des voix jointes au sens profond des paroles fissent plus d'impression sur le cœur et y réveillassent la dévotion endormie. Témoin saint Augustin, dont nous parlions tantôt, lequel, au témoignage des auteurs qui ont écrit sa vie, ne pouvait retenir ses larmes chaque fois qu'il entendait les cantiques et les hymnes qui se chantaient dans l'église. « C'est, dit un Philo-

sophe, qu'il y a dans la musique un charme tellement naturel, que les enfants eux-mêmes n'y résistent pas : à peine la douce voix de leur mère a-t-elle frappé leurs oreilles, qu'on les voit se calmer et s'endormir tranquillement dans leurs berceaux. »

Mais s'il est vrai que la prière vocale réveille la dévotion endormie, il peut se faire aussi qu'après l'avoir réveillée et excitée à différentes reprises, elle finisse par l'endormir. En effet, lorsque l'âme, élevée au-dessus d'elle-même, est en proie à un vif sentiment d'amour de Dieu, de crainte de Dieu, ou bien encore d'admiration pour les œuvres de Dieu, elle voudrait toujours demeurer dans le même état, rester là sous l'influence du Saint-Esprit et ne jamais plus s'y arracher. Il lui en coûte énormément de penser à autre chose ou de parler d'autre chose, et plus sa joie augmente, plus il lui devient impossible de faire usage de sa langue, de ses autres membres et de ses sens. Alors, si par hasard elle s'aperçoit que les paroles qu'elle prononce sont un obstacle à sa ferveur, « le mieux, comme dit saint Thomas, est qu'elle se renferme dans le silence, parce que la prière vocale, qui a pour but d'exciter la dévotion, doit cesser dès l'instant qu'elle produit un résultat tout contraire. » On voit par là quelle est l'erreur de certaines personnes qui, pénétrées de quelque vif sentiment que Dieu leur envoie, ne laissent

pas de continuer la récitation de leur chapelet ou de leurs heures, bien que cela les empêche évidemment de céder à l'attrait qu'elles ressentent. En vérité, c'est là fuir ce que l'on recherche, et rejeter ce que déjà l'on tient en son pouvoir, c'est oublier que la prière vocale n'a de valeur qu'autant qu'elle favorise la dévotion. Disons pourtant que ceci ne s'applique point aux prières publiques que l'Église a ordonnées pour l'édification des fidèles, ni aux prières que l'on est tenu de réciter par suite d'un vœu ou de toute autre obligation, mais seulement à celles que l'on fait librement et de soi-même afin de s'entretenir dans la ferveur.

Toutefois, ainsi que nous en avons fait la remarque, comme d'ordinaire, et nous pourrions dire presque toujours, l'on est plus froid au commencement et au milieu qu'à la fin de l'oraison, il est bon de débuter par la prière vocale et de passer ensuite peu à peu à la prière mentale, c'est-à-dire qu'après avoir lu dans un livre ou récité par cœur les formules usuelles, à mesure que le feu de la dévotion deviendra plus ardent, on abandonnera cet exercice pour méditer quelque trait de la vie du Sauveur, penser à quelqu'un de ses bienfaits, s'entretenir avec lui, le remercier de ses grâces et lui en demander de nouvelles, selon la méthode que nous indiquerons plus tard. Cet avis est, croyons-nous, de la dernière impor-

tance pour les personnes qui ont de la peine à se recueillir.

On trouvera dans les chapitres qui vont suivre diverses prières propres à certains temps, et ayant pour fin d'obtenir de Dieu certaines vertus ; il y en a entre autres quatorze, dont les sept premières ont trait aux principaux faits et aux principaux mystères de la vie de Jésus-Christ, tandis que les sept dernières renferment des actes d'amour, de crainte, d'espérance, de remercîment et de louanges envers Dieu. Nous conseillons aux personnes qui ont la libre disposition de leur temps de ne pas réciter toutes ces prières les unes à la suite des autres, mais de les distribuer selon l'ordre des jours de la semaine et de s'en tenir à une ou deux chaque fois ; outre que par là elles s'exciteront mieux à la dévotion, elles éviteront l'ennui que causent les redites.

En terminant, nous répèterons ce que nous avons déjà dit : Si nous voulons que Dieu exauce nos prières, prions avec les conditions requises, sans quoi nous n'obtiendrons jamais rien, ou nous n'obtiendrons que peu de chose de sa bonté. C'est pour ne pas s'observer là-dessus que nous voyons tant de personnes passer les journées entières à prier sans qu'elles soient moins pleines de passions, de vanité et d'orgueil que celles qui n'ont jamais prié de leur vie. Que l'on y prenne garde, il y a là un vice qui ne vient point de la prière,

mais uniquement de la négligence avec laquelle on s'en acquitte.

CHAPITRE V

Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis son incarnation jusqu'à son baptême.

Doux Jésus, je vous rends grâces de ce que pour moi vous avez daigné descendre de votre palais royal et quitter le sein adorable de votre Père, pour venir dans cette vallée de larmes et vous incarner dans les chastes entrailles de la très-sainte Vierge, votre mère. Je vous en supplie, vous qui êtes mon Maître, disposez mon cœur à devenir votre demeure; ornez-le, embaumez-le de toutes les vertus, afin que désormais vous l'habitiez seul et pour toujours. Oh! s'il était assez pur pour que je pusse vous inviter humblement à venir en lui, vous y recevoir amoureusement, vous y retenir éternellement! Oh! si je pouvais vous étreindre de telle façon, que jamais ni mes pensées ni mes affections ne se détournassent ailleurs.

Doux Jésus, je vous rends grâces de ce que vous avez permis que la très-sainte Vierge, après

vous avoir conçu, allât visiter sainte Élisabeth, sa cousine, pour la saluer et lui offrir ses services à l'occasion de sa grossesse ; je vous rends grâces aussi de ce que vous avez voulu vous-même demeurer caché pendant neuf mois dans ses chastes entrailles. Oh! de grâce, accordez-moi la véritable humilité, et imprimez-la au plus profond de mon cœur, afin que je sois toujours prêt à vous servir. Inspirez-moi, Seigneur, le dégoût des choses de ce monde, et faites que mon unique désir et mon unique envie soit de vous posséder au dedans de moi, et comme mon hôte, et comme mon souverain Maître.

Je vous rends grâces, à vous, très-doux Jésus, que la très-sainte Vierge enfanta sans douleurs et sans rien perdre de sa pureté virginale, qu'elle coucha, pauvre et souffrant, dans une crèche, et qu'elle adora, qu'elle vénéra ensuite avec les sentiments de la plus profonde humilité. Venez, venez naître et renaître continuellement dans mon âme, en y attisant le feu de la charité; et que mon cœur n'ait plus d'autre désir, d'autre suavité, d'autre espérance que vous. Oh! s'il pouvait ne plus chercher que vous, ne plus penser qu'à vous, ne plus aimer que vous, ne plus brûler que pour vous!

Je vous rends grâces, doux Jésus, de ce que en naissant, au milieu de l'hiver, vous avez consenti à être enveloppé de pauvres langes, et à

sucer les mamelles de votre Mère, à la manière des autres enfants. O mon Seigneur, que je sois toujours devant vous comme un petit enfant véritablement humble et véritablement pauvre d'esprit ; que pour la gloire de votre saint Nom je souffre volontiers toutes les peines et toutes les contradictions qu'il vous plaira de m'envoyer ; que je n'aime aucune créature si ce n'est en vous, et que je ne désire rien posséder en dehors de vous.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, immédiatement après votre naissance, les Anges ont entonné des cantiques en votre honneur, et de ce que les bergers vous ont cherché et adoré avec des sentiments d'admiration et de joie. Faites, ô mon Seigneur, que je chante constamment vos louanges, que je vous cherche diligemment avec les bergers, et qu'en vous cherchant je vous trouve, et je vous possède éternellement.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, le huitième jour après votre naissance, vous avez voulu, selon la loi générale, être circoncis, répandre votre sang, et, ce qui doit grandement nous consoler, recevoir le nom de Jésus. Veuillez, je vous prie, imprimer en moi la marque de vos serviteurs, et retrancher de mon âme tout ce qui est inutile et superflu, c'est-à-dire toutes les paroles, toutes les actions, toutes les pensées que la raison réprouve. Vous vous appelez Jésus,

qui signifie sauveur, parce qu'il n'appartient qu'à vous d'opérer notre salut. Oh! que le souvenir de ce Nom à jamais suave bannisse de mon cœur tout sentiment de faiblesse et de pusillanimité, me remplisse de confiance en votre miséricorde, et me défende contre les assauts et les coups de l'ennemi.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que les Mages, conduits par une étoile brillante et animés de la dévotion et de la foi la plus vive, vous ont trouvé, se sont prosternés à vos pieds et vous ont offert de l'or, de l'encens et de la myrrhe; faites qu'à l'exemple de ces Rois fortunés je vous cherche constamment dans la crèche de mon cœur, que je vous y adore en esprit et en vérité, que je vous y offre l'or resplendissant de la charité, l'encens de la dévotion, la myrrhe de la mortification parfaite, et que j'emploie et je consacre toutes les puissances de mon âme à accomplir votre volonté adorable.

Je vous rends grâces, ô mon Sauveur Jésus-Christ, de ce que, pour nous donner l'exemple de l'obéissance et de l'humilité, vous avez voulu vous soumettre à la loi, être porté au Temple entre les bras de votre mère, et permettre, après qu'elle vous eut racheté avec l'offrande des pauvres, que Siméon le juste et Anne la prophétesse, ravis de votre présence, proclamassent hautement votre gloire. Oh! si jamais le moindre

sentiment de vanité ne venait effleurer mon cœur! si la présomption en était à jamais bannie! si, renonçant pour toujours à la faveur des hommes, je faisais mourir en moi l'amour-propre! Seigneur, accordez-moi la grâce de fuir les louanges des hommes, d'obéir et de me soumettre volontairement aux hommes pour l'amour de vous.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'étant tout nouvellement né vous avez été persécuté, ainsi que votre tendre Mère; vous avez pris la fuite, et vous avez été exilé en Égypte. Faites que dans toutes les persécutions, dans toutes les tribulations, dans toutes les tentations que j'aurai à subir, je ne recoure jamais qu'à vous, je ne cherche que vous, je n'invoque que vous; que j'accepte joyeusement, que je supporte patiemment tout ce qui me viendra de votre main paternelle, et que je me plie enfin, avec les sentiments de la plus vive gratitude, à tout ce que vous voudrez faire de moi.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'après vous avoir perdu, votre pieuse Mère vous chercha pendant trois jours, en proie à la plus violente tristesse, et vous trouva enfin, à la grande joie de son âme, assis dans le Temple, au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant avec une merveilleuse sagesse. Oh! que ne vous donnez-vous à moi, que ne vous communiquez-vous à moi, de façon à ne jamais

plus vous en éloigner, à ne jamais plus m'abandonner; bannissez loin de mon âme la tiédeur et la paresse, ces vices que vous avez tant en horreur; donnez-moi une dévotion parfaite, une soif ardente de votre justice, et faites que ces vertus s'emparent tellement de mon cœur et de tout ce qui est en moi, que jamais je ne me lasse ni ne me rassasie de vous servir. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE VI

Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis son baptême jusqu'à la dernière cène qu'il célébra avec ses disciples.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'étant entré dans le Jourdain vous avez voulu y être baptisé par saint Jean. Daignez, Seigneur, par vos mérites me laver et me purifier des vices que j'ai contractés en ce monde, et m'enivrer de votre amour et du désir de la céleste patrie; daignez aussi, avant que mon âme sorte de sa prison de chair, me rendre tel que vous souhaitez que je sois, afin qu'arrivé au terme de ce pèlerinage et de cet exil, je me trouve en votre présence, je vous voie, et j'entre en possession

de cette éternité bienheureuse qui doit durer dans les siècles des siècles.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que vous étant retiré au désert, avant de commencer la prédication de votre Évangile, vous y avez vécu parmi les animaux sauvages, vous y avez jeûné quarante jours et quarante nuits, vous y avez passé les nuits à gémir et à prier, vous y avez été tenté par Satan, et de ce qu'après l'avoir vaincu, vous y avez été servi et fêté par les anges. Accordez-moi la grâce de réprimer, de soumettre toutes mes affections vicieuses, et de persévérer avec vous dans les jeûnes, les veilles, les prières, et tous les autres exercices de piété. Accordez-moi, en particulier, de résister aux attraits de la gourmandise, et de déjouer tous les piéges et toutes les ruses de l'ennemi : que jamais aucune tentation n'arrive à ternir la pureté de mon âme, qu'aucune ne me sépare de vous, mais que toutes me forcent à recourir à vous, à m'unir plus intimement à vous, à m'abîmer en vous, s'il est possible.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, pour moi, vous vous êtes soumis aux maux et aux privations les plus rudes, et de ce que vous avez supporté en ce monde le froid, le chaud, la soif, la faim, les fatigues, les sueurs, les voyages, les veilles, les persécutions, les contradictions de toute espèce. Faites, Seigneur, que j'accueille

toutes les adversités comme venant de votre main, que je les souffre patiemment pour votre amour, et qu'au milieu de tous mes plaisirs et de toutes mes peines, parmi tous les accidents et toutes les vicissitudes, je demeure inébranlablement en vous, avec un ferme désir que votre sainte volonté s'accomplisse, et non pas la mienne.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, des travaux que, en votre qualité de véritable Pasteur et de Sauveur du monde, vous avez entrepris pour la conversion des âmes, tantôt passant les nuits en prières, tantôt parcourant de grandes distances, tantôt prêchant la céleste doctrine, et vous en allant de province en province, de ville en ville, de bourgade en bourgade. Ne permettez pas que je me néglige jamais dans votre service; rendez-moi prompt et dispos pour le bien, inspirez-moi un ardent désir du salut de mon prochain; que j'y travaille de toutes mes forces; qu'en tout et partout je sois brûlé de zèle pour votre gloire, et que rien ne m'arrête quand il s'agira de l'augmenter.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que conversant avec les hommes vous les avez consolés dans votre bonté, et de ce que dans votre miséricorde vous avez opéré une foule de merveilles afin de les guérir. Remplissez mon cœur d'une pieuse affection, et d'une sainte compas-

sion pour tous mes frères; que je prenne part à leurs afflictions, que je ressente leurs misères comme mes propres misères, que je supporte patiemment leurs défauts, et qu'autant qu'il dépendra de moi je m'empresse de les secourir dans leurs besoins. Purifiez mon âme, Seigneur; anéantissez en elle toutes les passions vicieuses, tous les mauvais désirs qui la rendent malade, afin que délivrée de toutes ces infirmités, libre de tous ces empêchements, elle s'élève, elle monte, elle monte et ne se repose que lorsque l'amour devenu parfait l'aura jetée entre vos bras divins.

Je vous rends grâces, ô doux Jesus, de ce que pour moi vous avez supporté toutes sortes d'outrages, d'injures, de blasphèmes, de calomnies et de persécutions de la part de ceux-là mêmes que vous combliez de vos bienfaits. Donnez-moi un cœur véritablement innocent et simple, afin que j'aime mes ennemis, que je déplore sincèrement leurs désordres, que je les excuse intérieurement, et qu'en leur rendant le bien pour le mal, j'imite votre charité et votre patience parfaite.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'en entrant dans Jérusalem, doux, humble, assis sur une ânesse, sans tenir compte des louanges qui retentissaient à vos oreilles, vous avez répandu des larmes amères sur cette ville, en

prévision de sa ruine et de la perte de tant d'âmes. Accordez-moi, Seigneur, une connaissance profonde de moi-même, afin que je voie clairement mon indignité, que je m'humilie dans la poussière et que je me méprise comme je le dois. Oh! puissé-je devenir insensible aux faveurs et aux louanges des hommes! puissé-je ne plus savoir autre chose que pleurer mes péchés, regarder les maux de mes frères du même œil que les miens, et gémir profondément sur nos iniquités mutuelles! *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE VII

Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis la dernière cène jusqu'à la nuit qui précéda sa mort.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, pour mettre fin à la loi, vous mangeâtes l'Agneau pascal à Jérusalem avec vos disciples, et de ce que, pour leur donner un exemple ineffable d'humilité et d'amour, vous étant mis à genoux, vous commençâtes à leur laver les pieds et à les essuyer avec le linge dont vous étiez ceint. Que cet exemple fasse impression sur mon cœur, et en bannisse toute trace de présomption et d'orgueil. Accordez-moi, ô mon Dieu, une humilité

profonde, afin que je me plaise à soumettre ma volonté à celle des autres ; accordez-moi une obéissance parfaite, afin que je sois fidèle à garder vos commandements et les commandements de tous ceux qui, placés au-dessus de nous, nous gouvernent en votre nom. Accordez-moi une charité ardente, afin que je vous aime d'un amour pur et saint, et que j'aime tous les hommes pour l'amour de vous.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, poussé par votre charité infinie, vous avez institué le Sacrement de votre corps et de votre sang, vous vous êtes donné à nous en nourriture, et vous consentez à demeurer corporellement avec nous jusqu'à la fin des siècles. Faites, toutes les fois que je m'approcherai de la Table de vie, que ce soit avec un amour chaste, une humilité profonde, et une pureté de cœur dont rien n'approche ; que mon âme ait tellement soif de vous, soit tellement éprise d'amour pour vous, qu'elle mérite enfin d'arriver dans votre royaume et d'y jouir de vos éternelles délices pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, sur le point de sortir de ce monde, vous avez instruit et consolé vos disciples dans des termes empreints d'une tendresse ineffable, et de ce que, dans une prière non moins ardente, vous les avez recommandés à votre Père, montrant par là com-

bien vous les aimiez, eux, et ceux qui, dociles à leurs enseignements, devaient croire en vous dans la suite des âges. Faites, Seigneur, que mon cœur, ravi de vous entendre, préfère votre voix au miel le plus délicieux. Répandez en moi, Seigneur, l'esprit qui anima les derniers avis que vous donnâtes à vos disciples, afin que je sois transformé et abîmé dans votre amour. Conduisez-moi et dirigez-moi en toutes choses, afin qu'en moi et par moi, toujours et partout, votre volonté s'accomplisse.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'aux approches de votre Passion vous commençâtes à craindre, à vous attrister, à tomber dans l'abattement, figurant ainsi en vous-même la faiblesse naturelle de vos membres spirituels, afin de les consoler et de les encourager, par votre exemple, quand ils auraient quelque sujet de crainte ou qu'ils verraient approcher la mort. Par ces terribles angoisses auxquelles vous fûtes en proie, délivrez-moi, Seigneur, de toute tristesse excessive comme aussi de toute joie vaine ou coupable. Faites que toutes les peines, toutes les afflictions que j'ai éprouvées, ou que je dois éprouver plus tard, contribuent à procurer la gloire de votre saint Nom et à m'obtenir le pardon de mes péchés. Bannissez de mon cœur le découragement, la pusillanimité, la tristesse, et soyez vous-même mon aide et mon soutien.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, prosterné contre terre, vous avez prié votre Père et vous vous êtes livré entièrement à lui, disant : « Mon Père, que votre volonté se fasse et non pas la mienne. » (Luc, XXII, 42.) Faites que dans toutes mes afflictions et dans toutes mes nécessités je recoure à vous par la prière, que je m'abandonne à votre providence sans songer ni à ma volonté ni à mon intérêt propre; que je ne recule point devant l'adversité, et que pour m'y soustraire je ne me détourne point du bien que j'aurais commencé; que j'accepte tous les revers avec un esprit tranquille et comme me venant de votre main, et que je les supporte pour votre amour avec un cœur doux, humble et soumis.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, lié comme un larron et un malfaiteur, vous avez consenti à être traîné par des soldats jusqu'à la maison de Caïphe pour vous y entendre juger. O douceur merveilleuse de mon Rédempteur! on vous prend, on vous maltraite, on vous lie, et vous ne vous plaignez pas, vous ne murmurez pas, vous ne résistez pas ; vous marchez en silence à la suite de ceux qui vous entraînent, vous obéissez à la voix de ceux qui vous commandent, vous supportez avec une extrême patience les outrages de ceux qui s'acharnent à vous tourmenter. Faites, Seigneur, que les exemples de tant et de si excellentes vertus se reflètent, en moi

à la gloire et à l'honneur de votre saint Nom.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, Roi du ciel et de la terre, de ce qu'en présence du Pontife orgueilleux vous avez consenti à recevoir un soufflet de la main d'un de ses valets, comme si vous eussiez été le plus vil et le plus méprisable des hommes. Réprimez, Seigneur, tous les mouvements d'orgueil, d'indignation, de colère, de rancune et de vengeance qui pourraient s'élever dans mon cœur, afin que je demeure calme et serein au milieu des injures, que je supporte patiemment toutes les humiliations, et que je m'applique à faire du bien à tous ceux qui m'ont fait du mal en haine de vous. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE VIII

Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis la nuit qui précéda sa mort jusqu'à son arrivée au Calvaire.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, la nuit qui précéda votre mort, vous vous exposâtes pour moi au mépris et à la risée de vos ennemis ; de ce que vous fûtes souffleté, frappé à coups de poings, déshonoré et outragé de toutes les manières. Vous savez, ô mon Dieu,

combien il m'en coûte de supporter la moindre contradiction ; vous savez que je n'ai aucune vertu, que ma volonté est faible et languissante, que mes bons désirs sont d'une froideur extrême : oh ! je vous en supplie, Seigneur, venez au secours de ma faiblesse et ne permettez pas que le vent de l'adversité me décourage ou me jette dans l'abattement. Que je demeure ferme au milieu de mes maux, calme au milieu des injures, et qu'avec les sentiments de la plus vive reconnaissance je supporte tout ce qui m'arrive, à l'honneur et à la gloire de votre saint Nom.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, traduit devant le tribunal de Pilate, vous ne répondîtes pas aux injures, aux fausses accusations dont vous fûtes l'objet, semblable à un petit agneau qui ne résiste point et qui se tait devant celui qui le tond. Faites, Seigneur, que je sois insensible à la médisance et à la calomnie, et que par mon silence je triomphe de tous ceux qui en veulent à mon honneur. Accordez-moi la véritable humilité ; et que ni le désir d'être loué, ni, lorsqu'il s'agira de votre gloire, la crainte d'être honni, ne trouvent jamais l'accès de mon cœur.

Je vous rends grâces, ô très-doux Jésus, de ce qu'en sortant du tribunal de Pilate vous fûtes conduit ignominieusement devant Hérode, à travers les rues de Jérusalem, au milieu du bruit et du tumulte de la populace. Accordez-moi la

force de ne point craindre les persécutions de mes ennemis, de souffrir patiemment leurs injures et de m'élever au-dessus de leurs dédains. Soutenez mon courage au milieu des épreuves, et faites que je les supporte avec douceur, sans me plaindre et comme vous me l'avez recommandé vous-même, « en possédant mon âme par ma patience. » (Luc, XXI, 19.)

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, vous renfermant dans un silence plein de dignité, vous ne répondîtes ni aux questions multipliées d'Hérode ni aux accusations sans cesse renouvelées des Prêtres et des Pontifes. Faites, Seigneur, que je réprime les écarts de ma langue, que je ne me permette jamais une parole mauvaise, et que je ne perde pas mon temps en de vaines conversations; que, conformément à votre volonté, tout ce qui sortira de ma bouche soit juste, honnête et utile; que j'aie la médisance en horreur, et que toujours et partout je parle et je pense bien de mes frères.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, mis en parallèle avec Barabbas, vous avez été jugé plus criminel que lui et moins digne de vivre, comme aussi de ce qu'au moment où l'on mettait en liberté ce voleur, cet insigne meurtrier, on vous condamnait à mort, vous qui êtes l'auteur de la vie. O Roi de gloire, ô mon Seigneur, pouviez-vous abaisser davantage votre Majesté sou-

veraine? Ah ! Seigneur, vous êtes véritablement la pierre vivante que les hommes ont rejetée, mais que Dieu a choisie pour lui-même. Oh ! ne permettez pas que je vous préfère jamais la créature, que je vous abandonne jamais pour la créature ; empêchez le poison de l'envie de pénétrer dans mon âme ; que désormais je me repose en vous, et qu'en vous seul je trouve mon salut.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, pour guérir nos blessures, vous avez voulu être dépouillé de vos vêtements, lié à une colonne et flagellé de la façon la plus cruelle. Oh ! je vous en conjure, ôtez de mon cœur toute pensée criminelle, dépouillez-moi du vieil homme et de toutes ses œuvres ; revêtez-moi de « l'homme nouveau « qui a été créé à votre ressemblance, dans la « justice et la sainteté de la vérité » (Eph., IV, 24), et faites que je souffre, en toute humilité et sans me plaindre, les coups divers qui me viendront de votre main paternelle.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'après avoir été si rudement flagellé, après avoir répandu tant de sang, vous avez permis que l'on vous accablât de toutes sortes d'outrages. Ah ! il me semble voir encore vos ennemis qui, pour vous humilier davantage, vous couvrent d'un manteau de pourpre, mettent une couronne d'épines sur votre tête, placent, en guise de sceptre, un roseau dans vos mains, fléchissent le genou devant vous

et vous raillent en disant : « Salut, Roi des Juifs. » (Matth., XXVII, 29.) O mon divin Maître, que le souvenir de cette scène douloureuse ne s'efface jamais de ma mémoire ; percez mon cœur avec les flèches aiguës de votre ardente charité ; qu'à l'avenir je n'aime que vous, que je ne pense qu'à vous, que je ne trouve de repos qu'en vous ; que ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la persécution ne me séparent jamais de vous, et que je ne regarde point comme un déshonneur d'être haï et méprisé avec vous.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, non content des affronts et des ignominies que vous avez endurés pour moi, malgré l'état d'affaissement où vous étiez réduit, malgré la faiblesse de vos épaules, vous avez voulu porter votre croix jusqu'au sommet du Calvaire. Faites, Seigneur, que j'embrasse courageusement et dévotement votre croix, et que renonçant à moi-même, travaillant avec ardeur à imiter vos vertus, je mérite de marcher humblement à votre suite jusqu'à l'heure de ma mort.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, sur la route du Calvaire, alors que vous alliez être crucifié, vous avez recommandé aux femmes qui vous suivaient en se lamentant de ne pas pleurer sur vous, mais de pleurer sur elles-mêmes et sur leurs enfants. Accordez-moi, Seigneur, des larmes de compassion et d'amour, qui amollissent

la dureté de mon cœur et le rendent agréable à vos yeux. Faites qu'embrasé du feu de votre amour, j'aie en dégoût toutes les créatures, que je n'aie d'affection que pour vous, et que je ne me repose qu'en vous pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE IX

Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis son arrivée au Calvaire, jusqu'au moment où il recommanda sa Mère au Disciple bien-aimé.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'étant arrivé au lieu de votre sacrifice, le corps brisé, les épaules chancelantes sous le poids de la croix, haletant de soif, vous fûtes abreuvé de vinaigre mêlé de fiel. Oh! si après cela je renonçais pour toujours aux plaisirs de la table, aux satisfactions de la chair, à toute recherche des sens! Accordez-moi, Seigneur, cette vertu qui sied si bien aux âmes délicates, cette vertu dont nous avons tous un si grand besoin, je veux dire la tempérance dans le boire et le manger, afin que, réprimant tout appétit déréglé, je n'aie plus faim et soif que de vous, je ne mette plus qu'en vous mes délices.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'ayant consenti à être dépouillé de vos vêtements en présence de tout le peuple, vos plaies se rouvrirent, votre sang recommença à couler, et toutes vos douleurs se renouvelèrent. Mettez en moi, ô mon Dieu, un vrai amour de la pauvreté. Faites qu'au milieu des plus grandes privations je n'éprouve jamais le moindre sentiment de tristesse, et que je supporte patiemment les misères et les calamités de cette vie. Bannissez de mon cœur toutes les imaginations et toutes les affections terrestres, et renouvelez chaque jour en moi le désir de vous aimer ardemment.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'après vous être étendu sur la croix vous avez permis que l'on y tirât vos membres au point de les disloquer, et qu'on les y perçât d'horribles clous. Faites, ô mon Dieu, que je garde fidèlement, et avec les sentiments de la plus vive reconnaissance, le souvenir de cette ardente charité avec laquelle vous avez étendu vos bras, ouvert vos mains, et livré vos pieds pour être percés et attachés à la croix. Remplissez mon cœur d'une parfaite charité; percez, clouez tous mes sens avec le clou de votre amour, et concentrez en vous seul toutes mes pensées et tous mes désirs.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que

pendant trois heures vous êtes demeuré suspendu au bois infâme de la croix, répandant votre sang à grands flots et éprouvant dans tous vos membres la plus vive et la plus intense douleur. Suspendez, Seigneur, au même bois ma pauvre âme, qui est là gisant à terre, et lavez-la, purifiez-la dans votre sang, dans ce sang qui donne le salut et la vie. Daignez, ô mon Dieu, me laver, me purifier, me sanctifier, en m'arrosant de cette précieuse liqueur; offrez-la, je vous prie, à votre Père, comme une satisfaction pour mes péchés et un remède à mes maux. Rendez-moi digne, je vous en conjure, de boire avec mon cœur et de recueillir avec la langue de mon âme les précieuses gouttes de ce sang divin, et que j'apprenne par expérience combien votre esprit est doux, et combien ce breuvage est rempli de délices.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que pour moi, pour guérir mon impatience par votre patience et mon orgueil par votre humilité, vous avez voulu être crucifié entre deux voleurs et confondu dans la même infamie. Élevez, Seigneur, élevez mon esprit en haut, afin que de là je méprise toutes les choses visibles, que je tienne mes yeux constamment fixés sur vous, que je n'aime que vous, que je ne pense qu'à vous, que je ne soupire qu'après vous, que je ne parle que de vous, que je ne rêve que de vous, que je ne trouve de délices qu'en vous, et qu'en dehors de

vous, je n'aie ni contentement, ni joie d'aucune espèce.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que vous avez poussé la bonté envers les méchants jusqu'à prier votre Père pour ceux-là mêmes qui vous crucifiaient, disant : « Mon Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, XXIII, 34.) Accordez-moi, Seigneur, la véritable patience et la véritable douceur, afin que, conformément à votre exemple et à votre commandement, j'aime mes ennemis, je leur rende le bien pour le mal, je prie pour eux et je leur pardonne de tout mon cœur.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'au moment où, sur la croix, vous souffriez d'intolérables douleurs et d'indicibles angoisses, vous avez permis à vos ennemis de vous railler et de proférer contre vous les plus horribles blasphèmes. Faites, Seigneur, qu'au souvenir de votre incomparable patience et de votre humilité sans bornes, je supporte patiemment toutes les douleurs et tous les affronts, que je demeure attaché à la croix avec vous jusqu'à la mort; que ni les assauts de la tentation, ni les tempêtes de la tribulation, ni les torrents d'injures que l'on pourra vomir contre moi ne me détournent jamais de mes bons propos, et que ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni quelque créature que ce soit ne me sépare jamais de vous.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que vous avez permis à l'un des voleurs de blasphémer contre vous, et de ce que, pour avoir confessé son injustice et proclamé votre innocence avec un grand sentiment de compassion et de foi, vous avez promis à l'autre la gloire du paradis. Oh! puissiez-vous jeter sur moi des yeux de miséricorde, comme vous le fîtes pour ce Larron fortuné, afin qu'avec l'assistance de votre grâce je mène une vie tellement innocente, qu'arrivé au terme de ma course il me soit donné d'entendre cette douce parole : « Aujourd'hui tu seras avec moi « dans le paradis. » (Luc, XXIII, 43.) *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE X

Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis le moment où il recommanda sa Mère au Disciple bien-aimé, jusqu'à sa descente aux enfers.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que voyant du haut de la croix votre très-douce Mère en proie à la douleur et toute baignée de larmes, ému de compassion au dedans de vous-même, vous la confiâtes à votre disciple saint Jean, en même temps que vous la lui donnâtes pour mère,

et dans sa personne à tous les chrétiens. Faites, Seigneur, que je m'attache ardemment à elle, et qu'en la prenant pour mère elle m'aime et me traite comme son enfant. Donnez-la-moi pour protectrice dans toutes les circonstances difficiles de la vie, mais plus particulièrement à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que suspendu aux bras de la croix, la tête couronnée d'épines, le corps tout couvert de larges plaies, vous fîtes entendre ce cri de détresse : « Mon Dieu, « mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? » (Marc, xv, 34.) Faites, ô mon tendre Père, que dans toutes mes adversités, dans toutes mes tentations, dans tous mes délaissements, je recoure à vous, et que, me défiant de moi-même, je me confie en vous seul, je me livre entièrement à vous seul. Enfoncez vos traits dans mon âme en lui rappelant sans cesse le souvenir de vos plaies ; imprimez ces plaies au plus profond de mon cœur, et enivrez-moi de telle sorte avec votre sang, que je ne pense plus qu'à vous, que je ne cherche plus que vous, que je vous trouve, que je vous embrasse, et que je vous possède éternellement.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que le corps desséché par la douleur et par les flots de sang que vous aviez répandus, la bouche haletante de soif, et le cœur embrasé du désir de

notre salut, vous prononçâtes cette parole : « J'ai « soif. » (Jean, XIX, 28.) Donnez-moi, Seigneur, une ardente soif de votre gloire et du salut des âmes, afin que, conformément à votre volonté sainte, je m'emploie à votre service autant que mon état et ma condition me le permettront; que l'amour des choses périssables n'ait jamais de prise sur mon cœur; qu'aucune créature ne me retienne jamais dans ses liens; que j'aime en vous les choses qu'il est permis d'aimer, que je vous aime plus que tout ce qui est aimable, et qu'en vous seul je trouve mon repos.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, sur le point d'expirer, vous laissâtes approcher de vos lèvres une éponge trempée dans du vinaigre, et de ce qu'en goûtant un si étrange breuvage vous voulûtes satisfaire à votre Père pour les excès que nous commettons chaque jour dans nos repas, nous donnant ainsi à tous un merveilleux exemple de pauvreté et de mortification. Faites, Seigneur, que, par amour pour vous, je méprise les viandes et les mets trop recherchés, et qu'en usant modérément de ceux que vous m'accordez pour soutenir ma pauvre vie, je ne cesse chaque jour de vous en témoigner ma reconnaissance.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, vous qui aimez passionnément les hommes, de ce que vous avez achevé d'une manière si heureuse et

si complète l'œuvre de notre rédemption, en vous immolant sur la croix pour effacer les péchés du monde. Soyez désormais, Seigneur, je vous en conjure, soyez l'unique but et l'unique fin de toutes mes pensées, de toutes mes paroles, de toutes mes actions, afin qu'animé de l'intention la plus droite et la plus pure, je cherche toujours et partout votre honneur, et qu'en dehors de vous je ne cherche, je ne désire plus rien. Faites que je ne me relâche jamais dans votre service, que je n'éprouve jamais aucune défaillance, mais que, me renouvelant chaque jour dans la ferveur je m'applique de toutes mes forces à vous louer et à vous servir.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que volontairement vous vous êtes soumis à la mort, en inclinant votre tête adorable; de ce qu'après avoir remis votre âme entre les mains de votre Père, vous l'avez vous-même détachée de votre corps, et de ce qu'en donnant ainsi votre vie pour vos brebis, vous avez montré que vous étiez véritablement le bon Pasteur. Faites, Seigneur, que je meure à tous mes vices et à tous mes mauvais penchants; que je ne vive, que je ne respire que pour vous, et qu'en achevant le cours de cette misérable vie, mon âme, enflammée de charité, entre incontinent en vous, qui êtes le vrai paradis de mon âme.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce

qu'ayant eu le cœur percé d'une lance, vous avez voulu qu'il en sortît de l'eau et du sang pour laver nos âmes et leur redonner la vie. Que ne percez-vous mon cœur de la lance de votre amour, afin qu'il n'aime désormais que ce que vous aimez vous-même ! Oh ! je vous en conjure, Seigneur, permettez que mon âme s'introduise, par la plaie de votre côté, au centre même de votre charité, au trésor de votre divinité, et que là elle vous adore, vous, mon véritable Dieu, vous qui êtes mort, et qui avez été crucifié pour moi, de telle sorte qu'après avoir banni de sa mémoire tous les vains fantômes des choses visibles, elle ne s'occupe plus que de vous, elle ne voie plus que vous dans tous les objets qui l'environnent.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que vous fûtes détaché de la croix par vos amis en pleurs, arrosé de parfums précieux, enveloppé dans un linceul blanc et déposé dans un sépulcre qui appartenait à autrui. Ensevelissez avec vous tous mes sens, toutes mes forces, toutes mes affections, afin que, lié à vous par les liens de l'amour, je sois insensible à toute autre chose, et je n'aie plus d'autre pensée que vous, mon unique Rédempteur, mon unique bien, mon unique trésor. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE XI

Prière à Jésus-Christ, où sont rappelées sa descente aux enfers, sa résurrection, son ascension, la mission qu'il donna à ses apôtres, et sa dernière venue à l'époque du jugement universel.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que vous êtes descendu aux enfers environné d'une grande puissance; de ce qu'après avoir détruit l'empire de Satan vous avez réjoui, par votre présence, les Patriarches et les Saints qui y étaient retenus captifs; de ce que vous les avez arrachés aux ténèbres de leurs prisons et les avez ensuite emmenés avec vous pour les rendre participants des délices du ciel. Je vous en conjure, Seigneur, que la vertu de votre sang et de votre Passion descende, à l'heure qu'il est, sur les âmes de mes parents, de mes amis, de mes bienfaiteurs et de tous les fidèles défunts, afin que, délivrées des peines du purgatoire, elles soient admises dans le sein de l'éternelle félicité.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, après avoir vaincu la mort, vous êtes ressuscité et sorti triomphant du sépulcre, et de ce qu'en opérant de nouveau l'union de votre âme avec votre corps glorieux vous avez porté la joie dans le

cœur de tous ceux qui vous aimaient. Faites, Seigneur, que, m'arrachant à l'état de mort où m'avaient réduit mes vices, et renonçant à mes vieilles habitudes, je marche dorénavant dans une nouveauté de vie, je cherche les choses d'en haut et non pas les choses d'en bas, et que, lorsque vous, qui êtes ma vie, reviendrez de nouveau sur la terre, je me mette à votre suite et j'entre avec vous dans le séjour de votre gloire.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, quarante jours après votre résurrection, vous êtes monté au ciel en présence de vos disciples, où, assis à la droite du Père, vous vivez et régnez pendant les siècles des siècles. Oh ! quel bonheur pour moi si mon âme était malade d'amour, si je prenais en dégoût tous les biens de la terre, si je ne soupirais plus, je n'avais plus de désir et d'ardeur que pour les biens du ciel, si je n'avais plus d'autre affection, plus d'autre joie que vous, ô mon Seigneur et mon Dieu !

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce que, l'Esprit-Saint s'étant répandu sur vos disciples qui persévéraient dans la prière, vous leur avez donné pour mission d'enseigner toutes les nations de la terre. Purifiez mon cœur, je vous en supplie, donnez-moi une conscience pure et sans tache, afin que le Consolateur, la choisissant volontiers pour sa demeure, l'embellisse des dons abondants de sa grâce; qu'il me console, qu'il me

fortifie, me dirige et me possède tout entier.

Je vous rends grâces, ô doux Jésus, de ce qu'au dernier jour, lorsque vous viendrez pour juger le monde, vous récompenserez ou vous punirez chacun selon ses œuvres. O mon Dieu, ô Seigneur très-clément, faites qu'après avoir vécu saintement et d'une manière conforme à votre adorable volonté sur la terre, mon âme soit tellement riche en mérites et en vertus, qu'au sortir de sa prison de chair elle mérite d'être miséricordieusement accueillie dans les demeures éternelles, où elle vous loue en compagnie de tous les saints, et où elle vous bénisse pendant tous les siècles des siècles et à jamais. Ainsi soit-il. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE XII

Avis relatif aux prières suivantes.

« Quand tu seras assis pour manger avec le « roi, » dit le Sage, « considère attentivement « ce qui est en ta présence, afin de savoir quelle « est la conduite que tu auras à tenir. » (Prov., XXIII, 1.) Conformément à ce précepte, toutes les fois que vous vous disposerez à prier, commencez par lever les yeux vers le Seigneur, et examinez

avec soin quelle est la dignité de Celui avec lequel vous allez vous entretenir, afin que votre cœur et vos sentiments soient à la hauteur de ce qu'il est en droit d'attendre. Contemplez-le assis sur le trône de sa Majesté et régnant sur tout l'univers. « Il porte écrit sur son vête-« ment : le Roi des rois et le Seigneur des sei-« gneurs. » (Apoc., XIX, 16.) Il est infiniment parfait ; il est beau, glorieux, bon, clément, juste, terrible, admirable. C'est un Père tout rempli d'affection, un Bienfaiteur dont les libéralités sont inépuisables, un Sauveur, un Rédempteur dont la miséricorde n'a pas de bornes.

Puis, quand vous l'aurez ainsi contemplé, faites un retour sur vous-même, et voyez quels sont les actes de vertus et les sentiments que vous devez produire pour correspondre à tous ses titres et à toutes ses perfections. Il est Dieu, il faut donc que vous l'adoriez ; il est infiniment parfait et glorieux, il faut donc que vous lui offriez vos louanges ; il est bon, il est beau, il faut donc que vous l'aimiez ; il est juste, il est terrible, il faut donc que vous le craigniez ; il est le Seigneur et le Roi de toute la nature créée, il faut donc que vous lui obéissiez ; il est votre Bienfaiteur, il faut donc que vous le bénissiez et que vous vous montriez reconnaissant envers lui ; il est votre Créateur et votre Rédempteur, il faut donc que vous lui offriez tout ce que vous êtes, puisque tout lui appartient.

En un mot, il est votre Sauveur, votre aide, votre soutien, il faut donc que dans toutes vos nécessités vous ayez recours à lui et que vous mettiez en lui seul votre espérance. Tels sont les sentiments qui doivent animer la créature raisonnable, tels sont les actes de vertus que nous devons produire quand nous nous trouvons placés en face des grandeurs et des perfections de Dieu. Sa divinité mérite nos adorations; ses perfections, nos louanges; ses bienfaits, notre reconnaissance; sa bonté, notre amour. Il faut que nous le craignions, parce qu'il est juste; que nous espérions en lui, parce qu'il est miséricordieux; que nous lui soumettions notre volonté, parce qu'il est puissant; que nous lui offrions tout ce que nous possédons, parce qu'il est le souverain Maître de toutes choses. Il faut enfin que nous attendions tout de lui, parce qu'il n'a rien tant à cœur que de nous secourir et de nous pardonner.

Encore une fois, c'est par de tels sentiments et de tels actes de vertu que le Seigneur, qui a droit à tous nos respects et à toutes nos affections, veut être honoré. Je n'ignore pas que ces sentiments et ces vertus sont, pour ainsi dire, l'âme de toutes les œuvres que nous faisons pour son amour; néanmoins, comme de tous les exercices la prière est celui où ils se produisent le plus naturellement, et que malgré cela il peut se rencontrer des personnes qui aient de la peine à s'en acquit-

ter d'une manière convenable, il m'a paru bon d'ajouter ici diverses formules que j'ai tirées des Prophètes, des Psaumes, des saints Pères, et en particulier de saint Augustin ; mais comme « le « juste s'accuse lui-même le premier » (Prov., XVIII, 17), et que la porte la plus rapprochée pour arriver à Dieu est celle de la pénitence et de l'humilité, on aura soin de faire précéder cet exercice par la récitation du *Confiteor*, ou bien de l'un des sept Psaumes pénitentiaux, en y apportant le plus de dévotion que l'on pourra.

CHAPITRE XIII

Sentiments d'une âme qui, en présence de la majesté de son Créateur, lui offre humblement ses adorations et ses hommages.

Si le Publicain de l'Évangile « n'osait lever les « yeux au ciel, mais se frappait la poitrine, di- « sant : O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un « pécheur » (Luc, XVIII, 13) ; si la sainte Pécheresse, pour éviter de se montrer aux yeux du Sauveur, passait derrière lui, se jetait à ses pieds, et, à force de larmes, méritait le pardon de ses péchés ; si le saint patriarche Abraham, s'adressant à Dieu, disait : « Je parlerai à mon Seigneur,

« quoique je ne sois que cendre et poussière » (Gen., XVIII, 27); si, en un mot, ces saints personnages ne se présentaient devant vous, Seigneur, que pénétrés des sentiments de la plus profonde humilité, et, pour ainsi dire, la face contre terre, que ferai-je, moi, misérable pécheur, moi, cendre et poussière, abîme de tous les péchés et de toutes les misères? Hélas! Seigneur, je ne puis concevoir la crainte et le respect que je dois à votre Majesté sans élever mes regards jusqu'à elle. Oh! de grâce, ne permettez pas que ma faible vue succombe sous l'éclat de votre gloire. Vous êtes si grand, que notre esprit ne peut arriver jusqu'à vous; aucun entendement créé ne peut vous comprendre, et néanmoins on ne peut rien faire de mieux que de vous contempler.

O Dieu très-puissant, très-miséricordieux, très-juste, très-caché, très-présent, très-beau, très-fort, éternel et incompréhensible, très-simple et très-parfait, invisible et qui voyez toutes choses, immuable et principe de tout mouvement; vous qui n'êtes ni répandu, ni resserré dans l'espace, que le changement n'atteint point, que la nécessité ne corrompt point, que la tristesse ne trouble point, que la joie n'égare point; vous qui ne pouvez rien oublier, ni rien apprendre, pour qui le passé subsiste et l'avenir est présent; vous qui n'avez point eu de commencement, qui n'êtes point susceptible d'accroissement, qui n'aurez

jamais de fin, parce qu'éternellement vous serez ce que vous êtes, « vous atteignez d'une extré-« mité à l'autre avec force, et vous disposez toutes « choses avec douceur. » (Sag., VIII, 1.) Vous avez créé l'univers sans y être forcé ; vous le conservez sans sortir de votre repos ; vous le gouvernez sans qu'il vous en coûte le moindre travail ; vous le faites mouvoir sans cesser d'être immuable. Vous êtes tout à la fois et l'œil, et le pied, et la main, c'est-à-dire que vous voyez toutes choses, vous conservez toutes choses, vous êtes l'auteur de toutes choses. Vous êtes au dedans de toutes les créatures, sans être borné par elles ; au dehors, sans discontinuer de les remplir ; vous êtes au-dessous de toutes choses sans être abaissé ; au-dessus de toutes choses sans être élevé.

O Dieu très-grand et très-véritable ! O Vie seule digne de ce nom ; vous de qui toutes les créatures tiennent leur existence, par qui tout ce qu'il y a dans le monde vit et participe au bonheur ! Vous êtes la bonté et la beauté même, et hors de vous il n'est rien de bon ni de beau. Vous voulez que dans tous nos besoins nos recourions à vous ; vous venez à notre rencontre, afin que nous vous trouvions ; vous nous ouvrez chaque fois que nous vous appelons. S'éloigner de vous, c'est tomber ; s'approcher de vous, c'est se relever ; demeurer avec vous, c'est persévérer dans le bien. On ne s'éloigne de vous que lorsqu'on

se trompe ; on ne vous cherche que parce qu'on est appelé, on ne vous trouve que parce qu'on s'est purifié : vous connaître, c'est vivre ; vous servir, c'est régner ; vous louer, c'est s'assurer le salut et la joie.

O mon Sauveur et mon Roi ! je ne suis qu'un ver de terre, et que pourrais-je dire à votre louange ? J'emprunterai le langage de vos prophètes, et je dirai avec Isaïe (XL, 12-17) : « Qui « a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et « qui de cette main étendue a mesuré les cieux ? « Qui a soutenu de trois doigts la masse de la « terre ? Qui a mis les collines en équilibre ? Qui « seconde l'esprit du Seigneur ? Qui est entré « dans son conseil ? Qui l'a conduit ? Qui l'a con- « seillé ? Qui l'a instruit ? Les nations sont devant « lui comme une goutte d'eau dans un vase d'ai- « rain, un grain de sable dans une balance. Le « Liban et ses forêts ne suffiraient pas au feu de « ses autels ; tous les animaux de la terre ne « seraient pas un sacrifice digne de lui. Tous les « peuples sont devant ses yeux comme s'ils n'é- « taient pas : ils sont pour lui comme le vide « et le néant. » En effet, Seigneur, si à l'apparition du soleil la clarté des autres étoiles s'éclipse et disparaît, que deviendront toutes les créatures en présence de vous qui êtes leur Créateur ?

C'est pourquoi, ô mon Dieu, je vous adore avec

les sentiments de l'humilité la plus profonde, avec tout le respect dont je suis capable, et je vous offre ce culte de latrie, qui n'est dû qu'à vous seul, à l'exclusion de toutes les créatures. Je vous adore comme les puissances du ciel vous adorent, comme tous les êtres créés vous adorent ; car, quoique plusieurs d'entre eux ne vous connaissent pas, ils ne peuvent s'empêcher néanmoins de courber la tête sous le sceptre de votre divinité, de proclamer votre grandeur, parce que seul vous êtes le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs, le principe de toutes choses. Vous êtes l'alpha et l'oméga, c'est-à-dire le commencement et la fin de tout ce qui existe, le commencement sans commencement, et la fin qui n'aura jamais de fin. Seul vous existez par vous-même ; toutes les autres créatures, quelle que soit leur dignité, n'ont qu'une existence imparfaite, dépendante et, pour ainsi dire, empruntée. Vous seul êtes grand, parfait, immense, ne dépendant que de vous-même, et c'est avec raison que l'on vous appelle Celui qui est, parce que devant vous tout le reste n'est rien.

O Dieu, je reconnais en vous toutes ces merveilles et toutes ces grandeurs, et, humblement prosterné devant le trône de votre Majesté, je vous adore avec les mêmes sentiments que les esprits bienheureux, lorsque, anéantis devant votre face divine, ils jettent leurs couronnes à

vos pieds, et vous offrent leurs adorations et leurs hommages, en confessant que tout ce qu'ils possèdent ils le tiennent de vous. Et moi aussi, la plus misérable de toutes les créatures, je vous révère mille fois ; je vous adore et je confesse que vous êtes mon vrai Dieu et Seigneur ; que tout ce que je suis, tout ce que je possède, ma vie entière vous appartient ; et voilà pourquoi je supplie toutes les créatures de s'unir à moi pour vous louer et vous adorer, et je leur dis avec le Prophète : « Venez, réjouissons-nous devant le « Seigneur ; faisons éclater nos transports d'allé- « gresse devant le Dieu de notre salut. Prévenons « sa présence par des hymnes de louange ; pous- « sons des cris de joie au milieu de nos can- « tiques, parce que le Seigneur est le grand Dieu, « le grand Roi qui s'élève au-dessus des dieux. « Il ne rejettera point son peuple, parce qu'il « tient dans ses mains les profondeurs et les « hauteurs des montagnes. La mer est à lui : « elle est son ouvrage ; ses mains ont fondé la « terre. Venez, prosternons-nous devant le Dieu « qui nous a créés, parce qu'il est notre Dieu, et « que nous sommes son peuple et les brebis de « ses pâturages. » (Ps. XCIV, 1-7.) Ce n'est pas tout, mon Seigneur et mon Dieu : puisque vous êtes si digne d'être adoré et révéré, faites-moi la grâce de vous adorer et de vous révérer sans cesse, non pas seulement de bouche et en paroles, mais

de cœur, et par mes œuvres et ma conduite, vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles et à jamais. Ainsi soit-il. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE XIV

Sentiments d'une âme qui tremble et qui s'humilie en présence de la grandeur et de la justice de Dieu.

Seigneur, vous êtes le seul Dieu véritable, le seul digne de nos adorations, et par conséquent le seul digne de notre crainte. « Ne craignez « point, » dit le Sauveur, « ceux qui tuent le corps, « et ne peuvent rien de plus. Craignez Celui qui, « après avoir ôté la vie, a le pouvoir de jeter « dans l'enfer. » (Luc, XII, 4, 5.) « N'ayez aucune crainte en présence des nations, nous dit à son tour l'Église dans l'office qu'elle chante en l'honneur des saints anges ; mais adorez Dieu de tout votre cœur, et craignez-le, parce que son Ange vous accompagnera et vous sauvera du danger. »

Que mon âme, que mon cœur vous craigne donc, ô mon Dieu ! puisqu'il y a autant de raisons de vous craindre que de vous aimer. Vous êtes infiniment miséricordieux ; mais vous êtes infiniment juste ; les œuvres de votre miséricorde

sont innombrables, mais celles de votre justice ne le sont pas moins. Que dis-je? les vases de colère sont bien plus nombreux que les vases de miséricorde, puisque le nombre des damnés surpasse de beaucoup le nombre des élus. Que je vous craigne, Seigneur, et à cause de votre justice, et à cause de la profondeur de vos jugements, et à cause de votre Majesté souveraine; que je vous craigne au souvenir de votre infinie grandeur, de mes péchés et de mes iniquités sans nombre, de la résistance continuelle que j'oppose à vos saintes inspirations; que je vous craigne et que je tremble en votre présence, vous devant qui les puissances et les colonnes du ciel tremblent, et la terre s'ébranle jusque dans ses fondements.

Qui ne vous craindra, Roi des nations? Qui ne sera saisi d'épouvante en entendant les paroles que vous mettez vous-même dans la bouche de votre Prophète : « Ne me craindrez-vous donc « pas, et ne redouterez-vous pas ma face? moi « qui ai donné le sable pour borne à la mer, loi « éternelle qu'elle ne dépassera jamais : et ses « flots se précipiteront, et ils n'iront pas au delà, « et ses flots monteront, et ils ne le franchiront « pas. » (Jérem., v, 22.) Mais, Seigneur, si toutes les créatures vous obéissent et reculent devant la grandeur de votre Majesté, que ferai-je, moi, misérable pécheur, cendre et poussière? Si les anges tremblent en vous adorant et en chantant

vos louanges, comment mes lèvres et mon cœur seront-ils assez hardis pour vous rendre de semblables hommages? Malheureux que je suis! D'où vient que mon âme est si endurcie? D'où vient que les fontaines de mes yeux se sont desséchées, et que je ne répands pas un torrent de larmes, en m'entretenant, moi, pauvre esclave, avec mon Seigneur; moi, faible créature, avec mon Créateur; moi, simple mortel, avec mon Dieu; moi, pétri de boue, avec Celui qui a tiré l'univers du néant?

Que je vous craigne aussi à cause de la rigueur de vos jugements. Vous nous en avez donné de terribles exemples depuis le commencement du monde : Lucifer, le premier et le plus beau des anges, est précipité du ciel; le genre humain est rendu solidaire de la faute d'un seul; la terre est engloutie sous les eaux du déluge; Jacob est choisi, et Ésaü rejeté; Judas est abandonné à la perdition, et saint Paul admis au rang des apôtres; le Peuple juif est réprouvé, et les Gentils sont appelés à la foi. Je passe sous silence bien d'autres merveilles qui s'opèrent dans le secret et qui échappent à notre connaissance; mais je ne puis penser sans frémir à ces nations entières qui, plongées dans les ombres de la mort et dans les ténèbres de l'infidélité, marchent de ténèbres en ténèbres, et s'avancent, à travers les peines et les afflictions de ce monde, vers les peines et les supplices de l'éternité.

Que je vous craigne, Seigneur, à cause de vos jugements impénétrables ; car j'ignore encore si je ne partagerai pas le sort des réprouvés. Certes, si le juste aura de la peine à se sauver, que fera le pécheur chargé de crimes ? Si le saint homme Job redoutait votre colère comme les flots courroucés de la mer ; si le prophète Jérémie, sanctifié dès le sein de sa mère, cherchait vainement un recoin pour échapper à votre fureur, que fera celui qui est né dans le péché, et qui depuis n'a jamais cessé de le commettre ?

Que je vous craigne aussi, Seigneur, à cause des iniquités sans nombre qu'il me faudra porter devant votre tribunal, quand le feu et la tempête annonceront votre venue et que vous abaisserez les cieux sur la terre pour juger votre peuple ; car alors mes iniquités seront dévoilées aux yeux du monde entier ; mes péchés, de quelque nature qu'ils soient, paroles, actions, pensées même, seront publiés en présence des chœurs angéliques, et j'aurai autant de juges qu'il y aura eu de saints avant moi, autant de témoins et d'accusateurs qu'il y aura eu d'hommes vertueux.

Hé quoi ! Seigneur, je crois ces vérités, et je ne me hâte point de mettre un frein à mes vices, et je continue à croupir dans la fange du crime ! La gourmandise avilit mon âme ; la luxure me livre des assauts journaliers ; l'orgueil me rend vain ; l'avarice m'endurcit ; la jalousie me consume ;

je ne cesse d'éclater en murmures ; je poursuis les desseins les plus ambitieux ; je ne sais point réprimer les mouvements de colère qui s'élèvent en moi ; la légèreté m'emporte ; la paresse m'engourdit ; la tristesse m'abat ; la faveur me remplit de vanité, et ce sont là les compagnons avec lesquels j'ai vécu depuis le jour de ma naissance, les amis avec lesquels j'ai conversé, les maîtres auxquels j'ai obéi, les seigneurs dont je me suis fait l'esclave. O Dieu, « n'entrez pas en jugement « avec votre serviteur ; car nul homme vivant ne « sera justifié en votre présence. » (Ps. CXLII, 2.) En effet, quel sera celui qui sera trouvé innocent, si vous le jugez sans miséricorde ? Humblement prosterné à vos pieds, et le cœur pénétré d'un repentir sincère, je pleurerai avec le Prophète-Roi, et je vous dirai : « Seigneur, ne me reprenez « pas dans votre colère, ne me châtiez pas dans « votre fureur. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce « que je suis infirme ; guérissez-moi, parce que « mes os sont ébranlés, mon âme est troublée ; et « vous, Seigneur, jusqu'à quand ?... Seigneur, « revenez vers moi ; délivrez mon âme ; sauvez-« moi à cause de votre miséricorde, car il n'y a « personne qui se souvienne de vous dans la « mort ; et qui vous louera dans l'enfer » (Ps. VI, 1-6), vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles et à jamais ? Ainsi soit-il. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE XV

Sentiments d'une âme qui loue Dieu à la vue de ses perfections.

Seigneur, ma vie entière devrait être employée à trembler et à faire pénitence ; car j'ai bien sujet de m'effrayer et de répandre des larmes. Mais quand je contemple la grandeur de votre gloire, en même temps que je vous adore et que je vous révère, je me sens porté à vous bénir et à vous glorifier. Vous seul, en effet, méritez que l'on vous loue, que l'on vous exalte au milieu de Sion. Vous êtes un océan de sagesse, un océan de puissance, un océan de beauté, de richesse, de grandeur, de suavité, de majesté. Vous réunissez au plus haut degré toutes les perfections, toutes les beautés qui brillent au ciel et sur la terre. Devant vous toute beauté n'est que laideur, toute richesse que pauvreté, toute puissance que faiblesse, toute sagesse qu'ignorance, toute douceur qu'amertume, et les créatures les plus parfaites ne jettent pas plus d'éclat qu'une faible lumière placée en face du soleil. Vous êtes parfait et sans difformité, grand sans être soumis aux lois de l'espace, bon sans que votre bonté soit susceptible d'accroissement ou de diminution, véridique et

incapable de mensonge ; présent en tout lieu, et renfermé nulle part. Vous êtes infini en grandeur, infini en puissance, infini en bonté. Vous surpassez toutes les créatures en sagesse ; vous êtes terrible dans vos conseils, juste dans vos jugements, impénétrable dans vos pensées. Vos paroles sont des paroles de vérité, vos œuvres des œuvres de sainteté, vos miséricordes ne sauraient jamais tarir. Vous êtes patient avec les pécheurs, et rempli de compassion pour ceux qui se repentent.

Que dirai-je de votre sagesse ? « Vous découvrez « de loin mes pensées, » dit David, « vous avez « recherché le sentier par lequel je marche, et « tout le cours de ma vie. Vous avez prévu toutes « mes voies, et la parole qui n'était pas encore « sur ma langue. Seigneur, vous connaissez « toutes choses, l'avenir comme le passé ; vous « m'avez formé et vous avez posé sur moi votre « main. Votre science est merveilleusement « élevée, et je n'y puis atteindre. Où irai-je « devant votre Esprit ? Où fuir devant votre face ? « Si je monte vers les cieux, vous y êtes ; si je « descends au fond des enfers, vous voilà. Si je « prends les ailes de l'aurore, si je vais habiter « aux extrémités des mers, c'est votre main qui « m'y conduit, c'est votre droite qui m'y soutient. « Et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres me cache- « ront, et la nuit a éclairé mes voluptés. Devant « vous les ténèbres n'ont pas d'obscurité, et la

« nuit est claire comme le jour. » (Ps. CXXXVIII, 2-12.)
« Vos yeux, » dit Job (XXXIV, 21, 22), « sont sur
« les voies de l'homme, et vous comptez tous ses
« pas. Il n'y a pas de ténèbres, il n'est pas d'ombre
« de mort qui puissent cacher les artisans de l'ini-
« quité. »

Que dirai-je de votre toute-puissance? « Jého-
« vah, » dit le Prophète, « est notre roi avant les
« siècles; il a opéré notre salut au milieu de la
« terre. Par votre puissance vous avez durci les
« eaux de la mer; vous avez brisé dans ses flots
« la tête des dragons. Vous avez écrasé le front
« de Léviathan, vous l'avez donné pour pâture
« aux peuples d'Éthiopie. Vous avez rompu les
« rochers, fait jaillir les torrents, desséché les
« fleuves. Le jour vous appartient, la nuit
« est à vous. Vous avez créé le soleil et l'aurore.
« Vous avez fixé toutes les bornes de la terre;
« vous avez formé l'hiver et l'été. » (Ps., LXXIII, 13-17.)

« Seigneur, Dieu des armées, » continue-t-il encore, « qui est semblable à vous? Vous êtes
« puissant, Seigneur, et votre vérité vous en-
« toure. Vous dominez l'orgueil de la mer; ses
« flots se soulèvent, vous les apaisez. Vous avez
« humilié l'orgueilleux; le bras de votre puis-
« sance a dispersé vos ennemis. Les cieux sont à
« vous, et la terre et l'univers; vous avez fondé
« tout ce qu'ils renferment; vous avez créé le

« septentrion et le midi. L'Hermon et le Thabor « tressaillent à votre nom; la force réside en « votre bras. » (Ps., LXXXVIII, 9-13.)

Job n'était pas moins empressé d'exalter votre toute-puissance, lorsqu'il disait : « En Dieu ré- « sident la sagesse et la force, à lui appartiennent « le conseil et la prudence. S'il renverse, nul ne « pourra édifier; s'il jette dans les fers, les fers « ne se brisent plus. S'il retient les eaux, tout « se dessèche; et s'il les envoie elles ravagent « la terre. Près de lui sont la force et la sagesse. « Il connaît et celui qui trompe et celui qui est « trompé. Il enlève aux conseillers leur prudence, « et il confond les juges de la terre. Il ôte aux « rois leur baudrier, et ceint leurs reins d'une « corde. Il découvre les profondeurs des ténèbres, « et amène à la lumière les ombres de la mort. Il « multiplie les nations et les renverse; il les « abaisse et les relève. » (Job, XII, 13-23.) « S'il « donne la paix à un cœur, qui pourra la trou- « bler? S'il voile son visage, qui pourra le re- « garder? » (Id., XXXIV, 29.)

Que dirai-je de l'éclat de votre gloire, de votre félicité sans bornes? « Si tu commets l'iniquité, » dit l'Écriture, « en quoi nuiras-tu à Dieu? Si tu « multiplies tes crimes, que feras-tu contre lui? « Si tu es juste, que lui donneras-tu, et que « peut-il recevoir de ta main? Ton impiété ne « nuira qu'à celui qui est semblable à toi. Ta

« justice ne servira qu'aux enfants des hommes. » (Job, xxxv, 6-8.) Mais vous, Seigneur, vous êtes si heureux, votre gloire est tellement inhérente à votre être, que vous n'avez absolument besoin de personne.

Je vois en vous, Seigneur, toutes ces perfections, et voilà pourquoi je vous loue et je glorifie votre saint Nom. Éclairez les yeux de mon âme, et mettez des paroles convenables sur mes lèvres, afin que je pense à votre gloire et que ma bouche ne cesse jamais de publier vos louanges. Mais comme la louange sied mal aux lèvres du pécheur, j'inviterai les esprits bienheureux et toutes les créatures du monde à s'unir à moi, à vous louer avec moi ; je les appellerai au secours de ma faiblesse, et j'entonnerai le cantique des trois jeunes Hébreux, enfermés dans la fournaise de Babylone.

« Vous êtes béni, Seigneur, Dieu de nos pères,
« et adorable, et plein de gloire, et élevé au-dessus
« des astres ; et béni soit le saint nom de votre
« gloire, qu'il soit loué et exalté dans tous les
« siècles. Vous êtes béni dans le saint temple
« de votre gloire, et adorable et glorieux dans
« tous les siècles. Vous êtes béni, vous qui
« regardez l'abîme et qui êtes assis sur les Ché-
« rubins, et vous êtes adorable et exalté dans
« tous les siècles. Vous êtes béni dans le firma-
« ment du ciel, et adorable et plein de gloire dans

« tous les siècles. » (Dan., III, 52, 55, 56.) Ainsi soit-il. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE XVI

Sentiments d'une âme qui rend grâces à Dieu pour les bienfaits qu'elle en a reçus.

Seigneur, mon Dieu, je vous loue et vous remercie pour les grâces et les bienfaits que vous m'avez accordés dès le premier instant de mon existence, et pour l'amour que vous m'avez témoigné de toute éternité, quand vous vous êtes déterminé à me créer, à me racheter, à m'admettre au nombre de vos enfants, à me donner enfin tout ce que je possède; puisque je n'ai rien, je n'espère rien qui ne soit l'effet de votre libéralité. C'est de vous que je tiens mon corps avec ses membres et ses sens; c'est de vous que je tiens mon âme avec ses facultés et ses puissances; c'est vous qui m'avez accordé chaque heure et chaque instant de ma vie; c'est vous qui m'avez donné et la force et la santé dont je jouis. Le ciel et la terre, qui fournissent à ma subsistance, vous appartiennent; le soleil, la lune, les étoiles, les champs, les oiseaux, les poissons, tous les animaux, tous les êtres créés que vous avez mis à mon service,

vous appartiennent ; il n'est rien au monde qui ne vous appartienne : et pour cela, Seigneur, je vous offre toutes les actions de grâces qu'une faible créature est capable de vous offrir.

Mais je vous en offre de plus grandes encore, s'il est possible, parce que vous avez voulu être mien. Pour moi, en effet, pour mon salut, vous vous êtes livré tout entier ; pour moi vous vous êtes revêtu de chair ; pour moi vous êtes né dans une étable ; vous avez été couché dans une crèche ; vous avez été enveloppé de langes ; vous avez été circoncis le huitième jour ; vous avez été exilé en Égypte, vous avez été éprouvé de mille manières ; vous avez été poursuivi, maltraité, fouetté, couronné d'épines, couvert d'ignominie, condamné à mort, et cloué sur une croix. Pour moi vous avez jeûné, vous avez prié, vous avez passé les nuits dans les veilles, vous avez entrepris des voyages sans fin, vous avez essuyé les plus barbares traitements, les plus sanglants affronts. Pour moi vous avez préparé et composé avec votre propre sang les remèdes les plus salutaires, je veux dire les Sacrements, et en particulier celui de votre Corps adorable, où vous êtes réellement présent, afin de réparer mes forces affaiblies, de me soutenir, de me fortifier, de me faire goûter vos délices, et de me donner à la fois un gage d'espérance et une preuve d'amour. Pour tous ces bienfaits, Seigneur, je vous rends grâces,

autant que me le permet ma faiblesse, et je m'écrie avec David :

« Bénis le Seigneur, ô mon âme! et que tout « ce qui est en moi bénisse son saint Nom. Bénis « le Seigneur, ô mon âme! et n'oublie jamais ses « bienfaits. Il a pardonné toutes tes iniquités; il « a guéri toutes tes langueurs. C'est lui qui a « racheté ta vie de la mort; il te couronne de mi- « séricorde et d'amour. C'est lui qui rassasie de « bonheur tes désirs, qui renouvelle ta jeunesse « comme l'aigle. C'est le Seigneur qui fait misé- « ricorde; il rend justice à tous ceux qu'on op- « prime. Le Seigneur est plein de tendresse et « de clémence, il est lent à punir et prodigue de « miséricorde. Il n'est pas irrité pour toujours, « ses menaces ne sont pas inflexibles. Il ne nous « a pas traités selon nos iniquités. Autant les « cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant « sa miséricorde s'élève et s'affermit sur ceux qui « le craignent. Autant le couchant est éloigné de « l'aurore, autant il a éloigné de nous nos ini- « quités. Comme un père s'attendrit sur ses en- « fants, ainsi le Seigneur a pitié de ceux qui le « craignent. Il connaît notre argile, il s'est rap- « pelé que nous ne sommes que poussière. La vie « de l'homme est comme l'herbe; elle s'élève « comme la fleur des champs. Un souffle a passé, « la fleur tombe, et le lieu qui la portait ne la « reconnaît plus. Mais la miséricorde du Seigneur

« repose éternellement sur ceux qui le craignent : « Sa justice s'étend, de génération en génération, « sur ceux qui gardent son alliance, et qui se « souviennent de ses commandements pour les « observer. L'Éternel a placé dans les cieux les « fondements de son trône, et son empire do- « mine toutes les créatures. Anges du Seigneur, « bénissez-le, vous tous qui, revêtus de force, « exécutez ses ordres, vous, toujours prêts au son « de sa voix. Armées innombrables du Seigneur, « bénissez-le, vous, ses ministres, vous qui ac- « complissez ses volontés. Œuvres de l'Éternel, « bénissez-le dans toute l'étendue de son empire ; « et toi, mon âme, bénis le Seigneur. » (Ps. CII, 1-22.) *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE XVII

Sentiments d'une âme qui désire obtenir l'amour de Dieu.

Seigneur, si les grâces que nous avons reçues doivent exciter notre reconnaissance, si chaque grâce est comme un tison ardent qui doit nous embraser d'amour, si l'ardeur de la flamme doit être proportionnée à la quantité de bois qui lui rt d'aliment, de quels feux mon cœur ne doit-il s être consumé, lorsque je me vois environné

de tant de bienfaits, et que de toutes parts je découvre tant de motifs de vous aimer? Certes, s'il est vrai que le monde visible et le monde invisible n'ont été créés qu'en vue de ma félicité, n'est-il pas juste qu'en pensant à cela, il s'élève de mon cœur une flamme aussi vaste que cet univers?

Mais ce n'est pas seulement à cause de vos bienfaits que je dois vous aimer; c'est surtout parce que vous réunissez au plus haut degré toutes les perfections qui nous attirent vers les créatures. Si c'est la bonté qui nous charme, quelle bonté peut égaler la vôtre? Si c'est la beauté, quelle beauté peut être comparée à la vôtre? Si c'est la douceur et l'affabilité, qui fut jamais aussi doux et aussi affable que vous? Si nous désirons des trésors, si nous voulons acquérir la sagesse, qui fut jamais plus riche et plus sage que vous? Si l'amitié nous ravit, quel ami plus dévoué que celui qui a tant souffert pour notre amour. Si les bienfaits nous touchent, quel autre que vous les a répandus sur nos têtes avec plus de prodigalité? Si l'espérance seule nous soutient, en qui mettrons-nous notre confiance, sinon en votre miséricorde? Si nous devons aimer ceux qui nous ont donné le jour, quel père sera plus digne d'amour que Celui qui dit : « N'appelez sur la terre personne votre père; car « vous n'avez qu'un seul Père, qui est dans les « cieux?» (Math., XXIII, 9.) Si les épouses doivent

être pleines de tendresse pour leurs époux, n'êtes-vous pas l'Époux de mon âme ? N'est-ce pas vous qui remplissez mon cœur d'une joie ineffable, et qui comblez tous ses désirs ? La fin dernière, celle pour laquelle nous avons été créés, disent les philosophes, mérite un amour infini. Mais, Seigneur, n'êtes-vous pas vous-même mon principe et mon unique fin ? D'où viens-je, si ce n'est de vous ? Où vais-je, si ce n'est à vous ? Qui m'a donné ce que je possède, qui me donnera ce qui me manque, si ce n'est vous et toujours vous ? Enfin si la ressemblance fait naître l'amour, mon âme n'a-t-elle pas été formée à votre image et à votre ressemblance ? Certes, si ce seul titre, si chacun des titres que je viens d'énumérer est un motif suffisant pour que je vous aime, pris dans leur ensemble, quel amour n'exigeront-ils pas de moi ? Oh ! sans doute que mon amour, en comparaison des autres amours, devra être comme la mer, en comparaison des fleuves qu'elle reçoit dans son sein.

Mais, Seigneur, si j'ai tant de raisons pour vous aimer, comment se fait-il que je ne vous aime point de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes entrailles ? O mon espérance, ma gloire et ma félicité ! ô principe et soutien de mon existence ! quand est-ce que je vous aimerai de toutes mes forces, avec tout l'amour dont je suis capable ? Quand est-ce que je ne serai plus occupé qu'à vous plaire ? Quand est-ce qu'il n'y

aura plus rien en moi qui choque vos regards? Quand est-ce que je vous appartiendrai tout entier, que je serai mort à moi-même, que vous vivrez seul dans mon cœur? Ah! que ne suis-je embrasé d'amour pour vous! Que ne suis-je ravi, transporté et abîmé en vous! Que ne puis-je rompre toutes les difficultés, renverser tous les obstacles, devenir un même esprit avec vous, et ne jamais plus me séparer de vous! Que vous en coûterait-il, Seigneur, de m'accorder un si grand bien? Est-ce par hasard que vous craindriez de diminuer vos trésors, et d'amoindrir votre héritage? Vous êtes un océan de libéralité et de clémence : pourquoi suspendriez-vous, dans votre colère, le cours de vos miséricordes? Hélas! faut-il que ma malice l'emporte sur votre bonté, ou bien que mes iniquités soient, malgré vous, la cause de ma condamnation?

Qu'attendez-vous de moi, Seigneur? Est-ce la douleur, le repentir? Mais j'ai tant de regret de vous avoir offensé, que je préfèrerais avoir souffert mille morts que d'avoir commis un seul péché contre vous. Est-ce la pénitence, la satisfaction? Voici ma chair criminelle, exercez sur elle vos justes vengeances, frappez, ne l'épargnez pas; seulement ne me refusez pas votre amour. Je ne vous demande ni or, ni argent, ni le ciel, ni la terre, ni aucune chose créée. Tout cela ne saurait me rassasier, tout cela n'est que misère et pau-

vreté sans votre amour. Je veux votre amour; je demande votre amour; je réclame à grands cris votre amour; je soupire après votre amour; donnez-moi votre amour, et c'est assez pour moi.

D'où vient, Seigneur, que vous tardez si longtemps à m'accorder cette grâce? Ne voyez-vous pas que je n'ai point de repos, ni le jour, ni la nuit. Jusqu'à quand m'oublierez-vous? Jusqu'à quand détournerez-vous de moi votre face? Jusqu'à quand laisserez-vous mon âme en proie à ses angoisses et à ses désirs? Jetez vos yeux sur moi, Seigneur, et ayez pitié de moi. Je ne vous demande point la portion abondante que vous avez coutume de donner à vos enfants; je me contenterai des quelques miettes qui tombent de votre table. Je me présente à votre festin comme un pauvre petit chien affamé; je fixe mes regards sur votre face; je vois comment vous mangez et comment vous rassasiez vos élus de votre propre gloire. Je m'efforce de produire toutes sortes de mouvements au milieu de mon cœur, afin de toucher le vôtre et de vous engager à me faire miséricorde. Et que m'importe à moi la vie avec toutes ses séductions? Ce que je veux, ce que je cherche, c'est vous, Seigneur, c'est votre visage. Je ne cesserai pas de vous demander votre amour, et je vous dirai avec le Prophète : « Que je vous « aime, Seigneur, vous qui êtes ma force : le Sei-

« gneur est mon appui, mon refuge, mon libéra-
« teur. Il est mon Dieu et mon soutien ; je mettrai
« en lui toute mon espérance. Il me protége, il as-
« sure mon salut, il prend en main ma défense. Je
« louerai, j'invoquerai le nom du Seigneur, et je
« serai délivré de mes ennemis. » (Ps. XVII, 1-4.)
Car il vit dans les siècles des siècles et à jamais.
Ainsi soit-il. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE XVIII

Sentiments d'une âme qui s'abandonne entre les mains de son Créateur, et qui, mettant en lui sa confiance, lui jure une fidélité éternelle.

Seigneur, les mêmes raisons, les mêmes motifs qui m'obligent à vous aimer, m'obligent aussi à mettre en vous toute ma confiance. En effet, en qui espèrerai-je, si ce n'est en Celui qui m'a tant aimé, qui m'a comblé de tant de biens, qui a tant souffert pour moi, qui m'a appelé tant de fois, qui m'a attendu, qui m'a supporté, qui m'a pardonné tant de péchés et délivré de tant de maux ? En qui espèrerai-je, si ce n'est en Celui qui est infiniment miséricordieux, compatissant, bon, affectueux, patient et rempli de clémence ? En qui espèrerai-je, si ce n'est en Celui qui est mon Père, et qui est

tout-puissant? Père pour m'aimer ; tout-puissant pour guérir les maux de mon âme. Père pour me vouloir du bien ; tout-puissant pour m'en faire. Père plus attentif aux besoins de ses enfants que ne le fut jamais aucun père selon la chair. En qui espèrerai-je, enfin, si ce n'est en Celui qui, par la voix de ses prophètes, ne cesse de m'inviter à recourir à lui et à espérer en lui ; qui me promet les grâces et les faveurs les plus signalées, si je me rends à ses invitations, et qui me donne pour gage de ses promesses sa parole, ses bienfaits passés, les tourments qu'il a endurés et le sang qu'il a répandu? Que ne suis-je pas en droit d'attendre d'un Dieu si bon, si fidèle, qui m'a tant aimé, qui s'est revêtu de ma chair, qui a souffert pour moi les coups, les soufflets, les traitements les plus indignes ; d'un Dieu qui est mort pour moi sur la croix ; qui, pour moi, s'est renfermé sous les voiles eucharistiques? Si je le cherche, est-il à croire qu'il s'éloignera de moi, lui qui me cherchait quand je fuyais sa présence? Si je lui demande pardon, est-il à croire qu'il me le refusera, lui qui me l'offrait quand je m'obstinais à ne point le recevoir? Est-il à croire qu'il me refusera le remède, maintenant qu'il ne lui coûte plus rien, lui qui me l'a préparé au prix de tant de souffrances?

Je mettrai donc ma confiance dans le Seigneur, et au milieu de toutes mes peines, de toutes mes tribulations, j'entonnerai le cantique du Prophète :

« Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui « pourrai-je craindre ? Le Seigneur est le protec- « teur de ma vie : qui me fera trembler ? Quand « des armées camperaient autour de moi, mon « cœur n'aurait pas de crainte ; quand le signal « du combat serait donné, je tressaillerais d'es- « pérance. » (Ps. XXVI, 1, 2, 5, 6.)

Mais, Seigneur, si, selon cette parole du Psalmiste : « Offrez à Dieu le sacrifice de justice, et « confiez-vous au Seigneur, » (Ps. IV, 6.) l'obéissance doit précéder l'espérance, hâtez-vous, je vous en conjure, de m'accorder cette grâce ; faites que, tout en me confiant en vos divines miséricordes, je m'applique à observer vos saints commandements, car vous êtes mon Roi, mon Seigneur, mon souverain Maître, et vous n'avez pas moins de titres à exiger de moi l'obéissance que les autres vertus de religion. Le ciel, la terre, la mer vous obéissent ; toutes les créatures reconnaissent et exécutent vos lois. Que je vous obéisse avec plus de fidélité, puisque vous m'avez comblé de plus de faveurs. O mon Roi et mon Maître ! que je vous obéisse et que je garde en toutes choses vos saints commandements. Régnez en moi, et bannissez de mon âme le monde, le prince de ce monde, la chair et ma volonté propre ; que votre volonté seule demeure. Loin de moi tous les tyrans, tous ces usurpateurs de votre trône, ces larrons de votre gloire, ces corrupteurs de votre

justice. Vous seul, Seigneur, commandez et ordonnez; que tout plie sous votre sceptre, et que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Oh! quand viendra ce jour? Quand me verrai-je délivré de ces tyrans? Quand n'entendrai-je plus en mon âme d'autre voix que la vôtre? Quand est-ce que la force et la puissance de mes ennemis seront abattues, que votre sainte volonté ne rencontrera plus d'obstacles en moi? Quand est-ce que cette mer furieuse se calmera? Quand est-ce que ce ciel orageux deviendra serein? Quand est-ce que la violence de mes passions sera tellement comprimée, qu'il n'y aura plus en moi ni nuage, ni cri, ni tumulte capable d'altérer l'obéissance et la paix qui doivent y établir votre règne? Donnez-moi, Seigneur, cette obéissance, ou, pour mieux dire, cet empire absolu sur mon cœur qui me le soumette de telle manière que je puisse vous l'offrir tout entier.

De même que je suis obligé de vous obéir, Seigneur, de même suis-je obligé de m'offrir à vous, de me livrer et de m'abandonner entre vos mains, puisque je suis vôtre et que je vous appartiens à tant et à de si justes titres. Je vous appartiens, parce que vous m'avez créé et que vous m'avez donné la vie dont je jouis. Je vous appartiens, parce que vous me conservez cette vie en étendant continuellement sur moi les soins de votre providence. Je vous appartiens, parce que

vous m'avez délivré de la servitude et que vous m'avez racheté, non pas au prix de l'or et de l'argent, mais au prix de votre propre sang. Je vous appartiens enfin, parce que vous m'avez racheté autant de fois que vous m'avez arraché au péché.

Si donc je suis vôtre, si je vous appartiens à tant de titres, si vous êtes mon Roi, mon Seigneur, mon Rédempteur, mon Libérateur, me voici à vos pieds, je vous rends votre bien ; je m'offre à vous comme votre serviteur et votre esclave. Je vous remets la clef de mon cœur ; je vous fais hommage de ma volonté, afin que dorénavant je ne sois plus ni à moi ni à aucun autre, mais à vous seul ; afin que dorénavant je ne vive plus que pour vous, que je ne fasse plus ma volonté, mais la vôtre ; que je ne mange, que je ne boive, que je ne dorme qu'en vue de vous plaire et avec votre agrément.

Me voici, disposez de votre bien selon votre bon plaisir. Si vous voulez que je vive ou que je meure, que je sois en bonne santé ou malade, que je sois riche ou pauvre, estimé ou méprisé, peu m'importe ; je me livre et m'abandonne entre vos mains, je me dépouille de moi-même afin de vous appartenir tout entier, afin que ce qui est vôtre par droit de justice le soit aussi par l'acquiescement de ma volonté, pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE XIX

Prière pour obtenir de Dieu tout ce qui regarde le salut.

Je vous rends grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant, Père des miséricordes, de ce que vous m'invitez vous-même à recourir à vous par la bouche de votre Fils. « Demandez, » dites-vous, « et il « vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; « frappez, et l'on vous ouvrira. » (Luc, XI, 10.) Et ailleurs, par la bouche de votre Prophète : « Est-il un autre Juste, un autre Sauveur que « moi ? Tournez vos cœurs vers moi, et vous « serez sauvés, vous qui habitez les extrémités « de la terre. » (Is., XLV, 21, 22.) Mais, Seigneur, si vous nous appelez vous-même, si vous nous invitez, si vous nous ouvrez vos bras pour que nous revenions à vous, pourquoi douterions-nous de l'accueil que vous nous préparez ? Vous n'êtes pas comme les hommes, qui s'appauvrissent en donnant ou qui s'irritent quand on fait appel à leur générosité. Vous ne pouvez ni vous appauvrir ni trouver mauvais que l'on ait recours à votre clémence. C'est pourquoi s'adresser à vous, ce n'est pas vous importuner, mais vous obéir et accomplir un précepte. Que dis-je ? C'est vous

honorer et vous glorifier, puisque c'est vous reconnaître par là comme le seul vrai Dieu, le seul Maître, le seul Dispensateur, de qui tout dépend et auquel il faut dès lors tout demander. N'est-ce pas là d'ailleurs le sacrifice que vous exigez de nous lorsque vous nous exhortez en ces termes : « Invoquez-moi au jour de la détresse, je vous « délivrerai, et vous m'honorerez ? » (Is., XLIX, 15.)

Je me rends, Seigneur, à cette pieuse invitation, je me jette à vos pieds, et je vous prie de m'accorder ce qu'il est de mon devoir de vous offrir, c'est-à-dire que je vous adore, que je vous craigne, que je vous révère, que je vous loue, que je vous remercie, que je vous aime de tout mon cœur, que je mette en vous toutes mes espérances, que j'observe vos saints commandements, que je me résigne entièrement à toutes vos volontés, et que j'apprenne à vous demander toutes les grâces dont j'ai besoin pour votre gloire ou pour mon salut. Accordez-moi le pardon de mes péchés, la grâce de m'en repentir, de m'en confesser et de ne plus les commettre. Faites que je châtie mon corps, que je mette un frein à ma langue, que je réprime les mouvements désordonnés de mon cœur et les élans trop rapides de mon imagination, afin qu'étant ainsi renouvelé, et complétement régénéré, je mérite de devenir un temple vivant et le siége de votre demeure. Répandez encore dans mon âme, non-seulement les vertus qui peuvent

la purifier, mais aussi celles qui peuvent lui servir d'ornement; je veux dire la crainte de votre saint Nom, une espérance ferme, une humilité profonde, une patience inaltérable, une discrétion à toute épreuve, une pauvreté d'esprit véritable, une obéissance aveugle, une fermeté inébranlable, un zèle ardent pour tout ce qui regarde votre service, mais surtout une charité sans bornes envers vous et envers mon prochain.

Seigneur, je ne mérite pas d'être exaucé; mais souvenez-vous que sans ma misère il vous serait impossible d'exercer votre miséricorde. Souvenez-vous que « vous ne voulez pas la mort du pé-« cheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. » (Ézéch., xxx, 11.) Souvenez-vous que votre Fils est venu en ce monde, « non pas pour les justes, « mais pour les pécheurs. » (Matth., IX, 13.) Souvenez-vous de ce qu'il a fait et de ce qu'il a souffert depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui où il a rendu le dernier soupir sur la croix. Il l'a souffert, vous le savez, non pas pour expier ses fautes, mais pour effacer mes péchés. Je vous l'offre, afin que vous me pardonniez, et je vous demande miséricorde, non pas en mon nom, mais au sien. On dit que vous honorez le père dans les enfants, et que vous faites miséricorde aux enfants par considération pour leurs pères, ainsi qu'en usa David envers Miphiboseth, à cause de Jonathas; honorez donc votre Fils unique en me faisant part de

vos bienfaits, puisqu'il est mon Père, mon second Adam, et que je suis son fils, quoique bien indigne de l'être. Me voici en votre présence, n'oubliez pas que je mets en vous tout mon espoir. Vous êtes mon Médecin et mon Maître, voyez mes plaies et mes infirmités.

« Seigneur, » vous dirai-je avec votre Prophète, « inclinez l'oreille, et exaucez-moi; car je suis « pauvre et indigent. Gardez mon âme, parce que « je vous suis fidèle. O mon Dieu, sauvez votre « serviteur qui espère en vous. Ayez pitié de moi, « Seigneur, parce que je vous implore durant tout « le jour. Répandez la joie dans mon cœur, parce « que j'élève sans cesse mon cœur vers vous. Vous « êtes doux, Seigneur, facile à fléchir, riche en « miséricorde pour tous ceux qui vous invoquent; « Seigneur, prêtez l'oreille à ma prière, écoutez « la voix de mes supplications. Aux jours de mes « angoisses, je crierai vers vous, et vous m'exau- « cerez. Nul n'est comme vous parmi les dieux, « aucune œuvre n'est semblable à la vôtre. Toutes « les nations que vous avez créées viendront : elles « fléchiront le genou à votre présence; elles ren- « dront gloire à votre Nom. C'est vous qui êtes « grand, c'est vous qui opérez des prodiges; vous « seul êtes Dieu. Seigneur, enseignez-moi vos « voies, et je marcherai dans votre vérité; que « la crainte de votre Nom répande la paix dans « mon cœur. Seigneur mon Dieu, je vous louerai

« de tout mon cœur, je glorifierai votre Nom à « jamais dans les siècles des siècles. » (Ps. LXXXV, 1, 12.) Ainsi soit-il. *Pater noster. Ave, Maria.*

CHAPITRE XX

Prière que l'on doit réciter le matin pour remercier Dieu de ses bienfaits, s'offrir à lui et lui demander sa grâce.

« Dieu, mon Dieu, » dit David dans un de ses Psaumes, « je vous cherche dès l'aurore. » Et un peu plus bas : « Je me souviendrai de vous « sur ma couche, et je méditerai vos merveilles « au milieu de la nuit, parce que vous avez été « mon secours. » (Ps. LXII, 1, 6, 7.) Et moi aussi, Seigneur, je veux veiller pour vous avec ce saint Roi dès les premières lueurs du jour. Oh ! je vous en conjure, que ce soit là ma première affaire et le premier de mes soucis, puisque le premier de mes devoirs, la fin pour laquelle j'ai été créé, pour laquelle l'univers entier a été créé, c'est de vous louer, de vous glorifier, de glorifier et d'exalter votre saint Nom. Vous êtes, Seigneur, le principe et la fin de toutes choses, le principe qui n'a pas eu de commencement, et la fin qui n'aura pas de fin; car de même qu'aucune créature n'a reçu l'existence sans vous, aucune ne l'a reçue pour

un autre que pour vous, et toutes sont destinées à vous servir, à vous louer, à publier votre gloire.

Vous êtes le souverain Distributeur de tous les biens, et il n'en est aucun dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, parmi ceux qui regardent l'âme comme parmi ceux qui regardent le corps, qui originairement n'émane de vous, qui n'ait sa source en vous. Vous êtes un océan de perfections, un abîme de grandeur, une mer immense de beauté et de miséricorde, un tableau où resplendissent toutes les beautés ; vous êtes le Dieu des dieux, le Saint des saints, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, la cause des causes, l'Être des êtres, la vie des vies, l'ordre de l'univers, la beauté du monde, la gloire du ciel.

Vous êtes mon Créateur, puisque de rien vous m'avez fait à votre image et à votre ressemblance ; vous êtes mon Conservateur, puisque vous étendez constamment la main sur moi pour m'empêcher de retomber dans le néant ; vous êtes mon Sanctificateur, puisque à l'aide de votre grâce vous m'élevez à un état au-dessus de ma nature ; vous êtes mon Glorificateur, puisque vous m'avez créé pour m'élever à un état bien plus sublime encore, je veux dire à la gloire et à la félicité éternelles. Vous êtes la voix qui retentit à l'oreille de mon âme, et qui la fait sortir de son sommeil ; vous êtes mon aide, mon défenseur, mon soutien, mon Pasteur, mon Bienfaiteur, mon Roi, mon Seigneur,

mon Père, mon Époux, le centre de mes affections, la fin dernière d'où dépendent mon bonheur, ma félicité, et la perfection de ma vie. Vous êtes tout cela pour moi, Seigneur, en tant que Dieu.

Mais, en tant que homme, vous êtes mon Rédempteur, mon Sauveur, mon Libérateur, et, comme dit votre Apôtre, vous êtes ma sagesse, ma justice, ma sanctification, ma rédemption, mon sacrifice, mon agneau, mon prêtre, mon avocat, mon intercesseur, mon pasteur, mon maître, mon exemple, ma force, mon conseil et enfin le médecin universel de tous mes maux, puisque vous avez opposé votre humilité à mon orgueil, votre pauvreté à mon avarice, vos souffrances à ma sensualité, votre douceur à ma colère, votre charité à mon envie, votre fiel et votre vinaigre à ma gourmandise, vos travaux immenses à ma paresse. Pour moi enfin, vous avez jeûné, vous avez voyagé, vous avez veillé, prié, pleuré ; vous avez été exilé, persécuté, couvert de crachats, accablé d'ignominie, fouetté, couronné d'épines, crucifié, affligé plus que ne le fut jamais aucun homme.

Voilà, Seigneur, autant de bienfaits, autant de titres qui m'obligent envers vous, autant de droits que je vous reconnais sur ma personne, autant de liens qui m'attachent à vous et ne me permettent pas de me séparer de vous ; mais que pourrai-je vous rendre en retour de tout cela ? Comment re-

connaître tant et de si grandes faveurs ? Hélas ! je le sais, si j'avais le cœur de tous les hommes, si je vous aimais avec l'amour qui partirait de tous ces cœurs réunis, je serais incapable de satisfaire à une seule des obligations que je vous dois; mais quand je vous en dois en si grand nombre, comment m'acquitterai-je jamais de ma dette, et comment vous refuserai-je mon cœur, ce cœur qui depuis si longtemps devrait vous appartenir ? Que ferai-je donc, ô mon Dieu, que ferai-je ? Tout ce que je puis faire, c'est de vous rendre des actions de grâces infinies pour la multitude de vos bienfaits, c'est d'inviter toutes les créatures du ciel et de la terre à s'unir à moi, à vous louer et à vous remercier avec moi. Je les appellerai au secours de ma faiblesse, et j'entonnerai avec elles le cantique des trois jeunes Hébreux enfermés dans la fournaise de Babylone.

« Œuvres de Dieu, bénissez le Créateur : louez-« le, exaltez-le dans tous les siècles. Anges du Sei-« gneur, bénissez-le tous, louez-le, exaltez-le dans « tous les siècles. Cieux, bénissez le Seigneur, louez-« le, exaltez-le dans tous les siècles. Bénissez le « Seigneur, eaux suspendues dans les cieux, louez-« le, exaltez-le dans tous les siècles. Feux des étés, « bénissez le Seigneur, louez-le, exaltez-le dans « tous les siècles. Froids des hivers, bénissez le « Seigneur, louez-le, exaltez-le dans tous les siè-« cles. Gelées et glaces, bénissez le Seigneur, louez-

le, exaltez-le dans tous les siècles des siècles, etc. (Dan., III, 57-60, 66, 67-69.)

Je vous dois toutes ces louanges et toutes ces bénédictions, Seigneur, et bien plus encore, car je suis à vous et je vous appartiens à mille titres. Un homme s'en va en Guinée, et là, pour un bonnet d'écarlate, il achète un autre homme, dont il fait son esclave, et qui dès lors n'est plus maître d'une heure de son temps, ni de la plus petite pièce de monnaie. S'il lui en prend fantaisie, il peut l'enfermer dans sa maison, lui mettre des entraves aux pieds, le battre, et exercer sur son dos toute sorte de cruautés. Mais, Seigneur, s'il y a tant de raisons qui font que je vous appartiens, si je suis à vous, parce que vous m'avez créé, parce que vous m'avez racheté au prix de votre propre sang, parce qu'à chaque heure, à chaque instant, vous me conservez la vie, de telle sorte que sans vous je ne puis ni ouvrir la bouche, ni remuer la langue, ni me servir de mes mains et de mes pieds; si je suis à vous, dis-je, pour tant de motifs, comment pourrai-je me soustraire à votre service? comment pourrai-je m'approprier votre bien? comment pourrai-je agir en maître et vivre selon mes caprices? Ah! Seigneur, je confesse humblement ma suprême dépendance, je me présente devant vous, et je m'offre à vous pour être éternellement votre esclave, et je vous offre en même temps tout ce qu'en ce jour, et pendant le cours de

ma vie entière, je penserai, je ferai, je dirai et je souffrirai; le boire, le manger, le dormir, toutes mes actions, en un mot, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne tende à vous louer et à vous glorifier. Je m'offre en particulier moi-même, afin que désormais je ne sois plus à moi, mais à vous; que je ne vive plus pour moi, je ne travaille plus pour moi, je ne me cherche plus moi, mais qu'en tout et partout je m'emploie à vous servir, j'aille au-devant de votre divine volonté, et que s'il m'arrive jamais de manquer à ma parole, je sois considéré comme un voleur, comme un usurpateur du bien d'autrui, puisqu'en vérité je vous aurai refusé le service et l'obéissance que je vous devais mille fois.

Mais, Seigneur, comme sans votre grâce je ne puis remplir l'engagement que je prends, je vous supplie de me venir en aide, de créer en moi un cœur nouveau, qui ne se croie pas libre de consacrer un instant à autre chose qu'à vous servir; une volonté nouvelle qui ne veuille autre chose que ce que vous voulez vous-même; un entendement, une mémoire qui ne vous oublient jamais. Faites, Seigneur, que je mette un frein à ma langue, que je veille continuellement sur mes yeux, que je conserve la pureté de mon cœur, que je châtie ma chair, que je mortifie mes appétits et ma volonté. Donnez-moi une profonde humilité de cœur, la patience, l'obéissance, la douceur, la

pureté d'intention, la véritable discrétion, la pauvreté d'esprit, le zèle de votre gloire, l'amour de mon prochain, la force de supporter ses défauts, et une vive compassion pour toutes ses peines, vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

§ I.

Avis touchant la prière qui précède.

Il n'est pas toujours nécessaire de réciter cette prière mot à mot : ce qui importe, c'est qu'après en avoir bien pénétré le sens et les différentes parties, nous les repassions ensuite dans notre cœur, en y ajoutant telles paroles que la dévotion nous inspirera; car de cette manière elle nous paraîtra toujours nouvelle, et elle nous aidera à devenir fervents. Remarquons bien que cette prière ayant pour but de nous rappeler les bienfaits du Seigneur et les différents titres qui nous obligent à le servir, pour peu que ces titres et ces bienfaits soient présents à notre mémoire, ils ne peuvent manquer de faire impression sur notre cœur, et de le porter à se dévouer tout entier à un Maître si libéral. Or, après cela, il nous sera très-facile de produire les actes qui naissent de ce genre de considération, et qui sont l'action de grâces, l'offrande et la demande. Nous pourrons nous y étendre plus que nous ne l'avions fait auparavant, demander plus

particulièrement les choses dont nous avons besoin pour nous, ou pour notre prochain, et enfin nous arrêter davantage sur la dernière demande, qui se rapporte à l'amour de Dieu, et qui est la plus pieuse, la plus douce et la plus avantageuse de toutes.

Cet avis est d'autant plus important, que la prière dont il s'agit se récite d'ordinaire le matin, et le plus souvent avant le jour : il suffira donc de se recueillir dans un endroit secret et obscur, et de méditer là attentivement les points qui nous auront frappé le plus. Par exemple, en répétant le cantique des trois jeunes Hébreux, on remarquera ces paroles qui reviennent après chaque verset : « Louez-le, « exaltez-le dans tous les siècles. » Ce sont comme autant de flèches qui percent le cœur, et rien n'est plus propre à exciter la dévotion d'une âme qui comprend ce que c'est qu'aimer Dieu. Si on ne veut pas réciter le cantique tout entier, on se bornera à une partie, et si on le trouve trop court, on s'adressera successivement aux chœurs angéliques, aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, aux évangélistes, aux martyrs, aux confesseurs, aux vierges, aux veuves, et on les invitera à louer et à glorifier le Seigneur, en redisant chaque fois : « Louez-le, exaltez-le dans tous les siècles « des siècles. »

CHAPITRE XXI

Prière pour obtenir le pardon de ses péchés.

O Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, Père infiniment bon, je confesse, humblement prosterné à vos pieds, les péchés sans nombre que j'ai commis contre vous; je confesse l'ingratitude dont j'ai payé vos bienfaits, le peu de compte que j'ai tenu de votre amour, vous qui, au lieu de me précipiter dans l'enfer comme je le méritais, avez attendu que je fisse pénitence, vous qui m'y avez exhorté, et qui m'y avez excité par votre grâce. Ah! Seigneur, combien de fois n'avez-vous pas frappé à la porte de mon âme en lui envoyant de saintes inspirations? Combien de fois n'avez-vous pas essayé de me gagner par vos bienfaits, de m'attendrir par vos caresses, de me réduire par vos châtiments? et toujours j'ai fui loin de vous, je me suis soustrait à vos poursuites, sans que votre patience se démentît jamais. Vous eussiez pu, en toute justice, me précipiter dans les abîmes de l'enfer; mais, dans votre clémence, vous avez réprimé les effets de votre colère que j'avais attirée sur ma tête coupable.

En vérité, quand je réfléchis à cela, je m'étonne que mon cœur ne se fende pas de douleur; je

me reconnais indigne d'être appelé votre créature, indigne que la terre continue à me porter, et à fournir à ma subsistance. Je m'étonne que toutes les créatures ne se lèvent pas en masse contre moi pour venger les injures et les affronts dont je me suis rendu coupable envers vous. Mais, Seigneur miséricordieux, faites-moi miséricorde, et ouvrez en ma faveur les entrailles de votre infinie bonté. Pardonnez le retard que j'ai mis à retourner auprès de vous, découvrez encore une fois votre poitrine de père, et accordez-moi la nourriture que vous avez coutume de donner à vos enfants. Je vous en conjure, Seigneur, opérez en moi ce pour quoi vous m'avez attendu pendant de si longues années. Je suis le plus vicieux et le plus coupable des hommes; mais je n'en ai pas moins de confiance en votre miséricordieuse bonté. Mes péchés sont innombrables; mais la multitude de vos miséricordes les surpasse de beaucoup : O mon tendre Père, « si vous voulez, vous pouvez me guérir. » (Matth., VIII, 2.) « Guérissez-moi, et je serai guéri. » (Jérém, XVII, 14.) Ah! n'oubliez pas votre promesse. « Tu as suivi une multitude d'adorateurs, » avez-vous dit par la bouche de votre Prophète, « cependant reviens à moi, et je te recevrai. » (Jérém, III, 1.)

Confiant dans cette parole, voilà que je reviens à vous dans toute la sincérité de mon âme,

comme si vous n'aviez appelé que moi, comme si votre invitation ne regardait que moi seul. Je suis cette créature malheureuse et déloyale, ce prodigue dissipateur qui s'est éloigné de vous, ô Père des lumières, fontaine de tous biens. Je suis cette brebis stupide qui s'est échappée de votre bergerie, foulant aux pieds tous vos bienfaits. J'ai abandonné la source d'eau vive, pour m'abreuver aux citernes amères des consolations terrestres, qui ne peuvent retenir l'eau ; car mes plaisirs se sont évanouis comme la fumée. Je vous ai abandonné, vous, Pain de vie, pour me rassassier des cosses que mangent les pourceaux, donnant un libre cours à mes inclinations vicieuses et à mes appétits déréglés. Je vous ai abandonné, vous, souverain Bien, Bien au-dessus de tous les biens, pour me mettre à la poursuite des biens terrestres et périssables, et je me suis perdu avec eux ; mais maintenant, ô mon Père, je vous supplie d'oublier toutes mes ingratitudes, en considération des travaux de votre Fils unique, et des services qu'il vous a rendus pour moi.

Et vous, Fils unique du Très-Haut, mon Sauveur et mon Maître, ayez pitié de moi, et permettez que je me décharge entre les bras de votre clémence, au sein de votre grâce, et dans vos plaies sacrées, de toutes mes iniquités, de toutes mes ingratitudes, de toutes mes impuretés, de ma colère, de mon orgueil, de mon avarice, de ma désobéis-

sance, de mes déréglements, de mon impudence, de ma témérité, de tout le mal, en un mot, que j'ai commis contre vous. Vous êtes mon espérance, mon refuge et ma force. Autant mes péchés m'épouvantent, autant votre bonté et les mérites de votre Passion me rempltssent de joie et m'enhardissent. Mes péchés sont énormes, il me serait impossible de les compter; mais ils ne sont rien en comparaison de vos miséricordes. Voilà pourquoi j'ai la conviction que vous ne laisserez pas périr celui que vous avez créé à votre image et à votre ressemblance, et pour lequel vous êtes devenu participant de notre nature, de notre chair et de notre sang. Enfin j'espère fermement qu'après m'avoir racheté au prix de tant de travaux, vous ne me condamnerez pas à la mort éternelle, vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXII

Prière pour remercier Dieu de ses bienfaits.

Je vous offre mes actions de grâces, ô doux Jésus, parce que vous m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, et parce que vous m'avez donné un corps avec des sens, et une âme avec

des facultés, afin que par elles je pusse vous connaître et vous aimer. Faites, Seigneur, mon Créateur et mon Père, que je vous serve de telle manière qu'en mortifiant mes passions et mes affections déréglées, je rétablisse en moi l'image que vous y aviez formée, et que je devienne semblable à vous par l'innocence de ma vie.

Je vous offre mes actions de grâces, pour le bienfait de la conservation, parce que, non content de m'avoir créé, vous m'avez conservé, et que, pour me conserver, vous avez créé le ciel, la terre, la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les animaux, les poissons, les oiseaux, les arbres, tous les êtres en un mot, voulant que les uns servissent à me nourrir, les autres à me guérir, les autres à me récréer, les autres à m'instruire, les autres à me châtier. Faites, Seigneur, que j'use comme il faut de toutes ces choses, et que j'en profite pour atteindre la fin à laquelle vous m'avez destiné, c'est-à-dire pour vous connaître, vous, mon véritable Dieu et Seigneur, pour vous admirer et pour aimer de plus en plus votre saint Nom.

Je vous offre mes actions de grâces, ô doux Jésus, pour le bienfait de la rédemption, c'est-à-dire pour la bonté et la miséricorde incompréhensibles dont vous avez usé envers moi, pour l'ardente charité avec laquelle vous m'avez racheté, et qui vous a porté à descendre sur la terre, afin de nous élever jusqu'au ciel, à vous faire homme,

afin de nous faire dieux, et à souffrir la mort la plus cruelle, afin de nous communiquer la véritable vie.

Je vous offre mes actions de grâces, ô doux Jésus, pour l'humilité que vous avez fait paraître dans votre incarnation, pour la pauvreté dont vous avez fait preuve à votre naissance, pour le sang que vous avez répandu au jour de votre circoncision, pour l'exil auquel vous avez été condamné en Égypte, pour le jeûne que vous avez pratiqué dans le désert, pour les nuits que vous avez passées dans les veilles et les prières, pour les fatigues que vous ont causées vos voyages, pour les privations et les humiliations qu'il vous a plu d'endurer durant le cours de votre sainte vie. Je vous offre mes actions de grâces, pour tous les tourments et tous les affronts qui ont accompagné la mort infâme et cruelle que vous avez soufferte pour moi. Je vous offre mes actions de grâces, pour la prière que vous fîtes au jardin des Oliviers, pour la sueur de sang qui se répandit par tout votre corps, pour les cordes dont on vous lia, pour les soufflets que l'on déchargea sur votre face adorable, pour les blasphèmes que l'on proféra contre vous, pour les coups de fouet que l'on fit pleuvoir sur vos épaules, pour la couronne d'épines que l'on plaça sur votre tête, pour le manteau de pourpre dont on vous revêtit, pour les moqueries et les outrages dont vous fûtes l'ob-

jet, pour le fiel et le vinaigre que l'on approcha de vos lèvres, pour les clous dont on vous perça, pour la mort à laquelle on vous condamna, pour la croix sur laquelle vous rendîtes le dernier soupir; car de toutes ces choses il n'en est aucune que vous n'ayez soufferte en vue de mon salut.

Je vous offre mes actions de grâces, ô doux Jésus, parce que dès ma naissance, dès les premiers instants de ma vie, vous m'avez reçu dans le giron de votre Église, vous m'avez appelé à la foi catholique, vous m'avez fait chrétien; et je vous les offre en même temps, parce que jusqu'à ce jour vous avez conservé mon corps et mon âme. Ah! que désormais mon cœur ne cherche plus d'autre nourriture que vous, que mon âme n'ait plus soif que de vous, fontaine de vie, et qu'arrivée au terme de son pèlerinage, elle puisse s'abreuver au torrent de délices qui s'échappe de votre sein adorable.

Je vous offre mes actions de grâces, ô doux Jésus, parce que, jusqu'à ce jour, vous m'avez délivré, à mon insu, d'une infinité de dangers, autant spirituels que corporels, alors que j'eusse mérité, par mes infidélités et par mes crimes, d'être complétement abandonné de vous.

Je vous offre mes actions de grâces, ô doux Jésus, parce que, tandis que je croupissais dans le bourbier du vice, malgré mes péchés, malgré la résistance que j'opposais à vos saintes inspirations,

vous avez eu la patience de me supporter et d'attendre que je fisse pénitence. Oh ! je vous en conjure, que désormais je m'attache humblement à vos pas, que je sois prompt à obéir au moindre signal de votre volonté, et que, bannissant de mon cœur l'amour des choses visibles, je ne m'occupe plus que de vous et je ne me sépare jamais plus de vous.

Je vous offre mes actions de grâces, ô doux Jésus, parce qu'après tant de bienfaits, voulant remédier aux maux de mon âme, vous avez institué et mis à ma disposition des Sacrements admirables, parce que vous ne cessez de me visiter intérieurement, parce qu'enfin vous me destinez à une gloire éternelle, à moins que par ma faute je ne m'en rende indigne moi-même.

Voilà, Seigneur, quels sont vos bienfaits, ceux du moins que je connais; mais il en est une foule d'autres que je ne connais pas, et pour lesquels je ne vous dois pas moins de reconnaissance, que dis-je ? pour lesquels je vous dois plus de reconnaissance encore, puisqu'ils me prouvent que pendant que j'étais plongé dans le sommeil, votre bonté veillait sur moi pour me défendre de mille périls et me combler de nouvelles faveurs. Aussi, de même que je suis obligé de vous demander pardon, non-seulement des péchés que j'ai commis sciemment, mais de ceux que j'ai commis par mégarde, de même faut-il que je vous remercie, non-seulement des bienfaits qui sont à ma con-

naissance, mais même de ceux que j'ignore. Je vous adore donc, je vous loue, je vous bénis pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblé; faites que je n'en prenne pas occasion de m'enorgueillir ou de me négliger, mais que je m'en humilie davantage, que j'en devienne plus reconnaissant, et que chaque jour je conçoive un plus vif désir de vous servir, vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIII

Prière où l'on offre à Dieu les souffrances et les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur, afin d'obtenir les grâces dont on a besoin.

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous les « biens dont il m'a comblé? » (Ps. xv, 3.) Comment reconnaîtrai-je ses grâces? que lui offrirai-je en retour de tant de miséricordes? Oh! commme j'ai mal répondu aux prévenances d'un Bienfaiteur si libéral et si compatissant! Seigneur, je suis demeuré insensible à tous vos bienfaits; j'ai résisté à toutes vos inspirations, j'ai entassé fautes sur fautes et péchés sur péchés. J'avoue que je ne mérite pas d'être appelé votre fils, mais je vous reconnais néanmoins pour mon Père, car vous êtes véritablement mon Père, et toute ma con-

fiance est en vous. Vous êtes une fontaine de miséricorde qui, loin de repousser les pécheurs qui recourent à vous, les lavez au contraire et les purifiez. Me voici donc, ô mon unique Refuge, me voici, moi, la plus pauvre de toutes les créatures, n'ayant d'autre trésor que le lourd fardeau de mes péchés ; je me prosterne humblement à vos pieds, j'implore votre miséricorde infinie, je mets en vous tout mon espoir : oh ! pardonnez-moi et sauvez-moi par votre clémence.

Doux Jésus, afin d'obtenir le pardon de mes péchés, je vous offre cette charité incompréhensible par laquelle vous, qui êtes le Dieu de majesté, n'avez pas dédaigné de vous faire homme pour nous, et de passer trente-trois ans sur cette terre, dans les peines, les afflictions, les persécutions, les contradictions, les fatigues et les travaux de tous genres. Je vous offre ces mortelles angoisses, cette sueur de sang, cette agonie qui remplit votre âme d'une si grande tristesse, lorsque, vous étant mis à genoux, vous priâtes votre Père dans le jardin des Oliviers. Je vous offre l'ardent désir que vous aviez de souffrir, lorsque vous vous livrâtes aux mains de vos ennemis, et que vous vous immolâtes pour moi. Je vous offre les liens, les violences, les outrages, les injures, les blasphèmes, les soufflets, les coups de poing, les crachats, et tous les tourments que vous endurâtes, pendant la nuit, dans la maison d'Anne et

de Caïphe. Je vous offre tout cela, et je supplie votre miséricorde sans bornes de vouloir bien, en considération de vos propres mérites, me pardonner mes péchés, purifier mon âme et l'introduire dans la vie éternelle.

Je vous offre aussi l'humilité et la patience ineffable dont vous fîtes preuve lorsqu'on vous couronnait d'épines, et qu'en signe de dérision, on vous revêtait d'un manteau de pourpre, on vous saluait, on vous crachait au visage et on vous frappait avec le roseau que vous teniez dans la main. Je vous offre l'abattement où se trouva réduit votre corps, les pas si pénibles qu'il vous fallut faire pour arriver au Calvaire, le poids si lourd de la croix que vous portâtes sur vos épaules délicates et chancelantes. Je vous offre la sueur que vous répandîtes et la soif que vous endurâtes sur la croix, ainsi que tous les autres tourments auxquels votre très-doux cœur fut en butte. Je vous offre tout cela avec toute la gratitude dont je suis capable, suppliant votre miséricorde infinie de vouloir bien, en considération de vos propres mérites, me pardonner mes péchés, purifier mon âme et l'introduire dans la vie éternelle.

Doux Jésus, en compensation de toutes mes iniquités, je vous offre les cruelles douleurs que vous souffrîtes lorsqu'on vous ôta la robe qui était collée à votre chair sacrée, lorsqu'on rouvrit les plaies que vous aviez reçues dans la flagellation, lors-

qu'on cloua vos pieds et vos mains à la croix, lorsqu'on disloqua vos membres, et que votre sang précieux, coulant à grands flots, s'échappa à la fois de toutes vos blessures. Je vous offre chacune des gouttes de ce sang précieux. Je vous offre cette bonté et cette mansuétude avec lesquelles vous supportâtes les injures et les sarcasmes de vos bourreaux qui se riaient de vous en branlant la tête, tandis que vous les excusiez et que vous priiez pour eux. Je vous offre aussi les incompréhensibles douleurs dont vous fûtes assailli, lorsqu'en proie aux plus cruelles angoisses, et privé de toute espèce de consolation, vous demeurâtes suspendu à la croix entre deux larrons. Je vous offre la soif que vous y endurâtes, l'humilité et le respect avec lequel, la tête inclinée, vous recommandâtes votre âme à votre Père. Je vous offre le sang précieux et salutaire qui sortit de votre côté frappé et percé d'une lance. Je vous offre tout cela avec toute la gratitude dont je suis capable, suppliant votre miséricorde infinie de vouloir bien, en considération de vos propres mérites, me pardonner mes péchés, purifier mon âme, et l'introduire dans la vie éternelle, où vous vivez dans les siècles et à jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIV.

Prière à Dieu et aux Saints pour demander les grâces qui sont nécessaires à notre salut et à celui du prochain.

Père rempli de bonté, Père rempli de compassion et de miséricorde, ayez pitié de moi. Je vous offre, en expiation de mes péchés et des péchés de tout le monde, la vie, la passion et la mort de votre Fils unique ; je vous offre les mérites de sa très-douce Mère et de tous les Saints, afin que vous me les pardonniez, que vous me fassiez miséricorde, et que vous m'accordiez la vie éternelle.

Doux Jésus, mon Rédempteur et mon Seigneur, ayez pitié de moi. Je vous rends grâces pour la multitude infinie de vos miséricordes, et pour les bienfaits sans nombre dont vous m'avez comblé et dont vous me comblez chaque jour malgré mon indignité. Daignez, je vous prie, me rendre participant de vos mérites, afin que, m'unissant à vous et devenant, par l'amour et l'imitation de votre vie très-sainte, une même chose avec vous, à l'exemple du sarment qui vit de la vigne, je mérite de vivre de vous, qui êtes la véritable vigne et la véritable vie de tous les fidèles.

Esprit-Saint, Esprit consolateur, mon Seigneur

et mon Dieu, venez à mon aide ; je vous recommande mon âme, mon corps et tout ce que je possède. Je remets entre vos mains ma vie et la fin de ma vie; accordez-moi la grâce de l'achever en vous servant, après avoir fait pénitence de mes péchés. Aveugle, malade, tant que je suis dans ce monde, je tombe facilement dans les piéges de mes affections, je me trompe et je me laisse tromper facilement, voilà pourquoi je me réfugie auprès de vous, et j'implore votre secours ; défendez votre serviteur, préservez-le des maux qui de toutes parts le menacent. Instruisez-moi, éclairez mon entendement, commandez à mon âme, dirigez tous les mouvements de mon corps, fortifiez mon esprit contre l'extrême faiblesse de mon cœur. Donnez-moi une foi inébranlable, une espérance ferme, une charité parfaite ; que mes délices soient de vous aimer, et qu'en tout temps et en tout lieu j'accomplisse votre volonté sainte.

Je vous adore, je vous révère, je vous glorifie, ô Trinité adorable, Dieu tout-puissant, Père, Fils, et Saint-Esprit, je me prosterne devant votre divine Majesté, je m'abandonne irrévocablement à votre bon plaisir. Éloignez de moi, Seigneur, et de tous les fidèles, tout ce qui vous déplaît; accordez-nous tout ce qui peut être agréable à vos yeux, et faites que nous soyons tels que vous nous désirez. Je vous recommande mes parents, mes frères, mes bienfaiteurs, mes amis, et toutes les personnes

pour lesquelles je suis obligé de prier. Je vous recommande l'Église tout entière ; faites que tous les hommes vous connaissent, vous servent, vous aiment et s'aiment entre eux. Remettez dans le bon chemin ceux qui se sont égarés. Arrêtez le cours des hérésies, et convertissez à la foi ceux qui ne connaissent pas encore votre saint Nom. Donnez-nous la paix, conservez-nous dans la paix autant qu'il vous plaira et autant qu'elle nous est nécessaire. Consolez, soulagez tous ceux qui vivent dans la tristesse, qui sont exposés aux tentations, aux infortunes, aux afflictions spirituelles et corporelles. Prenez enfin sous votre protection toutes vos créatures, accordez la grâce aux vivants, et faites entrer les morts dans le repos éternel.

Je vous salue, lis resplendissant de beauté, très-douce Princesse, bienheureuse Marie, je vous salue, violette tout imprégnée des parfums divins ; je vous salue, rose éclatante, délices du ciel : vous qui avez enfanté et nourri du lait de vos mamelles Jésus-Christ, « la splendeur de la « gloire du Père et l'empreinte de sa substance. » (Hébr., I, 3.) O ma très-douce Mère, obtenez-moi, je vous en conjure, de la main de votre Fils, tout ce que vous savez être nécessaire à mon âme. Oh ! soutenez-moi au milieu de mes tentations, secourez-moi dans ma détresse et ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort, afin que, par vos mérites

et sous votre protection, je sorte victorieux du dernier et suprême combat.

Anges du ciel, esprits bienheureux, qui dans vos concerts ne cessez de glorifier notre commun Maître, vous qui avez part à toutes ses délices, ayez pitié de moi ; et vous, mon bon Ange, à qui Dieu a confié la garde de mon âme et de mon corps, vous à qui j'ai été si spécialement recommandé, veillez sur moi, prenez soin de moi, je vous en prie. Saints et Saintes du Paradis, vous qui, après avoir traversé la mer orageuse de ce monde, après avoir achevé le temps de votre exil, êtes arrivés au port de la Cité céleste, soyez mes médiateurs et mes avocats, et priez le Seigneur pour moi, afin que, par vos mérites et vos prières, il daigne me traiter favorablement maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXV

Prière de saint Thomas d'Aquin pour demander toutes les vertus.

Seigneur tout-puissant et tout miséricordieux, accordez-moi de désirer avec ardeur toutes les choses qui vous sont agréables, de les chercher

avec prudence, de les connaître avec certitude, et de les accomplir avec toute la perfection possible pour l'honneur et la gloire de votre saint Nom. Placez-moi dans telle condition qu'il vous plaira; faites-moi connaître ce que vous exigez de moi; donnez-moi assez de lumière pour le comprendre, et assez de force pour l'exécuter d'une manière qui soit avantageuse au salut de mon âme. Que je m'en aille vers vous par un chemin droit, sûr et parfait; que je sois à vous dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; que je vous loue dans la prospérité, et que je ne cesse d'espérer en vous dans l'adversité; que le succès ne m'enorgueillisse point, et que, lorsque viendront les jours d'épreuves, mon courage se maintienne toujours à la même hauteur; que je ne me réjouisse et que je ne m'attriste que de ce qui peut m'approcher ou m'éloigner de vous; que je ne cherche à plaire et que je ne craigne de déplaire qu'à vous; que par amour pour vous je dédaigne les choses périssables; que je n'aime, je n'estime plus que celles qui vous regardent, mais en vous mettant au-dessus de toutes, ô mon Dieu; que je ne prenne de plaisir nulle part sans vous, et que je ne désire rien en dehors de vous; que le travail, même le plus rude, entrepris pour vous, fasse mes délices, et que le repos que je trouverais loin de vous ne m'inspire que de la répugnance. Faites que j'élève fréquemment mon cœur vers vous, et si je viens à

l'oublier, que je répare ma faute par le regret de l'avoir commise, et le ferme propos de m'amender à l'avenir.

Faites, Seigneur, que je sois humble sans être dissimulé, gai sans être libre, triste sans être abattu, grave sans être chagrin, prompt sans être léger, franc sans user d'artifice, chaste sans m'exposer au danger, timide sans perdre courage, confiant sans présumer de moi-même. Faites que je reprenne mes frères sans feinte, que je les édifie par mes paroles et par mes exemples, sans en tirer vanité, que j'obéisse à mes supérieurs sans les contredire, et que je souffre patiemment tous les maux sans me laisser aller aux murmures. Donnez-moi un cœur vigilant, qu'aucune pensée ne puisse détourner de vous; un cœur noble, qu'aucun désir honteux ne puisse captiver; un cœur généreux, qu'aucune épreuve ne puisse ébranler; un cœur libre, qu'aucune puissance ne puisse faire plier; un cœur droit, qu'aucune mauvaise intention ne puisse séduire. Donnez-moi, ô mon très-doux et très-suave Seigneur, un entendement qui vous connaisse, un zèle qui vous cherche, une sagesse qui vous trouve, une conduite qui vous soit agréable, une persévérance et une confiance qui me mettent en possession de vous. Faites que par la pénitence je mérite d'être cloué à votre croix, qu'avec le secours de la grâce je profite de vos bienfaits en ce monde, et qu'entrant un jour

dans la gloire, j'aille y jouir de vos éternelles délices. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVI

Prière au Saint-Esprit.

Esprit-Saint, Esprit consolateur, qui, au jour de la Pentecôte, descendîtes sur les Apôtres pour remplir leur cœur de charité, de grâces et de sagesse, je vous en conjure, au nom de cette libéralité et de cette miséricorde infinies, remplissez aussi mon âme de votre grâce, et faites sentir à mes entrailles la douceur ineffable de votre amour.

Venez, Esprit-Saint, et, du haut du ciel, faites descendre sur nous un rayon de votre clarté. Venez, Père des pauvres ; venez, distributeur des dons célestes; venez, lumière des cœurs. O notre unique consolateur, doux Époux de nos âmes, notre paix et notre joie, venez. Venez, vous qui effacez les péchés du monde, vous qui guérissez nos infirmités. Force des forts, soutien des faibles, maître des humbles, terreur des superbes, venez. Gloire des vivants, espérance et salut de ceux qui sont morts, venez. Venez, ô mon Dieu, et répan-

dez dans mon âme les trésors de vos dons et de vos miséricordes. Donnez-moi le don de sagesse, afin que je m'enivre de votre amour; le don d'intelligence, afin que je sois éclairé de la lumière d'en Haut; le don de conseil, afin que je ne m'écarte pas de la voie de vos commandements; le don de force, afin que je combatte avec courage; le don de science, afin que j'apprenne à connaître vos saintes vérités; le don de piété, afin que mon cœur cède aux impressions de votre grâce; le don de crainte, afin que mon âme redoute vos jugements.

O très-doux Amant des cœurs purs! brûlez et embrasez mes entrailles de la très-douce et très-précieuse flamme de votre amour; et qu'ainsi brûlées et embrasées, elles s'élèvent jusqu'à vous, qui êtes mon unique fin et un abîme de tout bien. Très-doux Amant des âmes pures, vous qui connaissez mon extrême faiblesse, oh! de grâce, étendez sur moi votre main miséricordieuse, et faites-moi sortir de moi-même, afin que j'aille m'abîmer en vous. Renversez, détruisez, anéantissez, faites disparaître en moi tout ce qu'il vous plaira, afin que je sois tel que vous me voulez; que ma vie soit un sacrifice digne de vous, et que je sois entièrement consumé d'amour. Oh! qui m'obtiendra une telle faveur! Jetez les yeux sur votre pauvre créature : jour et nuit elle soupire vers vous. « Mon âme est altérée de Dieu, du Dieu

« vivant. » (Ps. XLI, 2.) Quand irai-je apparaître devant la face où siégent toutes les grâces? Quand m'approcherai-je du tabernacle du Seigneur? Quand entrerai-je dans la maison de mon Dieu? Quand serai-je rassasié de la gloire de votre présence? Quand serai-je délivré des attaques de la tentation? Quand franchirai-je le mur de cette triste mortalité? O foyer des splendeurs éternelles! faites-moi rentrer dans l'abîme d'où je suis sorti, et que là je vous connaisse comme vous me connaissez; que je vous aime, comme vous m'aimez, et que je contemple éternellement votre face dans la compagnie des élus. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVII

Prière que l'on doit réciter pendant la messe, afin d'offrir à Dieu le Père la mort de son Fils Jésus-Christ.

Dieu de clémence, Créateur souverain du ciel et de la terre, moi, le plus vil et le plus misérable de tous les pécheurs, en union avec l'Église, en expiation de mes péchés et de ceux du monde entier, je vous offre ce précieux sacrifice, qui n'est pas autre que celui de votre Fils unique lui-même. O Roi très-clément! jetez les yeux sur Celui qui s'immole, et dans votre miséricorde souvenez-

vous de celui pour lequel il s'immole. N'est-ce pas là, Seigneur, le Fils que vous avez livré à la mort, afin de racheter l'esclave qui avait encouru votre disgrâce? N'est-ce pas là l'Auteur de la vie, qui a été conduit comme un agneau à la boucherie, et qui n'a rien fait pour se soustraire à la mort la plus cruelle? Seigneur, mon Dieu, abaissez les regards de votre Majesté sur cette œuvre d'ineffable miséricorde. Contemplez votre doux Fils étendu sur l'arbre de la croix. Voyez ses mains innocentes toutes ruisselantes de sang, et pardonnez les iniquités que les miennes ont commises. Voyez sa poitrine nue, percée d'une lance, et purifiez mon âme dans l'eau et le sang qui s'en échappent. Voyez ses pieds sacrés, qui ne sont jamais entrés dans la voie des pécheurs, percés de clous cruels, et dirigez mes pas dans la voie de vos commandements. O Roi des rois, je vous en conjure au nom de ce Saint des saints, au nom de ce Rédempteur qui est le mien, faites que je m'unisse à lui en esprit, comme il s'est uni à moi dans la chair. O Père compatissant, ne détournez pas les yeux de la tête défaillante de votre Fils bien-aimé, et ayez pitié de l'esclave dont il a payé la rançon. Sa poitrine est plus blanche que le marbre, son côté est rougi par le sang; ses entrailles sont desséchées; ses yeux, autrefois si brillants, ont perdu leur éclat; son visage divin est couvert d'une pâleur mortelle;

ses bras étendus sont roidis violemment; ses genoux d'albâtre s'affaissent sur eux-mêmes; ses pieds, percés de clous, disparaissent sous des flots de sang. Père glorieux, contemplez les membres disloqués de votre cher Fils, et souvenez-vous des misères de votre pauvre créature; acceptez les souffrances du Rédempteur, et pardonnez au coupable qu'il est venu racheter.

Il est cet Avocat fidèle qui ne cesse pas d'intercéder en notre faveur auprès de vous, ô Père tout-puissant. Il est ce Grand-Prêtre qui n'a pas besoin d'être purifié dans le sang des victimes, mais qui est lui-même arrosé de son propre sang. Il est ce Sacrifice saint, agréable et parfait, offert et accepté comme un parfum de suave odeur. Il est cet Agneau sans tache qui s'est tu devant celui qui le tondait, et qui, frappé de verges, couvert de crachats, et traité de la manière la plus ignominieuse, n'a pas même ouvert la bouche pour se plaindre. Il est enfin Celui qui, n'ayant point commis le péché, a souffert pour nos péchés, et s'est proposé de guérir nos plaies avec ses propres plaies.

Mais, mon très-doux Sauveur, qu'avez-vous fait pour être jugé de la sorte? Très-innocent Agneau, quelle faute avez-vous commise pour mériter un pareil traitement? Quelle est la nature du crime que l'on vous reproche, et quelle est la cause de votre condamnation? En vérité, ô mon

Dieu, c'est moi qui suis le sujet de votre douleur, la cause de votre condamnation et de votre mort. O profondeur admirable des conseils divins! le méchant pèche, et le juste est châtié; le coupable commet la faute, et l'innocent reçoit le châtiment; le serviteur contracte la dette, et le maître s'en rend responsable. Fils du Dieu vivant, jusqu'à quel degré d'humilité vous êtes-vous abaissé? Où vit-on jamais tant d'amour, tant de charité, tant de miséricorde? J'ai violé la loi, et vous en portez la peine; j'ai été infidèle à mes obligations, et vous en subissez les conséquences; je me suis enorgueilli, et vous vous humiliez; j'ai été désobéissant, et par obéissance vous vous soumettez à la mort, afin d'expier mon péché. Telle a été la miséricorde dont vous avez usé envers un misérable, telle est la justice que vous avez exercée sur un pécheur chargé de crimes.

Et maintenant que je vous ai offert ce qu'il y a de plus précieux, ayez pitié de moi, Père éternel. Je vous ai offert votre Fils bien-aimé, je l'ai placé entre vous et moi comme un fidèle avocat. Oh! de grâce, tendez les bras au bon Pasteur, et regardez favorablement la brebis égarée qu'il porte sur ses épaules. Je vous en supplie, ô Roi des rois, faites que je sois digne d'avoir pour soutien Celui que, dans votre miséricorde, et sans aucun mérite de ma part, vous m'avez donné pour Rédempteur.

CHAPITRE XXVIII.

Prière que l'on peut réciter aussi pendant la messe, ou en tout autre temps.

Je vous adore, je vous loue, je vous glorifie, Seigneur Jésus-Christ; je vous bénis et je vous rends grâces, Fils du Dieu vivant, parce que pour moi vous avez voulu endurer dans tous vos membres les plus atroces douleurs; je les salue ces membres, je les vénère l'un après l'autre pour vous honorer et pour vous témoigner mon amour. Je vous salue, pieds de mon Sauveur, pieds si souvent fatigués pour moi, si endoloris, si profondément déchirés par les clous. Je vous salue, genoux vénérables, si souvent fléchis en terre, si souvent abattus par la longueur du chemin. Je vous salue, poitrine sainte, couverte de sang et de blessures. Je vous salue, côté adorable, frappé d'un coup de lance et offrant une si large ouverture. Je vous salue, cœur très-aimable, très-doux, très-compatissant, brisé et percé de part en part. Je vous salue, dos sacré, noirci de coups et ensanglanté. Je vous salue, bras dont rien n'égale la beauté et la douceur, étendus et étirés pour moi sur la croix. Je vous salue, mains délicates, cruellement percées de clous. Je vous salue, épaule

divines, moulues et brisées par le poids de la croix. Je vous salue, bouche où siégent toutes les grâces, abreuvée pour moi de fiel et de vinaigre. Je vous salue, oreilles toujours prêtes à accueillir nos prières, et qui avez été offensées par tant d'injures et tant de blasphèmes. Je vous salue, yeux très-purs, noyés pour moi dans les larmes. Je vous salue, chef adorable, couronné d'épines, sillonné de blessures et portant les marques des coups de roseau. Très-doux Jésus, je salue votre corps précieux, battu de verges, couvert de plaies, crucifié, mort et enseveli pour moi. Je vous salue, sang précieux, qui avez été offert et répandu pour moi; je vous salue, âme souverainement noble, qui avez été affligée et contristée pour moi. Très-aimable Seigneur, je vous supplie de communiquer la sainteté de vos membres aux miens, et d'effacer les taches qui les déparent par suite du mauvais usage que j'en ai fait, vous qui vivez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIX

Prière à la Vierge, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis sa conception jusqu'à son voyage à Bethléhem.

Je vous salue, très-douce Vierge Marie, que Dieu s'est choisie pour mère avant tous les siècles. Vous êtes cette Femme bienheureuse dans le sein de laquelle le Roi du ciel et de la terre a daigné s'incarner, afin de racheter le genre humain. Vous êtes cette pieuse Médiatrice entre Dieu et les hommes, par qui le ciel et la terre, les choses les plus élevées et les choses les plus basses se sont trouvées réunies. Vous êtes le guide de notre vie, le canal par lequel la grâce divine arrive jusqu'à nous, et la porte par laquelle nous devons sortir de ce siècle orageux. O ma très-douce Reine, obtenez-moi le pardon de mes péchés, en même temps que la grâce de vous honorer et de vous aimer de toute mon âme, vous, Mère de miséricorde, et votre Fils, mon Sauveur.

Je vous salue, très-douce Vierge, que les Patriarches ont désirée avec tant d'ardeur, figurée de tant de manières, promise et prophétisée tant de fois. O ma Reine, daignez me recevoir pour votre serviteur, adoptez-moi pour votre enfant, et

faites que je sois du nombre de ceux qui vous aiment, que vous portez écrits dans votre cœur virginal, que vous instruisez, que vous dirigez et que vous défendez en toutes circonstances.

Je vous salue, très-douce Vierge, vous que Dieu s'est plu à embellir dès le premier instant de votre conception, et en laquelle il a mis toutes les perfections et toutes les grâces. Vierge illustre, Vierge resplendissante, Vierge très-pure, choisie entre mille, ne me rejetez pas, bien que vous sachiez qui je suis, mais écoutez le misérable qui vous appelle, secourez le pauvre qui vous cherche, et tendez la main à celui qui a mis en vous son espérance.

Je vous salue, très-douce Vierge, dont la naissance attendue pendant tant de siècles, désirée par tant de nations, a réjoui le monde en y apportant une lumière et des joies nouvelles. Très-innocente Vierge, faites que je sois exempt de toute tache, détruisez en moi tout ce qui peut déplaire à vos yeux; et, puisque la compassion a crû avec vous dès votre plus tendre jeunesse, ayez pitié de moi.

Je vous salue, très-douce Marie, vous, sur laquelle Dieu a répandu des trésors de beauté et de grâce, et qui êtes devenue l'amour du genre humain. O Vierge toute belle, ô ma Reine, je vous en supplie, ornez l'intérieur de mon âme, excitez dans mon cœur un grand amour de la pureté et de la chasteté, afin que je vous plaise en toutes

choses et que je sois votre imitateur et votre serviteur très-fidèle.

Je vous salue, très-douce Marie, vous que vos parents conduisirent au Temple, où, après avoir fait vœu de virginité, vous vécûtes de la vie des anges, toujours pieuse, toujours sereine, toujours aimable, toujours agréable aux yeux du Seigneur. Répandez en moi, je vous prie, l'odeur de vos saints exemples, afin que, s'il est possible, je ne sois jamais à charge à personne, je ne scandalise, je n'offense jamais personne, et que cherchant à consoler mes frères, je les porte à aimer Dieu et à n'avoir plus que du mépris pour le monde.

Je vous salue, très-douce Marie, vierge et porte-étendard des vierges, vous qui vous consacrâtes à Dieu avec tant de joie et avec une volonté aussi ferme. Vous êtes un modèle achevé de pureté et de chasteté ; il suffisait de vous voir ou de vous entendre, pour aimer cette vertu, si vive était la lumière céleste dont vous pénétriez tous ceux qui vous approchaient. Obtenez-moi, je vous prie, une grande pureté de corps et d'esprit, afin qu'il n'y ait en moi aucune souillure, que je ne me laisse captiver par aucun vice, que je résiste courageusement aux moindres atteintes de la volupté, et que, méprisant les plaisirs et les satisfactions de la chair, je n'aie d'autres délices et d'autre repos que Jésus-Christ, le Fils béni de vos entrailles.

Je vous salue, très-douce Marie, vous dont les

exercices et les oraisons furent souvent interrompus par la visite des Anges, et à qui Dieu fit goûter d'une manière si vive les douceurs de la bonne conscience. Obtenez-moi, par vos mérites, l'amour du silence et du recueillement, une application calme, sincère, constante, à l'oraison, à la lecture et à mes autres exercices spirituels, et que ce soit là mon occupation favorite pendant tout le temps que je serai détenu dans la misérable prison de mon corps.

Je vous salue, très-douce Vierge Marie, vous qui, par une disposition merveilleuse de Dieu, fûtes donnée pour épouse à saint Joseph, lequel était vierge comme vous. Ne permettez pas que je m'écarte de votre présence, regardez-moi d'un œil favorable ; car s'il en était autrement, ma perte serait certaine. Accueillez une âme qui vous aime, conservez une âme qui espère en vous, montrez-vous compatissante envers moi, afin que je trouve grâce aux yeux du Seigneur qui vous a choisie.

Je vous salue, très-douce Marie, vous que l'Ange salua humblement, et à laquelle il fit part des conseils divins, pendant que, retirée dans le secret de votre demeure, vous vous livriez aux plus sublimes contemplations. Oh ! si désormais mon unique joie était de vous saluer fréquemment, et de vous renouveler mes offres de service ! s'il n'y avait plus rien en moi qui pût blesser vos yeux mille fois plus purs que ceux des anges !

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui avez conçu le Fils de Dieu dans vos chastes entrailles ; ô la plus heureuse des femmes, dites-moi, que se passa-t-il au fond de votre cœur, et de quels torrents de délices votre âme ne fut-elle pas inondée, lorsque la fontaine d'eaux vives, la source de toute douceur, fit son entrée dans votre sein virginal, afin de s'y revêtir de notre chair? O Vierge glorieuse, je loue, je glorifie, je révère humblement ce sein virginal, et je vous prie de conserver, d'augmenter de plus en plus dans mon âme les dons de la pureté et de la chasteté.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui, portant dans vos flancs le Roi de gloire, allâtes en grande hâte à travers les montagnes de la Judée, pour visiter et servir sainte Élisabeth, votre cousine : ô glorieuse Vierge, venez aussi visiter mon âme, et faites que je vous serve dévotement, que je vous aime ardemment tous les jours de ma vie. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXX

Prière à la Vierge, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis son voyage à Bethléhem jusqu'au moment où, après avoir retrouvé Jésus dans le Temple, elle reprit le chemin de Nazareth.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui, en compagnie de votre époux, saint Joseph, malgré la délicatesse de votre complexion et l'état avancé de votre grossesse, prites le chemin de Bethléhem, pour payer le tribut imposé à tout le monde. Faites que je souffre avec patience les misères de cet exil, et que je soupire constamment après la céleste Bethléhem, où se trouve le pain de vie, Jésus-Christ notre Sauveur.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui, après les fatigues d'un long voyage, ne trouvant point, à Bethléhem, d'hôtellerie où l'on voulût vous loger, choisîtes une étable pour vous mettre à couvert, et donner le jour au Roi de gloire. Réglez, je vous prie, les affections de mon âme, afin que je n'aime rien de ce qui est vicieux, que je ne m'attache à aucune créature, et que, vivant comme un étranger au milieu de ce monde, je n'aspire qu'aux demeures éternelles, je n'espère de repos qu'en Dieu seul.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui, sans douleur, sans rien perdre de votre intégrité vir-

ginale, enfantâtes Celui qui est tout à la fois le Sauveur des hommes, et la joie des esprits bienheureux. Vous êtes Vierge et Mère tout ensemble; vous êtes le Temple du vrai Salomon; vous êtes l'Arche et le sanctuaire de Dieu; vous êtes la porte fermée que vit Ézéchiel, le jardin clos et la fontaine scellée de l'Époux céleste. Remplissez mon cœur et mes sens de votre grâce, afin que, devenant un homme nouveau, je vive de façon à plaire à votre divin Fils et à vous.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui, après avoir enveloppé dans de pauvres langes Jésus, le fruit béni de vos chastes entrailles, le couchâtes dans une crèche. Oh ! si mon esprit était tellement occupé de votre amour, si la pureté de votre vie se reflétait tellement dans mon âme, que je fusse comme un enfant nouveau-né, et qu'au milieu de mes tribulations et de mes peines, vous vinssiez vous-même m'aider et me consoler !

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui eûtes le bonheur d'allaiter Jésus enfant, et, pendant que vous le teniez dans vos bras, de le baiser et de l'adorer. Oh ! je vous en conjure, lorsque vous me verrez fatigué, accablé sous le poids des misères de cette vie, ouvrez-moi votre sein maternel et faites qu'après avoir goûté le lait des consolations divines, je n'aie plus que du mépris pour les consolations de la terre.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui, le

quarantième jour venu, présentâtes l'Enfant au Temple, où le saint vieillard Siméon, le prenant dans ses bras, entonna ce beau cantique qu'il ne put achever sans y mêler ses larmes, parce qu'il annonça et les contradictions auxquelles votre Fils serait en butte, et le glaive de douleur qui percerait un jour votre âme : faites, ô ma Reine, que je prenne la croix et que j'imite votre patience, acceptant avec vous toutes les peines qu'il plaira au Seigneur de m'envoyer, et les regardant comme de vraies faveurs.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui, ayant appris par un Ange qu'Hérode, comme un lion furieux, cherchait votre Enfant pour le perdre, et que, pour lui échapper, il fallait vous réfugier en Égypte, partîtes à l'instant, au milieu de la nuit, abandonnant votre pays, votre maison, le peu de biens que vous possédiez, et vécûtes, pendant sept ans, pauvre étrangère inconnue, dans une terre habitée par des barbares et des infidèles : faites que je m'attache constamment à vos pas, que j'imite votre patience, votre humilité, votre pauvreté, et que je vive sur cette terre comme un voyageur et un exilé.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui, étant montée à Jérusalem avec l'Enfant Jésus, âgé de douze ans, eûtes le malheur de le perdre sans qu'il y eût de votre faute, qui le cherchâtes avec diligence, et la douleur dans l'âme, et qui, à la

grande joie de votre cœur, le trouvâtes enfin dans le Temple, assis au milieu des Docteurs et disputant avec eux : faites, s'il m'arrive jamais de perdre la grâce de la dévotion par ma faute, que je la cherche avec la même diligence, qu'en la cherchant je la trouve, et qu'après l'avoir trouvée je sache la conserver, afin d'être toujours prompt lorsqu'il s'agira du service de Dieu.

CHAPITRE XXXI

Prière à la Vierge, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis son retour à Nazareth jusqu'à son assomption glorieuse.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui entourâtes de soins assidus l'enfance et la jeunesse du Sauveur, vous qui le suivîtes plus tard dans ses courses apostoliques : faites que je méprise les choses qui passent, que je vous aime, que je vous suive et que je soupire constamment après le bonheur de me trouver en votre présence.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui ressentîtes si vivement les douleurs et les persécutions de votre Fils bien-aimé, et dont le cœur fut pénétré de tant de compassion à la vue de sa mort infâme et cruelle : faites que je le loue en reconnaissance de tout ce qu'il a fait et souffert pour moi, et que,

par amour pour lui, je compatisse aux maux de tous ceux qui sont dans l'affliction.

Je vous salue, très-douce Marie, vous dont l'âme bienheureuse fut percée d'un glaive de douleur, quand, les yeux noyés de larmes, vous contempliez, debout près de la croix, les plaies et le sang de votre Fils qui se mourait : faites que je demeure constamment avec vous au pied de la croix, et que je célèbre avec de grands sentiments de dévotion la Passion de votre Fils unique, mon Rédempteur.

Je vous salue, très-douce Marie, vous qui dans ce même endroit entendîtes de la bouche de Jésus ces douloureuses paroles : « Femme, voilà ton fils » (Jean, XIX, 26), par lesquelles il vous recommandait à son Disciple de prédilection, vous priant de lui servir de mère, et de l'accepter pour fils à sa place ; vous qui entendîtes cette autre parole non moins douloureuse : « J'ai soif » (Ibid, 28), sans qu'il vous fût permis de lui offrir une goutte d'eau, et tandis qu'au lieu d'eau, on lui présentait du vinaigre ; vous qui, en proie à de mortelles angoisses, le vîtes expirer sous vos yeux ; vous, dont la lance qui lui ouvrit le côté perça le cœur maternel, ce cœur qui, bien que mort à toutes les choses de la terre, n'en était que plus sensible aux souffrances de votre Fils : au nom de toutes ces douleurs, Vierge sacrée, je vous prie d'inspirer à mon âme les sentiments de la plus tendre compassion,

de graver dans ma mémoire le souvenir des tourments que mon Sauveur a endurés pour moi, et enfin de me rendre participant de ses mérites, de telle sorte que je ne vienne pas à perdre, par ma faute, ce qu'il a bien voulu acquérir pour moi par sa grâce.

Je vous salue, très-douce Marie, vous que Jésus ravit de joie par sa résurrection glorieuse, vous qu'il précéda dans le ciel, mais qu'il vint chercher ensuite et qu'il plaça sur un trône au-dessus de tous les chœurs angéliques, vous proclamant Reine et Souveraine de toute la création : nous vous en supplions, ô notre Mère, prenez-nous sous votre protection, et plaidez notre cause devant le tribunal de votre Fils bien-aimé, afin que, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, nous soyons délivrés, par votre intercession, de la mort éternelle, et placés à votre droite, en compagnie de ceux qui doivent régner avec lui dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXII

Prière à la Vierge, où sont rappelés ses principaux titres de gloire.

Je vous salue, Marie, vous qui après Dieu tenez le premier rang, Sainte entre tous les saints, qui, Vierge et Mère tout à la fois, avez engendré d'une manière merveilleuse Jésus-Christ, le Sauveur

du monde. Vous êtes le Temple magnifique de Dieu, le tabernacle de l'Esprit-Saint, le lieu où réside la très-sainte Trinité. Votre Fils, ô ma Reine, répand la vie par tout l'univers; vous êtes la consolation des vivants, et le seul souvenir de votre doux Nom transporte de joie les âmes de ceux qui ont quitté cette vie. Inclinez l'oreille de votre miséricorde aux prières du plus misérable de vos serviteurs, et faites fuir, devant les rayons de votre sainteté, les ténèbres et l'obscurité de mes vices, afin que désormais vos yeux très-purs se reposent sur moi avec complaisance.

Je vous salue, très-douce Mère de miséricorde, je vous salue, vous par qui nous avons recouvré la grâce et obtenu le pardon. Quel est celui qui voudrait ne pas vous aimer, ne pas vous honorer, ne pas se mettre sous votre protection? Dans le doute vous êtes notre lumière, dans la tristesse, notre consolation, dans les angoisses, notre soutien, dans les tentations et les périls notre secours. Vous êtes, après votre Fils unique, notre espérance et notre salut : bienheureux ceux qui vous aiment, ceux qui, par la sainteté de leur vie, méritent de devenir vos serviteurs fidèles. Je recommande à votre bonté, ô ma Reine, mon âme et mon corps. Dirigez-moi, enseignez-moi, défendez-moi à toute heure, ô vous qui êtes mon refuge et ma vie.

Je vous salue, Demeure magnifique, Palais res-

plendissant du Monarque éternel; vous êtes par excellence la femme aimable, bonne, prudente, généreuse, belle et digne d'être honorée plus que toutes les créatures ensemble. Vous êtes la Reine du Ciel qui s'avance « comme l'aurore à son lever, « belle comme la lune, brillante comme le soleil, « terrible » aux démons « comme une armée ran- « gée en bataille. (Cant., VI, 9.) Faites qu'au milieu des tempêtes et des orages de cette vie, je tienne mes yeux constamment fixés sur vous, et qu'après avoir méprisé les choses visibles, je sois admis à contempler les délicieuses beautés qui s'étalent dans les demeures éternelles.

Je vous salue, Marie, Étoile brillante, Astre lumineux d'où est sorti le Soleil de justice, Jésus-Christ notre Sauveur. Vous êtes la plus belle des vierges, la plus chaste des mères, et vous ne cessez de regarder d'un œil favorable tous les enfants de l'Église, en quelque lieu du monde qu'ils se trouvent. Votre doux Nom répare les forces de ceux qui sont fatigués, votre sereine splendeur rend la vue aux aveugles, l'odeur suave de vos vertus réjouit les justes, et le Fruit béni de vos entrailles rassasie les bienheureux. La première, après Dieu, vous méritez d'être louée par les anges et par les hommes. Priez pour moi, ô Vierge, afin qu'aidé de vos prières j'aie le bonheur de voir le Dieu des dieux, et vous la Souveraine des souveraines, dans la céleste Sion.

Je vous salue, Mère bienheureuse, Mère clémente et consolatrice, par qui la bénédiction du Ciel et la grâce de la félicité éternelle sont descendues dans le monde. C'est en vous que s'est incarné, et c'est de votre sein virginal qu'est sorti cet Enfant Jésus, unique auteur de notre salut, le plus beau et le plus noble des enfants des hommes. Votre souvenir console les affligés, votre vue réjouit les saints, votre incomparable innocence fortifie les pécheurs. Obtenez-moi, ô ma Reine, une parfaite pureté de cœur, afin que je sois mis au nombre de ceux qui méritent d'être aimés de vous et de votre Fils unique.

Je vous salue, Marie, Vierge toute pure, Vierge plus éclatante que le soleil, plus brillante que les étoiles, plus douce que le miel, plus suave que le baume, plus belle que la rose, plus blanche que le lis. Vous êtes la fontaine du Paradis, une source d'eau vive, le trône du véritable Salomon, un vase très-pur où jamais n'entra l'amertume, et d'où débordent la consolation et la joie. Le Seigneur vous a créée vierge sans tache, le Seigneur vous a choisie pour son humble servante, le Seigneur vous a aimée comme une épouse digne de lui. Vous êtes la gloire du genre humain, vous faites la beauté et l'ornement de l'univers tout entier. O ma Reine, ne détournez pas les yeux de moi qui suis un pécheur; mais de pécheur faites-moi juste, et qu'à ma paresse, à ma lâcheté, à ma tiédeur, succèdent

le zèle, la ferveur et une ardente dévotion.

Je vous salue, espérance certaine de ceux qui se méfient d'eux-mêmes, soutien assuré de tous ceux que le monde délaisse, vous dont le crédit est sans bornes, dont toutes les demandes sont accueillies, et qui ne rencontrez jamais d'obstacle à vos volontés. Vous tenez en main les clefs du trésor céleste, vous êtes plus honorée que les Chérubins, plus élevée que les Séraphins, vous êtes l'honneur et la gloire des hommes. Tous les âges, toutes les générations vous bénissent, et toutes les créatures publient la gloire de votre saint Nom.

Vous êtes exaltée au-dessus des chœurs des anges, et, comme le printemps, les fleurs, les roses et la fraîcheur des vallées vous accompagnent. O bienheureuse Reine, guérissez-moi et je serai guéri, et je vous servirai pendant tous les siècles des siècles et à jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXIII

Prière à la Vierge, où l'on continue de rappeler ses principaux titres de gloire.

Je vous salue, Marie, joie du ciel et de la terre. Vous êtes la Mère sérénissime de la lumière, éclai-

rant amoureusement de vos clartés les âmes de ceux qui vous chérissent. Vous êtes la très-douce Mère de miséricorde, conduisant jusqu'aux cieux les âmes de ceux qui vous servent. Semblable à la colombe, vous recherchez le courant des ondes pures, et vos vêtements exhalent des parfums ineffables. Vers vous, ô Reine, je tourne mon visage, vers vous je lève les yeux de mon cœur, à vous je confie mon âme; ayez pitié de moi, puisqu'après votre divin Fils je n'a d'autre espoir de salut qu'en vous.

Je vous salue, Marie, Mère de Dieu, dont la virginité est entière et qui êtes exempte de tout péché. Je vous salue, refuge assuré de tous ceux qui vous implorent. Vous êtes le château fort dont les remparts abritent tous ceux qui s'y réfugient. Vous prenez sous votre protection tous ceux qui chantent vos louanges. Vous êtes la nuée lumineuse qui tempère l'ardeur de nos appétits; la rosée délicieuse qui éteint le feu de nos convoitises; la clef ornée de pierres précieuses qui ouvre la porte du Paradis; la fleur parmi les épines, la rose des vallées qui charme les yeux de ceux qui la contemplent. Vous êtes toute douce, toute bonne, tout aimable, toute resplendissante. Secourez-moi, ô ma douce Avocate, et, après m'avoir arraché aux abîmes de ce monde, conduisez-moi au port de la félicité éternelle.

Je vous salue, Marie, vous qui êtes la gloire des prophètes, l'honneur des apôtres, la force et le courage des martyrs, des confesseurs et des vierges. Vous êtes une merveilleuse palme de justice, un lis très-pur de chasteté, un frais jardin de délices célestes. Vous êtes l'Arche du testament où la manne est tenue cachée. Vous êtes la terre bénie d'où est sorti le fruit de l'arbre de vie, vous êtes la pierre d'où les eaux vives s'échappent par torrents. Purifiez mon cœur de toutes les souillures que le péché y a laissées, ôtez de moi tout ce qui peut déplaire à vos yeux, éteignez dans mon âme tous les désirs de la terre, inspirez-lui l'amour des biens du ciel, pour votre honneur et votre gloire, ainsi que pour l'honneur et la gloire de votre Fils unique.

Je vous salue, Pierre précieuse et Perle du genre humain : « Vous êtes toute belle, » ô Vierge sacrée, « et aucune tache n'est en vous. » (Cant., IV., 7.) Vous êtes un vase d'élection, un riche sanctuaire de grâces. Votre foi l'emporte sur celle des patriarches, votre science sur celle des prophètes, votre zèle sur celui des apôtres, votre patience sur celle des martyrs, votre tempérance sur celle des confesseurs, votre humilité et votre innocence sur l'humilité et l'innocence des vierges. A la vue des joyaux resplendissants qui vous couvrent, les habitants du Ciel demeurent ravis et suspendus d'admiration. Vous êtes le Soleil dont

les rayons ne s'éclipsent jamais; placée ici-bas sur la terre, vous éclairiez les cieux, et maintenant, du haut des cieux, vous éclairez la terre, vous dissipez les ténèbres qui enveloppent le monde. O mon unique espérance, ne méprisez pas, mais aidez, au contraire, secourez dans sa détresse un malheureux pécheur qui vous invoque.

Je vous salue, Vierge sacrée, vous que Dieu a bénie entre toutes les femmes. Vous êtes une Vallée délicieuse émaillée de fleurs éternelles; vous êtes une Rose éclatante d'où s'exhalent les plus suaves parfums; vous êtes l'Étoile brillante de Jacob, dont les feux illuminent le ciel et la terre; vous êtes la Verge fleurie de Jessé, dont la vue réjouit l'univers. Les anges, émerveillés de votre beauté, ne peuvent se rassasier de contempler votre face. Voyez mes larmes, ô ma Mère, prêtez l'oreille à mes gémissements, visitez et consolez le serviteur inutile qui est ici prosterné à vos pieds, et obtenez-lui la rémission de ses fautes.

Je vous salue, rare ornement du ciel et puissante Protectrice de la terre; je vous salue, Mère mille fois bienheureuse du Monarque éternel. Après votre Fils, vous étendez votre domination sur tout ce qui existe. Tous les anges, toutes les générations s'inclinent devant vous, tout l'univers est à vos pieds, et dans le séjour de la gloire il n'y a que l'adorable Trinité qui soit au-dessus de vous. En entendant votre Nom, les démons sont

saisis de frayeur; à l'approche de votre clarté, les ténèbres se dissipent, et, sur un seul signe de votre volonté, les portes du ciel s'ouvrent à deux battants. Après Jésus-Christ, votre Fils, vous êtes l'unique espoir des chrétiens. O Reine de miséricorde, ma douceur et ma vie, je lève mes cris vers vous, pauvre exilé dans cette vallée de larmes, enfant d'Ève : secourez-moi dans mes traverses, défendez-moi dans mes périls, fortifiez-moi dans mes découragements, et, après mon exil, conduisez-moi en présence du fruit béni de vos entrailles, Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXIV

Prière à la Vierge, où l'on continue de rappeler ses principaux titres de gloire.

Je vous salue, très-pure Demeure de l'Esprit-Saint, Tabernacle sacré du Verbe de Dieu. Je vous salue, Mère très-sainte, qui avez enfanté la joie des anges et le salut des hommes, Jésus-Christ, notre Sauveur; qui l'avez enveloppé de langes, qui l'avez tenu dans vos bras, serré contre votre poitrine, nourri de votre lait, couvert de vos caresses et de vos baisers. Je vous supplie, très-

douce Reine de miséricorde, par votre cœur virginal, par le soin et l'empressement que vous mîtes à servir votre Fils, à pourvoir aux besoins de son enfance, défendez ma cause au tribunal de sa justice, et obtenez-moi l'oubli et le pardon de mes péchés. Dirigez-moi, secourez-moi tandis que je navigue sur la mer périlleuse de ce monde, et principalement à l'heure de ma mort, afin que, guidé par votre main et marchant à la clarté de votre lumière, j'arrive heureusement au port de la Jérusalem céleste, où je vous louerai pendant tous les siècles des siècles.

Je vous salue, Marie, sérénissime et très-douce Mère du Sauveur des hommes. Vous êtes la chaste tourterelle dont la voix a retenti d'une manière si suave aux oreilles du Tout-Puissant. Vous êtes la tendre colombe dont les gémissements ont été si agréables à l'Esprit-Saint. O Vierge gracieuse, Vierge d'incomparable beauté, envoyez un rayon de votre lumière dans mon âme, et dissipez les ténèbres qui l'environnent, afin que, délivré de l'obscurité de mes vices, je puisse contempler vos perfections inouies.

Je vous salue, ô très-pieuse Vierge Marie; je vous salue, porte toujours fermée de l'Orient par laquelle le plus beau des enfants des hommes est venu jusqu'à nous. Tournez, je vous en prie, tournez vers moi vos regards, montrez-moi votre face virginale, et qu'à votre approche, à l'approche

de votre clarté, je sorte de mon aveuglement. Éloignez mon âme des choses d'ici-bas, élevez-la jusqu'à la contemplation de votre grandeur, et faites-lui goûter les douceurs de la félicité éternelle.

Je vous salue, chaste Amante de la solitude, toujours abîmée dans le recueillement, Vierge aussi modeste que sage, Vierge choisie, Vierge qui l'emporte en beauté sur toutes les filles de Jérusalem. Ne permettez pas que mes pensées s'égarent davantage, et faites que mon esprit fatigué trouve en vous son repos. Vous êtes le Tabernacle sacré où Dieu fait sa demeure, vous êtes le Jardin clos où a germé cette belle et unique fleur, Jésus-Christ, le Sauveur de nos âmes.

Je vous salue, Violette d'humilité, Rose de charité, Lis de pureté ; je vous salue, illustre Mère du Créateur souverain. O douce Vierge, que l'odeur de vos parfums arrive jusqu'à moi; que mon esprit s'occupe de vous pendant la nuit, et que mes entrailles tressaillent en pensant à vous durant le jour; que mon cœur s'attache doucement à vous, que mon âme vous aime de l'amour le plus vif et chante continuellement vos louanges. Vous êtes le Lit semé de fleurs de l'Époux céleste ; vous êtes le Paradis des anges, le Trésor des Mystères divins, la Mère, la Fille et l'Épouse du Très-Haut, oh! soyez aussi l'espérance et le soutien de ma vie.

CHAPITRE XXXV

Prière à la Vierge, afin d'obtenir, par son intercession, le pardon de nos péchés.

O Vierge glorieuse et bienheureuse, comment oserai-je paraître devant vous pour prier, quand, par ma malice, j'ai perdu la grâce que votre divin Fils m'avait acquise par sa Passion. Je suis un très-grand pécheur, mais, sachant que ma demande est juste, j'aurai recours à vous et je vous supplierai de m'écouter favorablement. O ma Mère et ma Maîtresse, priez votre cher Fils, au nom de sa bonté et de sa miséricorde, de vouloir bien me pardonder. Si, à cause de mon indignité, je ne mérite rien, suppliez-le du moins de ne pas laisser périr une créature qu'il a formée lui-même à son image et à sa ressemblance. Vous êtes la lumière qui brille dans les ténèbres, vous êtes le miroir des saints et l'espérance des pécheurs. Toutes les générations vous bénissent; les affligés crient vers vous; les justes vous contemplent; les anges se réjouissent de votre présence; les âmes du purgatoire attendent de vous leur consolation; les hommes, sur la terre, mettent en vous leur espoir; toutes les créatures se tournent vers vous avec

joie, toutes vous appellent, et vous leur répondez, et vous vous intéressez en leur faveur.

Que ferai-je, misérable pécheur, pour obtenir votre grâce ? Le souvenir de mes péchés me remplit de trouble ; la vue de ma misère me fait perdre courage ; ma malice me rend muet, et pourtant, ô Vierge tout aimable, je vous en supplie au nom de cette douleur mortelle qui s'empara de votre âme, lorsque vous vîtes votre cher Fils se charger de sa croix et s'acheminer vers le lieu de son supplice ; faites que je mortifie mes passions, que je triomphe de mes tentations, et que je sauve enfin mon âme rachetée à si haut prix. Que la pensée des larmes que vous répandîtes en ce jour sur les traces sanglantes de votre Fils, soit toujours présente à ma mémoire, et qu'elle m'en arrache à moi-même d'assez abondantes pour laver et expier mes péchés.

Quel est le pécheur qui, sans vous, osera paraître devant le Juge éternel ? S'il est patient à supporter nos injures, il est aussi souverainement juste, et sa justice lui fait une loi de récompenser la vertu comme de punir le péché. Mais sans vous, sans votre appui, qui s'estimera assez juste pour se présenter avec confiance devant son tribunal ? Que deviendrai-je, ô Vierge bienheureuse, si je ne recouvre point par votre intercession ce que j'ai perdu par mon infidélité ? C'est une bien grande faveur que je vous demande, si vous considérez

ma bassesse ; c'est bien peu si vous avez égard à votre puissance. Tout ce que je pourrai vous demander ne sera jamais rien en comparaison de ce que vous pouvez m'accorder.

Reine des anges, réglez et dirigez tellement toutes les actions de ma vie, que, malgré mes iniquités, ma prière s'élève néanmoins jusqu'à vous. Montrez-moi votre miséricorde en me tendant une main secourable, afin que les justes vous louent et que les pécheurs espèrent en vous. Que j'aie toujours devant les yeux les douleurs dont votre âme fut abreuvée à l'heure de la Passion de votre Fils bien-aimé, Jésus-Christ, notre Rédempteur, et que vos pensées soient jour et nuit la nourriture de la mienne. Ne me retirez pas votre appui, ne me refusez pas votre pitié, ne me bannissez pas de votre souvenir. Si vous m'abandonnez, ô ma Souveraine, qui me soutiendra ? Si vous m'oubliez, qui se souviendra de moi ? Si vous ne m'éclairez, vous qui êtes l'étoile de la mer et le guide de ceux qui se sont égarés, où irai-je ? Que deviendrai-je ? Ne permettez pas que l'ennemi s'approche de moi pour me tenter ; s'il me tente, ne me laissez pas tomber ; si je tombe, aidez-moi à me relever.

Qui jamais eut recours à vous, sans être exaucé ? Qui jamais vous adressa la moindre demande, sans la voir accueillie ? Qui jamais se consacra à votre service, sans en être magnifiquement récompensé ?

O Vierge glorieuse, faites sentir à mon cœur la douleur qui transperça le vôtre, lorsque votre Fils fut déposé de la croix, lorsque vous le reçûtes dans vos bras, et que, n'ayant pas même la force de pleurer, vous vous prîtes à contempler cette face divine, l'objet des adorations des anges, couverte d'infâmes crachats ; lorsque enfin vous eûtes sous les yeux un exemple terrible de ce que l'innocent est condamné à souffrir, quand il se substitue au coupable.

Il me semble vous voir, ô ma Reine, les bras étendus, les yeux appesantis, la tête baissée, le visage décoloré, tandis que votre cœur est en proie à une douleur que les martyrs, au milieu des plus horribles tortures, n'éprouvèrent jamais. « Vous « tous qui passez par le chemin », dites-vous à ceux qui vous entourent, « regardez et voyez s'il est une « douleur comme ma douleur. » (Jérém., Lam. I, 12.) Puissent ces tristes paroles retentir continuellement à mes oreilles ! puissé-je, en les répétant, me rendre digne de vos maternelles faveurs !

Plongez vous-même dans mon âme le glaive de douleur qui transperça la vôtre, lorsque vous déposâtes dans le tombeau le corps défiguré de votre Fils, afin qu'en me souvenant que je suis poussière, et que je dois retourner en poussière, je ne me laisse point séduire par la gloire périssable de ce monde.

Que de fois, Vierge sainte, après avoir rendu les derniers devoirs à votre Fils, vous tournâtes les yeux vers le monument où vous laissiez un trésor de si grande valeur ! Oh ! je vous en supplie, tournez aussi vos yeux vers moi, et exaucez ma prière. Que j'aie toujours présente à l'esprit cette affreuse nuit que vous passâtes, loin de toute compagnie, au milieu des douleurs les plus vives, des larmes les plus amères et des souvenirs les plus déchirants. Qu'ici-bas je m'associe à vos angoisses, et qu'un jour, dans le ciel, j'aie le bonheur de contempler votre gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXVI

Préambule aux prières suivantes, que l'on doit faire avant la sainte Communion.

En général, pour être reçus dignement, les Sacrements de la nouvelle loi demandent certaines dispositions et certaines préparations ; mais ils ne le demandent pas tous au même degré. C'est ainsi que telles dispositions et telles préparations qui seraient suffisantes pour le Baptême ou pour l'Extrême-Onction, ne le sont nullement pour la Confession, qui ne saurait se faire à la légère, et à plus forte raison pour l'Eucharistie, qui est le plus

grand et le plus auguste des Sacrements. Je m'explique : l'effet principal de l'Eucharistie est ce que l'on appelle la réfection spirituelle de l'âme, qui fait que l'on goûte Dieu d'une façon toute particulière, et que l'on se sent embrasé d'ardeur pour la vertu. Or, si dans certains cas nous pouvons recevoir la grâce sans nous y être préparés, il est évident qu'il n'en est pas de même de la réfection dont il s'agit, et que nous n'y aurons part qu'autant que nos communions seront accompagnées d'une dévotion et d'une attention actuelles. Par conséquent, voulons-nous que notre cœur soit libre et dégagé de tous les soucis, de toutes les pensées du monde? ne nous contentons pas de nous confesser avant de communier, mais consacrons notre temps à la prière, à la lecture, à la méditation des choses saintes, et, comme un bois sec qui s'enflamme tout à coup, il ne tardera pas à se sentir pénétré d'un feu qui le purifiera, qui l'embrasera et qui le transformera en Dieu même. C'est à quoi, du reste, nous aideront les prières suivantes, si nous avons soin de les lire, non pas à la hâte et comme en courant, mais avec l'attention, le calme et le respect qui sont dus à un si grand Mystère.

CHAPITRE XXXVII

Prière de saint Thomas d'Aquin avant la Communion.

Dieu tout-puissant et éternel, voici que je m'approche du Sacrement de votre Fils unique Jésus-Christ, mon Sauveur : malade, je viens au Médecin de la vie ; souillé de péchés, à la Fontaine de miséricorde ; aveugle, à la Lumière de l'éternelle clarté ; pauvre, au Maître du ciel et de la terre ; dénué de tout bien, au Roi de gloire. Je supplie votre bonté et votre miséricorde infinies, de guérir mes infirmités, de laver mes souillures, d'éclairer mes ténèbres, de secourir ma misère, et de couvrir ma nudité, afin que je puisse recevoir le pain des anges, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, avec le respect, la crainte, le repentir, l'amour, la foi, la pureté, l'intention et l'humilité qui conviennent au salut de mon âme. Faites, Seigneur, que je reçoive non-seulement le Sacrement, mais la vertu et la grâce du Sacrement, et mettez enfin le comble à vos bienfaits, en permettant qu'après avoir reçu ici-bas, sous les espèces sacramentelles, votre Fils unique, ô Père très-clément, je le voie un jour sans voile dans l'éternité, où il vit et règne pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXVIII

Prière après la Communion.

Je vous rends grâces, et je vous loue, mon Sauveur et mon Seigneur Jésus-Christ, en reconnaissance de tous vos bienfaits, mais particulièrement à cause du Mystère de votre sainte incarnation, de votre naissance, de votre circoncision, de votre présentation au Temple, de votre fuite en Égypte, de votre jeûne et de votre tentation au désert, des fatigues de vos voyages, de vos prédications, des persécutions que vous avez essuyées de la part du monde, des douleurs et des tourments de votre cruelle Passion, de tout ce que vous avez fait et souffert pour moi sur la terre, et enfin de l'amour incomparable qui vous a porté à le souffrir. Mais je vous rends grâces, par-dessus tout, de ce que vous daignez admettre et faire asseoir à votre Table un vil et misérable pécheur, en le rendant participant de vous-même et des trésors inestimables de votre Passion. O mon Sauveur et mon Dieu, de quel retour paierai-je cette miséricorde inouïe avec laquelle vous avez abaissé les cieux de votre grandeur, jusqu'au bourbier de notre bassesse? Qui êtes-vous, et que sommes-

nous, ô Dieu de majesté, pour que vous descendiez ainsi dans nos demeures d'argile ? Le ciel est votre trône, la terre sert d'escabeau à vos pieds. Votre Majesté remplit l'univers, et vous viendriez habiter sous un toit aussi humble que le nôtre ! « Est-il donc croyable », s'écriait Salomon, « que « Dieu habite avec les hommes sur la terre ? Car « si le ciel et les cieux des cieux ne peuvent vous « contenir, combien moins cette maison que j'ai « bâtie ? » (II Paralip., VI, 18.) Oh ! quelle merveille que celui qui est assis sur les cieux, et qui de là regarde l'abîme, descende dans l'abîme de mon néant pour y asseoir sa Majesté !

C'était peu, pour votre infinie bonté, d'avoir député les anges à notre service, il vous fallait encore venir à nous, vous qui êtes le Maître des anges, entrer dans nos âmes et dans nos corps, et y conduire là vous-même les affaires de notre salut. C'est de cette manière que vous visitez les malades, que vous encouragez les faibles, que vous relevez ceux qui sont tombés, que vous consolez ceux qui sont tristes, que vous ranimez ceux qui ont perdu confiance, que vous instruisez les ignorants, que vous ramenez dans le bon chemin ceux qui se sont égarés, que vous donnez à manger à ceux qui ont faim, et que vous embrasez d'amour ceux qui sont tièdes ; c'est de cette manière que vous guérissez vous-même nos maux, et cela de vos propres mains, et à l'aide du remède que vous nous avez

préparé avec votre propre chair et avec votre propre sang. O bon Pasteur, comme vous vous montrez fidèle à la promesse que vous nous aviez faite autrefois : « Moi, je ferai paître mes brebis ; « moi, je les ferai reposer, je chercherai celles qui « étaient perdues, je relèverai celles qui étaient « tombées, je banderai les plaies de celles qui « étaient blessées, je fortifierai celles qui étaient « faibles, je conserverai celles qui étaient grasses « et fortes. » (Ézéchiel, XXXIV, 15,16). Mais quel est celui qui sera digne d'une semblable faveur, d'une union aussi admirable? Il n'y a rien au ciel ou sur la terre, ni rangs, ni mérites, sur lesquels on puisse compter. C'est votre miséricorde seule qui nous rend capables d'un si grand bien, c'est votre grâce seule qui peut nous en faire jouir. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, que votre grâce m'assiste, et qu'elle m'unisse et m'attache à vous ; qu'elle me fasse avoir part à ce Mystère, et qu'elle m'inspire les sentiments de la plus vive reconnaissance pour cet inestimable bienfait. Que votre grâce supplée à ma faiblesse, que votre miséricorde me pardonne mes péchés, que votre esprit dispose mon âme, que vos mérites enrichissent ma pauvreté, et que votre sang précieux efface les taches de ma vie, afin que je puisse recevoir dignement le Sacrement de votre corps adorable.

Je me réjouis, ô mon Dieu, quand je pense au miracle éclatant qui eut lieu lorsque des hommes,

ayant jeté un mort dans le sépulcre d'Élisée, ce mort revint à la vie. Certes, si les os d'un Prophète furent si puissants, combien ne le sera pas davantage le corps vivant du Maître des prophètes. Assurément, Seigneur, vous n'êtes pas inférieur en puissance à votre Prophète; mon âme n'est pas moins morte que le malheureux qu'on allait enterrer, et si vous me touchez, votre main n'opèrera pas un moindre prodige. Pourquoi donc n'espèrerais-je pas de vous la même faveur? Pourquoi le corps d'un homme conçu dans le péché, aurait-il plus de vertu que le corps de Celui qui a été conçu du Saint-Esprit? Pourquoi le corps du serviteur serait-il plus honoré que celui du maître? Pourquoi, lorsque le corps d'Élisée ressuscite un mort, par cela seul qu'il se trouve en contact avec lui, votre corps sacré ne ressusciterait-il pas les âmes qui, volontairement, s'approchent de vous? Enfin, puisque par la vertu des ossements du Prophète, le mort dont il s'agit reçut la vie qu'il ne demandait pas, pourquoi, moi qui la demande, ne la trouverai-je pas dans le divin Sacrement où je la cherche? Pourquoi, en un mot, ne ressusciterais-je pas de telle façon que, mourant à moi-même, je ne vive plus que pour vous?

O bon Jésus, au nom de cet amour et de cette charité ineffable qui vous a fait descendre du ciel pour vous incarner, souffrir et mourir pour moi, je vous supplie humblement de me purifier de

mes fautes, de m'orner de vos mérites et de vos vertus, et de m'accorder la grâce de vous recevoir dans ce Sacrement adorable, avec l'humilité, le respect, la crainte, le tremblement, la douleur et le repentir de mes fautes, le ferme propos de ne plus les commettre, l'amour et la charité qui sont dus à un si grand Mystère.

Purifiez aussi mon intention, afin qu'en m'approchant de votre Table, je n'aie d'autre but que de glorifier votre saint Nom, de remédier à ma faiblesse, de parer à mes besoins, de me procurer des armes contre mes ennemis, d'entretenir la vie de mon âme, de devenir une même chose avec vous, de vous offrir enfin ce Mystère pour le salut des vivants et des morts, afin que les uns et les autres soient aidés et secourus par la vertu de ce Sacrement, que vous avez institué pour le salut de tous les hommes, vous, qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LIVRE SIXIÈME

DE LA MATIÈRE DE LA PRIÈRE MENTALE, OU L'ON EXPOSE EN ABRÉGÉ LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, AINSI QUE DIFFÉRENTS AUTRES SUJETS.

PROLOGUE DU VÉNÉRABLE P. M. FR. LOUIS DE GRENADE

Après avoir parlé de la prière vocale, qui est la plus facile et à la portée de tous les chrétiens, il est temps que nous nous occupions de la prière mentale, dans laquelle il se rencontre plus de difficultés, et qui n'est guère en usage que parmi les personnes pieuses ; or, en cela; nous suivons purement et simplement la marche de la nature. Car, de même que les jeunes plantes ont besoin d'être soutenues pour croître et s'élever, mais qu'une fois bien affermies et bien enracinées dans la terre, elles se suffisent à elles-mêmes ; ainsi les novices, c'est-à-dire ceux qui viennent à peine de naître à la vie spirituelle, ont besoin, pour s'entretenir avec Dieu, de s'aider de quelques prières vocales, qui leur réchauffent le cœur, jusqu'au moment où, fortifiés dans l'amour de Dieu et dans la dévotion, ils trouvent eux-mêmes les paroles

et les expressions qui conviennent le mieux. Mais comme nous avons écrit un traité spécial sur l'oraison et la méditation, nous nous contenterons d'exposer ici ce qui en fait la matière la plus ordinaire, et nous passerons successivement en revue les principaux mystères de la vie de Jésus-Christ, ainsi que certains autres sujets dont il n'a pas encore été question, et qui ne peuvent manquer d'occuper utilement notre esprit.

CHAPITRE I

Du fruit de la prière mentale.

Déjà nous avons remarqué ailleurs qu'il n'existe aucune différence essentielle entre la prière vocale et la prière mentale, par la raison que si celle-ci se sert du cœur seulement, et celle-là du cœur et de la bouche tout ensemble, toutes les deux procèdent de la même vertu de religion, et tendent également à solliciter les bontés du Seigneur. Toutefois cela n'empêche pas que, eu égard aux circonstances qui les accompagnent, elles peuvent différer accidentellement l'une de l'autre. En effet, comme ce qui constitue en quelque sorte la vie de la prière, est l'esprit et la dévotion que l'on y apporte, il s'ensuit que, soit en récitant le cha-

pelet, soit en lisant nos heures dans un livre, plus nous prierons en esprit et avec dévotion, et plus notre prière sera excellente et efficace ; car prier de la sorte, c'est prier avec la certitude d'être exaucé, selon cette parole du Prophète : « J'ai crié « vers le Seigneur, et il m'a exaucé. » (Ps. CXIX, I.) Prier en esprit, c'est pousser des gémissements vers le Ciel, c'est désirer ardemment ce que l'on demande au Seigneur, ainsi que l'Écriture le rapporte d'Anne, la mère de Samuel : méprisée par sa rivale, en proie à la plus vive amertume, elle priait avec de tels mouvements, qu'Héli la crut dans l'ivresse ; mais, certes, cette ivresse ne provenait point du vin, comme s'imaginait le Grand Prêtre, elle n'avait d'autre cause que le vin de la tribulation, qui, comme d'un pressoir, avait coulé dans son âme.

On appelle aussi prière mentale la méditation et la considération des choses divines, bien que dans ce cas nous n'adressions à Dieu aucune demande. Cet exercice offre de très-grands avantages ; et d'abord, de même que c'est par l'étude des sciences humaines que l'on acquiert la sagesse humaine, c'est également par l'étude et la considération des choses divines que l'on acquiert la sagesse divine, qui est le premier des dons du Saint-Esprit et celui auquel se rapportent tous les autres.

La considération (et c'est en cela que consiste

son excellence) contribue, en outre, à nous faire obtenir la véritable dévotion, qui, comme nous le dirons bientôt, nous rend prompts et dispos à toute sorte de bien ; elle contribue enfin à nous faire goûter et digérer en quelque sorte les choses spirituelles. En effet, d'ordinaire, celui qui récite ses heures ou son chapelet se hâte d'arriver au bout; mais il n'en est pas de même de celui qui médite. S'il rencontre un passage de l'Écriture, un mystère de la vie de Jésus-Christ, il ne va pas plus loin, il le rumine et s'y arrête quelquefois des heures entières, à l'exemple de saint François, qui, pendant tout une nuit, ne cessa de répéter ces paroles : « Que je vous connaisse, mon Dieu, et que je me connaisse moi-même. » Or, il est clair qu'on retire beaucoup plus de fruit d'un mystère ainsi médité que de plusieurs mystères sur lesquels on passerait légèrement. On me dira peut-être qu'en suivant les prières dans un livre on est tout aussi libre de s'arrêter aux passages les plus touchants et d'ouvrir son cœur aux inspirations du Saint-Esprit; je le sais, et je sais aussi que la plupart des personnes pieuses ont cette habitude quand elles récitent le *Pater* ou le *Symbole des Apôtres;* mais cette pratique, aisée et facile pour tout le monde, n'est pas autre chose que la méditation et la considération dont je m'occupe en ce moment.

CHAPITRE II

De la matière de la prière mentale.

Comme par la prière mentale on entend aussi la considération des choses de Dieu, disons tout d'abord en quoi consiste la matière de cette considération, puisque c'est là ce qui va faire le sujet du présent livre. La matière de la prière mentale ou de l'oraison comprend, à mon avis, tout ce qui peut exciter notre cœur à l'amour et à la crainte de Dieu, à l'horreur du péché, au mépris du monde, etc., et, par conséquent, toute la sainte Écriture, toutes les vies et tous les exemples des saints, en un mot, l'univers entier et toutes les créatures qu'il renferme ; car, en vérité, ce sont là des choses bien capables de fixer l'attention de l'âme pieuse. Pourtant, parmi les considérations les plus propres à réveiller en nous la dévotion, saint Thomas en distingue deux : la considération des perfections et des bienfaits de Dieu, et la considération de nos défauts et de nos péchés; la première qui nous fait progresser dans la charité, et la seconde dans l'humilité; celle-ci qui nous fait jeter en bas de profondes racines, celle-là qui nous fait croître et monter en haut; mais l'une

et l'autre également nécessaires à notre avancement spirituel. Afin de rendre ceci plus clair, je rapporterai ce que le cardinal Cajétan dit au sujet de ces paroles de saint Thomas; qu'on veuille bien en prendre note.

« Remarquez, dit-il, que le saint Docteur indique comme causes intrinsèques de la dévotion, d'un côté la considération des perfections et des bienfaits de Dieu, et de l'autre celle de nos propres défauts. Or, parmi les perfections de Dieu, il faut compter sa bonté, sa miséricorde, sa justice, sa beauté, sa charité envers tous les hommes et envers chacun d'eux en particulier; et parmi ses bienfaits, la création, la rédemption, le baptême, le sacrement de l'autel, les secrètes inspirations qu'il nous envoie, les appels incessants qu'il nous fait par lui-même ou par l'entremise des autres, la patience avec laquelle il attend que nous retournions à lui, le soin qu'il met à nous préserver de mille dangers tant de l'âme que du corps, et enfin l'excessive tendresse qui le porte à préposer les saints anges à notre garde, sans parler d'une infinité d'autres.

« Quant à ce qui est de nos défauts, de nos misères, de nos fautes présentes ou passées, il faut considérer la facilité et la promptitude avec laquelle nous sommes entraînés au mal; l'abus que nous faisons de ce qui nous appartient, je veux dire de nos qualités et de nos biens naturels,

par suite des mauvaises habitudes que nous avons contractées ; la distance qui nous sépare de Dieu dans ce séjour, où il est si peu connu et si peu aimé ; la perversité de notre appétit, qui est beaucoup plus sensible aux biens temporels qu'aux biens spirituels; la pauvreté et le manque absolu de vertu où nous sommes ; les plaies et les blessures spirituelles de notre âme, qui sont l'aveuglement, la malice, la concupiscence, la faiblesse ; les chaînes qui nous lient les pieds et les mains, c'est-à-dire les obstacles que nous suscite la chair chaque fois qu'il s'agit de faire le bien ; l'insensibilité où nous laissent l'obscurité, la puanteur et l'amertume au milieu desquelles nous vivons ; le peu d'attention que nous prêtons à la voix du Bon Pasteur qui intérieurement nous appelle ; mais surtout l'inimitié de Dieu que nous nous sommes attirée en péchant mortellement et en poussant l'audace jusqu'à lui égaler, jusqu'à lui préférer notre ventre, l'argent, les honneurs, les plaisirs et autres choses semblables.

« C'est par ces sortes de considérations auxquelles les religieux et toutes les personnes pieuses devraient donner la préférence sur la prière vocale (bien entendu lorsque celle-ci n'est pas obligatoire), que l'on acquiert la dévotion, et avec la dévotion toutes les autres vertus. Cela est si vrai, que je ne puis me résoudre à donner le nom de religieux ou de personne dévote à quiconque ne consacre pas

chaque jour un certain temps à l'exercice de la méditation. En effet, comme on ne peut obtenir l'effet sans la cause, ni la fin sans les moyens, comme on ne peut arriver au port sans avoir navigué; ainsi ne peut-on pas acquérir la vraie religion sans recourir fréquemment aux actes et aux moyens qui lui donnent naissance. »

Ainsi parle Cajétan, et, par les louanges qu'il donne à cet exercice, il est facile de voir le prix qu'il y attache. Il dit formellement, en premier lieu, que l'oraison engendre la dévotion, et avec la dévotion toutes les autres vertus. Il dit ensuite qu'il n'appellera jamais du nom de religieux ou de personne pieuse quiconque ne se recueille pas chaque jour pendant quelques instants, afin d'y vaquer à loisir. Il dit, enfin, que sans l'oraison il n'est pas plus possible d'acquérir la vraie religion, que de parvenir à une fin sans moyens, ou de toucher au port sans s'être élancé sur la mer. Quant à ce qu'il dit de la prière vocale, il ne viendra jamais à la pensée d'un homme sensé qu'il veuille la condamner, d'autant plus que si c'est une bonne chose de louer Dieu avec le cœur, assurément ce ne peut être un crime de le louer avec la voix et la bouche qui ont été créées pour cela. Ce qu'il condamne, c'est l'habitude de certaines personnes qui prient avec tant de précipitation, avec si peu d'attention et de dévotion, qu'elles n'en tirent aucun ou presque aucun

fruit, quand elles ne se rendent pas coupables d'irrévérence envers Dieu, ainsi que le remarque le même Docteur dans sa *Somme des Péchés*.

Et plût à Dieu que cette faute fût moins commune ! mais à voir la manière dont les ecclésiastiques et les prêtres chantent ou récitent l'office divin, soit en particulier, soit en public ; à voir le peu de progrès qu'ils font dans la dévotion, on comprend sans peine que l'illustre Cardinal n'a eu d'autre pensée que de blâmer l'abus que l'on fait généralement de la prière vocale.

Chaque fois qu'il m'arrive de lire l'exposé qui précède, je ne puis m'empêcher d'admirer comment ce Docteur a su résumer en quelques mots la doctrine de tous les livres pieux ; car, bien que ceux-ci paraissent différer sous le rapport des expressions, au fond ils ne disent pas autre chose, et, quand on les a lus, on n'a pas une plus grande estime des exercices qu'ils recommandent. On voit par là que l'Église est toujours régie par le même Esprit, et qu'en fin de compte les serviteurs de Dieu n'ont qu'un maître, puisque d'une manière ou d'une autre ils sont amenés au même but. Faites donc ce que ce Docteur vous enseigne. Prenez chaque jour quelque temps pour penser à vos péchés et aux bienfaits de Dieu ; pensez surtout à celui de notre Rédemption, qui comprend la plupart des mystères de la vie de Jésus-Christ, et méditez, ruminez chacune des paroles, chacune

des actions de notre Sauveur. C'est là, du reste, à proprement parler, la dévotion du Rosaire, et c'est à quoi visent tous les auteurs qui ont écrit sur la piété. La viande est toujours la même; mais comme les goûts sont différents, chacun l'assaisonne à sa guise. Lisez, si vous le pouvez, les opuscules de saint Bonaventure, ce docteur si versé dans les lettres, dans la piété, dans la religion et dans la science de gouverner les hommes, qui, après treize ans de profession, devint général de son ordre, et depuis fut élevé au cardinalat, et vous verrez comment il a su varier les exercices que l'on peut faire à propos de la vie et de la Passion de Jésus-Christ. Tantôt il en prend les différentes parties, et il les dispose selon les heures du jour; tantôt il les partage d'après l'ordre des jours de la semaine; ici il en compose des hymnes, là des prières vocales, et, non content de cela, il imagine un arbre qu'il appelle l'Arbre de la vie du Crucifié, afin de se conformer au goût de chacun, et de mettre ainsi à la portée de tous un exercice auquel il attache la plus grande importance.

Et maintenant, pour vous démontrer l'utilité de l'oraison, comme saint Bonaventure, j'en appellerai à l'expérience, et je dirai que ce qui se passait de son temps se passe encore aujourd'hui. Tout le monde peut se convaincre, en effet, qu'en général les personnes qui vaquent régulièrement à la méditation sont celles qui font le plus de pro-

grès dans le service de Dieu et dans la vertu, qui se portent le plus promptement aux œuvres de piété et de miséricorde, qui embrassent avec le plus d'ardeur les saintes austérités de la pénitence, et qui évitent avec le plus de soin le péché.

CHAPITRE III

Conclusion de ce que l'on vient de dire.

D'après la doctrine que nous venons d'exposer, il y a trois sortes de choses qui peuvent servir de matière à l'oraison. La première est la considération des perfections divines, telles que sa bonté, sa charité, sa beauté, sa justice, sa miséricorde, sa providence, etc. ; la seconde est la considération des bienfaits divins, et en particulier du bienfait de la Rédemption, auquel se rattachent tous les traits et tous les mystères de la vie du Sauveur, qui n'en sont que les différentes parties; le troisième, c'est la connaissance de nous-mêmes, ou la considération de nos défauts et de nos misères, d'où naissent le mépris de nous-mêmes, et l'hu-

milité, qui est le fondement de toutes les autres vertus. Comme la première de ces considérations sert principalement à exciter l'amour de Dieu dans les âmes, nous n'en parlerons qu'au livre suivant; mais nous parlerons tout de suite des deux autres, et ce sera comme un dépôt où chacun sera libre de puiser quand il voudra se livrer à l'étude de la philosophie céleste.

Il y a des personnes tellement occupées, qu'il leur serait difficile de se recueillir plus d'une fois le jour. Pour celles-là il suffit qu'à chaque fois elles considèrent un ou deux mystères de la vie de Jésus-Christ, ou bien, si elles préfèrent, un ou deux bienfaits divins, jusqu'à ce que, les ayant tous parcourus, elles reprennent de nouveau le même exercice. C'est une espèce de cercle qu'il leur faut décrire; car de cette marche dépend leur avancement spirituel, tout comme de la marche du soleil à travers les signes du zodiaque dépendent l'ordre et l'harmonie de l'univers. Mais celles qui ont plus de loisirs, comme les ecclésiastiques et les religieux, dont l'office est de s'occuper de Dieu et de prier pour les pécheurs, et un grand nombre d'autres qui sont libres de leur temps, feront bien de se recueillir deux ou trois fois le jour, en ayant soin de prévoir les sujets qu'elles se proposent de méditer; puis, quand elles les auront épuisés, elles recommenceront de nouveau, ainsi que nous venons de le dire.

Nous avons cru qu'il fallait diversifier la matière de l'oraison, afin qu'on ne fût pas obligé de revenir sans cesse sur le même ordre d'idées ; car autant les répétitions engendrent le dégoût, autant, selon la remarque de saint Thomas, la nouveauté des mystères contribue à réveiller la dévotion: témoin les novices, qui sont plus fervents et ont plus de goût pour les choses de Dieu, au commencement de leur conversion que plus tard, et qui, précisément parce qu'ils font des découvertes dans un champ qui jusque-là leur était inconnu, ne peuvent se défendre d'un vif sentiment d'admiration et de joie.

CHAPITRE IV

De cinq choses qui peuvent intervenir dans l'exercice de l'oraison.

Bien que la matière principale de l'oraison consiste dans les considérations dont nous venons de parler, l'oraison elle-même doit néanmoins être précédée et suivie de certains actes, qui sont d'abord la préparation et ensuite l'action de grâces, l'offrande et la demande. Ce sujet ayant déjà été traité ailleurs, nous ne ferons que rappeler suc-

cinctement ce que nous en avons dit de plus essentiel.

§ I.

De la préparation.

Pour ce qui est de la préparation, chacun doit se choisir le temps et le lieu qui sont le plus en rapport avec sa condition et son état. En général, le temps le plus propice pour faire l'oraison, est le milieu de la nuit ou le matin avant le jour. Quant au lieu, plus il sera obscur et solitaire, moins les yeux auront occasion de s'égarer, et moins on aura de peine à se recueillir.

Lorsque vous serez arrivé à l'endroit que vous aurez choisi, vous ferez le signe de la croix sur votre cœur et sur votre front; après quoi, levant en haut les yeux de votre âme, vous considèrerez attentivement ce que vous allez demander, ce que vous allez faire, et avec qui vous allez vous entretenir.

Ce que vous allez demander, c'est la grâce et la gloire, ainsi que les différents moyens d'y parvenir, c'est-à-dire la plus grande de toutes les faveurs; mais, pour que votre demande soit efficace, il faut qu'elle soit accompagnée de toutes les conditions que nous avons indiquées plus haut, et surtout d'une grande attention et d'une parfaite humilité de cœur.

Ce que vous allez faire, c'est travailler à acquérir l'esprit de dévotion, par la considération des choses de Dieu; seulement, vous vous souviendrez que si, d'après saint Thomas, pour obtenir une grâce quelconque, il suffit d'avoir l'attention que l'on nomme virtuelle, pour obtenir la dévotion, l'attention actuelle est de toute nécessité : certes il n'en faudra pas davantage pour que vous compreniez combien il vous importe d'éviter les distractions.

Enfin, celui avec lequel vous allez vous entretenir, c'est le Dieu de majesté qui remplit le ciel et la terre de sa présence; il faut donc que vous apportiez à une affaire aussi importante non-seulement beaucoup d'attention, mais une très-grande humilité et un très-grand respect.

Du reste, si nous voulons nous bien convaincre de cette vérité, nous bien persuader que dans l'oraison nous ne frappons pas l'air d'un vain son, et nous ne parlons pas à quelqu'un qui est trop éloigné de nous pour nous entendre, n'oublions pas que le Seigneur est présent en tout lieu, non-seulement par sa puissance, mais réellement et substantiellement; par la raison que partout où il se rencontre un être, n'importe lequel, il est là, comme sa source et son principe, comme la cause qui est inséparable de son effet. C'est ainsi que l'entendait le prophète Élie, lorsqu'il disait : « Vive

« le Seigneur, le Dieu d'Israël, devant lequel je « suis présentement » (II. Rois., XVII, 1); et c'est ainsi que vous devez l'entendre, vous aussi. Chaque fois que vous entrez en oraison, vous devez croire, sans aucune espèce de doute, que le Seigneur écoute vos paroles, qu'il est témoin de votre dévotion, et qu'il se plaît à voir vos efforts; car, s'il est présent à tout ce qui se passe dans le monde, il l'est plus spécialement à nos prières, ainsi que nous l'enseigne l'Écriture : « Quelle est la « nation, » dit Moïse, « si grande qu'elle soit, qui « ait des Dieux aussi près d'elle, que le Seigneur « notre Dieu, présent à toutes nos prières? » (Deut., IV, 7.) Eh bien! n'est-il pas vrai, encore que vous ne le voyiez pas des yeux de votre chair, que ce bon Maître, ce Maître si puissant, et qui a tant à cœur de remédier à vos maux, ne cesse jamais d'attacher sur vous ses regards, et de vous prêter une oreille attentive ?

Lors donc que vous vous serez pénétré ainsi de sa présence, témoignez-lui le plus profond respect, c'est-à-dire reconnaissez sa Majesté souveraine, et pour cela, pensez à sa grandeur, à son immensité, à sa toute-puissance, à sa sagesse, à sa bonté, à sa beauté, en un mot, à toutes ses perfections, si au-dessus de la portée des intelligences créées. Cette considération fera que vous vous humilierez dans la poussière, et que, vous repliant sur vous-même, vous vous abîmerez devant lui. Elle vous

remplira de frayeur et de crainte, et plus cette frayeur et cette crainte s'empareront de votre âme, moins vous serez tenté de vous laisser aller aux distractions.

Après cela, comme « le juste est le premier à « s'accuser lui-même » (Prov., XVIII, 17), commencez par faire une revue sommaire de toute votre vie, accusez-vous de vos péchés, et demandez-en très-humblement pardon ; car c'est là le plus sûr moyen d'intéresser en votre faveur le Juge avec lequel vous allez débattre vos affaires. Récitez aussi dévotement que possible le *Confiteor,* le psaume *Miserere,* ou toute autre prière, propre à secouer la torpeur que l'on éprouve généralement, lorsqu'on se met en oraison. Ne vous contentez pas de supplier le Seigneur de vous pardonner vos péchés ; suppliez-le aussi de vous venir en aide, afin que, pendant les quelques instants que vous passerez à converser avec lui, vous vous teniez en sa présence, avec la crainte et le respect qui sont dus à sa Majesté infinie, et avec l'attention et l'humilité qui sont requises, pour recevoir le Saint-Esprit et la grâce de la dévotion, à laquelle participent tous ceux qui persévèrent dans ce saint exercice.

En voilà assez pour ce qui regarde la préparation ; il y a là un vaste champ pour acquérir la connaissance de vous-même et de vos propres misères. Si cependant votre esprit continuait à

être distrait, le mieux serait de lire quelque livre pieux, ou bien de réciter quelques prières vocales, parce que d'ordinaire cela contribue beaucoup au recueillement.

§ II.

De la méditation.

Après la préparation vient la méditation, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, la considération de quelqu'un des traits de la vie de Notre-Seigneur, ou de quelqu'un des bienfaits divins; car c'est là, à proprement parler, le fond et la substance de cet exercice. Mais, comme la vie de Notre-Seigneur est le sujet qui doit nous occuper le plus habituellement, nous allons indiquer, en peu de mots, de quelle manière il faut s'y prendre pour la méditer avec fruit.

On lira d'abord dans ce livre ou dans tout autre livre semblable le trait ou les traits de la vie du Sauveur que l'on se propose de méditer, à moins que l'on n'en ait conservé un souvenir très-distinct; puis, avec le secours de l'imagination, dont le propre est de peindre au vif les objets, on se représentera le mystère comme ayant lieu actuellement; on le contemplera, autant que possible, avec un cœur humble, compatissant, rempli de dévotion et d'amour, et, laissant de côté toute vaine spéculation, on en examinera avec soin les prin-

cipales circonstances. Ainsi, par exemple, s'il s'agit de la Passion, on se demandera : Quel est celui qui souffre? Pour qui souffre-t-il ? Pour quel motif souffre-t-il ? De quelle manière souffre-t-il? Quel est celui qui souffre ? C'est un Dieu dont la Majesté est infinie. Pour qui souffre-t-il ? Pour l'homme, créature ingrate s'il en fut jamais. Pour quel motif? Par pure bonté et pure miséricorde. De quelle manière ? Avec une humilité, une charité, une douceur, une patience, une soumission incomparables.

Bien qu'ici l'intelligence et la volonté aient une action commune, la première, en considérant le fait en lui-même, et la seconde, en s'en pénétrant et en s'y affectionnant, il faut néanmoins que la volonté joue le principal rôle, parce qu'en définitive c'est de là que dépend le fruit de l'oraison. En effet, il ne manque pas de savants qui ont sur Dieu les notions les plus vastes et les plus sublimes, mais qui ne l'en aiment pas davantage pour cela ; et l'on a vu, comme dit l'Apôtre, des philosophes qui, « ayant connu Dieu, ne l'ont ni « glorifié ni servi. » (Rom., I, 21.) Ce que nous devons nous proposer, ce n'est pas d'acquérir une connaissance spéculative de Dieu (chose qui n'a rien de blâmable en soi); mais l'amour et la crainte de Dieu, l'horreur du péché, le mépris du monde et de nous-mêmes, la joie de l'Esprit-Saint, la dévotion intérieure et autres affections semblables

qui sont des mouvements et des effets de la volonté, à l'aide desquels nous nous avançons dans la vertu. Toutefois, comme la volonté, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est une puissance aveugle et incapable d'agir, si elle n'est éclairée et mue par l'intelligence, nous nous servons de l'intelligence pour qu'elle l'éclaire, qu'elle la guide et qu'elle y excite les mouvements et les affections que nous avons en vue. Nous nous en servons comme d'un moyen, et, de même que l'on commettrait une grande erreur si l'on s'occupait des moyens sans viser à la fin, ainsi ceux-là se trompent grossièrement, qui, dans la considération des mystères, font plutôt usage de l'intelligence que de la volonté; car c'est là étudier pour prêcher, et non pas méditer pour prier ou pour s'affectionner aux choses de Dieu.

Afin de parer à cet inconvénient, il faut autant que possible, lorsqu'on s'applique à méditer la vie de Notre-Seigneur, qu'on le fasse en ne laissant agir que la volonté, c'est-à-dire avec un cœur humble, dévot, amoureux, respectueux et pénétré de la présence de Dieu, parce que c'est à cette seule condition qu'on en retirera du fruit.

Au moment où le Sauveur naquit, les Anges n'annoncèrent pas la paix aux hommes de bonne intelligence, mais bien aux hommes de bonne volonté ; c'est que la sanctification consiste dans la réforme de la volonté, et que s'il se rencontre des hommes à intelligence droite qui manquent de

bonne volonté, il n'en existe point qui aient une bonne volonté, sans avoir en même temps une intelligence droite.

On doit suivre cette règle, non-seulement lorsqu'on se recueille pour méditer, mais chaque fois que, le jour ou la nuit, on veut élever son cœur vers Dieu ; et si l'on prend l'habitude de le faire avec une volonté sincère, c'est-à-dire avec toute l'humilité, tout le respect, tout l'amour et toute la dévotion dont on est capable, il n'est pas douteux que l'on en retirera les plus grands fruits; car, à mesure que l'on deviendra plus familier avec ce bon Maître, on sentira toujours davantage le besoin de la paix, de la ferveur et des consolations qu'il communique à ceux qui le cherchent.

Si, par hasard, après avoir fait tout ce qui dépend de soi, en pensant aux mystères de la vie du Sauveur, on continue de se sentir le cœur sec et glacé, que l'on ne se laisse point abattre pour cela, parce que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui attendent fidèlement et patiemment sa venue, et que d'ordinaire il les dédommage, en leur accordant quelque faveur signalée.

Que l'on ne se fatigue point et que l'on n'espère point obtenir la dévotion à force de bras, il suffit qu'on s'abandonne aux sentiments que fait naître dans l'âme la considération des mystères, ou bien que l'on suive pas à pas le Sauveur, et qu'on

l'accompagne partout où il a souffert pour notre amour. Qu'on ne perde point courage, parce que l'on se verra assailli de mille pensées ; souvent ces pensées nous arrivent sans qu'il y ait aucune faute de notre part, et uniquement à cause de notre nature mauvaise, l'essentiel est qu'on les rejette et qu'on les combatte avec vigueur : on n'obtient pas toujours de prime abord ce que l'on désire, et en général, ce n'est qu'après les plus vives et les plus longues instances. C'est pourquoi, mon frère, vous ne devez pas vous laisser abattre, mais travailler, défier les obstacles et persévérer vaillamment : les grâces que le Seigneur tient en réserve à ses amis, valent bien quelques années de peines et de fatigues.

Il est vrai que souvent la cause de nos sécheresses vient de la dissipation de notre esprit, lequel, étant tout occupé des objets extérieurs, éprouve les plus grandes difficultés à s'élever jusqu'aux choses de Dieu. Mais c'est justement une raison pour que nous le contraignions à se livrer à un exercice dont le résultat sera de l'échauffer et de lui rendre facile, par l'habitude, ce qui actuellement lui paraît impossible.

Deux choses peuvent nous aider en ceci : d'abord la lecture des livres pieux, dont le propre est de nous familiariser avec la doctrine qu'ils contiennent ; mais surtout l'exercice de la présence de Dieu. Ce dernier point est très-important. En effet, nous ne devrions jamais perdre Dieu de vue ;

ou du moins nous devrions constamment lever les yeux vers lui, et profiter de toutes les occasions pour lui adresser, jour et nuit, de fréquentes oraisons jaculatoires; le matin en nous levant, le soir en nous couchant, quand nous nous mettons à table, quand nous avons à parler ou à travailler, quand nous sommes tentés, quand nous entendons le son de l'horloge, quand nous arrêtons nos regards sur une campagne couverte de fleurs, ou bien sur un ciel émaillé d'étoiles, quand enfin nous sommes témoins de quelque malheur spirituel ou corporel qui arrive à notre prochain. C'est le moyen d'être continuellement en rapport avec lui; et, à dire vrai, ces sortes d'oraisons sont comme autant de tisons ardents qui servent à entretenir le feu de son amour. Le bois sec ne s'enflamme pas avec plus de promptitude qu'un cœur ainsi habitué à la prière, à la lecture, et à la méditation des choses divines.

§ III.

De l'action de grâces.

La méditation terminée, nous rendrons grâces au Seigneur, pour le mystère que nous venons de contempler, ainsi que pour ses autres bienfaits généraux ou particuliers, publics ou secrets, dont il sera question plus tard; nous appellerons à notre aide toutes les créatures du ciel et de la terre, et

nous les inviterons à le bénir et à le remercier, en récitant la prière qui se trouve au vingtième chapitre du livre précédent.

§ IV.

De l'offrande.

Après l'action de grâces, nous nous offrirons nous-mêmes à Dieu ; nous lui offrirons toutes nos actions et toutes nos souffrances, afin qu'il n'y ait plus rien en nous qui ne tende à son honneur et à sa gloire. En effet, il est impossible qu'au souvenir des grâces que nous avons reçues, nous ne disions pas comme le Prophète : « Que rendrai-je au Sei-« gneur, pour tous les biens qu'il m'a faits? » (Ps., cxv, 3.) Et dès lors, que nous reste-t-il à faire, sinon de nous abandonner entre ses mains, de nous ranger au nombre de ses esclaves, de consentir à être marqués de son sceau et de renoncer à notre volonté, pour nous consacrer entièrement à son service ?

Mais offrons-lui surtout les souffrances et les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur ; c'est la plus riche offrande, l'offrande la plus efficace et la plus méritoire que nous puissions lui faire, et cela avec d'autant plus de raison que Jésus-Christ s'est donné à nous tout entier. Il est notre chair, notre sang, notre salut, notre rédemption ; par son testament il nous a établis héritiers de ses travaux et de ses

mérites, nous pouvons donc les offrir successivement à son Père, soit en expiation de nos fautes, soit pour obtenir un remède à nos maux, soit pour glorifier son saint Nom.

§ V.

De la demande.

Demandons ensuite tout ce qui est nécessaire à notre salut, en suivant les règles que l'on a indiquées au second chapitre du livre précédent, à propos de la cinquième condition de la prière.

Pendant tout le temps que dure l'oraison, il faut que nous ayons principalement en vue de nous entretenir humblement avec Dieu, en présence duquel nous nous trouvons, parce que de cette manière notre cœur s'élèvera plus facilement, et nous serons plus attentifs, plus respectueux, plus dévots, que si nous nous contentions de ruminer en nous-mêmes la pensée de la mort, du jugement, des peines de l'enfer, ou de tout autre sujet semblable. La chose est facile au moment de l'action de grâces, de l'offrande et de la demande, alors que l'on entre forcément en communication avec Dieu, et que l'esprit prend en quelque sorte son essor pour arriver jusqu'à lui; mais dans la préparation et dans la méditation, on doit, autant que possible, se proposer le même résultat.

Comme on le voit, l'oraison se compose de cinq parties. Afin d'être court, je m'abstiens d'alléguer les textes de l'Écriture et les passages des Pères qui ne cessent de nous les recommander ; l'essentiel est que l'on n'en néglige aucune ; j'en ai dit rapidement les raisons ; mais si l'on voulait plus de détails, on les trouverait dans mon *Traité de l'Oraison et de la Méditation.*

En traçant les règles qui précèdent, je n'ai pas eu la prétention d'imposer une loi à laquelle on ne pût se soustraire ; j'ai voulu seulement montrer le chemin à ceux qui commencent, persuadé qu'une fois qu'ils y seront entrés, qu'une fois admis dans la chambre de l'Époux et dans les celliers où il conserve ses vins précieux, l'exercice et la dévotion les guideront bien plus sûrement. L'expérience prouve que si, après avoir recommandé l'oraison aux novices, on n'a pas soin de les mettre sur la voie et de leur en spécifier la matière, tout ce qui en résulte, c'est que, donnant libre carrière à leur esprit, ils passent d'un sujet à l'autre, d'une pensée à l'autre, sans jamais se fixer, sans jamais s'arrêter à rien de sérieux. Or, bien qu'à la rigueur on puisse donner à cela le nom de considération, ce n'est ni la considération dont nous voulons parler, ni une considération capable de porter des fruits. « Par contemplation, dit Richard de Saint-Victor, on entend tout à la fois la pensée, la méditation et la contemplation ;

mais il y a entre elles cette différence que la pensée va et vient, sans efforts ni profit, ou du moins avec très-peu d'efforts et très-peu de profit; que la méditation s'attache à un sujet, avec effort et profit, et que la contemplation s'y arrête avec très-grand profit et sans efforts d'aucune espèce. » Cette distinction suffit pour nous faire comprendre combien il est peu avantageux de laisser errer çà et là sa pensée, en dehors de tout but et de toute intention déterminée. L'oraison est un exercice qui demande de la fermeté, de la constance, du soin et de l'attention; faute de quoi l'esprit s'égare et se perd, emporté par des distractions à perte de vue.

Il faut donc, du moins dans les commencements, que nous prévoyions le sujet de notre oraison, et qu'à l'exemple de ce que fait l'Église, lorsqu'il s'agit de la prière publique ou de l'office divin, nous ayons des heures fixes où, libres de toute occupation, nous ne pensions qu'à Dieu; mais ceci n'est pas tellement de rigueur, qu'il y ait péché à s'en dispenser. En effet, en dehors du temps et du lieu que l'on a choisis pour faire oraison, on peut toujours élever son cœur à Dieu, à l'aide de n'importe quelle méthode, pourvu qu'elle favorise la dévotion, qui est la fin à laquelle on doit tendre. Que si, par hasard, on trouvait plus de goût ou plus d'avantage à telle où telle considération en particulier, tout le monde s'accorde à dire que

l'on aurait tort de la laisser pour passer à une autre.

D'après ces principes, voici de quelle manière les confesseurs et les directeurs spirituels pourront former à l'exercice de l'oraison les personnes qui désirent s'y avancer. Ils commenceront par leur faire lire, ou par leur raconter les principaux traits de la vie du Sauveur, et ils leur indiqueront ensuite les points sur lesquels elles doivent porter leur attention, ainsi que nous avons tâché de le faire dans les chapitres suivants. Mais afin que les faits se gravent mieux dans leur mémoire, chaque jour, quand la chose sera possible, comme par exemple dans les noviciats, on leur demandera compte de la lecture qu'elles auront entendue, en exigeant qu'elles racontent d'abord l'histoire du mystère, et qu'elles disent ensuite les réflexions que ce mystère leur aura suggérées. Cette méthode a produit, de tout temps, les meilleurs résultats. Du reste, une fois qu'on les aura mises sur la voie, elles sauront bien s'arrêter d'elles-mêmes aux considérations qui seront de nature à les toucher davantage, et on les verra s'exciter, tantôt à imiter les exemples de Jésus-Christ, tantôt à le remercier de ses grâces, tantôt à compatir à ses douleurs, tantôt à produire des sentiments de dévotion et d'amour, ou autres affections semblables envers Dieu, qui leur a donné tant de preuves d'affection et de tendresse.

Après ce court préambule, il est temps que nous en venions à la matière de la méditation ou de l'oraison mentale, d'autant plus que c'est là ce que nous nous sommes proposé dans ce livre. Nous commencerons donc par la vie du Sauveur, où se manifestent surtout la bonté, la justice, la miséricorde de Dieu, et son amour envers les hommes; mais, quoique ce sujet soit très-riche, très-abondant, et je dirai même divin, nous aurons soin d'en parler très-brièvement, en nous renfermant dans le cadre que nous nous sommes tracé dès le début.

CHAPITRE V

Du fruit qui naît de la considération des mystères sacrés de la vie de Jésus-Christ notre Sauveur.

Avant de passer en revue les différents traits de la vie du Sauveur, nous devrions dire quels sont les fruits qui naissent de cet exercice; mais, obligé de nous restreindre, nous nous contenterons de faire remarquer que de toutes les considérations, c'est assurément celle qui porte le plus de lumière dans notre intelligence, et qui nous donne sur Dieu les connaissances les plus exactes; ce qui est le commencement de notre félicité. En effet, ici-bas nous ne connaissons pas Dieu en lui-même,

nous ne le connaissons que par ses œuvres, et nous le connaissons d'autant mieux, que ses œuvres sont plus grandes et plus excellentes; or, comme parmi toutes les œuvres de Dieu, l'œuvre de l'Incarnation (c'est-à-dire le mystère d'un Dieu fait homme par amour pour les hommes), tient sans contredit le premier rang, il est clair qu'il n'y en a point qui soit plus capable de nous découvrir sa sagesse, sa bonté, sa charité, sa miséricorde, sa justice, sa clémence, ainsi que toutes ses autres perfections. On peut comparer la considération de ce mystère à l'échelle miraculeuse que vit le patriarche Jacob, où les Anges montaient et descendaient, parce que les personnes pieuses qui s'y livrent, s'élèvent à la connaissance de Dieu, et descendent aussi à la connaissance d'elles-mêmes.

Cette considération a cela de particulier, qu'elle est avantageuse à tout le monde, à ceux qui commencent à peine, comme à ceux qui ont déjà fait de grands progrès dans la vertu. En vérité, c'est bien là l'arbre de vie qui a été planté dans le jardin de l'Église, et qui pousse des branches dont les unes s'élancent vers le ciel, et les autres s'inclinent jusqu'à terre; les premières pour les grands, c'est-à-dire pour ceux qui sont capables d'approfondir les perfections de Dieu; les secondes pour les petits, c'est-à-dire pour ceux qui, forcés de s'arrêter à la contemplation des souffrances de

Jésus-Christ, ou de leurs propres péchés, ne peuvent encore produire que des sentiments de douleur et de compassion.

Le vrai chrétien doit s'attacher aux pas de Jésus-Christ, et suivre « l'Agneau partout où il va. » (Apoc., XIV, 4.) C'est ce que nous enseigne le prophète Isaïe (XI, 5), lorsque, parlant du Messie, il dit que « la justice sera la ceinture de ses reins, « et la bonne foi, son baudrier ; » c'est-à-dire, selon l'Interprète chaldéen, que les justes et les fidèles se tiendront constamment autour de lui, ne le quittant jamais, ne le perdant jamais de vue, et l'accompagnant, par la pensée, depuis sa naissance jusqu'à son ascension glorieuse. Mais si, pour celui qui a le sens spirituel, Jésus Christ est véritablement ce bâume dont parle l'Épouse ; si Jésus-Christ ne cesse d'exhaler une odeur suave de sainteté, d'humilité, de charité, de dévotion, de compassion, de douceur, de toutes les vertus, en un mot, il est clair que les serviteurs qui l'approchent, semblables à ceux qui passent leur vie au milieu des parfums, finiront par exhaler eux-mêmes une odeur d'humilité, de charité, de patience, et de toutes les autres vertus qui le distinguent.

C'est en vue de ce résultat que nous avons écrit le présent livre. Nous avons exposé d'abord l'histoire de chaque mystère de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; puis, afin d'ouvrir en quelque sorte la voie aux fidèles, nous leur avons présenté

quelques courtes réflexions, dont les unes ont pour but de réveiller en eux la dévotion; les autres, de les exciter à la compassion; les autres, de les porter à imiter le Sauveur, à l'aimer, à lui témoigner leur reconnaissance, ou à produire des sentiments de la même espèce. Ce petit traité est calqué sur ceux que saint Bonaventure écrivit pour sa sœur, et qui sont intitulés, l'un : *Méditation sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et l'autre : *L'Arbre de la vie du Crucifié*. Seulement, nous nous sommes permis de lui donner une forme plus succincte, afin que chacun pût porter sur sa poitrine ce qu'il doit avoir dans le cœur, et répéter ces paroles de l'Épouse : « Mon Bien-aimé « est pour moi comme un faisceau de myrrhe, « il dormira sur mon sein. » (Cant., I, 13.)

CHAPITRE VI

De l'Annonciation (1er mystère joyeux).

Le premier mystère dont nous ayons à nous occuper est celui de l'Annonciation. Considérons d'abord la pureté et la sainteté de Celle que Dieu s'était choisie pour Mère de toute éternité. De même que, lorsque Dieu voulut créer le premier homme, il lui prépara une demeure dans

le Paradis terrestre ; ainsi, lorsqu'il voulut envoyer le second, qui est Jésus-Christ, il lui prépara une demeure dans le corps et dans l'âme de la très-sainte Vierge ; et de même qu'il avait préparé une demeure terrestre à l'Adam terrestre, ainsi à l'Adam céleste il dut préparer une demeure céleste, c'est-à-dire une demeure ornée de tous les dons et de toutes les vertus du Ciel. C'est qu'en effet Dieu proportionne les choses à la fin qu'il leur destine ; et la sainte Vierge ayant été choisie pour occuper le plus haut rang après l'humanité du Fils de Dieu, c'est-à-dire pour être la Mère de Dieu, il fallait nécessairement qu'après le Fils de Dieu il n'y eût personne dont la sainteté et la perfection pussent être égalées aux siennes. La sainte Vierge étant la Mère du Saint des saints, avait droit à toutes les grâces et à toutes les faveurs qui ont été accordées à tous les saints ensemble. Aussi est-il vrai qu'elle se distingue par sept priviléges admirables. 1° Elle est Mère de Dieu ; 2° elle n'a jamais éprouvé aucun penchant ou appétit désordonné ; 3° pendant soixante ans et plus qu'elle a passé sur la terre, elle n'a jamais commis, je ne dis pas un péché mortel, mais même un péché véniel, ce qui est au-dessus de tout ce que l'on peut admirer ; 4° elle a conçu par la vertu et la grâce du Saint-Esprit ; 5° elle a enfanté sans douleur et sans rien perdre de son intégrité virginale ; 6° elle a été enlevée au ciel en corps et en

âme, sans que son corps fût atteint par la corruption; 7° enfin, elle est assise à côté de son Fils sur un trône de gloire auquel nulle créature ne pourra jamais prétendre (1). Or, avec de tels avantages, avec la plénitude de la grâce qui était en elle, quelle ne devait pas être sa vie ici-bas dans le monde! quelle ne devait pas être sa pureté, son humilité, sa charité, sa mansuétude, sa modestie, sa retenue, sa miséricorde, en un mot, toutes les vertus qui resplendissaient en elle comme autant de rubis et d'émeraudes! Quelle douceur, quelle aménité n'apportait-elle pas dans ses rapports avec le prochain, elle dont la conversation était avec les anges! Qui dira ses exercices, ses larmes, ses veilles, ses abstinences, ses prières, ses entretiens continuels avec Dieu? Qui ne s'étonnera de la voir pendant les soixante ans et plus que dura sa vie mortelle, de la voir, dis-je, au milieu des autres hommes, obligée de manger, de boire, de dormir, de parler, assujettie à toutes les nécessités de la vie, et pourtant ne commettant jamais la plus légère imperfection, ne cessant jamais un seul instant de tourner vers Dieu sa mémoire, son entendement, sa volonté, son intention, en un mot, toutes les puissances de son âme? Qui n'admirera la lumière, l'amour, les délices célestes

(1) L'Auteur ne parle pas de son Immaculée Conception, parce que, au temps où il vivait, l'Église n'avait rien défini sur ce dogme. *Note du Traducteur.*

qui remplissaient son cœur pendant qu'elle se trouvait ainsi unie à Dieu par les liens de l'affection la plus tendre? En vérité, si l'on eût pu pénétrer dans cette âme si belle, si pure, si sainte, et que le Tout-Puissant s'était plu à former lui-même, on se fût convaincu de la sagesse, de la toute-puissance et de la bonté divines bien mieux qu'en contemplant les magnificences de ce vaste univers.

Une fois ces préparatifs achevés, quand les temps que la Sagesse divine avait fixés pour sauver le monde furent accomplis, l'ange Gabriel fut envoyé à Marie, cette vierge pleine de grâces, la plus belle, la plus pure et la plus parfaite des créatures, telle, en un mot, que le Sauveur pouvait à bon droit la choisir pour Mère. Or ce Messager céleste, l'ayant saluée avec respect, lui fit part de l'objet de son ambassade, et s'empressa de la rassurer en lui expliquant comment ce mystère s'opèrerait sans l'intervention d'aucun homme, mais uniquement par la vertu du Saint-Esprit. Sur quoi, la Vierge se soumit sans hésiter à la volonté du Ciel, et exprima son consentement dans les termes les plus humbles. Au même instant le Verbe de Dieu descendit dans ses entrailles virginales et s'y revêtit de notre nature, afin que, Dieu s'étant fait semblable à nous, nous pussions devenir semblables à Dieu.

Vous commencerez par méditer sur la conve-

nance du moyen que la Sagesse divine a adopté pour sauver le genre humain, parce que, d'ordinaire, c'est une des considérations qui font le plus d'impression sur le cœur; il n'en faudra pas davantage, j'en suis sûr, pour que vous vous sentiez porté à admirer les œuvres de Dieu, et à lui rendre vos actions de grâces, tant pour le bienfait qu'il vous a accordé, que pour la manière dont il vous l'a accordé, et l'amour incomparable dont il a fait preuve à votre égard.

Après cela, considérez la charité ineffable de Dieu, qui, pendant que nous étions plongés dans le sommeil, pendant que nous n'avions aucun souci de notre salut, que nous ne songions à l'assurer ni par nos prières, ni par nos sacrifices, est venu lui-même nous l'offrir, et que, pouvant choisir entre mille moyens, il a choisi le plus coûteux, uniquement parce qu'il était le plus convenable, au point que le Sauveur a pu dire en toute vérité : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné « son Fils, afin que quiconque croit en lui, ait « la vie éternelle. » (Jean, III, 16.)

Considérez encore la retenue et le silence de la Vierge, qui au long discours de l'Ange ne répond que par quelques mots absolument nécessaires. Considérez aussi sa profonde humilité : elle est en présence d'un Ange dont la figure est resplendissante comme le soleil ; elle a mille raisons de craindre, et pourtant elle ne craint qu'une

chose, c'est de s'entendre louer, de s'entendre proclamer « pleine de grâces et bénie entre toutes « les femmes, » parce qu'il n'y a rien de plus opposé à l'humilité que les louanges, et que les louanges sont un supplice pour celui qui est véritablement humble.

Considérez encore la pureté de Marie et l'amour qu'elle professait pour cette vertu, puisque la première, elle s'y obligea par un vœu dont jusque-là il n'y avait point eu d'exemple. Plutôt que de la perdre, elle eût renoncé à la gloire de devenir Mère de Dieu, et, si elle eut un moment de crainte, dit saint Bernard, ce fut que Dieu ne l'en dispensât.

Admirez aussi sa foi, cette foi qui lui valut les louanges de sainte Élisabeth, et qui lui fit croire sans hésiter les mystères les plus impénétrables. En effet, si l'Apôtre loue Abraham d'avoir cru qu'une femme stérile lui donnerait un fils, quelle haute idée ne devons-nous pas avoir de Marie, elle qui crut qu'un Dieu s'incarnerait, qu'une Vierge enfanterait, et que tout cela se ferait par la vertu de l'Esprit-Saint, et sans la coopération d'aucun homme! Chrétien faible et de peu de foi, apprenez, par cet exemple, à croire et à vous fier aux paroles et aux promesses divines, alors même qu'elles dépassent la portée de votre intelligence.

Considérez ensuite l'humilité et l'obéissance dont elle fit preuve en se soumettant à la volonté de Dieu, et en disant : « Voici la servante du Sei-

gneur, etc. » Mais surtout tâchez de comprendre, si vous le pouvez, les mouvements, les joies et les ardeurs de son cœur virginal, lorsque l'Esprit-Saint y fit son entrée et que le Verbe de Dieu s'y incarna ; lorsqu'elle vit arriver le salut du monde, et que tout à coup elle se trouva environnée de tant de gloire ; lorsque enfin elle eut révélation de tant de prodiges, et qu'elle les vit s'accomplir en sa propre personne. Certes, ce sont là des sujets bien élevés pour nos faibles esprits.

CHAPITRE VII

De la visite que la très-sainte Vierge fit à sa cousine Élisabeth (2e mystère joyeux).

L'Ange avait annoncé à Marie qu'Élisabeth, sa parente, avait conçu un fils dans sa vieillesse. « Aussitôt, » ajoute l'Évangéliste, « la Vierge, se « levant, se hâta d'aller vers les montagnes pour « la visiter. Et elle entra dans sa maison, et elle « la salua humblement ; et il arriva que lorsque « Élisabeth eut entendu la salutation de Marie, « l'enfant tressaillit dans son sein, et Élisabeth « fut remplie du Saint-Esprit, et elle s'écria à « haute voix, et elle dit : Vous êtes bénie entre « toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles

« est béni : et d'où me vient que la Mère de mon « Seigneur s'approche de moi? » (Luc, I, 39-43.)

Vous avez ici trois personnes : saint Jean, sa mère et la très-sainte Vierge, sans compter le Fils de Dieu, qui est l'auteur des merveilles que vous allez considérer. Pensez d'abord à la joie de saint Jean et à la manière extraordinaire dont il l'exprime : selon ce que rapporte l'Évangéliste, sa raison s'est subitement développée avant l'âge, il devine quel est Celui qui vient le visiter, il est instruit du mystère de l'Incarnation, et, ne pouvant plus contenir le sentiment qui le domine, il le manifeste par les mouvements de son corps. Jugez par là de la lumière qui dut se faire dans son esprit, et tâchez en même temps de comprendre la grandeur du mystère et du bienfait de l'Incarnation ; car si l'Esprit-Saint a permis qu'un enfant encore enfermé dans le sein de sa mère l'honorât d'une façon si merveilleuse, à quoi ne seront pas tenus ceux qui sont plus avancés dans la vie?

Considérez, en second lieu, l'admiration et la joie de sainte Élisabeth, lorsque, par l'effet d'une lumière surnaturelle, elle eut connaissance des prodiges les plus étonnants. Cette Vierge qui était là devant elle, elle la reconnut pour la Mère de son Dieu; elle apprit qu'elle avait conçu du Saint-Esprit, que le Fils de Dieu s'était incarné dans son sein, que le Messie était arrivé, que le monde

allait être racheté, que les désirs des Patriarches, les prédictions des Prophètes, les espérances de tous les siècles passés, présents et futurs, étaient accomplis. Elle eut en même temps révélation du mystère de la très-sainte Trinité, en ce sens qu'elle comprit que le Fils de Dieu avait été conçu et conçu du Saint-Esprit, et par conséquent qu'il existait trois personnes : le Père, dont le Fils s'était incarné ; le Fils, qui s'était incarné, et le Saint-Esprit, qui avait présidé à ce mystère ineffable. Or, s'il est vrai que dans ses enseignements Dieu ne se borne pas à éclairer l'esprit comme font les hommes, si de plus il touche et remue les cœurs, s'il proportionne les ardeurs de la volonté aux clartés de l'intelligence, je vous le demande, quels ne durent pas être les sentiments de cette bienheureuse Femme, au moment où son esprit fut inondé de tant de lumière ! De quelle joie, de quelle suavité, de quelle admiration son cœur ne fut-il pas rempli, lorsqu'elle vit se dévoiler à ses yeux tant de mystères sublimes ! Ici les paroles manquent, et tout ce que l'on peut faire, c'est d'admirer en silence les dons et les consolations que le Seigneur, même en cette vie, prodigue à ses élus : chose que l'Évangéliste explique suffisamment en disant qu'Élisabeth « s'é« cria à haute voix, » car ce cri ne laisse aucun doute sur les affections et les sentiments qui le lui arrachaient.

Mais, après avoir pénétré dans le cœur d'Élisabeth, efforcez-vous de pénétrer aussi dans celui de Marie, et méditez attentivement les paroles du beau cantique qu'elle entonna à l'honneur du grand mystère de l'Incarnation. En effet, que ne dut-elle pas éprouver lorsqu'elle entendit de la bouche de sa Cousine cette nouvelle confirmation, ce nouveau témoignage des éclatantes merveilles que Dieu avait opérées dans sa propre personne! Quels ne furent pas les ravissements de son âme, les larmes de ses yeux, l'allégresse de son cœur, et de quels sentiments de reconnaissance ne se sentit-elle pas pénétrée, lorsqu'elle commença à chanter ce divin cantique du *Magnificat!* Oh! comme son âme se complut alors à glorifier le Seigneur! comme son esprit tressaillit d'allégresse en se voyant environnée de tant de splendeurs, de tant de grâces merveilleuses! O Vierge bienheureuse, que se passait-il en vous quand vous prononciez ces magnifiques paroles: « Mon âme rend gloire au Seigneur, « et mon esprit est ravi de joie dans le Dieu mon « Sauveur; le Tout-Puissant a fait pour moi de « grandes choses? » (Luc, I, 46, 49.) Quelles grandeurs! quelles merveilles! Hélas! ce n'est pas à nous, faibles créatures, de les approfondir; contentons-nous de les admirer, de nous en réjouir et de les contempler avec étonnement. Heureux mille fois les justes, s'il leur arrive quelquefois d'être visités et consolés de la sorte!

Considérez aussi comment la très-sainte Vierge, qui connaissait parfaitement la grandeur de Dieu et le moyen d'attirer ses miséricordes, c'est-à-dire l'humilité, ne crut pas devoir chanter autre chose dans son cantique; certes, c'était le moins qu'elle pût faire, après que ce moyen lui avait si bien réussi. Apprenons à notre tour que si nous voulons trouver la grâce de Dieu, c'est par la même voie qu'il nous faut la chercher.

Considérez, enfin, la dignité et l'excellence de cette Vierge. Dès que les paroles de la salutation : Je vous salue, ou bien Que Dieu soit avec vous, se firent entendre aux oreilles d'Élisabeth, Dieu se communiqua tellement à celle-ci, que, remplie de l'Esprit-Saint, elle entrevit de suite les plus admirables merveilles. Au commencement Dieu avait dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » (Gen., I, 3.) La Vierge dit : Que Dieu soit avec vous, et aussitôt le salut entra dans l'âme à laquelle s'adressaient ces paroles, avec cette différence pourtant que là où Dieu avait commandé en maître, la Vierge se contenta de supplier comme la plus sainte de toutes les créatures. Comprenons par là combien il nous importe d'avoir pour avocate Celle dont les paroles sont des paroles de salut; et, puisqu'elle n'est pas moins puissante dans le ciel qu'elle ne l'était autrefois sur la terre, montrons-lui toujours la plus tendre dévotion.

CHAPITRE VIII

De quelle manière la virginité de Marie et le mystère de l'Incarnation furent révélés à saint Joseph.

Quand la Vierge Marie fut de retour à Nazareth, l'Évangéliste rapporte que saint Joseph, s'étant aperçu de sa grossesse et ignorant ce qui s'était passé, résolut, au lieu de l'accuser, de partir et de la laisser secrètement. Mais, tandis qu'il roulait cette pensée dans son esprit, l'Ange du Seigneur lui apparut et lui révéla le grand Mystère qui s'était accompli.

Considérez d'abord la douleur qu'éprouvait la très-sainte Vierge, en voyant le trouble et l'affliction qui désolaient à si bon droit le cœur de son Époux bien-aimé; et apprenez que le Seigneur abandonne quelquefois les siens aux peines, aux chagrins et aux angoisses, afin d'exercer leur foi, leur espérance, leur charité, leur humilité, leur patience, vertus qui se perfectionnent et s'accroissent dans les tribulations, comme l'or se purifie dans le feu, et comme le feu s'avive au contact de l'air.

Considérez ensuite la patience et le silence avec lesquels la très-sainte Vierge supporta cette

épreuve. Elle ne perdit rien de la paix de sa conscience, ni de l'humilité de son âme; elle n'eut pas un instant la tentation de divulguer le Mystère dont elle avait le secret; elle ne songea pas à invoquer le témoignage d'Élisabeth, qui pourtant eût été d'un si haut poids, et qu'eussent appuyé la sainteté et l'innocence de sa vie, si exempte de tout soupçon. Elle ne fit rien de tout cela; mais, abîmée dans la prière, elle recommanda sa cause au Seigneur, s'abandonnant entièrement au bon plaisir de sa divine providence.

Considérez encore la grandeur de sa foi et de son espérance. Dans une circonstance où la prudence humaine ne laissait entrevoir aucune issue ni aucun remède, non-seulement elle ne perdit pas confiance, mais elle espéra contre toute espérance, et elle resta persuadée que l'Auteur du mystère qui s'était accompli en elle viendrait à son secours, et achèverait ce qu'il avait commencé, sachant très-bien que ses œuvres ne demeurent jamais défectueuses ni imparfaites. En quoi vous reconnaîtrez la vérité de ces paroles du Prophète : « De grandes tribulations sont réservées aux « justes; mais le Seigneur les délivrera de tous les « maux. » (Ps. XXXIII, 20.)

Considérez encore la sainteté du glorieux patriarche saint Joseph, qui, ayant tant de raison d'accuser et de faire condamner la Vierge innocente, et pouvant se servir du glaive que la loi

elle-même mettait entre ses mains, préféra s'en aller errant et fugitif par le monde, plutôt que de poursuivre son droit devant la justice des hommes. C'est que la véritable justice est toujours remplie de miséricorde, et que la véritable charité n'estime pas qu'il puisse y avoir profit pour elle là où les autres éprouvent quelque dommage ; c'est, en un mot, que la miséricorde est tellement naturelle aux justes, que le Sage a pu formuler cette sentence : « Le juste s'inquiète de la vie des « animaux, la commisération même des méchants « est cruelle. » (Prov., XII, 10.) Aussi est-il vrai de dire que la conduite de saint Joseph fut bien plus celle d'un ange que d'un homme ; car on comprend que les démons fassent du mal à ceux qui ne le méritent pas ; que les hommes en fassent à ceux qui le méritent ; mais n'en faire ni aux uns ni aux autres, cela n'appartient en vérité qu'aux anges. Or telle était la disposition où saint Joseph, cet ange de la terre, se trouvait envers Marie, laquelle pourtant, nous le savons, était exempte de toute espèce de faute.

Considérez encore la révélation qui fut faite à ce saint Patriarche, et vous comprendrez comment le Seigneur châtie et récompense, comment « il « tue et il vivifie, il conduit aux enfers et il en « ramène » (I Rois, II, 6) ; comment se vérifie, en un mot, ce que dit l'Apôtre : « Le Seigneur « sait délivrer le juste de la tentation. » (II Pierre,

II, 9.) Après cela, pensez à la joie et à l'admiration dont il fut saisi lorsqu'il connut l'innocence de Celle qu'il ne pouvait se résoudre à regarder comme coupable, la dignité et la gloire à laquelle Dieu l'avait élevée, et qu'au lieu de songer encore à s'éloigner d'elle, il comprit qu'elle avait droit à toute sa vénération et à tous ses hommages. Oh ! quelles actions de grâces, quelles louanges ne dut-il pas rendre au Seigneur qui l'avait ainsi éclairé, détrompé, consolé, détourné de sa funeste résolution, et choisi pour être le dépositaire et le gardien d'un si riche trésor! Ah ! sans doute qu'il s'empressa d'accourir auprès de la Vierge, laquelle, selon toutes les probabilités, suppliait en ce moment le Seigneur de lui venir en aide, et que, se jetant dévotement à ses pieds, les yeux mouillés de larmes, il lui demanda pardon de son erreur passée, et lui raconta en même temps la révélation que l'Ange venait de lui faire.

Mais quelle ne fut pas la joie de la très-sainte Vierge, quelles douces larmes ne versa-t-elle pas lorsque, d'un côté, elle put admirer le soin avec lequel le Seigneur adoucit les souffrances de ceux qui le servent, et que, de l'autre, elle vit son Époux bien-aimé délivré de la peine qui l'avait tant fait souffrir elle-même et ne se possédant plus de bonheur? Ah ! sans doute que sa joie égala l'amour qu'elle lui portait; car, bien qu'elle demeurât toujours vierge, il est certain que ja-

mais épouse n'aima son époux autant qu'elle. Enfin, si, au témoignage de l'Ecclésiastique (xxxv, 26), « la miséricorde de Dieu est admirable au « temps de la tribulation, » combien ne dut-elle pas le paraître alors à ce bienheureux Couple? quels cantiques de louanges, quelles actions de grâces ne firent-ils pas monter vers le ciel, et de quelles larmes ne les accompagnèrent-ils pas?

CHAPITRE IX

De la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ
(3e mystère joyeux).

« Il arriva en ce jour, » dit l'Évangéliste, « qu'il parut un édit de César-Auguste pour qu'on « fît le dénombrement des habitants de toute la « terre. » (Luc, II, 1.) C'est pourquoi la Vierge alla de Nazareth à Bethléhem, et, « les jours où elle « devait enfanter étant accomplis, elle enfanta son « Fils premier-né, et l'ayant enveloppé de langes, « elle le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y « avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. » (Ibid., 6, 7.)

« Sortez donc, filles de Sion, sortez, et regardez « le roi Salomon sous le diadème dont sa mère le « couronna au jour de son mariage et au jour de

« la joie de son cœur. » (Cant., III, 11.) Ames pieuses, amantes de Jésus-Christ, laissez là les soucis et les affaires du monde, recueillez vos pensées et vos sentiments, et jetez les yeux sur le véritable Salomon, sur le Pacificateur du ciel et de la terre, couronné, non plus de la couronne que son Père posa sur sa tête lorsqu'il l'engendra dans l'éternité et qu'il lui communiqua sa substance tout entière, mais de la couronne que lui donna sa Mère, lorsqu'elle l'enfanta dans le temps et qu'elle le revêtit de notre nature. Venez voir le Fils de Dieu, non plus dans le sein de son Père, mais entre les bras de sa Mère; non plus assis au milieu des chœurs angéliques, mais couché entre deux animaux; non plus assis dans les hauteurs des cieux à la droite de la Majesté divine, mais couché dans une crèche; non plus faisant éclater sa puissance au milieu des éclairs et des tonnerres, mais pleurant et tremblant de froid dans une étable. Venez célébrer le jour de son mariage, le jour où, sortant de son lit virginal, il a contracté avec la nature humaine une alliance éternelle; car, bien qu'extérieurement il pleure et verse des larmes comme un petit enfant, ce jour est le jour de la joie de son cœur, et intérieurement il se réjouit d'être le Rédempteur de nos âmes.

Mais, pour procéder avec ordre dans ce mystère, considérez en premier lieu les fatigues du voyage que la très-sainte Vierge fut obligée de faire de

Nazareth à Bethléhem, en compagnie de saint Joseph, son époux. Car le chemin était long, les voyageurs étaient pauvres et mal pourvus, la Vierge délicate et sur le point d'accoucher, la saison rigoureuse à cause des vents et du froid, les hôtelleries encombrées de gens qui venaient de tous les pays. Marchez en esprit à la suite de ces saints Pèlerins, et, avec la pureté et la simplicité d'un enfant, avec un cœur humble et rempli de dévotion, attachez-vous à leurs pas; rendez-leur tous les services qui sont en votre pouvoir; mais surtout admirez comment ils s'entretiennent de Dieu ou avec Dieu, comment ils trompent les ennuis de la route, en faisant succéder tour à tour la prière aux pieux entretiens. Marchez avec eux, ô mon frère, afin qu'après avoir été le compagnon de leur peine, vous le soyez aussi de leur joie, et que vous participiez aussi à la gloire de ce mystère.

Considérez en second lieu l'extrême pauvreté et l'humilité incomparable du Fils de Dieu lorsqu'il naît en ce monde. Il se choisit une pauvre maison, une pauvre couche, une pauvre mère, de pauvres langes et un appareil si pauvre, que dis-je? un appareil si misérable, qu'il est obligé, comme dit saint Bernard, de l'emprunter, et de l'emprunter à des animaux. C'est ainsi que le Créateur de l'univers fait son apparition parmi les hommes, et c'est au milieu de ces délices et

de ces splendeurs que la Vierge donne le jour à son Fils.

« O Dieu, Notre-Seigneur, » s'écrie saint Cyprien, « que votre Nom est grand dans toute la « terre. » (Ps. VIII, 10.) Vous êtes véritablement Dieu, et chacune de vos œuvres est un véritable prodige. Je ne m'étonne plus de l'immensité du monde, ni de la solidité de la terre, ni de la succession des jours, ni du changement des saisons, ni du dépérissement et du renouvellement continuels de la nature. Ce qui m'étonne, c'est de voir un Dieu dans le sein d'une vierge; c'est de voir le Tout-Puissant dans un berceau; c'est de voir le Verbe éternel retenu dans une prison de chair; c'est de voir la Substance divine revêtue d'un corps mortel. Ce qui m'étonne, c'est de voir qu'il ait fallu tant de temps, tant de préparatifs et tant de dépenses pour achever une œuvre qui, semblable à celle de la création, n'eût demandé qu'une parole. En vérité, l'homme raisonnable est un être bien excellent, puisque pour le sauver Dieu a déployé plus de puissance que pour créer l'univers!

« Je me rends compte des autres mystères; et je me les explique en quelque façon; mais celui-ci me ravit tellement hors de moi-même, que je ne puis m'empêcher de dire avec le Prophète : « Sei- « gneur, j'ai entendu votre parole, et j'ai pâli de « crainte. » (Hab., III, 1.) J'ai considéré vos

œuvres, et je suis demeuré comme frappé de stupeur. Prophète saint, c'est à bon droit que vous êtes saisi d'épouvante; car, quoi de plus surprenant que ces paroles de l'Évangéliste : « Marie « enfanta son Fils premier-né, et, l'ayant enveloppé « de langes, elle le coucha dans la crèche, parce « qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hô- « tellerie. » (Luc, II, 7.) O mystère vénérable, mystère que le cœur peut sentir, mais que la langue est impuissante à expliquer, mystère qu'il faut adorer en silence! Quoi de plus admirable que de voir Celui qui est loué par les étoiles du matin, qui est assis au-dessus des chérubins, qui vole sur les ailes des vents, qui tient entre ses mains la création tout entière, Celui dont le trône est dans le ciel et qui fait de la terre l'escabeau de ses pieds, consentir, faute d'un lieu plus convenable, à naître dans une étable et à être couché dans une crèche! Qui jamais se vit réduit à un tel état de détresse? Qui a pu joindre ces deux extrêmes, Dieu et la crèche : la crèche où les animaux prennent leur nourriture, et Dieu qui réside par delà les trônes des Chérubins? Comment se fait-il que nous ne soyons pas transportés hors de nous-mêmes en pensant à des choses si éloignées les unes des autres : Dieu dans une étable, Dieu dans une crèche, Dieu tremblant de froid, Dieu enveloppé de langes, Dieu pleurant et versant des larmes?

« O Roi de gloire, ô Miroir d'innocence, qu'y

a-t-il de commun entre vous et cet état de misère, entre vous et le froid, entre vous et la nudité, entre vous et les larmes, entre vous et le châtiment que j'ai mérité par mes péchés? O charité, ô piété, ô miséricorde incompréhensibles de notre Dieu! Que ferai-je, Seigneur? comment pourrai-je reconnaître vos bontés, me rendre digne de vos faveurs, me rapprocher de votre humilité, répondre à votre amour, vous témoigner ma reconnaissance? De tous côtés je m'aperçois que mes obligations se multiplient, je me vois comme noyé sous les flots de votre miséricorde, et je ne sais comment m'acquitter de mes dettes. Jusqu'ici il me semblait que ceux qui vous offensent méritent mille fois tous les feux de l'enfer ; mais, après tant de bienfaits, j'ignore s'il existe une peine pour punir ceux qui ne vous aiment pas.

« Vous avez enchaîné mon cœur, ô mon Dieu, vous l'avez attiré à vous par une multitude infinie de grâces, vous l'avez embrasé de votre amour en lui découvrant vos mystères; vous avez affermi les fondements de mon espérance, vous m'avez donné de l'affection pour la souffrance, pour la pauvreté, pour l'humilité, pour les mépris et pour les croix ; puissiez-vous en être à jamais béni ! »

Mais détournons un moment nos yeux de la crèche, et arrêtons-les sur le trésor qu'elle renferme; laissons là le rayon, et attachons-nous à en goûter le miel. En effet, quelle suavité, quelle

miséricorde ne découvre-t-on pas dans cet âge, dans ces membres si tendres, sous cette figure de petit enfant qu'a prise notre Sauveur? « Tout Dieu qu'il est, dit un Père, il permet qu'une vierge lui donne le sein, qu'elle l'enveloppe de langes; puis, quand elle l'en a dépouillé, il étend ses petits pieds et ses petites mains, il lui sourit comme un enfant à sa mère, et il attache sur elle des regards d'autant plus doux qu'il est lui-même un océan de douceur. Ce spectacle ne peut être comparé à rien de ce qui existe, et je ne sais comment exprimer le sentiment qui m'agite quand je vois le Dieu qui m'a créé devenir petit enfant pour mon amour; quand, au lieu d'entendre dire au Prophète : « Le Seigneur est grand et digne de toute « louange » (Ps. XLVII, 1), je n'entends plus que ces paroles : « Le Seigneur s'est fait petit enfant, il est digne de tout notre amour. »

Mais ce n'est pas assez de contempler Jésus enfant; fixons aussi notre attention sur sa Mère. Considérons la joie de celle-ci, sa dévotion, son empressement et ses larmes, et admirons comment elle sait unir l'office de Marthe à celui de Marie. Voyez de quels soins elle entoure son Fils; elle le prend dans ses bras, elle l'enveloppe de langes et elle l'en dépouille, elle le presse sur son cœur, elle l'embrasse, elle l'adore, elle le couvre de baisers, elle lui offre le lait de ses mamelles, et tout cela avec une joie d'autant plus grande qu'elle l'a

enfanté sans douleur et sans rien perdre de son intégrité virginale.

« Lorsque la très-sainte Vierge enfanta son Fils, dit saint Cyprien, il ne fallut aucun des préparatifs qui accompagnent les accouchements ordinaires. Qu'était-il besoin, en effet, de purification et de remède là où il n'y avait point eu de péché, et par conséquent où il ne pouvait y avoir ni souillure ni douleur? Le fruit, une fois mûr et parvenu à son terme, se détacha de l'arbre et s'offrit de lui-même sans qu'il fût nécessaire de l'arracher violemment; car il eût été contraire aux lois de la justice que Celle qui avait conservé son innocence subît les effets de la condamnation portée contre son sexe, et que Celle qui était le sanctuaire du Saint-Esprit fût soumise aux mêmes infirmités que les autres femmes. Il n'y avait dans l'étable ni meubles ni ornements; et d'ailleurs personne n'y eût fait attention, par la raison que saint Joseph, comme quiconque eût été à sa place, absorbé par le spectacle de cet Enfant, où se trouvaient réunis tous les biens, ne pouvait avoir la pensée de mendier auprès des créatures ce que Celui-ci lui offrait en si grande abondance. Il est à croire cependant que les anges vinrent prêter leur ministère à la Vierge et que le Saint-Esprit ne lui fit point défaut dans cette circonstance. A coup sûr, il était là siégeant dans son palais, ornant le

temple qu'il s'était dédié, gardant les portes de son sanctuaire, honorant sa couche virginale, répandant les plus douces consolations dans l'âme de son Épouse, écartant d'elle toute pensée étrangère, empêchant que la loi de la chair ne prévalût contre la loi de l'esprit, et entretenant ainsi dans son cœur un calme et une paix inaltérables. Le petit Enfant, collé au sein de sa Mère, s'y abreuvait d'un lait très-pur dont la source est au ciel, et la Mère ravie ne cessait de lui prodiguer cette liqueur divine. »

Mais, après avoir tenu nos regards attachés à la crèche, il est temps que nous prêtions l'oreille aux concerts des anges et que nous nous mêlions parmi les pasteurs, louant notre commun Maître avec les premiers, et lui offrant nos adorations avec les seconds; car, si les esprits célestes, qui n'avaient nul besoin d'être rachetés, célèbrent la naissance du Sauveur par des cantiques de louanges et d'actions de grâces, que ne devons-nous pas faire, nous dont Jésus-Christ est l'unique ressource, nous qui sans lui n'eussions jamais pu être admis dans la gloire?

CHAPITRE X

De la Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Quand les huit jours pour circoncire l'Enfant « furent accomplis, » dit saint Luc (II, 21), « il fut « nommé Jésus, nom que l'Ange lui avait donné, « avant qu'il fût conçu dans le sein de sa Mère. »

Considérez d'abord la douleur que dut ressentir la chair tendre et délicate du Fils de Dieu, lorsqu'il se soumit au martyre de la circoncision; car cette opération était si douloureuse, surtout au huitième jour, que souvent elle occasionnait la mort. Comprenez par là combien vous êtes redevable à ce doux Sauveur, qui commence de si bonne heure à souffrir et à faire pénitence afin d'expier vos turpitudes et vos excès. A peine est-il né, en effet, qu'il verse des larmes, et huit jours après il offre les prémices de son sang, pour vous convaincre que sa charité ne se lasse jamais, et que plus il avancera en âge, plus il donnera aux hommes des preuves de son dévouement.

Considérez ensuite la douleur et les larmes de saint Joseph, qui avait pour cet enfant une affection si tendre; mais surtout l'amour et les larmes

de la très-sainte Vierge, qui l'aimait bien davantage encore. Voyez comme elle s'efforce d'apaiser à force de caresses les cris de son Fils, qui, quoique vrai Dieu, pleure et se lamente à la manière des petits enfants; comme elle recueille avec respect ces saintes reliques et ce sang précieux, dont la valeur lui est si bien connue!

Remarquez encore que le Fils de Dieu en commença ses prédications qu'à l'âge de trente ans, tandis que dès le huitième jour après sa naissance, il voulut être circoncis et faire l'office de Rédempteur. Admirez comment cet Époux de sang n'a rien de plus pressé que de répandre son sang pour l'Église son épouse; comment ce nouvel Adam, à peine sorti du Paradis, c'est-à-dire des entrailles virginales de sa mère, connaît déjà le bien et le mal; comment ce riche marchand, ou pour mieux dire ce Rédempteur du genre humain, se hâte de donner un à-compte sur la somme qu'il s'est obligé à payer, et de verser quelques gouttes de sang en gage de celui qu'il se propose de verser un jour avec plus d'abondance; et, en le voyant mettre sitôt la main à l'œuvre, comprenez les désirs qui l'animent du moment qu'il paraît en ce monde. O mon âme, adore avec le sentiment de la vénération la plus profonde cette goutte de sang, dans laquelle est enfermé le prix de ton salut, et qui à elle seule suffirait pour sauver tous les hommes, si l'infinie miséricorde de Dieu n'a-

vait pas à cœur d'offrir elle-même une satisfaction surabondante.

Enfin, arrêtez votre esprit sur le nom de Jésus que l'on donne à l'Enfant nouveau-né; et si les apparences du pécheur que vous découvrez en lui vous laissent quelque doute, abandonnez-vous à une confiance sans bornes en pensant que Jésus signifie Sauveur. Adore, ô mon âme, embrasse et répète avec amour ce très-doux Nom, Nom plus doux que le miel, plus suave que l'huile, plus salutaire que le baume, plus puissant que toutes les puissances du monde. C'est là le Nom que les patriarches désiraient, après lequel les prophètes soupiraient, que les psaumes chantaient, que toutes les générations célébraient à l'envi; c'est là le Nom que les anges adorent, que les démons craignent, que les esprits infernaux ne peuvent entendre prononcer sans prendre la fuite, que les pécheurs n'invoquent jamais en vain. O Nom consolant, Nom délectable, Nom glorieux, digne d'être écrit en lettres d'or dans nos cœurs!

Eh quoi! homme lâche et sans courage, si la vue d'un petit enfant qui ne fait que de naître, ne suffit pas pour dissiper tes craintes, pense à la vertu de son Nom et cesse de t'éloigner de lui; approche-toi, au contraire, et dis-lui avec les sentiments d'une respectueuse confiance, et en empruntant les paroles du dévot saint Anselme : « O Jésus, pour la gloire de votre Nom, soyez-

moi Jésus! Que veut dire Jésus, sinon Sauveur? Oh! de grâce, montrez et faites-moi sentir la puissance de votre Nom, et accordez-moi le véritable salut. »

CHAPITRE XI

De l'adoration des Mages.

Parmi les merveilles qui accompagnèrent la naissance de notre divin Sauveur, il faut mettre en première ligne l'apparition d'une étoile nouvelle qui fut vue du côté de l'Orient, et dont l'éclat annonçait qu'une nouvelle lumière venait de paraître dans le monde afin d'éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Or il y avait dans ce pays des savants qui, par une permission spéciale du Saint-Esprit, comprirent tout de suite ce que signifiait cette étoile. Ils se mirent donc en chemin pour aller offrir leurs adorations au Seigneur, et, arrivés à Jérusalem, ils s'enquirent du lieu de sa naissance, disant: « Où est Celui qui est né roi des Juifs? » (Matth., II, 2.) Après quoi, munis des renseignements qui leur furent donnés, et guidés par la même étoile qu'ils avaient vue dans l'Orient, ils arrivèrent aux portes de Bethléhem. Là, ils trouvèrent l'Enfant

dans les bras de sa Mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent et lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Admirez ici la bonté et la charité ineffables de ce doux Seigneur qui, à peine arrivé en ce monde, commence déjà à communiquer aux hommes sa lumière et ses richesses, et qui se sert d'une étoile pour attirer à lui les Gentils des extrémités de la terre. Je vous le demande, comment pourrait-il se dérober à ceux qui le cherchent, quand nous nous le voyons courir ainsi au-devant de ceux qui ne peuvent pas venir à lui ?

Considérez en premier lieu la dévotion, la persévérance, la foi et l'offrande des saints Rois Mages; car il y a là beaucoup de choses à méditer et à imiter. Voyez quelles fatigues ils s'imposent, quels périls ils affrontent, quel long voyage ils entreprennent pour aller adorer le Sauveur et jouir de sa présence ! Que votre conduite est différente ! Combien de fois renoncez-vous à la même faveur par pure paresse, pour ne pas vous donner la peine d'entrer dans une église ! Que dis-je ! combien de fois renoncez-vous à le recevoir dans votre âme, pour ne pas vouloir vous approcher de la Table sainte !

Considérez ensuite leur constance et leur persévérance : lorsque l'étoile qui les avait guidés se dérobe à leur vue, ils ne se découragent point, ils ne retournent point sur leurs pas, mais ils

vont toujours de l'avant, et, à défaut de la grâce, ils usent de tous les moyens pour atteindre leur but. Cette conduite doit nous servir de règle; et si jamais le rayon de la dévotion, la lumière et la joie des douceurs intérieures viennent à nous manquer, il faut qu'à leur exemple nous ne perdions point courage, que nous ne retranchions rien de nos pieux exercices, et qu'après avoir persévéré et fait tout ce qui dépend de nous, nous restions persuadés que la lumière des consolations, qui s'était montrée d'abord, se montrera de nouveau, comme l'étoile se montra aux Mages; car, dit le saint homme Job (XXXVI, 30), « tantôt le « Seigneur cache sa lumière dans ses mains, et « tantôt il lui commande de paraître de nouveau, » faisant connaître à celui qu'il aime que la lumière est son partage.

Considérez aussi la foi des Rois Mages : en entrant dans l'étable, ils ne voient ni appareil, ni insignes qui dénotent un Roi, et pourtant dans le petit enfant qui s'offre à leurs regards, ils reconnaissent sans hésiter le Seigneur et le Roi de la création tout entière, ils se prosternent à ses pieds, et l'adorent avec les marques du plus profond respect. Certes, si la foi du bon Larron fut grande quand il confessa la royauté de Jésus-Christ expirant sur la croix au milieu des ignominies et des tourments, celle des Rois Mages ne le fut pas moins, quand ils reconnurent et qu'ils

adorèrent sa Divinité et sa Majesté sous des dehors aussi humbles. O merveilleux Enfant dont le berceau est entouré par les anges, que les étoiles servent, que les rois craignent, et devant lequel les savants s'inclinent jusqu'à terre ! O étable fortunée, demeure que Dieu s'est choisie en descendant du ciel, où l'on ne voit point briller des flambeaux, mais des étoiles resplendissantes ! O palais céleste, où n'habite point un roi couronné, mais un Dieu revêtu de la nature humaine ; où il n'y a d'autre trône qu'une dure crèche, d'autres tentures que des murs enfumés, mais où brille dans tout son éclat la lumière divine !

Après cela, considérez l'offrande par laquelle les Mages crurent devoir manifester leur foi, sachant très-bien que sans les œuvres la foi est inutile. Pour peu que l'on pénètre le mystère de cette offrande, on appréciera facilement qu'elle signifiait l'ensemble de toute la justice chrétienne, laquelle consiste à remplir nos obligations envers Dieu, envers nous-mêmes, et envers notre prochain. Or quiconque offre spirituellement les présents qu'offrirent les Rois, remplit parfaitement ces obligations. Voici comment : par l'encens il faut entendre la prière, qui est une œuvre de religion dont le but est d'honorer Dieu et de l'adorer. « Seigneur, » disait le Prophète, « que « ma prière s'élève comme l'encens en votre pré-

« sence. » (Ps., CXL, 2.) En effet, de même que l'encens s'élève dans les airs en répandant une odeur délicieuse ; ainsi la prière monte de la terre au ciel comme un parfum agréable que Dieu accepte toujours volontiers. Par la myrrhe, qui est amère au goût, mais salutaire au corps et d'une odeur très-suave, il faut entendre la mortification de nos passions et de nos appétits déréglés, qui est amère au corps, mais salutaire et suave à l'esprit. Enfin par l'or, qui est le plus précieux des métaux, il faut entendre la charité, qui est la plus excellente des vertus. Ceci une fois établi, que celui qui veut s'acquitter de ses devoirs envers Dieu offre de l'encens, c'est-à-dire un cœur rempli de dévotion, un esprit qui par la contemplation s'élève de la terre au ciel, et une mémoire tout occupée de la gloire de son saint Nom ; car c'est là offrir de l'encens, dont le propre est de toujours monter en haut. Si, au contraire, il tient à s'acquitter de ses devoirs envers lui-même, qu'il offre la myrrhe, c'est-à-dire qu'il châtie son corps, et qu'il mortifie ses passions en mettant un frein à sa langue, en se tenant dans le recueillement, et en réprimant ses appétits déréglés ; car cette myrrhe, tout amère et désagréable qu'elle est à notre chair, ne laisse pas que d'être très-agréable aux yeux de Dieu. Enfin, lorsqu'il voudra s'acquitter de ses devoirs envers le prochain, qu'il offre l'or de la charité, en par-

tageant ses richesses avec ceux qui sont dans le besoin, en supportant patiemment les défauts de ses frères, et en pardonnant les injures de ceux au milieu desquels il est obligé de vivre. On voit par là que le parfait chrétien doit avoir, s'il est permis de parler de la sorte, trois cœurs dans un cœur : un cœur rempli de dévotion et d'humilité pour Dieu, un cœur très-dur et très-sévère pour lui-même, et un cœur très-libéral et très-doux pour le prochain. Heureux celui qui adore ainsi la Trinité dans l'unité ! Heureux celui qui possède ainsi trois cœurs dans un cœur !

Considérez en dernier lieu la joie de la très-sainte Vierge, lorsqu'elle vit la dévotion et la foi des Rois Mages, lorsqu'elle ouvrit son cœur à l'espérance que lui faisaient concevoir ces heureux commencements, lorsqu'elle eut cette nouvelle preuve de la gloire de son Fils. Elle l'avait conçu du Saint-Esprit; vierge et mère, elle l'avait enfanté sans douleur; elle avait entendu les cantiques des anges, elle avait été témoin des adorations des bergers, et voilà que maintenant des Rois venus des extrémités de la terre se prosternent aux pieds de son divin Fils et lui offrent des présents. Oh! qui nous dira les joies de son âme, les larmes de ses yeux, les ardeurs et les jubilations de son cœur virginal, à cette heure où il devint évident pour elle que la connaissance de Dieu se répandait sur la terre, que

les premiers fondements de l'Église étaient jetés, et que les merveilles prédites depuis si longtemps ne tarderaient plus à s'accomplir ? Quel sujet de ravissement pour une âme qui, comme la sienne, ne désirait que la gloire de Dieu et le salut des hommes ! Certes, si la simple promesse de ce qui devait arriver la faisait tressaillir autrefois, combien ne dut-elle pas tressaillir davantage en voyant l'effet suivre de si près la promesse !

CHAPITRE XII

De la Purification de la très-sainte Vierge (4e mystère joyeux).

Lorsque les quarante jours de la purification furent accomplis selon la loi de Moïse, l'Évangéliste rapporte que la Vierge se transporta à Jérusalem pour se conformer à la loi et pour offrir l'Enfant divin dans le Temple. Là le Sauveur fut déposé entre les bras du saint vieillard Siméon, qui depuis longtemps soupirait après ce jour, et il fut reconnu et adoré par Anne la prophétesse, qui se trouva là en ce moment.

Considérez d'abord la profonde humilité de cette Vierge qui, après son enfantement, est restée plus pure que les étoiles du ciel, et qui se soumet néanmoins à la loi de la purification,

offrant volontairement un sacrifice que les femmes ordinaires étaient seules tenues d'offrir. Hélas! combien sa conduite et celle de son Fils diffèrent de la nôtre! Nous voulons être pécheurs, mais non pas le paraître, tandis que Jésus-Christ et sa Mère, qui n'ont jamais commis de péché, se confondent parmi les pécheurs : Jésus-Christ, comme nous l'apprend l'Évangéliste, en consentant à être circoncis le huitième jour après sa naissance, et Marie, en allant à Jérusalem pour y être purifiée le quarantième jour après son enfantement.

Considérez encore l'humilité et la charité du Fils de Dieu, qui en ce jour s'offre pour nous dans le Temple, comme une victime très-agréable à son Père, afin qu'en le lui offrant nous-mêmes chaque fois que nous aurons besoin d'obtenir quelque grâce, nous ayons le droit d'être exaucés. Voyez comment la sainte Vierge, dont le cœur brûle d'amour pour les hommes et qui sait que son Fils seul peut les sauver, se hâte, elle aussi, de l'offrir au Père éternel. Mais admirez avec quelle joie, quelle promptitude, quelle générosité ce Fils unique de Dieu se dévoue pour le salut du genre humain. Ah! on reconnaît bien là Celui qui nous a aimés au point de descendre du ciel sur la terre, de se revêtir de notre nature, de courir à notre poursuite pendant trente ans, de s'immoler sur la croix, d'assurer que notre con-

version était sa nourriture et son breuvage, et de s'écrier en mourant : « J'ai soif, » tant était violent le désir qu'il avait de notre bonheur ! On a vu des pères qui, réduits à la dernière extrémité, ont vendu leurs enfants, on en a vu même qui les ont tués, afin de se nourrir de leur chair; mais, tout au contraire, le Père du siècle futur, qui du ciel est venu jusqu'à nous, se livre et donne sa vie pour les siens.

Considérez encore comment la très-sainte Vierge ne craint pas de faire une offrande d'aussi mince valeur que celle d'une paire de tourterelles ou de jeunes pigeons, en même temps qu'elle offre son Fils, dont le prix est infini. Cela vous apprendra à unir vos faibles œuvres et vos faibles mérites aux mérites inestimables de notre divin Sauveur, si vous voulez que la valeur de ceux-ci leur soit communiquée. Le lierre n'est pas capable de s'élever par lui-même au-dessus de la terre; mais s'il rencontre un arbre qui lui serve d'appui, il atteint bientôt les plus hautes branches. Il en est de même de nos œuvres; unies avec celles de Jésus-Christ, c'est-à-dire appuyées sur l'arbre qui est planté au milieu du Paradis de l'Église, elles ne tardent pas à monter jusqu'au ciel. Unissez donc vos prières aux prières de Jésus-Christ, vos larmes à ses larmes, vos jeûnes à ses jeûnes, vos veilles à ses veilles, et offrez-les au Seigneur, afin qu'il leur donne une valeur que d'elles-

mêmes elles ne sauraient avoir. Une goutte d'eau en soi n'est qu'une goutte d'eau; mais jetée dans une grande pièce de vin, elle se change en vin, c'est-à-dire en une substance supérieure. Ainsi en est-il de nos œuvres : prises à part, elles ne sont rien; mais unies à celles de Jésus-Christ, avec le secours de la grâce elles acquièrent la même valeur que ces dernières.

Remarquez aussi que la très-sainte Vierge offre à Dieu des oiseaux dont le chant est un gémissement continuel, pour nous apprendre que, dans ce lieu d'exil et de pèlerinage, l'occupation des justes est de voler et de gémir, de passer du vol de la contemplation au gémissement de la componction. En effet, tandis qu'ils se prennent à réfléchir sur la distance qui les sépare de Dieu, sur les misères de cette vie, sur l'exil auquel ils sont condamnés, sur les péchés, les dangers et les séductions du monde, ils ne peuvent s'empêcher de gémir, et ils redisent avec le Prophète : « Mes larmes jour et nuit sont ma nour-« riture pendant qu'on me dit sans cesse : Où « est votre Dieu? » (Ps. XLI, 4.)

Considérez encore la joie incomparable que firent naître dans le cœur de Siméon la vue et la présence de l'Enfant divin. Quand ce saint Vieillard, si zélé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, si désireux de voir, avant de mourir, Celui après lequel les patriarches n'avaient cessé

de soupirer, et qui devait être le remède et le salut de toutes les générations, fut admis à le contempler, à le presser dans ses bras, et que, par une révélation particulière du Saint-Esprit, il connut que dans son petit corps était renfermée la Majesté de Dieu tout entière; quand, dis-je, il se trouva en face d'un tel Fils et d'une telle Mère, oh! alors, au milieu de tant de clartés et de tant de merveilles, quels ne furent pas les sentiments de son cœur! Que dit-il? Que fit-il? Que se passa-t-il en lui? Quelles douces larmes s'échappèrent de ses yeux! Quelles douces émotions se manifestèrent sur son visage! Avec quelle dévotion n'entonna-t-il point ce cantique qui contient l'abrégé de tout l'Évangile! Seigneur, que ceux qui vous aiment et qui vous servent sont heureux! Combien leurs peines et leurs travaux sont utilement employés, puisque dès cette vie, et avant que l'heure de la récompense ait sonné, vous les consolez et vous les traitez d'une manière si magnifique!

Après avoir examiné ce qui se passa dans le cœur du vieillard Siméon, examinez aussi ce qui se passa dans le cœur de la Vierge, et vous trouverez ce cœur, d'une part, rempli de joie et d'admiration en entendant les merveilles et les hautes destinées que l'on prédit à son Fils, et, de l'autre, en proie à une incomparable tristesse en apprenant, comme l'annonçait Siméon, que ce même

Fils serait un signe de contradiction, une sorte de but contre lequel les méchants décocheraient toutes les flèches de leur fureur, qu'il serait l'objet de leurs haines les plus violentes, et qu'ensuite de cela, son cœur de vierge serait percé d'un glaive de douleur. Pourquoi, Seigneur, permettez-vous que l'on révèle sitôt à votre Épouse innocente ce qui sera pour elle un martyre aussi long que sa vie? Pourquoi ne pas lui cacher ce mystère jusqu'au dernier moment, et lui épargner ainsi d'effroyables angoisses? N'êtes-vous pas satisfait que votre Épouse soit vierge : faut-il encore qu'elle devienne martyre? Pourquoi affliger à ce point Celle que vous aimez avec tant de tendresse, Celle qui vous a servi avec tant de fidélité, qui ne vous a jamais offensé et qui n'a jamais mérité aucun châtiment? Seigneur, si vous l'affligez, c'est parce que vous l'aimez; c'est parce que vous ne voulez pas la priver du mérite de la patience et du martyre; c'est que vous ne désirez rien tant que de la voir s'exercer à la pratique de la vertu, imiter Jésus-Christ votre Fils, et travailler à se rendre digne de la couronne que vous promettez à vos serviteurs, couronne d'autant plus éclatante que leurs travaux auront été plus constants et leurs épreuves plus pénibles. Après cela, que personne n'ose élever la voix contre les peines de cette vie; que personne n'ait horreur de la croix,

que personne ne regarde la tribulation comme une preuve qu'il est abandonné de Dieu, puisque la plus aimée et la plus favorisée des créatures a été aussi la plus délaissée et la plus affligée.

CHAPITRE XIII

De la Fuite en Égypte.

Lorsque les Mages, dociles à la voix de l'Ange, s'en furent retournés dans leur pays par un autre chemin, Hérode ne recevant plus de nouvelles de l'Enfant, et comprenant qu'il avait été trompé, résolut de faire périr tous les enfants qui étaient dans Bethléhem, ainsi que dans le pays d'alentour, afin d'envelopper dans ce massacre Celui dont il avait un si grand désir de se défaire. Au même instant un Ange apparut à Joseph dans le sommeil, et lui ordonna de prendre l'Enfant et sa Mère, et de fuir en Égypte, parce qu'Hérode cherchait l'Enfant pour le tuer. Joseph, se levant, prit l'Enfant et sa Mère, et se retira en Égypte, où il demeura sept ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort d'Hérode. Alors le même Ange ordonna à Joseph de retourner dans la terre d'Israël, parce que ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant étaient morts.

Considérez d'abord comment la crainte et l'épouvante succèdent à la joie dans le cœur de la Vierge, quand elle apprend qu'un Roi puissant cherche son Fils bien-aimé pour le faire périr. Elle n'a rien de plus pressé que de mettre à couvert le riche Trésor qui lui est confié, et pendant tout le temps que durent les préparatifs du voyage, en songeant aux poursuites dont son Fils est l'objet, en voyant que déjà les douloureuses prophéties de Siméon commencent à s'accomplir, elle pleure, et les larmes qui s'échappent de ses yeux arrosent le visage de l'Enfant qu'elle presse sur son cœur virginal. A la fin elle se lève en grande hâte, elle prend son Enfant entre ses bras, et, dans l'espoir de sauver ce qu'elle a de plus précieux, elle abandonne sans regret son pays, ses parents, ses amis, sa maison, ainsi que les pauvres meubles qu'elle renferme.

Considérez ensuite tout ce que Marie et Joseph eurent à souffrir dans un voyage auquel ils étaient si loin de s'attendre, tant à cause de leur peu de ressources, que par suite de la précipitation avec laquelle ils avaient été forcés de fuir; tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant un exil qui dura sept ans, au milieu d'un pays idolâtre, où les habitants étaient d'autant moins bien disposés en faveur des étrangers, qu'ils vivaient entre eux comme des barbares : en un mot, tout ce qu'ils eurent à souffrir de leur pauvreté, pau-

vreté bien grande, puisque au jour de sa purification, au lieu d'un agneau, la Vierge n'avait pu offrir que deux tourterelles ou deux pigeons, ainsi que la loi de Moïse le prescrivait aux indigents. Ils étaient là comme des étrangers, manquant des choses les plus nécessaires, vivant à l'écart, mal logés, mal vus du monde, mais joyeux et contents, parce que leur Trésor était en sûreté. C'est de cette manière que le Seigneur traite ses meilleurs amis ici-bas; c'est de cette manière qu'il les afflige, qu'il les éprouve et qu'il les exerce sur cette terre, afin de les récompenser et de les couronner dans le séjour de la gloire éternelle.

Considérez en même temps comment notre divin Sauveur eut à essuyer de bonne heure les injustices, les persécutions et les contradictions du monde, et jugez par là quels sont les traitements auxquels doivent s'attendre ceux qui sont ses membres et qui ont un même esprit avec lui.

Considérez aussi la cruauté d'Hérode, qui ne recula pas devant la pensée de verser tant de sang innocent; et la tyrannie de ce Roi qui, pour se débarrasser d'un enfant dans lequel il entrevoyait un rival, en fit périr des milliers d'autres, vous montrera jusqu'où peut aller la peste de l'ambition. Fuyez donc les honneurs du monde; méprisez les fausses et trompeuses richesses, si vous ne voulez pas tomber dans les mêmes excès.

Si, quelques jours seulement après la naissance du Sauveur, il se trouva un Hérode pour lui déclarer la guerre, soyez bien persuadé que quand ce Sauveur sera né spirituellement dans votre âme, il s'élèvera aussitôt une multitude d'Hérodes pour le faire mourir. En effet, le monde par ses persécutions, la chair par ses caresses, les faux amis par leurs mauvais conseils, le démon par ses artifices, s'efforceront de vous détourner de vos bonnes résolutions, c'est-à-dire d'étouffer en vous Jésus-Christ. Fuyez donc au désert avec la femme de l'Apocalypse, tenez-vous à l'écart, éloignez-vous de la compagnie des hommes, de ceux surtout qui peuvent être dangereux pour votre âme. Jésus-Christ trouva plus de sûreté en Égypte que dans la Judée, parmi les infidèles que parmi les fidèles : il en est de même du chrétien; souvent il a moins à craindre au milieu des païens qu'au milieu des chrétiens charnels et méchants; car mieux vaut un ennemi déclaré qu'un faux ami, et le loup qui se présente sous la figure d'un loup n'est jamais si terrible que celui qui se cache sous la peau d'une brebis. C'est pourquoi l'Apôtre disait aux Corinthiens : « Je vous ai écrit dans ma « lettre, n'ayez point de commerce avec des « fornicateurs, ce qui ne s'entend point des for- « nicateurs de ce monde, non plus que des « avares, des rapaces, des idolâtres, autrement

« vous devriez sortir de ce monde; mais je vous « ai écrit de ne pas avoir de commerce avec « celui qui, portant le nom de frère, est forni- « cateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, « ou ivrogne, ou rapace, et même de ne pas « manger avec un tel homme. » (I Cor., v, 9-11.)

Après avoir accompagné en esprit le Sauveur jusqu'en Égypte, ne le quittez point, ne quittez ni Joseph ni Marie, mais partagez volontiers l'exil qu'ils endurent pour vous, et promettez-leur de ne jamais les abandonner; car vous pourrez par là acquérir autant de mérite que si réellement vous eussiez fait le voyage avec eux. L'Écriture ne nous dit rien de ce qui se passa en Égypte pendant tout le temps que la sainte Famille y demeura; mais il vous sera facile d'imaginer une foule de circonstances relatives à l'enfance de Jésus qui rempliront votre âme de dévotion. Pareillement vous vous imaginerez qu'au retour vous les suivez jour par jour jusqu'à leur arrivée dans leur pays, tantôt vous empressant de leur rendre les services dont ils ont besoin, tantôt vous entretenant avec la Mère des perfections de son Fils, tantôt couvrant ce doux Fils de vos caresses et le suppliant de vous prendre pour son serviteur et de vous donner sa bénédiction. C'est ainsi que votre cœur s'attendrira, et qu'en se rapprochant du Soleil de jus-

tice il recevra la lumière et la chaleur de la dévotion.

Enfin, en considérant qu'Hérode étant mort sept ans après, l'Enfant Jésus et sa Mère purent retourner dans leur pays, vous vous convaincrez que ni la félicité des méchants, ni les épreuves des justes, ne sont jamais de longue durée, avec cette différence néanmoins que la première aboutit à une tristesse éternelle, tandis que les secondes se changent en joies qui se perpétueront dans les siècles des siècles, ainsi que le Seigneur nous l'assure par la bouche de son Prophète. « Je t'ai « délaissée pour un peu de temps, » dit-il en s'adressant à l'âme fidèle, « et dans ma miséri- « corde je te rappellerai. » (Is., LIV, 7.)

CHAPITRE XIV

Comment l'Enfant Jésus se perdit et fut retrouvé dans le Temple (5e mystère joyeux).

Lorsque l'Enfant eut douze ans, son Père et sa Mère montèrent à Jérusalem, selon la coutume, à la fête de Pâque, et l'Enfant demeura dans le Temple sans qu'ils s'en aperçussent. Or il arriva que ne le trouvant point, ils le cherchèrent trois jours dans un état de désolation difficile à décrire.

A la fin, ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant avec une sagacité au-dessus de son âge, et les remplissant d'admiration par la sagesse de ses réponses.

Considérez en premier lieu quelle fut dans cette circonstance la douleur de la très-sainte Vierge, et, pour en avoir quelque idée, remarquez que son cœur était partagé entre trois sentiments si vifs et si admirables, que nous ne les comprendrons jamais entièrement. Le premier était l'ardent amour qu'elle avait pour son Fils, amour que tout concourait à rendre aussi pur et aussi parfait que possible. En effet, il y a trois sortes d'amours : l'amour naturel, l'amour qui a la grâce pour principe, et celui dont la justice est le mobile. Or, pour ce qui est de l'amour naturel que Marie avait pour son Fils, il est certain que personne, dans la suite des âges, n'en éprouva de pareil : c'était d'abord l'amour d'une mère pour son fils unique, et l'on sait que David ne crut pas pouvoir mieux exprimer son affection pour Jonathas, qu'en disant : « Comme une « mère aime son fils unique, ainsi je t'aimais. » (II Rois, I, 26.) C'était ensuite l'amour d'une mère qui n'a qu'un fils, mais un fils qui n'a pas de père, et tel que vainement on en chercherait un second. Quant à l'amour qui a la grâce pour principe, on peut en dire autant que de l'amour

naturel, par la raison que jamais créature ne reçut la grâce en aussi grande abondance que Marie, et que sa charité et son amour furent sans contredit proportionnés à cette grâce. Enfin, s'il faut parler de l'amour dont la justice est le mobile, c'est-à-dire de celui que l'on doit avoir à cause des perfections de l'objet que l'on aime, qui jamais eut plus de motifs d'aimer que la Vierge Marie, laquelle était en présence non pas seulement de son Fils, mais du Fils de Dieu, d'un Fils infiniment parfait et par conséquent digne d'un amour infini? Dites-moi, je vous le demande, quels torrents ne devaient pas s'échapper de ces trois sources d'amour réunies? Quelles flammes ne devaient pas jaillir de ces trois foyers confondus en un seul? Certes, c'est là un sujet qui défiera toujours l'éloquence des hommes.

Le second sentiment, que l'on peut regarder comme une conséquence naturelle du premier, c'est la joie que la très-sainte Vierge éprouvait en la compagnie de son Fils; en effet, s'il est vrai que la joie naisse de la présence de l'objet aimé, il faut en conclure que plus l'on aime, plus l'on est heureux de se trouver avec lui; mais alors pour Marie, qui aimait tant son Fils, quel bonheur plus grand que celui de l'avoir sans cesse auprès d'elle, de le voir chaque jour assis à sa table, d'entendre ses paroles, de jouir de sa présence, de voir son visage divin, ses yeux si

doux, son maintien si modeste, la majesté enfin qui rayonnait de tout son corps! Que de fois, en voyant manger Celui qui est le pain des anges, elle oublia de manger elle-même! Que de fois la nuit, à genoux près de son Fils, en contemplant le sommeil de Celui qui veille à la garde du monde, il lui fut impossible à elle-même de fermer la paupière! Certes, si, à la pensée du Sauveur, le Prophète Isaïe (XXVI, 9) s'écriait : « Mon âme vous a désiré pendant la nuit; » et si l'on a vu des saints, comme saint Antoine, saint François, saint Thomas d'Aquin et une foule d'autres, ravis hors d'eux-mêmes, s'élever au-dessus de la terre en contemplant sa beauté et ses perfections, quels ne devaient pas être les transports de la Vierge, elle dont le cœur était plus rempli de grâces et d'amour, et qui avait sans interruption le Saint des saints sous les yeux! Quels ne devaient pas être les sentiments, la joie et les mouvements de son âme! Avouons-le encore une fois, c'est là un sujet trop élevé pour la langue des hommes.

Enfin, par ce que nous venons de dire, on comprendra la douleur de la Vierge Marie, lorsque, privée d'un si riche Trésor, elle se souvint tout à la fois des prophéties de Siméon, de la persécution d'Hérode, du massacre des Innocents, de la fuite en Égypte, de la peur qu'inspirait Archélaüs; car c'étaient là comme autant de menaces sus-

pendues sur sa tête, et dont l'effet pouvait se faire sentir d'un moment à l'autre. L'Écriture rapporte que la mère de Tobie, inconsolable, s'écriait en répandant beaucoup de larmes : « Hélas! mon « fils, mon fils, pourquoi t'avons-nous envoyé « si loin, toi la lumière de nos yeux, le bâton « de notre vieillesse, le consolateur de notre vie, « l'espérance de notre postérité? » (Tob., x, 4.) Mais si cette Femme ressentait si vivement la perte de son fils, combien la très-sainte Vierge ne devait-elle pas ressentir davantage la perte du sien? Pour le comprendre, il n'y a qu'à voir la différence qui existe entre ces deux mères et ces deux fils, entre le trésor de l'une et de l'autre. En effet, qu'elle fut la conduite de Marie dans cette circonstance? Elle pleurait, elle gémissait, elle s'en allait çà et là dans toutes les directions, elle adressait à Dieu de continuelles prières, ne pouvant se résoudre à manger, à boire, à donner du repos à ses yeux avant d'avoir retrouvé Celui qui était le bien-aimé de son âme. O mon Fils, disait-elle, pourquoi m'as-tu laissée? Où es-tu maintenant? où dormiras-tu pendant la nuit? où prendras-tu tes repas? où te reposeras-tu? O très-doux et très-innocent Agneau, comment avez-vous pu percer ainsi le cœur de votre Mère? Jadis le Seigneur voulut qu'avant de lui immoler son fils, Abraham passât trois jours dans les angoisses; la même chose arrive aujourd'hui;

il faut que pendant trois jours la Vierge pleure l'absence de son Isaac. O Dieu ! pourquoi affligez-vous de la sorte ceux que vous aimez? Ah! je le comprends, vous voulez leur fournir l'occasion d'acquérir des mérites, de gagner des couronnes en les obligeant à souffrir, à prier, à craindre, à espérer, à s'humilier et à recourir à vous dans toutes leurs peines.

Après avoir considéré la douleur de la Vierge, considérez aussi le soin avec lequel elle cherche la Pierre précieuse qu'elle a perdue. Marie en demande des nouvelles à tous ceux qu'elle rencontre ; elle la cherche principalement, comme dit l'Évangéliste, parmi « ses proches et ses con-« naissances » (Luc, II, 44), où elle ne la trouve pas néanmoins, parce que Jésus-Christ préfère aux affections et aux consolations de la chair et du sang, la mortification et le renoncement à soi-même. « A qui le Seigneur enseignera-t-il l'intelligence « de sa parole? » demande le Prophète. « A ceux « qui sont sevrés et que l'on vient d'arracher du « sein de leurs mères. » (Is., XXVIII, 9.) « Écou-« tez, ô ma fille, » dit le Psalmiste, « voyez et « prêtez une oreille attentive, et oubliez votre « peuple et la maison de votre père, et le Roi « sera épris de votre beauté. » (Ps, XLIV, 11.)

Enfin, n'ayant point trouvé son Fils parmi ses proches et ses connaissances, la Vierge retourne au Temple, où elle l'aperçoit assis au milieu des

Docteurs, les écoutant et les interrogeant avec beaucoup de sagesse, et remplissant d'admiration tous ceux qui étaient là présents ; et elle lui dit : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi en-« vers nous? Voilà que votre Père et moi, fort « affligés, nous vous cherchions. » (Luc, II, 48.) A votre tour, s'il vous est arrivé de perdre l'Enfant Jésus, c'est-à-dire la ferveur de votre première dévotion et la douceur du commerce que vous entreteniez avec Dieu, ne vous imaginez pas pouvoir le retrouver, à moins que vous ne le cherchiez, comme la Vierge, avec une profonde douleur et une très-grande diligence. Ce ne fut qu'après avoir protesté de son repentir et exhalé de longs gémissements que le prophète David osa dire à Dieu : « Rendez-moi la joie de votre « salut, et fortifiez-moi par votre esprit souve-« rain. » (Ps., L, 14.) En général, dit un Docteur, ce qui ne coûte guère, n'a guère de prix, et ce qui a du prix, coûte beaucoup; ainsi, par exemple, la femme dont il est parlé dans l'Apocalypse n'enfante qu'après les plus vives douleurs, pour nous apprendre que celui qui veut atteindre au fruit glorieux de la perfection doit nécessairement passer par les travaux et les angoisses de l'affliction. Voilà pourquoi saint Bonaventure remarque que, régulièrement parlant, Dieu n'accorde des grâces extraordinaires qu'aux âmes qui souffrent et qui font oraison.

L'Enfant Jésus retourne avec ses parents, et Celui qui est le maître de l'univers obéit et se soumet humblement à deux créatures. Humiliez-vous donc, vous qui n'êtes que cendre et que poussière, et apprenez par cet exemple à obéir, pour l'amour de ce bon Maître, non-seulement à vos supérieurs et à vos égaux, mais à ceux mêmes qui sont d'une condition inférieure à la vôtre. Mais que signifie cette conduite? D'un côté, nous voyons que Jésus obéit en toute humilité, et de l'autre qu'il répond avec une liberté qui a, ce semble, quelque chose de dur. « Pourquoi me cherchiez-vous? » dit-il; « ignorez-vous qu'il faut que je sois aux choses « de mon Père? » (Luc, II, 49.) C'est afin de nous apprendre que la philosophie chrétienne sait unir ensemble des vertus qui paraissent diamétralement opposées : l'humilité avec la magnanimité, la gravité avec la douceur, l'obéissance avec la liberté, la ferveur avec la discrétion, la justice avec la miséricorde, sans parler d'une foule d'autres; car, selon que la raison et l'honneur de Dieu le demandent, le chrétien doit s'élever au-dessus de toutes les considérations humaines, et fouler aux pieds toutes les créatures, à l'exemple de l'Apôtre, qui tantôt se mettait au-dessous de tous les hommes, et tantôt ne craignait pas de planer dans les cieux.

CHAPITRE XV

Du Baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de trente, l'Évangile se tait sur les actions du Sauveur ; c'est que pendant ce temps le Sauveur était occupé à nous donner une leçon dont nous avions grand besoin : il voulait nous montrer l'utilité du silence, et voilà pourquoi, bien que dès sa plus tendre enfance il fût rempli de sagesse, il passa trente ans sans rien dire, et ne se réserva que les trois dernières années de sa vie pour prêcher sa doctrine. « Nous avons mille bouches, dit saint Bernard, et par toutes nous voudrions parler à la fois. Si nous croyons savoir quelque chose, nous nous hâtons de le dire, et nous ne nous estimons point pour savants, tant que les autres l'ignorent. Il n'est pas chez nous de talent si petit, que nous ne soyons prêts à faire publier à son de trompe. »

Lors donc que Jésus eut accompli sa trentième année, il passa de la Galilée dans la Judée, et se rendit sur les bords du Jourdain, pour y être baptisé par saint Jean. Considérez comment le Sauveur entreprend ce voyage, pauvre, seul, et n'ayant encore aucun disciple qui pût l'accompa-

gner; mais admirez surtout comment il se confond parmi les pécheurs, les Publicains et les Pharisiens, attendant que son tour vienne pour être baptisé avec eux : A ce spectacle, quel est celui qui ne s'abaissera point dans la poussière? Quel est celui qui osera encore se justifier, s'enorgueillir, se préférer à ses frères? O Beauté du ciel! ô Fontaine de pureté et de vie! qu'y a-t-il de commun entre vous et les eaux qui lavent les souillures, entre vous et le remède qui efface les péchés, puisque vous avez été conçu sans péché? Certes, s'il est vrai que le Seigneur abaisse les superbes et glorifie les humbles, une si grande humilité mérite d'être relevée par quelque gloire. Aussi les cieux s'ouvrent, l'Esprit-Saint descend en forme de colombe, et l'on entend la voix solennelle du Père qui dit : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui « j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le. » (Matth., III, 17.) C'est d'ailleurs ce que l'on peut remarquer dans tout le cours de la vie de Notre-Seigneur. Plus il se trouve dans une position humiliante, plus il est exalté. Il naît dans une étable, et voilà que les anges le chantent dans le ciel. Il est circoncis comme un pécheur, et voilà qu'on lui donne le nom de Jésus, qui signifie Sauveur des pécheurs. Il meurt sur une croix entre deux scélérats, et voilà que les cieux s'obscurcissent, la terre tremble, les rochers se fendent, les morts ressuscitent, la nature entière se trouble. La même

chose arrive aujourd'hui. Il est baptisé comme un pécheur, en compagnie des pécheurs, et à l'instant il est proclamé Fils de Dieu, afin que ses membres soient bien convaincus que chaque fois qu'ils s'humilieront pour l'amour de Dieu, le même Dieu les honorera et les glorifiera.

CHAPITRE XVI

Du Jeûne et de la Tentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après avoir été baptisé, après avoir reçu du Ciel le magnifique témoignage que nous venons d'entendre, le Sauveur fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert, pour y être tenté par le diable. Quel rapport existe-t-il entre ces deux mystères? Qu'y a-t-il de commun entre les rigueurs et la solitude du désert, et les voix qui descendent du ciel? Qu'y a-t-il de commun entre les tentations du diable et les faveurs de l'Esprit-Saint? Ce qu'il faut conclure de ceci, c'est qu'en favorisant ses serviteurs, Dieu n'a pas en vue de leur assurer la paix, mais qu'il veut seulement les encourager et les préparer à de nouveaux combats, tout comme le voyageur qui donne à manger à sa monture, afin de lui faire parcourir une plus longue route; tout comme le capitaine qui donne des armes à ses sol-

dats, et les place au premier rang, afin de les exposer aux endroits les plus dangereux. Que celui à qui Dieu fait part de ses grâces, ne se regarde donc point comme étant à l'abri des tentations ; qu'il s'attende, au contraire, à de plus terribles épreuves et à de plus violentes attaques.

Considérez aussi comment le Sauveur, qui était infiniment parfait, et qui n'avait aucun besoin de se recueillir, se prépara néanmoins à la prédication de l'Évangile, en se retirant au désert, et en y passant quarante jours dans le jeûne. Ce fut en premier lieu pour nous faire comprendre combien le salut des âmes est une affaire sérieuse, et pour montrer ensuite aux prédicateurs par quel genre d'exercices ils doivent se préparer à leur sublime ministère. En effet, personne ne doit s'ingérer de paraître en public, pour annoncer la parole de Dieu, si longtemps auparavant il ne l'a méditée ; et « personne, dit saint Grégoire, n'a le droit de se croire en sûreté au dehors, si préalablement il ne s'est pas beaucoup exercé au dedans. » Les Saints distinguent trois sortes de vie : la vie active, qui s'emploie principalement aux œuvres de miséricorde ; la vie contemplative, plus parfaite que la première, qui s'emploie à l'oraison et à la contemplation, à moins que l'obéissance ou la charité ne demande le contraire ; et enfin la vie la plus parfaite de toutes, celle qui tient tout à la fois de la vie active et de la vie contemplative, la vie aposto-

lique, qui devrait être aussi celle de tous les prédicateurs. Or, « en thèse générale, dit saint Bonaventure, on ne peut passer à la seconde de ces vies, sans s'être exercé à la première, ni passer à la troisième, sans s'être exercé à la seconde, » et, comme dit saint Grégoire, « les prédicateurs doivent recueillir dans l'oraison ce qu'ils sèment ensuite par la prédication : » d'où il suit qu'en faisant la part de la science qui leur est nécessaire, ceux-ci n'ont pas de meilleur maître que la solitude, où Dieu parle au cœur le langage du cœur, et où il révèle les secrets de sa sagesse à ceux qui sont véritablement humbles.

Aimons donc la solitude que le Sauveur a sanctifiée par son exemple, parce qu'en fuyant la compagnie des hommes, nous serons forcés d'entrer en commerce avec Dieu. Malheureux siècle que le nôtre ! Où sont ces temps heureux d'autrefois, ces déserts de l'Égypte, de la Thébaïde, de la Scythie, de la Palestine, couverts de monastères, et peuplés d'anachorètes ? où est ce désert, dont parlait le Prophète, lorsqu'il disait : « Le désert sera un « lieu de délices, et la solitude deviendra un nou- « vel Éden ? » (Is., LI, 3.) Où sont ces plantes toujours vertes, qui croissaient dans des terrains incultes et privés d'eau ? Hélas ! les hommes ont depuis longtemps abandonné le désert, pour se précipiter au milieu des embarras et des soucis de la vie charnelle ; et si maintenant la route qui y con-

duisait a disparu sous les ronces ; s'il vous est impossible de la suivre, du moins faites-vous un désert spirituel au dedans de vous-même, rentrez en vous-même, recueillez-vous, et de cette manière vous pourrez appliquer votre esprit aux choses de Dieu. C'est dans le désert que Moïse vit la gloire de Dieu, et c'est dans le désert spirituel dont je parle, que Dieu se fait connaître et goûter par ses amis. Seulement il faut, en y entrant, qu'à l'exemple de Moïse, vous vous disposiez à gravir la montagne, c'est-à-dire que, laissant là tous les objets de la terre, vous éleviez votre cœur jusqu'au ciel. Pour cela vous avez besoin de deux ailes, qui sont la prière et le jeûne, sans lequel il n'y a pas de prière possible, par la raison qu'un estomac chargé d'aliments ne permet guère à l'esprit de prendre son essor. Que si ces deux ailes vous manquent, vous pouvez juger par avance du sort qui vous attend, en vous rappelant cette sentence d'un Philosophe : « L'homme qui passe sa vie dans la solitude est un Dieu ou bien une brute. » Jésus, dont la chair sacrée ne se révolta jamais contre l'esprit, s'est soumis au jeûne, afin que vous, dont la chair corrompue jette parfois contre l'esprit des flammes aussi hautes que celles de la fournaise de Babylone, vous vous soumettiez à votre tour. De toutes les œuvres extérieures, c'est celle qu'il accomplit la première, parce que la gourmandise est le premier vice que le chrétien ait à combattre, et que,

tant qu'il ne l'a point terrassé, c'est en vain qu'il lutte contre les autres. Non content de jeûner, le Sauveur a prié et combattu, et tout cela pour notre bien ; car, dans le mystère que nous contemplons, s'il se retire au désert, c'est pour nous servir d'exemple ; s'il prie, c'est pour le salut de notre âme ; s'il jeûne, c'est pour l'expiation de nos fautes ; s'il engage la lutte avec l'ennemi, c'est pour diminuer ses forces et nous aider à le vaincre.

Accompagnez le Seigneur dans ses différents exercices ; il n'a travaillé que pour vous, il ne s'est proposé d'autre fin que de payer vos dettes. Imitez-le dans toutes ses actions, autant que vous pourrez le faire ; priez avec lui, jeûnez avec lui, combattez avec lui, demeurez avec lui dans la solitude, et unissez vos travaux et vos exercices aux siens, afin que Dieu les ait pour agréables.

CHAPITRE XVII

De la Prédication, de la Doctrine et des Œuvres admirables de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après avoir été baptisé et après avoir jeûné pendant quarante jours, le Sauveur commença à converser avec les hommes, à prêcher et à se faire connaître par ses miracles. Ici nous avons quatre

choses à considérer : la profondeur de sa doctrine, les exemples de ses vertus, les fatigues de ses courses et de ses voyages, et enfin le bien qu'il ne cessa de faire.

Pour ce qui est de la doctrine de Jésus-Christ, il est certain qu'on ne saurait imaginer rien de plus excellent ni de plus profond. En effet, il y a dans ce vaste univers deux sortes de créatures bien distinctes : les unes spirituelles, comme par exemple les anges, et les autres matérielles, comme par exemple les cieux et tout ce qu'ils recouvrent. L'homme tient le milieu entre elles et participe à la nature des unes et des autres, c'est-à-dire qu'il a un corps comme les objets matériels, et un esprit comme les anges, et que par son esprit il peut, avec la grâce de Dieu, imiter la pureté et la perfection de l'ange, ou bien par son corps, ses sens et ses appétits, s'abaisser jusqu'au niveau de la brute. Semblable à celui qui s'est rendu habile dans la médecine et dans la chirurgie, et qui peut, à son gré, exercer l'une ou l'autre de ces deux professions, l'homme, ayant tout à la fois un corps et un esprit, peut, en cédant aux instigations de la chair, devenir tout charnel et tout animal, ou bien, en donnant la préférence aux œuvres et aux exercices de l'esprit, devenir tout spirituel, comme furent les saints.

C'est pour cela que les anciens philosophes, et en particulier ceux de l'écloe de Platon, étaient

d'avis que, pour devenir parfait, il fallait qu'un homme mourût, autant que possible, à la partie animale qui est en lui, renonçant aux plaisirs et aux appétits sensuels, à tous les biens terrestres et matériels, les méprisant profondément, et n'en prenant que ce qui lui est absolument nécessaire pour conserver sa vie. D'autre part, il devait s'appliquer de toutes ses forces à vivre de la partie spirituelle et divine qui le distingue des animaux, et où résident l'intelligence et la volonté; faire de ces deux nobles facultés le même usage que les anges, et les employer à connaître, à aimer, à posséder le souverain Bien, en s'unissant à lui et en se transformant en lui; ce qui est la plus haute dignité à laquelle une simple créature puisse prétendre. « La perfection, dit un Philosophe platonicien, et c'est saint Augustin qui le rapporte, la perfection et la félicité de l'homme consistent dans son éloignement complet et absolu de tout ce qui est matériel, terrestre ou sensuel, et dans son union avec le Père souverain (c'est le nom que l'on donnait à Dieu dans cette école), union qui se fait par l'amour, la connaissance et la contemplation actuelle. » — « A ces conditions, continue Platon lui-même dans son Dialogue intitulé *Phédon*, non-seulement l'homme devient spirituellement une même chose, je ne dis pas avec les intelligences souveraines (que nous appelons les anges), mais avec l'Intelligence incréée (qui pour nous est

Notre-Seigneur Jésus-Christ), sinon par nature et par essence, du moins par la participation à sa sainteté, à sa félicité et à sa pureté, tout comme le fer jeté dans le feu acquiert les propriétés du feu. »

Mais, direz-vous, comment est-il possible que l'homme ici-bas soit assez pur pour devenir semblable à Dieu et aux anges, et pour faire ce que font les anges? Les anges n'ont pas de corps pour lequel il leur faille travailler et aux besoins duquel il leur faille pourvoir. Ce sont de purs esprits qui peuvent s'élever sans effort, et s'occuper par conséquent des choses spirituelles; mais il n'en est pas de même des hommes, obligés bon gré mal gré de penser à la partie matérielle d'eux-mêmes. A cela je réponds que les saints ont toujours eu grand soin de n'accorder que le moins possible à leur corps, et de ne lui donner que le strict nécessaire; car avant toutes choses ils tenaient à être des hommes spirituels et à mériter le nom d'anges terrestres ou d'hommes célestes.

C'est là, comme je l'ai dit, la plus haute perfection à laquelle une créature puisse s'élever ici-bas; c'est là la doctrine que le Fils de Dieu est venu nous enseigner; c'est là le but qu'ont poursuivi les saints, et en particulier ceux qui, détachés du monde et vivant dans les déserts, où ils n'avaient d'autre nourriture que des racines

ou quelques aliments aussi grossiers, se sont appliqués à repaître leur esprit de la contemplation et de l'amour des choses célestes, à la manière des anges; c'est là la perfection de la vie évangélique, que nous trouvons non-seulement dans les apôtres, mais dans une foule d'hommes apostoliques et évangéliques, tels que saint François, dont tout le monde connaît le détachement, le dénûment, la pauvreté, et qui passait non-seulement les jours, mais la plus grande partie des nuits, dans la contemplation des choses divines. Veut-on savoir maintenant en quoi consiste la fin et l'abrégé de toute la philosophie de l'Évangile? que l'on se persuade bien que c'est dans la perfection, que nous venons d'esquisser en peu de mots, et au delà de laquelle l'imagination ne saurait rien concevoir. En effet, comme dans le monde il n'y a rien qui soit meilleur que Dieu, il n'y a pas non plus de meilleure doctrine que celle qui, en nous inspirant le mépris des créatures, nous enseigne à nous unir à lui et à devenir un même esprit avec lui, ainsi que nous l'avons expliqué tantôt.

Disons néanmoins qu'un tel changement ne peut s'opérer en nous qu'avec le concours de toutes les vertus : car nous avons besoin des unes pour nous éloigner du monde, et des autres pour nous rapprocher de Dieu; des unes pour réprimer le penchant qui nous porte vers les choses de la

terre, et des autres pour nous exciter à l'amour des choses du Ciel ; des unes pour renverser les obstacles qui nous empêchent de monter, et des autres pour nous servir d'échelons. Or l'Évangile ne se tait sur aucune ; mais comme il y a entre elles divers degrés, et que les unes nous sont plus avantageuses et les autres moins, il commence par parler de la foi, de l'espérance et de la charité, et il recommande ensuite successivement l'humilité, la chasteté, la douceur, la patience, l'obéissance, la miséricorde, l'amour, l'oraison, la pureté d'intention, la pureté de cœur, la pauvreté d'esprit, le mépris du monde, la mortification des sens, l'amour de la croix, l'abnégation de soi-même et de sa propre volonté, et autres vertus semblables, sans lesquelles on ne peut être un homme évangélique, disciple et imitateur de Jésus-Christ.

Que si vous voulez acquérir ces vertus, jetez les yeux sur la vie du Sauveur; il savait que les exemples font plus d'impression que les meilleurs préceptes, et c'est par ses œuvres, bien plus que par ses paroles, que vous apprendrez à les connaître. En examinant sa conduite, vous les y rencontrerez toutes; mais, parmi celles qui brillent d'un plus vif éclat, vous remarquerez sa profonde humilité, son immense charité, son incomparable douceur, le charme de sa conversation, la bonté que respirent ses discours,

sa patience et sa modération en toutes choses.

Il y a aussi de nombreuses considérations à faire sur les courses et les voyages continuels du Sauveur, lorsque, pour sauver les âmes, il s'en allait de province en province, de ville en ville, de bourgade en bourgade, tantôt dans la Judée, tantôt dans la Galilée, et tantôt dans la Samarie. Admirez avec quelle charité ce bon Pasteur courait à travers les monts et les vallées après la brebis perdue, afin de la ramener au bercail sur ses épaules, et tout ce qu'il lui fallait endurer pour cela de pauvreté, de froid, de chaud, de fatigues, de persécutions, de contradictions et de calomnies de la part des Pharisiens; admirez avec quelle persévérance il s'occupait de notre salut, passant les jours à prêcher et consacrant ses nuits à prier, ainsi qu'il convenait à notre Père, à notre Pasteur, à notre Sauveur et à notre Rédempteur; avec quelle bonté il traitait les pécheurs, entrant dans leur maison et s'asseyant à leur table, afin de les gagner par ses discours, de les attirer par ses bienfaits, de les édifier par ses exemples et de les instruire par sa doctrine! Qu'il suffise de rappeler ici Matthieu le Publicain, Zachée le chef des Publicains, Madeleine à laquelle il permit de baiser ses pieds, et la Femme adultère qu'il renvoya avec des paroles de pardon.

Enfin il est impossible de ne pas fixer son attention sur le bien que faisait le Sauveur à

l'occasion de ses nombreux voyages ; il rendait la santé aux malades, la vue aux aveugles; il guérissait les paralytiques, chassait les démons, ressuscitait les morts, et, ce qui est bien plus admirable encore, arrachait les pécheurs au pouvoir de Satan. C'est de cette manière qu'il conversait avec les hommes et qu'il parcourait le pays en répandant partout des bienfaits. Certes, on concevrait difficilement une autre idée de Celui qui s'était fait homme pour sauver les hommes, et qui était descendu du ciel pour visiter la terre; et tout dans sa doctrine, dans sa vie, dans ses exemples, dans ses œuvres, dans ses bienfaits, nous prouve sa puissance et sa bonté infinies : un Dieu ne pouvait s'incarner, et paraître au milieu des hommes, qu'à la condition de vivre et de mourir comme il l'a fait.

CHAPITRE XVIII

Considérations servant de préambule à l'histoire de la Samaritaine, de la Chananéenne, de Madeleine et de la Femme adultère.

Quoique toutes les actions et tous les bienfaits du Sauveur nous offrent de nombreux sujets de méditation, nous croyons néanmoins devoir nous attacher de préférence à la bonté et à la miséri-

corde dont il fit preuve à l'endroit de quatre femmes pécheresses, la Samaritaine, la Chananéenne, la Madeleine, et la Femme adultère.

Dieu, ainsi que cela ressort de la doctrine du Sage (Prov., XVI, 4), a fait toutes ses œuvres, les œuvres de la nature, comme celles de la grâce, pour sa gloire, c'est-à-dire pour la manifestation de ses vertus et de ses perfections. Ces vertus et ces perfections, innombrables et infinies comme lui-même, peuvent en dernière analyse se diviser en deux classes : les unes qui regardent sa miséricorde, et les autres sa justice ; les unes qui nous portent à l'aimer, et les autres à le craindre. Et, bien que l'on en découvre des traces dans toutes ses œuvres, parce qu'en lui la miséricorde et la justice sont inséparables, il est pourtant des œuvres qui semblent émaner plus particulièrement de sa justice, et d'autres de sa miséricorde. Ainsi, par exemple, dans les divers châtiments infligés à l'Ange superbe, à l'homme désobéissant, au monde entier, lors du déluge, ou bien encore à ceux qui sont condamnés au feu de l'enfer, que l'Apôtre appelle « des vases de co-« lère » (Rom., IX, 22), c'est la justice qui éclate ; mais lorsqu'il s'agit des élus, de ceux que l'Apôtre appelle « des vases de miséricorde » (Ibid., 23), lorsqu'il s'agit de leur fournir les moyens d'arriver à leur fin, c'est évidemment la bonté et la miséricorde qui prennent le dessus.

Le Seigneur, voulant donner aux hommes une idée exacte de ces deux perfections, a choisi deux époques : l'une pour faire éclater sa justice, et ce sera au dernier jour lorsqu'il viendra juger le monde ; l'autre pour faire éclater sa bonté et sa miséricorde, et ç'a été lorsque, s'étant revêtu de notre chair, il est venu accomplir l'œuvre de notre rédemption. On comprend maintenant pourquoi le prophète David s'écriait : « Seigneur, « montrez-nous votre miséricorde, et donnez-« nous votre salut. » (Ps, LXXXIV, 8.)

Le Fils de Dieu est donc venu dans le monde afin de faire connaître aux hommes sa miséricorde et celle de son Père, qui ne diffère en rien de la sienne, puisqu'il dit lui-même dans l'Évangile : « Philippe, qui me voit, voit aussi mon « Père » (Jean, XIV, 9) ; et un peu auparavant : « Si vous m'eussiez connu, vous auriez connu « mon Père ; mais bientôt vous le connaîtrez, « et vous l'avez déjà vu » (Ibid., 7) ; comme s'il eût voulu dire, vous le connaîtrez plus parfaitement, quand l'Esprit-Saint, en vous éclairant de ses lumières, vous l'aura mieux fait connaître. Déjà vous l'avez vu, puisque vous m'avez vu, moi, et que vous savez avec quelle douceur, quelle bonté, et quelle miséricorde j'ai traité les hommes. Mon Père est en tout semblable à moi, et, s'il venait dans le monde, il traiterait les hommes, il converserait avec les hommes, de la même ma-

nière que je les ai traités et que j'ai conversé avec eux; il ne leur tiendrait pas un langage différent, parce que tout ce que je dis et tout ce que je fais, c'est lui qui le dit et qui le fait en moi.

Il suit de là que si nous voulons connaître la bonté et la miséricorde du Père éternel, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur son Fils unique, lequel n'est pas seulement l'image parfaite de sa substance et de sa beauté, mais aussi l'image de sa bonté et de sa miséricorde, bonté et miséricorde qu'il est venu manifester aux hommes, comme il les manifeste aux anges, afin que partout dans le ciel et sur la terre, pour les anges comme pour les hommes, il fût ce qu'il convient que soit un fils, le portrait de son Père et l'image de la gloire de Dieu. Arrêtons donc nos regards sur cet aimable Seigneur; admirons son incarnation, sa naissance, sa vie, sa mort, toutes ses actions, en un mot, parce qu'elles sont autant de preuves de sa bonté et de sa miséricorde, et que c'est pour cette fin qu'il a fait sa première apparition dans le monde. Comprenons aussi par là combien nous avons de motifs de l'aimer de tout notre cœur, et d'espérer en lui au milieu des tribulations. L'objet de sa volonté étant la bonté, une si grande bonté demande tout notre amour; une si grande piété, une si grande miséricorde, toute notre confiance; car ce serait en vain que nous exalterions la miséricorde de Dieu, si, au

moment où nous sommes éprouvés par l'affliction, nous cessions d'espérer en elle; et celui-là cesserait véritablement d'espérer en elle, qui dans un cas de pressant besoin se laisserait aller au découragement, ou n'attendrait plus son secours de la prière.

Mais s'il vous faut quelque chose de plus particulier et de plus frappant, laissant de côté toutes les actions de la vie du Sauveur, considérez la conduite qu'il tint envers les quatre Femmes pécheresses que nous avons nommées tantôt, et à mesure que vous apprendrez à mieux connaître sa bonté et sa miséricorde ineffables, vous vous sentirez plus de désir de l'aimer et de vous confier en lui.

CHAPITRE XIX

De la Samaritaine.

Dans l'histoire de la Samaritaine, ce que nous devons considérer en premier lieu, et ce que nous ne saurons jamais assez admirer, c'est la soif ardente que le Sauveur avait de notre salut. On rapporte de sainte Catherine de Sienne que, lorsqu'elle voyait passer un prédicateur, elle sortait de sa maison pour baiser avec dévotion les traces de ses pieds ; or, comme on lui demandait un jour la

raison de cette conduite, elle répondit que, Notre-Seigneur lui ayant fait connaître la beauté des âmes qui sont en état de grâce, elle enviait le bonheur des hommes qui travaillent à les ramener à Dieu, et que dès lors elle ne pouvait s'empêcher de coller ses lèvres à l'endroit où ils mettaient le pied, de baiser la terre qu'ils foulaient sous leurs pas. Mais si tel était le zèle de cette Sainte, qui, après tout, n'avait que les lumières et les grâces compatibles avec la faiblesse d'une créature, que faut-il penser de Celui qui est la source même de la grâce, de Celui qui avait un si grand amour pour nos âmes, qui devait être le Père du siècle à venir, et dont les entrailles étaient consumées du zèle de la gloire de Dieu? L'amour l'avait fait descendre du ciel sur la terre, et c'est à cause de ce même amour qu'on le vit se fatiguer, veiller, suer, travailler, courir partout où il y avait des âmes à sauver.

Ce fut dans une de ces courses que le Sauveur arriva, vers la sixième heure du jour, dans une ville de Samarie, fatigué, brûlé par le soleil, couvert de sueur, succombant de lassitude. Ainsi donc, Celui qui donne le repos est fatigué ; Celui qui rafraîchit les âmes est baigné de sueur; Celui qui nourrit les anges endure la faim ; Celui qui est la fontaine de vie a soif; Celui qui est la source des eaux vives s'assied près d'un puits, comme le plus pauvre et le plus faible des hommes; et ne croyez

pas qu'il s'asseye pour boire, car l'Évangile ne nous dit pas qu'il ait bu. Il est là pour prendre une âme, comme un oiseleur qui tend ses filets près le courant d'une onde pure. Il est fatigué du chemin qu'il a parcouru, mais il n'est pas fatigué de faire du bien ; aussi, dès qu'il voit une femme pécheresse s'approcher du puits, il lui demande à boire, comme un homme qui est à bout de forces, et il lui offre en retour la grâce, tant il est désireux, tant il a soif de son salut ! « Femme, » lui dit-il, « donnez-moi à boire. » (Jean, IV, 7.)

Considérez l'humilité, la bonté, l'affabilité du Sauveur, qui entre tout de suite en conversation avec cette âme, l'instruisant, l'éclairant, répondant à ses interrogations, l'attirant par sa grâce, l'engageant à la lui demander, et obtenant qu'elle la lui demande, bien qu'elle ne comprenne pas au juste ce qu'elle demande. Si cet entretien avait lieu avec une personne discrète et d'une réputation bien établie, il n'y aurait certes pas lieu de s'étonner. Mais la femme dont il s'agit est une femme de basse condition, une Samaritaine, une idolâtre qui a eu cinq maris , et qui actuellement vit dans le crime, ce qui est le comble du déshonneur, et, malgré cela, le Sauveur lui parle avec tant de bonté, que dis-je ? il se découvre à elle avec tant de clarté, que, nulle part ailleurs dans l'Évangile, il n'avoue aussi ouvertement qu'il est le Messie. Il ne s'en tient point là ; à cette faveur il en ajoute

une autre, et d'une Samaritaine il fait un évangéliste, un apôtre de Samarie, et cela au moment où, sans penser à rien, sans avoir aucun dessein particulier, sans soupçonner le moins du monde ce qui allait lui arriver, cette femme venait purement et simplement puiser de l'eau. O merveilleux jugements de Dieu ! ô secrets de sa bonté et de sa sagesse ! qui n'admirera, dans cette œuvre, la clémence et la miséricorde du Sauveur ! qui ne s'apercevra que c'est une œuvre de grâce, de clémence et de miséricorde ! En vérité, lorsque la créature n'a aucun mérite qui lui soit propre, lorsqu'elle est chargée de péchés et qu'elle oppose à Dieu de la résistance, il faut bien que Dieu soit clément et miséricordieux, pour la traiter de la sorte !

Mais le Sauveur, ne voulant laisser aucun doute sur sa bonté, va plus loin encore, il est ravi de ce qu'il vient de faire, et lorsque ses disciples s'approchent de lui pour l'inviter à manger : « Moi, » leur dit-il, « j'ai à manger une nourriture que « vous ne connaissez point. » (Jean., IV, 32.) « Ma « nourriture, » ajoute-t-il, « est de faire la vo- « lonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir « son œuvre (Ibid., 34), c'est-à-dire l'œuvre de la « rédemption des hommes. » La rédemption des hommes ! voilà donc la nourriture du Sauveur : quelle plus grande bonté ! quelle plus grande miséricorde !

CHAPITRE XX

De la Chananéenne.

La miséricorde du Sauveur se manifeste encore dans la conduite qu'il tint à l'égard de la Chananéenne ; car si, à en juger par les apparences, il traita celle-ci autrement que la Samaritaine, il n'en est pas moins vrai que le résultat fut le même, et qu'il les attira à lui toutes les deux, quoique par des voies différentes.

Lorsque la Chananéenne obtint la grâce du salut, remarquez qu'elle sortait de son pays au même moment que le Sauveur s'éloignait de la Judée. Cela signifie que pour que le salut s'opère, il faut que l'homme y travaille de concert avec Dieu. Si l'homme travaille seul, et sans que Dieu lui vienne en aide, ou bien si Dieu lui vient en aide, et qu'il demeure les bras croisés, assurément rien ne se fera ; car, comme dit le Prophète, « si « Dieu ne bâtit lui-même une maison, les ou- « vriers auront travaillé en vain. » (Ps. CXXVI, 1.) Mais cette grâce, ce secours céleste ne se mesure point d'une façon uniforme ; Dieu, dans sa sagesse et sa miséricorde, le distribue seul comme il l'entend. Aux uns, il met tant d'empressement à l'ac-

corder, qu'il le leur impose en quelque sorte, sans qu'ils aient besoin de le chercher. Aux autres, par contre, il ne l'accorde qu'après qu'ils l'ont cherché avec beaucoup d'efforts et de persévérance. Il y en a que Dieu cherche, et d'autres qui cherchent Dieu ; il y en a qui ressemblent à cet homme, dont il est parlé dans l'Évangile, « qui trouve un « trésor caché dans son champ » (Matth., XIII), et d'autres, « à celui qui cherche de belles perles, et « qui en trouve une de grand prix. » (Ibid.) Nous en avons la preuve dans la Samaritaine et la Chananéenne : la première reçoit, sans qu'il lui en coûte aucun effort, une faveur à laquelle elle ne songeait même pas, et la seconde n'obtient qu'à force de supplications et de prières ce qu'elle désirait de toute son âme ; et, bien que, dans ce dernier cas, la justice de Dieu semble prévaloir sur sa miséricorde, ce n'en est pas moins un effet de sa miséricorde, qu'une femme idolâtre puisse ainsi le chercher avec foi, humilité et persévérance. Voulez-vous trouver Dieu ? jetez les yeux sur cette pécheresse, cherchez-le comme elle l'a cherché, et vous le trouverez comme elle l'a trouvé.

Comment l'a-t-elle cherché ? Avec une grande foi, une grande humilité, une grande patience et une persévérance qui ne s'est pas démentie un seul instant. Elle criait après lui, elle le suivait, elle l'importunait, elle ne se décourageait point, elle supportait les affronts, elle était pleine de

confiance, elle s'humiliait, elle se jetait aux pieds de Jésus-Christ, et c'est ainsi qu'elle obtenait enfin ce qu'elle désirait. Cherchez Dieu de cette manière, et soyez persuadé qu'eussiez-vous été idolâtre et Chananéen, vous le trouverez certainement. « Vous me chercherez, » dit le Seigneur, « et vous me trouverez, lorsque vous me « chercherez de tout votre cœur. » (Jérém., XXIX, 13.) Or, chercher le Seigneur de tout son cœur, c'est le chercher avec foi, avec humilité, avec patience, avec persévérance, et en ne se lassant point de prier, comme le chercha la Chananéenne.

CHAPITRE XXI

De la Madeleine.

La bonté et la miséricorde du Sauveur ne se manifestent pas avec moins d'éclat dans la conversion de Madeleine : en effet, comment une pécheresse semblable eût-elle éprouvé une si grande ferveur, une sivive contrition, s'il ne l'eût éveillée, éclairée et prévenue de sa grâce? « De quoi faut-il plus nous étonner, mes frères? s'écrie saint Grégoire; est-ce de ce que Marie va à Jésus, ou bien de ce que Jésus reçoit Marie? De ce qu'il la reçoit, dis-je, ou de ce qu'il l'attire? La vérité est qu'il l'attire et qu'il la

reçoit en même temps : il l'attire intérieurement par sa miséricorde, et il la reçoit extérieurement avec une douceur qui n'appartient qu'à lui seul. »

« Le Sauveur, » dit l'Évangéliste, « étant à « table dans la maison d'un Pharisien, Made- « leine vint, et se tenant par derrière à ses pieds, « elle commença à les arroser de ses larmes ; et, « les essuyant avec ses cheveux, elle les baisait « et les oignait de parfums. » (Luc., VII, 36-38.) Quelle admirable invention ! Quelle satisfaction et quelle pénitence eût-on pu imaginer, qui convînt mieux à la vie criminelle qu'avait menée cette Femme ? Qui ne serait ému jusqu'aux larmes, qui ne se sentirait pénétré de repentir, en voyant un tel repentir ? « Quand je pense à la douleur de Marie, dit saint Grégoire, je suis bien plus tenté de pleurer que de parler. » Quel est, en effet, le cœur assez dur pour n'être point touché des larmes de cette Pécheresse ? Dès l'instant qu'elle a compris le désordre de sa vie passée, elle ne garde plus de mesure ; elle entre dans la salle du festin, elle y entre sans être appelée ; et, lorsque tout le monde est dans la joie, elle verse des larmes. Jugez par là de quel amour son cœur est embrasé ! Elle aperçoit son âme toute couverte de souillures, et, sans s'inquiéter de ceux qui sont là présents, elle court se laver à la fontaine de miséricorde ; car la confusion qu'elle éprouve ne lui permet pas de remarquer ce qui se passe autour d'elle : elle se prosterne

ıux pieds du Sauveur, elle les arrose de ses larmes, elle les essuie avec ses cheveux, elle les oint de parfums. Jusqu'ici elle avait fait usage de ces parfums pour satisfaire sa chair; mais, à partir de cet instant, elle emploie avec un zèle louable, à la gloire de Dieu, ce qui lui servait naguères pour multiplier ses infamies. Ses yeux, qu'elle avait laissés s'égarer sur toute espèce d'objets terrestres, elle les punit en répandant une grande abondance de larmes; sa bouche, qui tant de fois avait tenu le langage de l'orgueil, elle la sanctifie en baisant humblement les pieds du Rédempteur, et elle essuie ces mêmes pieds avec ses cheveux qui faisaient jadis le plus bel ornement de son visage. Elle sacrifie, elle offre en holocauste tous ses plaisirs; elle fait tourner au profit de la vertu tout ce qui avait contribué à fomenter ses vices, et, dans ses mains, les instruments du péché se changent en instruments de pénitence.

Admirez ce repentir et cette douleur, en même temps que la grâce et la miséricorde de Dieu, qui le premier les a excités. Quelle tête, en effet, quel cœur, quels yeux eussent été capables de fournir assez de larmes pour laver les pieds de Jésus-Christ? Qui eût jamais imaginé d'essuyer les pieds de Jésus-Christ avec ses cheveux, si le Seigneur lui-même ne l'eût éclairé de ses lumières et embrasé de son amour? Certes, c'est bien là, à ne point s'y tromper, l'œuvre de sa bonté et de sa mi-

séricorde infinies. Tout cela n'empêcha pas le Pharisien orgueilleux de condamner Madeleine ; mais tandis qu'elle ne songeait pas à se défendre, le Sauveur lui accorda le pardon de ses péchés ; ce qui nous prouve combien les jugements de Dieu diffèrent de ceux des hommes, et combien c'est une excellente méthode, lorsqu'on nous accuse, de ne point répondre, en laissant à Dieu le soin de veiller à notre défense.

CHAPITRE XXII

De la Femme adultère.

Dans l'histoire de la Femme adultère, nous admirerons comment les ennemis du Sauveur se prévalent de sa clémence et de sa miséricorde pour le perdre ; ils connaissent si bien sa vie, sa doctrine, ses actions et ses paroles, qu'ils le croient incapable de prononcer une sentence de condamnation, et c'est sur ce point qu'ils se proposent de l'attaquer, comme autrefois les ennemis de Daniel, ne trouvant rien de répréhensible dans sa conduite, lui firent un crime de ses prières continuelles. Le Sauveur, qui est la bonté même, ne cesse de recommander cette vertu dans l'Évangile.

Quoi de plus touchant que ces paroles : « Ce que « vous avez fait aux plus petits d'entre mes frères, « c'est à moi que vous l'avez fait! » (Matth., xxv, 40.) Il avait dit autrefois par la bouche d'Isaïe (xxviii, 12) : « C'est ici mon repos, soulagez vos « frères fatigués ; c'est ici le lieu de mes délices. » Un jour que les Samaritains lui refusèrent l'entrée de leur ville, les disciples, indignés, lui dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous disions que le « feu descende du ciel et les consume ? » Mais il leur répondit avec sa douceur accoutumée : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ; le « Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, « mais les sauver. » (Luc., ix, 54-56.) Le prophète Isaïe avait vu tout cela en esprit, longtemps auparavant ; car, comme signes distinctifs du Messie, il dit « qu'il ne criera pas, qu'il ne fera acception « de personne : sa voix ne sera pas entendue au « dehors. Il ne foulera pas aux pieds le roseau « brisé, il n'éteindra pas la mèche qui fume en- « core. » (xlii, 2, 3.) Ce qui s'est vérifié à la lettre, lorsque, s'adressant à la femme adultère : « Fem- « me, » lui dit-il, « où sont ceux qui vous accu- « saient ? Personne ne vous a condamnée ? Elle « répondit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : « Ni moi, je ne vous condamnerai pas : allez, et « ne péchez plus. » (Jean., viii, 10, 11.) Car n'est-ce pas là exactement ce que voulait marquer le Prophète ? N'est-ce pas par allusion à l'immense

miséricorde dont le Sauveur devait faire preuve lors de sa première venue, qu'il emploie ces expressions : « Il ne foulera pas aux pieds, le roseau brisé, « il n'éteindra pas la mèche qui fume encore ? » Tels doivent être vos sentiments, vos œuvres, vos paroles, si vous voulez ressembler à Notre-Seigneur. En effet, non content de nous exhorter à être miséricordieux, l'Apôtre exige que « nous nous re- « vêtions d'entrailles de miséricorde. » (Coloss., III, 12.) Or, je vous le demande, quelle ne serait pas la beauté du monde, si tous les hommes étaient revêtus de cette manière !

Le but que nous nous sommes proposé en insistant plus particulièrement sur certaines actions du Sauveur, a été de laisser apercevoir quelque chose du vaste océan de la bonté et de la miséricorde divines. Cela nous a paru d'autant plus nécessaire, qu'ici-bas, ainsi que plusieurs fois nous avons eu l'occasion de le dire, Dieu ne peut être connu que par ses œuvres, et comme on connaît les causes par leurs effets ; mais de ce que Dieu est bon et miséricordieux, il ne faut pas qu'à l'exemple des méchants, nous nous croyions en droit de persévérer dans le mal, en abusant de sa miséricorde, et en faisant de sa bonté l'instrument de notre malice. Émettre une telle opinion serait un blasphème ; il faut, au contraire, et c'est justice, que nous l'aimions, comme nous l'avons déjà dit, à cause de sa bonté, et que nous espérions en lui à cause de sa

miséricorde. Malheureusement, un très-grand nombre de personnes, et de personnes qui ne manquent pas de vertu, sont dans l'erreur sur ce point; car, à la moindre épreuve, on les voit perdre courage et défaillir comme si elles n'avaient jamais rien lu ou entendu lire, au sujet de cette bonté et de cette miséricorde; comme si les Psaumes et toute la sainte Écriture ne cessaient pas de nous exhorter à nous confier en Dieu dans la tribulation, et à le prier avec la certitude que tôt ou tard nous serons exaucés.

Ayons donc toujours présente à notre esprit la miséricorde de Dieu, mais de façon à ne pas oublier sa justice, et habituons-nous à contempler sa justice, sans toutefois perdre de vue sa miséricorde; que notre confiance soit toujours accompagnée de crainte, et que notre crainte ne soit jamais dépourvue de confiance. « Ce sont là, dit saint Bernard, les deux pieds de Dieu; il faut que nous les baisions, que nous les adorions en même temps, et non pas l'un indépendamment de l'autre, parce que la confiance sans la crainte dégénère en présomption, et la crainte sans confiance en désespoir. » Le Prophète le savait bien, et voilà pourquoi il s'écriait : « Je chanterai, Seigneur, devant vous, la miséricorde et la justice. » (Ps. c, 1.) Non pas la miséricorde toute seule, non pas la justice toute seule, mais « la miséricorde et la justice, » montrant par là qu'il faut

se tenir également éloigné d'une confiance téméraire et d'une crainte qui ne laisserait aucun espoir dans l'âme.

CHAPITRE XXIII

De la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'un des traits les plus remarquables et les plus touchants de la vie du Sauveur, c'est celui où, prenant trois de ses disciples pour lesquels il avait une affection particulière, il les conduisit sur une montagne, et « pendant qu'il priait, » comme dit saint Luc (IX, 29), il fut transfiguré devant eux, de telle sorte que « sa face resplendit comme le soleil, et « ses vêtements devinrent blancs comme la neige. » (Matth., XVII, 2.) Considérez d'abord le merveilleux artifice auquel le Seigneur a recours, afin de nous attirer à lui. Il n'ignorait pas que les hommes, d'accord avec ce sage qui disait : « Il vaut mieux voir ce que tu désires, que de désirer ce que tu ne connais pas, » sont plus sensibles à la jouissance des biens présents qu'aux promesses des biens à venir, et c'est pourquoi, après leur avoir répété maintes fois que leur récompense serait grande dans le royaume des cieux, qu'ils y seraient assis sur douze siéges, etc. etc., il tient à leur donner maintenant une sorte d'avant-goût

de la félicité qu'il leur destine, persuadé que la perspective de la couronne soutiendra leur courage et les fera revenir avec plus d'ardeur au combat.

Remarquez toutefois qu'il ne leur découvre point la meilleure partie de ce qui est renfermé dans ses promesses, je veux dire la gloire essentielle des bienheureux, parce que celle-là surpasse tout sentiment : il ne leur en laisse entrevoir que la partie accidentelle, laquelle consiste dans la clarté et la beauté des corps glorifiés, en quoi il agit avec beaucoup de sagesse. En effet, comme c'est la chair qui nous empêche de prendre notre essor vers le ciel, comme c'est elle qui nous empêche d'imiter Jésus-Christ et de porter sa croix, c'est aussi la chair qu'il fallait réveiller et aviver, en lui montrant la gloire qui devait lui échoir un jour au sortir de la lutte. Lors donc que vous serez tenté de perdre courage, en entendant dire qu'il faut que vous crucifiiez et que vous mortifiiez votre chair, ranimez-vous et reprenez votre ardeur, en pensant à ces paroles de l'Apôtre : « Nous « attendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-« Christ, qui réformera le corps de notre humilité « en le conformant à son corps glorieux. » (Philip., III, 20, 21.)

Considérez comment le Sauveur fut transfiguré sur une montagne solitaire et écartée, tandis qu'il eût pu choisir une vallée ou bien un lieu fréquenté

du public. Il a voulu nous apprendre par là que ce n'est point au milieu du tourbillon des affaires du monde, ni dans la triste vallée des appétits brutaux, mais dans le secret de la solitude, et sur la montagne de la mortification, là où les passions sont domptées, que nous pourrons participer au bienfait de sa Transfiguration. C'est là, en effet, c'est sur cette montagne solitaire, qu'il nous est donné de voir Jésus-Christ transfiguré, de contempler la beauté de Dieu, de recevoir les arrhes de l'Esprit-Saint, de tremper notre langue dans le fleuve qui réjouit la sainte Cité, de goûter les prémices du vin qui enivre les habitants de la Jérusalem céleste. Oh! si nous avions le bonheur d'arriver un jour au sommet de cette montagne, comme nous nous écrierions avec saint Pierre : « Seigneur, il nous est bon d'être ici ! » (Matth., XVII, 4.) Échangeons tout le reste contre cette montagne, échangeons tous les biens et tous les plaisirs du monde contre les biens du désert. L'Évangéliste remarque que saint Pierre ne savait ce qu'il disait, pour nous faire comprendre quelles doivent être la douceur et la force d'un vin qui produit des effets semblables. La joie qu'éprouve l'Apôtre l'a tellement ravi hors de lui-même, qu'il ne se rend pas compte de ses paroles. Ce qu'il sent au fond du cœur lui fait oublier la terre, et, désireux de toujours s'abreuver de cette précieuse liqueur, il s'écrie : « Seigneur, il nous est bon d'être

« ici. Si vous voulez, faisons trois tentes, une « pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. » (Matth., XVII, 4.) Mais si, pour avoir bu une seule goutte de ce vin céleste, saint Pierre, exilé de sa patrie et n'ayant point encore rompu les liens de sa prison de chair, parlait de la sorte, qu'eût-il dit, s'il lui eût été permis de s'abreuver au torrent de délices qui réjouit la Cité des élus? Si une simple miette tombée de la table de Dieu le rassasiait au point qu'il ne désirait plus autre chose, qu'eût-il fait, s'il lui eût été permis de s'asseoir au banquet de ceux qui voient Dieu, qui jouissent de Dieu, et qui n'ont pas d'autre nourriture que Dieu? Avouez que, sur cette terre d'exil, la vie des justes n'est pas toujours semée de croix, et que plus d'une fois le Seigneur, comme un bon père, a soin de les visiter, de les consoler et de les soutenir, en leur faisant goûter par avance les délices de la vie future.

Remarquez aussi que le Sauveur fut transfiguré pendant qu'il était en prière, afin de nous apprendre que c'est le plus ordinairement dans l'exercice de l'oraison que les âmes pieuses sont spirituellement transfigurées. C'est là, en effet, qu'elles reçoivent un esprit nouveau, une lumière nouvelle, un courage et une pureté de vie qui leur étaient inconnus, un cœur enfin si actif et si généreux, qu'il ne ressemble en rien à celui qui les avait fait agir jusque-là, tant Dieu l'a changé et transfiguré.

Remarquez, en dernier lieu, qu'au moment même où sa gloire jette un si vif éclat, le Sauveur s'entretient des souffrances qui l'attendent à Jérusalem. Les serviteurs de Dieu peuvent comprendre par là quelle est la fin que le Seigneur se propose, quand il leur accorde ses faveurs, et de quelle manière ils doivent y répondre. Il est évident qu'en pareille occasion toutes leurs pensées, tous leurs désirs doivent être de souffrir et de mourir pour Celui qui s'est révélé à eux avec tant de bonté, et qui mérite ces marques d'amour, et bien plus encore. En d'autres termes, plus ils seront favorisés des grâces de Dieu, plus il leur faudra méditer sur les douleurs que ce même Dieu a bien voulu souffrir pour eux.

CHAPITRE XXIV

Considérations servant de préambule à l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De quelle manière nous devons la méditer.

Après avoir passé en revue les principaux mystères de la vie de notre Sauveur, il est temps que nous disions quelques mots de sa Passion douloureuse. Ce sujet est si consolant, si avantageux aux âmes, qu'on ne saurait trop y insister;

mais comme nous sommes obligé de nous restreindre, nous nous réserverons pour une autre occasion, et nous nous contenterons de donner ici quelques règles, afin qu'on puisse le méditer comme il faut. Cela est d'autant plus nécessaire, que beaucoup de personnes s'attachent uniquement à compatir aux souffrances que Jésus-Christ a endurées pour nous; ce qui est en soi une chose sainte et excellente, mais non pas le seul fruit que l'on doive recueillir de cet arbre de vie. Il y a, en effet, cinq autres points auxquels il faut faire attention lorsqu'on s'occupe de la Passion du Sauveur; il faut d'abord que nous nous excitions à la douleur et au repentir de nos fautes. Tout ce que Jésus-Christ a souffert, il l'a souffert à cause du péché, et s'il n'y avait pas eu de péchés dans le monde, jamais il n'eût été forcé d'employer un remède aussi coûteux. Ce sont les péchés, les vôtres comme les miens, comme ceux de tous les hommes, qui ont été ses bourreaux; ce sont les péchés qui l'ont lié, qui l'ont flagellé, couronné d'épines et attaché à la croix. Ce sont les péchés qui ont été la cause de ses atroces souffrances : non pas qu'ils aient pu lui faire violence et le forcer à les endurer malgré lui, mais parce qu'ils ont fourni à la Justice divine l'occasion d'exiger une satisfaction dont jusque-là on n'avait point vu d'exemple.

Il faut, en méditant la Passion du Sauveur, que

non-seulement nous nous excitions à la haine du péché, mais que nous nous efforcions aussi d'aimer et d'imiter les vertus qui brillent plus particulièrement en lui, comme l'humilité, la patience, l'obéissance, la douceur, le silence, etc. Cette manière de méditer est d'autant plus parfaite et plus avantageuse, que de la contemplation on passe à l'imitation.

Quelquefois il sera bon d'arrêter nos pensées sur la grâce que le Sauveur nous a faite, et en considérant combien il nous a aimés, combien il nous a donné, combien lui a coûté ce qu'il nous a donné, notre premier mouvement sera de lui offrir des louanges et des actions de grâces infinies.

D'autres fois nous tâcherons de nous élever jusqu'à la connaissance de Dieu, et pour cela nous considèrerons la grandeur de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice, de sa longanimité, mais plus particulièrement de sa charité, parce que nulle part ailleurs on ne la voit briller comme dans la Passion de son Fils; c'est là, en effet, qu'il nous a donné la plus grande marque d'amour. La plus grande marque d'amour qu'un ami puisse donner à son ami n'est pas tant de lui faire du bien que de souffrir pour lui; mais Dieu étant impassible de sa nature, il nous eût toujours semblé que son amour laissait à désirer quelque chose, et c'est pour cela qu'il a plu à sa

bonté souveraine de se revêtir de notre nature, afin de pouvoir souffrir et souffrir de telle façon, que, n'ayant plus de doute sur son amour, nous fussions portés à l'aimer comme il nous a aimés lui-même, c'est-à-dire sans bornes et sans mesure.

D'autres fois enfin nous pourrons considérer la profondeur des conseils de Dieu, et la convenance du moyen qu'il a choisi dans sa sagesse pour guérir le genre humain, c'est-à-dire pour payer nos dettes, allumer la charité dans nos cœurs, fortifier notre patience, confirmer notre espérance, abattre notre orgueil, mettre un frein à notre avarice et à notre sensualité, en un mot, pour nous inculquer l'humilité, le mépris du monde, la haine du péché, l'amour de la croix, et une foule d'autres vertus semblables.

On voit par là que l'on peut méditer la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ de six manières différentes : 1° en compatissant à ses douleurs; 2° en lui témoignant le regret de l'avoir offensé ; 3° en cherchant à imiter ses vertus; 4° en le remerciant de ce qu'il a enduré ; 5° en s'efforçant de lui rendre amour pour amour; 6° en admirant la sagesse des conseils divins dans l'économie de ce mystère. Ce sont là autant de méthodes qu'il ne faut jamais perdre de vue, parce que l'occasion de les appliquer revient sans cesse, mais dont pourtant on ne doit se servir qu'avec discrétion, et en prenant

l'Esprit-Saint pour guide. Disons pourtant que les deux premières, dont le but est d'exciter à la componction, conviennent davantage à ceux qui commencent, et les quatre autres à ceux qui, plus avancés dans la piété, éprouvent un vif désir de voir le feu de l'amour divin s'allumer dans leur cœur.

L'essentiel est que, dans tous ces exercices, nous nous efforcions de comprendre et de pénétrer autant que possible la grandeur des souffrances de Jésus-Christ. Plus il a souffert, plus ses souffrances nous inspireront de la compassion. Plus il a souffert pour détruire le péché, plus le péché nous paraîtra détestable. Plus il a souffert, plus il s'est abaissé, plus il a supporté d'injures, plus les épreuves auxquelles il s'est soumis ont été rudes, et plus nous admirerons sa patience, son humilité, sa douceur, son obéissance et ses autres vertus. Plus il a souffert pour notre amour, plus nous nous convaincrons qu'il y a obligation pour nous de l'aimer. Plus il a souffert en voulant nous sauver, plus nous nous ferons une juste idée de la reconnaissance que nous lui devons pour un bienfait de cette importance. Enfin par là nous apprendrons aussi à connaître Dieu, ou, si vous préférez, les choses les plus capables d'imprimer en nous l'amour et la crainte de Dieu, ainsi que le respect de ses commandements : je veux dire sa charité, qui lui a attiré

tant de cruels traitements ; sa bonté, qui s'est étendue si loin ; sa miséricorde, qui l'a porté à se charger de tant de misères ; sa justice, qui, pour expier le péché, lui a fait exercer tant de rigueurs sur sa propre personne.

Il faut donc qu'avant toutes choses nous nous pénétrions de la grandeur des souffrances de Jésus-Christ. Quand une fois cette idée nous sera devenue familière, le reste ne nous offrira plus aucune difficulté, et nous n'aurons qu'à nous laisser aller tantôt à une affection, et tantôt à une autre, selon que notre âme y trouvera plus de goût ou plus de profit ; c'est d'ailleurs le but que je me suis proposé en parlant de ces différentes affections, tant s'en faut que j'aie prétendu gêner la liberté de personne !

CHAPITRE XXV

De la grandeur des souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quoique, dans notre livre *de l'Oraison et de la Méditation*, nous ayons traité de la grandeur et des causes des souffrances que Jésus-Christ a endurées, nous croyons néanmoins devoir y revenir ici en quelques mots.

Dans la troisième partie de sa *Somme*, saint Thomas se demande si sur cette terre il y a eu

des douleurs plus grandes que celles que Jésus-Christ endura à l'époque de sa Passion. A quoi il répond que, abstraction faite des douleurs de l'autre vie, c'est-à-dire des douleurs que l'on souffre dans l'enfer et dans le purgatoire, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais de plus grandes; opinion qu'il appuie sur plusieurs raisons que voici :

La première est l'immense, l'incomparable charité de Jésus-Christ : animé d'un très-ardent désir de la gloire de Dieu et du salut du genre humain, sachant d'ailleurs que plus il souffrirait, plus l'honneur de Dieu serait satisfait et notre rédemption abondante, il a voulu naturellement que ses douleurs fussent aussi intenses que possible.

La seconde, c'est la nature même de ses douleurs, qui n'ont ni terme ni mesure : chez les autres hommes, la souffrance a des alternatives, elle est souvent très-tolérable, et, comme on le voit par l'exemple des martyrs, elle n'exclut pas même la joie. En Jésus-Christ rien de semblable; par le motif que nous venons de dire, il ne permet pas qu'un rayon de lumière ou de consolation arrive jusqu'à lui; il s'élance, les bras croisés, au milieu des tourments, et il s'abandonne sans réserve à tout ce qu'ils ont de dur et de cruel.

La troisième raison, c'est la délicatesse de son corps. Son corps, ayant été formé par le Saint-Esprit lui-même, était d'une complexion beaucoup plus tendre, beaucoup plus parfaite, et

par conséquent beaucoup plus sensible à la douleur que les autres.

Ajoutez à cela le souvenir de sa Mère et la compassion qu'il éprouvait en pensant que son âme était percée d'un glaive de douleur bien plus aigu que celui qui devait percer plus tard le cœur de tous les martyrs. En effet, jamais martyr n'aima sa propre vie comme cette Mère aima la vie de son Fils, et par conséquent jamais martyr ne fut sensible à sa propre mort, comme cette Mère fut sensible à la mort de son Fils.

Le Sauveur était aussi très-vivement impressionné par la perspective et la représentation de la mort qu'il allait endurer. L'amour de la vie et l'horreur de la mort sont des sentiments naturels, et d'autant plus naturels que la vie mérite davantage d'être aimée ; or si, au témoignage d'Aristote , le sage tient à sa vie en proportion de la valeur qu'il lui reconnaît, quels ne devaient pas être les sentiments du Sauveur, lui qui savait qu'une seule heure de la sienne valait plus que toutes les vies créées ensemble ?

Ces quatre causes réunies le déchiraient intérieurement, au delà de tout ce que l'on peut exprimer : d'où il suit que les douleurs de son âme étaient de beaucoup plus aiguës que celles de son corps, et que la Passion qu'il endurait extérieurement n'était rien en comparaison de la Passion invisible qu'il endurait au dedans de lui-même.

Ce n'est pas tout : si au supplice de la croix, lequel, comme nous le dirons plus tard, est extrêmement douloureux, on joint les injures et les ignominies sans nombre dont il fut accompagné, on se convaincra que de toutes les parties de l'humanité sacrée du Sauveur, sauf la partie supérieure de son âme, il n'y en eut aucune qui ne souffrît d'une façon toute particulière. Il souffrit dans son âme les douleurs dont nous venons de parler, et dans son corps, celles dont nous parlerons bientôt. Il souffrit du côté de sa réputation, à cause des faux témoignages et des injustes motifs qui servirent de base à sa condamnation ; du côté de son honneur, à cause des mépris et des affronts qui lui furent prodigués ; du côté de son bien, qui ne s'étendait pas au delà des pauvres vêtements qui le couvraient et dont il fut dépouillé, pour être placé sur la croix ; du côté de ses amis, qui prirent la fuite et l'abandonnèrent au pouvoir de ses ennemis. Il eut à souffrir aussi dans tous les membres et dans tous les sens de son corps adorable, sans qu'un seul fût épargné. Sa tête fut couronnée d'épines, ses yeux noyés de larmes, ses oreilles fatiguées par d'atroces injures, ses joues cruellement souffletées, son visage couvert d'infâmes crachats, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, sa barbe indignement arrachée, ses mains et ses pieds percés de clous, son côté ouvert par une

lance, ses épaules meurtries de coups, tout son corps enfin disloqué, ensanglanté et violemment étendu sur la croix. Pour guérir les plaies et les blessures qui avaient été faites à chacun des membres de son corps mystique, il fallait que chacun des membres de son corps matériel fût successivement tourmenté, et comme nous nous étions servis contre Dieu de nos membres, de nos sens, de tout ce que nous avons, en un mot, il fallait, pour satisfaire à la justice de Dieu, que ses membres, ses sens, sa personne tout entière fussent broyés par la douleur.

Et remarquez que les souffrances du Sauveur allèrent toujours croissant, depuis le moment où il fut pris au Jardin des Olives jusqu'à celui où il rendit le dernier soupir sur la croix. Pendant tout cet intervalle, ses ennemis s'industrient à le tourmenter chacun à sa manière. On le prend, on le lie, on l'accuse, on le méprise, on lui crache au visage, on le soufflette, on le flagelle, on le couronne d'épines, on le frappe à coups de roseau, on lui bande les yeux, on le revêt et on le dépouille, on le blasphème, on le charge d'une lourde croix; c'est à qui montrera le plus de cruauté; on le mène et on le ramène, on le conduit, ou, pour mieux dire, on le traîne de tribunal en tribunal, tantôt chez un Pontife et tantôt chez un autre, ni plus ni moins que s'il était un voleur de grand chemin ou un malfaiteur insigne. O Sei-

gneur, ô Roi de gloire, comment pourrons-nous reconnaître les peines et les travaux que vous avez endurés pour notre salut! Mais en voilà assez pour prouver qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura jamais dans le monde, de souffrances comparables à celle de notre divin Sauveur.

Maintenant quels fruits devons-nous tirer de cette considération? beaucoup et des meilleurs, pour peu que nous voulions réfléchir. En effet, toute la philosophie chrétienne enseigne sommairement la croix de Jésus-Christ; tout ce que la loi et l'Évangile opèrent, en nous donnant la connaissance et l'amour du bien, la philosophie de la croix l'opère de même. C'est la croix qui, bien plus que tous les raisonnements, nous fait connaître la gravité et la malice du péché, en nous rappelant ce que Jésus-Christ a souffert pour le détruire. C'est la croix qui nous fait connaître la gravité des peines de l'enfer, puisque, pour nous y arracher, Jésus-Christ a dû se précipiter en quelque sorte dans un enfer de douleurs et de souffrances. C'est la croix qui nous fait connaître la valeur des biens de la grâce et de la gloire que nous avions perdus, puisque, afin de les reconquérir justement, il n'a pas moins fallu que les mérites de Jésus-Christ. C'est la croix qui nous fait connaître la dignité et le prix de notre âme, en nous montrant l'estime que Dieu en fait et la rançon qu'il a payée pour elle. C'est la croix

enfin qui, bien plus que tous les raisonnements, nous fait connaître Dieu, non pas comme le connurent les philosophes (auxquels cette connaissance profita si peu, et qui d'ailleurs au milieu de ce vaste univers ne comprirent rien au delà de sa puissance et de sa sagesse), mais comme il faut le connaître pour devenir saint et lui rendre les devoirs qui lui sont dus; c'est-à-dire qu'elle nous fait connaître sa bonté, sa charité, sa miséricorde, sa providence, sa justice, et que par là elle nous porte à l'aimer, à le craindre, à espérer en lui, à obéir à ses commandements, à pratiquer, en un mot, les différentes vertus qui sont le fondement de la véritable religion.

Si vous me demandez maintenant comment ces perfections divines se revèlent dans ce mystère, je vous dirai qu'il appartient à la bonté de se donner et de se communiquer elle-même; à l'amour, de faire du bien; à la miséricorde, de se charger des misères d'autrui; à la justice, de punir sévèrement les actions criminelles: or, quelle plus grande bonté que celle qui en est venue jusqu'à se communiquer à l'homme, et à se faire une même chose avec l'homme? Quelle plus grande charité que celle qui en est venue jusqu'à partager avec l'homme tout ce qu'elle possédait en propre? Quelle plus grande miséricorde que celle qui a pris à sa charge toutes les misères et toutes les dettes des hommes. Quelle plus grande miséri-

corde que celle qui a porté un Dieu à recevoir sur ses épaules le châtiment de nos propres larcins, à monter sur un gibet à notre place, à boire le calice qui nous était réservé, à souffrir en punition de nos plaisirs coupables, à se laisser déshonorer en punition de notre orgueil, à se laisser attacher nu sur une croix en punition de nos convoitises, à s'abandonner enfin à la puissance des ténèbres, afin de nous y arracher nous-mêmes ! Peut-on concevoir une plus grande miséricorde que celle-là? Mais que dirai-je de sa justice? Quelle justice plus rigoureuse que celle qui a armé le bras de Dieu pour se venger des péchés du monde sur la personne de son Fils bien-aimé et innocent? Certes, il faut qu'un juge soit bien intègre pour faire tomber sur la tête de son fils le châtiment des crimes que celui-ci n'a point commis, mais dont néanmoins il a voulu se rendre responsable. Qui ne craindra une telle justice? Qui ne mettra son espoir dans une telle miséricorde? Qui n'aimera une telle bonté? En vérité, il n'existe nulle part ailleurs des motifs plus puissants d'amour, de crainte, d'obéissance, de confiance; et le cœur qui y résiste est le plus insensible des cœurs.

Nous trouvons encore dans la Passion du Sauveur des exemples de toutes les vertus, mais plus particulièrement d'humilité, d'obéissance, de patience, de douceur, de pauvreté d'esprit, etc.

« Plus les exemples partent de haut, dit saint Thomas, et plus ils sont efficaces. » Quel est, en effet, celui qui aurait le courage de voyager à cheval à côté de son roi qui irait à pied? Quel est celui qui resterait enfermé dans sa chambre en le voyant partir pour la guerre? Mais si les exemples d'un roi, lequel, après tout, n'est qu'un homme comme les autres, sont si entraînants, quelle impression ne produiront pas sur nous les exemples de cette Majesté souveraine à laquelle nous sommes si redevables, ces exemples, dis-je, qui ont bien plus de dignité et bien plus de force que tous les autres, en ce sens qu'ils sont tout à la fois des bienfaits, des remèdes, des stimulants de l'amour, de la dévotion et de toutes les vertus.

Hâtons-nous de rendre au Seigneur des actions de grâces infinies pour ce bienfait, c'est-à-dire pour l'immense trésor qu'il a mis à notre disposition, pour les peines et les fatigues inouïes qu'il lui a coûtées, et pour l'amour infini dont il nous a donné tant de preuves; car il nous a aimé bien plus qu'il n'a souffert, et s'il eût fallu souffrir davantage, il n'eût point refusé de le faire. Ce sont là autant de titres qui exigent de nous une reconnaissance éternelle, et parce que nous n'avons rien à lui offrir qui soit digne de lui, sachons lui consacrer notre vie comme il nous a consacré la sienne tout le temps qu'il a vécu sur la terre.

Après ce court préambule, nous passerons successivement en revue les différentes circonstances de la Passion, en commençant par l'entrée du Sauveur à Jérusalem, qui est comme la porte par où l'on s'introduit dans la voie douloureuse du Calvaire.

CHAPITRE XXVI

De l'entrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem.

Lorsque le temps de s'immoler pour le salut du monde fut venu, le Sauveur, qui s'immolait librement, se rendit aussi de lui-même au lieu de son sacrifice, c'est-à-dire à Jérusalem, afin que le véritable Agneau fût sacrifié dans la même ville et à la même heure où l'on avait coutume de sacrifier l'Agneau mystique; afin que le Seigneur des prophètes fût mis à mort au même endroit où l'on avait tant de fois massacré les prophètes; que les lieux témoins de son triomphe, le fussent aussi de sa condamnation et de sa mort, et qu'ainsi sa Passion fût d'autant plus ignominieuse, qu'elle s'accomplirait sur un plus vaste théâtre et en un jour plus solennel. Il était né dans la petite ville de Bethléhem, parce qu'il avait à cœur de cacher la gloire de sa naissance; mais il voulut mourir dans la grande ville de Jérusalem, afin

que sa Passion fût plus facilement connue de tous.

Au moment donc de son entrée dans cette ville, tout le peuple s'avança au-devant de lui avec une grande joie et un grand enthousiasme, les uns portant des rameaux et des palmes, les autres étendant leurs vêtements par terre, et tous faisant entendre ce cri : « Béni soit Celui qui vient « au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut « des cieux ! » (Matth., XXI, 9.)

Considérons, en premier lieu, la charité excessive de notre Sauveur et la promptitude avec laquelle il va s'offrir pour nous à la mort. Les démonstrations dont il est l'objet, et auxquelles il se prête volontairement, ne sont que le signe de la joie qu'il éprouve au fond de son cœur, en voyant approcher l'heure de notre rédemption. En effet, si, comme les historiens le rapportent, sainte Agnès, dans son zèle pour la gloire de Dieu, s'en allait au lieu du supplice avec autant d'empressement que s'il se fût agi d'un festin, avec quelle joie, avec quel empressement, le Sauveur, qui avait bien plus de charité et qui avait reçu la grâce en bien plus grande abondance que cette Sainte, ne dut-il pas prendre en main l'œuvre de notre rédemption, pour obéir à Dieu et pour glorifier son saint Nom? Vous apprendrez par là avec quel zèle et quelle promptitude vous devez vous porter au service de Celui qui a mis

tant d'ardeur à soulager vos misères, et vous vous souviendrez de ces paroles : Dieu aime celui « qui donne avec joie » (II. Cor., IX, 7), ou bien, « Maudit celui qui fait négligemment l'œuvre du « Seigneur. » (Jér., XLVIII, 10.)

Considérez aussi en quels termes cette entrée solennelle du Sauveur avait été prédite par le Prophète : « Tressaille d'allégresse, fille de Sion; « pousse des cris de joie, fille de Jérusalem : voilà « que ton Roi viendra pour toi, juste et Sauveur, « lui-même pauvre, monté sur une ânesse, et sur « le fils de l'ânesse. » (Zach., IX, 9.) Il n'y a pas là un seul mot qui ne soit pour vous une source de consolation. C'est votre Roi qui vient pour vous, c'est-à-dire que ce Roi est le vôtre, qu'il vous appartient, que toutes ses actions, tous ses travaux, sont pour vous, qu'il vient pour vous, qu'il naît pour vous, qu'il souffre pour vous, qu'il jeûne pour vous, qu'il prie pour vous, qu'il vit pour vous, qu'il meurt pour vous, et qu'enfin il ressuscite et il monte au Ciel pour vous. Et n'allez pas vous scandaliser de ce qu'on lui donne le nom de roi ; ce Roi n'est point comme les autres rois de la terre, qui exercent le pouvoir bien plus pour leur propre satisfaction que pour l'avantage de leurs sujets; qui, pour s'enrichir, ne craignent pas d'appauvrir leurs sujets ; qui, pour conserver leur vie, ne craignent pas de faire des milliers de victimes : le Roi dont il s'agit ne leur ressemble en rien, il

vous enrichira de ses propres biens, il vous défendra au prix de son sang, il vous donnera la vie en sacrifiant la sienne. La puissance lui a été donnée sur toute chair, afin qu'il communique la vie à tous ceux qui lui ont été donnés. C'est lui-même qui nous l'assure (Jean, XVII, 2); et, comme dit le Prophète, « il porte le signe de la domina-« tion, sur son épaule » (Isaïe, IX, 6), non pas sur les épaules de son peuple, parce qu'il s'est uniquement réservé la peine pour nous laisser, à nous, tout le profit.

Son extérieur n'a rien qui effraie; il vient, assis sur une pauvre monture, et le Dieu des vengeances, celui qui trône sur les Chérubins, qui vole sur les ailes des vents, qui entraîne à sa suite des milliers de chariots chargés d'anges, se présente à vous, rempli de douceur et sous l'appareil le plus humble, afin que vous ne fuyiez pas sa présence, comme fit Adam dans le Paradis, ou comme firent les Israélistes, au moment où il leur donnait sa loi; mais qu'en voyant que de lion il s'est fait agneau, vous vous approchiez sans crainte de lui, et que votre cœur, qui avait résisté jusqu'ici à la force de sa puissance et à l'éclat de sa Majesté, se laisse enfin fléchir par tant d'humilité et d'amour. « C'est là, » comme dit la Prophétesse Débora (Jug., V, 8), « la nouvelle manière de « combattre, que le Seigneur a imaginée. » C'est ainsi qu'il renverse les portes de ses ennemis, et

qu'il se rend maître de leurs cœurs ; toutes choses que nous voyons s'accomplir à la lettre, lorsque la ville entière de Jérusalem, ainsi que le rapporte l'Évangéliste, « sort au-devant de lui, les uns por-
« tant des palmes, et les autres des branches d'o-
« livier, les autres étendant par terre leurs vête-
« ments, et tous chantant ses louanges, et lui de-
« mandant le salut éternel. » Que signifie cela? Évidemment, le Saint-Esprit veut nous faire entendre que le Seigneur, après avoir vainement tenté de dompter les hommes par la rigueur, par les déluges, par les châtiments et les plus épouvantables menaces, a changé de tactique ; qu'il a gagné les cœurs non plus par les châtiments, mais par les bienfaits, non plus par la rigueur, mais par l'amour, non plus par la colère, mais par la douceur, non plus par la Majesté, mais par l'humilité, non plus en faisant périr ses ennemis, mais en donnant sa vie pour eux ; en un mot, qu'il a tout attiré à lui, selon ces paroles : « Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre
« sur un gibet, et que je me serai immolé pour le
« monde, j'attirerai tout à moi » (Jean, XII, 32) ; non pas avec des chaînes d'acier, mais avec les liens de l'amour, non pas en recourant aux châtiments et aux fléaux, mais en usant de clémence et en répandant des bienfaits.

C'est justement ce qui est arrivé. Les hommes ont commencé à couper des branches d'olivier,

lorsqu'ils se sont dépouillés de leurs biens et qu'ils les ont employés à des œuvres de miséricorde, laquelle est figurée par cet arbre. Mais il y en a eu qui sont allés plus loin encore, en étendant par terre leurs vêtements, afin d'orner le chemin par où devait passer le Sauveur : ce sont ceux qui, en mortifiant leurs appétits et leur volonté propre, en châtiant et en mortifiant leur chair, ou, comme l'armée innombrable des martyrs, en laissant déchirer et mettre en pièces leur corps, ont confessé et glorifié le Seigneur.

Nous voyons par là que, lorsque le Sauveur vient spirituellement dans nos âmes, nous devons aller à sa rencontre, munis de trois vertus principales. La première est l'oraison figurée par ceux qui chantaient ses louanges, et lui demandaient le salut. La seconde est l'aumône et la miséricorde, figurée par ceux qui coupaient des branches d'olivier, lequel est, comme nous le disions tantôt, l'emblème de la miséricorde; la troisième est la mortification de la chair et le mépris de soi-même, figurés par ceux qui étendaient leurs vêtements par terre, afin qu'ils fussent foulés aux pieds, en l'honneur de Jésus-Christ. De ces trois vertus, la première, c'est-à-dire l'oraison, a Dieu pour objet; la seconde, c'est-à-dire la miséricorde, s'exerce envers le prochain; la troisième, c'est-à-dire la mortification, nous regarde nous-mêmes. On peut dire aussi que ce sont là trois croix spirituelles que

le chrétien doit porter constamment sur ses épaules: il faut que dès le matin, après avoir offert à Dieu ses prières, et s'être recommandé à lui pour toute la journée qui va suivre, il ait soin de se charger de ces trois croix, c'est-à-dire de ces trois obligations indispensables, et qu'il s'efforce de s'acquitter minutieusement de celles-ci, en toutes circonstances, ayant toujours un cœur rempli de dévotion pour Dieu, de compassion pour son prochain, et de sévérité pour soi-même, châtiant sa chair, réprimant les écarts de sa langue, et résistant sans pitié à tous ses appétits.

En méditant sur l'entrée triomphante de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans Jérusalem, vous apprendrez surtout à mépriser cette gloire du monde, que les hommes poursuivent avec tant d'acharnement, et pour laquelle ils commettent tant d'excès. Voulez-vous savoir en quoi elle consiste? jetez les yeux sur le spectacle que vous offre aujourd'hui le monde. Il fait au Sauveur l'accueil le plus magnifique, et dans cinq jours il lui préfèrera Barabbas; il demandera sa mort; il criera de toutes ses forces : « Qu'il soit crucifié, « qu'il soit crucifié. » (Matth., XXVII, 23.) Aujourd'hui il le proclame Fils de David, c'est-à-dire Saint des saints, et demain il le traitera comme le dernier des hommes; comme plus indigne de vivre que Barabbas. Voilà de quelle nature est la gloire que le monde distribue; voilà le cas que nous de-

vons faire de ses louanges et de ses jugements. Il n'y a rien de plus léger, de plus capricieux, de plus aveugle, de plus inconstant que l'opinion et l'estime du monde. Aujourd'hui il affirme une chose, et demain il la nie ; aujourd'hui il loue, et demain il blasphème ; aujourd'hui il vous élève inconsidérément au-dessus des nues, et demain, avec une inconsidération plus grande encore, il vous refoule au plus profond des abîmes ; aujourd'hui il vous appelle Fils de David, et demain il vous préfère Barabbas. Tels sont les jugements de cette bête à plusieurs têtes, de ce monstre trompeur qui ne garde ni foi, ni loyauté, ni fidélité à personne, et qui ne mesure la vertu et le mérite qu'à son propre intérêt.

Il n'y a de bon que celui qui se montre prodigue à son égard, n'importe qu'il mène la vie d'un païen ; il n'y a de mauvais que celui qui le méprise, n'importe qu'il fasse des miracles : l'intérêt seul est la règle de ses jugements en matière de vertu. Que dirai-je de ses mensonges et de ses tromperies? A qui garda-t-il jamais fidèlement sa parole? A qui donna-t-il jamais ce qu'il avait promis? Quel est celui qui peut se vanter de n'avoir jamais perdu son amitié, et d'avoir longtemps conservé les dons qu'il en avait reçus? Quel est celui qui n'a pas été la dupe de ses promesses? S'il se montre constant et fidèle, c'est uniquement dans ses infidélités. Comme Judas il baise son ami, mais

c'est pour le livrer à la mort; comme Joab il embrasse celui qui le salue sans défiance, et il le perce de son épée. Il fait sonner hautement ses faveurs, et ses faveurs se changent en illusions amères; il promet la paix, et secrètement il se prépare au combat.

O monde pervers! toi dont il est si difficile de conserver les bonnes grâces, dont il est bien plus difficile de gagner l'estime, toi qu'il est si dangereux de fréquenter, et si pénible d'abandonner, tu ne fais que de fausses promesses; tu trompes sciemment; tu feins de l'amitié, mais tu n'es qu'un ennemi déguisé. Tu flattes en public, mais en secret tu médites des trahisons. Tu es rempli de douceur dans les commencements, mais à la fin tu répands le fiel en abondance. Ton visage est candide; mais tes mains sont cruelles. Tu n'accordes que de rares faveurs, mais tu prodigues les chagrins et les peines; au dehors tu parais quelque chose, mais tu es vide au dedans; tu as beau te couvrir de fleurs, tes épines n'en sont, hélas! ni moins aiguës ni moins douloureuses.

CHAPITRE XXVII

Du lavement des pieds.

Arrivé au terme de sa vie et sur le point de se séparer de ses disciples, le Sauveur mit le comble à ses bontés, en leur lavant les pieds de ses propres mains, en instituant en leur faveur le très-saint Sacrement de l'autel et en leur adressant le discours le plus suave, le plus instructif et le plus consolant que l'on puisse imaginer. De tels adieux et de telles faveurs étaient bien dignes d'un si bon Maître. Voici en quels termes l'évangéliste saint Jean rapporte le premier de ces mystères. « Avant la fête de la Pâque, » dit-il, « Jésus sachant que son heure était venue de « passer de ce monde à son Père, comme il avait « aimé les siens qui étaient dans le monde, il les « aima jusqu'à la fin. Et le souper fini, lorsque « déjà le diable avait mis dans le cœur de Judas « Iscariote de le trahir, sachant que son Père lui « avait remis toutes choses entre les mains, et « qu'il était sorti de Dieu et retournait à Dieu, « il se leva de table, posa ses vêtements, et ayant « pris un linge, il s'en ceignit; ensuite il versa « de l'eau dans un bassin, et commença à laver

« les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec « le linge dont il s'était ceint. » (Jean, XIII, 1-5.)

La première chose qui doit nous frapper dans cette action mémorable, c'est l'humilité incomparable du Fils de Dieu, laquelle ressort d'autant plus que l'Évangéliste insiste davantage sur sa Majesté infinie. Ce Seigneur, semble-t-il dire, à qui rien n'était caché, qui était le Fils de Dieu, qui venait de Dieu et retournait à Dieu, aux mains duquel son Père avait remis le ciel, la terre, l'enfer, la vie, la mort, les anges, les hommes, les démons, toutes choses, en un mot, ce Seigneur si grand, si élevé, s'est tellement humilié, tellement abaissé, que ni sa puissance, ni l'approche de la mort, ni le soin de sa propre dignité n'ont pu l'empêcher de rendre à ses disciples un service qui d'ordinaire n'appartient qu'aux plus vils des esclaves. Voilà pourquoi il pose ses vêtements se ceint d'un linge, et ayant versé de l'eau dans un bassin, avec ses propres mains, avec ces mains qui ont créé les cieux, et auxquelles le Père a remis toutes choses, il commence à laver les pieds de douze pauvres pécheurs, et, ce qui est plus encore, du plus abominable des hommes, du traître qui l'avait vendu! O bonté, ô charité infinies! O humilité ineffable du Fils de Dieu! Qui ne serait saisi d'étonnement en voyant le Créateur du monde, la gloire des anges, le Roi du

ciel, le Maître de l'univers, à genoux, devant des pécheurs, devant Judas! Il ne s'est pas contenté de descendre du ciel, et de se faire homme; il est descendu plus bas encore, « il s'est anéanti, « au point, » comme dit l'Apôtre, « qu'étant dans la « forme de Dieu, il a pris non-seulement la forme « d'homme, mais la forme d'esclave, » et qu'il en a rempli les fonctions. (Philip., II, 6, 7.) Le Pharisien qui avait reçu le Sauveur à sa table, s'étonnait qu'il permît à une femme pécheresse de lui toucher les pieds; il regardait cette conduite tout à fait indigne d'un prophète. O Pharisien, tu t'étonnes de ce qu'un prophète se laisse toucher les pieds par une femme pécheresse; mais que penserais-tu donc si tu savais que ce prophète est Dieu? Que penserais-tu donc si tu voyais ce Dieu, non-seulement souffrir que des pécheurs lui touchassent les pieds, mais laver lui-même de ses propres mains les pieds des pécheurs? Comprends-tu la différence qu'il y a entre Dieu et un prophète, la différence qu'il y a entre laver les pieds d'autrui et se laisser toucher les pieds? Quelle ne serait donc pas ta surprise, si tu voyais, si tu croyais une chose semblable? En vérité, je crois que devant un tel exemple d'humilité, les anges eux-mêmes furent ravis d'admiration et saisis d'épouvante.

« Il posa ses vêtements, » dit l'Evangéliste. O ingratitude et misère des hommes! Dieu lève

tous les obstacles pour se mettre au service de l'homme, et l'homme n'en lèvera aucun pour se mettre au service de Dieu ! Si le ciel s'incline ainsi jusqu'à terre, comment la terre, à son tour, refuse-t-elle de s'incliner devant le ciel ? Si l'abîme de la miséricorde se rapproche ainsi de l'abîme de la misère, pourquoi l'abîme de la misère ne tentera-t-il aucun effort pour se rapprocher de l'abîme de la miséricorde ? Ce fut le Sauveur lui-même qui se ceignit, qui versa l'eau dans le bassin, et qui lava les pieds de ses disciples, pour apprendre aux personnes vertueuses et à celles qui ont charge d'âmes, que, lorsqu'il s'agit de bonnes œuvres, elles doivent les faire elles-mêmes, et ne point recourir à d'autres, à moins qu'elles ne veuillent aussi leur en abandonner la récompense.

Considérez encore comment le Sauveur choisit bien son moment pour remplir cet acte d'humilité. Les disciples commençaient de nouveau à se disputer pour savoir lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand. Déjà dans une autre occasion il les avait réprimandés vivement ; mais, comme ses paroles étaient restées sans effet, il voulut user cette fois d'un remède plus efficace; non content des exemples qu'il leur avait donnés, et qu'il s'apprêtait à leur donner encore, sachant d'ailleurs combien l'humilité, dont nous avons si grand besoin, répugne à notre nature, il s'abaissa profondément pour guérir notre orgueil.

Et remarquez qu'en cela il ne nous donna pas eulement un grand exemple d'humilité, mais qu'il fit preuve d'une très-grande charité envers ious; outre qu'en lavant les pieds à quelqu'un, on ui rend service, on lui procure de plus un véri-able soulagement, et c'est ce que fit le Sauveur, orsque, la veille du jour où ses pieds devaient être percés de clous et noyés dans le sang, il lava eux de ses amis; montrant par là que, si la charité est sévère pour elle-même, elle ne cesse jamais l'être douce et miséricordieuse envers les autres.

Cet exemple de charité et d'humilité le Sau-veur le rappelle à tous les siens dans son Testa-ment; il leur ordonne de se traiter mutuellement comme il les avait traités lui-même, et de se rendre les uns aux autres les mêmes services qu'il leur avait rendus. A quelle autre loi, à quel autre précepte eût-on pu s'attendre de la part de ce cœur si rempli de charité et de miséricorde? Un père qui se sent mourir pourrait-il recommander autre chose à des enfants tendrement chéris, que de s'aimer et d'avoir les uns pour les autres les mêmes attentions auxquelles ils étaient accoutu-més de sa part! Lorsque le saint patriarche Joseph renvoya ses frères à son père : « Qu'il n'y ait point « de dissension entre vous, » leur dit-il; « allez « en paix » (Gen., x, 4; v., 24), et ne vous faites point de mal les uns aux autres. On reconnaît là le cœur d'un véritable frère qui aime ses frères

et qui ne désire que leur bien. C'est pour cela aussi que le Sauveur, voulant montrer l'amour qu'il avait pour les hommes, leur a fait un commandement, qui s'appelle le commandement par excellence, dont le but est de leur procurer la paix, le bonheur et la joie, et qui, s'il était fidèlement observé, changerait cette terre en un véritable paradis. Nous oublions trop, hélas! que dans les règles qu'il nous a tracées, Dieu n'a eu en vue que notre intérêt; que nous lui devons plus pour ce qu'il nous commande qu'il ne nous doit lui-même pour ce que nous faisons en lui obéissant, et que, même en dehors de la récompense qu'il nous a promise, il n'y a rien qui nous soit plus utile et plus avantageux que sa loi.

CHAPITRE XXVIII

De l'institution du très-saint Sacrement.

De toutes les preuves d'amour que le Sauveur nous a données sur la terre, l'institution du très-saint Sacrement est sans contredit la plus éclatante: c'est ce qui a fait dire à saint Jean (XIII, 1) que, « comme il avait aimé les siens qui étaient « dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, » en leur prodiguant à cette heure les bienfaits et les gages de sa tendresse. Pour bien comprendre

ces paroles qui servent de fondement au mystère dont nous nous occupons et à tous les autres mystères qui vont suivre, il faut bien se persuader d'abord qu'il n'appartient à aucune langue humaine de dire l'amour que Jésus-Christ portait à son Père, et par conséquent aux hommes, que son Père lui avait confiés. En effet, comme les dons qu'il en avait reçus en tant qu'homme, aussi bien que la grâce (d'où procède la charité) qui ornait son âme, étaient infinis, il s'ensuit que l'amour qui résultait de tout cela surpassait de beaucoup l'intelligence des hommes, et même celle des anges; et comme c'est le propre de l'amour de souffrir pour l'objet aimé, il s'ensuit aussi que jamais personne ne parviendra à se faire une idée du désir que le Sauveur éprouvait de boire le calice de sa Passion et de souffrir pour la gloire de Dieu et le salut des hommes qui lui tenaient tant à cœur. Jusqu'ici une sorte de contrainte pesait sur lui, et ses désirs n'avaient pu se réaliser; mais à peine est-il libre d'agir comme bon lui semble, qu'il ouvre la porte à tous les tourments de sa Passion, et que ceux-ci se répandent dans son âme par l'imagination pour envahir ensuite son corps tout entier. Or, si vous voulez juger de la grandeur de ce supplice, sachez que la seule pensée de son approche le couvre d'une sueur de sang. C'est le même sentiment qui le portera bientôt à se livrer

entre les mains des pécheurs, à se laisser attacher à la colonne, couronner d'épines, charger d'une croix et clouer à cette même croix. C'est le même sentiment qui le portera à présenter ses mains pour qu'on les lie, ses joues pour qu'on les soufflette, sa barbe pour qu'on la lui arrache, ses épaules pour qu'on les flagelle, ses pieds et ses mains pour qu'on les cloue, son côté précieux pour qu'on le perce d'une lance, tous ses membres et tous ses sens, en un mot, pour qu'on les torture à cause de nous. C'est par ce sentiment qu'il faut mesurer les souffrances de Jésus-Christ, et non pas en prenant pour point de départ la fureur des Juifs, qui, certes, n'égalait pas son amour, ou bien la multitude de nos péchés qu'une seule goutte de son sang eût suffi à détruire. C'est ce sentiment, enfin, qui le porta à instituer l'admirable sacrement de l'Eucharistie, sur lequel on ne peut fixer ses regards sans en voir sortir de tous côtés des rayons et des flammes d'amour. Voulez-vous connaître l'amour du Sauveur? jetez les yeux sur ce divin Sacrement, considérez les diverses fins pour lesquelles il a été institué, et vous verrez de quelle charité était embrasé le cœur qui le premier en a conçu la pensée. Il y a là, en effet, toutes les marques et toutes les preuves d'un amour vrai et parfait.

La première marque et le premier effet d'un amour véritable, c'est le désir de s'unir à la per-

sonne que l'on aime et de ne faire qu'une même chose avec elle. Celui qui aime n'a d'intelligence, de mémoire, de volonté, d'imagination, de facultés, en un mot, que pour l'objet de son affection; il est tellement transporté, absorbé en lui, que le sentiment qui le domine peut être regardé comme une sorte de ravissement et d'oubli de soi-même. Or, cette première marque d'amour le Sauveur nous l'a donnée dans l'Eucharistie. Une des fins qu'il s'est proposées en instituant ce Sacrement a été de s'incorporer à nous, de se faire une même chose avec nous, et voilà pourquoi il l'a institué sous la forme d'une nourriture. De même que de la nourriture et de celui qui la mange il ne se forme qu'un seul tout, il ne se forme aussi qu'un seul tout de Jésus-Christ et de celui qui le reçoit dignement : « Qui mange ma chair, » dit-il, « et boit mon sang, demeure en moi, et moi en « lui. » (Jean, VI, 57.) Ce qui a lieu par la participation au même esprit qui les anime tous deux, lequel fait qu'ils n'ont, pour ainsi dire, qu'un cœur et qu'une âme, et, par conséquent, qu'une même vie et qu'une même gloire, quoiqu'à des degrés différents. Eh bien, je vous le demande, n'est-ce pas là quelque chose dont on ne saurait trop estimer et apprécier la valeur?

La seconde marque et le second effet de l'amour véritable, c'est de faire du bien à la personne que l'on aime, et, après qu'on s'est donné à elle tout

entier, de lui accorder une part de ce que l'on possède. L'amour ne demeure jamais oisif, il s'occupe sans cesse de l'objet aimé, et tout son souci est de lui être utile. Or, peut-on imaginer de plus grands biens et des dons plus excellents que ceux que Jésus-Christ nous a préparés dans l'Eucharistie? Voyez comme il nous donne là, avec sa chair et son sang, le fruit du sacrifice de cette même chair et de ce même sang; comme il donne le miel en même temps que le rayon; comme il se donne lui-même avec ses mérites, avec ses travaux, et comme il nous fait part de ces mérites et de ces travaux, en proportion des dispositions que nous apportons pour le recevoir dignement. De même que lorsqu'une âme nouvellement créée est mise en contact avec la chair qui vient d'Adam, celle-ci la rend passible de tous les maux et de toutes les misères d'Adam; ainsi lorsque cette même âme est mise en contact avec la chair de Jésus-Christ, celle-ci lui communique à l'instant tous les biens et tous les trésors de Jésus-Christ; aussi appelle-t-on ce Sacrement la Communion, parce que Jésus-Christ nous y communique non-seulement sa chair et son sang précieux, mais tous les mérites qu'il a acquis en offrant cette chair et ce sang à son Père.

La troisième marque et le troisième effet de l'amour véritable est le souvenir de la personne que l'on aime et le soin que l'on met à ne pas l'oublier. C'est pour cela que lorsque deux amis se séparent,

ils ne manquent jamais de se donner quelque gage, qui de temps en temps leur rappelle leur mutuelle affection. C'est pour cela aussi que le Sauveur a institué le très-saint Sacrement, voulant qu'en son absence il fût comme un souvenir de sa Passion et de sa Personne adorable. Cela ressort des paroles qu'il prononça immédiatement après l'avoir institué : « Toutes les fois, » dit-il, « que vous célèbrerez ce mystère, célébrez-le en « mémoire de moi. » (I Cor., XI.) C'est-à-dire, souvenez-vous de l'affection que j'ai eue pour vous, du bien que je vous ai voulu et de tout ce que j'ai souffert pour vous. Certes, il fallait bien qu'il nous aimât pour nous laisser de tels gages et de tels souvenirs de son amour! Mais le véritable amour ne se contente pas du souvenir; ce qu'il désire avant toutes choses, c'est d'être payé de retour : le reste n'a aucun prix à ses yeux. En conséquence il n'est pas rare de voir des personnes recourir à toutes sortes d'artifices, à des charmes même, pour gagner un cœur qui les repousse. Eh bien! faut-il le dire? La Bonté souveraine n'a pas reculé devant ce moyen, elle a imaginé une nourriture mystérieuse, elle l'a consacrée par des paroles si fortes, que quiconque la reçoit se sent aussitôt embrasé d'amour pour Dieu. Dites-moi, vit-on jamais quelque chose de plus admirable?

La quatrième marque et le quatrième effet d'un

amour véritablement tendre, c'est le désir de plaire et de se rendre agréable à la personne aimée, en lui procurant tout ce qui peut lui faire plaisir : comme, par exemple, lorsqu'un père s'ingénie à trouver des jouets et des friandises pour ses enfants en bas âge. Or, c'est là précisément ce que le Sauveur, qui a tant aimé les hommes, s'est proposé en instituant l'Eucharistie, dont le propre est de nourrir et de consoler les âmes pures, « au point, comme dit saint Thomas, que nul langage n'est capable d'exprimer la douceur et la suavité qu'elles goûtent lorsqu'elles ont le bonheur de le recevoir. »

Et notez que le Sauveur se mit à nous préparer cette nourriture le soir même de sa Passion, quand ses ennemis lui préparaient les plus grands tourments et les plus grandes souffrances qu'il y ait jamais eu dans le monde : de telle sorte qu'au moment même où on lui préparait des douleurs, il nous préparait des douceurs; au moment où on lui préparait du fiel, il nous préparait du miel; au moment où on lui préparait des tortures, il nous préparait des délices, et cela sans que la pensée de la mort et de tout ce qu'il était sur le point d'endurer pût le détourner un seul instant de la pensée de nous faire du bien. En vérité, on a bien raison de dire que « l'amour est fort comme « la mort » (Cant., VIII, 6), puisque non-seulement les grandes eaux de la Passion, les douleurs

et les souffrances les plus aiguës, n'ont pas pu éteindre les flammes de l'amour divin, mais qu'elles n'en ont pas même diminué l'éclat.

La dernière marque et le dernier effet de l'amour, c'est de désirer la présence de la personne aimée, et de supporter difficilement son absence. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire ce qu'éprouvait la mère de Tobie, pendant que son fils était en voyage, ou bien à se rappeler les transports du patriarche Jacob, lorsqu'à l'âge de cent trente ans il partit pour l'Égypte, avec toute sa maison et toute sa famille, afin de voir encore une fois avant de mourir son fils Joseph, qu'il aimait si tendrement; c'est qu'en effet le véritable amour veut vivre en la compagnie de ce qu'il aime, et ne craint rien tant que d'en être séparé. Ceci nous explique pourquoi l'Amant divin de nos âmes a institué l'admirable Sacrement où il réside lui-même : obligé de partir pour retourner à son Père, il a inventé un moyen pour demeurer avec nous sur la terre ; il n'a pu se résigner à nous quitter entièrement, montrant par là combien il nous aimait, et combien notre compagnie lui était agréable.

En cela il nous a fait le plus grand honneur, il nous a procuré le plus précieux avantage, la plus douce consolation, le plus sûr remède que nous pussions espérer en ce monde; et maintenant nous savons qu'il y a quelqu'un parmi nous vers qui nous pouvons tourner nos yeux à chaque in-

stant, que nous pouvons invoquer dans nos besoins, avec lequel nous pouvons nous entretenir face à face, et dont la présence réveille notre dévotion, accroît notre respect, encourage notre espérance et nous embrase d'un feu toujours nouveau. Moïse, voulant exalter le peuple d'Israël, s'écriait : « Il n'est point d'autre nation, si grande « qu'elle soit, qui ait des dieux aussi près d'elle « que le Seigneur notre Dieu, présent à toutes « nos prières. » (Deut., IV, 7.) Mais s'il parlait de la sorte avant l'institution de la divine Eucharistie, quel eût été son langage maintenant que dans ce Sacrement et par ce Sacrement nous avons présent au milieu de nous Dieu, qui nous voit, que nous voyons, et avec lequel nous conversons face à face? Ah! sans doute que le Seigneur nous a fait une faveur insigne, en nous permettant de le recevoir au dedans de nous-mêmes; mais il ne nous a pas fait une moindre faveur en permettant que nous pussions toujours demeurer avec lui dans nos temples. Heureux les chrétiens qui peuvent chaque jour aller le visiter dans ces temples, se tenir en sa présence, et lui parler comme un ami parle à son ami; mais bien plus heureux les prêtres et les religieux qui habitent ces saints lieux, et qui jour et nuit peuvent jouir de sa présence et converser familièrement avec lui!

Il est donc vrai que toutes les marques et tous les effets du véritable amour se rencontrent dans

l'Eucharistie, à un très-haut degré de perfection : or, en présence de tant de preuves évidentes, comment douterions-nous encore de l'amour de notre Dieu? Dieu n'est pas moins grand dans son amour que dans ses autres œuvres; il est grand dans ses récompenses, grand dans ses consolations, grand dans ses châtiments, grand dans ses affections. Or, quel plus grand trésor, quelle plus grande consolation, quel plus grand bien, rigoureusement parlant, le Seigneur peut-il accorder à une créature que de l'aimer? Si, selon le langage des théologiens, l'amour est le premier des dons, la première des grâces, d'où découlent toutes les autres grâces, comme les rivières de leur source, et les effets de leur cause, encore une fois quelle plus grande richesse, quelle plus grande consolation pour les serviteurs de Dieu, que de savoir qu'ils en sont aimés de la sorte? car, bien que nul d'entre eux, à moins d'une révélation particulière, ne puisse le savoir au juste, il y a néanmoins certaines conjectures qui ne peuvent les tromper, comme par exemple lorsqu'ils ont été longtemps sans commettre de péché mortel.

C'est là un grand sujet de consolation, en même temps qu'un puissant motif d'aimer Dieu, et de mettre en lui toute notre confiance ; car, si rien n'est plus propre à embraser le feu, que le feu, quoi de plus capable de nous embraser d'amour, que l'amour? Et si rien n'est plus propre à

ranimer notre confiance que la pensée que celui qui nous aime peut nous venir en aide, comment n'aurons-nous pas une confiance pleine et entière, en Celui qui nous a tant aimés? Et certes, pourrions-nous nous attendre à quelque refus, de la part de Celui qui s'est donné lui-même, et qui a commencé par nous donner son amour, lequel est, comme nous le disions tantôt, le premier de ses dons?

Mais il y a quelque chose qui démontre mieux encore l'excès de sa tendresse. En effet, si ce don, précieux à tant d'égards, était accordé à des hommes qui en fussent dignes, qui s'en montrassent reconnaissants, qui sussent le mettre à profit, on le comprendrait à la rigueur; mais quand on le voit entre les mains de chrétiens qui n'en font point de compte, qui le reçoivent sans le moindre sentiment de gratitude, et qui n'en retirent aucun fruit, assurément on ne peut s'empêcher d'admirer la charité et la miséricorde de notre Sauveur. Seigneur, il vous a plu de montrer au monde l'excès de votre amour, et voilà pourquoi vous avez choisi une créature aussi indigne et aussi ingrate que moi, afin que mon indignité et mon ingratitude fissent d'autant plus ressortir votre infinie bonté! Semblable au peintre qui, voulant donner du relief à une figure blanche, a soin de la placer sur un fond noir, vous vous êtes servi de la misère et de la bassesse de l'homme, pour relever l'éclat de vos miséricordes. O Roi de

gloire, qu'y a-t-il dans l'homme pour que vous l'aimiez à ce point, et pour que vous recherchiez son amour? En vérité, si votre être, si votre gloire dépendaient de l'homme, comme son être et sa gloire dépendent de vous, qu'eussiez-vous fait de plus pour gagner son affection? Vous êtes mon salut, ma gloire, ma félicité; et, tandis que je fuis loin de vous, vous courez après moi! Ah! Seigneur! c'est là ce qui me confond, et ce que je ne comprendrai jamais.

Enfin une dernière preuve de l'amour de notre Sauveur, c'est la manière dont il a voulu demeurer parmi nous. S'il y fût demeuré sous la forme ordinaire, nous n'eussions pu que le vénérer; mais en y demeurant sous la forme du pain, nous pouvons tout à la fois le manger, le vénérer, et exercer ainsi notre foi et notre amour. Il se nomme le Pain de vie, parce que, sous la forme du pain, il est réellement et véritablement la vie: le pain ordinaire que nous mangeons ne donne la vie que peu à peu, et après avoir subi de nombreuses transformations; mais quiconque mange dignement de ce Pain reçoit immédiatement la vie, parce qu'en réalité il mange la Vie; que si cette nourriture vous inspire du dégoût, parce qu'elle est vivante, souvenez-vous qu'elle est du pain; et si ce pain vous paraît peu de chose, souvenez-vous qu'il est vivant, et qu'il a, par conséquent, une très-grande valeur.

CHAPITRE XXIX

De la prière de Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers. (1er mystère douloureux.)

Lorsque, après la Cène, le Sauveur eut terminé son discours, les Évangélistes rapportent qu'il s'en alla au jardin des Oliviers pour prier, et se préparer ainsi au terrible combat de sa Passion. Considérez d'abord comment, au sortir de cette Cène, qui avait mis fin aux sacrifices de l'Ancien Testament et inauguré ceux du Nouveau, notre divin Maître ouvrit la porte à toutes les angoisses et à toutes les douleurs, afin qu'elles se répandissent dans son âme avant même de faire irruption dans son corps. Ayant pris avec lui trois de ses disciples qu'il chérissait le plus, « il com-« mença à s'effrayer et à tomber dans l'abatte-« ment, et il leur dit » ces douloureuses paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » (Marc, XIV, 33, 34.) C'est-à-dire que son âme était remplie d'une tristesse mortelle, d'une tristesse capable de lui causer la mort, s'il ne se fût réservé pour de plus grandes épreuves. Puis, s'étant un peu éloigné d'eux, il se mit à prier; et quand il eut prié pour la troisième fois, la tristesse de son âme fut si grande, qu'on ne vit jamais d'agonie

comme la sienne : je n'en veux d'autre preuve que les gouttes de sang qui s'échappaient par tous les pores de son corps; étrange sueur, en effet, et qui indique clairement jusqu'à quel point son âme était torturée par la douleur : car qui a jamais lu ou entendu raconter qu'un homme eût sué du sang, et du sang dégouttant jusqu'à terre ? Mais si cette sueur extérieure était l'indice de l'agonie intérieure qui accablait son âme, n'est-il pas vrai de dire que, de même qu'il n'y eut jamais de semblable sueur, il n'y eut jamais non plus de semblable douleur ?

On peut assigner à cela plusieurs causes. La première fut la claire appréhension qu'eut le Sauveur de toutes les souffrances et de tous les tourments que ses ennemis lui tenaient en réserve; ces souffrances et ces tourments se présentèrent à son imagination avec tant de vivacité, qu'il fut, si l'on peut parler de la sorte, intérieurement flagellé, conspué, souffleté, couronné d'épines, abreuvé d'outrages, crucifié; et que la partie affective de son âme souffrit en proportion de l'impression que faisait sur elle l'image de ces divers supplices.

Une autre cause fut la pensée et le souvenir de tous les péchés des hommes. Comme dans l'excès de son amour il s'était offert à son Père, afin de satisfaire par eux, il fallait nécessairement qu'il passât par cette épreuve : il se représenta donc

toutes les méchancetés et toutes les abominations de la terre, celles qui étaient déjà commises comme celles qui devaient se commettre plus tard, celles qui étaient imputables aux élus comme celles qui étaient imputables aux réprouvés; et alors la douleur que lui causa ce spectacle égala véritablement sa charité et son zèle pour la gloire de Dieu. Pour dire jusqu'à quel point cette douleur pénétra avant dans son âme, il faudrait savoir jusqu'à quel degré s'élevaient sa charité et son zèle, et c'est chose que nous ignorons; mais si le prophète David assure que son cœur défaillait en voyant les péchés que les hommes avaient la hardiesse de commettre contre Dieu (Ps. LXXII), quels ne devaient pas être les sentiments de Celui qui avait plus de charité que David, et qui voyait à la fois toutes les iniquités des siècles passés, présents et futurs? C'étaient là les taureaux et les chiens enragés qui, s'acharnant contre son âme très-sainte, la faisaient souffrir bien autrement que les supplices corporels. « Une multitude de jeunes taureaux, » dit-il, « m'ont environné, des chiens dévorants se pres- « sent autour de moi. » (Ps. XXI, 12, 17.)

Une autre cause fut le péché et la ruine de ce Peuple qui devait être châtié d'une manière si épouvantable; ce dont le Sauveur était plus affecté que de sa propre mort. Saint Jérôme pense que c'est là le calice qu'il refusait de boire, lorsqu'il de-

mandait à son Père de trouver, s'il était possible, un autre moyen de racheter le monde, sans que les Juifs en vinssent à commettre un crime qui attirerait sur eux des malheurs effroyables. Toutes ces considérations réunies impressionnèrent si vivement son âme bénie qu'une sueur de sang se répandit sur son corps et découla jusqu'à terre. O bon Jésus ! ô doux Sauveur, quelle est l'affliction, quel est le chagrin, quelle est la maladie qui vous fait ainsi suer du sang ? Ah ! cette maladie a son siége dans notre âme ; mais c'est vous qui en ressentez la douleur. Cette maladie a son siége dans notre âme ; mais c'est vous qui vous chargez de prendre le remède qui doit la guérir : la diète, la saignée, les purgatifs les plus violents ne vous rebutent point. Vous jeûnez, afin d'expier nos débauches de table ; vous versez votre sang, quand nous nous sommes engraissés dans le crime ; vous avalez le fiel et le vinaigre, après que nous nous sommes vautrés dans la fange des plaisirs charnels. Et maintenant, à voir la sueur de sang qui vous inonde, l'agonie mortelle dans laquelle vous êtes plongé, il est clair que vous souffrez d'incroyables douleurs. Que vous rendrons-nous, Seigneur, en retour d'un remède qui vous a coûté si cher et que vous nous abandonnez à si bas prix ?

Veux-tu savoir, ô homme, ce que tu dois à ce Sauveur? examine dans quel état il se trouve à

cause de toi. Vois comme de tous côtés les angoisses le menacent; comme il lutte, comme il combat aux approches de la mort, allant et venant de ses disciples à son Père, et de son Père à ses disciples, et ne trouvant de consolation nulle part; car son Père se montre sourd à ses supplications; ses disciples dorment; Judas et les Princes des prêtres, animés d'une fureur barbare et dévorés par l'envie, n'ont garde de se livrer au sommeil; et au milieu de cet abandon général, il se sent lui-même abandonné par la partie supérieure de son âme et par la Divinité qui en était inséparable. Peu importe qu'il soit le Fils bien-aimé du Père céleste, il faut qu'il boive le calice de sa Passion sans aucun mélange de consolation; aussi peut-il dire avec le Prophète : « Les flots « de votre colère ont passé sur moi, et vos terreurs « m'ont accablé. » (Ps. LXXXVII, 16, 17.) En effet, les flots de la colère de Dieu ne firent que passer sur lui sans s'y arrêter, parce qu'en définitive il n'était point pécheur, mais seulement caution et sauveur des pécheurs.

Très-innocent Agneau, dites-moi quel est celui qui a osé mettre ainsi sur vos épaules un fardeau dont la seule pensée vous fait suer du sang? Quel est celui qui vous a frappé? Que signifie ce sang qui ruisselle sur votre visage. Je ne vois point là de bourreaux qui vous tourmentent; je ne vois aucune trace de fouets; je ne vois ni clous, ni

épines, ni croix. C'est donc votre charité infinie qui, la première, sans recourir au glaive, vous a fait verser votre sang; c'est donc votre charité qui marche en tête de ceux qui vous persécutent!

Dans cette circonstance douloureuse de sa vie, le Sauveur nous offre non-seulement un sujet de méditation, mais aussi un exemple à suivre. Il nous apprend à recourir à Dieu dans tous nos besoins, comme au Père de miséricorde, qui le plus souvent ne nous envoie des épreuves que pour nous attirer à lui et avoir l'occasion d'exercer sa providence en notre faveur. Il nous apprend à ne pas perdre courage, quand nous n'obtenons pas tout de suite ce que nous lui demandons, et à persévérer, comme il le fit lui-même, lorsqu'il répéta trois fois la même chose: par la raison que souvent Dieu nous accorde à la fin ce qu'il semblait nous refuser tout d'abord. Enfin il nous apprend à prier d'une part avec confiance, et de l'autre avec une entière résignation à la volonté de Dieu. Cette confiance paraît dans ces paroles qui respirent la plus grande tendresse et le plus grand abandon: « Mon Père; » et cette résignation ressort de ces autres paroles: « Que ma volonté « ne se fasse pas, mais la vôtre. » (Luc, XXII, 42.)

CHAPITRE XXX

De quelle manière Notre-Seigneur Jésus-Christ fut pris et lié.

Le Seigneur achevait à peine sa prière qu'une troupe de gens armés, à laquelle s'étaient joints les Princes des prêtres et les Pharisiens, arriva pour se saisir de l'Agneau. Ils ne s'en rapportèrent point cette fois à des serviteurs ou à des soldats mercenaires, de peur que ceux-ci ne se convertissent et ne crussent en Jésus-Christ; mais ils vinrent eux-mêmes de leur personne, bien assurés que ni discours ni miracles ne seraient capables de les détourner de leur malice. C'est ainsi qu'en abandonnant la voie droite ils tombèrent dans un abîme d'autant plus profond qu'ils occupaient une place plus élevée. En effet, de même que le meilleur vin, quand il se gâte, devient le plus fort vinaigre, de même les personnes les plus spirituelles et les plus rapprochées de Dieu, comme les ecclésiastiques et les religieux, quand elles ont le malheur de prévariquer, deviennent pires que tous les autres : témoin le plus parfait des anges, qui, en se révoltant contre son Maître souverain, devint le plus abominable des démons.

A la tête de cette troupe maudite on voyait Judas, lequel comme un autre Lucifer était descendu du poste le plus élevé qui soit dans l'Église, pour se faire le chef de ceux qui avaient juré la mort du Sauveur. Voyez jusqu'à quelle extrémité ce misérable se laissa entraîner par son avarice, pour n'avoir pas su y résister dès le commencement. Malheur à vous si vous ne résistez point à la vôtre? Car que peut-on attendre de vous qui n'avez pas autant de dispositions que lui pour la vertu, qui n'avez pas été élevé à une si haute école, qui n'avez pas vu tant de miracles, qui n'avez pas conversé avec un tel Maître ni avec de tels disciples? Que pouvez-vous attendre de vous-même, si vous n'exercez pas de tout côté une vigilance sévère? Le traître leur avait donné un signe, disant: « Celui que je baiserai, c'est lui-« même, saisissez-le. » (Matth., xxxvi, 48.) En effet, pour s'emparer de ce doux Maître, de cette fontaine de charité et d'amour, de quel autre signe eût-on pu se servir sinon du signe de l'amour?

Le Sauveur reçut ce cruel baiser, dans l'espoir que sa douceur briserait le cœur du disciple rebelle; mais, pour un cœur obstiné et perverti, les remèdes ne servent de rien. O mon âme, si l'Agneau de Dieu offrit son visage aux lèvres trompeuses de celui qui le vendait, penses-tu qu'il se refuse jamais aux embrassements in-

térieurs de ceux qui l'aiment avec tendresse?

Mais, afin que la présomption humaine soit obligée de s'avouer vaincue devant la toute-puissance divine, le Sauveur, avant de permettre que ses ennemis se saisissent de sa personne, d'un mot les renverse par terre, bien que, malgré ce miracle, ils persistent dans leur aveuglement et leur malice. Vous voyez par là jusqu'où peut en venir un homme abandonné de Dieu, et combien il y a peu d'espoir de guérison pour celui qui résiste à un remède préparé par des mains si puissantes. O fureur obstinée et maudite, qui ne s'arrête ni devant la grandeur d'un pareil prodige, ni à la vue d'une si merveilleuse clémence!

Mais le Sauveur ne se contenta pas de montrer sa puissance, il voulut aussi faire éclater sa miséricorde en guérissant l'oreille du serviteur que saint Pierre venait de frapper. Arrêtez-vous ici pour méditer les paroles qu'il prononça à cette occasion : « Remets ton épée dans le fourreau. Et « le calice que mon Père m'a donné, ne le boirai-« je donc point? » (Jean, XVIII, 11.) Tel est le bouclier à l'aide duquel le chrétien doit se défendre contre toutes les peines et les tribulations qu'il rencontre ici-bas, parce que c'est là, en effet, le calice que le Père céleste veut que nous buvions, afin de nous éprouver et de nous purifier tout à la fois. C'est ce que fit le saint homme Job,

lorsque, assailli, maltraité par le démon, il s'écria : « Dieu a donné, Dieu a retiré, comme il « a plu au Seigneur ainsi il a été fait; que « le nom du Seigneur soit béni. » (Job, I, 21.) C'est ce que fit le roi David, lorsque, en entendant les malédictions que Semeï proférait contre lui, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Laissez-« le maudire, selon le commandement du Sei-« gneur. » (II Rois, XVI, 11.) Acceptons ce calice, puisqu'il nous a été préparé par un Médecin qui est père, et qui agit en père à notre égard; et si l'amertume du breuvage qu'il contient nous inspire de la répugnance, souvenons-nous que le Fils de Dieu, sur lequel toute grâce a été répandue, en a le premier approché ses lèvres.

Après que Malchus eut été guéri de sa blessure, tous les disciples s'enfuirent, abandonnant le Sauveur. Ils lui tinrent compagnie pendant la Cène; mais quand le moment de la Passion fut venu, ils le laissèrent seul. En cela il est vrai de dire que nous sommes tous les imitateurs des disciples; nous avons horreur de la souffrance, et nous cessons de suivre Jésus-Christ quand il va à la Croix, bien que nous désirions de le suivre quand il se dirige vers son royaume. Que si parfois nous nous hasardons à le suivre, c'est de loin, comme firent les disciples, c'est-à-dire tout au plus en consentant à quelques légers sacrifices. Que dis-je? les disciples fuyaient en présence

d'un danger évident; mais moi, ô mon Sauveur, je fuis sans qu'il y ait le moindre danger, ou, ce qui est pire, malgré le danger qu'il y a à s'éloigner de vous : car s'éloigner de vous, c'est s'éloigner de la lumière, de la vie, de la paix et de tous les biens. Combien suis-je donc plus coupable que vos disciples !

Dès que les disciples se furent dispersés, on vit cette troupe de loups affamés se jeter sur l'Agneau sans tache, qui était demeuré seul entre leurs mains. Et maintenant, qui pourra retenir ses pleurs en entendant raconter comment d'impitoyables bourreaux osèrent lier de leurs mains sacriléges les mains de ce doux Sauveur, qui ne leur opposait aucune résistance, et dont la bouche ne proférait aucune parole de plainte? comment, ainsi lié, ils le traînèrent à travers les rues de Jérusalem en poussant de grands cris, en courant et en attirant le peuple sur leurs pas jusqu'à la maison des Grands Prêtres? Hélas! si Judas lui-même, qui l'avait vendu, ne put supporter la pensée de son crime, et se pendit de désespoir, quelle ne dut pas être la douleur des apôtres, quand ils se virent enlever leur bon Maître d'une manière si violente et par la trahison de l'un d'entre eux ! Quel est celui qui pourrait voir ce Jésus, dont la sainteté était si éclatante, qui avait fait tant de bien au peuple, qui avait chassé tant de démons, guéri tant de malades et prêché une

si merveilleuse doctrine, le voir, dis-je, traîné ignominieusement, la corde au cou et les mains liées, à travers les rues et les places publiques, et n'être pas ému jusqu'au fond des entrailles? O cœurs barbares, comment n'êtes-vous point touchés de tant de douceur? Comment pouvez-vous maltraiter Celui qui vous a comblés de tant de biens? Comment n'êtes-vous point frappés de son innocence et de sa mansuétude, lorsqu'au milieu des outrages dont vous l'abreuvez il ne lui échappe aucune parole de plainte ou de menace, aucun signe d'indignation ou de colère !

CHAPITRE XXXI

De quelle manière Notre-Seigneur Jésus-Christ fut présenté aux grands prêtres Anne et Caïphe, et des souffrances qu'il eut à endurer pendant la nuit qui précéda sa mort.

Le Sauveur, ayant été pris de la sorte, fut emmené, au milieu du tumulte et des vociférations de la multitude, jusque chez Anne, « parce que ce-« lui-ci était le beau-père de Caïphe, qui était le « Pontife de cette année-là. » (Jean, XVIII, 13.) Considérez d'abord l'insulte abominable qui lui fut faite dans la maison de cet infâme beau-père du Pontife : on l'interroge à propos de ses disciples et de sa doctrine, et sur sa réponse, qu'il a tou-

jours enseigné publiquement, et qu'on peut s'informer de ce qu'il a dit auprès de ceux qui l'ont entendu, « un des archers là présents lui donne « un soufflet, disant : Est-ce ainsi que tu réponds « au Pontife. » (Jean, XVIII, 22.) Considérez comment cette action excite le rire du Pontife et de ses complices, tandis que les amis de Jésus, qui le reconnaissent pour le Fils de Dieu, en sont profondément affligés. Considérez enfin avec quelle charité et quelle douceur le Sauveur répond à celui qui l'avait frappé : « Si j'ai mal parlé, rends « témoignage du mal. » (Ibid., 23.) Comme s'il eut voulu lui dire : c'est à tort que vous m'injuriez, je ne le mérite en aucune façon.

Considérez ensuite la manière dont il fut traîné de là jusque chez Caïphe, et les injures dont il fut accablé pour avoir répondu au Pontife, qui l'avait sommé de dire qui il était. Cette fois ce ne fut point un seul archer, mais tous ceux qui étaient là présents, qui, comme des loups furieux, se jetèrent à l'envi sur l'Agneau, le frappant sans pitié : les uns lui donnent des soufflets, les autres des coups de poing, les autres lui crachent au visage; ceux-ci lui arrachent les cheveux, ceux-là proférent contre lui des railleries et des blasphèmes. On vit alors cette face que les anges adorent, et dont la beauté réjouit la cour céleste; on la vit, dis-je, souillée par d'infâmes crachats, meurtrie de soufflets et de coups de poing,

méprisée, déshonorée, et, pour comble d'ironie, recouverte d'un voile. En un mot, le Maître de l'univers fût traité comme un sacrilége, comme un blasphémateur, sans qu'il perdît rien de sa sérénité ou qu'il lui échappât la moindre plainte.

Et quoiqu'il y ait là de quoi gémir et pleurer, ce que raconte saint Luc est bien plus attendrissant encore. Pendant la nuit, dit-il, « ceux qui « tenaient Jésus le raillaient et le déchiraient « de coups. Puis, lui ayant bandé les yeux, ils le « frappaient au visage, et l'interrogeaient, di- « sant : Prophétise qui est celui qui t'a frappé? « Et, blasphémant ainsi, ils disaient beaucoup « d'autres choses contre lui. » (Luc, XXII, 63-65.) L'Évangéliste ne rapporte point ces choses; mais il suffit de connaître d'un côté la patience et la charité du Sauveur, et de l'autre la cruauté et la barbarie de ses bourreaux, que le démon excitait lui-même, pour se faire une idée de la nuit qu'il dut passer en leur compagnie.

CHAPITRE XXXII

De quelle manière Notre-Seigneur Jésus-Christ fut présenté à Pilate et flagellé à la colonne. (2e mystère douloureux.)

Quand le matin qui suivit cette nuit de douleur et d'ignominie fut venu, toute l'assemblée se levant, ils lièrent le Sauveur, le conduisirent à Pilate, qui gouvernait la Judée au nom des Romains, et supplièrent celui-ci avec les plus vives instances de le condamner à mort. Or, pendant qu'ils étaient là criant, accusant Jésus, avançant contre lui les mensonges et les faussetés les plus détestables, au milieu de tout ce tumulte et de toutes ces vociférations, Jésus était comme un doux agneau, qui n'ouvre point la bouche devant celui qui le tond; il ne s'excusait point, il ne se défendait point, il ne prononçait pas même une parole; si bien que son silence, sa gravité, la sérénité de son visage causaient au Juge un étonnement dont il n'était pas le maître.

Pilate savait, à n'en pouvoir douter, que c'était la jalousie qui mettait tout ce monde en mouvement. Vaincu néanmoins par sa propre pusillanimité et par la crainte de déplaire à l'Empereur, il ordonna de flageller l'Agneau innocent, dans

la persuasion qu'après cela ses ennemis cesseraient de demander sa mort. A peine a-t-il donné cet ordre, que le Sauveur est dépouillé de ses vêtements. On l'attache fortement à une colonne, et les bourreaux commencent à frapper sa chair virginale : les coups succèdent aux coups, les plaies s'élargissent, les blessures se multiplient, le sang coule à grands flots à travers ses épaules et en telle abondance, que la terre en est rougie. Quel supplice plus douloureux et à la fois plus infamant! C'est le supplice, non pas des hommes libres, mais des esclaves, des voleurs et des criminels de bas étage: d'après la loi romaine, tout citoyen, de quelque méfait qu'il se fût rendu coupable, en était exempt; et, dans une de ses harangues, Cicéron n'a pas de termes assez forts pour flétrir la conduite d'un juge qui l'avait infligé malgré les justes réclamations du patient. Mais dis-moi, ô mon âme, si le cœur se révolte à la vue d'un citoyen romain qu'on flagelle, que sera-ce donc de voir le Maître de l'univers attaché à une colonne et recevant sur son dos une pluie de coups, comme un vil malfaiteur? Anges du ciel, vous qui connaissiez la majesté du Sauveur, que faisiez-vous en le voyant frappé et maltraité de la sorte? Que signifie ceci, ô Roi de gloire, que signifie ce supplice? que veut dire ce châtiment? Quel larcin avez-vous commis pour que l'on en soit venu jusqu'à vous

flageller? Ah! je le comprends, la cause de ces coups, la raison de ce châtiment, ce sont mes larcins, mes crimes, et non pas les vôtres! La même charité qui vous a porté à vous revêtir de ma nature, vous a porté aussi à vous charger de mes dettes, et c'est pour payer ces dettes que vous souffrez maintenant. On voit bien là ce que vous êtes et ce que je suis: ce que je suis, moi, qui ai commis des actions qui méritent de tels châtiments; ce que vous êtes, vous, dont la miséricorde n'a pas craint de s'en rendre responsable.

Les Évangélistes se taisent sur le nombre de coups que le Sauveur reçut dans sa flagellation; mais nous pouvons en juger par la multitude de nos iniquités, comme aussi par la cruauté de ces bourreaux impitoyables, qui se plaisaient à le torturer et à voir couler son sang. Malheureux pécheur! toi qui es la cause de cet épouvantable supplice, comment peux-tu encore ne pas aimer ton Sauveur, ne pas le craindre, ne pas espérer en lui, ne pas compatir à ses souffrances? ne pas l'aimer, en voyant ce qu'il souffre pour ton amour; ne pas le craindre, en voyant de quels châtiments terribles il punit le péché; ne pas espérer en lui, en voyant combien la satisfaction qu'il offre à Dieu pour ce même péché est copieuse et abondante; ne pas compatir à ses souffrances, en voyant les tourments qu'il endure et les flots de sang qui ruissellent par tout son corps?

CHAPITRE XXXIII

Du Couronnement d'épines. (3e mystère douloureux.)

A peine les soldats ont-ils mis fin au supplice de la flagellation, que, sans se donner de relâche, ils commencent les préparatifs d'un supplice bien plus ignominieux encore. Toute la cohorte se rassemble, afin de prendre part à cette fête barbare. On tresse une couronne de joncs marins, et on l'enfonce dans la tête sacrée du Sauveur, afin qu'elle soit tout à la fois un instrument de douleur et un instrument d'ignominie. « Quelques-unes des épines, dit saint Bernard, se brisent ; d'autres pénètrent jusqu'aux os, percent et déchirent ce chef vénérable. » Mais ce n'est point assez de cette cruelle moquerie : les soldats prennent un vieux lambeau de pourpre, et le jettent sur les épaules de Jésus ; ils lui mettent dans la main un roseau en guise de sceptre, et, fléchissant le genou devant lui, ils lui donnent des soufflets, lui crachent au visage, prennent le roseau et le frappent à la tête, disant : « Salut, Roi des Juifs. » (Matth., XXVII, 29.) En vérité on ne comprend pas que des hommes aient pu imaginer de telles atrocités, et il n'est pas d'ennemi si acharné qui eût le cœur d'in-

fliger un pareil supplice à son plus cruel ennemi. Mais ici c'est le démon qui inventait les tortures, et Dieu qui les souffrait. Or, pour que la haine du démon fût assouvie et l'amour de Dieu satisfait, il ne fallait pas un moindre supplice que celui que nous venons de décrire.

Je ne sais, en vérité, ce qui l'emporte ici de l'injure ou de la douleur. Chaque jour nous voyons des malheureux sur la tête desquels on place des bonnets d'ignominie; mais si ces bonnets les couvrent de honte, ils ne font jamais couler leur sang. Il n'en est pas de même de la couronne du Sauveur; sa couronne, dont les épines pénètrent jusqu'aux os, l'avilit autant qu'elle le fait souffrir : or, c'est ce qu'on ne vit jamais, c'est ce qu'on ne lit nulle part. Ses ennemis ne se bornèrent pas à employer contre lui des tourments connus et en usage dans tous les siècles, ils en imaginèrent de nouveaux, douloureux et ignominieux tout à la fois. Que dire, en effet, de la pourpre dont ils le revêtent en qualité de roi, du roseau qu'ils lui mettent à la main en guise de sceptre, des genuflexions qu'ils multiplient pour se moquer de lui, des coups de roseau qu'ils font pleuvoir sur sa tête, des soufflets dont ils meurtrissent son visage divin? Quand jamais, depuis que le monde est monde, s'est-on permis de mêler la raillerie au sang et aux supplices? Nous ne lisons rien de semblable ni dans l'histoire des martyrs, ni dans

celle des malfaiteurs; et certes, ce n'est pas qu'on leur ait épargné les tortures; mais tout cela était réservé au Sauveur, qui, s'étant chargé de satisfaire pour les péchés des hommes, expiait ainsi nos plaisirs par ses souffrances, et notre orgueil par ses ignominies. En quoi il faut que nous admirions sa bonté et sa charité, puisque, non content de mourir d'une manière quelconque, il a choisi la mort la plus cruelle, la plus vile et la plus infamante, autant pour nous prouver son amour que pour rendre notre rédemption plus abondante. Que ce soit là un effet de sa bonté et de sa charité infinies, il n'y a pas lieu d'en douter un seul instant, et la raison en est simple : tout le monde avoue que la bonté et la charité de Jésus-Christ surpassent de beaucoup la malice et la haine du démon ; or, si la malice et la haine du démon ont pu inventer les tourments dont nous venons de parler, il est évident que la bonté et la charité de Jésus-Christ ont pu non-seulement les souffrir, mais même les désirer.

Pilate, comme nous l'avons déjà dit, était persuadé de l'innocence du Sauveur; il savait qu'il n'avait commis aucune faute, et que, si ses ennemis demandaient sa mort, ce n'était que par un sentiment de basse jalousie. Aussi entre autres moyens qu'il imagina pour le tirer de leurs mains, il eut la pensée de le présenter au peuple dans l'état où il se trouvait, ne doutant pas qu'à cette

vue, ceux qui se montraient les plus acharnés ne fussent touchés de pitié. Et toi, ô mon âme, viens assister maintenant à ce spectacle de douleur; imagine-toi que tu es là présente, et vois de quelle manière s'avance Celui qui est la splendeur de la gloire du Père et le miroir de sa beauté : vois comme il rougit de honte au milieu de cette foule accourue de toutes parts; contemple-le avec son manteau dérisoire, avec ses mains liées, sa couronne d'épines, son sceptre de roseau, son corps tremblant et qui n'est plus qu'une plaie. Il est tellement affaibli par le sang qui jaillit de tous ses membres, qu'à peine peut-il se tenir debout. Son visage est meurtri de coups de poing, couvert de crachats, déchiré par les épines et revêtu d'une épaisse couche de sang caillé que sillonne de temps en temps un sang frais et vermeil. Ses yeux, auxquels ses mains, retenues par des liens, ne peuvent atteindre, cherchent vainement à s'ouvrir, et ces deux lumières célestes n'offrent plus qu'une masse de chair informe, que l'on ne peut regarder sans frémir. Enfin le Sauveur est tellement défiguré, qu'il est méconnaissable, et que tout au plus il conserve encore les apparences d'un homme. C'est un tableau où l'on trouve réunis tous les traits de la douleur, et que Pilate et ses bourreaux ont peint afin d'attendrir le peuple en faveur de Jésus.

CHAPITRE XXXIV

Du parallèle qui fut établi entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et Barabbas.

A cette injure en succéda une autre, la plus grande peut-être de toutes celles que le Sauveur eut à essuyer pendant le cours de sa Passion. Depuis que les Romains s'étaient établis dans la Judée, c'était la coutume chaque année, à l'occasion de la fête de Pâque, de délivrer au peuple un prisonnier, celui qu'il choisissait lui-même. Pilate, désirant arracher Jésus à la mort, offrit de le délivrer ou de délivrer Barabbas, qui s'était rendu coupable de sédition et de meurtre, et dont, par conséquent, personne ne pouvait songer à demander la grâce. Il espérait, par là, parvenir à sa fin ; car qui eût jamais supposé qu'un séditieux et un assassin serait préféré à l'homme le plus doux que l'on vit jamais? à son avis, le salut de l'Innocent était assuré. Admirez l'humilité du Sauveur : il consent à ce qu'on le compare à Barabbas, il permet que l'on mette en question lequel des deux vaut mieux et est plus digne de vivre, et quand la question a été débattue, et que l'on en vient à une décision, c'est lui-même qui est condamné, tandis que Barabbas sort libre de sa prison. Qui

ne sera saisi d'épouvante en présence d'un tel abaissement de la part du Fils de Dieu? Cet abaissement fut pire que celui de la croix. Sur la croix il n'était ni plus, ni moins, qu'un malfaiteur condamné, qu'un malfaiteur crucifié entre des malfaiteurs, et confondu avec eux; mais ici on le met en parallèle avec Barabbas, et d'un consentement unanime, aux acclamations de la foule, il est déclaré plus coupable que lui. O Roi de gloire, mais jusqu'à quel point avez-vous donc poussé votre humilité, votre patience, votre charité? Et toi, homme aveugle, que penses-tu de ton orgueil, d'un orgueil qui ne pouvait être guéri qu'à ce prix, et que, malgré cela, tu laisses subsister dans toute sa force? De bonne foi, voyons, quel cas dois-tu faire des jugements et de l'opinion du monde, après une sentence aussi inique que celle que nous venons d'entendre : que dis-je! après tant d'iniques sentences prononcées contre les prophètes, les apôtres et les martyrs qu'il sacrifia sans pitié? S'il arrive à un de tes serviteurs de laisser échapper un mensonge, tu n'ajoutes plus de confiance à ses paroles, et, après que le monde a menti autant de fois qu'il a condamné de saints, après qu'il a poussé l'audace du mensonge jusqu'à déclarer Barabbas supérieur à Jésus, tu continuerais d'ajouter foi à son témoignage! Ah! certes il me semble que c'en est assez pour que nous fermions désormais nos yeux et nos oreilles, à

toutes les actions et à tous les dires de ce monstre à plusieurs têtes, si furieux, si aveugle, si insensé dans les jugements qu'il porte et dans les opinions qu'il avance.

CHAPITRE XXXV

Du Portement de croix. (4e mystère douloureux.)

Pilate, n'ayant point réussi dans son dessein, condamna l'Innocent à mourir sur la croix; mais les Juifs, pour augmenter les douleurs et les ignominies de ce supplice, voulurent que la Victime portât elle-même le bois sur lequel elle devait être immolée. Ils prennent donc une croix (longue de quinze pieds, selon quelques auteurs), et ils jettent ce lourd fardeau sur les épaules du Sauveur, qui, tant à cause de ce qu'il avait souffert la nuit et le jour précédents, que du sang qu'il avait perdu, ne pouvait qu'à grand'peine se tenir debout et porter le poids de son propre corps. Ce fut là une invention, une cruauté dont on n'avait jamais vu d'exemple. D'ordinaire on cache au patient l'instrument de son supplice; si quelqu'un doit avoir la tête tranchée, on lui bande les yeux, afin qu'il n'aperçoive point le glaive. Mais pour Jésus, pour l'Agneau innocent, non-seulement on ne dérobe point la croix à ses re-

gards, mais on la lui met sur les épaules, afin que sa vue porte la désolation dans son âme et que son poids accable son corps; afin, en un mot, qu'il porte deux croix avant d'être attaché à une seule. Nous ne lisons pas que l'on ait rien fait de semblable pour les voleurs qui devaient souffrir avec lui; bien qu'ils dussent aussi être crucifiés, on ne les obligea point à porter leur croix, pour donner à entendre qu'ils étaient moins coupables que Jésus, et que Jésus méritait un plus grand châtiment. Peut-on concevoir quelque chose de plus injurieux et de plus navrant à la fois? O bon Jésus, que ne puis-je vous être de quelque secours dans cette voie douloureuse où vous vous engagez! Vous avez veillé et souffert toute la nuit, puis voilà que de cruels bourreaux se sont jetés sur vous, et à l'envi ils vous ont souffleté et outragé; non contents de cela, sans aucun égard pour votre faiblesse, pour le sang que vous aviez répandu, ils ont chargé vos épaules délicates d'une lourde croix, et ils vous conduisent ainsi jusqu'au lieu du supplice. O corps délicat! quel est ce fardeau qui pèse sur vous? Quel est le chemin que vous prenez? Quels sont ces insignes sanglants? Hé quoi! faut-il que vous portiez vous-même l'instrument de votre supplice! O mon âme, le fardeau que tu vois sur les épaules de Jésus n'est pas autre que celui de tes péchés, dont un seul pèse plus que le monde entier; rends grâces à ce

bon Pasteur de ce qu'il veut bien se charger ainsi de la brebis égarée pour la ramener au bercail.

Les personnes pieuses supposent que le Sauveur, en allant au Calvaire, succomba sous le poids de sa croix, et, quoique les Evangélistes se taisent sur cette circonstance, elle est néanmoins très-probable. En effet, tout devait avoir contribué à l'affaiblir, et les coups de fouets qu'il avait reçus dans sa flagellation, et le sang qu'il avait répandu, et sa couronne dont les épines pénétraient jusqu'au crâne, et la nuit terrible qu'il avait passée au milieu de ses bourreaux : ajoutez encore à cela la pesanteur de la croix qu'il portait, la précipitation avec laquelle on l'obligeait de marcher, et sa résolution bien arrêtée de ne point recourir à la Divinité, mais de donner un libre champ à la fureur et à la cruauté de ses ennemis. Dites-moi, je vous prie, quoi de plus navrant que de voir le Sauveur du monde s'affaissant sous le fardeau qu'il porte sur ses épaules délicates? Est-il un cœur assez dur pour ne pas se sentir brisé de douleur en le voyant ainsi renversé, broyé, abattu, non pas seulement par la croix dont il est chargé, mais par nos propres péchés, bien plus lourds et bien plus pesants que cette croix?

Après cela, un spectacle non moins douloureux s'offre à nos regards; c'est la rencontre de Jésus et de sa sainte Mère. On montre encore aujourd'hui à Jérusalem le lieu de cette scène, et

les pèlerins y font une station particulière. Quelle langue pourra jamais exprimer ce qui se passa dans le cœur de Jésus, en voyant Celle qui lui avait donné le jour, et en pensant qu'à cette heure un glaive de douleur lui perçait les entrailles! car il l'aimait, n'en doutez pas, comme un fils, et comme un fils doit aimer une telle Mère, c'est-à-dire d'un amour incomparable.

Mais aussi que se passa-t-il dans le cœur de la Vierge, lorsqu'au milieu de ces loups carnassiers, elle aperçut l'Agneau innocent avec la couronne qu'il avait sur la tête, le lourd fardeau qui pesait sur ses épaules, et ce visage, si changé, si abattu, où se retraçaient toutes les angoisses de son âme, tandis qu'on publiait à haute voix l'arrêt qui le condamnait au supplice de la croix! Oh! comme alors elle se souvint de la prophétie de Siméon, comme elle comprit que c'étaient bien là les douleurs que ce saint Vieillard lui avait prédites! O Vierge bénie, que sont devenues les magnifiques promesses de l'Ange, lorsque, parlant de Celui que vous deviez concevoir, il vous disait : « Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-« Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône « de David, son père, et il règnera éternellement « sur la maison de Jacob, et son règne n'aura « point de fin. » (Luc, I, 32, 33.) Qu'est devenu ce règne maintenant? Que sont devenus la couronne et le trône de David?

On voit par là avec quelle patience et quelle résignation ceux qui ont mis leur confiance dans le Seigneur doivent attendre l'accomplissement de ses promesses; il faut qu'ils aient toujours présentes à l'esprit ces paroles d'Isaïe : (XXVIII, 16.) « Que celui qui croit ne se trouble pas. » Le Seigneur est libre de différer ses dons aussi longtemps qu'il lui plaît, ce serait donc à tort qu'ils perdraient courage. De même qu'après avoir promis à David qu'il le ferait asseoir sur un trône, il le laissa pendant plusieurs années en butte à toute sorte d'épreuves, ainsi ce ne fut qu'après une longue suite de siècles qu'il se décida à établir le règne de Jésus-Christ, véritable roi et seigneur, dans la maison de David, c'est-à-dire dans l'Église chrétienne, qui est la figure du royaume de David. « Le temps est encore éloigné, » nous dit le Prophète, « mais il viendra à la fin, il « ne trompera pas vos espérances; attendez-le, il « viendra et il ne tardera pas. » (Hab., II, 3.) L'Apôtre lui-même, dans son Épître aux Hébreux, ne cesse de nous exhorter à la patience, parce que, sans cette vertu, la confiance ne tarderait pas à nous faire défaut.

Et maintenant, ô mon âme, mets-toi à la suite du Sauveur en compagnie de la Vierge, et parcours avec lui le chemin qui mène au Calvaire; prête l'oreille à la voix des hérauts publics qui annoncent partout sa condamnation; ouvre ton

cœur à la compassion, et aide-lui à porter sa croix. Unis tes larmes aux larmes des femmes pieuses qui se sont attachées à ses pas, et par ce qu'on fait au bois vert, juge de ce qu'on fera au bois sec. Accompagne en toute humilité la très-sainte Vierge et saint Jean, le disciple bien-aimé, jusqu'au lieu du supplice, et tâche, si tu peux, de concevoir leur douleur. En effet, si des femmes qui ne le connaissaient pas, qui n'avaient aucun lien de parenté avec lui, ne pouvaient retenir leurs larmes en le voyant passer dans cet état pitoyable, quels déchirements le cœur de Marie ne devait-il pas éprouver, elle qui était sa mère, et qui l'aimait d'un amour incomparable ! Vous voyez là de quelle manière Dieu traite ses amis en ce monde, et à quelle loi doivent se soumettre tous ceux qui ont la prétention de le devenir.

CHAPITRE XXXVI

Du Crucifiement. (5e mystère douloureux.)

Quand le Sauveur fut arrivé sur le Calvaire, ses ennemis se mirent en devoir de le dépouiller de ses vêtements; mais comme sa robe était collée aux blessures qu'il avait reçues dans la flagellation, ces cruels bourreaux la tirèrent avec

tant de violence, que toutes ses plaies se rouvrirent, et que le sang commença à couler de nouveau de toutes parts. Dans cet état de dénûment et de misère, que fit Jésus? Ah! sans doute, qu'il leva les yeux au ciel, vers son Père, et qu'il lui rendit grâces d'être réduit ainsi par amour pour lui à cet excès de pauvreté.

Après cela, on lui ordonne de s'étendre sur la croix qui était par terre, et comme un doux agneau il obéit à cet ordre : il se couche sur ce lit que le monde lui a préparé, et il offre volontairement ses pieds et ses mains à ceux qui vont le crucifier. Dans cette position qui lui permet d'attacher ses regards sur le ciel, quels sont les sentiments de son cœur? quelles sont ses pensées? que fait-il? que dit-il? On peut croire qu'il s'adresse à son Père, et qu'il lui dit : Père éternel, je vous rends grâces pour toutes les œuvres que vous avez opérées par moi dans le cours de ma vie : voici que mes jours sont arrivés à leur terme; je retourne à vous, ainsi que vous le désirez; mais je retourne à vous par le chemin de la croix : vous m'avez commandé de souffrir la mort pour le salut des hommes; pour eux je vous offre ma vie, daignez en agréer le sacrifice.

Alors l'un des bourreaux s'avance, tenant un gros clou dans la main; il en place la pointe dans la main du Sauveur, et il l'enfonce à grands coups de marteau. La Vierge entend ces coups qui ébranlent son âme; mais elle ne ferme point

les yeux, et continue d'assister à ce spectacle, que nul autre qu'elle n'aurait pu contempler sans mourir. Il est vrai de dire pourtant que le même clou qui perçait la main de son Fils, perçait aussi son cœur et déchirait ses entrailles. La douleur que Jésus ressentit fut si vive, que tous ses nerfs se contractèrent du côté de la main qui venait d'être percée, et entraînèrent avec eux le reste du corps; alors le bourreau saisit l'autre main et la tira violemment vers l'endroit qui avait été préparé pour recevoir le second clou; mais, dans l'effort qu'il fit, les os de la poitrine se déboîtèrent, et on put les compter un à un, selon la prédiction du Prophète, tant fut grand le désordre qui se produisit. La même chose arriva quand on en vint aux pieds, et c'est de cette manière que le Sauveur fut attaché à la croix.

Le supplice de la croix fut le plus grand tourment corporel que le Sauveur eut à souffrir pendant sa Passion; à cette époque on n'en connaissait pas de plus cruels et de plus douloureux. En effet, comme les nerfs sont les organes des sensations et de la douleur, et que c'est aux pieds et aux mains qu'ils aboutissent en plus grand nombre, ce sont surtout les pieds et les mains, c'est-à-dire les parties les plus délicates du corps qui souffrent davantage; et non-seulement la mort ne s'ensuit pas promptement, mais ce n'est qu'après de longues heures d'attente que le malheureux patient voit

arriver la fin de ses peines. En outre, le corps qui est suspendu en l'air par des clous, tend naturellement à s'affaisser sur lui-même, et en s'affaissant déchire les chairs, rompt les nerfs, élargit les plaies et augmente continuellement les douleurs. Or, pendant que le Sauveur endurait un supplice si cruel, si cruel qu'on ne pourrait le voir infliger à une bête sans en être ému de compassion, ses ennemis branlaient la tête, donnaient des signes de joie, faisaient des plaisanteries, et se raillaient de lui. Dites-moi, n'était-ce pas là jeter du sel sur ses plaies encore béantes, et le crucifier de nouveau avec leurs langues, après l'avoir crucifié avec des clous ?

Mais les souffrances de Jésus ne touchent pas encore à leur terme, il n'y a pas encore là de quoi satisfaire ni son ardente charité, ni l'insatiable fureur de ses ennemis. Aussi ces derniers se hâtent-ils d'ajouter une nouvelle cruauté à leurs cruautés passées. Épuisé par le sang qu'il avait répandu, n'en ayant plus une seule goutte dans les veines, le Sauveur, en proie à une soif dévorante qui lui déssèche les entrailles, laisse échapper ces douloureuses paroles : « *Sitio,* j'ai soif » (Jean, XIX, 28), et tout de suite on lui présente du vinaigre. Refuser un vase d'eau, présenter du vinaigre à quelqu'un qui se trouve dans un tel état, à quelqu'un qui va mourir, quelle plus grande barbarie ! Il le goûte pourtant, afin qu'aucun de ses membres, la langue comme les

autres, ne soit exempt de douleur. Mais si dans l'intérêt de notre salut le Maître de l'univers est descendu jusqu'à ce degré de pauvreté et de rigueur pour lui-même, comment le chrétien, qui a été racheté par cette rigueur, qui a de tels exemples sous les yeux, qui, en un mot, jouit de tels bienfaits, pourra-t-il faire consister son bonheur dans les plaisirs sensuels, et ne pas, au contraire, mettre sa joie à souffrir quelque chose pour imiter et honorer Jésus-Christ.

Ici il est bon de remarquer que la Passion du Sauveur fut aussi ignominieuse que douloureuse, et que si ses ennemis s'attaquèrent à sa vie, ils n'épargnèrent pas pour cela son honneur. En effet, le genre de mort qu'on lui fit souffrir, c'est-à-dire le supplice de la croix, était à cette époque réservé aux voleurs. Le Calvaire, où on le fit souffrir, était le lieu destiné à l'exécution des grands criminels; la compagnie avec laquelle on le fit souffrir, celle des brigands et des assassins; le jour, un jour solennel, veille d'une grande fête qui naturellement avait attiré beaucoup de monde. Ajoutez à cela qu'on l'attacha nu à la croix, ce qui, pour les cœurs nobles, ne peut manquer d'être un grand sujet de confusion. Tout contribua donc à rendre la passion du Sauveur aussi amère que possible : le déshonneur, la pauvreté, les souffrances; et certes, il fallait qu'il en fût ainsi, puisqu'elle devait porter un coup mortel

à l'amour-propre, qui est la racine d'où s'élancent ces trois branches empoisonnées que l'on nomme l'amour des honneurs, l'amour des richesses, et l'amour des plaisirs, véritables sources de tous nos maux. A l'amour des honneurs Jésus oppose ses ignominies; à l'amour des richesses, sa pauvreté; à l'amour des plaisirs, ses souffrances. Et c'est ainsi que l'amour-propre, qui est l'arbre de mort, se guérit au contact du fruit de vie, qui est l'antidote universel, et dont « les feuilles, » comme dit saint Jean, « sont pour la guérison des na- « tions. » (Apoc., XXII; 2.)

Mais détournons un moment nos regards de la personne du Fils, et arrêtons-les sur celle de sa très-sainte Mère, qui ne l'avait point abandonné au milieu de ces scènes déchirantes. Bienheureuse Vierge, vous qui étiez présente à ce martyre effroyable, et qui buviez une si grande portion de cet amer calice, quelles n'étaient pas vos angoisses, quand vous voyiez de vos yeux cette chair sacrée que vous aviez conçue d'une manière si ineffable, que vous aviez nourrie d'un lait si pur, que vous aviez fait reposer si souvent sur votre sein, que vous aviez serrée tant de fois dans vos bras, quand vous la voyiez, dis-je, percée d'épines, meurtrie de soufflets, déchirée par des clous cruels, suspendue à un gibet, succombant sous son propre poids, élargissant à chaque instant ses blessures, et abreuvée enfin de fiel et de

vinaigre? Mais quelles n'étaient pas vos angoisses, quand des yeux de votre âme, vous voyiez l'âme très-sainte de votre Fils remplie de toutes les amertumes du monde, triste, troublée, inquiète, en proie à une crainte mortelle, dans les douleurs de l'agonie, et cela, tant à cause de ses tourments que des offenses et des péchés des hommes; tant à cause de la compassion que lui inspiraient nos misères que de celle que vous lui inspiriez vous-même, très-douce Mère, en vous tenant auprès de lui, et en partageant ses souffrances! C'est alors que vraiment votre âme bénie fut crucifiée spirituellement avec votre Fils, et que, percée d'un effroyable glaive de douleur, elle but avec lui le fiel et le vinaigre. C'est alors qu'elle vit s'accomplir la prophétie de Siméon, et qu'elle se rendit bien compte de ce qui attendait votre Fils et de ce qui l'attendait elle-même. C'est alors qu'elle comprit la bonté infinie de Dieu, la grandeur de sa justice, la haine dont il poursuit le péché, le cas qu'il fait du monde, et le prix qu'il attache aux peines supportées avec patience, puisqu'il les répand à pleines mains sur tous ceux qui lui sont dévoués.

Après cela, arrêtez-vous sur les dernières paroles que le Sauveur prononça, pendant qu'il était sur la croix. Quand un père, un ami, un personnage de distinction sont sur le point de mourir, on note exactement chacune des expres-

sions qui leur échappent et on tâche de n'en jamais perdre le souvenir. Eh bien ! puisque le Sage, l'Ami, le Père par excellence, a fait entendre sept différentes paroles avant de quitter cette terre, nous qui sommes ses enfants spirituels, ne manquons pas de les fixer dans notre mémoire et tâchons d'en faire désormais la règle de notre conduite. Voyez avec quelle charité il prie son Père pour ses ennemis ; avec quelle miséricorde il accueille le Larron qui confesse sa divinité ; avec quelle tendresse il confie sa Mère à saint Jean ; avec quelle soif et quelle ardeur il soupire après le salut des hommes ; avec quel accent de profonde douleur il prie et se plaint de l'abandon où il est réduit ; avec quelle soumission il accomplit la volonté de son Père, avec quel respect il lui recommande son âme, et la remet entre ses mains bénies. Il n'est pas une de ces paroles qui ne soit féconde en enseignements salutaires. La première nous fait un devoir de la charité envers nos ennemis ; la seconde, de la miséricorde envers les pécheurs ; la troisième, de la pitié envers nos pareils ; la quatrième, du zèle pour le salut des âmes ; la cinquième, de la prière au temps de la tribulation ; la sixième, de l'obéissance et de la persévérance ; et la septième, de la résignation à la volonté de Dieu, qui est le comble de la perfection.

C'est en achevant ces paroles que le Sauveur mit fin à l'œuvre de notre rédemption et exécuta

jusqu'au dernier les ordres qui lui avaient été donnés; comme un fils véritablement obéissant, il inclina la tête, et la détournant quelque peu du titre glorieux placé au sommet de la croix, il remit son âme entre les mains de son Père. Au même instant le voile du Temple fut déchiré du haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, et les tombeaux furent ouverts. Les yeux du plus beau des enfants des hommes s'éteignirent; la pâleur de la mort se répandit sur son visage, et il parut comme le dernier des hommes, véritable holocauste d'agréable odeur, destiné à apaiser la colère du Père, justement irrité contre nous! Père clément, du haut du ciel où vous résidez, jetez les yeux sur la face de votre Christ, et regardez l'Hostie très-sainte que le Grand Prêtre vous offre en expiation de nos péchés. Et toi, homme racheté, vois combien est grand Celui qui est suspendu à la croix, puisque sa mort ressuscite les morts, et qu'elle arrache des larmes aux cieux, à la terre, aux rochers, à tous les éléments. Certes ton cœur serait plus dur que ces créatures insensibles, si en présence d'un tel spectacle il n'était saisi de crainte, de compassion et d'amour.

CHAPITRE XXXVII

De quelle manière Notre-Seigneur Jésus-Christ fut percé d'une lance et déposé dans le tombeau.

Non contents d'avoir exercé leur rage sur le corps vivant du Sauveur, ses ennemis le poursuivent même au delà du trépas. En effet, à peine a-t-il rendu le dernier soupir, qu'un soldat lui enfonce sa lance dans le côté, et en fait jaillir l'eau et le sang qui lavent les péchés du monde. Lève-toi, Épouse du Christ, et comme la colombe fait son nid dans le trou de la pierre, viens établir le tien dans le côté sacré de ton Époux; semblable au passereau, bâtis là ta demeure, et, à l'exemple de la chaste tourterelle, rassembles-y tes petits.

Dans l'ancienne Loi, Dieu avait ordonné que l'on désignât certaines villes pour servir de refuge à ceux qui auraient commis quelque crime; mais, sous la Loi de grâce, les pécheurs n'ont pas de plus sûr refuge contre les périls et les persécutions du monde que les précieuses plaies de Jésus-Christ, et en particulier celle de son côté sacré, figurée par la fenêtre que Dieu ordonna d'ouvrir sur le flanc de l'Arche, et par où passèrent les animaux qui devaient échapper aux flots du déluge. O vous

tous qui êtes affligés, qui êtes ballottés par les eaux troubles et amères de la mer de ce siècle, vous qui désirez la véritable paix et la véritable tranquillité, accourez à ce port, entrez dans cette arche de salut et de repos, entrez-y par la porte de ce côté précieux; que ce soit là votre abri, votre demeure, votre paradis, votre temple, le lieu de votre repos.

Il vous reste à considérer maintenant avec quelle dévotion et quelle compassion Joseph et Nicodème détachèrent de la croix le corps sacré du Sauveur; avec quelles larmes et quelle indicible douleur sa Mère le reçut dans ses bras; avec quelles larmes et quelle profonde émotion le Disciple bien-aimé, Madeleine et les saintes Femmes l'enveloppèrent dans un linceul blanc, lui couvrirent le visage d'un suaire, le posèrent sur un brancard et le portèrent jusqu'au jardin où était le sépulcre. C'est ainsi que la Passion, qui avait commencé dans un jardin, se termina dans un autre jardin : c'est ainsi que le Sauveur nous délivra du péché qui avait été commis dans le jardin du Paradis, et c'est encore ainsi qu'il veut bien nous conduire jusqu'au jardin du Ciel. O bon Jésus! puisque je n'ai pas eu le bonheur d'être témoin de votre sépulture, faites que je me la représente par la foi, que je la médite avec amour, et que, malgré mon indignité, j'éprouve un peu de cette affection et de cette compassion qui remplirent

en ce jour le cœur de votre innocente Mère et de la bienheureuse Madeleine.

Tel est, mon frère, l'abrégé de la Passion; telles sont les plaies et les blessures que le Fils de Dieu a reçues pour nous. Que ce soit là désormais notre gloire, notre refuge, le sujet de nos prières et de nos lamentations pendant tout le temps que nous aurons encore à passer sur la terre! Répétons souvent, avec le dévot saint Bonaventure : « O Passion tout aimable ! ô mort délicieuse ! Oh ! si j'avais le bonheur d'être moi-même le bois de la croix, et que les pieds et les mains du bon Jésus y fussent attachés, comme volontiers je m'adresserais à ceux qui viendraient pour déposer son corps : De grâce, leur dirais-je, ne me séparez pas de mon Sauveur; plutôt que de m'en séparer, ensevelissez-moi avec lui: mais ce que je ne puis faire avec mon corps, je le ferai avec mon cœur. Oh ! qu'il est bon d'être avec Jésus crucifié! Je veux me bâtir ici trois demeures : l'une dans ses pieds, l'autre dans ses mains, l'autre dans son côté sacré. Je veux ici me reposer, me délasser, dormir et prier; ici je parlerai à son cœur, et j'ai la confiance qu'il m'accordera tout ce que je lui demanderai. O aimables Plaies de notre pieux Rédempteur! depuis que j'y suis entré, le sang qui en découle m'a complétement aveuglé, et je n'aperçois plus que du sang. J'ai essayé, en m'aidant de la main, de pénétrer plus avant, et je suis arrivé jusqu'aux

entrailles de sa charité, où je me trouve tellement perdu, qu'il m'est impossible d'en sortir. Eh bien! j'y resterai, je m'y nourrirai de la nourriture qu'elles contiennent; j'y boirai la liqueur qui s'en échappe, cette liqueur si suave, dont je ne sais, dont je ne puis exprimer la douceur. Toute ma crainte est de sortir de cette délicieuse demeure, et de perdre la consolation que j'y goûte. Mais puisque les Plaies de mon Sauveur ne se ferment jamais, je conserve l'espérance de pouvoir y rentrer, et d'y rentrer pour toujours. Heureuse lance, heureux clous, qui nous avez ouvert le chemin de la vie! Oh! que ne suis-je le fer de cette lance! bien sûr qu'on ne parviendrait point à m'arracher de cette poitrine divine. « C'est ici, » m'écrierais-je, « c'est ici le lieu de « mon repos; je l'habiterai, parce que je l'ai « choisi. » (Ps. CXXXI, 14.)

Et toi, ô mon âme, contemple le Sauveur sur la croix! Vois en quel lieu il repose, en quel lieu il dort, en quel lieu il fait paître ses brebis au milieu du jour! C'est là que tu trouveras l'aliment qui sert à l'entretien de ta vie, le médicament qui guérit tes plaies, le remède à ton ignorance, la satisfaction de tes péchés, le miroir où se montrent à découvert toutes tes fautes! C'est là le miroir que Dieu avait ordonné de placer dans le Temple, et que les prêtres devaient consulter avant de monter à l'autel. L'âme qui le contemple,

en apercevant les vertus et les perfections de Celui qui y est attaché, voit bien mieux que dans un miroir toutes les taches de sa vie. O Jésus, Miroir resplendissant de toutes les vertus! comme du haut de la croix vous me découvrez bien tous mes vices et toutes mes iniquités! Cette croix, que j'ai là devant mes yeux, condamne mes appétits et mes sensualités; cette nudité extrême, mes superfluités et mes excès de tout genre; cette couronne d'épines, mon luxe et la pompe de mes vêtements; ce fiel et ce vinaigre si amers, ma gourmandise et mes délicatesses; ces bras étendus et qui invitent les amis et les ennemis, mes haines et mes colères; cette prière qui monte vers le ciel pour des ennemis, mes duretés et mes rancunes; ce cœur ouvert à tous les hommes, à ceux même qui l'ont transpercé, mon insensibilité à l'endroit des pauvres; ces yeux éteints et remplis de larmes que lui arrachent mes péchés, ma vanité et ma curiosité; ces oreilles qui n'entendent que d'affreuses injures, mon impatience, qu'un rien fait éclater. De quelque côté que je vous considère, vous êtes un Miroir de perfection, un assemblage complet de toutes les vertus, parmi lesquelles la charité, la patience, l'obéissance et l'humilité me semblent tenir le premier rang. Ce sont là les quatre pierres précieuses dont vous avez orné votre croix, « en plaçant, comme dit saint Bernard, la charité en haut, l'humilité

(comme le fondement des autres) en bas, l'obéissance à droite, et la patience à gauche. » Ce sont là les quatre émeraudes dont vous avez enrichi ce glorieux étendard ; car toujours vous vous êtes montré patient au milieu des souffrances, humble au milieu des affronts, charitable envers les hommes et obéissant envers Dieu.

Ne t'éloigne pas encore, ô mon âme ! tu trouveras encore ici de quoi t'instruire, de quoi te reprocher tes fautes, de quoi te consoler : les vertus et les plaies du Sauveur suffisent à tout cela : elles enseignent les hommes soucieux de leur salut, elles corrigent les négligents, guérissent les malades, fortifient les faibles et relèvent ceux dont le courage est abattu. O Père éternel, daignez accepter, en expiation de ma désobéissance, de mon orgueil, de mes impatiences, de mon avarice et de mes plaisirs criminels, l'obéissance, l'humilité, la patience, la libéralité, les douleurs et les souffrances de votre Fils ; je vous offre sa mort précieuse et innocente, pour la mort dont je me suis rendu digne par mes péchés ; je vous offre ses souffrances, pour les souffrances que j'ai méritées ; sa satisfaction, pour les dettes sans nombre que j'ai contractées en vous offensant ; ce qu'il y a de surabondant dans cette satisfaction, pour ce qui manque à la mienne. Vous n'avez pas coutume, Seigneur, de châtier deux fois la même faute, et puisque déjà vous avez fait

porter à votre Fils la peine de mes péchés, ne me punissez pas éternellement pour ces mêmes péchés; mais accordez-moi la grâce de les pleurer et d'en faire pénitence ici-bas, afin que je mérite de régner un jour avec lui dans la gloire.

CHAPITRE XXXVIII

De la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
(1er mystère glorieux.)

Le combat terminé, au moment même où le dragon infernal se croyait sûr de la victoire, tout à coup Jésus-Christ fit éclater la toute-puissance de la divinité qui résidait dans son âme. Comme un lion courageux, il descendit jusqu'au fond de l'abîme, il se saisit du fort armé, le terrassa, lui enleva les victimes qu'il tenait captives, et le priva des droits qu'il avait exercés jusqu'alors sur les membres, pour le punir d'avoir voulu violenter le chef : nouveau Samson, il écrasa ses ennemis en mourant; Agneau sans tache, « avec le sang de « son Testament, il délivra ses prisonniers du lac « où il n'y avait point d'eau » (Zach. IX, 11); véritable David, il coupa la tête de Goliath avec l'épée même de Goliath. Par sa mort, enfin, il vainquit celui qui était l'auteur de la mort, et qui se servait

de la mort pour assujettir tous les hommes à son empire. Le troisième jour après cette victoire, l'Auteur de la vie, vainqueur de la mort, ressuscita des morts : le véritable Joseph, délivré de sa prison par ordre du souverain Roi, fut dépouillé des cheveux de sa faiblesse et de sa mortalité, et revêtu d'une robe resplendissante et immortelle.

Ici vous vous représenterez les différentes apparitions qui eurent lieu en ce jour : la joie des patriarches, qui étaient dans les limbes, auxquels le Sauveur se montra d'abord, et qu'il délivra de leur captivité; la joie de la très-sainte Vierge, des saintes femmes, qui s'en allaient au sépulcre pour embaumer son corps, et enfin des disciples, si désolés d'avoir perdu leur Maître, et qui furent remplis de tant de consolation en le revoyant.

Considérez en premier lieu la joie que dut causer aux patriarches la visite et la présence de leur Libérateur, et combien ils durent le louer et le remercier de ce qu'il avait bien voulu venir leur annoncer le salut qu'ils désiraient, qu'ils attendaient depuis tant de siècles. On dit que la joie qu'ils éprouvent en rentrant dans leur pays fait oublier aux navigateurs qui retournent des Indes toutes les fatigues et tous les dangers de leur voyage : mais si cela est vrai après un exil d'un an ou deux, dites-moi quels ne durent pas être les transports de ces saints personnages, lorsqu'après

un exil de trente, de quarante siècles, ils reçurent la nouvelle de leur salut, et virent s'ouvrir sous leurs pas la terre des vivants!

Mais qui nous dira la joie dont la très-sainte Vierge fut inondée en voyant son Fils ressuscité! Évidemment, après avoir pris la plus grande part aux douleurs de sa Passion, elle eut aussi la plus grande part au triomphe de sa Résurrection. Qui nous dira les sentiments de son cœur, lorsqu'elle aperçut son Fils vivant, glorieux, accompagné des Saints qui étaient ressuscités avec lui, les embrassements qu'elle lui prodigua, les caresses dont elle le couvrit, les pieuses larmes qui s'échappèrent de ses yeux, le désir qu'elle eut de le suivre?

Mais que penser de la joie des saintes Maries, et en particulier de Celle qui s'était tenue pleurant près du sépulcre, lorsqu'il lui fut donné de se prosterner aux pieds du Sauveur et de contempler son glorieux visage. A coup sûr, en prenant congé de sa Mère, c'est à elle que le Sauveur apparut le premier, à elle qui l'avait aimé davantage, qui s'était montrée plus constante envers lui, qui l'avait pleuré, qui l'avait cherché avec plus de diligence. Soyez certain, à votre tour, que si vous cherchez Dieu avec les mêmes larmes et le même soin, vous le trouverez infailliblement.

Considérez d'un côté la faiblesse des disciples,

qui, en présence du scandale de la Passion, furent si prompts à se décourager, à perdre la foi; et comprenez par là combien est profonde notre misère, combien il faut peu pour nous ôter le courage et la confiance, quels que soient d'ailleurs les gages et les assurances que Dieu nous a donnés. Considérez aussi, d'un autre côté, la bonté et la providence de Dieu, lequel n'abandonne jamais les siens pour longtemps, mais qui s'empresse toujours de les consoler et de les secourir en les visitant. Il connaît très-bien notre misère, il sait de quel limon nous sommes formés, et il ne permet pas que nous soyons jamais tentés au-dessus de nos forces. Cinq fois il leur apparut le jour même de sa Résurrection, il réduisit à quarante heures les trois jours qu'il devait passer dans le sépulcre à partir du moment où il était mort sur la croix, et en place de ces quarante heures de tristesse il leur accorda quarante jours de joie. Voyez comme il est bon pour ceux qui l'aiment, et comme il leur prodigue les consolations bien plus que les épreuves.

Considérez ensuite de quelle manière il apparut, sous la forme d'un voyageur, aux disciples qui allaient au village d'Emmaüs, de quelle affabilité il fit preuve à leur égard, avec quelle familiarité il les entretint pendant le voyage, avec quelle douceur il leur cacha qui il était, avec quel amour enfin il se découvrit à eux, les

laissant, pour ainsi dire, tout embaumés de ses discours. Que vos conversations soient semblables à celles de ces deux disciples, qu'elles roulent sur la Passion et les souffrances du Sauveur, et soyez persuadés que le Sauveur viendra aussi vous honorer de sa présence.

CHAPITRE XXXIX

De l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
(2e mystère glorieux.)

Quarante jours après sa résurrection, le Sauveur conduisit ses disciples hors de la ville, sur la montagne de Oliviers, et, leur ayant dit adieu ainsi qu'à sa très-sainte Mère, il tendit les mains vers le ciel, et, en leur présence, il s'éleva dans les airs, enveloppé d'un nuage lumineux, entraînant à sa suite les prisonniers qu'il avait délivrés, et les introduisant dans son royaume pour en faire les concitoyens des anges et les familiers de la maison du Seigneur.

Mais quelle langue sera assez éloquente pour nous dire la pompe, la joie, les acclamations et les louanges qui accueillirent ce noble Triomphateur lorsqu'il toucha au seuil de la Cité souveraine. Quelle fête ! quelle réception magnifique ! quel spectacle que celui qui s'offrit aux regards, lors-

qu'on vit les anges et les hommes se presser, se confondre et prendre possession de ces trônes qui depuis si longtemps étaient vides, lorsqu'on vit l'Humanité sacrée du Sauveur s'élever au-dessus de tous et s'asseoir à la droite du Père. C'est ainsi, c'est parce que les travaux que l'on endure pour le Seigneur, sont on ne peut mieux employés, que Celui qui était descendu jusqu'au dernier degré de l'humiliation se trouva tout à coup placé au-dessus de toutes les créatures.

Considérez d'abord pourquoi le Sauveur, avant de remonter au ciel, passa encore quarante jours sur la terre. D'une part, il voulait confirmer ses disciples dans la foi et dans l'espérance de la résurrection ; et de l'autre, comme, s'il les eût quittés brusquement, c'eût été pour eux un coup trop sensible, il voulait peu à peu les accoutumer à aller par eux-mêmes et à se passer de lui. Comme une mère ne retranche pas tout d'un coup son lait à l'enfant qu'elle a l'intention de sevrer, parce que la nature a horreur de tout changement subit, ainsi ne convenait-il pas que le Sauveur retranchât tout d'un coup à ses disciples le lait spirituel de sa conversation et de sa compagnie. Il fallait, au contraire, qu'il les soutînt jusqu'au moment où le Saint-Esprit, en les fortifiant, leur permettrait de marcher seuls, et de se nourrir d'une nourriture plus substantielle. En quoi nous ne saurions trop admirer la provi-

dence de ce bon Maître, qui, selon les occasions, caresse les faibles, exerce les forts, donne du lait aux petits, le retranche à ceux qui sont plus grands, console les uns, éprouve les autres, et accorde à chacun ce dont il a le plus de besoin. Mais au milieu de tout cela, il est une chose que vous ne devez pas oublier : si vous recevez des caresses, ne vous enorgueillissez point; car, en général, c'est une preuve que vous êtes faible : soyez, au contraire, rempli de courage si Dieu vous envoie des épreuves, parce que vous pouvez croire avec quelque raison que vous êtes du nombre des forts.

Les quarante jours expirés, le Sauveur monta au ciel en présence et à la vue de ses disciples, parce que ceux-ci étaient destinés à rendre témoignage de ces mystères, et qu'il n'y a pas de meilleur témoin des œuvres de Dieu que celui qui les connaît par lui-même. Voulez-vous connaître à fond combien le Seigneur est bon, doux, suave à l'égard des siens; quelle est la vertu, l'efficacité de sa grâce, de son amour, de ses consolations et de ses joies? demandez-le à ceux qui en ont fait l'expérience, et ils vous en diront assez pour que vous soyez satisfait.

Le Sauveur monta au ciel en présence et à la vue de ses disciples, afin que ceux-ci éprouvassent plus de peine de le voir partir, sentissent davantage leur isolement, et fussent mieux disposés

à recevoir sa grâce. Élisée ayant demandé à Élie qu'il voulût bien lui laisser son esprit : « Si tu me « vois, » lui répondit le Prophète, « lorsque je « serai enlevé d'auprès de toi, tu auras ce que tu « as demandé. » (IV Rois, II, 10.) Or, d'après ceci, ceux-là hériteront de l'Esprit de Jésus-Christ, qui regretteront son départ, qui supporteront difficilement son absence, qui dans ce lieu d'exil ne cesseront pas de soupirer après lui. En effet, le Saint-Esprit aime d'une affection particulière ceux qui ont de l'amour pour Jésus-Christ, et il lui suffit de trouver en eux cet amour pour leur communiquer ses grâces. Je n'en veux pas d'autre preuve que ce qui arriva à cette grande Pécheresse dont il est dit dans l'Évangile : « Beau- « coup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a « beaucoup aimé. » (Luc, VII, 47.)

C'est en vain que nous chercherions à rendre par la parole l'isolement, la douleur et les larmes de la très-sainte Vierge, du Disciple bien-aimé, de Madeleine et de tous les apôtres, lorsque leurs yeux cessèrent d'apercevoir Celui qui avait exercé jusque-là tant de puissance sur leur cœur. On rapporte pourtant qu'ils « retournèrent à Jérusa- « lem avec une grande joie, » (Luc, XXIV, 52.) et cela s'explique par l'amour qu'ils lui portaient; car bien qu'ils ressentissent vivement son absence, comme, après tout, le véritable amour se cherche moins lui-même que l'objet de son affec-

tion, ils ne pouvaient se défendre d'un sentiment de profonde satisfaction, en pensant que leur bon Maître était rentré en possession de sa gloire.

N'allez pas vous imaginer que, parce que le Sauveur règne au ciel après avoir quitté cette terre, il oublie les enfants qu'il a laissés dans le monde. Dans ce monde il nous avait aidés de ses souffrances, dans le ciel il nous aide de ses prières; sur la terre il avait été notre Rédempteur, dans le ciel il est notre Avocat : « car il était convenable « que nous eussions un Pontife comme Celui-ci, « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, « et élevé au-dessus des cieux » (Hébr., VII, 26), lequel, assis à la droite de la Majesté divine, ne cessât point d'offrir pour nous ses plaies à son Père, gouvernant du haut de cette chaire le corps mystique de son Église, et distribuant ses dons aux hommes, afin de les rendre semblables à lui. Mais si notre Chef a vécu ici-bas dans les peines et dans les afflictions, il veut que nous marchions sur ses traces, attendu que rien ne serait plus difforme que des membres délicats sous un chef couronné d'épines; des membres adorés, sous un chef humilié; des membres regorgeant de richesses, sous un chef n'ayant pas un abri pour se reposer. Aussi voilà pourquoi, depuis le commencement du monde, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les solitaires, tous les saints, en un mot,

ont été éprouvés et affligés de mille et mille manières; et c'est la volonté expresse de Dieu, que tous les membres vivants de Jésus-Christ soient jetés dans le même creuset jusqu'au jour du Jugement, alors qu'il leur sera donné de chanter avec le Prophète : « Nous avons passé par le feu et par « l'eau, et vous nous avez amenés au lieu du ra- « fraîchissement. » (Ps. LXV, 12.)

Notre Grand Prêtre est donc assis sur un trône d'où il gouverne le corps mystique de son Église, et où il est tout à la fois notre souverain et notre avocat. C'est vous, Père éternel, qui lui avez confié cette charge. Ah! que toute langue vous bénisse; car nos fautes et nos misères étaient si grandes, si nombreuses, que nul autre que votre Fils unique n'eût pu nous en délivrer.

CHAPITRE XL

De la venue du souverain Juge.

Au même instant où le Sauveur montait au ciel, les Anges annoncèrent à ses disciples qu'il viendrait encore une fois, de la même manière, pour juger le monde. Ils voulaient nous avertir par là qu'un excellent moyen pour nous de persévérer dans le bon chemin, c'est de bien nous per-

suader que si la première venue de Jésus-Christ a eu pour trait distinctif la miséricorde, la rigueur et la justice présideront infailliblement à la seconde. Ce sera un jour terrible que celui du Jugement; mais quelle parole pourra nous le dépeindre? Plus d'une fois le Seigneur a exercé ses jugements sur le monde : le genre humain tout entier abîmé sous les flots du déluge; Sodome et les villes voisines, consumées par le feu; l'Égypte, frappée d'une multitude de plaies; Dathan et Abiron, engloutis par la terre qui s'entr'ouvre, sont là comme d'effrayants exemples de sa colère. Pourtant, avouons-le, tout cela n'est rien en comparaison du dernier jour : c'est l'ombre placée à côté de la vérité.

Voulez-vous en concevoir quelque idée? représentez-vous les signes effroyables qui le précèderont; car il y en aura dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles, au ciel et sur la terre. En les voyant, les hommes seront saisis d'un frisson mortel; « ils sècheront de frayeur, » dit l'Évangile, « dans l'attente de ce qui doit arriver à « l'univers. » (Luc, XXI, 26.)

Prêtez l'oreille au son redoutable de la trompette, qui retentira par toute la terre, et à la voix lugubre de l'Archange, qui criera : « Morts! levez-vous, et venez au Jugement. » De quelle épouvante ne se sentira-t-on pas pénétré, lorsqu'on verra sortir de tous côtés, de la terre comme de

la mer, des hommes qui, revêtus des mêmes corps qu'ils eurent jadis, se rassembleront en un même lieu pour recevoir la récompense ou le châtiment qu'ils auront mérité? De quelle épouvante ne se sentira-t-on pas pénétré, lorsqu'on verra tant de corps, les uns réduits en cendre ou en poussière depuis des siècles, les autres dévorés par les animaux ou bien par leurs semblables, recevoir de Dieu, chacun ce qui lui est propre, et cela sans la moindre confusion ni le moindre désordre?

De quelle épouvante, dis-je, ne se sentira-t-on pas pénétré au milieu du monde qui brûle, des édifices qui tombent, de la terre qui est ébranlée, des éléments qui s'altèrent, du soleil, de la lune et des étoiles, qui perdent leurs clartés, des sépulcres qui s'ouvrent, du bruit que fait la trompette, de l'effroi où sont les nations, des consciences qui se manifestent, des démons qui se montrent çà et là, de la fumée et des flammes qui s'échappent du gouffre infernal, mais surtout à la vue de l'étendard royal de la Croix, des insignes de la Passion et des reproches que le Seigneur adressera à ses ennemis, en leur rappelant tout ce qu'il a souffert pour eux?

Pensez à la venue du souverain Juge, et à l'effroi des méchants, quand, le voyant arriver environné de toute sa gloire, ils crieront aux montagnes de tomber sur eux et de les dérober à ses regards. Admirez la séparation qui aura lieu entre

les hommes : les humbles et les doux seront placés à la droite; les orgueilleux et les rebelles seront placés à la gauche. Oh ! alors, quelle ne sera pas la surprise des grands de la terre, quand ils verront ceux pour lesquels ils affectaient tant de mépris élevés à un si haut degré de gloire ?

Réfléchissez sur le compte sévère que vous serez obligé de rendre, puisque, d'après l'expression formelle de l'Évangile, on ne vous fera pas même grâce d'une parole oiseuse. Jésus-Christ, le souverain juge, qui, lors de sa première venue, s'était montré la douceur même, lancera des regards terribles, et ne respirera plus que vengeance. En vain voudrez-vous en appeler devant un autre tribunal que le sien : il est tout-puissant, et vous ne pourrez lui échapper; il est « le Dieu des sciences » (1 Rois, II, 3), vous ne pourrez rien lui cacher ; il déteste souverainement le péché, vous ne pourrez l'empêcher de le punir. Alors vous serez forcé de vous expliquer sur tant de choses, que la moindre vous causera de terribles perplexités : on vous interrogera sur l'emploi de votre temps, sur la manière dont vous aurez traité votre corps, sur le soin que vous aurez mis à veiller sur vos sens, à garder votre cœur, à répondre aux inspirations de Dieu, à lui témoigner votre reconnaissance pour ses bienfaits, à faire un bon usage de ces mêmes bienfaits. Il y aura là contre vous autant de témoins qu'il existe de

créatures dont vous aurez abusé, et ils vous jetteront dans un tel trouble, que, sans le privilége de l'immortalité, l'effroi seul vous tuerait. Dites-moi, quel sera le désespoir du méchant ! De quelque côté qu'il se tourne, il n'apercevra que des objets qui rempliront son âme de terreur : sur sa tête, le souverain Juge; sous ses pieds, l'enfer avec sa gueule béante; à sa droite, ses péchés, devenus ses accusateurs; à sa gauche, les démons, qui se disposent à l'entraîner; au dehors de lui, le monde dévoré par les flammes; au dedans de lui, sa conscience bourrelée de remords. En proie à de si mortelles angoisses, où ira-t-il? que fera-t-il? Se cacher, il ne le peut; se montrer, il ne l'ose. Hélas ! s'il est vrai que le juste ne se sauvera qu'avec peine, quelle chance restera-t-il à un malheureux pécheur comme lui ?

Mais écoutez, voici la terrible sentence : « Allez, « maudits, au feu de l'enfer, qui a été préparé « pour le diable et pour ses anges : car j'ai eu « faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; « j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à « boire, etc. » (Matth., xxv, 41, 42.) Apprenez par ces paroles à connaître ce que valent les œuvres de miséricorde. La joie et le contentement seront l'éternel partage de celui qui se sera montré libéral envers ses frères, parce que Dieu à son tour se montrera libéral envers lui; l'avare, au contraire, après avoir été dépouillé de ses biens, sera exclu pour toujours du royaume des cieux.

CHAPITRE XLI

Des peines de l'enfer.

Après que Jésus-Christ aura prononcé la sentence finale, les justes iront à la vie éternelle, et les méchants au feu éternel. Pour vous faire une idée de cette dernière peine, il faut vous représenter l'enfer, ainsi que nous le conseillent les saints, comme un horrible chaos, comme un lac souterrain enveloppé d'épaisses ténèbres ; ou bien comme un puits d'une profondeur effroyable rempli de feu jusqu'à son ouverture ; ou bien encore comme une ville désolée, livrée, pendant une nuit obscure, à toutes les horreurs de l'incendie, du sein de laquelle on entend s'élever les lamentations et les cris de désespoir que la douleur arrache à ses malheureux habitants.

Pensez ensuite à la nature, au nombre et à la durée des tourments que l'on y endure. Quel sera ce feu, qui brûlera toujours et qui ne s'éteindra jamais ? Que dire de ce froid et de cette puanteur qui règneront à jamais dans ce lieu épouvantable? Remarquez bien, je vous prie, les expressions dont se sert l'Écriture, en parlant de l'enfer : il s'agit de grincements de dents, de pleurs, de gémissements, de blasphèmes et d'accès de rage.

Mais tâchez de vous rendre compte des divers supplices que souffrent les damnés : c'est d'abord un feu dévorant et qui ne s'éteint point; c'est un froid insupportable, c'est une puanteur horrible; ce sont des ténèbres que l'on peut toucher avec la main, comme celles de l'Égypte, et plus épaisses encore. Tous les sens sont attaqués à la fois, et chacun d'eux éprouve un tourment qui lui est propre : les yeux ne rencontrent plus que les hideuses formes des démons; les oreilles n'entendent plus que les voix confuses et les gémissements lamentables des malheureux réprouvés, mêlés aux cris et aux hurlements d'impitoyables bourreaux, qui, acharnés à torturer leurs victimes, ne cessent de les poursuivre de leurs sarcasmes : Où est maintenant votre gloire, leur disent-ils? où est le faste de vos maisons? Qu'est devenue cette troupe d'esclaves empressés à vous servir? Que sont devenus les nombreux courtisans que vous traîniez à votre suite? Le goût et l'odorat ne sont pas plus épargnés que les autres sens; et chaque membre, pour avoir servi d'instrument au péché, est puni selon la nature de son crime.

Mais ne vous arrêtez pas aux peines extérieures du corps, pénétrez plus avant, et voyez ce qui se passe dans l'âme des malheureux réprouvés. Considérez d'abord ce ver rongeur qui ne meurt jamais, c'est-à-dire ces remords cuisants que leur cause le souvenir de leur vie criminelle. Qui dira

leur dépit et leur rage, lorsqu'ils pensent qu'il leur en eût coûté si peu pour se soustraire à de si horribles supplices? Hélas ! que leur reste-t-il de leurs plaisirs, de leurs prospérités passées? « Que nous a servi « l'orgueil, » sont-ils obligés de dire, « que nous « a procuré l'ostentation des richesses? Toutes « ces choses ont passé comme l'ombre, comme le « courrier qui se hâte. » (Sag., v, 8, 9.)

Certes, ce sont là des peines bien terribles; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est la compagnie avec laquelle ils sont forcés de vivre, c'est la triste et profonde obscurité qui les enveloppe, c'est surtout le regret amer d'avoir perdu Dieu sans aucun espoir de le retrouver jamais. Il y a entre cette peine et toutes les autres peines sensibles, toute la différence qui existe entre la beauté de Dieu et la laideur de l'enfer.

Considérez enfin la durée des peines de l'enfer: elles ne finiront jamais, ni dans mille ans, ni dans mille millions d'années, ni dans autant d'années que l'on pourrait compter en ajoutant tous les nombres imaginables, par la raison que dans l'enfer il n'y a ni terme, ni fin, ni rédemption, ni révision, ni appel, ni année jubilaire, ni satisfaction, ni rémission des péchés, mais seulement une douleur et un désespoir qui se perpétueront pendant tous les siècles des siècles. Supposez que Dieu permît à quelqu'un de dessécher l'Océan, à la condition de n'y puiser qu'une seule

goutte d'eau tous les mille ans et même tous les cent mille ans, eh bien! ce serait une consolation indicible pour les damnés s'ils pouvaient se promettre qu'une fois le dessèchement accompli, leurs peines auraient un terme; mais il ne leur reste ni cet espoir, ni cette consolation. Enfin, mon frère, dites-moi, n'est-il pas vrai qu'avant de consentir à tenir votre main sur un brasier ardent, ne fût-ce que pendant la récitation d'un *Credo,* vous accepteriez de bon cœur les plus rudes épreuves? Pourquoi donc, quand vous êtes menacé d'être plongé pour toujours dans les flammes éternelles de l'enfer, demeurez-vous oisif et n'éprouvez-vous aucune crainte? Votre conduite n'est-elle pas celle d'un insensé?

CHAPITRE XLII

De la gloire du Paradis.

A la différence des pécheurs, qui recevront le châtiment de leurs crimes, les justes seront couronnés et introduits dans le séjour de la gloire.

Efforcez-vous d'abord, autant que votre faiblesse vous le permettra, de vous représenter le lieu qu'habitent les saints, et pour cela ne craignez pas d'avoir recours aux images que les saints eux-

mêmes nous ont suggérées. Figurez-vous donc une ville d'un or très-fin, dont les murailles sont ornées de pierres précieuses, et dont chaque porte est aussi une pierre de grande valeur; ou bien une vaste plaine couverte de prairies émaillées de fleurs, et de forêts toujours vertes, où règne un printemps perpétuel, et d'où s'exhalent les parfums les plus délicats.

Après cela, pensez à la Trinité bienheureuse, et comprenez quelle sera votre gloire lorsque vous contemplerez face à face ce type de toute beauté, de toute bonté, de toute suavité, et qu'en le voyant vous possèderez tout ce que votre cœur pourra désirer, vous connaîtrez tout ce que votre esprit sera capable de connaître, dans la mesure de vos propres mérites. C'est bien là le livre qu'on appelle de la vie éternelle, livre dont l'origine est éternelle, dont l'essence est incorruptible, dont la connaissance donne la vie, dont la doctrine est à la portée de tous les esprits, dont la science est douce, dont la profondeur est insondable, dont l'écriture est ineffaçable, et dont les paroles ont un sens qui échappe à l'interprétation des hommes les plus habiles.

Pensez aussi à l'Humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, après avoir été attachée à une croix pour notre salut, réside maintenant dans le ciel pour notre gloire; et n'oubliez pas qu'en ceci nous sommes supérieurs aux anges, par la

raison que notre commun Maître n'est pas un ange, mais un homme, sans cesser néanmoins d'être Dieu. Quelle ne sera pas la joie de votre âme, quand vous verrez la multitude innombrable des saints, que vous serez admis parmi eux, et que, la charité confondant tous les mérites, vous entrerez en partage de leur félicité!

Pensez encore aux qualités dont seront doués les corps glorieux, en récompense des services qu'ils auront rendus aux âmes : ils deviendront immortels, impassibles, agiles, et tout resplendissants de beauté. Les âmes ne seront pas moins privilégiées que les corps : elles possèderont la plénitude de la sagesse; dégagées des ténèbres de l'ignorance, elles seront inondées de clarté, et chez elles la tristesse, désormais bannie, fera place à la joie la plus pure; sans compter qu'à ces avantages inappréciables viendront s'en joindre une foule d'autres.

Ici les personnes pieuses ont un vaste champ à parcourir : à mesure qu'elles considèrent la grandeur du bien souverain qui nous est réservé, elles peuvent porter leur vue et étendre leurs regards aussi loin qu'il leur plaît. Mais que ne devez-vous pas au Seigneur, qui vous a créé, qui vous a racheté, qui vous a attendu jusqu'à ce jour pour vous mettre en possession d'un si grand bonheur, et qui vous aide constamment de sa grâce, pour vous faire obtenir cette couronne? O fortuné

royaume, où Jésus-Christ règne au milieu de ses saints ; royaume dont la loi est fondée sur la vérité, dont la paix est établie sur la charité, et dont la durée se mesure sur l'éternité ! Vous n'êtes ni divisé ni amoindri par la multitude de ceux qui vous possèdent ! Malgré le nombre de vos habitants, malgré la diversité de rangs qui les distingue, il n'y a en vous ni confusion, ni désordre; vous n'êtes point resserré par l'espace, vous n'êtes point emporté par le mouvement, et le temps, qui détruit toute chose, n'a point de prise sur vous.

CHAPITRE XLIII

De la connaissance de soi-même. — Avant-propos.

Au commencement de ce sixième livre nous avons dit, d'après saint Thomas, qu'il y a deux sortes de considérations à l'aide desquelles on peut s'exciter à la dévotion : les unes qui roulent sur les perfections et les bienfaits de Dieu, les autres sur les péchés et les misères de l'homme ; les unes qui nous donnent la connaissance de Dieu, et les autres la connaissance de nous-mêmes ; les unes qui allument la charité dans nos cœurs, les autres qui nous établissent dans l'humilité ;

les unes qui nous font jeter des racines dans la vertu, les autres qui nous y font croître, et qui nous élèvent jusqu'à la perfection.

Jusqu'ici nous nous sommes occupé du plus excellent de tous les bienfaits divins, je veux dire de la Rédemption, qui comprend la vie entière du Sauveur, et qui, par conséquent, offre de très-nombreux sujets de méditation. Dans le livre suivant, où il sera question de l'amour de Dieu et des moyens de l'acquérir, nous serons naturellement amené à parler de ses autres bienfaits, ainsi que de ses perfections. Il ne nous reste donc plus qu'à parler maintenant de la connaissance de nous-mêmes, qui, comme nous l'avons dit, procède de l'humilité, ce fondement de toutes les vertus. C'est l'humilité, en effet, qui attire Dieu en nous, et, comme Dieu ne se plaît qu'au milieu des cœurs humbles, il en bannit naturellement la fumée de la présomption et de l'orgueil, qui sont les plus grands obstacles contre lesquels la dévotion vienne se heurter.

Pour acquérir cette vertu il y a deux choses principales à considérer : d'un côté la multitude de maux et de misères qui sont inhérents à notre nature, et de l'autre l'absence de tout bien qui nous appartienne en propre. Vous verrez par là combien vous êtes pauvre et misérable, et de plus combien vous êtes faible et languissant; combien vous avez peu de raison de vous glorifier, puisque,

comme dit l'Apôtre, « qu'avez-vous que vous « n'ayez reçu? » (I Cor., IV, 7.) et de plus combien vous avez raison de vous humilier, de vous mépriser, en voyant les misères sans nombre dont vous êtes rempli.

CHAPITRE XLIV

Des misères et des maux qui sont inhérents à la nature humaine.

Lorsqu'il s'agit des maux et des misères de l'homme, le sujet est abondant, et nous n'avons pas à craindre qu'il s'épuise jamais. L'homme, étant composé d'un corps et d'une âme, souffre nécessairement dans ces deux parties de lui-même : les maux de l'âme, qui sont les plus intenses, sont ou communs et inhérents à notre nature, ou bien ils sont particuliers à chacun de nous pris individuellement; les uns sont du domaine du passé; les autres, à l'heure qu'il est, se font encore sentir. Nous allons en peu de mots les passer successivement en revue, nous contentant d'ouvrir la voie à ceux qui voudront approfondir davantage cette philosophie si avantageuse et si chrétienne à tous égards.

§ I.

Des misères du corps.

Si vous voulez comprendre quelles sont les misères du corps, considérez attentivement ces trois choses : ce que vous étiez avant de naître, ce que vous êtes devenu en naissant, ce que vous deviendrez après votre mort. Avant de naître vous étiez quelque chose d'affreux, d'abominable, d'indigne, que l'on a honte de nommer; or, si l'effet ne doit jamais être plus parfait que la cause, quel ouvrage croyez-vous que l'on ait pu construire avec de pareils matériaux? Pour peu que vous vous examiniez et au dedans et au dehors, vous verrez que vous n'êtes pas autre chose qu'un bourbier couvert de neige, un sépulcre blanchi, mais rempli de corruption, un réceptacle de misères et d'infirmités, en un mot, la créature la plus faible du monde, sujette à bien plus de dangers, d'accidents, de désastres, de maladies et de souffrances qu'il n'y a de grains de sable sur les bords de la mer. Ici vous pourrez réfléchir à loisir, et vous convaincre, comme nous l'avons démontré ailleurs, combien la vie humaine est courte, incertaine, chétive, inconstante, trompeuse, misérable et plus fragile qu'un vase de cristal. Que l'on me permette d'en apporter un exemple : Pendant que j'écris ceci, à Lis-

bonne, j'apprends que dans une petite ville que l'on nomme Azurara, des marins ayant débarqué une malle remplie de vêtements, qui venait d'un pays où régnait la peste, cela a suffi pour jeter une telle infection dans l'air, que déjà quatre-vingts personnes ont succombé, que trente autres sont encore en très-grand danger, et que sans beaucoup de précautions on aurait grandement à craindre pour la santé publique dans tout le royaume. Eh bien! dites-moi, existe-t-il quelque part du verre, de l'argile, une toile d'araignée, qui soit plus fragile, plus facile à se rompre qu'une vie exposée à tant de dangers, et qui dépend de si peu de chose? Mais à quoi pensent donc ceux qui bâtissent des châteaux sur un fondement si mobile, ceux qui portent leurs espérances si loin, alors qu'ils ne sont pas sûrs de vivre un instant?

Revenons à notre sujet. Si vous désirez savoir ce que vous serez après votre mort, entrez dans un cimetière, ayez le courage d'ouvrir un tombeau, d'arrêter vos regards sur un cadavre qui est là depuis deux ou trois jours: voyez comme il est abandonné, pâle, défiguré, hideux, infect, abominable; comme il diffère peu d'un animal que l'on aurait jeté à la voirie, et qui, dévoré par les vers, répandant au loin une insupportable odeur, forcerait les passants à fermer les yeux et à s'éloigner avec précipitation. Et voilà où viennent enfin se briser les tiares et les couronnes, à quoi vien-

nent se réduire la gloire et la beauté ! Oui, ces corps que l'on traitait avec tant de délicatesse, aux besoins desquels on se montrait si attentif, que l'on servait avec tant d'empressement, que l'on se plaisait à orner avec tant de recherche, que l'on arrosait de tant de parfums, aux délices desquels la mer, la terre, l'Orient et l'Occident ne pouvaient suffire, ces corps, dis-je, finissent par devenir la chose la plus laide, la plus horrible, la plus affreuse qu'il y ait dans le monde ; et s'il est vrai de dire qu'ici-bas rien n'égale la beauté et la puissance de l'homme vivant, rien non plus n'égale sa laideur et sa faiblesse quand il est mort.

§ II.

Des misères de l'âme qui sont communes à tous les hommes.

Pour ce qui est des misères et des maux intérieurs de l'âme, vous avez à considérer ceux qui vous sont communs avec les autres hommes, ceux qui vous sont particuliers et auxquels vous avez été en butte avant que Dieu vous appelât, et ceux auxquels vous avez été en butte depuis, si toutefois Dieu vous a véritablement appelé. Il n'y a pas de langue qui puisse dire dans quel état de pauvreté, de dénûment et de désordre le péché a jeté la nature humaine, et jusqu'à quel point il l'a rendue incapable de tout bien, aussi longtemps, du moins, que le Saint-Esprit ne l'aide pas de sa

grâce ; mais parmi tous ses maux et toutes ses misères, il y en a quatre qui sont comme la racine et la source de toutes les autres, et sur lesquelles j'appelle votre attention. Le premier de ces maux ou la première de ces misères, c'est que nous avons été conçus dans le péché. Seigneur, s'écrie le prophète David, « considérez que j'ai été conçu « dans l'iniquité, et que ma mère m'a enfanté « dans le péché. » (Ps. L, 7.) Et par « iniquité », comme par « péché », il entend ici le péché originel, lequel, au dire d'un Docteur, bien qu'il ne constitue qu'un seul péché en acte, comprend néanmoins tous les autres péchés en puissance, parce qu'il en est véritablement la racine et la souche. C'est ce qui nous explique pourquoi le chemin de la vertu est si difficile, et c'est aussi pour cela que le saint homme Job, s'adressant à Dieu, lui disait : « Qui peut rendre pur celui qui « a été conçu d'une source impure? n'est-ce pas « Vous seul ? » (Job, XIV, 4.) En effet, de même que la laine une fois teinte perd difficilement sa couleur ; ainsi la mauvaise inclination, qui vient du péché, et qui a son principe et son fondement dans la partie matérielle de l'homme avant même que l'homme soit formé, résiste à tous nos efforts, à moins que Dieu lui-même ne vienne à notre secours par sa grâce. Se défaire des habitudes que l'on a sucées avec le lait, c'est, de l'aveu de tous, chose à peu près impossible ; mais alors que sera-

ce des habitudes qui sont de plus vieille date, que nous avons apportées du sein de nos mères, qui se sont formées en même temps que nous, et qui font en quelque sorte partie de nous-mêmes ?

Le second des maux ou la seconde des misères que je veux que vous considériez, c'est la corruption et la ruine de toutes les facultés et de toutes les puissances de notre âme. Un peu de levain que l'on ajoute à la pâte la corrompt tout entière; quelques gouttes de poison que l'on avale suffisent pour empoisonner tous les membres du corps : ainsi en a-t-il été du levain ou du poison du péché; il a pénétré dans toutes les puissances de notre âme; il a réagi sur elle, et leur a communiqué sa malice. L'entendement, qui est la première de ces puissances, a été obscurci et a cessé de voir clair dans les choses de Dieu ; le libre arbitre a été affaibli; la volonté, languissante pour le bien, s'est trouvée naturellement entraînée vers le mal; la mémoire est devenue chancelante, l'imagination inquiète, les sens répandus, la chair sujette aux plus grossiers penchants.

Remarquez en troisième lieu comment l'imagination, qui nous jette dans un trouble continuel, obéit peu à la raison : nous n'avons pas le temps de réciter un *Credo* en pensant à Dieu, qu'elle nous échappe, qu'elle s'enfuit, et va courir le

monde sans jamais s'arrêter : c'est une véritable feuille d'arbre qui se meut à tous vents. Mais que dirai-je de l'état où le péché a réduit notre appétit? Y a-t-il une mare d'eau, un bourbier d'où s'exhalent des vapeurs plus infectes? « Quoi de « plus corrompu, » dit l'Ecclésiastique (XVII, 30), « que la pensée qui naît de la chair et du sang? » Oh! non, jamais personne ne pourra énumérer toutes les turpitudes, toutes les inventions criminelles que cet appétit nous suggère. L'imagination le fait aller dans tous les sens, et elle ne lui a pas plutôt présenté quelque nouvel objet, qu'il s'y porte avec fureur, à moins pourtant que nous ne lui imposions le frein de la raison. Après cela faut-il parler des sens extérieurs et des dangers innombrables auxquels ils exposent notre âme? Voulez-vous en juger? Écoutez ce que dit l'Ecclésiastique (XXXI, 15) : « Quoi de plus mauvais que « l'œil? » Il y a, en effet, peu de péchés qui n'aient eu la vue pour principe.

La raison de tout cela, c'est que par le péché nous avons perdu la justice originelle et la grâce. Or, de même que le sel conserve les viandes, et qu'une fois le sel enlevé les viandes se corrompent, ainsi la grâce de Dieu soutient la nature humaine; mais si le péché vient à chasser la grâce, toutes les puissances de cette pauvre nature tombent aussitôt dans le plus grand désordre; et, à moins que Dieu n'y mette la main, on les voit

désormais aussi promptes pour le mal que lentes et engourdies pour le bien.

C'est aussi de cette façon que s'établit la tyrannie de l'amour-propre, ce fils aîné du péché originel, qui, pendant que ce dernier se détourne de Dieu, tourne toutes ses pensées sur lui-même, s'aimant plus que tout ce qui existe, sans en excepter le Créateur. « L'amour-propre, dit saint Thomas, se retrouve dans tous les péchés, quels qu'ils soient : c'est lui qui en est l'auteur et le promoteur. » En effet, l'on ne pèche que parce que l'on aime avec excès un objet que l'on préfère à Dieu ou à l'observation des commandements de Dieu : et c'est ce qui engendre des milliers d'autres maux, qui contribuent tous à notre perte. De là vient que nous sommes si empressés pour toutes nos affaires, et si négligents pour celles de Dieu; si chatouilleux lorsqu'il s'agit de notre honneur, et si indifférents lorsqu'il s'agit de celui de Dieu; si ardents pour nos intérêts, et si froids pour ceux de Dieu; si patients pour arriver à nos fins, et si lâches pour entrer dans celles de Dieu; si soucieux de la santé de notre corps, et si oublieux du salut de notre âme; si sensibles à la perte des choses temporelles, et si insensibles à la perte des choses spirituelles; si amis du plaisir, et si ennemis de la vertu; si circonspects devant les hommes, et si peu scrupuleux devant Dieu; si avides des biens de la terre, et si dégoûtés de ceux du ciel; si effrayés en

présence du moindre danger qui menace le corps, et si rassurés à l'endroit du péché mortel. De là vient enfin que nous sommes entraînés au mal avec une violence extrême, tandis que nous éprouvons toujours la plus grande difficulté pour faire le bien; que pour nous attirer au premier il suffit d'un léger fil, tandis que pour nous attirer au second ce n'est pas assez des commandements de l'Église, des promesses et des menaces divines, des bienfaits et des mystères de Jésus-Christ, ni de tous les tourments qu'il a soufferts. Voulez-vous un exemple de ce que je dis là? examinez le temps qu'il vous faut pour allumer un peu de dévotion et de ferveur dans votre âme, et la facilité avec laquelle cette dévotion et cette ferveur s'éteignent, en un clin d'œil, à la moindre parole inconsidérée qui vous échappe : voyez, au contraire, ce qui se passe lorsqu'une mauvaise pensée se présente à votre imagination, ne serait-ce que pendant l'espace d'une seconde : elle jette un tel trouble, une telle agitation, je ne dis pas seulement dans votre appétit, mais dans tout votre corps, que vous avez toutes les peines du monde à pouvoir la chasser : on serait tenté de dire que c'est un feu bien plus qu'une pensée, puisqu'en si peu de temps elle est capable d'allumer de tels incendies. Il est donc vrai que la nature humaine a une très-grande propension pour le mal, en même temps qu'une très-grande répugnance pour

le bien; qu'elle est en face du mal comme une matière excessivement inflammable, et en face du bien comme un bois vert et humide, et que si dans le premier cas il suffit d'une étincelle pour la mettre en feu subitement, dans le second ce n'est qu'à la longue et à l'aide de brasiers ardents que l'on parvient à la réchauffer.

De ce désordre et de cette corruption qui se sont introduits dans la créature raisonnable, est résultée une autre grande misère : c'est que l'homme, oubliant sa noble origine, sa dignité naturelle, s'est ravalé au niveau des bêtes. Il y a des siècles que le Prophète en avait fait la remarque : « Au milieu de sa grandeur, » dit-il, « l'homme n'a pas compris sa destinée, il s'est « fait semblable aux animaux sans raison. » (Ps. XLVIII, 13.) En effet (sans vouloir poursuivre la comparaison jusqu'au bout), de même que les animaux n'aiment, ne recherchent et ne désirent autre chose que les biens corporels, parce que leur nature n'est pas capable d'en concevoir de plus relevés; ainsi la plupart des hommes, devenus par leur faute semblables aux animaux, n'ont d'autre pensée, d'autre désir, d'autre sujet d'entretien, d'autre souci et d'autre ambition que ces mêmes biens corporels, ne se souvenant plus qu'ils ont reçu en partage la raison, la foi, l'Évangile, l'espérance d'une vie meilleure, et agissant en toutes circonstances comme les ani-

maux, pour lesquels l'état dans lequel se trouve leur corps est la seule mesure du bien et du mal.

C'est ainsi que vivent, je ne dis pas seulement les infidèles et les hérétiques, dont le nombre est si considérable, mais, à part quelques rares exceptions, la plupart des chrétiens; ils ont la raison et ils s'en servent, ce qui n'est pas donné aux animaux; or, quel rôle joue leur raison, sinon celui d'un esclave qui obéit à tous les caprices de la chair, qui s'efforce continuellement de lui procurer de nouvelles vanités et de nouveaux plaisirs, et qui pour elle ne recule ni devant aucune cruauté, ni devant aucun crime? C'est ce qui fait que l'homme, en se rendant semblable aux animaux, outre qu'il commet une faute grave, se porte à lui-même un très-grand préjudice. Les animaux ne sont animaux qu'une fois; mais quant à lui, il est deux fois animal, animal par ses appétits, et animal par sa raison, qu'il détourne du service de Dieu pour la mettre au service de ses appétits. Confus à la vue de ce désordre, un Philosophe païen a écrit quelque part : « Je suis trop grand, ma destinée est trop grande, pour que je me fasse l'esclave de ma chair. » Quoi de plus misérable, en effet, quoi de plus navrant que de voir un homme baptisé, un homme qui est certain de pouvoir s'élever un jour, s'il le veut, au-dessus même des anges, s'abaisser librement et de lui-même

jusqu'au niveau de l'animal! Ah! certes, il est impossible de concevoir une chute tout à la fois plus honteuse et plus déplorable?

Voilà donc, mon frère, ce que l'homme est devenu par le péché : après avoir été créé dans un état de gloire, il s'est vu tout à coup l'égal des animaux; il a été dépouillé des biens de la grâce, privé en grande partie de ceux de la nature, chassé du paradis, exilé sur la terre, rangé au nombre des ennemis de Dieu et des enfants de colère, déshérité du ciel; et c'est dans cette condition qu'il sort du sein de sa mère; car Adam ne lui a pas laissé d'autre héritage. Enfin si vous voulez avoir une idée exacte de ce qu'il est, rappelez-vous dans quel état se trouva le saint homme Job, lorsque, par une disposition particulière de Dieu, il fut livré au pouvoir du démon. En un instant tout ce qu'il possédait lui fut enlevé, ses troupeaux devinrent la proie des voleurs, ses maisons s'écroulèrent, ses enfants furent écrasés sous leurs ruines, et on le vit lui-même assis sur un fumier, et nettoyant, avec les débris d'un vase, la plaie horrible qui le couvrait de l'extrémité des pieds jusqu'à la tête. C'est là l'image parfaite de l'homme déchu. Dépouillé, comme nous venons de le dire, des biens de la grâce, privé en grande partie de ceux de la nature, chassé du paradis et jeté sur le fumier de ce monde, il ne lui reste plus, pour nettoyer

ses plaies spirituelles (c'est-à-dire ses mauvaises inclinations), que les débris d'un vase, c'est-à-dire quelque chose de son libre arbitre, avec quoi il peut bien résister quelque temps au péché, mais non pas se garantir contre les tentations et les pensées mauvaises. Chaque fois donc que nous nous présenterons devant le Seigneur, souvenons-nous que, comme Job, ou comme le pauvre Lazare, nous sommes couverts d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, et témoignons-lui le désir de manger les miettes qui tombent de la table de sa miséricorde, afin d'être guéris de nos misères.

§ III.

Des misères qui nous sont propres, et auxquelles notre âme a été ou est encore sujette.

Après avoir considéré les misères qui vous sont communes avec tous les autres hommes, considérez celles qui vous sont propres et auxquelles votre âme a été ou est encore sujette, et vous verrez combien, par le péché actuel, et par l'habitude du péché actuel, qui est votre fait, vous avez aggravé votre sort déjà si compromis par le péché originel. En général les contraires se détruisent; or, comme il n'y a rien de plus contraire à une créature raisonnable que de vivre sans raison, il n'y a rien non plus qui ait porté un plus terrible coup à la nature humaine

que l'habitude de vivre dans le péché, qui est tout ce que l'on peut concevoir de plus déraisonnable.

Faites un retour sur votre vie passée, alors que vous marchiez dans la voie de la perdition, et peut-être serez-vous forcé d'avouer que pendant tout ce temps vous avez vécu comme quelqu'un qui n'a pas de Dieu, comme un enfant du siècle, comme un esclave vendu au démon et au péché, comme un païen, qui n'a ni foi, ni connaissance de la Divinité. En effet, si vous aviez la foi, vous agissiez ni plus ni moins que si elle vous eût été étrangère, vous blasphémiez, vous vous parjuriez, vous profériez des médisances, vous commettiez des larcins, vous portiez vos désirs sur tout ce qui s'offrait à vos regards, comme si Dieu n'eût pas existé, comme si ici-bas tout se fût borné à naître et à mourir. En vérité, votre conduite ne différait en rien de celle des infidèles que la grâce n'a pas encore éclairés de sa lumière, et qui n'ont d'autre loi que la loi de leurs membres, d'autre frein que l'opinion des hommes, d'autre Dieu que leur ventre et leur orgueil, d'autres biens ou d'autres maux que ceux qui touchent leur corps.

Après avoir considéré les misères de votre vie passée, considérez celles dont le fardeau pèse encore actuellement sur vos épaules. Repassez-les une à une, comptez-les, et de même qu'un

malade détaille avec soin tous ses maux au médecin, exposez-les franchement aux regards de Dieu, afin que dans sa bonté il daigne vous guérir. Examinez donc si vous n'êtes pas colère, vaniteux, envieux, inconstant dans vos bonnes résolutions, bavard, curieux, orgueilleux, méchant, dissimulé, fantasque, présomptueux, ambitieux, capricieux, lâche, indiscret, grossier, bourru, intraitable, léger, ami de vous-même, vif, passionné, ne faisant jamais aucune concession à personne; et vous aurez en main la clef de la véritable humilité, ainsi que de votre propre avancement: car, à moins de se connaître, personne ne peut être ni véritablement humble, ni savoir ce qu'il doit demander à Dieu, ni trouver le moyen de porter remède à ses misères.

CHAPITRE XLV

Comment tous les biens que nous possédons nous viennent de Dieu.

Après nous être convaincus que toutes nos misères et tous nos maux viennent de notre nature corrompue, il nous reste à nous convaincre que tous les biens dont nous jouissons nous viennent de Dieu, et alors comprenant

exactement ce que nous sommes et ce que nous lui devons, il nous sera facile d'entrer dans de très-bas sentiments de nous-mêmes, en même temps que de nous exciter à une vive reconnaissance envers lui. Il y a trois sortes de biens : les biens de la nature, les biens de la grâce, et, pour parler avec le monde, les biens de la fortune; or, prenez n'importe lesquels de ces biens, et vous verrez clairement qu'il n'en est aucun qui vous appartienne en propre; et que tout ce que vous pouvez revendiquer comme vous appartenant c'est le néant et le péché.

Le premier des biens naturels, celui qui leur sert de fondement, et qui nécessairement les précède tous, est l'existence. Considérez donc comment l'âme raisonnable que vous avez, et qui vous anime, est un don de Dieu, et que c'est lui-même qui l'a tirée du néant. Qu'est-ce que le néant, dites-moi? C'est la dernière de toutes les choses que l'on puisse imaginer. C'est moins qu'une pierre, moins qu'un de ces atomes que l'on aperçoit à travers les rayons du soleil, rien, en un mot. Eh bien! figurez-vous le néant comme un lieu couvert d'épaisses ténèbres, comme un abîme extrêmement profond situé dans le lieu le plus bas du monde, et tenez-vous là, car c'est là votre place; c'est là que vous étiez avant que Dieu vous eût créé, c'est là que vous étiez de toute éternité, et il y a encore à peine

quelques jours. En faisant ce que je vous conseille, vous accomplirez le précepte de l'Évangile qui veut que quand nous serons invités à un festin, nous nous mettions à la dernière place. (Luc, XIV.)

Asseyez-vous alors en compagnie du néant; persuadez-vous que vous êtes néant vous-même, qu'il n'y a pas de lieu où vous soyez mieux à votre place, et que c'est là le centre où votre âme doit se recueillir et se pénétrer de cette vérité. En effet, rien ne vous appartient, rien ne vous convient davantage que le néant, et si l'être constitue l'essence même de Dieu, le non-être ou le néant est sans contredit la condition première de la créature. Le néant, mais c'est la chose du monde qui vous touche de plus près, qui se rattache à vous par les liens les plus forts, qui a le plus de ressemblance avec vous, et dans lequel, comme dans un miroir, vous pouvez le mieux vous voir tel que vous êtes. De même que Job (XVII, 14), assis sur son fumier et tout couvert de plaies, disait « au ver du sé-« pulcre : Tu es mon père, et à la corruption : Tu « es ma mère et ma sœur, » de même, en voyant que véritablement vous n'êtes que néant, embrassez le néant, et dites-lui : Tu es mon père, tu es mon frère ; car jamais frère ne ressembla mieux à son frère que le néant au néant. Encore une fois, asseyez-vous en ce lieu, demeurez-y pendant quelque temps, et si vous n'êtes pas complétement

aveugle, vous y verrez, vous y comprendrez tout ce qu'il est nécessaire que vous sachiez. Vous verrez que tout ce qui est en vous, en dehors du néant, le corps, l'âme, la vie, la santé, les forces, la raison, le jugement, ainsi que les autres facultés ou propriétés naturelles, tout, dis-je, vous vient d'ailleurs, puisque ce sont là, en effet, des dons de la miséricorde de Dieu. Vous verrez combien vous devez aimer le Dieu qui s'est montré si libéral envers vous, puisque le néant ne peut rien mériter; combien vous devez le louer, le servir, lui obéir, et vous efforcer de lui plaire. Vous verrez combien il vous importe de bannir de votre cœur la présomption, l'ambition, l'orgueil, la vaine gloire et l'estime de vous-même : car, de même que celui qui voit un cheval superbement enharnaché, couvert d'or et de soie, sait très-bien que tout ce riche attirail ne lui appartient pas en propre, et que, par conséquent, il n'a aucune raison de s'en glorifier : ainsi, du moment que vous serez persuadé qu'à l'exception du néant, tout ce qui est en vous ne vient pas de vous, mais de Dieu, qui vous l'a communiqué, vous n'aurez pas de peine à comprendre que ce serait le comble de la folie de vouloir vous en faire un sujet de gloire. Vous verrez enfin dans quel oubli et dans quelle erreur vivent la plupart des hommes, qui, emportés par leurs vaines pensées, ne se souviennent jamais de leur origine et de

leur principe, c'est-à-dire de Celui qui leur a donné tout ce qu'ils possèdent, et s'ignorent complétement eux-mêmes. En vous livrant à ces considérations, vous vous réduirez réellement à votre juste valeur; vous concevrez de bas sentiments de vous-même; vous couperez les ailes à votre orgueil; vous vous soumettrez humblement à Dieu, et vous trouverez là un centre, un port assuré, où chaque fois que les flots de la vanité viendront s'abattre sur votre cœur, vous pourrez chercher un abri. Vous connaîtrez alors par expérience qu'ici-bas, sur la terre, le cœur humain n'a pas d'autre lieu de refuge que Dieu et le néant : là seulement il peut prétendre au repos; partout ailleurs il ne rencontre que trouble et qu'inquiétude : dans le premier il est dans la charité, puisqu'il est en Dieu; dans le second il est dans l'humilité et dans la vérité, puisqu'il parvient à se connaître lui-même. Mais en voilà assez pour que vous sachiez de qui vous tenez votre existence.

Pour ce qui est des biens de la nature, personne ne peut nier qu'ils ne nous viennent de l'Auteur et du Maître de la nature : il suffit, en effet, d'ouvrir les yeux pour se convaincre que toutes les créatures qui existent sous la voûte des cieux, et les cieux eux-mêmes, font partie du bienfait de notre existence, puisque ce sont elles, chacune du moins à sa manière, qui contribuent à nous la conserver.

Quant aux biens que l'on nomme de la fortune, ce n'est point de la fortune (car de fortune il n'en existe point), mais de Dieu, que nous les tenons. « Les biens et les maux, » dit l'Ecclésiastique (XI, 14), « la vie et la mort, la pauvreté et l'opu-« lence, viennent de Dieu; » et quoique toutes ces choses semblent nous arriver par l'intermédiaire des causes secondes, elles n'en dépendent pas moins de la volonté de Dieu, qui s'est exclusivement réservé le gouvernement de cet univers. C'est ce qui a fait dire à saint Basile que « toute la philosophie chrétienne consiste à faire remonter tous les effets, grands et petits, dont nous sommes témoins, à Celui sans la permission duquel, pour parler avec l'Évangile, un passereau ne peut tomber sur la terre. »

Enfin, quant aux biens que l'on nomme de la grâce, leur nom seul indique que c'est Dieu qui les donne, et qu'il les donne par pure bonté et miséricorde. En effet, comme nous l'avons dit plus haut, le péché a réduit l'homme à un tel état de pauvreté, de misère et d'incapacité pour le bien, que de lui-même il ne peut faire un pas, il ne peut mettre la main à une bonne œuvre, ou simplement prononcer le nom de Jésus d'une manière qui lui soit agréable, sans que Dieu ne le prévienne et ne l'aide de sa grâce. D'où il suit que s'il a quelque bon désir, quelque bonne pensée; si jamais il a formé quelque bon dessein,

c'est uniquement à la bonté et à la miséricorde de Dieu qu'il en est redevable.

Parcourez maintenant les biens de la grâce, ceux qui vous ont été donnés uniquement en vue de votre salut, et vous n'aurez pas de peine à y reconnaître les traces de la miséricorde de Dieu. Le premier est la grâce de la prédestination, c'est-à-dire la première et le fondement de toutes les grâces. Évidemment celui-là ne présuppose aucun mérite de notre part : c'est une pure faveur, un pur effet de la volonté, du bon plaisir et de la miséricorde de Dieu. Le second est la grâce de la vocation et de la justification, par laquelle Dieu fait passer un homme de l'état de péché à l'état de grâce, et d'un ennemi s'en fait un ami : il est clair que c'est là encore une pure faveur, un pur effet de la miséricorde de Dieu, puisqu'aussi longtemps que l'on vit dans le péché et dans l'inimitié de Dieu, on ne peut le mériter. Le troisième est la grâce que l'on nomme concomitante: cette grâce demeure en nous aussi longtemps que nous persévérons dans le chemin de la vertu, et elle fait que nos œuvres, acquérant de la vertu aux yeux de Dieu, méritent la vie éternelle. Quoiqu'elle soit la conséquence de nos mérites, elle n'en est pas moins une grâce, parce qu'après tout, le mérite ne peut avoir d'autre principe que la grâce. Le quatrième est la grâce ou le don de la persévérance, qui consiste à servir Dieu toute sa vie sans jamais

se démentir ; et l'on a d'autant plus raison de l'appeler une grâce, que personne ne peut avoir la prétention de la réclamer comme une chose qui lui est due en stricte justice. « Sans cette grâce, dit saint Jérôme, tout le reste n'a pas grande valeur ; car ce que l'on estime chez les chrétiens, c'est moins le commencement que la fin : les commencements de saint Paul furent mauvais, mais sa fin fut excellente ; le contraire arriva pour Judas : il eut de bons commencements, mais sa fin fut celle d'un réprouvé. » Le cinquième est la gloire, qui est la grâce consommée, vérité incontestable ; car, comme dit saint Paul, « la vie éter- « nelle est une grâce et un don de Dieu. » (Rom., VI, 23.)

Que si vous avez reçu quelques-unes de ces grâces, que l'on nomme gratuites, le nom seul vous indique que ce sont des faveurs dont vous êtes redevable à Celui qui s'est plu à vous les accorder. Avouez donc que tout ce qu'il y a en vous, comme hors de vous, vient de Dieu.

Quelle conséquence faut-il tirer de tout ceci ? C'est que désormais vous regardiez Dieu comme la source et le principe de tout votre être, de ce qu'il y a en vous, comme de ce qui est en dehors de vous, de ce que vous êtes, comme de ce que vous pouvez devenir, et que vous ne mettiez pas votre confiance dans votre habileté, dans votre industrie ou dans la force de votre bras de chair, mais

uniquement en Celui d'où procède ce que vous avez été, ce que vous êtes et ce que vous pouvez espérer devenir. Comment et de quel œil faut-il donc que vous le regardiez? Je vais me servir de quelques comparaisons pour vous l'apprendre, et cela d'autant plus, que de la manière dont nous regardons ce Soleil de justice dépendent toutes les influences qu'il répand dans nos âmes.

Regardez-le donc comme les effets regardent les causes d'où ils procèdent, c'est-à-dire avec le plus grand respect et la plus grande déférence, puisque, étant la Cause des causes, il veut être regardé de la sorte! Regardez-le comme un fils regarde celui auquel il doit le jour, puisqu'il est le Père, l'origine et le principe de notre existence! Regardez-le comme l'épouse regarde l'époux de qui dépendent tous ses biens présents et à venir, puisqu'il est l'Époux de nos âmes, le seul qui soit capable de les satisfaire. Regardez-le comme le corps regarde l'âme, qui est le principe de sa vie, de son honneur et de sa beauté, puisqu'il est l'Ame de notre âme et la Vie de notre vie! Regardez-le comme la terre regarde le ciel, auquel elle doit toute sa fertilité et sa magnificence, puisqu'il est le Ciel spirituel qui nous éclaire, qui nous gouverne, et qui répand en nous la vie et la beauté! Regardez-le comme les rayons du soleil regardent le soleil, qui leur donne naissance et qui les entretient, puisqu'il

nous a donné l'être, et qu'il nous le conserve! Enfin regardez-le comme l'Humanité sainte du Sauveur regarde le Verbe divin, auquel elle est unie, et de qui elle tient toutes ses perfections, sans en excepter même la vie, c'est-à-dire avec le regard le plus humble, le plus chaste, le plus doux, le plus loyal qui se puisse concevoir, et efforcez-vous de l'imiter en y apportant toute la ferveur et toute la dévotion qu'il voudra bien mettre dans votre âme!

Mais s'il en est ainsi, si tout votre être, tous vos biens passés, présents et futurs vous viennent de Dieu? quel est celui que vous devez contempler de préférence? quel est celui que vous devez craindre, auquel vous devez vous efforcer de plaire, auquel vous devez obéir? Quel est celui que vous devez respecter? que vous devez louer? en qui vous devez espérer, envers qui vous devez vous montrer fidèle? N'est-ce pas Dieu, et nul autre que Dieu? Laissez donc là toutes les considérations humaines ou terrestres, vous n'avez rien à faire avec elles, et elles n'ont rien à faire avec vous; vous n'avez plus qu'à vous occuper du Créateur et du souverain Maître de toutes choses; c'est pourquoi allez vous jeter à ses pieds, et dites-lui du fond du cœur :

Seigneur, si vous êtes mon principe et ma fin, qui dois-je aimer sinon vous? Si vous êtes mon Roi et mon Seigneur, à qui dois-je obéir sinon

à vous? Si tout ce qui peut m'arriver de bien ou de mal dépend de vous, qui dois-je craindre et respecter sinon vous? Si c'est de votre miséricorde que je tiens tout ce que je possède, et si c'est d'elle que j'attends tout ce qui me manque, en qui dois-je mettre mon espérance sinon en vous? Si vous êtes mon Père, mon Seigneur, mon Créateur, mon soutien et mon guide, à qui dois-je recourir dans mes nécessités sinon à vous? Si c'est de vous que j'ai reçu et que je reçois encore chaque jour tant de bienfaits, qui dois-je louer et remercier sinon vous? Si, en récompense des biens qu'ils ont reçus, ou dans l'espoir d'en recevoir de nouveaux, les hommes se montrent si empressés auprès des rois et des grands de la terre; s'ils les servent avec tant de soin et de fidélité; s'ils ne reculent devant aucun obstacle; s'ils s'exposent même à de nombreux périls, pourquoi, mon Dieu, moi qui ai tant reçu et qui espère encore tant recevoir de vous, ne vous servirais-je pas avec plus de fidélité, avec plus de soin, avec plus de diligence et en tenant moins compte des difficultés, vous qui le meritez bien plus que tous les rois de la terre, vous dont la libéralité envers moi ne saurait entrer en comparaison avec celle des rois de la terre; vous enfin qui me destinez une récompense bien autrement magnifique que toutes celles des rois de la terre?

CHAPITRE XLVI

Action de grâces.

Tout ce qui a été dit précédemment ayant trait à la connaissance de soi-même, on pourra terminer cet exercice par les trois parties dont nous avons parlé plus haut, et qui sont l'action de grâces, l'offrande et la demande. Il y a un tel enchaînement entre ces trois parties, elles découlent si naturellement l'une de l'autre, que, en dehors même des avantages qu'elles offrent, on ne saurait les négliger sans de très-graves inconvénients. En effet, on entre en oraison par l'accusation de ses fautes et la connaissance de soi-même, c'est-à-dire par la porte de l'humilité, et l'on passe ensuite à l'action de grâces. Quand une fois on s'est bien convaincu que de soi-même on n'est que néant, que l'on a, pour ainsi dire, touché du doigt cette vérité, les yeux s'ouvrent, et l'on voit clairement que, le néant excepté, tout ce que l'on possède est un don gratuit de la main de Dieu; et plus l'on voit cela clairement, plus on se sent porté à lui en rendre des actions de grâces. Mais à la différence des sentinelles qui montent sur les plus hautes tours, afin de mieux découvrir ce qui se passe au loin, celui qui désire voir Dieu doit se

placer, au contraire, à l'endroit le plus bas, c'est-à-dire dans le néant même d'où il a été tiré, parce que nulle autre part ailleurs il n'aura la même facilité pour s'apercevoir que tout ce qu'il possède, tout ce qui a plus de consistance que le néant, est un effet de sa libéralité.

Après l'action de grâces vient l'offrande, qui consiste à offrir quelque chose de ce qui nous appartient à Celui qui s'est montré si prodigue à notre égard; et comme rien ne peut lui être plus agréable que les mérites et les souffrances de Jésus-Christ, il faut ne pas craindre, tout en lui offrant ces mérites et ces souffrances, de lui demander toutes les grâces dont nous avons besoin. C'est là la dernière partie de l'oraison, et celle que l'on nomme la demande.

Toutes ces différentes parties ont cela de bon qu'on peut les allonger ou les abréger, selon que l'on a plus ou moins de loisir, plus ou moins de ferveur et de dévotion. En effet, qu'il s'agisse de la connaissance de soi-même, ou de l'action de grâces, ou de la considération des bienfaits divins, qui sont si grands et si nombreux, ou de l'offrande, dans laquelle il est loisible à chacun de parcourir en détail tous les traits et tous les mystères de la vie de Jésus-Christ, en les offrant à son Père, ou bien encore de la demande, qui nous fournit l'occasion d'exposer nos innombrables besoins, il est clair que la matière étant si abon-

dante, nous serons toujours libres d'y consacrer autant de temps que nous voudrons.

En terminant, je crois devoir supplier les personnes qui, n'étant point retenues par leurs occupations, désirent faire des progrès dans la vertu, de se recueillir deux fois le jour, une fois pour méditer sur la vie de Jésus-Christ, et une autre fois pour s'appliquer à la connaissance d'elles-mêmes, selon la méthode qui leur a été indiquée, ou toute autre qu'elles jugeront préférable. Mais s'il s'en trouve qui, à cause de leurs occupations ou des obligations de leur état, ne puissent pas adopter cette règle, je leur conseillerai de se recueillir au moins une fois, de commencer par travailler à se bien connaître, parce que, comme dit l'Écriture : « Le juste s'accuse lui-même le premier » (Prov., XVIII, 17), et de passer ensuite à la considération de la vie du Sauveur, qui, à dire vrai, est une matière inépuisable.

CHAPITRE XVLII

Vers de Marulle, dans lesquels se trouvent consignées, par demandes et par réponses, les principales circonstances de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Demande. Très-doux et très-miséricordieux Seigneur, qui vous a porté à vous revêtir de notre nature, et à descendre du ciel en terre?

Réponse. Je voulais que l'homme terrestre, abattu par le péché, pût, avec le secours de ma grâce, monter de la terre au ciel.

D. Qui vous a forcé, vous qui étiez innocent et exempt de péché, à souffrir et à mourir en expiation du péché?

R. Le grand amour que j'avais pour les hommes; je voulais les laver dans mon sang, et par là les rendre dignes du céleste séjour.

D. D'où vient que vos mains sont étendues sur cette croix, et que vos pieds placés l'un sur l'autre sont percés de clous?

R. Parce que j'appelle à moi toutes les nations de la terre, et que mon unique désir est de les réunir dans la même foi.

D. D'où vient que votre tête est inclinée et que vos yeux baissés se fixent humblement sur la terre?

R. Parce que je veux enseigner aux hommes qu'ils ne doivent point s'enorgueillir, mais courber la tête et se soumettre au joug.

D. Pourquoi êtes-vous nu sur la croix? Pourquoi votre visage et votre corps tout entier portent-ils les traces de la faiblesse et de la langueur?

R. Pour vous apprendre à mépriser les richesses et les biens de ce monde, et à souffrir avec moi la faim et la misère.

D. Pourquoi ce linge autour de vos reins? Que signifie ce voile royal?

R. Je veux que tu apprennes par là que j'aime les corps chastes et purs, et que j'ai en abomination la licence et la luxure.

D. Que signifient les soufflets, les crachats, les coups de verges, la couronne d'épines, et les autres tourments de la croix?

R. Ils signifient que celui qui veut vivre en paix et s'établir en quelque façon au-dessus des étoiles, doit souffrir patiemment les injures et ne jamais rendre le mal pour le mal;

Que la vie est courte, le travail de peu de durée, la récompense magnifique et éternelle;

Que celui qui n'est point touché par la perspective de cette félicité sans bornes, doit craindre de tomber dans les profondeurs de l'enfer; qu'il doit reculer d'épouvante devant ces feux qui ne s'éteignent jamais, devant ces ténèbres qu'aucune lumière n'éclaire, devant ce ver qui ne meurt

point, devant cette misère qui n'a jamais de terme.

Car c'est là le sort qui attend ceux que domine une passion insensée : les avares, auxquels elle montre des richesses; les paresseux, auxquels elle offre le repos; les libertins, qu'elle attire par l'appas des voluptés; les amateurs de la bonne chère, qu'elle enivre de vins délicats; les orgueilleux, qu'elle séduit par l'ostentation et le vain faste des honneurs; les ravisseurs du bien d'autrui, qu'elle excite par l'espoir de nombreuses et riches dépouilles.

Fascinés par ces apparences trompeuses, les malheureux mortels oublient leur salut, s'écartent du droit chemin, et courent à leur perte. Ils n'écoutent plus mes avertissements, ne font plus cas de mes exemples, et ne tiennent aucun compte de mes jugements.

Mais enfin viendra le dernier jour, et ce jour sera un jour de ténèbres et de tourbillons : les cieux seront ébranlés, les étoiles tomberont sur la terre, la lumière n'apparaîtra qu'à travers un voile de sang, et jettera l'épouvante dans les cœurs; le soleil s'obscurcira et cachera ses rayons; l'univers sera secoué jusque dans ses fondements; le monde finira, et les chœurs mêmes des anges seront saisis de crainte et de frayeur. L'incendie se répandra partout, et bientôt la terre et la mer n'offriront plus aux regards qu'une immense fournaise.

Alors je descendrai moi-même environné de puissance et de majesté, assis sur un nuage resplendissant; des milliers de saints glorieux et des milliers d'esprits célestes m'accompagneront. Tout à coup du haut du ciel retentira la trompette, dont le son terrible se répandra par toute la terre, et pénètrera jusqu'au plus profond des enfers.

Au même instant, tous ceux que la terre, votre mère commune, renfermait dans son sein, ressusciteront et comparaîtront devant mon tribunal, attendant dans des transes mortelles la terrible sentence que me dictera ma justice. Il n'y aura rien de si obscur ni de si caché qui ne devienne le sujet d'un minutieux examen, et jusqu'aux pensées les plus secrètes du cœur de l'homme, tout sera passé en revue. Chacun recevra la récompense que lui auront méritée ses actions : les uns seront mis en possession de la vie éternelle, et les autres condamnés à une mort qui ne finira point.

O hommes malheureux! vous que tant d'illusions retiennent dans le mal, hâtez-vous de briser vos liens, tandis qu'il en est temps encore! ouvrez les yeux et veillez, afin que la mort ne vous surprenne point plongés dans le sommeil. Voyez comme le temps fuit d'une aile rapide, comme les heures pressées, ne souffrant point de retard.

Heureux celui qui sait bien employer tous les jours de sa vie, et qui pense sans cesse qu'aujourd'hui ou demain il lui faudra quitter ce monde!

CHAPITRE XLVIII

Paroles attribuées au Crucifix que l'on place ordinairement au-dessus de la porte des églises, et composées en vers par Lactance.

Qui que tu sois qui gravis les degrés de ce temple, arrête-toi quelques instants, et jette les yeux sur moi. J'étais innocent, et néanmoins, pour expier tes fautes, je me suis livré à une mort cruelle; touché de pitié à la vue de l'état misérable où le péché avait réduit le genre humain, je suis venu dans ce monde pour être un médiateur de paix, et offrir à tous le pardon. C'est ici le foyer de la lumière qui remplit l'univers de son éclat; c'est ici la vraie image du salut; c'est moi qui suis ton repos, ta voie, ta rédemption; je suis la bannière du Tout-Puissant, et l'étendard royal digne d'un éternel souvenir.

Pour toi, pour ton amour, je me suis enfermé dans le sein d'une Vierge, je me suis fait homme, j'ai souffert la mort la plus cruelle; nulle part je n'ai trouvé le repos, mais partout la menace, les afflictions et les peines.

C'est dans une étable délabrée de la Judée que ma pauvre Mère m'a donné le jour; et c'est sur un peu de paille, dans une étroite crèche, qu'elle m'a couché, entre deux animaux. Chassé de mon

pays par le roi Hérode, j'ai passé mes premières années dans la terre d'Égypte, et, de retour en Judée, j'ai eu à supporter le jeûne, la fatigue et les autres inconvénients de la pauvreté. Malgré cela, je n'ai pas cessé d'exhorter les hommes à la vertu, et je me suis efforcé de leur prouver ma doctrine en l'appuyant sur des prodiges sans nombre. Ma douceur et ma mansuétude ont excité la haine et la jalousie de Jérusalem. Aveuglée par la rage, cette ville coupable n'a pas craint de porter les mains sur moi, et de m'attacher cruellement à un gibet infâme. Si tu veux connaître cette histoire, m'accompagner et partager mes douleurs, souviens-toi d'abord du conseil que mes ennemis tinrent entre eux, des embûches qu'ils me dressèrent, et du prix auquel ils estimèrent mon sang innocent; souviens-toi du baiser de mon disciple Judas, de l'arrivée et des cris de ceux que le traître s'était chargé de conduire, des coups que je reçus dans la flagellation, des mensonges et des calomnies dont je fus l'objet, de l'inique sentence que prononça l'aveugle Pilate, de la lourde et pesante croix que l'on jeta sur mes épaules, et du trajet douloureux qui m'amena chancelant au Calvaire. Après cela, contemple-moi élevé en haut, loin de ma douce Mère, et examine-moi des pieds jusqu'à la tête. Vois mes cheveux et mon cou ensanglantés, ma tête déchirée par les épines, et mon visage ruisselant de

sang. Mes yeux sont fermés et obscurcis, mes joues portent l'empreinte de la tristesse, ma langue desséchée est abreuvée de fiel, et la pâleur de la mort s'est répandue sur mes traits. Vois mes bras étendus, mes mains percées de clous, et cette liqueur précieuse qui s'échappe par l'ouververture de mon côté; vois enfin mes pieds attachés à la croix, et tous mes membres noyés dans le sang.

Qu'un tel spectacle ne te trouve point insensible; fléchis le genou, et adore le bois sacré de la croix; colle humblement tes lèvres sur la terre sanglante, et arrose-la de tes larmes! Ne me perds jamais de vue; ne m'éloigne point de ton cœur; efforce-toi d'imiter mes exemples; médite constamment les douleurs de ma Passion et de ma mort; supporte avec patience les troubles de l'adversité, et, en toutes choses, veille au salut de ton âme!

CHAPITRE XLIX

Hymne de louanges en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Venez, vierges; venez, jeunes gens; venez, hommes; venez, vieillards, et louons tous ensemble Jésus, dans la foi duquel nous vivons; Jésus,

qui nous protége, et qui nous aime avec la tendresse d'un père !

Fils éternel du Tout-Puissant, Créateur des étoiles, de la terre et de la mer, il n'y a rien dans ce vaste univers qui ne soit l'œuvre de vos mains ! Touché d'une immense pitié à la vue de notre misère, vous vous êtes revêtu de notre chair mortelle, et en mourant élevé sur une croix vous nous avez délivrés des feux éternels! Vainqueur de la mort, vous avez repris le chemin de votre royal palais; vous avez emmené avec vous vos serviteurs, et vous les avez placés dans le séjour de l'éternelle félicité! Jour et nuit, les bienheureux habitants de ce lieu de délices redisent vos louanges; l'Esprit-Saint rend témoignage de vous en vous nommant l'unique Auteur de notre salut! Vous êtes le repos, la lumière et les délices de nos âmes! Vous êtes le Pasteur et l'Agneau qui effacez les péchés du monde! Vous êtes le Pontife éternel tout-puissant pour apaiser la colère du Père! Qui ne vous louera, Seigneur? Qui ne vous aimera de toute son âme?

O bon Jésus! allumez votre amour dans mon cœur; montrez-moi votre doux visage; faites que j'aie le bonheur de contempler vos yeux! Oh! de grâce, ne refusez pas le baiser de paix à celui qui vous aime! Vous êtes l'Époux de mon âme, et mon âme vous cherche et vous appelle en pleurant! Par votre mort vous l'avez délivrée de la

mort éternelle; vous l'avez blessée d'un trait de votre amour! Pourquoi ne lui feriez-vous point sentir la douceur de votre présence? O mon Sauveur et mon Dieu, prêtez l'oreille à ma voix, et exaucez ma prière! car rien n'est plus suave que de brûler d'amour pour vous.

LIVRE SEPTIÈME

DE L'AMOUR DE DIEU, QUI EST LE COURONNEMENT DE LA VIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE I

Ce que c'est que la charité. — De ses fruits et de son excellence.

Après avoir, conformément au but que nous nous étions proposé, discouru sur les différentes vertus qui sont nécessaires pour former un parfait chrétien, il ne nous reste plus qu'à parler de la charité, qui en est comme le couronnement, et sans laquelle il n'y a pas de perfection possible. Nous dirons donc quelle est l'excellence de cette vertu, quelle est la perfection dont elle est susceptible, et par quels moyens on arrive à cette perfection.

« La charité, dit saint Prosper dans son livre *de la Vie contemplative*, est une volonté droite, séparée de toutes les créatures périssables, intimement unie à Dieu, embrasée du feu de l'Esprit-Saint, de qui elle procède et vers qui elle tend, exempte de toute souillure, étrangère à toute

espèce de corruption, à l'abri de tout changement, élevée au-dessus de tout ce qui peut être l'objet d'une affection charnelle, ardente au delà de toute expression, avide de contempler les choses de Dieu, triomphant de toutes les difficultés, tenant lieu de toutes les bonnes œuvres. Elle est la fin des préceptes célestes, la mort des vices, la vie des vertus, la force des combattants, la couronne des vainqueurs, l'armure des âmes saintes, la cause de tous les mérites, sans laquelle personne ne peut plaire à Dieu et avec laquelle personne ne peut lui déplaire; elle est une source de grâces pour ceux qui commencent, une source de joie pour ceux qui ont fait des progrès, un trésor de gloire pour ceux qui persévèrent, un gage assuré de victoire pour les martyrs, un appui constant pour tous les fidèles. » Ces paroles de saint Prosper expliquent en peu de mots ce que c'est que la charité, quels sont ses fruits et quelle est son excellence.

L'excellence de la charité consiste principalement en ce qu'elle est la première, la fin et l'abrégé de toutes les vertus. Nous avons la preuve de cela dans la dignité même des Séraphins, lesquels ne sont élevés au-dessus des autres chœurs angéliques que parce qu'ils ont plus de charité. Saint Grégoire ne fait pas de difficulté de ranger au nombre des Séraphins tous ceux qui, ici-bas, sont embrasés de l'amour de Dieu. « Il y

a des personnes, dit-il, qui, après s'être livrées avec ardeur à la contemplation des choses célestes, n'ont plus d'autre désir que d'être unies à leur Créateur : les choses de ce monde les touchent peu, et seule la pensée de l'éternité les soutient. Pénétrées d'un profond mépris pour tout ce qui tient à la terre, elles se transportent en esprit dans une région plus sereine; elles aiment, elles brûlent, elles trouvent le repos dans l'amour. Plus leur amour s'accroît, plus la flamme qui les consume devient violente; cette flamme, ils la communiquent aux autres par leurs discours, et ceux-ci ne tardent pas à en éprouver les effets. Or, des hommes dont le cœur tout de feu embrase à ce point leurs semblables, que sont-ils, sinon de véritables Séraphins? »

Une autre excellence de la charité, c'est, dit saint Augustin, que Dieu, étant appelé charité, il y a nécessairement entre elle et lui une très-grande ressemblance : comme Dieu se trouve partout, la charité se trouve aussi partout, en ce sens qu'elle est utile à tout, et qu'à tout elle donne la perfection et la vie. Et d'abord c'est la charité qui fait les saints, puisque, d'après saint Bernard, la charité est la mesure de la sainteté, et que l'on est d'autant plus saint que l'on aime Dieu davantage. La charité fait les sages; et c'est le Psalmiste qui nous l'assure : « Les préceptes du Seigneur « sont purs, » dit-il, « ils éclairent les yeux. »

(Ps. XVIII, 9.) « Que celui donc qui désire connaître Dieu de façon à lui être agréable, ajoute saint Augustin, commence par l'aimer, et il le connaîtra de la sorte. » La charité fait les bons prélats, les prélats véritablement dignes de ce nom. Lorsque le Sauveur voulut mettre saint Pierre à la tête de son Église, il ne l'examina que sur un seul point : « M'aimez-vous plus que les autres? » lui demanda-t-il par trois fois. (Jean, XXI.) La charité fait les martyrs, et ce n'est que par elle qu'il y a eu des martyrs; car, comme dit saint Augustin, « il n'existe rien de plus fort en ce monde que l'amour. » La charité fait les vierges : « Celui-là est chaste, dit saint Jean Climaque, qui triomphe de l'amour par l'amour, qui éteint le feu de la chair avec le feu de l'esprit. » La charité met à néant toutes les tentations, de quelque part qu'elles viennent. « O homme, s'écrie saint Pierre de Ravenne, aime Dieu, et aime-le de tout cœur, parce que de cette manière tu repousseras sans peine toutes les tentations de l'ennemi. C'est une guerre bien peu redoutable, une lutte bien facile que celle où, pour terrasser le vice, il suffit de lui opposer la douceur de l'amour. » Enfin la charité est la perfection et l'accomplissement de la loi et des prophéties, selon cette parole si expressive de l'Apôtre : « L'amour est donc la plé-« nitude de la loi. » (Rom., XIII, 10.)

Ce ne sont pas là les seuls traits de ressem-

blance que la charité ait avec Dieu, il en est d'autres encore. En effet, comme dit un Docteur, « la charité est noble, généreuse, remplie de beauté et de sagesse; elle opère de grandes choses; elle est douce, forte, féconde, simple, chaste, invincible et victorieuse en toutes circonstances. La charité est gaie, gracieuse, attrayante, admirable; elle pénètre, elle brise, elle élève, elle abaisse, elle renverse toutes les difficultés. La charité est haute et profonde; elle frappe, et elle guérit; elle tue, et elle vivifie. C'est en vain que l'on voudrait la cacher, en vain que l'on voudrait y répondre autrement que par l'amour : elle donne tout ce qu'elle possède pour l'amour, parce qu'elle ne cherche, qu'elle ne désire rien autre chose que l'amour. Le cœur du véritable amant ne pense qu'à l'amour; sa langue ne parle que de l'amour. La charité absorbe la mémoire, illumine l'intelligence, enflamme la volonté, ravit les sens, sanctifie l'âme, et transforme en Dieu l'homme tout entier. »

La conclusion à tirer de tout ceci, c'est que nous devons apporter tous nos soins et toute notre diligence à acquérir une vertu qui amène tant d'autres vertus à sa suite. Nous lisons que Notre-Seigneur en fit la recommandation à une sainte Ame; et, parmi les divers avis qu'il lui donna, celui-ci mérite toute notre attention : « Quand vous réciterez le *Pater,* lui dit-il, arrêtez-vous à ces

paroles, « que votre volonté soit faite », et dans tout ce qui vous arrivera, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, efforcez-vous de conformer votre volonté à la volonté divine. Quand vous réciterez l'*Ave Maria*, arrêtez-vous au nom de « Jésus, » et gravez-le dans votre cœur, afin qu'il soit votre bouclier, votre guide et votre consolation pendant tout le cours et au milieu de toutes les vicissitudes de votre vie. Quand vous lirez les saintes Écritures, ne retenez que le mot « amour », et avec ce seul mot vous irez droit votre chemin : vous serez pure, dégagée, attentive, diligente; car l'amour se porte à tout, sans éprouver ni peine, ni crainte, ni fatigue, ni besoin de repos, au point que le martyre même lui paraît agréable. » On ne saurait dire ce que peut une étincelle du véritable amour, ni les grandes œuvres qu'il est capable de produire : il vous aidera à détruire tous vos vices, tous vos mauvais penchants, toutes les affections déréglées que vous pourriez avoir pour les choses d'ici-bas.

S'il faut encore ajouter à l'éloge que nous venons de faire de la vertu de charité, nous dirons qu'elle renferme non-seulement tout ce qui constitue la perfection de la vie chrétienne, mais encore la plus grande partie de la félicité à laquelle le cœur de l'homme puisse prétendre en cette vie. « Au milieu de tous les mouvements que se donnent les hommes, dit Boëce, au milieu de

toutes les fatigues qu'ils endurent, leur unique but est d'arriver au bonheur, c'est-à-dire à un état où la volonté étant en possession d'un bien qui les renferme tous, n'ait plus rien à chercher, plus rien à désirer. Or, quoique le bonheur ainsi entendu ne soit pas autre chose que Dieu, en dehors duquel il est impossible de trouver le repos, de même qu'avec lui il est impossible de ne pas le trouver; quoique Dieu nous réserve ce bonheur pour la vie future, alors que nous jouirons complétement de sa gloire, il est vrai de dire néanmoins qu'à un certain degré nous pouvons l'obtenir dès maintenant par sa grâce; c'est d'ailleurs ce que nous assure saint Bernard dans son *Traité de l'amour divin :* « Lorsque je me retire dans la solitude, dit-il, comme un animal qui habite de préférence les lieux déserts et écartés, et qu'ouvrant la bouche, j'aspire le souffle de votre amour, pendant que je suis là les yeux fermés et soupirant après vous, il arrive parfois que vous mettez dans la bouche de mon cœur quelque chose que j'aurais tort de vouloir connaître; mais je sens une telle saveur, j'éprouve une telle douceur, qu'un rien suffirait pour mettre le comble à tous mes désirs. » Ces paroles, bien que présentant des images différentes, s'accordent avec celles de l'Épouse des Cantiques (v, 2) : « Je dors, et mon cœur veille. » Quelle signification faut-il donner à ce langage? La voici, si je ne me trompe : De même que pendant le

sommeil, nos sens demeurant suspendus et comme dans le silence, nous n'entendons, nous ne voyons, nous ne disons, nous ne désirons rien; ainsi, lorsque Dieu se communique à nos âmes, il y répand un tel sentiment de douceur et d'amour, une telle abondance de paix, que, contentes, satisfaites, rassasiées, elles paraissent endormies, tant les choses de ce bas monde les touchent peu, tant elles en ont peu de souci et peu de désir!

Mais l'Épouse ne se contente pas de comparer l'amour à un sommeil, elle lui donne le nom de « mort. » « L'amour, » dit-elle, « est fort comme « la mort. » (Cant., VIII, 6.) C'est qu'en effet, selon la remarque d'un Saint, lorsque l'amour divin est parvenu à sa perfection, il s'empare tellement des facultés de notre âme, qu'il les rend insensibles à tous les plaisirs et à toutes les satisfactions de la terre, et qu'on les dirait véritablement inertes. Les Maîtres de la vie spirituelle appellent cet amour *charité violente*, parce que, bien qu'il remplisse l'âme de suavité et de joie, il l'attire néanmoins si doucement et si fortement tout ensemble, qu'elle se sent comme arrachée aux jouissances d'ici-bas, et transportée tout d'un coup jusque dans le sein de Dieu même. Ils appellent encore cet amour *charité qui blesse*, parce qu'en réalité il blesse et perce le cœur qui en est épris, qu'il l'absorbe tout entier, et l'empêche de

songer à autre chose. Il en est de celui qui aime comme de celui qui souffre des suites d'une blessure : sa pensée se porte constamment sur le même objet, par la raison que le plaisir et la douleur, étant deux contraires et agissant avec une égale force, produisent ordinairement des effets qui se ressemblent. A ce propos nous lisons dans les Vies des Pères du désert que l'un de ces saints solitaires ayant reçu la visite d'un Frère qui venait lui emprunter quelque objet, et étant entré jusqu'à trois fois dans sa cellule sans jamais pouvoir s'en souvenir, finit par prier celui-ci d'entrer et de le chercher lui-même : or, pour en arriver là, jugez combien il fallait que son âme fût ravie et absorbée en Dieu ! Mais ceci n'a rien qui doive nous surprendre : les choses spirituelles se présentent avec un tel caractère de dignité et de noblesse, que lorsqu'une âme éclairée des lumières de l'Esprit-Saint est parvenue à les comprendre et à les goûter, c'est à peine si elle peut encore arrêter ses regards même sur ce qu'il y a de plus excellent sur la terre. On raconte de l'abbé Sylvain, qu'en sortant de l'oraison il avait coutume de marcher les yeux fermés : « Fermez-vous, fermez-vous, mes yeux, se disait-il en lui-même, n'allez pas voir ce qui se passe dans le monde ; car il n'y a rien là qui mérite d'être vu ! »

Quels exemples ! quelles preuves plus fortes de ce que peut l'amour divin, et de la douce sa-

tiété qu'il produit dans les âmes ! Mais si ce n'est point encore assez, écoutez ce que dit saint Jérôme en parlant des délices que le Seigneur lui faisait éprouver dans ce désert où, pour me servir de ses expressions, le soleil le brûlait de ses feux. « S'il m'arrivait, dit-il, de rencontrer un rocher très-escarpé ou une vallée très-profonde, c'était le lieu que je choisissais pour faire mon oraison. Là, après avoir versé beaucoup de larmes, après avoir tenu longtemps mes yeux fixés vers le Ciel (Dieu m'en est témoin!), souvent il me semblait que j'étais transporté parmi les chœurs des anges, et que ravi de joie je chantais : « Nous « courrons sur tes pas à l'odeur de tes parfums. » (Cant., I, 4.) Ces paroles sont tirées d'une lettre que le Saint écrivait à la vierge Eustochium. Mais dans une autre lettre, s'adressant aussi à des Vierges consacrées à Dieu, il leur dit : « Croyez-en, mes filles, à un vieillard expérimenté. S'il vous arrive jamais de goûter combien le Seigneur est bon, oh! alors vous l'entendrez vous dire : Venez, et je vous montrerai tous les biens; et il vous montrera des choses que personne, à moins d'en avoir fait l'expérience, ne peut connaître. Je sais ce que je dis, mes très-chères filles, et tout en confessant mon ignorance je déclare que, malgré ma misère, malgré l'humble rang que j'occupe dans la maison du Seigneur, malgré ce corps où je suis encore emprisonné, il m'est arrivé

de me trouver plus d'une fois au milieu des anges, et de me nourrir pendant plusieurs jours d'une nourriture toute céleste. Revenu plus tard à moi-même, gardant un profond souvenir du spectacle qui s'était offert devant moi, je pleurais en pensant à ce que j'avais été forcé de laisser. Vous dire maintenant le bonheur dont je jouissais, la joie dont je me sentais inondé, c'est, j'en appelle à l'adorable Trinité, aux esprits bienheureux qui étaient là présents, à ma propre conscience qui nageait dans les délices, c'est ce qu'il ne sera jamais donné à une langue de pouvoir exprimer, même de la manière la plus imparfaite. » Et un peu plus bas il ajoute : « Jamais le cœur qui se préoccupe des affaires de la terre ne pourra s'élever à ce degré de contemplation. Il faut auparavant qu'il meure au monde, et que, ne vivant plus que pour Dieu, il se rapproche de lui, autant que possible, par de saintes méditations et de fervents désirs. Car, comme dit le Sauveur, « si le grain de froment tombant à terre ne « meurt pas, il reste seul; mais s'il meurt, il « porte beaucoup de fruits. » (Jean, XII, 24, 25.)

Je ne sais s'il convient de parler ici de saint Thomas d'Aquin, dont le corps, pendant la méditation, s'élevait quelquefois au-dessus de terre, ou bien qui demeurait privé de sentiment pendant des heures entières.

On rapporte qu'une fois ayant été ravi en es-

prit tandis qu'il tenait un cierge à la main, le cierge se consuma et sa main fut brûlée sans qu'il en eût conscience. Ce ne fut qu'après, lorsqu'on s'aperçut des traces de la brûlure, que l'on comprit l'accident qui avait eu lieu. Une autre fois, ayant à subir une opération, il se mit en prières, et tout à coup il se trouva tellement absorbé en Dieu, qu'il ne ressentit aucune douleur.

Mais si ces exemples sont admirables, ce que dit Aristote en parlant de la contemplation à laquelle se livre l'homme sage et parfait ne l'est pas moins assurément. « La vie du sage, dit-il, peut par moments ne différer en rien de la vie du premier principe, qui est Dieu; en ce sens que par moments elle participe à la paix, à la tranquillité et à la félicité dont Dieu est constamment en possession. » Or, quand un philosophe qui ignorait ce que c'est que la grâce, ce que c'est que l'amour surnaturel de Dieu dont le Saint-Esprit même est la source, tient un semblable langage, quel langage, je vous le demande, ne seront-ils pas en droit de tenir ceux qui connaissent et qui sentent en eux-mêmes les effets et les œuvres admirables de l'Esprit-Saint? Certes, s'il suffit de quelques habitudes morales, d'une certaine sagesse et d'une certaine application pour que l'homme arrive à un état de paix, de contentement et de complète satis-

faction, qui égale en quelque sorte celui de Dieu, jusqu'à quel degré ne sera-t-il pas capable de s'élever, lorsqu'il aura en plus les grâces et les dons du Saint-Esprit, et la doctrine si parfaite de l'Évangile? Eh bien! mon frère, vous semble-t-il qu'il soit raisonnable de vouloir acheter cette pierre précieuse, sans lésiner sur le prix? En vérité, à voir les hommes s'exposer à tant de fatigues pour acquérir des biens qui au lieu d'apaiser leur soif ne font que l'augmenter, je crois que l'on ne saurait trop faire, lorsqu'il s'agit d'un bien dont le propre est d'éteindre en nous toute espèce de convoitise. « Eh quoi! s'écrie saint Augustin, on serait riche en ayant un peu d'or dans ses coffres, et on ne le serait pas en possédant Dieu dans son cœur! »

§ I.

Comment l'âme ne doit point se donner de relâche jusqu'à ce qu'elle ait acquis l'amour divin dans toute sa perfection. — Effets que cet amour produit en elle.

Entre autres raisons, celles qui précèdent me semblent suffisantes, pour vous convaincre que vous ne devez point vous donner de relâche jusqu'à ce que vous ayez acquis le précieux trésor qui fait le sujet de cet entretien. Voici d'ailleurs en quels termes un saint Docteur vous y exhorte : « Comme il n'y a que Dieu, dit-il,

qui, étant le bien infini et souverain, puisse satisfaire les désirs de l'âme raisonnable, il est évident que pour arriver à ce bien, et pour entrer en possession de ce bien, l'homme doit soupirer ardemment après sa propre perfection. » Qu'il parvienne une fois jusqu'à ce haut degré, et aussitôt Dieu viendra dans son âme avec une grande abondance de grâces; par sa présence il en fera disparaître toute trace de pauvreté et de misère, il lui prodiguera les richesses véritables et il l'accablera de joie. Alors on ne le verra plus courir après les créatures pour leur demander de faux plaisirs et de fausses jouissances; car désormais tout ce qui n'est pas Dieu ne lui inspirera que du dégoût.

L'âme raisonnable est si noble et si vaste, que rien de ce qui est caduc ne peut la satisfaire. C'est en vain que l'on voudrait remplir un grand vase avec l'eau que contient un vase de moindre dimension; or, comme le ciel, la terre, la mer, toutes les choses visibles sont moindres que l'homme, qu'on les prenne séparément ou bien qu'on les prenne toutes ensemble, jamais elles ne parviendront à combler le vide de son cœur. Il n'y a que Dieu qui, étant plus grand que lui, puisse le remplir et le contenter. Aucune créature, pas même les anges, bien qu'étant d'une nature supérieure, ne saurait y suffire. Voilà pourquoi tant que l'homme ne possèdera pas ce Bien souverain et

unique, tant qu'il ne le pressera pas amoureusement sur sa poitrine, il se sentira troublé, inquiet, affamé, sans jamais trouver un moment de paix et de repos, sans jamais pouvoir rassasier la faim qui le dévore. Toutes les richesses et tous les plaisirs du monde ne parviendront pas à lui procurer le calme qu'il désire : à l'amour divin seul est réservé ce miracle. Mais quand une fois il aura trouvé ce Bien suprême, oh ! alors il n'aura pas de peine à renoncer aux créatures, et il s'écriera avec le Prophète : « Pour moi, mon « bien est d'approcher du Seigneur » (Ps. LXXII, 28), ou bien avec le saint homme Job (XXIX, 18) : « Je mourrai dans ma demeure, et je multiplierai « mes jours comme le palmier. » Il ne cherchera plus au dehors les consolations terrestres, parce qu'au dedans de lui il apercevra comme un immense océan de consolations ineffables, et que véritablement son cœur n'aura plus rien à désirer. Il aura sur Dieu des connaissances si justes, il se sentira pour lui un goût si prononcé, il verra les mystères de la foi entourés de tant de clarté, que si tout le monde se réunissait pour lui dire : Malheureux, tu te trompes, tu es dans l'erreur, la foi que tu professes n'est pas la foi véritable ; il répondrait aussitôt avec la plus grande assurance : C'est vous qui vous trompez, malheureux, c'est vous qui êtes dans l'erreur, ce que je crois est indubitablement la vérité. Et il dirait cela non pas seulement sous

l'influence des lumières et de l'habitude de la foi qui seraient en lui, mais encore avec un profond sentiment de la présence de Dieu, lequel n'entre jamais dans une âme sans lui donner des preuves admirables de sa bonté et de sa toute-puissance. Ceux qui sont unis à Dieu de la sorte ne peuvent être que ses amis; aussi est-il vrai de dire que souvent, en une heure, ils obtiennent beaucoup plus de grâces à l'Église par leurs prières, qu'une foule d'autres en plusieurs années.

Ajoutez à cela qu'ils jouissent d'une merveilleuse tranquillité et d'une très-grande liberté d'esprit, liberté d'esprit qui les met au-dessus de tous les soucis et de toutes les agitations du monde, de toutes les craintes et de toutes les terreurs que cause la pensée de la mort, de l'enfer et du purgatoire, de tous les maux et de toutes les calamités qui peuvent leur survenir ici-bas, parce que la confiance qu'ils ont en Dieu, et l'appui qu'ils trouvent en lui, leur font mépriser toutes choses. Ni la compagnie des hommes, ni les occupations extérieures ne sont capables de les détourner de la présence intérieure de Dieu, parce qu'ils ont appris et qu'ils se sont accoutumés à conserver le calme et la simplicité d'esprit au milieu de la multiplicité des affaires, et que leur cœur est irrévocablement fixé en Dieu. De tout ce qu'ils voient, de tout ce qu'ils entendent, ils prennent occasion de s'élever jusqu'à Dieu,

et on pourrait presque dire qu'ils retrouvent Dieu en toutes choses, puisque en toutes choses c'est vers lui que tendent leur intention et leur amour. Ils sont tellement absorbés en Dieu, qu'ils semblent ne plus s'appartenir; ils voient comme s'ils n'avaient point d'yeux, ils entendent comme s'ils n'avaient point d'oreilles, ils parlent comme s'ils n'avaient point de langue; uniquement occupés de Dieu, ils passent à travers les créatures, comme si pour eux les créatures, n'existaient pas. C'est ainsi qu'ils vivent d'une vie angélique et surnaturelle, et qu'on peut, à bon droit, les appeler les anges de la terre, car si leur corps touche encore à la terre, tout le reste est déjà dans le ciel. Tel a été l'esprit, telles ont été la vie et la conduite des Saints, et c'est à quoi les fidèles ne devraient cesser de viser en toutes circonstances.

§ II.

Des huit degrés de l'amour divin.

Ici il est bon de remarquer qu'il ne suffit pas d'un degré quelconque de charité pour arriver à la paix et à la pleine satisfaction dont nous parlons, mais que la charité parfaite est absolument nécessaire. Plus la charité s'accroît en nous, et plus les effets qu'elle y opère sont grands et excellents. C'est ainsi qu'aidée de la grâce elle com-

mence par nous donner une connaissance expérimentale de la bonté, de la douceur et de la noblesse de Dieu; cette connaissance produit l'embrasement de la volonté, d'où naît une joie merveilleuse; cette joie produit à son tour un vif désir de Dieu; le désir de Dieu, une pleine satiété; la satiété, l'ivresse; l'ivresse, une inaltérable suavité; la suavité, le repos, c'est-à-dire une sorte de Sabbat spirituel pendant lequel on oublie toutes ses fatigues dans le sein de Dieu.

On voit par là l'enchaînement qui existe entre ces divers degrés, et de quelle manière on passe de l'un à l'autre. En effet, la connaissance expérimentale de Dieu est la porte principale par où ses grâces et ses bienfaits arrivent jusqu'à nous, et enrichissent notre âme. De cette connaissance qui réside dans l'entendement (bien qu'elle dérive en grande partie de la volonté), naît une flamme qui embrase la volonté, et qui, en l'embrasant, lui fait aimer avec ardeur la Bonté souveraine dont la présence l'éblouit; puis de cette flamme résulte une sorte de sentiment délicieux, véritable manne inconnue à ceux qui ne l'ont point goûtée, mais qui accompagne l'amour et qui vient de lui, tout comme la lumière vient du soleil. C'est là un des principaux instruments dont Dieu se sert pour nous détacher du monde et nous faire renoncer aux plaisirs sensuels; et,

certes, comment n'y renoncerions-nous pas, quand d'autre part notre cœur surabonde ?

Mais comme les choses spirituelles sont si excellentes et si divines, que plus on les goûte, plus on les désire, il s'ensuit que l'âme souhaite d'autant plus d'entrer en possession du trésor auquel elle aspire, qu'elle a moins de goût et d'attrait pour tout le reste, et comme elle sait qu'elle n'y parviendra que par la pratique des vertus, les austérités de la pénitence, et l'imitation du Sauveur, qui a dit : « Je suis la voie, la « vérité et la vie; personne ne vient à mon Père « que par moi » (Jean, XIV, 6), elle se sent dévorée d'un autre désir, qui est non pas seulement de méditer la vie du Sauveur, mais de la reproduire en soi, en imitant son humilité, sa patience, son obéissance, sa pauvreté, sa mortification, sa douceur, sa bonté, et toutes ses autres vertus.

A ce désir succède la satiété (autant, du moins, qu'elle peut exister en cette vie); car Dieu n'excite pas les désirs des siens pour les tourmenter, mais bien pour les satisfaire et les préparer à de nouvelles faveurs; et comme c'est lui qui tue et qui vivifie, c'est lui aussi qui donne le désir et la satiété, satiété qui produit dans l'âme un tel dégoût des choses de la terre, que son plaisir est de les fouler aux pieds; après quoi, elle demeure tranquille, contente, satisfaite, savourant une viande qui réunit tous les goûts et toutes les

délices, et sachant très-bien qu'en dehors il ne se trouve de repos nulle part.

Vient ensuite l'ivresse, qui est un degré supérieur encore, à laquelle nous convie l'Épouse des Cantiques, et avec laquelle l'âme oubliant toutes les choses périssables, s'oublie quelquefois elle-même, tant elle est plongée et abîmée dans la bonté et la suavité infinies de Dieu !

De cette ivresse naît la suavité, non pas parfaite, puisque cela ne peut avoir lieu que dans la gloire, mais aussi grande que le comporte cette vie, et plus grande que tout ce que l'on saurait imaginer, au point que l'homme ne craint pas de chanter avec le Prophète : « Seigneur, » comme traduit saint Jérôme, « c'est vous qui avez affermi « mon espérance.» (Ps. IV, 10.) L'expérience qu'il a faite de la bonté et de la providence de Dieu lui inspire une telle confiance, qu'aucun danger ne l'effraie, et qu'empruntant les paroles du même Prophète : « Dieu, » s'écrie-t-il hardiment, « Dieu « est notre refuge et notre force ; dans l'affliction « nous trouverons en lui un puissant secours ; « c'est pourquoi nous serions sans crainte, quand « la terre serait troublée, quand les montagnes « seraient renversées au milieu de la mer. » (Ps. XLV, 1, 2.)

Enfin de cette sécurité et de cette confiance naît la tranquillité de l'âme, qui n'est autre chose qu'un repos complet, une jouissance spirituelle,

un silence intérieur, un sommeil pris sur la poitrine du Sauveur ; cette paix, en un mot, qui, au dire de l'Apôtre, « surpasse toute pensée » (Philipp., IV, 7) parce que, à moins de l'avoir goûtée, il n'y a point d'entendement humain qui puisse la comprendre. C'est ce que le Seigneur avait promis autrefois aux siens par la bouche du prophète Isaïe : « Mon peuple, » avait-il dit, « trouvera sa joie dans les douceurs de la paix ; « et il habitera dans les tabernacles de la con- « fiance et dans un repos opulent. » (Is., XXXII, 18.) Tel est, mon frère, le royaume de Dieu sur la terre, tel est le paradis de délices dont nous pouvons jouir pendant que nous sommes encore dans ce lieu d'exil, tel est le trésor caché aux yeux du monde, mais qui est renfermé dans le champ de l'Évangile, et que le sage marchand s'empresse d'acquérir, en vendant tout ce qu'il possède. (Matth., XIII.)

§ III.

Combien sont à plaindre ceux qui ne travaillent point à acquérir l'amour divin.

Mais quel est donc celui qui, en apprenant ces nouvelles, en sachant qu'il peut compter sur la grâce divine aussi bien que les saints, ne s'efforcera point de prendre ses mesures pour jouir, dès cette vie, de ces biens ineffables ? O aveugles, ô

malheureux enfants d'Adam, pourquoi courez-vous comme des insensés, cherchant çà et là, et au prix des plus grandes fatigues, ce que vous trouveriez sans peine, si vous le cherchiez en Dieu? Hélas! « les chemins de Sion pleurent, « parce qu'il n'est plus personne qui vienne à « cette fête, à cette solennité » (Jérém., Lament., I, 4), à ce Sabbat spirituel, où l'âme jouit de Dieu et se repose en Dieu. Certes, si, comme nous l'avons dit en nous appuyant du témoignage de Boëce, au milieu de tous les soucis que se donnent les hommes, au milieu de tous les travaux qu'ils endurent, leur unique but est d'arriver à un état de repos parfait, à un état où leur cœur n'ait plus rien à désirer, et qu'il soit prouvé que cet état est impossible en dehors de Dieu, qui est notre dernière fin, je vous le demande, peut-on agir plus follement que de le chercher là où il n'existe pas? Tous les jours on voit partir des hommes qui s'en vont jusqu'aux Indes, parcourant la mer et la terre, dans l'espoir de rencontrer quelque chose qui leur donne le repos, et aucun ne fait attention que c'est une grande erreur de chercher ainsi au loin, et avec des fatigues incroyables, ce qu'il lui serait si facile de trouver chez lui. Le Sauveur ne nous dit-il pas : « Voici « que le royaume de Dieu est au dedans de vous?» (Luc, XVII, 21.) Et en quoi consiste ce royaume, sinon, comme dit l'Apôtre, « dans la justice,

« dans la paix, et dans la joie que donne le Saint-« Esprit? » (Rom., XIV, 17.) La justice en est la racine, et la paix et la joie que donne le Saint-Esprit, et d'où dépendent notre tranquillité et notre bonheur, en sont les fruits. C'est ce que signifient les deux noms de Melchisédech, appelé tout à la fois Roi de paix et Roi de justice : deux choses véritablement inséparables, puisque la paix ne va jamais sans la justice, ni la justice sans la paix. Comment prétendrions-nous donc trouver la paix et la joie véritable en la cherchant loin de la justice, et en dehors de la bonne conscience?

Il y a des chrétiens qui, en entendant dire ceci, se sentent portés à chercher Dieu incontinent; mais les malheureux, ils n'ont ni l'humilité, ni la simplicité, ni la résolution qui sont requises pour une affaire de cette importance; et comme leurs bons propos et l'amour qu'ils ont pour Dieu n'ont pas laissé en eux de profondes racines, il suffit des premiers rayons du soleil, c'est-à-dire de quelques difficultés, pour les étouffer et pour les obliger eux-mêmes à rebrousser chemin. Il y en a d'autres qui tantôt tombent et tantôt se relèvent, qui tantôt perdent courage et tantôt se raniment, qui tantôt se désespèrent et tantôt se laissent aller à la plus douce confiance, mais qui au milieu de toutes ces alternatives finissent, Dieu aidant, par obtenir ce qu'ils désirent. Il y en a d'autres, enfin, qui disent : Il suffit que nous vivions comme

l'on vit généralement dans le monde. A quoi bon nous distinguer de la foule, et pourquoi viser à l'extraordinaire, lorsqu'il est certain que nous pouvons nous sauver sans cela? C'est ainsi que dans les commencements les hommes se trouvent engagés dans la bataille que se livrent entre eux la volonté de la chair et la volonté de l'esprit, l'amour du monde et l'amour de Dieu. Or, comme d'un côté l'amour du monde est encore très-fort, et que de l'autre il ne veut perdre ni sa position, ni le droit que de tout temps il a exercé, il s'ensuit qu'il oppose une résistance très-vigoureuse à l'amour de Dieu, et que la lutte entre ces deux puissances est véritablement terrible. Cependant la volonté et la persévérance, aidées de la grâce divine, ne manquent pas de triompher de tous les obstacles; l'habitude des exercices spirituels fortifie la partie supérieure de l'âme, qui peu à peu goûte davantage les choses de Dieu; et tandis que, par contre, la partie inférieure se détache davantage des joies et des plaisirs de la terre, la nature corrompue succombe nécessairement sous les coups de la grâce divine. C'est ainsi que la lecture des livres de piété, la prière et la méditation, purifient et sanctifient notre cœur; que notre cœur une fois purifié goûte mieux combien le Seigneur est doux, et que, la chair perdant tous ses charmes, nous courons rapidement dans la voie de Dieu, à l'odeur de ses parfums. Plus nous

montrons de fidélité à nos exercices, plus nos bons désirs s'accroissent, plus notre âme acquiert de force, et plus nous éprouvons de satisfaction et de joie; mais c'est là une grâce que l'on obtient plutôt par la componction que par la spéculation, plutôt par les soupirs que par les raisonnements, plutôt par les larmes que par les paroles, plutôt enfin par la prière que par la lecture, bien que la lecture, lorsqu'elle est faite avec dévotion, offre certainement de très-grands avantages.

CHAPITRE II

Comment la perfection de la vie chrétienne consiste dans la charité parfaite. — Ce qu'il faut entendre par cette dernière.

Tous les saints s'accordent à dire que la perfection de la vie chrétienne consiste dans la charité parfaite, que l'Apôtre appelle tantôt « le lien « de la perfection » (Coloss., III, 14), et tantôt « la fin des préceptes. » (I Tim., I, 5.) C'est qu'en général, comme le remarque saint Thomas, une chose est parfaite quand, parvenue à son terme et à la fin dernière pour laquelle elle a été créée, elle se trouve dans l'impossibilité de monter plus haut : or, comme Dieu est la fin dernière, et en quelque sorte le centre de la créature raisonnable,

comme, en sa qualité de Bien universel, il renferme tous les biens que l'entendement de l'homme est capable de comprendre, et tous ceux que sa volonté est capable d'aimer, il s'ensuit que la perfection de la créature raisonnable consiste dans la vertu qui a pour objet de l'unir à ce Bien et de la faire une même chose avec lui, c'est-à-dire dans la charité, dont le propre est d'unir l'homme avec Dieu par l'amour, de telle façon que Dieu et l'homme ne soient plus qu'une seule et même chose. C'est ce que nous assure l'apôtre saint Jean, lorsqu'il dit : « Dieu est charité, et qui demeure dans « la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui. » (I Jean, IV, 16.) Mais si la charité est la vertu qui unit notre âme avec Dieu, qui la met dans son centre, qui la conduit jusqu'à sa fin dernière, il est évident que c'est en elle que consiste la perfection de la vie chrétienne; que le plus ou moins de perfection de la vie chrétienne dépend du plus ou moins de perfection de la charité, et que celui qui a la charité parfaite est arrivé au dernier terme de la vie chrétienne.

Vous me demanderez peut-être : Mais en quoi consiste la charité parfaite? A cela je réponds avec le même saint Docteur, que cette vertu réunit trois sortes de perfections, dont la première n'appartient qu'à Dieu seul, la seconde n'appartient qu'à ceux qui voient Dieu face à face, et la troisième appartient à ceux qui, avec le secours

de la grâce, s'efforcent ici-bas d'arriver jusqu'à Dieu. La première, qui n'appartient qu'à Dieu, et qui est la charité à son plus haut degré, consiste à aimer Dieu autant qu'il le mérite : or, comme il n'y a que lui qui se connaisse parfaitement, il n'y a aussi que lui qui s'aime parfaitement. La seconde perfection appartient à ceux qui voient Dieu face à face et dans toute sa beauté, qui l'aiment de toutes leurs forces, et cela actuellement et toujours, sans jamais cesser ni pouvoir cesser de l'aimer; car de même qu'un homme qui a les yeux ouverts ne peut s'empêcher de voir l'objet qu'il a devant lui; ainsi, dès l'instant que la volonté se trouve en présence du Bien souverain, elle est tellement ravie, tellement transportée, qu'il lui est impossible de ne pas l'aimer toujours, actuellement, de toutes ses forces et de toute la puissance qui est en elle. La troisième perfection appartient à ceux qui aiment Dieu pendant cette vie, et bien qu'elle ne puisse jamais atteindre au même degré que celle des bienheureux, elle s'efforce néanmoins, non pas seulement d'éviter tous les péchés, mais encore de renverser tous les obstacles qui l'empêchent d'aimer Dieu actuellement, ou qui seulement sont de nature à diminuer son affection : or, comme ces obstacles viennent de l'amour-propre, c'est de ce côté qu'elle dirige tous ses efforts, et on peut dire qu'elle grandit en proportion des victoires qu'elle remporte. « Le poison

le plus funeste à l'amour de Dieu, dit saint Augustin, est l'amour-propre. » Attachez-vous à mortifier votre amour-propre, autant du moins que la chose tes possible, puisque ici-bas la concupiscence ne meurt jamais entièrement, et vous atteindrez nécessairement à la perfection de l'amour de Dieu. « La charité parfaite, conclut le saint Docteur, est donc celle qui résiste et s'oppose à tout ce qui peut attiédir l'âme et la détourner de l'amour actuel de Dieu, » c'est-à-dire au péché et aux obstacles qui surgissent de la trop grande estime de soi-même, et qui sont incompatibles avec cet amour; de telle sorte que plus elle est ardente, plus elle est unie à Dieu par l'amour actuel, plus elle lutte avec succès contre les affections étrangères qui voudraient l'entraîner ailleurs, et plus elle devient parfaite, en ce sens qu'elle ressemble davantage à celle des bienheureux, qui aiment Dieu toujours, actuellement et de toutes leurs forces.

Telle est la manière dont nous devons aimer Dieu, et c'est à quoi tend le précepte qui nous ordonne de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces : non pas, certes, que ce précepte puisse s'accomplir littéralement ici-bas, mais parce qu'il nous indique le but vers lequel il faut que nous dirigions toutes nos actions et toutes nos pensées. Aussi, d'après saint Thomas, « la seule chose que la perfection de la

charité exige actuellement, c'est que l'homme emploie tous ses soins, toute sa diligence à aimer Dieu, et qu'il renonce à tous les soucis et à toutes les affaires du monde, autant du moins que les obligations de son état et les nécessités de la vie le lui permettent. » Ceci est une vérité si patente, que les philosophes privés des lumières de la foi et n'ayant d'autre guide que la raison, l'ont reconnue. « Le commencement et la fin de la vie parfaite et bienheureuse, dit l'un d'entre eux, consistent à contempler Dieu, à s'unir à lui intérieurement, et à l'aimer d'une affection sans bornes. Aussi longtemps que l'âme demeure enracinée en lui, elle vit et se conserve dans la perfection qui convient à sa nature; mais dès que par malheur elle s'en sépare, on la voit aussitôt se flétrir et se dessécher comme une branche qui, détachée de l'arbre, perd toute la beauté de son feuillage. » Un tel aveu dans la bouche d'un païen est bien fait pour dissiper tous nos doutes.

Si donc il se rencontre un homme qui, rempli de mépris pour toutes les créatures périssables, n'ait plus de goût, ni d'affection désordonnée pour aucune; un homme qui, ayant mis en Dieu tous ses goûts, toutes ses affections, tous ses soucis, tous ses désirs et toutes ses pensées, s'occupe continuellement de lui, ne cherche et ne trouve de repos qu'en lui; un homme enfin qui, mourant à toutes choses, ne vive plus que pour Dieu, et triomphe de tous

les autres amours par l'excès de l'amour qu'il lui porte, on pourra dire de lui en toute vérité qu'il est entré dans le cellier du véritable Salomon, et qu'enivré du vin délicieux de l'amour, il oublie tout et s'oublie lui-même.

Je n'ignore pas que très-peu de personnes sont capables de s'élever jusqu'à ce point, et que le plus souvent les nécessités de la vie, les obligations qu'imposent la justice et même la charité nous forcent, pour ainsi dire, de laisser Dieu pour Dieu; mais il faut cependant que nous connaissions le but vers lequel nous marchons, afin de nous en rapprocher le plus possible, et cela d'autant mieux, que ce sont toujours les plus hardis et les plus courageux qui réussissent dans ce qu'ils entreprennent. «Lorsqu'il s'agit de choses bonnes, dit un Sage, visons à ce qu'il y a de plus parfait, et nous arriverons au moins à ce qui est passable. » C'est ce qui faisait dire à saint Bernard : « Seigneur, que mon âme meure non pas seulement de la mort des justes, mais de celle des anges ! » c'est-à-dire qu'elle meure aux choses du monde, qu'elle leur devienne étrangère, non pas seulement comme les justes, mais, s'il est possible, comme les anges, parce que quand une fois on est en proie à un désir violent, on ne calcule plus ses forces, on ne reconnaît plus de bornes, on ne se règle plus sur la raison et sur la mesure du possible; mais on va de l'avant,

tout préoccupé de ce que l'on veut, sans s'inquiéter de ce que l'on peut.

Les théologiens mystiques appellent cet amour « *amour unitif,* » parce qu'il est dans sa nature de produire une union telle, que celui qui aime ne pouvant plus trouver de repos en dehors de ce qu'il aime, y concentre toutes ses affections. Tel était l'amour que Moïse attribuait à Benjamin, lorsque, sous un langage figuré, il disait : « Que le « bien-aimé du Seigneur habite en lui avec con- « fiance : le Très-Haut tous les jours le couvrira « de ses ailes, et il habitera en sûreté à son om- « bre. » (Deut., XXXIII, 12.) « Plus l'amour est fort, dit saint Denis, et plus l'union qu'il opère est étroite. » Tel était encore l'amour du Prophète, ainsi que cela ressort de ses psaumes; car tantôt il nous assure que son « âme est atta- « chée au Seigneur » (Ps. LXII, 9), tantôt qu'il « a « toujours le Seigneur présent devant les yeux » (Ps. XV, 8), et tantôt que « ses yeux sont toujours « élevés vers le Seigneur. » (Ps. XXIV, 15.) Tel était l'amour du prophète Isaïe, qui s'écriait : « Seigneur, votre nom et votre souvenir sont les « délices de mon âme ! Mon âme vous a désiré « pendant la nuit; et dès l'aurore je m'éveillerai « pour vous chercher par mon esprit et par mon « cœur. » (Is., XXVI, 8, 9.) Tel était l'amour de saint Bernard, duquel on raconte que dans les commencements de sa conversion il s'en allait

tellement absorbé en Dieu, tellement élevé au-dessus des sens, qu'il ne s'apercevait ni de la nourriture qu'il prenait, ni des vêtements qu'il portait, ni de l'endroit où il était, ni du chemin par où il passait. Ceci s'explique sans trop de peine. Nous disions tantôt que le propre de l'homme parfait est d'unir celui qui aime à l'objet de son affection; or, comme le nœud de cette union consiste précisément dans la douceur et la suavité, qui sont les propriétés naturelles de cet amour, il s'ensuit que lorsque le cœur a goûté celles-ci, tout le reste ne lui inspire que de la répulsion. On raconte de saint Augustin qu'il avait en horreur toutes les affaires du siècle, tant il éprouvait de joie à penser à Dieu et à contempler les magnificences de sa maison : eh bien! nous aurions tort d'en être surpris. En effet, pour peu qu'en s'aidant des lumières de l'Esprit-Saint, on veuille réfléchir à la miséricorde, à la libéralité, à la douceur et à la tendresse dont Dieu a coutume d'user avec ses amis, non-seulement en ne verra là rien d'incroyable, mais on comprendra qu'il est permis d'espérer beaucoup plus encore de tant de bonté, de tant de charité et de tant de noblesse. Et qu'on n'aille pas mesurer la perfection des saints et de la charité sur sa propre froideur ou sur sa propre faiblesse; qu'on les mesure, au contraire, sur la grandeur de Dieu et sur la charité elle-même; car s'il est vrai, comme on le dit, qu'il faut être père, (chose

d'ailleurs fort commune, pour savoir de quelle nature est l'amour des enfants, quel est celui qui pourra savoir en quoi consiste l'amour surnaturel de Dieu, s'il n'est pas lui-même embrasé de cet amour?

Ce principe posé, on comprend facilement ce que dit un Saint, et ce que nous venons de dire nous-même, à savoir que le serviteur de Dieu doit employer tous ses soins, et faire tout ce qui dépend de lui pour tenir son âme en union avec Dieu par la prière, par la contemplation et par l'amour actuel. Mais comme pour arriver là il y a des moyens à prendre et des degrés à parcourir, nous allons consacrer les dernières pages de ce livre à les indiquer sommairement; nous parlerons d'abord des choses qui nous aident à acquérir la charité, ou bien qui nous en empêchent, et afin d'exciter cette charité dans nos cœurs, nous ajouterons ensuite quelques oraisons et quelques considérations tirées des bienfaits de Dieu et de ses perfections.

CHAPITRE III

Du principal moyen par lequel on acquiert l'amour divin, qui est de le désirer ardemment.

Après avoir prouvé que la fin de la vie chrétienne consiste dans l'amour de Dieu, il est bon que nous disions par quels moyens on acquiert cet amour, ou mieux encore de quelle manière Dieu a coutume de le communiquer aux âmes, afin que chacun s'efforce de s'en rendre digne, d'abord en faisant tout ce qui dépend de soi, et en second lieu en coopérant à la grâce divine.

Avant toutes choses, il faut bien se convaincre que la charité, étant un don gratuit, et j'ose dire le plus excellent de tous les dons que Dieu puisse nous faire, personne, quels que soient ses soins et sa diligence, ne l'obtiendra jamais par ses propres forces. « La charité, » dit saint Paul, « a été ré-« pandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui « nous a été donné. » (Rom., v, 5.) C'est-à-dire que le Saint-Esprit (celle des trois personnes divines qui est essentiellement amour), en descendant dans l'âme du juste, y crée et y répand cette habitude céleste qui l'incline et la pousse à aimer Dieu; de telle sorte que, comme ce même Esprit se sert de l'habitude de la foi pour porter notre

entendement à croire tout ce que Dieu nous a révélé, il se sert aussi de l'habitude de la charité pour porter notre volonté, qui jusque-là était froide et engourdie, à aimer Dieu par-dessus toutes choses. De tout temps, les hommes ont eu recours à je ne sais combien d'inventions et de ruses pour faire naître l amour dans les cœurs qui leur opposaient de la résistance, et cela avec l'intention bien arrêtée de les perdre, en les enlaçant dans le vice; mais Dieu, dont la bonté et la providence sont infinies, ne s'est pas montré moins ingénieux pour le bien que ceux-ci ne l'avaient été pour le mal : il a donc créé cette habitude surnaturelle dans les cœurs, afin de leur inspirer un ardent amour des biens surnaturels et invisibles qui ne les touchaient point jusque-là.

Il faut savoir, ensuite, que le moyen le plus ordinaire dont le Seigneur se sert pour augmenter et perfectionner la charité dans ses élus, est de leur faire connaître et goûter tout à la fois la dignité, la douceur et la beauté de cette vertu, afin qu'animés du désir de la posséder, ils ne reculent ni devant aucune fatigue, ni devant aucun obstacle. En cela il agit comme un marchand qui, ayant à vendre un vin délicat, commence par le faire goûter, certain qu'après cela il en tirera le prix qu'il désire. Nous trouvons encore une figure de ceci dans le mariage du patriarche Jacob avec Rachel. Jacob voit d'abord la jeune per-

sonne, et, plein d'admiration pour sa beauté, il dit à son père : « Je vous servirai sept ans, pour « votre fille. Et ces sept ans, » ajoute l'Écriture, « lui parurent peu de jours, à cause du grand « amour qu'il lui portait. » (Gen., XXIX, 18, 20.) Certes, c'est bien là ce que nous lisons dans les Cantiques : « L'homme donnera tout ce qu'il possède « pour l'amour, et il croira n'avoir rien donné. » (Cant., VIII, 7.) Le vin dont nous parlions tantôt, et Rachel, ne sont qu'une même chose. Le vin représente la charité, et Rachel, la contemplation divine, qui a la charité pour objet. Ce vin est le même qui fut distribué aux convives de Cana, après que le Sauveur eut opéré son premier miracle; c'est de ce vin que parle l'Épouse, lorsqu'elle nous invite en ces termes : « Buvez, mes amis, « enivrez-vous, mes bien-aimés. » (Cant., V, 1.) C'est enfin à ce vin que David fait allusion, lorsqu'il dit : « Votre calice est enivrant et délicieux. » (Ps. XXII, 5.) Le texte hébreu ne porte point cette dernière parole : après ces mots, « votre calice « est enivrant, » le Prophète, étonné, s'arrête; et, craignant de ne pouvoir exprimer ce qui se passe au dedans de lui, il cache, en quelque sorte, sous la demi-teinte, ce qu'il ne se sent pas de force à rendre par la couleur.

Voilà donc de quelle manière le Seigneur s'y prend, pour accroître la charité dans le cœur de ses amis; il commence par leur faire goûter la

douceur de ce vin, c'est-à-dire qu'il leur donne une connaissance non pas humaine, mais divine; non pas naturelle, mais surnaturelle; non pas spéculative, mais expérimentale, moyennant laquelle ils aperçoivent tout ce qu'il y a de beau et de suave dans cette vertu; il leur découvre, en même temps, comment elle est la reine de toutes les autres vertus, comment elle détruit les vices jusque dans leurs racines; comment, enfin, élevant l'homme au-dessus des cieux, elle l'unit à son Créateur, et le rend participant des délices du ciel; et c'est alors qu'attirés et séduits par la douceur, l'excellence et le prix du bien qu'il leur offre, ils se sentent portés à redoubler d'efforts pour l'acquérir. Remarquez, au moins, que si le Seigneur se montre d'abord libéral, il devient plus tard beaucoup plus exigeant. Jacob épousa Rachel, comme il l'avait désiré; mais pendant les sept ans qui suivirent son mariage, il lui fallut ensuite servir son père Laban. Le céleste Marchand nous donne à goûter le vin de sa grâce; mais quant au reste, il veut que nous le payions à son juste prix et à sa juste valeur.

§

Du désir que nous devons avoir de l'amour divin; et de quelle nature doit être ce désir pour qu'il devienne efficace.

La connaissance dont nous venons de parler produit dans l'âme un violent désir de posséder la charité, et ce désir est, comme la connaissance d'où il procède, un don tout particulier de la divine Bonté. Dire jusqu'à quel degré il s'élève dans certaines âmes, c'est ce qui ne sera peut-être pas très-facile, même en nous servant des comparaisons les plus expressives. Tout le monde sait combien l'avare désire les richesses, et l'ambitieux les honneurs, puisque, lorsqu'il s'agit de se les procurer, ils sont prêts, tant l'un que l'autre, à bouleverser le monde; mais qu'est-ce que cela en comparaison d'un désir, qui est d'autant plus véhément, que son principe est plus noble et sa fin plus sublime? Ce désir, c'est celui que ressentait le Sage, lorsque parlant de la charité, il disait : « Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, « et j'ai demandé à l'avoir pour épouse, et j'ai « été épris de sa beauté. » (Sagesse, VIII, 2.) De même, semble-t-il dire, que celui qui aime passionnément une jeune fille (comme Amnon, par exemple, aimait Thamar, fille de David), n'a plus la force de manger, de boire, de dormir, de se reposer; qu'il ne connaît plus ni péril, ni fa-

tigue; et que, tout absorbé par son affection, il n'est plus capable de s'occuper d'autre chose; ainsi, celui qui soupire après l'Épouse céleste, c'est-à-dire après la Sagesse divine et la charité, tourne, de ce côté, toutes ses pensées et tous ses désirs; il ne conçoit rien à quoi on puisse attacher plus de prix, ni que l'on doive demander avec plus d'instances, et se dispose à affronter pour elle toute espèce de dangers et de travaux.

Semblable au cerf atteint d'une flèche, l'âme qui brûle de ce désir, parce qu'elle a reçu les prémices du Saint-Esprit, et goûté quelque peu de la bonté et de la douceur ineffables de Dieu, ne peut plus s'arrêter jusqu'à ce qu'elle retrouve la source d'eau vive, où déjà elle a eu le bonheur de s'abreuver une fois. C'est de cette manière que le Seigneur veut que nous cherchions, et il nous donne sa parole que nous trouverons. « Demandez, » dit-il, « et il vous sera donné; cherchez, « et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. » (Luc, XI, 9.) « Demandez, ajoute Eusèbe d'Émèse, demandez en priant, cherchez en travaillant, et frappez en désirant; car on ne saurait trop désirer les choses célestes, et, si la récompense qui nous attend est belle, il faut que nos désirs soient en rapport avec elle. Le Seigneur n'entend pas que la trop grande facilité d'obtenir ses dons en diminue la valeur. Un trésor aussi riche, aussi digne d'envie, mérite bien

qu'on le recherche avidement, et que l'on travaille à se le procurer par tous les moyens. Le grand Roi qui nous le promet, et qui se montre si magnifique à notre égard, n'aime point les lâches ; il méprise les dédaigneux, rejette ceux qui n'agissent que par force, a les indévots en horreur, et regarde l'ingratitude comme un des plus grands affronts qu'on puisse lui faire. Efforçons-nous donc, mes frères, de désirer les grâces de Dieu autant que nous le pouvons, puisque nous ne les désirerons jamais autant que nous le devons. »

Un peu plus bas, dans la même Homélie, Eusèbe nous recommande, encore une fois, ce désir et cette ardeur : « Le désir ardent d'obtenir, dit-il, et l'habitude d'aller toujours en avant, font que nous nous portons toujours à de plus grandes choses ; mais alors Dieu, qui voit notre dévotion, se plaît à allumer en nous de nouvelles flammes. Plus nos désirs s'accroissent, et plus il se tient prêt à nous secourir ; plus nos efforts se multiplient, et plus il nous accorde de grâces, selon cette parole de l'Évangile : « Celui qui a, on lui « donnera, et il sera dans l'abondance. » (Matth., XIII, 12.) Ou bien encore, selon cette autre pa- « role : J'ai mis mon secours sur l'homme fort » (Ps. LXXXVIII, 20), c'est-à-dire (c'est Dieu qui parle), j'ai aidé celui qui s'aidait lui-même. » On voit par là qu'une grâce en attire une autre, et que si l'on fait quelque progrès, ou que l'on

retire quelque profit spirituel, c'est en vertu d'un progrès et d'un profit antérieur ; de telle sorte que plus l'on acquiert, plus l'on doit s'efforcer d'acquérir ; et que plus l'on gagne, plus l'on doit avoir à cœur de gagner. Quiconque cherche à ces conditions, trouvera ; mais que celui qui n'a pas la fleur de ce saint désir, n'espère pas en recueillir le fruit. « De même, dit saint Bernard, que la foi dispose à la connaissance parfaite de la vérité, le désir dispose à l'amour parfait ; et de même que le Prophète a dit : « Si vous ne croyez pas à mes « paroles, vous ne les comprendrez pas » (Is., VII, 9), de même peut-on dire : Si vous n'avez point de désir, vous n'aimerez jamais parfaitement. »

C'est ce désir qui est la semence d'où procède la charité. « Le commencement de la Sagesse, » dit le Sage, « est le désir de l'acquérir » (Prov., IV, 7.) C'est ce désir qui nous fait prendre tous les moyens, même les plus difficiles, pour arriver à la foi ; car, comme l'a dit un Sage, « pour celui qui désire, il n'existe ni peine ni obstacle. » C'est ce désir qui animait le Prophète, « lorsqu'il faisait vœu de ne « pas coucher dans son palais, de ne pas monter « sur le lit de son repos, de ne pas accorder le « sommeil à ses yeux, ni l'assoupissement à ses « paupières, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une de- « meure au Seigneur, un tabernacle au Dieu de « Jacob. » (Ps. CXXXI.) Ce noble désir est la fleur

délicate qui précède le fruit céleste, c'est la vigile de la solennité par excellence. « Mon fils, » dit le Sage, « si tu cherches la sagesse comme l'argent; « si tu la découvres comme un trésor caché, alors « tu trouveras la science du Seigneur. » (Prov., II, 4, 5.) Saint Bonaventure résume, en quelques mots, toute cette doctrine. « Personne, dit-il, ne possède ce don céleste, s'il ne le reçoit; personne ne le reçoit, s'il ne le désire; et personne ne le désire, s'il n'est embrasé du feu du Saint-Esprit, que Jésus-Christ est venu jeter sur la terre. »

CHAPITRE IV

De quelques moyens plus particuliers à l'aide desquels on peut acquérir l'amour de Dieu.

D'après ce qui précède, on comprend que le désir est comme la racine d'où s'élèvent toutes les branches de vertus qui sont nécessaires pour acquérir la charité. Rien de plus naturel, en effet: lorsqu'un cœur est dévoré d'impatience, il cherche à se satisfaire par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

§ I.

Des prières et des aspirations continuelles que l'on doit faire monter vers Dieu.

Une fois qu'une âme a acquis la conviction que le bien qu'elle désire est au pouvoir de Dieu, qui « cache la lumière dans ses mains, » comme dit Job (XXXVI, 32), « et qui lui commande ensuite de « reparaître; » que l'un des principaux moyens pour obtenir les faveurs divines est la prière fervente, selon cette parole du psaume (CXLIV, 18): « Le Seigneur est près de ceux qui l'aiment, de « ceux qui l'appellent dans la vérité de leur « cœur, » c'est-à-dire avec un vrai désir de le posséder; une fois, dis-je, qu'une âme a acquis cette conviction, elle se hâte de recourir à Dieu, et, sans crainte de l'importuner, jour et nuit, et pendant l'oraison et hors de l'oraison, et au milieu même du tracas des affaires, elle soupire, elle gémit comme la colombe; elle supplie les entrailles de ce Père des miséricordes de lui accorder son saint amour; elle oublie ses repas; elle ne cesse de faire retentir le ciel et la terre de ses clameurs, pleurant et frappant à toutes les portes où elle espère trouver quelque secours, implorant la protection de la très-sainte Vierge et de tous les saints, et les conjurant de lui venir en aide; elle n'a plus ni paix ni tranquillité, et il lui semble

qu'elle ne vit point tant qu'elle se voit privée du trésor qu'elle cherche. En proie aux plus vives angoisses, elle se présente enfin devant la Majesté divine, et, empruntant le langage du Lépreux de l'Évangile, elle lui dit :

Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier de toutes mes fautes dans le creuset de votre amour; si vous le voulez, vous pouvez dans un instant enrichir une pauvre misérable ; si vous le voulez, avec une seule étincelle de votre amour vous pouvez me rendre la plus heureuse et la plus fortunée du monde. Dites-moi, que vous en coûtera-t-il? en quoi la gloire de votre maison en souffrira-t-elle? qu'aurez-vous à perdre de vos trésors? Pourquoi, Seigneur, vous qui êtes un océan de libéralité et de richesses, pourquoi tardez-vous, dans votre colère, à répandre sur moi vos miséricordes? Est-ce que ma malice l'emporterait sur votre bonté? est-ce que mes péchés auraient plus de puissance pour me condamner que votre clémence pour me pardonner? Ah ! s'il vous faut du repentir et de la douleur, me voici ; j'ai tant regret de vous avoir offensé, que j'aimerais mieux être mort mille fois que d'avoir commis un seul péché contre vous. S'il vous faut une expiation, voici mon corps, Seigneur, faites tomber sur lui tout le poids de votre colère; mais ne me refusez pas votre amour. Que je vous aime, Seigneur mon Dieu, vous qui êtes ma force, mon courage,

ma consolation, mon salut, mon soutien et mon espérance. Je n'aime que vous, je ne désire que vous, je n'ai d'autre refuge que vous, parce que seul vous êtes mon principe et ma fin. Les choses de cette vie ne sauraient me satisfaire : elles n'ont ni goût, ni fermeté, ni stabilité. En dehors de vous je ne vois que pauvreté, qu'eaux troubles et bourbeuses, qui augmentent la soif, bien loin de l'apaiser. Seigneur, je ne veux aimer que vous seul, je ne me sens d'affection que pour vous seul. « Seigneur, je chercherai toujours votre présence, « ne me cachez point votre visage. » (Ps. XXVI, 8, 9.)

C'est ainsi qu'à l'exemple de la pieuse Chananéenne ou de l'Ami importun de l'Évangile, l'âme en proie à un désir violent et sous l'influence de l'amour même ne cesse pas de crier vers Dieu, et de l'appeler à son secours. Mais un excellent moyen dans ce cas, c'est de se tenir dans l'esprit et dans les sentiments des pauvres qui mendient, ainsi que faisait David, lequel se considère tantôt comme un orphelin, tantôt comme un malade, tantôt comme un mendiant, tantôt comme un homme abandonné de tous, et de s'adresser humblement à Dieu en lui demandant l'aumône. Que dis-je? il ne faut pas se contenter d'imiter la persévérance et l'obstination de ces malheureux, il faut encore les imiter dans leurs diverses allures. Voyez, en effet, de quelle manière ils ont soin d'étaler

leurs plaies : comme ils s'en vont boiteux, malades, souffrant la faim, le froid, la chaleur, supportant les incommodités du jour et de la nuit, cherchant çà et là quelque peu de nourriture, et attendant des jours entiers un chétif soulagement, qui le plus souvent n'arrive pas. Or, s'ils font tout cela pour obtenir un morceau de pain, que ne devons-nous pas faire, nous, pour obtenir le Pain des anges, qui est tout à la fois la nourriture et le soutien de nos âmes? Voyez encore comment ils connaissent les lieux où ils ont le plus de chance d'être accueillis, comme sont, par exemple, les églises et les maisons des personnes charitables, et avec quelle assiduité ils s'y rendent. Et nous aussi, mendiants spirituels, commençons par rechercher le silence et la solitude, où nous pourrons plus facilement prier Dieu et lui demander l'aumône; après quoi frappons à la porte des saints, qui nous représentent les riches miséricordieux, et supplions-les de nous venir en aide. Si parfois les mendiants possèdent quelque chose, ils se gardent bien de le montrer : ce qu'ils montrent, ce sont leurs plaies, ce sont leurs membres tombant en pourriture, afin d'exciter la compassion de ceux qui peuvent les secourir : c'est ainsi que dans la prière, loin de tirer vanité de nos richesses, comme faisait le Pharisien orgueilleux, nous devons, au contraire, à l'exemple du Publicain, nous contenter d'exposer les plaies et les

misères de nos péchés, afin d'attirer sur nous la miséricorde divine. Enfin, de même que les mendiants ne font autre chose tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, que s'en aller de porte en porte, et tirer parti de toutes les occasions qui se présentent; ainsi faut-il que notre vie soit une oraison continuelle, que nous profitions de tout pour exciter nos désirs, renouveler nos demandes et tenir nos cœurs élevés vers Dieu. Lorsqu'il nous arrivera d'arrêter nos yeux sur la beauté de ce monde et sur les perfections des créatures qu'il renferme, nous comprendrons, dit le Sage, « combien est plus puissant et plus fort Celui qui les « a faites » (Sag., XIII, 5), combien nous devons l admirer et l'aimer davantage, et cela nous portera à lui demander son amour avec beaucoup plus d'instance. Lorsque nous apercevrons quelque objet difforme, nous nous souviendrons qu'il n'y a rien de plus difforme qu'une âme privée de l'amour de Dieu, et nous supplierons le Seigneur de nous préserver de cette difformité. Enfin nous nous accoutumerons à voir dans les créatures qui sont au ciel et sur la terre autant de bienfaits de Dieu, autant de preuves de sa bonté et de sa perfection infinies, et nous nous imaginerons que toutes nous exhortent et nous convient à l'aimer, et à nous attacher à lui pour toujours.

Mais pour cela il est bon d'avoir à sa disposition quelques formules de prières très-courtes et très-

dévotes, que l'on sache par cœur, et dont on fasse usage, afin de demander à Dieu son amour, et de s'exciter à l'aimer toujours plus. Les prières tirées des saintes Ecritures sont très-propres à attirer ce feu céleste, et l'on en trouvera plusieurs à la fin de ce livre. Il est vrai de dire néanmoins que celles qui sont dictées au cœur par le désir et la faim de la grâce qu'il sollicite sont plus efficaces. En effet, dit saint Bernard, « la dévotion est le langage de l'âme : plus l'âme sera dévote, mieux elle saura faire valoir ses droits, et mieux elle saura exposer à Dieu ses besoins ; mais quand la dévotion lui manque, il faut nécessairement qu'elle ait recours à la prière vocale. » Saint Augustin assure que dans ce cas ce moyen est le plus sûr, et voilà pourquoi il a composé plusieurs oraisons qui se trouvent dans son *Manuel*.

Tel est donc le premier exercice d'une âme qui est embrasée du désir d'aimer Dieu. Les Maîtres de la vie spirituelle nous le recommandent d'une manière toute particulière, comme étant très-propre à nous faire acquérir la charité dans toute sa perfection. En effet, quoique la charité puisse s'accroître et se perfectionner de bien d'autres manières, elle s'accroît et se perfectionne principalement par ses propres actes, qui consistent dans l'exercice même de l'amour divin, et cela d'autant mieux que ces actes sont plus fervents et plus énergiques. De même qu'un grand coup

de marteau appliqué sur un clou l'enfonce beaucoup plus profondément que ne feraient une multitude de petits coups; ainsi un seul acte de charité généreux et énergique contribue beaucoup plus à augmenter la charité qu'une foule d'actes tièdes et sans vigueur. Ce n'est pas que ceux-ci ne pussent pas amener à la longue quelque bon résultat, mais, comme la tiédeur engendre la tiédeur, il est grandement à craindre que l'excès de négligence ne finisse par nous faire perdre tout à fait la charité; et certes on doit à tout prix éviter ce malheur. Cela ne détruit point ce que nous avons dit en parlant des désirs et des oraisons qui partent d'un cœur tout embrasé d'amour, car, comme ce sont des actes de charité, ou tout au moins des actes qui s'en rapprochent le plus possible, ils contribuent puissamment à notre avancement spirituel, et c'est la raison pour laquelle les Théologiens mystiques ne cessent de nous les recommander.

§ II.

Du recueillement des sens et de l'embarras que cause la multitude des affaires.

Mais ce n'est pas tout de prier; pour que la prière soit faite avec attention et dévotion, il faut savoir recueillir ses sens, et en particulier ses yeux et ses oreilles, parce que sans cela nous

nous perdons au milieu de mille pensées inutiles, qui de toutes parts font irruption dans notre âme. Efforçons-nous donc de rentrer en nous-mêmes, en nous éloignant autant que possible de toutes les affaires qui ne sont pas absolument indispensables, et en tenant nos sens et toutes nos facultés sous le joug, de telle sorte que nous puissions élever librement nos cœurs vers Dieu, et n'avoir plus d'autre occupation que celle-là. C'est à quoi nous invite saint Anselme, lorsqu'il nous dit : « Allons, pauvre et misérable créature, sachez un peu mettre de côté vos occupations, et vous soustraire à l'inquiétude de vos pensées ! Bannissez loin de vous les soucis qui vous accablent, les distractions qui vous fatiguent, et recueillez-vous profondément afin de vaquer à Dieu et de vous reposer en lui ! Suspendez pendant quelque temps vos œuvres extérieures ; réprimez les écarts de votre imagination ; opposez-vous aux raisonnements de l'esprit tout comme aux mouvements capricieux de la volonté, et disposez votre âme à entrer en commerce avec Dieu ! Prenez garde néanmoins que vos ennemis ne se moquent point de vos sabbats, c'est-à-dire du repos que vous trouverez dans la contemplation ! Donnez-vous à Dieu de telle façon que, non-seulement vous le voyiez par l'intelligence, mais que vous le goûtiez par la volonté, et après cela il ne vous en coûtera plus rien de mépriser toute chose pour lui ! » Car,

comme dit Richard de Saint-Victor, « on ne conçoit de dégoût des biens extérieurs qu'autant que l'on goûte les biens intérieurs, et on ne goûte les biens intérieurs qu'autant qu'on se détache peu à peu des biens extérieurs. » Il faut donc que nous détournions notre cœur de l'affection des choses extérieures pour l'amener à l'affection des choses intérieures, et de l'affection des choses intérieures à celle des choses supérieures, afin que désormais toutes nos pensées et toute notre conversation soient avec Dieu, but réel de tous ceux qui aspirent à la perfection.

§ III.

Des jeûnes, des disciplines et autres austérités.

Les prières accompagnées de peines, de disciplines et d'autres mortifications corporelles, sont toutes-puissantes auprès de Dieu, ainsi que l'Ange le révéla jadis au prophète Daniel. En effet, comme l'a fort bien dit une sainte Personne, « ce qui ne coûte rien n'est rien, » et, par conséquent, ce qui est quelque chose doit coûter beaucoup ; soit que l'on considère l'excellence qui caractérise les dons de Dieu, soit que l'on ait égard à la garantie qu'ils offrent à l'homme, il ne convient pas que ce qui doit être conservé avec tant de soin, soit abandonné à vil prix. « Celui qui a reçu un bienfait

sans l'avoir désiré, dit Eusèbe d'Émèse, ne le conservera pas longtemps, et quant à la grâce, je la regarde comme en grand péril, lorsqu'on ne la cherche pas avec diligence. » Dans l'ordre que Dieu a établi, il faut qu'il y ait proportion entre la cause et l'effet, entre les moyens et la fin, entre la forme et les dispositions qu'elle exige; or, comme la fin que nous nous proposons, la forme à laquelle nous visons, n'est autre que d'entrer en possession de Dieu, par le moyen de l'amour, il est clair qu'il n'y a ni soins, ni efforts, qui puissent lui être comparés. Tâchons donc de proportionner notre ferveur à une telle grâce, et nos travaux à une telle récompense. Le Seigneur ne veut pas que l'on méprise ses dons, et bien que dans certaines circonstances il les accorde à ceux qui ne les lui demandent pas, et qu'il réveille ceux qui sont endormis (comme cela se voit par l'exemple de saint Paul et de quelques autres), il n'en est pas moins vrai de dire qu'en général il ne les donne qu'à ceux qui les cherchent dans la vérité. Or ceux-là ne les cherchent pas dans la vérité, qui ne savent ce que c'est que de mortifier leur esprit et leur corps. Les grâces de Dieu ne sont pas destinées à l'âme seulement, elles ont pour objet l'homme tout entier; et, par conséquent, il est juste que le corps et l'âme travaillent de concert à les obtenir : l'âme, par de bons et saints désirs; le corps, par des pénitences et des morti-

fications ; de telle façon, qu'après avoir pris part l'un et l'autre au même travail, ils aient aussi part à la même récompense.

Celui qui désire l'amour de Dieu, n'a pas plutôt compris cette vérité, qu'à l'instant et de lui-même, il embrasse les jeûnes, les cilices, les disciplines, les veilles, et toute espèce d'austérités et de mortification ; la joie qu'il éprouve est si vraie, qu'il ne sent plus ni peines, ni fatigues, et que, tout occupé du fruit qu'il attend, du but qu'il se propose (qui est l'amour de Dieu), ses travaux lui paraissent aussi légers que ceux de Jacob, quand, par amour pour Rachel, il servit le père de celle-ci pendant sept années consécutives.

§ IV

Des œuvres de miséricorde.

Il n'oublie pas non plus qu'en tout ceci l'essentiel est de plaire à Dieu et d'accomplir sa sainte volonté. Car « les yeux du Seigneur sont ouverts « sur les justes : ses oreilles sont attentives à leurs « cris. » (Ps. XXXIII, 16.) Rien n'est plus naturel au Seigneur que d'aimer ceux qui l'aiment, d'écouter ceux qui l'écoutent, et de se rendre aux désirs de ceux qui font sa volonté. Le chrétien dont nous parlons sait que, de toutes les œuvres agréables à Dieu, celles qu'il nous recommande de préférence, c'est

de secourir les pauvres, de servir les malades, de visiter les affligés, et de venir au secours des faibles; que c'est à lui que s'adressent nos bienfaits, et que tout ce que nous ferons, c'est pour lui que nous le ferons. La pensée qu'il a, en quelque façon, le Seigneur sous la main, dans la personne de ses créatures, le remplit de joie, et il regarde comme une très-grande grâce, comme un coup de Providence, qu'il y ait des pauvres sur la terre, des pauvres en qui le Seigneur réside, ce qui lui permettra de servir, de recevoir sous son toit, Celui de la bonté duquel il peut tout se promettre. Alors il ne se borne pas à considérer la personne des pauvres; il ne voit pas seulement les pauvres dans les pauvres; mais il voit Celui qu'ils représentent, et c'est ce qui le rend si prompt à les servir, soutenu qu'il est par cette parole, dont la foi lui explique le sens: « Ce que vous avez fait à l'un de « ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi « que vous l'avez fait. » (Matth., xxv, 40.) Il agit en cela comme ceux qui, étant en instance auprès d'un roi de la terre, regardent comme une bonne fortune d'offrir l'hospitalité à quelqu'un de ses favoris, persuadés que, par son entremise, ils obtiendront ce qu'ils demandent; et, s'il accueille les pauvres de Jésus-Christ, c'est que par eux il peut prétendre à toutes les faveurs et à tous les avantages.

Pour cela, il n'est pas nécessaire d'être riche;

le pauvre qui a le désir de faire une bonne œuvre devient riche, en ce sens qu'il a recours à mille industries, dont quelques-unes finissent toujours par réussir. On dit d'un joueur, que l'argent ne lui manque jamais, parce que l'extrême envie qu'il a de contenter sa passion, le lui ferait tirer des entrailles mêmes de la terre. On en peut dire autant de celui qui a une bonne œuvre en vue; quelque pauvre qu'il soit, il trouve toujours le moyen d'en venir à bout; et si l'argent lui manque, il ne balance pas à payer de sa personne, ce qui quelquefois vaut mieux que l'argent.

§ V.

De l'amour que l'on doit avoir pour la pauvreté, les persécutions et les mépris.

L'amour naît de la ressemblance; or ce qui établit la plus grande ressemblance entre Dieu et l'homme, et par conséquent ce que Dieu aime le plus dans l'homme, c'est de le voir souffrir, pour son amour, toute espèce d'angoisses, de persécutions, d'injures et de privations. Aussi, quand une âme s'est une fois convaincue que toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'un immense océan de fatigues, de douleurs, de misères et de contradictions, elle désire naturellement toutes ces choses, et souvent elle les désire avec bien plus d'ardeur que les personnes du monde ne désirent

l'argent ou le repos. Nous en trouvons un exemple dans la vie de saint Francois, qui aima, dit-on, la pauvreté, comme jamais avare n'aima les richesses; et dans celle de saint Dominique, qui, dit-on encore, soupirait après le martyre, comme le cerf altéré, après une fontaine d'eaux vives; et qui, non content de cela, désirait un martyre pour chacun de ses membres, afin d'avoir un plus grand nombre de traits de ressemblance avec Jésus-Christ.

Je n'ignore pas que c'est là un degré de perfection auquel peu de chrétiens sont appelés; mais je tiens néanmoins à le proposer à tous indistinctement; dans la pensée que, à la vue de ces grands exemples, chacun se sentira porté à redoubler d'efforts, et cela d'autant plus, que les souffrances auxquelles on se prête volontairement, sont toujours très-faciles à endurer. On dit du crocodile, animal fort dangereux, qu'il fuit quand on l'attaque, et qu'il attaque quand on le fuit; la même chose peut se dire des peines et des afflictions de cette vie; elles fuient et disparaissent, quand on les affronte résolûment pour l'amour de Dieu; mais elles reviennent et se redressent de toutes leurs forces, quand on a l'air de les craindre; c'est qu'en effet elles n'ont rien d'effrayant en elles-mêmes, et que le mal vient uniquement de la répugnance de notre volonté.

Le serviteur de Dieu qui s'est bien pénétré

de cette vérité, méprise ce que le monde estime, et foule aux pieds ce que le monde adore; insensible aux plaisirs, aux honneurs et aux richesses, il n'a pas d'autre désir que d'être honni et méprisé pour l'amour de Jésus-Christ; il ne conçoit le repos qu'au milieu des abaissements, et il doute même de son amour, tant qu'il n'a pas été éprouvé par la tribulation. Il se plaît dans le dénûment, et il abhorre l'abondance; il rejette tout ce qui est superflu, quand il le peut, et quand il ne le peut pas, il gémit; peu lui importe la position qu'il occupe, il sait toujours pratiquer la pauvreté, en renonçant à ce qui est inutile, et en se contentant du nécessaire. On dit qu'en Égypte, les chiens qui vont au Nil, pour se désaltérer, ne boivent qu'à traits interrompus et en courant, par crainte des serpents et des autres animaux venimeux qui se tiennent cachés sous ses eaux. C'est précisément de la même manière que les serviteurs de Dieu en usent par rapport aux choses de la vie; ils n'en prennent jamais que fort peu et à la hâte, et ils ne redoutent rien tant que de s'y attacher outre mesure.

§ VI.

De la paix du cœur et de la confiance en Dieu.

Quand, d'un côté, l'âme a pris la résolution de renoncer et de mourir au monde, de ne jamais adorer des dieux étrangers, de ne jamais attendre d'eux aucun secours (parce qu'elle n'a pas la prétention de recueillir là où elle n'a point semé, ni de recevoir là où elle n'a point donné), et que, d'un autre côté, elle voit la vie humaine sujette à tant de nécessités et de misères, ayant besoin, pour se maintenir, de tant de soutiens et d'appuis, il ne lui reste plus d'autre ressource, que de mettre sa confiance dans Celui pour l'amour duquel elle a tout laissé, et de croire qu'il est si bon, si fidèle, si attentif aux intérêts des siens, qu'il lui tiendra lieu de toutes choses. En agissant ainsi, il ne lui vient pas un moment dans la pensée qu'elle soit abandonnée; au contraire, elle se sent d'autant plus en sûreté, qu'elle a rencontré un défenseur sur la puissance duquel on peut compter davantage. La lecture des Psaumes et des saintes Écritures la remplit de consolation, parce qu'il y a peu de chapitres où Dieu ne promette ses grâces, ses faveurs et le secours de sa providence à ceux qui espèrent en lui, à la condition, pourtant, qu'ils ne le tenteront point,

qu'ils veilleront, qu'ils travailleront et qu'ils feront tout ce qui dépendra d'eux. Inaccessible à la crainte, elle se trouve donc riche au milieu de la pauvreté, contente au milieu du besoin, ferme au milieu du danger, calme au milieu des contradictions, et elle dit avec l'Apôtre : « Je sais à qui « je me suis confié, et je suis sûr qu'il est puis- « sant, pour garder mon dépôt jusqu'à ce jour. » (II. Tim., I, 12.) Que si parfois elle se trouve en présence des difficultés et des peines, elle lève les « yeux vers les montagnes, d'où lui viendra le « secours » (Ps. CXX, 1) ; elle se rappelle que « Celui qui garde Israël ne dormira point et ne « s'assoupira point » (Ibid., 4), et elle dort elle-même tranquillement à l'ombre de ses ailes.

C'est ainsi que la vertu d'espérance procure à l'âme la paix du cœur, qui est la disposition la plus propre pour arriver à l'union et à la contemplation divine; et la certitude où elle est que, quoi qu'il arrive, Dieu lui viendra en aide, et la tirera de la fange, l'empêche de s'inquiéter, de s'affliger de se répandre par la terre d'Égypte pour y chercher de la paille, en un mot, de se détourner de son amour. Les méchants, au contraire, ne connaissent point cette paix, parce que leur cœur, ne se confiant plus en Dieu, est emporté par les objets extérieurs, qui les troublent et les agitent.

CHAPITRE V

Des principaux obstacles à l'amour divin.

§ I.

De l'amour propre.

Jusqu'ici nous avons parlé des moyens qui aident à acquérir la charité parfaite : mais ce n'est pas assez d'employer ces moyens, il y a encore des obstacles à détruire, et le premier, le principal, celui duquel tous les autres procèdent, consiste dans l'amour-propre, c'est-à-dire dans l'amour sensuel et désordonné que nous avons pour notre corps. La mortification de l'amour-propre est absolument nécessaire, et nos progrès dans l'amour de Dieu seront d'autant plus rapides que nous aurons remporté plus de victoires sur cette passion. C'est ce que nous avons vu au commencement de ce livre, où nous avons établi que la charité ne devient parfaite qu'autant qu'elle s'est assujetti la concupiscence, laquelle n'est autre chose que l'amour-propre, ou, comme l'appelle saint Augustin, « le poison de la charité. » Il suit de là que si nous voulons nous avancer dans l'amour de Dieu, nous n'avons rien de mieux à faire que de

déclarer à l'amour-propre une guerre à outrance.

Les raisons qui nous y obligent ne manquent pas, et, comme il s'agit ici d'une chose très-importante, nous nous appliquerons à les bien saisir. « Celui qui aime véritablement, a dit un Philosophe, ne peut aimer parfaitement qu'un seul objet » : aimer deux objets à la fois, c'est plus que ne comporte la capacité si restreinte du cœur humain, et il est aussi impossible à celui-ci de renfermer deux affections, surtout lorsqu'elles sont contraires, qu'il est impossible à une terre de faire germer en même temps deux différentes semences. Eh bien ! je vous le demande, qu'y a-t-il de plus opposé l'un à l'autre que l'amour-propre et l'amour de Dieu? L'amour-propre veut tout pour soi, rapporte tout à soi, et se regarde comme la fin dernière de tout ce qui existe : l'amour de Dieu, au contraire, rapporte tout à Dieu, et ne fait pas difficulté de se renoncer et de se crucifier pour lui. Or, avec un but si différent, et, par conséquent, avec des tendances et des œuvres si différentes, comment ces deux amours pourraient-ils se rencontrer dans le même cœur? Comment accorder l'amour de Dieu et l'amour du monde, l'amour de la terre et l'amour du ciel, l'amour de la chair et l'amour de l'esprit? Comment faire aller de pair la vérité et la vanité, le temps et l'éternité, la grandeur et la bassesse, la douceur et l'amertume, la tranquillité et l'agitation, l'esprit et la chair? Ah! saint

Jean Climaque avait bien raison de dire « qu'il y a autant d'absurdité à vouloir confondre dans une même affection les choses d'en haut et les choses d'en bas, qu'à vouloir fixer d'un même regard le ciel et la terre. »

Quelques philosophes anciens ayant eu connaissance de cette vérité, l'expliquaient comme il suit : Ils divisaient le monde en deux parties, et, supposant dans l'une les choses éternelles et dans l'autre les choses temporelles, ils plaçaient l'homme au milieu, à l'horizon de l'éternité et du temps : en quoi ils raisonnaient fort juste ; car, si par son corps corruptible l'homme tient du temps, il est certain que, par son âme immortelle, il tient aussi de l'éternité. Cette supposition faite, ils disaient que comme celui qui de l'horizon considère un hémisphère ne peut voir ce qui se passe dans l'hémisphère opposé ; ainsi celui qui considère l'éternité ne peut voir ce qui se passe dans le temps. Voilà pourquoi, ajouterons-nous, les personnes qui ont de la piété sont si occupées de Dieu et si oublieuses du monde, tandis que celles qui n'en ont pas sont si portées vers le monde et si oublieuses de Dieu.

« Lorsque notre âme, ainsi placée entre deux extrêmes, entre l'éternité et le temps, entre les créatures et le Créateur, se tourne vers le Créateur, dit saint Augustin, elle en est aussitôt tout éclairée et fortifiée ; mais si par malheur elle vient

à se tourner vers les créatures, non-seulement elle perd l'éclat et la beauté, qui la distinguaient auparavant, mais elle contracte toute espèce de défauts. » Le même Saint disait que l'âme est comme un objet placé entre deux parfums différents, et qui prend l odeur de celui dont il est le plus rapproché, c'est-à-dire que l'âme ressemble à Dieu ou à la créature en proportion des rapports qu'elle a avec l'un ou avec l'autre : vérité que confirme ces paroles de l'Apôtre : « Celui qui « s'unit à une prostituée devient un même corps « avec elle; mais celui qui s'unit au Seigneur est « un seul esprit avec lui. » (I Cor., VI, 16, 17.)

Mais ce n'est pas seulement la diversité de fin et la diversité de moyens qui font que l'amour-propre est opposé à l'amour de Dieu ; outre qu'on peut le considérer comme la cause générale de tous les péchés, et le plus grand empêchement qui existe pour la vertu (deux obstacles s'il en fût à l'amour de Dieu), il est encore opposé à celui-ci, en ce sens qu'il ne s'occupe que des intérêts et des appétits du corps. Or qu'arrive-t-il, c'est que, comme les poissons, les oiseaux et les autres animaux de la terre passent leur temps à chercher ce qui est nécessaire à leur subsistance, incapables qu'ils sont de s'élever plus haut, ainsi les esclaves de l'amour-propre, oubliant qu'il existe une autre vie, n'apprécient que celle-ci, et ne s'occupent que des intérêts de celle-ci, au point que lorsqu'il

s'agit de lire, de prier, de méditer, de se confesser, de communier, de pratiquer, en un mot, les différents exercices que la charité demande, ils n'en ont ni le temps ni le loisir.

L'amour-propre est encore opposé à l'amour de Dieu précisément à cause du trouble et des soucis que causent les affaires où il se laisse entraîner. Les affaires, et je dirai même les plaisirs de ce monde, ne sont jamais exempts de quelque inquiétude; or, il n'en faut pas davantage pour que l'âme, agitée, tourmentée intérieurement, perde la paix du cœur, qui est le lit immaculé et semé de fleurs où repose le véritable Salomon. C'est ainsi que les mauvaises plantes étouffent les bonnes, et les empêchent de croître, comme cela ressort de la parabole du Semeur, où il est dit que la semence qui tomba parmi les épines, ayant crû en même temps, fut étouffée par elles, c'est-à-dire, selon l'explication du Sauveur lui-même, par les soucis et les sollicitudes que l'amour-propre attire après soi. (Luc, VIII.)

Ce n'est pas tout, ceux qui s'aiment eux-mêmes outre mesure sont aussi grands partisans des récréations et des plaisirs, et s'ils n'approuvent pas de vive voix Épicure, qui faisait consister le bonheur dans la volupté, ils l'approuvent du moins par leurs œuvres, qui tendent au même but. Voilà pourquoi on les voit sans cesse occupés à se procurer quelque satisfaction nouvelle : ce sont tantôt

des concerts, tantôt des parties de chasse; tantôt des spectacles, des festins, des conversations amusantes, et je ne sais quoi encore. La solitude leur fait peur; ils ne savent ce que c'est que de se recueillir; ils sont, selon l'expression de saint Paul, « amis de leur ventre et ennemis de la « croix de Jésus-Christ » (Philip., III, 18, 19); enfin rien ne leur pèse comme le silence la lecture, et surtout l'oraison. Eh bien! je vous le demande, avec de telles dispositions comment peuvent-ils se livrer aux exercices de l'amour de Dieu, de cette vertu qui n'est pas le partage des âmes lâches et efféminées, mais bien des cœurs grands et généreux? La Femme forte, dont Salomon fait un si bel éloge dans ses Proverbes, « met- « tait la main aux grandes choses : elle ceignait « ses reins de force, et affermissait son bras » (Prov., XXXI, 19, 17); mais ceux-ci, par contre, vont jusqu'à refuser de se revêtir de leurs armes, d'embrasser le bouclier et de marcher au-devant de l'ennemi. Il n'y a rien au monde qui soit plus opposé l'un à l'autre que l'amour du plaisir et l'amour du travail; or, puisque ce n'est qu'à force de travail que l'on acquiert l'amour de Dieu, comment parviendront-ils jamais à l'acquérir en passant leur vie au milieu des délices?

Le serviteur de Dieu, pénétré de la vérité de cette philosophie, fait aussitôt ses dispositions : il prend hardiment les armes contre lui-même, et ne craint

pas de se ranger sous l'étendard royal de Celui qui a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, « qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix « et me suive. » (Matth., XVI, 24.) Porter sa croix, c'est, comme dit saint Paul, « crucifier sa chair « avec ses vices et ses convoitises » (Galat., V, 24), et renoncer à soi-même ; c'est résister à toutes ses affections, à toutes ses inclinations, à toutes ses volontés, chaque fois qu'elles sont contraires à la volonté de Dieu ; c'est, en un mot, n'avoir point d'autre loi que la loi de Dieu.

§ II.

De la mortification de la volonté propre.

Le second obstacle à la charité, celui que l'on peut appeler l'obstacle principal, consiste dans la volonté propre, ou la volonté sensuelle, qui est, comme dit saint Bernard, la source de tous les péchés, ces ennemis éternels de l'amour de Dieu. Or, si nous voulons que la volonté de Dieu s'accomplisse, il faut nécessairement que nous renoncions à cette volonté dont les mouvements sont en contradiction avec la sienne. Voilà pourquoi celui qui aime Dieu tient à devenir un vrai Nazaréen, c'est-à-dire un homme entièrement dévoué au service de Dieu, non pas pendant quelques jours, pendant un certain nombre d'années, mais pour tout le temps de sa vie ; de telle sorte que, ne vivant plus

pour lui-même, il ne vive plus que pour Dieu, et ne s'occupant plus de lui-même, il ne s'occupe plus que de Dieu. C'est là la mort spirituelle que nous recommande l'Apôtre, lorsqu'il nous exhorte à mourir au monde, à vivre pour Dieu seul, et dont nous retrouvons une figure dans les sacrifices de l'ancienne Loi appelés holocaustes, parce qu'on y brûlait la victime tout entière en l'honneur de Dieu. C'est là le but que se proposent ceux qui ont consacré à Dieu leur corps, leur âme, leur volonté propre, qui, en un mot, se sont offerts à leur Créateur sans stipuler la moindre réserve. Leur unique désir est non-seulement d'être employés à son service, mais de n'être jamais plus employés à autre chose, comme ces vases ou ces linges sacrés dont il est défendu de faire usage ailleurs qu'à l'autel. Leur unique ambition est de n'être plus à eux ni à personne, mais à Dieu seul; de ne plus se chercher, de ne plus se mettre en avant, mais de chercher Dieu seul; de ne plus tenir compte ni de leur volonté, ni de leurs penchants, ni de leur satisfaction, ni du dire du monde, mais simplement du bon plaisir et de la volonté de Dieu : persuadés qu'après avoir renoncé à tout pour se consacrer à lui, ils se rendraient coupables d'une sorte de larcin spirituel en s'appliquant à quoi que ce soit qui lui fût étranger.

On nous reprochera peut-être d'être trop exigeant, et d'exposer une philosophie qui n'est pas

à la portée de tout le monde; mais que l'on veuille se souvenir que nous touchons au terme du voyage, qu'il s'agit de la perfection de la vie chrétienne et que, certes, la perfection peut bien aller jusque-là; on aurait d'ailleurs d'autant plus tort de se plaindre, que nous nous contentons de montrer le chemin, sans contraindre personne à s'y engager.

§ III.

Du soin avec lequel on doit éviter toute espèce de péchés.

L'amour-propre et la volonté propre ne sont pas mauvais en eux-mêmes, et si nous les avons condamnés, ce n'a été qu'en tant qu'ils sont la source et la racine de tous les péchés, qui, à proprement parler, méritent seuls notre haine. Que celui qui veut acquérir l'amour de Dieu, n'oublie donc jamais ces paroles : « Vous qui aimez le « Seigneur, haïssez le péché » (Ps. XCVI, 10), parce qu'il n'y a rien de plus contraire à la charité que le péché. Si le péché est mortel, il l'éteint tout à fait; s'il est véniel, il en diminue la flamme, et la dispose peu à peu à s'éteindre. Le péché mortel est comme la mort, et le péché véniel comme la maladie qui conduit à la mort. Le péché mortel est comme celui qui mettrait le feu à un arbre; le péché véniel, comme celui qui en dé-

tournerait l'eau, de façon à le rendre sec, aride, et à peu près incapable de porter des fruits.

Que celui qui veut acquérir l'amour de Dieu se persuade bien que cela équivaut à vouloir faire de son âme la maison et le trône de Dieu, mais que « la sainteté, » comme dit le Prophète, « convient « à la maison du Seigneur » (Ps. XCII, 5), « et que « la justice et le jugement sont le fonde- « ment de son trône. » (Ps. LXXXVIII, 15.) Or, qu'est-ce que la sainteté, sinon la pureté de conscience; et qu'est-ce que le jugement et la justice, sinon le soin que l'on met à examiner sa conduite et à veiller sur son âme, pour l'empêcher de contrevenir en rien aux lois de la justice? Tels doivent être, mon frère, le trône et la maison de Dieu; car, dit saint Augustin, « à un Seigneur si pur, il faut une demeure éclatante de pureté, » et c'est pourquoi nous ne saurions trop apporter d'attention pour en faire disparaître jusqu'aux moindres taches qui la déparent. A ce sujet, nous lisons dans la vie d'une Sainte, qu'elle répétait fréquemment cette parole : « pureté, pureté, » ayant toujours présent à l'esprit ce passage du sermon sur la montagne : « Bienheureux ceux qui ont le cœur « pur, parce qu'ils verront Dieu. » (Matth., V, 8.) Si nous voulons nous conserver purs, il faut que nous exercions une vigilance continuelle sur nous-mêmes, afin de ne pas poser les pieds de notre âme là où ils courraient le risque de se salir :

je dis une vigilance continuelle, et non pas une vigilance de quelques instants, parce que je sais, par expérience, que plusieurs, après avoir fait preuve de retenue pendant un certain nombre de jours, se relâchent et retombent dans leur première apathie. Que l'on ne s'y trompe pas, il s'agit ici d'une affaire sérieuse et difficile, qui demande beaucoup d'étude et de résolution.

Aussi n'est-ce point assez d'avoir l'œil ouvert sur vous, de vous tenir sur vos gardes, et de vous avancer avec une sainte frayeur et une sainte inquiétude, comme vous feriez en pays ennemi ; il devient, au contraire, indispensable que vous veilliez d'une manière toute particulière sur votre cœur et sur votre langue, c'est-à-dire sur vos pensées et sur vos paroles, parce que ce sont là les sources de tous les péchés, et que quiconque saura se garantir de ce côté, n'aura aucune peine à se conserver pur. « Veille attentivement sur ton cœur, » dit Salomon, « parce que c'est de là que procède « la vie » (Prov. IV, 23.) — « Celui qui garde sa « bouche et sa langue, » dit-il encore, « préserve « son âme des angoisses. » (Prov., XXI, 23.)

§ IV.

Récapitulation de ce qui précède.

Après ce que nous avons dit, il devient évident que les deux choses qui contribuent le plus

à nous unir à Dieu, sont l'oraison et la mortification, la mortification en ôtant de nous tout ce qui lui est opposé, et l'oraison en nous rapprochant de lui et en nous rendant semblables à lui; car comme le moyen le plus simple de transformer le fer en feu est de le jeter dans le feu, le moyen le plus simple de nous transformer en Dieu par la participation à son esprit, est de tenir notre cœur constamment uni au sien. Admirable dignité à laquelle ces deux vertus élèvent notre âme, et qui fait que dans le Cantique des cantiques les anges se demandent, à son occasion, « Quelle est celle qui s'élève du désert, comme « une colonne de vapeur exhalant la myrrhe, « l'encens et tous les parfums?... » (Cant., III, 6.) Or, par « tous les parfums », il faut entendre toutes les vertus qui sont nécessaires pour obtenir une si grande faveur, et par « l'encens et la myrrhe » la mortification et l'oraison, qui, comme nous l'avons dit, nous unissent à Dieu, la première en ôtant de nous tout ce qui lui est opposé, et la seconde en nous rapprochant de lui et en nous faisant un même esprit avec lui. Efforçons-nous donc d'acquérir ces deux vertus, travaillons et prions; car la prière sans le travail est inutile, et le travail sans la prière ne peut durer longtemps.

Ici je crois pouvoir résumer en peu de mots tout ce que j'ai dit de la perfection de la charité, en la comparant à un arbre qui est parvenu à son

dernier degré de croissance. La racine, c'est l'avant-goût et la connaissance expérimentale de la beauté et de la douceur ineffables, tant de l'amour de Dieu que de Dieu lui-même, car sans cette lumière il n'y a rien de possible. Le tronc qui sort de cette racine, c'est le désir ardent que l'on a de posséder un si grand bien, et le soin que l'on met à se le procurer. Les branches sont toutes les vertus et tous les exercices qui naissent de ce désir. Enfin, le fruit, c'est la perfection de la charité, et l'union avec Dieu qui est la fin principale à laquelle on doit tendre. Toute cette marche nous est clairement tracée dans le livre de la Sagesse, en admettant toutefois que la sagesse et la charité puissent se prendre l'une pour l'autre, et non certes sans quelque raison, puisque la charité, qui est un acte de la volonté, suppose un acte de l'intelligence, et que la sagesse, qui est un acte de l'intelligence, ne va guère sans le concours de la charité.

Dans le sixième et le septième chapitre de son livre, le Sage commence par faire l'éloge de la sagesse, afin de nous apprendre à la connaître et d'exciter en nous un vif désir de la posséder. Il nous dit lui-même avec quelle ardeur il l'a désirée. « Je l'ai aimée, » dit-il, « je l'ai recherchée « dès ma jeunesse, et j'ai demandé à l'avoir pour « épouse, et j'ai été épris de sa beauté. » (Sag., VIII, 2.) « Je l'ai aimée, » dit-il encore, « par-dessus

« la santé et la beauté : je me suis résolu à la « prendre pour mon guide et ma lumière. » (Sag., VII, 10.) Quoi de plus expressif que ce langage! mais il ne s'en tient point là : désirant d'entrer en possession d'un si riche trésor, il se met à le chercher et à user de tous les moyens pour le découvrir : « J'allais partout, » dit-il, « la cherchant, « afin de la posséder. » (Ibid., VIII, 18.) Remarquez ces mots, « j'allais partout », qui indiquent tout à la fois sa sollicitude, sa diligence, et les divers moyens auxquels il avait recours. De même, semble-t-il dire, que ceux qui assiégent une forteresse en font plusieurs fois le tour, afin de voir par quel côté ils pourront y pénétrer ; ainsi l'âme qui veut arriver à l'amour de Dieu va et vient, et use de toutes sortes de diligences pour savoir quel sera le moyen qui lui réussira le mieux.

Et comme parmi tous les moyens l'un des plus efficaces est la prière, qui, étant un don du Seigneur, ne nous dispose que mieux à traiter avec lui, il n'a rien de plus pressé que de se livrer à ce saint exercice. « Dieu de mes pères, » s'écrie-t-il, « donnez-moi votre sagesse qui est debout devant « votre trône » (Ibid., IX, 1, 4), parce que sans elle le plus parfait d'entre les enfants des hommes ne mérite aucune considération. Parlant ensuite du désir et de la prière tout ensemble, il ajoute : « J'ai désiré, et le sentiment m'a été donné ; j'ai « prié, et l'esprit de Sagesse est venu en moi. »

(Ibid., VII, 7.) Vous voyez là de quelle manière de la connaissance est né le désir, et du désir la prière et tous les autres moyens à l'aide desquels on obtient cet inestimable trésor. Telles sont les parties dont se compose cet arbre de vie, tels sont les degrés par lesquels on s'élève jusqu'à la perfection de l'amour de Dieu.

CHAPITRE VI

Avis nécessaires à ceux qui ont le désir d'acquérir l'amour divin.

§ I.

Des bas sentiments que l'on doit avoir de soi-même.

En outre de ce qui a été dit, nous croyons devoir ajouter ici quelques conseils à l'usage de ceux qui veulent entrer dans la voie que nous venons de tracer. Le premier, c'est que, lorsque, à l'exemple du marchand de l'Évangile, on se sera mis à la recherche de la perle précieuse de l'amour divin, avec la résolution de l'acheter à n'importe quel prix, on se persuade bien que sans l'assistance de la grâce et de la miséricorde divines, il n'y a ni industrie, ni trésors, ni richesses qui y puissent suffire. « Si Dieu, » dit le Prophète, « ne

« bâtit lui-même une maison, les ouvriers auront « travaillé en vain. Si Dieu ne défend une cité, « inutilement veillent ses gardiens. » (Ps. CXXVI, 1, 2.) Mais si cela est vrai des biens que l'on nomme de la fortune, que sera-ce si nous parlons des biens de la grâce, dont Dieu s'est exclusivement réservé la distribution? C'est lui qui en est le Maître absolu et qui en dispose comme il lui plaît; c'est lui qui cache la lumière dans ses mains et qui lui ordonne de reparaître; c'est lui qui nous donne son amour, et par conséquent c'est de lui seul que nous pouvons l'espérer. De même que la clarté de la lune dépend tellement du soleil, que lorsque le soleil vient à lui manquer, elle se change en ténèbres; ainsi la beauté de notre âme dépend tellement de Dieu, que si Dieu cesse un instant de la regarder, elle s'évanouit comme une ombre. Je n'en veux d'autres preuves que David et son fils Salomon: à peine le Soleil de justice s'est-il dérobé à leurs yeux, que le premier enlève la femme d'Urie, et que le second s'abaisse jusqu'à adorer des idoles.

Pénétrons-nous bien de cette vérité qui est si souvent répétée dans les saintes Écritures, à savoir que nous sommes entre les mains de Dieu comme l'argile est entre les mains du potier. Humilions-nous donc profondément sous sa main toute-puissante, afin qu'au jour de sa visite il daigne nous relever. Prosternons-nous à ses pieds,

reconnaissons notre misère, souvenons-nous que nous avons été conçus dans le péché, que nous sommes incapables de tout bien, que nous sommes les enfants d'un père et d'une mère réduits au plus complet dénûment, et qu'il n'appartient qu'au Seigneur de nous revêtir et de nous enrichir. Cette humble connaissance de nous-mêmes est le principe et le fondement de l'humilité, qui est elle-même le principe et le fondement de toutes les vertus, et en particulier de la charité. Les eaux des montagnes descendent naturellement dans les vallées, et les grâces divines dans les cœurs humbles, « parce que, » selon l'expression de l'Apôtre, « Dieu résiste aux superbes, et que c'est aux « humbles qu'il donne la grâce. » (I Rom., v, 5.)

Méfions-nous de nous-mêmes, tournons tout notre esprit et toutes nos pensées vers Dieu, et mettons en lui toutes nos espérances. Appuyons-nous sur lui, confions-nous en lui, ayons recours à lui, reposons-nous en lui, accourons sans cesse auprès de lui, glorifions-nous en lui, et sur lui, comme sur une pierre angulaire, élevons tout notre édifice spirituel. « Qui d'entre vous, » dit le Prophète, « craint le Seigneur et entend la voix de « son serviteur? Vous qui, privés de la lumière, « avez marché dans les ténèbres, qui que vous « soyez, si vous désirez en sortir, espérez au « nom du Seigneur, appuyez-vous sur votre « Dieu. » (Is., L, 10.) Voilà la colonne qui nous

servira de soutien bien mieux que le bâton fragile de Pharaon, c'est-à-dire que la force de la chair et du sang.

§ II.

De la crainte de Dieu.

Mais à cette humilité et à cette confiance il faut que nous joignions un autre sentiment dont le principe est le même, je veux dire une sainte et religieuse frayeur, en pensant combien nous sommes nus, pauvres, misérables, fragiles, sujets à mille chutes et incapables de nous tenir debout, si nous nous éloignons de Dieu un seul instant. C'est ce que nous recommande l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Opérez votre salut avec crainte et tremble-« ment; car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir « et le faire selon sa bonne volonté. » (Philip., II, 12, 13.) Tenez-vous toujours dans la crainte, semble-t-il dire, et ayez grande attention de ne pas offenser les yeux du Seigneur, puisque vous ne pouvez lui échapper et que votre sort dépend entièrement de lui. Supposez un homme qui du haut d'une tour serait suspendu par une corde au-dessus d'un abîme profond; de quel sentiment de terreur ne serait il point saisi? comme il se montrerait souple, soumis et courtois envers celui qui tiendrait ainsi sa vie entre ses mains; comme il se garderait bien de faire ou de dire

quelque chose qui pût lui être désagréable ! eh bien ! c'est là précisément notre position vis-à-vis de Dieu. Dieu nous tient suspendus au fil de sa providence, et nous devons d'autant plus trembler d'offenser ses regards, qu'il est libre de nous faire tout le bien ou tout le mal qu'il voudra.

Cette crainte salutaire doit nous accompagner partout, non-seulement dans les actions ordinaires de la vie, mais même dans nos exercices de piété. Plus nous nous sentirons de ferveur et de dévotion, plus nous aurons part aux grâces du Seigneur, et plus, en pensant à la majesté de Celui en présence duquel nous sommes et avec lequel nous traitons, nous aurons sujet de nous humilier, de nous recueillir, de nous confondre et de trembler, à l'exemple de saint Augustin, qui avait appris, dit-il, à « se recueillir devant Dieu avec tremblement. »

§ III.

De la pureté d'intention que l'on doit apporter à ses exercices de piété.

Un point essentiel, c'est que nous nous rendions bien compte de l'intention qui préside à nos exercices de piété. Il arrive assez souvent que le Seigneur visite les siens en leur accordant de grandes consolations, et en leur faisant sentir l'abondance de sa merveilleuse douceur; or l'a-

mour-propre, qui est avide de toute espèce de plaisir, n'a pas plutôt goûté ce pain céleste, qu'à tout prix il veut se le procurer, et cela moins par égard pour Celui qui le donne, que pour satisfaire son propre goût et ses propres inclinations, tout comme il le ferait pour n'importe quel autre objet qui lui serait agréable. Il faut avouer que ce n'est pas là chercher Dieu, mais que, sous prétexte de chercher Dieu, c'est purement et simplement se chercher soi-même; c'est travailler pour soi et pour son repos, c'est jeûner pour assouvir son appétit, faire beaucoup plus cas du don que de Celui qui en est l'auteur; c'est enfin abuser des bienfaits de Dieu, puisqu'au lieu de les faire servir à sa gloire, on ne craint pas de se les approprier; et quoiqu'il n'y ait pas toujours de péché en cela, il y a assurément toujours beaucoup d'imperfection. Que penseriez-vous d'un homme auquel vous auriez confié un message, et qui, après s'être assis à votre table et avoir touché votre argent, s'en irait bel et bien se promener sans s'occuper de votre affaire? Je vous le demande, n'est-ce pas là la conduite de ceux qui, ayant reçu des grâces particulières du Seigneur, au lieu de s'en servir pour s'exciter à l'aimer et à pratiquer la vertu, ne songent, au contraire, qu'à en tirer vanité, et se reposent quand il faudrait aller en avant? Cela a lieu si secrètement, que souvent celui qui est victime de cette illusion n'en a pas le

moindre soupçon; il voit que l'œuvre qu'il fait à l'extérieur est bonne, et il demeure persuadé qu'il en est de même de son intention : tant l'amour-propre est subtil, et tant il se glisse partout sans que l'on s'en aperçoive!

L'homme qui aime véritablement Dieu doit se tenir en garde de ce côté, rectifier son intention et tâcher de chercher Dieu pour Dieu avec toute la sincérité et la pureté dont il est capable, et croire que le plus sûr moyen de le trouver est de le chercher de cette manière. « Si nous ne voulons pas chercher le Seigneur inutilement, dit saint Bernard, cherchons-le en vérité; cherchons-le avec persévérance; ne cherchons pas autre chose par lui ou avec lui, et ne le quittons jamais pour quoi que ce soit. » A ces conditions il peut bien se faire que le ciel et la terre périssent; mais assurément si nous cherchons nous trouverons, si nous demandons nous recevrons, et si nous frappons à la porte on nous ouvrira.

Si vous voulez savoir maintenant quelle est la fin que vous devez vous proposer dans vos exercices, je vous dirai que c'est d'observer les commandements de Dieu, d'accomplir sa volonté, de renoncer à la vôtre, de bannir de votre cœur l'amour-propre et d'y introduire l'amour divin, de mortifier vos appétits, de vous avancer dans la vertu, de chercher à travailler plus que les autres, de vous regarder comme le dernier de tous; enfin,

comme l'amour-propre est la source de tous les maux, de déclarer à celui-ci une guerre à outrance, en employant contre lui les grâces et les consolations divines; ce qui vous permettra alors de les désirer, de les rechercher sans courir les dangers dont nous parlions tantôt. Du reste, pour que ces consolations vous soient profitables, il faut que vous vous teniez dans une sainte indifférence, également disposé à les recevoir et à en être privé, vous remettant entre les mains de Dieu et acceptant avec reconnaissance tout ce qu'il lui plaira de vous envoyer, persuadé qu'il nous aime bien plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, qu'il sait mieux ce qui nous convient que nous ne le savons nous-mêmes, et qu'il tient beaucoup plus à donner que nous ne tenons à recevoir. C'est là un point très-important, et sur lequel j'appelle toute votre attention.

§ IV.

De la discrétion que l'on doit apporter à ses exercices de piété.

Partout, dans la pratique de la mortification comme dans les autres exercices spirituels, la prudence et la discrétion sont nécessaires. Il y a des personnes sur lesquelles le Seigneur a répandu ses dons avec grande abondance, et qui, après avoir goûté les douceurs célestes, en sont tellement éprises, et recherchent avec tant d'ardeur

les moyens de se les procurer de nouveau, « qu'elles oublient de manger leur pain »(Ps. CI, 4), c'est-à-dire qu'elles oublient leur faiblesse naturelle, et ne pensent plus à lui accorder la nourriture, le sommeil et tout ce qui est nécessaire pour la soutenir. Or, qu'arrive-t-il? c'est qu'elles ruinent leur santé, et qu'au bout de quelque temps elles ne sont plus bonnes à rien. Ces personnes-là devraient user de plus de discrétion, et ne pas tenter Dieu en exigeant qu'il leur conserve par un miracle ce qu'il leur est très-facile de conserver elles-mêmes par une foule de moyens qui sont à leur disposition. Ce n'est pas seulement au moment de la tempête que les marins sont exposés à périr, c'est aussi dans le calme, quand celui-ci se prolonge outre mesure; on peut en dire autant des chrétiens : souvent, faute de prudence et de retenue, ils se perdent, alors qu'ils semblent voler à pleines voiles vers la perfection. On ne saurait trop louer la ferveur : la diligence enfante des merveilles; mais en toutes choses l'excès est dangereux. Contentons-nous donc de manger notre pain au poids, et de boire à la fontaine céleste avec mesure; car la gourmandise est aussi à craindre dans l'ordre spirituel que dans l'ordre naturel. Je dis ceci pour ceux qui reçoivent les grâces d'en haut à pleines mains, et non pas pour ceux qui ne les reçoivent que peu à peu, et comme qui dirait goutte à goutte.

La discrétion est encore nécessaire dans une foule d'autres circonstances, mais particulièrement lorsqu'il s'agit de ses exercices et de ses résolutions. Saint Bernard va jusqu'à dire que l'on doit mettre beaucoup plus de soin à cacher ses vertus qu'à cacher ses vices, tant pour se préserver du danger de la vaine gloire, qui est tout à la fois si commun, si funeste et si difficile à voir, que pour couper court aux jugements et aux contradictions du monde. Le monde, en effet, est l'ennemi de la vertu; il voudrait qu'il n'y eût pas de vertu, ou du moins, si la vertu existe, qu'il fût impossible de la découvrir, parce que sa seule vue l'offusque.

§ V.

De la persévérance que l'on doit apporter à ses exercices de piété.

Le dernier avis regarde la persévérance que nous devons apporter à nos exercices pieux, si nous voulons parvenir au but que nous nous sommes proposé dès le commencement. En effet, nous avons pris à tâche de mener à bonne fin deux œuvres extrêmement difficiles et tout à fait au-dessus de nos forces : la première, de bannir de notre âme l'amour-propre avec tout le cortége qui l'accompagne, et la seconde, d'y introduire l'amour divin ; en d'autres termes, d'y détruire le règne du péché originel, que nous apportons avec

nous en naissant, pour le remplacer par le règne de Dieu, qui nous vient du dehors. Or c'est là ce qui s'appelle déclarer la guerre à la nature corrompue, qui est la chose du monde la plus difficile à vaincre. Nos inclinations naturelles sont tellement fortes, que nous avons beau les repousser, elles reviennent presque instantanément; elles ont leurs racines dans nos propres humeurs, et, quel que soit le soin que nous mettions à en couper les branches, elles repoussent toujours. On peut les comparer à un chien affamé que l'on chasse d'une porte à coups de bâton, et qui rentre aussitôt par une autre. Si vous prenez une pierre, et que vous la soumettiez à l'action du feu, elle perd sa dureté et jusqu'à son nom : ce n'est plus une pierre, c'est de la chaux; mais si, après cela, vous délayez cette chaux en la mélangeant avec du sable, elle reprend ses qualités premières, tant est puissante la force de la nature : eh bien ! la nature de l'amour-propre n'est pas moins forte; et pour vaincre cette inclination, qui est la plus violente de toutes celles qui sont en nous, il faut beaucoup d'attention de notre part, et beaucoup de grâces de la part de Dieu.

Après tout, il n'y a rien au monde de si ardu qui ne finisse par céder devant la persévérance, aidée de la grâce divine. A force d'ajouter pierre sur pierre, quel est l'édifice si vaste que l'on n'achève point? à force de mettre un pas devant

l'autre, quel est le chemin si long dont on ne voie point le terme? L'ouvrier qui se propose de tailler une cuve dans le marbre, n'enlevât-il à chaque coup de marteau que la grosseur d'une tête d'épingle, vient toujours à bout de son œuvre; mais si la persévérance toute seule amène de si beaux résultats, quels résultats ne sera-t-on pas en droit d'attendre de la persévérance et de la grâce réunies?

Persévérons donc dans le dessein que nous avons formé; soyons fidèles à toutes nos bonnes résolutions, à tous nos exercices pieux; prions avec dévotion et même sans dévotion, et nous ne tarderons pas à recueillir le fruit de nos peines, et nous nous sentirons animés chaque jour d'un courage nouveau. Il est plus facile de continuer ses exercices, que de les reprendre quand on les a interrompus; car lorsque le cœur s'est accoutumé à s'occuper de Dieu et des choses de Dieu, l'habitude lui devient comme une seconde nature, et il trouve du plaisir là où auparavant il ne rencontrait que difficulté. S'il arrive que les affaires, les maladies, les sécheresses viennent nous fatiguer et nous détourner de notre chemin, une fois la bourrasque passée, remettons-nous en route, et, sans nous laisser abattre par les contradictions, souvenons-nous que le Seigneur est un abîme de miséricorde, qu'il connaît parfaitement notre faiblesse, et que, le perdrions-nous de vue

mille fois, il ne se dérobera jamais entièrement à nos recherches.

CHAPITRE VII

Des principales marques auxquelles on peut connaître les progrès que l'on a faits dans la vie spirituelle.

Si nous n'étions pas retenus par les bornes qui sont prescrites par un simple Mémorial, il nous serait facile de donner beaucoup plus de développement au sujet que nous traitons; mais nous pensons en avoir dit suffisamment pour l'instruction des personnes qui visent à la perfection de la charité, et nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière. Cependant, comme il peut se faire que quelques-unes d'entre elles désirent se rendre compte des progrès qu'elles ont faits, nous allons leur en signaler les principales marques, qui sont au nombre de quatre.

La première marque à laquelle on reconnaît que l'on a fait des progrès dans la charité, c'est quand on se sent un goût prononcé pour les choses de Dieu (et surtout pour le commerce avec Dieu); de telle sorte que non-seulement pendant le temps de l'oraison, mais en tout temps et au milieu de tous ses exercices, on pense à lui, on le con-

temple avec une humble et amoureuse attention, et qu'en dehors de là on n'éprouve qu'une sorte d'ennui insupportable. Tel était l'amour de cette Vierge que l'Église célèbre, en disant que « ni jour ni nuit elle ne suspendait ses entretiens avec Dieu, et qu'elle faisait de l'oraison son occupation continuelle. »

La seconde marque, c'est quand, par amour pour Dieu, on se sent pris d'un vif désir d'affliger et de maltraiter son corps par les jeûnes, les cilices, les veilles, les disciplines et une foule d'autres mortifications. Il y a là une preuve évidente que l'amour de Dieu prend le dessus sur l'amour-propre, parce qu'en général les personnes qui s'aiment elles-mêmes étant toujours très-peu portées à se traiter avec rigueur, les saints seuls, du moins ceux d'entre eux qui ont l'âge et les forces suffisantes, ne craignent pas de se livrer à ces excès d'une haine que l'on peut appeler véritablement sainte.

La troisième marque, c'est quand on éprouve un grand zèle et une grande charité à l'endroit du prochain; qu'on s'applique de toutes ses forces à lui venir en aide; qu'on lui témoigne son affection et sa tendresse par des paroles et des œuvres telles, que ceux qui en sont témoins sont obligés de dire avec les magiciens de Pharaon : « Le doigt « de Dieu est ici. » (Exod., VIII, 19.) Cette manière d'agir avec le prochain ne se rencontre

guère parmi les hommes, et au lieu de l'attribuer à la chair et au sang, il faut la regarder comme l'ouvrage de l'Esprit de Dieu, dont la douceur commence à se faire sentir à l'âme. Or, que ce soit là une marque des progrès que l'on fait dans la charité, nul ne saurait en douter : l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont deux actes qui procèdent d'une même habitude, comme deux branches qui procèderaient d'une même racine; or, si l'un croît, parce que la racine commune a pris plus de développement, il faut de toute nécessité que l'autre croisse à son tour; ce dont on juge naturellement par les fruits qui en résultent.

La quatrième marque, c'est quand on se sent une envie irrésistible de souffrir toute espèce de peines, de privations, de persécutions, d'outrages, de mépris pour Dieu, et même de donner sa vie et de répandre son sang pour son amour. Il y a divers degrés dans la charité, les uns plus hauts, les autres plus bas; mais je n'en connais pas de plus haut que de sacrifier sa vie, son honneur et sa fortune pour l'amour de Dieu. En effet, comme ce sont là les choses auxquelles l'amour-propre s'attache de préférence, il est certain que du moment que nous nous résignons à les perdre, que dis-je? que nous avons un vif désir de les perdre, l'amour-propre vaincu cède la place à l'amour de Dieu, dont le règne s'établit désormais sur les débris de nos anciennes idoles.

Telles sont les quatre marques principales auxquelles on connaît la perfection de la charité, et qui se rencontrent assez fréquemment chez les personnes nouvellement converties. Dans les commencements, Dieu leur accorde une grande abondance de larmes, des grâces et des bénédictions de toute espèce; mais il en est peu qui sachent conserver ce trésor, et mener à bonne fin ce qu'elles avaient entrepris. Après avoir donné les plus belles espérances, on les voit se relâcher dans leurs exercices de piété, soit par négligence, soit par quelque orgueil secret, soit à cause de la multitude d'affaires où elles se trouvent engagées, et qui leur dessèchent l'esprit, soit encore par suite de longues maladies qui les empêchent de reprendre leur ancienne ferveur, soit enfin par la trop grande ambition qu'elles ont de savoir et d'apprendre, qui leur fait mettre de côté la dévotion. Comment « leur cœur n'en serait-il point « flétri, » pour emprunter l'expression du Prophète, « puisqu'elles oublient ainsi leur nourri- « ture? » (Ps. CI, 4.) Que chacun veille donc sur soi, en se rappelant ces paroles de l'Apocalypse (III, 11) : « Garde ce que tu as, de peur que « quelque autre ne reçoive ta couronne. »

Ceux qui auront suivi ce conseil marcheront de vertus en vertus, jusqu'à ce qu'ils arrivent enfin au sommet de la perfection, où il leur sera donné de jouir de ces trésors que l'œil n'a jamais vus,

que l'oreille n'a jamais entendus et que le cœur de l'homme ne peut contenir. Quant à ceux qui l'auront repoussé, outre qu'on les dépouillera de ce qu'ils avaient reçu, ils se verront condamnés à une sécheresse de cœur effroyable; ils pleureront en pensant aux biens qu'ils ont perdus par leur faute, et lorsque l'envie de les recouvrer leur viendra, ils trouveront porte close. C'est ainsi que, dans sa justice, Dieu punit l'abus que l'on fait de ses faveurs, abus qui d'ordinaire rend cent fois pire celui qui se le permet, et qui, s'il faut en croire l'Ecclésiastique (XXVI, 27), est un signe à peu près certain de réprobation; car, dit-il, « Dieu a réservé pour le glaive celui qui « passe de la justice au péché. »

CHAPITRE VIII

Préambule aux considérations suivantes, tirées des bienfaits de Dieu.

Après avoir purifié et préparé notre cœur par les moyens que nous avons indiqués jusqu'ici, il est bon que nous nous aidions maintenant de quelques saintes considérations et de quelques ferventes prières, afin de nous élever jusqu'à Dieu. Dieu est comme un brasier ardent : plus nous

nous rapprocherons de lui, plus, en même temps qu'il nous dépouillera de la rouille de nos vices, il nous réchauffera dans son amour. Certes, si le feu matériel nous communique si libéralement sa chaleur, par cela seul qu'il est le plus noble et le plus actif des éléments, comment le Seigneur ne nous communiquerait-il pas la sienne, lui qui est tout à la fois et bien plus noble, et bien plus communicatif, et bien plus prodigue de ses dons?

A ce propos, les saints signalent deux voies : la première, qu'ils nomment *scolastique,* consiste à considérer attentivement ce qui de sa nature est capable de nous enflammer d'amour pour Dieu, comme sont, par exemple, ses bienfaits et ses perfections; et la seconde, qu'ils nomment *mystique,* consiste à demander à Dieu, avec des prières ardentes et des désirs enflammés, ce don céleste qui est son don par excellence, dont lui seul dispose, et qu'il se plaît à accorder à ceux qui le lui demandent avec les instances et la persévérance qu'il mérite; car dans ce cas on peut être certain qu'il ne le refuse jamais. Ces deux voies s'ouvrent devant nous; mais je crois la seconde de beaucoup préférable à la première, parce qu'elle est plus courte et plus efficace.

Seulement, comme il y a peu de personnes qui sachent méditer sur les bienfaits et les perfections de Dieu, et lui demander son amour d'une manière convenable, j'ai jugé à propos de placer ici

quelques considérations et quelques formules de prières, qui ne seront pas sans utilité pour ceux qui commencent, espérant que plus tard le temps, l'expérience et le Saint-Esprit, qui est le vrai maître de toute cette philosophie, leur en apprendront beaucoup plus. J'avoue néanmoins que, bien que ces considérations et ces prières ainsi mises par écrit soient nécessaires en beaucoup de rencontres, on doit toujours leur préférer celles qui partent du cœur, et qui n'ont d'autre principe que la dévotion même; l'essentiel est d'adopter la méthode qui offrira le plus d'avantage. Or, le mieux, à mon avis, est de commencer par les prières et les considérations que l'on trouvera ci-après; puis, quand on se sentira le cœur échauffé, de continuer soi-même tout seul, en ayant soin de ne jamais laisser ralentir sa ferveur.

CHAPITRE IX

Considérations tirées des bienfaits de Dieu.

En général, le souvenir des bienfaits reçus est une des choses qui contribuent le plus à faire naître l'amour dans un cœur, et quiconque s'aime soi-même aime naturellement celui qui lui fait du bien. C'est là une loi tellement générale, que les

bêtes féroces, comme les tigres, les lions et les serpents, reconnaissent leurs bienfaiteurs, et leur témoignent de l'affection; mais si les animaux privés d'intelligence sont doués de cet instinct, à quoi les hommes ne seront-ils point tenus, eux qui ont la raison pour estimer ce qu'ils reçoivent! et s'ils sont tenus à la reconnaissance pour des bienfaits ordinaires, quelle ne devra pas être leur reconnaissance en présence des bienfaits divins, qui sont si grands et si nombreux, aussi bien dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce!

Vouloir compter les bienfaits de Dieu serait chose impossible; cependant, afin de venir en aide à la mémoire, nous les réduirons à dix, et nous en formerons la harpe mystérieuse sur laquelle le roi David chantait les louanges du Seigneur, et le remerciait de ses grâces. Le premier bienfait est la création; le second, la conservation; le troisième, la rédemption; le quatrième, le baptême; le cinquième, la vocation; le sixième, les inspirations divines; le septième, l'exemption de certains maux; le huitième, les sacrements; le neuvième, les faveurs particulières; le dixième, la félicité éternelle. Il y aurait beaucoup à dire sur chacun de ces bienfaits; mais, pour être court, je me bornerai à en faire ressortir l'importance et à montrer combien ils exigent que nous ayons de reconnaissance et d'amour envers Celui qui en est l'auteur.

§ I.

De la Création.

Le premier de tous les bienfaits, celui qui sert de fondement à tous les autres, c'est la création par laquelle Dieu vous a fait à son image et à sa ressemblance. Il y a des milliers d'années que vous n'étiez que néant ; de toute éternité vous n'étiez que néant, c'est-à-dire moins qu'une fourmi, moins qu'une pierre, rien enfin. Pendant toute l'éternité vous eussiez pu demeurer néant, et le monde, sans vous, n'eût rien perdu de sa gloire : or, sans aucun mérite de votre part, il a plu à la bonté, à la miséricorde et à la libéralité de Dieu de vous tirer de cet abîme et de ces ténèbres où vous étiez plongé avant tous les siècles, de vous donner l'existence, et de faire de vous quelque chose, non pas une chose quelconque, comme serait une pierre, un oiseau, un serpent, mais un homme, la plus noble des créatures qui soit ici-bas. Voilà pourquoi il vous a donné le corps avec ses membres et ses sens, dont on n'apprécie jamais mieux la valeur que lorsqu'on vient à les perdre ; l'âme avec ses facultés, qu'il a faite à son image et à sa ressemblance, c'est-à-dire immortelle, incorruptible, intelligente et capable de le posséder et de jouir de son propre bonheur. Or, si vous devez tant à votre père et à votre

mère, parce que Dieu s'est servi d'eux pour former votre corps, que ne devez-vous donc pas à Dieu, qui a formé votre corps avec eux, mais qui s'est passé d'eux pour former votre âme, sans laquelle votre corps ne serait qu'un animal muet ou peut-être une masse de chair tombant en pourriture !

§ II.

De la Conservation.

Le second bienfait que vous avez reçu est celui de la Conservation. Non content de vous avoir fait passer du néant à l'existence, Dieu vous conserve cette existence, et il vous la conserve de telle manière, que s'il venait, ne fût-ce que pendant l'espace d'une seconde, à détourner ses yeux de vous, vous retomberiez aussitôt dans le néant, d'où vous êtes sorti. De même que le soleil, après avoir lancé ses rayons dans l'air, les maintient dans la forme qu'il leur a donnée; ainsi le Seigneur, après nous avoir donné l'existence, nous conserve cette existence, et continue ainsi à nous donner chaque jour ce qu'il a bien voulu nous donner une fois; ce qui équivaut, en vérité, à une création de tous les instants.

C'est pour cela qu'il a formé ce vaste univers et toutes les créatures qu'il renferme. Voyez, en effet, comment les unes servent à votre subsis-

tance, les autres à vos vêtements, celles-ci à la guérison de vos maladies, celles-là à vos plaisirs, celles-là à votre instruction, celles-là à la punition de vos fautes; toutes choses qui sont indispensables dans la maison d'un bon père de famille. Mais ce qui doit surtout fixer votre attention, c'est l'abondance avec laquelle le Seigneur vous en a pourvu. Que de substances n'a-t-il pas créées pour vour nourrir, que de matières pour vous vêtir, que de plantes pour vous guérir? que d'objets n'a-t-il pas destinés à récréer vos sens? pour vos yeux, les fleurs et les couleurs; pour vos oreilles, la musique et le chant des oiseaux; pour votre odorat, les plantes aromatiques; pour votre goût, des fruits, des poissons, des volatiles et des animaux de tout genre; car, remarquez-le bien, toutes ces choses existent moins pour elles-mêmes que pour l'homme qui en a la jouissance.

Admirez aussi la bonté infinie du Seigneur qui a su renfermer tant de bienfaits dans un seul, c'est-à-dire qui a créé, non pas pour lui qui n'en avait nul besoin, mais pour vous, tout ce qui existe; les choses de la terre d'abord, puis celles qui sont au ciel, comme le soleil, la lune, les étoiles et les planètes; puis enfin celles qui sont au-dessus du ciel, comme les anges qui contemplent sa face; car, quoiqu'il les ait créés pour sa gloire, il ne laisse pas de les avoir préposés à notre garde.

§ III.

De la Rédemption.

Le troisième bienfait est celui de la Rédemption, que le langage humain ne saura jamais assez exalter. En effet, pour peu que vous considériez en quoi consiste ce bienfait, le moyen par lequel il a été accordé, l'amour avec lequel il a été accordé, la personne de Celui qui l'a accordé, et la personne de celui qui l'a reçu, vous serez ravi d'admiration, et vous comprendrez que le bienfait ne pouvait être plus grand, ni le moyen plus excellent, ni l'amour plus parfait, ni la personne de celui qui accordait plus digne de vénération, ni la personne de celui qui recevait (si l'on en excepte les démons) plus misérable et plus vile.

Il y a là matière à de nombreuses considérations ; mais ce qui doit vous frapper davantage dans cette œuvre, c'est d'abord l'amour immense du Sauveur, amour qui l'eût porté à souffrir mille fois plus encore s'il l'eût fallu, afin de racheter nos âmes, et ensuite le moyen qu'il a choisi quand, pour nous faire part de ses biens, il a consenti à se charger de nos maux. Ici on se rappelle involontairement les divers traits et les divers mystères de sa vie et de sa mort, qui font tous partie du bienfait de la Rédemption, et dont chacun est

à lui seul un bienfait inestimable : et l'humilité de son incarnation, et la pauvreté de sa naissance, et le sang de sa circoncision, et son exil en Égypte, et son jeûne dans le désert, et ses courses, et ses veilles, et ses travaux, et les persécutions dont il a été l'objet pendant sa vie, et les affronts, et les outrages inouïs qui ont accompagné sa mort, toutes choses pour lesquelles, et pour chacune desquelles, vous lui devez des actions de grâces infinies, attendu qu'en vous cherchant à travers tant de sentiers difficiles, en vous rachetant au prix de tant de souffrances, il n'a eu d'autre prétention que de vous prouver son amour, et d'obtenir que de votre côté vous l'aimassiez autant qu'il vous a aimé lui-même.

§ IV.

Du Baptême.

Le quatrième bienfait est celui du Baptême. C'est par le Baptême que le Sauveur, infiniment bon et infiniment miséricordieux, uniquement mu par sa bonté et sa miséricorde, et sans aucun mérite de notre part, a bien voulu nous laver dans l'eau qui est sortie de son côté sacré, effacer les souillures de notre âme, nous délivrer de la tyrannie de nos ennemis qui sont le péché, l'enfer, le démon et la mort ; faire de nous son temple et sa demeure, et nous accorder enfin l'Esprit d'adoption, en nous

élevant à la dignité d'enfants de Dieu et en nous donnant tout ce qui convient à cette dignité, c'est-à-dire la grâce, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit. C'est donc le Baptême qui nous rend agréables aux yeux de Dieu, et qui nous donne les forces suffisantes pour triompher du démon et atteindre la fin pour laquelle nous avons été créés, qui est le royaume des cieux; or comment pourrez-vous jamais reconnaître un pareil bienfait?

Au milieu de tant de nations barbares et infidèles, Turcs, Maures, Gentils, qui adorent des pierres, des morceaux de bois, des serpents, que rendrez-vous au Seigneur pour avoir voulu que vous fussiez chrétien, pour vous avoir fait naître dans le sein de l'Église, pour vous avoir placé dans sa propre maison, dans son propre héritage, dans l'arche du véritable Noé, de peur que vous ne vinssiez à périr dans le déluge de l'infidélité, avec tant de millions d'autres qui chaque jour y périssent? N'est-il pas vrai que le jour qu'il a créé votre âme il en a créé une infinité d'autres, qui ont reçu la vie en Turquie, en Guinée, en Barbarie, et que la même chose eût pu arriver à la vôtre? Eh bien! il ne l'a pas voulu; il vous a donné rang, au contraire, dans le paradis, je veux dire dans sa sainte Église, qui est la maison des enfants de Dieu et de tous ceux qui sont prédestinés à la gloire. Encore une fois, que lui rendrez-vous en retour d'un si grand bienfait?

§ V.

De la Vocation.

Le cinquième bienfait est celui de la Vocation. J'appelle vocation le changement qui s'est opéré en vous, si après avoir vécu pendant quelque temps dans le désordre et sans la crainte de Dieu, vous vivez maintenant d'une tout autre manière, et si vous vous efforcez par tous les moyens d'éviter le péché mortel; car, « ce changement « n'étant pas l'ouvrage de la chair et du sang, « mais bien de la droite du Très-Haut » (Ps. LXXVI, 11), il y a grandement lieu de croire que vous êtes appelé à la grâce.

Mais si c'est le Seigneur qui de sa main puissante et miséricordieuse vous a ainsi retiré de l'abîme pour vous mettre dans l'état où vous vivez maintenant, quelle dette de reconnaissance n'avez-vous pas contractée envers lui? Le bienfait de la vocation n'est pas un bienfait isolé, il en suppose une multitude d'autres. Un premier bienfait, c'est que Dieu vous ait attendu si longtemps sans couper le fil de votre vie, comme il a coupé celui de tant d'autres, qui à cause de cela souffrent maintenant dans l'enfer. Un autre bienfait, c'est qu'il ait souffert de votre part, avec une patience qui ne s'est jamais démentie, tant de péchés, tant d'insolences, tant de turpitudes, tant de désobéissances,

et tant de révoltes. Un autre bienfait, c'est qu'au lieu de vous envoyer des châtiments, il vous ait envoyé tant de maîtres, tant de bons avis et de bons conseils, tant de saintes inspirations, pour vous tirer de votre sommeil et vous arracher au danger où vous étiez. Un autre bienfait, c'est de vous avoir appelé d'une voix tellement forte, qu'elle a suffi à briser vos chaînes, c'est-à-dire la séduction du vice, la puissance du démon, et la force de la mauvaise habitude, qui forment ce triple lien, ce lien si difficile à rompre, dont le démon se sert pour retenir ses esclaves. Un autre bienfait, c'est de vous avoir reçu comme un autre Prodigue, dans sa maison, de vous avoir pardonné (ce que je suppose) tant de péchés, de vous avoir aplani le chemin du ciel, et de vous avoir donné un cœur nouveau, afin que ne trouvant plus que douceur là où auparavant vous ne trouviez qu'amertume, et qu'amertume là où auparavant vous n'éprouviez que douceur, vous puissiez persévérer dans le bien jusqu'à la fin de votre vie.

Mais ce qui doit le plus vous frapper, c'est que le Seigneur vous a fait cette faveur par pure miséricorde et sans aucun mérite de votre part, attendu que dans cet état vous étiez incapable de produire une œuvre qui, par elle-même, eût quelque prix ou quelque valeur. En effet, combien pensez-vous qu'il y ait d'âmes qui souffrent maintenant dans l'enfer parce que Dieu n'a pas usé de

miséricorde envers elles comme il l'a fait envers vous, parce qu'il ne les a pas attendues aussi longtemps, ou parce qu'il ne les a pas supportées avec autant de patience, ou parce qu'il ne les a pas appelées avec autant de force, ou enfin parce qu'il ne les a pas prévenues d'autant de grâces? Qu'aviez-vous fait de plus qu'elles? qu'aviez-vous mérité de plus qu'elles pour être privilégié de la sorte? Vous étiez attaché à la même meule, vous dormiez dans le même lit, c'est-à-dire vous étiez plongé dans les mêmes délices, vous commettiez les mêmes péchés, d'où vient donc, qu'à mérites égaux, vous avez été pris pour la gloire, et que les autres ont été laissés pour la peine? D'où vient que vous avez été choisi pour être placé comme un vase d'honneur sur la table du Seigneur, et que les autres ont été abandonnés au démon, comme des vases d'ignominie?

Parcourez les diverses époques de votre vie, tâchez de vous souvenir des enfants et des jeunes gens que vous avez eus pour voisins, pour amis et pour compagnons de vos vices, et qui ont persévéré, ou bien qui peut-être sont morts dans l'état d'où Dieu vous a tiré, et admirez avec quelle miséricorde il vous a sauvé, préférablement à eux, du naufrage, alors que vous naviguiez sur le même navire. Tournez-vous donc vers cette Bonté souveraine, et dites-lui du fond du cœur : Seigneur, qu'avez-vous découvert en moi, quel besoin

aviez-vous de moi, quel service ai-je pu vous rendre? D'où vient que, laissant les autres dans les ténèbres, vous avez daigné faire arriver jusqu'à moi un rayon de votre lumière? Quelles actions de grâces vous rendrai-je pour ce bienfait; quel langage emprunterai-je pour chanter cette miséricorde? Que ma langue et mon cœur vous bénissent, et que « mes os s'écrient : Seigneur, qui est sem- « blable à vous? » (Ps. XXXIV, 10.) Quel autre que vous eût été capable d'opérer un pareil changement? Quel autre que vous eût pu m'arracher de la gueule du dragon infernal? Quel autre que vous eût pu me faire trouver doux ce qui auparavant était amer, et amer ce qui auparavant était doux? « Louez Dieu, » dit le Prophète, « parce qu'il est « bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » (Ps. CVI, 1.) Mais qui donc le louera, qui sera assez éloquent pour raconter ses louanges? « Qu'ils « les racontent, » continue-t-il, « ceux que le « Seigneur a rachetés des mains de l'ennemi » (ibid., 2), parce qu'eux seuls sont à même d'apprécier ce bienfait.

§ VI.

Des Inspirations divines.

Le sixième bienfait consiste dans les bonnes inspirations et les bonnes résolutions dont le Seigneur se sert pour secouer notre torpeur et nous animer à

la pratique de la vertu. En effet, comme le cœur envoie continuellement les esprits vitaux et la chaleur à tous les membres du corps, l'Esprit-Saint, que saint Thomas appelle le cœur de l'Église, ne cesse de suggérer de bonnes inspirations et de saintes résolutions à l'âme qu'il a choisie pour sa demeure. Par conséquent, toutes les bonnes œuvres que vous avez faites, tous les bons désirs et tous les bons propos que vous avez formés, toutes les larmes que vous avez versées, toutes les consolations que vous avez reçues, tous les soins que vous vous êtes donnés, tous les bons mouvements que vous avez éprouvés, toutes les lumières qui vous ont été départies, toutes les bonnes pensées qui vous sont venues à l'esprit, tous les succès que vous avez eus dans les affaires, sont autant de bienfaits de Dieu; et, comme Dieu est un vaste océan qui réunit tous les biens, il n'en est pas un seul qui ne vienne de lui, tout comme il ne tombe pas une seule goutte d'eau sur la terre qui ne vienne de la mer, où toutes les eaux prennent leur source.

Tout le monde sait que, lorsqu'un homme est sujet à tomber en léthargie, on a coutume de placer auprès de lui quelqu'un qui de temps en temps l'avertisse et l'empêche de s'endormir. Eh bien! on peut supposer que le Saint-Esprit en use à notre égard de la sorte, d'autant plus qu'à le voir prendre tant de soin, recourir à tant de moyens pour nous tenir continuellement éveillés, on di-

rait vraiment qu'il ne s'occupe de rien autre chose. Aussi chaque fois qu'il nous arrivera d'entendre une sorte de voix intérieure qui nous exhorte à sortir de notre sommeil, à nous souvenir de Dieu, ou bien à mettre la main à quelque bonne œuvre, hâtons-nous de reconnaître la présence de Dieu, qui vient nous visiter; faisons-lui une profonde révérence au fond de notre cœur, remercions-le de cette grâce, et n'ayons rien de plus pressé que d'accomplir ce qu'il nous demande.

§ VII.

De l'Exemption de certains maux.

Le septième bienfait est celui par lequel le Seigneur, dans sa miséricorde, nous a préservés des divers maux qui sont dans le monde, des maux de la nature comme de ceux de la fortune, comme de ceux du péché.

Il est certain que du moment qu'un homme est sujet à un mal, tous les autres hommes peuvent y être sujets comme lui, puisque tous sont hommes comme lui, enfants d'Adam comme lui, conçus dans le péché comme lui, associés comme lui à la même nature, participant comme lui à la même faute originelle, et, par conséquent, passibles des mêmes misères.

Or, en partant de ce principe, vous compren-

drez que tous les maux qui règnent dans le monde sont pour vous des bienfaits d'autant plus manifestes, qu'il n'en est pas un qui ne vous fût échu en partage, si Dieu, dans sa miséricorde, ne vous eût épargné : les uns sont privés de la vue, les autres de l'usage d'un membre; celui-ci a perdu la raison, celui-là souffre de la goutte ou de la pierre; celui-là est condamné aux galères, celui-là à la mort, sans compter des milliers d'autres malheureux que l'on rencontre à chaque pas. Eh bien! chaque fois qu'un spectacle semblable s'offre à vos regards, vous devriez fléchir les genoux de votre cœur devant Dieu, lever les mains au ciel, et lui dire : Seigneur, c'est à vous que je dois de ne point ressembler à cet homme: que votre saint Nom en soit éternellement béni; car je pourrais être comme tel ou tel de ma connaissance, et peut-être qu'alors je perdrais la patience, je me souhaiterais la mort; j'abandonnerais tous les trésors du monde pour ne pas me trouver en cet état, je baiserais les pieds de celui qui me délivrerait de ce malheur, et je m'offrirais à lui pour être son esclave durant le reste de ma vie. Je baise donc, Seigneur, un millier de fois vos pieds et vos mains; je me constitue votre esclave pour l'éternité, et je vous rends des actions de grâces infinies, parce que dans votre miséricorde vous avez daigné me préserver de tous ces maux.

§ VIII.

Des Sacrements.

Le huitième bienfait consiste dans les sacrements, et en particulier dans ceux de la Pénitence et de l'Eucharistie, dont il nous est permis de nous approcher aussi souvent que nous le voulons. Quelles actions de grâces ne devez-vous pas au Seigneur pour vous avoir ouvert dans son côté sacré une fontaine où vous pussiez vous baigner et vous laver chaque fois que votre âme a eu le malheur de contracter quelque souillure! Qu'est-ce que le sacrement de Pénitence, sinon une source limpide destinée à nous purifier de nos fautes, à nous guérir de nos infirmités, à nous réconcilier avec Dieu, grâce au sang de Jésus-Christ, qui a été répandu pour nous? Dites-moi si, étant condamné à une mort ignominieuse, ou seulement à être fouetté publiquement par les rues, vous voyiez arriver tout à coup un de vos amis, qui, par un mouvement de générosité et de compassion, s'offrît à prendre votre place, et, la corde au cou, reçût, en effet, le châtiment qui vous était destiné, de quels yeux ne le regarderiez-vous pas, et avec quel profond sentiment de reconnaissance ne le remercieriez-vous pas pour un semblable bienfait! Eh bien! c'est là précisement ce qui a lieu dans le sacrement de Pénitence. Vous

étiez condamné à la flagellation, que dis-je? à la mort éternelle, à cause de vos péchés, et le Fils de Dieu, touché de pitié et de compassion, est venu s'interposer entre vous et le supplice que vous aviez mérité; il a enduré ce supplice pour vous, et Dieu, satisfait à ce prix, ordonne au prêtre de vous délivrer de la peine éternelle. Mais alors, je vous le demande, quels ne doivent pas être vos sentiments, votre affection et votre amour envers Celui qui vous a donné cette preuve de dévouement, et pensez-vous que désormais il vous soit permis de lui refuser quelque chose?

Mais que dirai-je du sacrement de l'Eucharistie? Ah! certes, c'est bien là le sacrement des sacrements, le mystère des mystères, le bienfait des bienfaits, l'abrégé et le mémorial de toutes les merveilles de Dieu; c'est là le sacrement de la grâce, le sacrement de l'amour, le sacrement de l'union, le sacrement de la dévotion, de la rémission et de tous les biens qui existent. C'est là que l'on reçoit la visite de Dieu, que l'on est honoré de la présence de Dieu, que l'on devient le temple vivant du corps de Jésus-Christ; c'est là que l'on reçoit la grâce avec plus d'abondance, que l'on goûte à sa source même la bonté et la suavité divines, et que l'on sent s'aviver les flammes de l'amour de Dieu; c'est là que notre âme, en recevant les embrassements de son véritable et légitime Époux, est inondée d'ineffables délices. Ce sacrement est le

Viatique dont on doit se munir pour aller au ciel, et le Pain qui fortifie les ouvriers occupés à la vigne du Seigneur. C'est là que les bons propos se renouvellent, que les bons désirs se raniment, que la dévotion s'accroît, que les larmes coulent, et que l'âme, reprenant sa jeunesse, se nourrit de Jésus-Christ, qui est son aliment par excellence, et le plus grand bien dont elle puisse jouir en ce monde. Se nourrir de Jésus-Christ, en effet, c'est se rendre participant de son esprit, de son sang, de sa grâce, de ses mérites et de ses souffrances; car, de même que celui qui mange s'approprie ce qu'il mange, de même celui qui se nourrit de Jésus-Christ, qui mange Jésus-Christ, s'approprie l'esprit et la grâce de Jésus-Christ, devient un autre Jésus-Christ, à tel point que le Père éternel ne le regarde plus comme un étranger ou un inconnu, mais comme son propre fils. Or que rendrons-nous au Seigneur en retour d'un si grand bienfait?

§ IX.

Des Bienfaits particuliers.

En général, les bienfaits dont nous avons parlé jusqu'ici sont communs à tous les fidèles; mais il en est d'autres particuliers et cachés que chacun de nous a reçus, et dont vous devez d'autant plus tenir compte, qu'ils sont ignorés de vos frères. Par-

courez les différents biens qui se rencontrent parmi les hommes, les biens de la nature, de la fortune et de la grâce, et en voyant de quelle manière le Seigneur vous a fait la part bonne, reconnaissez-vous son débiteur. Pour ce qui est des biens de la nature, considérez les facultés naturelles qu'il vous a données : comme l'esprit, le caractère, la discrétion, et ajoutez à cela la patrie, les parents, la famille, les forces, la santé, la vie, et autres choses semblables. Pour ce qui est des biens de la fortune, considérez les richesses, l'honneur, le rang, l'emploi et les autres avantages qui ne naissent point avec nous, mais qui nous viennent de la providence de Dieu, quoique le monde les attribue à la fortune. Quant aux biens de la grâce, considérez si vous n'avez pas reçu du Seigneur quelque faveur particulière : comme serait le don des larmes, la dévotion, la chasteté, le mépris des richesses, des honneurs et des dignités, l'amour de la médiocrité; considérez s'il y a longtemps que vous n'êtes pas tombé dans le péché mortel; car c'est là une très-grande marque de sa bonté; quels sont les dangers et les tentations dont vous avez triomphé, grâce à sa miséricorde et à sa providence, etc.

Considérez encore les moyens que le Seigneur a mis à votre disposition, pour que vous pussiez vivre chrétiennement : les maîtres, les confesseurs, les prédicateurs, les compagnons qu'il vous

a donnés ; l'éducation que vous avez reçue, l'emploi et la position que vous occupez ; si vous êtes prêtre, si vous êtes engagé dans les liens du mariage, ou bien, ce qui vaut mieux encore, si, libre de ces liens, vous êtes content et satisfait de votre état.

Considérez encore si, étant religieux, vous vivez dans une province ou dans un monastère qui se distingue par l'étroite observance de la règle ; car rien sur la terre ne ressemble davantage au ciel qu'une communauté fortement animée de l'esprit de son fondateur.

Il y a des bienfaits tellement cachés, que celui-là même qui les a reçus les ignore. Dieu a une manière de communiquer ses dons qui le plus souvent nous échappe. C'est à quoi fait allusion le saint homme Job (IX, 11), lorsqu'il dit : « S'il « vient à moi, je ne le vois pas ; s'il s'éloigne, je « ne le sais pas ; » et c'est aussi la raison pour laquelle Moïse, descendant de la montagne, ne s'aperçut point que son visage jetait des rayons de lumière, jusqu'à ce que les autres le lui eussent fait remarquer. En agissant ainsi, le Seigneur nous donne une double preuve de sa miséricorde : il nous défend tout à la fois et du danger de la vaine gloire et du danger de perdre la grâce qu'il nous accorde ; en d'autres termes, il nous remet tout à la fois et le trésor et la clef pour le garder.

Mais il n'y a pas seulement des grâces qui nous

sont cachées, il y a aussi des maux cachés dont plus d'une fois nous avons été préservés sans le savoir. Que savez-vous si, au moment d'entrer dans une rue, où, comme David, vous eussiez peut-être trouvé une occasion de péché, le Seigneur n'a pas mis quelque obstacle sur votre chemin, ou bien ne vous a pas suggéré la pensée de prendre une autre direction, afin de vous arracher au péril? Que savez-vous s'il n'a pas fait pour vous ce qu'il fit pour saint Pierre, lorsqu'il lui dit : « Simon, « Simon, voilà que Satan a désiré te passer au « crible comme le froment, et moi j'ai prié pour « toi, afin que ta foi ne défaille point? » (Luc, XXII, 31, 32.) Combien de fois sa providence ne vous a-t-elle pas sauvé du danger, déjoué les artifices, affaibli les forces de l'ennemi et empêché qu'il ne prévalût sur vous! Or, pour ces bienfaits comme pour tous les autres, vous ne sauriez trop lui témoigner de reconnaissance; car, comme dit un Docteur, « si nous devons lui demander pardon de nos péchés cachés, nous ne devons pas moins le remercier des grâces qu'il nous a faites à notre insu. »

§ X.

De la Béatitude éternelle.

Le dixième bienfait consiste dans la Béatitude éternelle, qui nous est promise comme récompense,

et dont nous jouissons dès maintenant par l'espérance. Ici le champ est vaste et l'on peut étendre au loin ses regards, afin de contempler la grandeur de la récompense incomparable que Dieu nous tient en réserve. Élevez-vous donc, mon frère, jusqu'à cette haute et sublime région, et admirez à loisir la beauté et l'éclat de cette cité souveraine, ces murailles, ces portes toutes resplendissantes de pierres précieuses, ces places d'un or très-pur, ces fontaines d'eau vive, ces neuf chœurs d'anges rangés dans l'ordre le plus parfait, formant des hiérarchies diverses, et si beaux, si glorieux, si brillants de lumière.

Dites-moi, quel spectacle que cette longue rangée de trônes où siégent les vierges, les confesseurs, les martyrs, les apôtres, les patriarches et les prophètes! Quel spectacle que celui de la très-sainte Vierge, notre dame et notre avocate, élevée au-dessus de tous les chœurs angéliques! Quel spectacle enfin que celui de l'Humanité sacrée de Jésus-Christ notre Seigneur et notre Frère, assis à la droite du Père, intercédant pour nous, et s'occupant de nos intérêts les plus chers! Mais que sera-ce lorsque nous verrons Celui qu'il suffit de voir pour qu'à l'instant on voie toutes choses, on jouisse de toutes choses, on possède toutes choses, on sache toutes choses! Que sera-ce quand nous verrons cette lumière immense, cette beauté infinie, cet océan de richesses, cet abîme de délices, cette fontaine

de tous biens; quand nous entendrons ces concerts, quand nous prendrons place à ce banquet, quand nous parcourrons ces places et quand nous nous entretiendrons avec ces citoyens si nobles, si saints, si beaux et si sages! Mais combien n'êtes-vous pas redevable au Seigneur, qui vous a créé pour une fin si sublime, qui vous a racheté, qui vous a attendu jusqu'à cette heure, et qui vous offre le secours de son bras pour vous faire obtenir cette couronne!

§ XII.

De quelle manière vous devez remercier Dieu de ses bienfaits.

Si vous désirez savoir maintenant de quelle manière vous devez remercier le Seigneur pour les bienfaits que vous en avez reçus, je vous dirai que le moyen le plus sûr, est de vous adresser à lui directement. Lorsqu'on a le bonheur de s'entretenir avec Dieu, le cœur est toujours plus recueilli et l'esprit plus élevé que lorsqu'on s'entretient simplement avec soi-même : la pensée que cette Majesté souveraine est là, qui vous écoute; la crainte et le respect que vous inspirera sa présence suffiront pour réprimer les écarts de votre imagination, et vous vous acquitterez de ce devoir avec toute l'attention qu'il mérite.

Après avoir ainsi rendu à Dieu vos actions de grâces, vous pourrez faire appel à toutes les créa-

tures du ciel et de la terre, et les inviter à louer et à bénir avec vous Celui qui s'est montré si magnifique à votre égard, en récitant le cantique qui va suivre, et en excitant en vous un vif désir de la gloire de Dieu.

§ XII.

Cantique où l'on invite toutes les créatures à remercier Dieu des ses bienfaits.

Œuvres de Dieu, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Anges et archanges, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Vertus et dominations, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Principautés et puissances, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles! Trônes bienheureux, sur lesquels le Seigneur est assis quand il prononce ses jugements, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Patriarches et prophètes, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Apôtres et évangélistes, fondateurs de l'Église chrétienne, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Glorieuse armée des martyrs, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Saints pontifes et saints confesseurs, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles.

Saints religieux et solitaires, habitants des déserts, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Illustres et chastes vierges, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Cieux, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Étoiles qui brillez dans le firmament, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Soleil et lune, qui répandez votre lumière sur le monde, bénissez-le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Jours et nuits, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous des siècles. Froids de l'hiver, fleurs et verdures du printemps, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Neiges et glaces, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Pluies et rosées, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Éclairs et tonnerres, bénisssez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Poissons de la mer, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Montagnes et vallées, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Bois et forêts, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Sources et fontaines, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Animaux domestiques et

bêtes sauvages, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Esprits et âmes des justes, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Œuvres de Dieu, bénissez le Seigneur; louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles. Amen.

CHAPITRE X

Préambule aux sept oraisons dans lesquelles on se propose de demander et d'obtenir l'amour divin.

Après avoir considéré les divers bienfaits de Dieu, il nous reste à considérer ses perfections, ainsi que l'amour qu'il a pour les hommes; car rien ne nous excite davantage à aimer que de savoir que nous sommes aimés. Or, comme l'amour que Dieu a pour nous ressort principalement des paroles de l'Oraison dominicale, où il est appelé notre Père, et où, par conséquent, le titre d'enfants adoptifs nous revient de droit, j'ai fait suivre les trois premières oraisons, qui traitent des perfections divines, de trois autres sur le *Pater,* et j'en ai ajouté une dernière pour demander l'amour de Dieu et compléter ainsi le nombre de sept, de

telle sorte qu'il y en ait une pour chaque jour de la semaine, et qu'ainsi on ne soit pas exposé à l'ennui de répéter plusieurs fois la même chose. A la fin de chaque oraison on pourra réciter le Cantique qui précède, en invitant toutes les créatures à s'unir pour louer le Seigneur, d'autant plus que c'est là une pratique très-propre à allumer son amour dans les âmes. En général, l'amour, ou, si l'on veut, l'effet le plus général de l'amour, consiste à souhaiter du bien à la personne que l'on aime; mais, comme le Seigneur possède tous les biens, la seule chose que nous puissions lui souhaiter, est qu'il soit loué et glorifié par ses créatures. Cela seul, si l'on peut s'exprimer de la sorte, lui manque, ou, pour mieux dire, ce n'est pas à lui que cela manque, puisqu'il n'a besoin de rien, mais à nous, qui lui sommes redevables de cette marque d'affection.

A cette fin, nous n'aurons qu'à ouvrir le Psautier, où, sur le modèle des sept Psaumes de la pénitence, nous en trouverons sept autres dans lesquels le Prophète-Roi célèbre plus particulièrement les louanges de Dieu, et qui sont : *Benedic anima mea Domino : et omnia quæ intra me sunt*, etc. (ps. CII); *Benedic anima mea Domino: Domine Deus meus*, etc. (ps. CIII); *Exaltabo te Deus meus Rex : et benedicam*, etc. (ps. CXLIV); *Lauda anima mea Dominum*, etc. (ps. CXLV); *Laudate Dominum quoniam bonus est psal-*

mus, etc. (ps. CXLVI); *Lauda Jerusalem Dominum*, etc. (ps. CXLVII); *Laudate Dominum de cœlis, laudate eum*, etc. (ps. CXLVIII). Les deux premiers de ces psaumes se trouvent aux matines du samedi, et les cinq autres à la fin du Psautier. Chacun sera libre de s'exciter à l'amour de Dieu en les récitant tous à la fois, ou bien en les récitant tour à tour à la fin de chacune des sept oraisons qui vont suivre, ou bien encore en terminant ces oraisons par le Cantique que l'on vient de lire, ou, si l'on aime mieux, par le *Te Deum laudamus*.

CHAPITRE XI

Première oraison tirée de la considération des perfections divines.

« Que je vous aime, Seigneur, vous qui êtes « ma force! » s'écrie le Prophète. « Le Seigneur « est mon appui, mon refuge, mon libérateur. « Il est mon Dieu et mon soutien : je mettrai en « lui toute mon espérance. » (Ps. XVII, 1, 2.) Si notre volonté, Seigneur, était encore aussi pure et aussi riche des dons de votre grâce que lorsque vous l'avez créée, à coup sûr elle n'aurait pas besoin de tant de considérations ni de tant de motifs pour s'exciter à vous aimer : car aussi

longtemps qu'un homme a le palais sain, la seule vue d'un mets délicat réveille son appétit; mais, hélas ! depuis que le péché est venu la corrompre, depuis qu'elle s'est accoutumée à faire ses délices de la nourriture des pourceaux, ce n'est qu'à grand'peine qu'on peut lui persuader de recevoir le Pain des anges. Toutefois, comme il est dans sa nature d'aimer ce qui est bon et parfait, je me sens, Seigneur, un vif désir, d'élever ma faible vue jusqu'à la hauteur de vos perfections et de votre être admirable, afin d'embraser mon cœur des flammes de votre amour. Vole donc, ô mon âme, vole comme une abeille diligente à travers les fleurs éclatantes de ce magnifique jardin fermé; arrête-toi sur chacune d'elles, et tâche de recueillir la rosée de la suavité éternelle, afin de t'en nourrir et d'en faire en même temps une provision abondante !

Que je vous aime donc, ô mon Dieu, que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, comme vous me commandez de vous aimer, puisque, étant infiniment parfait, vous méritez d'être aimé d'une manière parfaite ! En vous brillent les beautés et les perfections de toutes les créatures, et si magnifique qu'il soit sorti de vos mains, ce vaste univers n'offre absolument rien qui puisse entrer en comparaison avec vous. Personne ne peut donner ce qu'il n'a pas; or, puisque c'est vous qui avez donné aux

créatures les beautés et les perfections qui les distinguent, il faut nécessairement que l'on retrouve en vous ce que vous avez mis dans les êtres que vous avez créés hors de vous. S'il n'y avait qu'un seul roi sur la terre, ses officiers et les gouverneurs de ses provinces, fussent-ils encore plus nombreux, leur autorité et leur juridiction fussent-elles encore plus étendues, il n'en possèderait pas moins la souveraine puissance, de qui toutes les autres procèdent : ainsi en est-il de vous, Seigneur; vous êtes le Roi et le Monarque universel; vous êtes le Créateur de toutes les perfections, et, par conséquent, toutes les perfections vous appartiennent.

Un maître n'est apte à former des disciples savants qu'autant qu'il est savant lui-même. Mais, Seigneur, puisque vous avez pris à tâche de conduire tous les êtres à leur perfection dernière, comment pourrait-il se faire que vous ne fussiez pas vous-même parfait? Aussi m'expliqué-je très-bien pourquoi les saintes Écritures vous donnent tant de noms différents. Vous êtes tantôt le soleil, tantôt la lumière, tantôt la mer, l'aigle, le lion, l'agneau, le pain du ciel, l'eau qui donne la vie, l'étoile du matin, la fleur des champs, le lis de la vallée, et que sais-je encore? car, comme vous réunissez toutes les perfections et que les êtres sortis de vos mains ne sont que pauvreté en votre présence, les auteurs sacrés, voulant

exprimer qui vous êtes, n'ont pu faire autrement que de recourir à une foule de comparaisons. Voilà pourquoi aussi certains Philosophes ont assuré qu'il n'y avait rien avec quoi nous pussions vous comparer plus justement qu'avec le monde, dont vous êtes vous-même l'auteur, à la condition néanmoins que nous ferions abstraction de ce qu'il a d'imparfait et de matériel, et que nous vous attribuerions seulement les perfections qu'il renferme : car comme, en parlant d'une statue, nous disons qu'elle est l'image d'un tel ou d'un tel, et que nous n'avons pas en pensée la pierre dans laquelle on l'a taillée, mais seulement la forme qui la distingue ; ainsi lorsque nous disons que ce monde est votre image, nous nous élevons au-dessus de tout ce qu'il a de matériel et de défectueux, et, prenant tout ce qu'il a de beau et de parfait, nous le faisons remonter jusqu'à vous. Oui, Seigneur, vous êtes un monde de perfections et de beautés; un monde de sagesse, de toute-puissance, de bonté, de douceur, de justice, de miséricorde, de richesses ; et de même que toutes les créatures qu'il y a dans le monde, quelque cachées quelles soient, appartiennent au monde et sont forcées de rester dans le monde, de même il n'y a personne qui puisse se dérober à vos regards divins, ni qui puisse s'élancer en dehors du sein de votre grandeur et de votre sagesse infinies. « Ou irai-je de-« vant votre esprit, » s'écriait le Prophète, « ou

« fuir devant votre face? Si je monte vers les « cieux, vous y êtes; si je descends au fond des « enfers, vous voilà. Si je prends les ailes de « l'aurore, si je vais habiter aux extrémités des « mers, c'est votre main qui m'y conduit, c'est « votre droite qui m'y soutient. » (Ps. CXXXVIII, 7-10.) En effet, si le monde embrasse l'universalité des êtres, votre toute-puissance les embrasse bien mieux encore, et il n'en est pas un qui soit capable de s'y soustraire. Malheur à celui qui n'aura rien fait pour apaiser votre colère; car, comme dit encore le Prophète, « ni du côté de l'orient, « ni du côté de l'occident, ni du côté du désert, « il ne lui viendra aucun secours; Dieu est « votre juge » (Ps. LXXIV, 7, 8), et il voit tout.

Ainsi donc, par la même raison qui fait que nous appelons l'homme un petit monde, c'est-à-dire un abrégé du grand monde au milieu duquel il vit, nous vous appelons grand monde, vous, Seigneur, d'où procède ce petit monde, comme l'effet procède de la cause, comme l'œuvre procède de l'ouvrier, et nous disons que toutes les choses qui existent dans ce petit monde existent aussi en vous, avec cette différence qu'en lui, qui n'est qu'une créature, elles sont remplies de défauts, tandis qu'en vous, qui êtes le Créateur, elles réunissent toutes les perfections; qu'en lui elles sont matérielles, temporelles, corruptibles, tandis qu'en vous elles sont spirituelles, éternelles et divines, car en vous tout est Dieu.

Ce petit monde est sorti de vous ; il en est sorti beau, parce que vous êtes beau; il en est sorti riche, parce que vous êtes riche; il en est sorti parfait, parce que vous êtes parfait; vous l'avez néanmoins rendu visible, quoique vous soyez invisible, et vous l'avez assujetti au temps, quoique vous soyez éternel; vous l'avez tiré du néant, quant à la matière, mais non pas quant à la forme dont le modèle existe en vous de toute éternité. Ce monde dont vous êtes le créateur est en vous, comme l'arbre est d'une manière mystérieuse et cachée dans sa semence. Mais au lieu que l'arbre, renfermé dans une semence matérielle, se trouve par là même dans un état confus et imparfait, comme par exemple l'écriture se trouve dans l'encre, ou une maison dans les matériaux qui doivent servir à la construire, le monde se trouve en vous comme dans sa cause efficiente et formelle, et par conséquent avec des traits bien plus distincts et bien plus caractéristiques que ceux qu'il possède en lui-même.

Que s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, de même dirai-je encore que dans une imprimerie importante, indépendamment de l'ouvrier qui dirige le mouvement il y a des caractères de toute espèce, les uns grands et les autres petits, les uns simples et les autres entourés d'ornements, etc. etc. Ainsi, ô mon Dieu, lorsque je contemple votre intelligence divine, il

me semble voir le vaste atelier d'où est sortie l'admirable machine de ce monde. Il me semble voir non-seulement la force efficiente qui a présidé à la création, mais une infinité de formes et de figures remarquables par leur beauté, qui ont servi de modèles aux espèces et aux formes des choses créées que nous voyons comme de celles que nous ne voyons pas; bien qu'en dernière analyse toutes ces formes et toutes ces figures se réduisent en vous à une seule, c'est-à-dire à votre essence très-simple, qui est le prototype de toutes les créatures et à laquelle elles participent toutes ou d'une façon ou de l'autre. Ce sont là, au dire des philosophes, les idées dont le siége est dans votre entendement, les types sur lesquels a été formé ce monde magnifique, et sur lesquels mille autres auraient pu être formés avec la même facilité, tant il y a en vous de perfections et de modèles divers.

Mais, mon Dieu, si c'est vous qui avez donné la vie et leurs diverses perfections aux êtres, il s'ensuit que vous les possédez toutes vous-même au plus haut degré. Vous réunissez donc à la fois la perfection des anges, l'immensité des cieux, la splendeur du soleil, l'éclat de la lune et des étoiles, la vertu des planètes, la beauté des campagnes, l'élégance des fleurs, la fraîcheur des vallées, la limpidité des fontaines, l'attrait des saveurs, la suavité des parfums, la sagesse des

sages, la force des forts, la sainteté des saints, et par conséquent celui-là jouira de toutes ces choses qui jouira de vous; celui-là verra toutes ces choses, qui les verra en vous, et il les verra bien mieux que s'il lui était donné de les voir en elles-mêmes. Aussi est-ce avec raison que de ces deux manières de voir et de connaître, on appelle la première : connaissance du matin, et la seconde, connaissance du soir. Mais si la perfection des objets créés est si aimable, combien ne l'êtes-vous pas davantage, vous en qui toutes les perfections brillent d'un éclat infini? Que je vous aime donc, ô mon Dieu, sinon autant que vous le méritez, du moins autant qu'il m'est possible de vous aimer ici-bas. Que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toute l'étendue de mes forces. O Seigneur très-doux, très-bon, très-suave, très-aimable, très-beau, très-miséricordieux, très-clément, très-haut, admirable, ineffable, inestimable, incomparable, puissant, magnifique, grand, incompréhensible, infini, immense, très-puissant, très-compatissant, tout rempli d'amour, plus doux que le miel, plus blanc que la neige, plus attrayant que les plaisirs, plus suave que la liqueur la plus douce, plus précieux que l'or et les pierreries; mais que dis-je, en parlant de la sorte? O mon Dieu, ô ma vie, mon unique espérance, ma miséricorde, ma douceur et ma félicité, mon tout aimable, tout désirable, tout délectable, faites, Seigneur, que je ne me

réjouisse qu'en vous, que je ne me repose qu'en vous, que je vous aime et que je vous serve, que je pense à vous en veillant pendant le jour, et que la nuit en dormant je m'occupe de vous, afin que je sois à vous et que vous soyez à moi toujours et pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII

Seconde oraison tirée de la considération des perfections divines.

Seigneur mon Dieu, mon Créateur, que je vous aime en considération de votre être si noble et si parfait, de cet être qui vous est tellement propre, tellement essentiel, qu'il est impossible à qui que ce soit d'avoir l'idée de Dieu et de douter un moment de votre existence! En effet, si vous n'existiez pas, nul être n'existerait, parce que tout ce qui a l'être dépend de vous. Quant à votre être, comme vous ne le tenez de personne, et qu'il vous appartient en propre, on peut assurer qu'il ne dépend que de vous : aussi n'est-ce point un être borné et limité, mais universel et infini, et qui à lui seul comprend tous les êtres.

Que je vous aime donc, Seigneur mon Dieu, vous qui êtes le modèle et le type de toutes les choses, et, pour me servir de l'expression d'un

Philosophe, « la mesure de toutes les substances » ; vous qui les rendez plus ou moins nobles, plus ou moins parfaites, selon qu'elles sont plus ou moins rapprochées de vous, selon qu'elles ont plus ou moins de part à vos perfections adorables ! On en compte de plusieurs espèces : les unes placées en quelque sorte au dernier degré de la création, comme les éléments, n'ont autre chose que l'être ; les autres, un peu plus élevées, comme les plantes, ont la vie; viennent ensuite celles qui ont le sentiment, comme les animaux, et celles qui ont l'intelligence et la sagesse, comme les hommes. Mais parmi les hommes, ceux qui sont dans la charité, et qui, par conséquent, sont plus rapprochés de vous, et participent davantage à votre bonté infinie, tiennent sans contredit le premier rang; car, c'est votre Évangéliste même qui l'assure, « Dieu est charité, et qui demeure « dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui. » (I Jean, IV, 16.)

Que je vous aime aussi, Seigneur, vous qui êtes la cause universelle de tous les êtres ! C'est là une vérité à laquelle les philosophes se sont élevés par les seules lumières de la raison ; ils ont compris, en effet, que les choses qui sont essentiellement liées les unes aux autres ne peuvent aller jusqu'à l'infini, et que, de même qu'elles doivent avoir un terme, elles doivent aussi remonter à une cause première, laquelle leur sert à toutes de

point de départ, et les met en mouvement, comme la roue principale d'une horloge donne l'impulsion aux autres roues, ou comme le chef d'une république dirige les opérations des chefs inférieurs. C'est vous, Seigneur, qui êtes cette cause première; c'est vous qui êtes le chef de la grande république du monde.

Que je vous aime, Seigneur, vous qui êtes la vie, la vie heureuse entre toutes les vies, et l'auteur de tout ce qui a vie! En effet, s'il vaut mieux avoir la vie que d'en être privé, on ne peut douter qu'étant le meilleur des êtres, vous n'ayez la vie; et si la vie raisonnable vaut mieux que celle qui ne l'est pas, on ne peut douter non plus que votre vie ne soit raisonnable et intelligente au-dessus de tout ce que l'on pourrait concevoir; et si la vie heureuse vaut mieux que la vie malheureuse, on ne peut douter non plus qu'étant le premier et le meilleur de tous les êtres, votre vie ne soit heureuse entre toutes les vies. Que je vous aime donc, ô mon Dieu, vous qui êtes une fontaine de félicité et de vie; vous de qui tous les êtres ont reçu la vie, « en qui nous vivons, nous nous mouvons « et nous sommes » (Act., XVII, 28), et duquel et par lequel vivent toutes les créatures qui vivent heureusement!

Que je vous aime aussi, Seigneur, vous dont la main puissante conserve et soutient toutes les créatures! C'est vous qui les avez tirées du néant,

et sans vous elles y rentreraient aussitôt. Du haut du trône où vous êtes assis dans les cieux, vos regards plongent jusqu'au plus profond des abîmes; « avec trois doigts, » c'est-à-dire avec votre toute-puissance, votre sagesse et votre bonté; « vous « soutenez la masse de la terre, et vous mettez les « collines en équilibre » (Isaïe, XL, 12); « vous avez « marqué à la mer ses limites; vous lui avez op- « posé des portes et des barrières, et vous lui « avez dit : Tu viendras jusque-là, et tu n'iras « pas plus loin; ici tu briseras tes flots orgueil- « leux. » (Job, XXXVIII, 10, 11.) Aussi est-ce avec raison que le grand Philosophe chrétien s'écrie, en parlant de vous : « O Dieu, créateur de la terre et des cieux, qui avez placé le monde sous des lois éternelles, qui du sein de l'éternité avez commandé au temps de poursuivre sa course, qui, immuable de votre nature, donnez le mouvement à toutes choses, vous êtes le principe, l'appui, le guide, la voie et le terme de tout ce qui existe; vous êtes le port où les justes se reposent; et la fin de tous nos désirs est de contempler un jour votre face! » (Boëce, *de Consol. phil.*, lib. III, metr. 9.)

Que je vous aime, Seigneur, vous qui êtes la source d'où s'échappent les trésors de la sagesse et de la science! Car de même que le soleil visible qui brille au-dessus de nos têtes est le principe et la cause de toute la lumière qui éclaire le monde,

et que c'est par lui que nous distinguons les objets; ainsi peut-on dire avec vérité que vous êtes la lumière invisible et le soleil de nos intelligences, que c'est de vous qu'elles empruntent leur lumière, et que, si elles comprennent quelque chose, c'est à votre clarté et à votre miséricorde qu'elles le doivent. Vous êtes la raison et le fondement de l'ordre qui règne parmi les créatures; c'est vous, dont la volonté est toujours droite, qui leur avez librement assigné le rang et la place qu'elles occupent. Il en est auxquelles vous n'avez donné que le corps, d'autres auxquelles vous n'avez donné que l'esprit, et d'autres enfin auxquelles vous avez donné tout à la fois le corps et l'esprit; vous avez fait les unes corruptibles et les autres incorruptibles, les unes simples et les autres composées; vous avez choisi celles-ci pour commander, et celles-là pour obéir; celles-ci pour servir de causes, et celles-là pour n'être que de purs effets; les unes sont très-nobles et très-élevées, les autres très-humbles et viles en apparence; et d'autres enfin médiocres, comme il convient à la perfection de ce vaste univers, tiennent simplement le milieu. Vous avez désigné à chacune, selon sa nature, un lieu particulier : vous en avez placé en haut, en bas et au milieu, afin que le monde entier fût rempli de vos œuvres, et que partout on vît régner la plus grande harmonie. C'est ainsi que, disposant pour une même fin une

multitude presque infinie d'objets divers, vous avez produit le concert le plus suave, le monde le plus magnifique, la république la plus parfaite qu'il soit possible de concevoir.

Mais, Seigneur, si la sagesse est si estimable, si votre sagesse, comme l'attestent toutes vos œuvres, est si grande, pourquoi ne vous estimerais-je pas? Pourquoi ne vous aimerais-je pas de tout mon cœur et de toutes mes forces? Pourquoi ne verrais-je pas dans toutes les créatures qui sont sorties de vos mains des témoins de votre gloire, des miroirs de votre beauté, des prédicateurs de votre sagesse, des voix puissantes qui de toutes parts me crient de vous aimer? Que je vous aime, Seigneur, vous qui êtes la bonté essentielle et infinie, qui n'êtes pas bon par accident, mais par essence, et dont la nature est la bonté même! Cette bonté vous l'avez imprimée en quelque façon dans vos œuvres; car la meilleure est toujours celle qui a le plus de penchant à se communiquer, comme nous le voyons par le soleil, qui répand si volontiers sa lumière et sa chaleur sur le monde. Mais, Seigneur, est-il quelqu'un au ciel ou sur la terre qui soit plus libéral et plus communicatif que vous? Quelle est la créature, si petite qu'elle soit, qui ne tienne de vous quelque chose; que dis-je? qui ne soit comblée de vos richesses? En est-il une seule qui ne tienne de vous et l'être et tout ce qu'elle possède? Oui, vous êtes le Trésor

du monde, le Bien souverain, le Bien universel, et voilà pourquoi tous les êtres, naturellement désireux de leur propre bien et de leur propre perfection, désirent d'arriver jusqu'à vous et d'entrer en participation avec vous. Je n'en excepte pas même la matière première, la plus imparfaite de toutes les choses que vous avez créées, celle en qui l'être se trouve au degré le plus infime, et qui néanmoins dans sa pauvreté désire cet être, afin de tenir quelque chose de vous, et d'avoir aussi quelque ressemblance avec vous.

Mais, ô mon Dieu, si une créature si basse, qui n'a point d'yeux pour vous voir, ni de volonté pour vous aimer, ni un être suffisant pour devenir quelque chose, malgré sa pauvreté et sa misère, tourne vers vous ses affections, que ne doit point faire l'homme, qui a les yeux de la raison pour vous connaître, un cœur fait pour vous aimer, et sur l'âme duquel vous avez répandu autant de faveurs que sur toutes les autres créatures ensemble, au point qu'on a coutume de l'appeler un petit monde? Eh quoi! il aurait reçu de vous tant de bienfaits, il vous devrait tant de reconnaissance, il serait témoin de tant de merveilles, avec votre secours il lui en coûterait si peu de vous aimer, et il serait moins empressé à vous aimer que la matière première! Ah! Seigneur, que je vous aime, à cause de la bonté infinie qui est en vous, de cette bonté qui a tant de pouvoir pour ravir les

cœurs, et à laquelle nous sommes redevables de tous les biens. En effet, s'il est dans la nature du soleil d'éclairer, du feu de réchauffer, et de la neige de refroidir, il est dans la nature de votre bonté de faire du bien à tous et de se communiquer à tous indistinctement. Mais quel est donc celui qui serait assez ennemi de lui-même pour ne pas aimer une bonté d'où s'échappent ainsi tant de grâces et tant de trésors?

«Oui, Seigneur, s'écrie saint Bernard, nous courons à vous; nous avons hâte de venir auprès de vous, à cause de ce que l'on nous raconte de votre merveilleuse douceur: car on n'a jamais entendu dire que vous ayez méprisé le pauvre, que vous ayez fui le pécheur, que vous ayez repoussé le Larron qui confessait votre divinité, ou la Pécheresse qui pleurait ses erreurs, ou la Chananéenne qui vous suppliait de guérir sa fille, ou la Femme adultère, ou l'Évangéliste qui était assis au bureau des impôts, ou le Publicain qui priait dans le Temple, ou le Disciple qui vous reniait, ou le Persécuteur de vos disciples, ou même ceux qui vous crucifiaient. Il n'y a personne au monde de plus doux ni de plus aimable que vous, personne dont il soit plus facile d'apaiser la colère : et voilà pourquoi nous courons après vous à l'odeur de vos parfums précieux.» Vous êtes, Seigneur, un océan, que dis-je, un océan? vous êtes un monde de perfections; comment pourrais-je donc ne pas vous aimer de

tout mon cœur et de toutes mes forces? Et si chacune de vos perfections mérite d'être aimée d'un amour infini, de quel amour vous aimerai-je, vous qui les réunissez toutes au suprême degré? Quelle langue emprunterai-je pour chanter vos louanges? De quels termes me servirai-je pour célébrer vos grandeurs? Avec quelles entrailles me porterai-je au-devant de votre bonté? Je connais, Seigneur, toute l'étendue de ma dette; mais je connais aussi ma pauvreté : suppléez, je vous en conjure, à ce qui me manque, et puisque vous méritez tant d'être aimé, puisque vous nous recommandez tant de vous aimer, donnez-moi un cœur nouveau, afin que je vous aime comme vous m'ordonnez de vous aimer, vous qui seul êtes digne d'un amour infini, d'une louange de tous les instants, d'une gloire éternelle, d'une puissance sans bornes, d'un règne qui ne finisse jamais, et d'un empire qui se perpétue pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII

Troisième oraison tirée de la considération des perfections divines.

Si, parmi les choses qui sont de nature à faire naître l'amour dans les cœurs, la beauté est une

de celles qui tiennent le premier rang, pourquoi ne vous aimerais-je pas, vous, Seigneur, qui êtes la source de toute beauté? Vous êtes à vous seul la beauté de l'univers tout entier, et, en suivant diverses proportions, vous avez répandu cette beauté sur toutes les créatures qui sont sorties de vos mains. Le soleil et la lune admirent votre beauté, les anges n'ont pas d'autre désir que de contempler votre face, et votre vue fait leur félicité et leur gloire, ainsi que la félicité et la gloire de tous les bienheureux. C'est de vous que les oiseaux, les fleurs, les fontaines, les campagnes, les fleuves, les mers, les bois, les arbres, la terre, les montagnes, les vallées, tous les êtres, en un mot, ont reçu leur beauté. Vous avez orné les cieux d'étoiles resplendissantes; l'air, d'oiseaux aux plumages variés; l'eau, de poissons; les prairies, de fleurs; la terre, d'une multitude infinie de plantes et d'animaux. Partout dans le monde brille votre beauté, parce que partout on en retrouve la marque et la trace : dans le ciel, c'est la gloire qui la distingue; dans l'enfer, la justice; dans les justes, la grâce, et dans les pécheurs, la patience dont vous faites preuve à leur égard.

Que je vous aime encore, Seigneur, vous qui êtes la perfection de tout ce qui existe! Vous êtes l'orgueil des anges, la récompense des saints, l'espérance des patriarches, la lumière des prophètes, la joie des apôtres, la couronne des mar-

tyrs, la gloire des confesseurs, la pureté des vierges, le salut éternel de tous les élus. Les esprits bienheureux célèbrent vos louanges, les colonnes du ciel tremblent devant vous, toutes les créatures vous révèrent et vous adorent. Vous remplissez toutes choses sans vous étendre; vous vous élevez au-dessus d'elles sans vous mouvoir, et vous demeurez en elles sans être resserré. Vous les avez créées sans y être forcé. Vous les gouvernez sans qu'il vous en coûte la moindre peine; vous les avez assujetties au changement sans cesser d'être immuable. Seul vous jugez sans erreur, vous châtiez sans passion, vous prodiguez vos trésors sans qu'ils s'épuisent jamais : et comment pourraient-ils s'épuiser, infinis comme ils sont, quand la mer, qui n'est pas infinie, fournit tant d'eau à la terre, et pourtant ne s'épuise pas? Vous seul, vous vous suffisez parfaitement à vous-même, vous suffisez parfaitement à toute chose; et, par conséquent, quiconque vous possède, possède toute chose, et quiconque ne vous possède pas (possédât-il d'ailleurs tout le reste), est pauvre et misérable.

Toutes ces perfections et tous ces titres de louanges sont en vous, ô mon Dieu, avec une infinité d'autres qu'il est impossible à l'entendement de concevoir et à la langue de décrire, de telle sorte que tout ce que nous pouvons dire de vous dans notre bassesse et dans notre ignorance, c'est

que vous êtes incompréhensible, et, comme l'a dit un Philosophe, que l'on ne saurait vous honorer autrement que par le silence. C'est que votre substance seule, étant infinie en essence, en puissance, en sagesse, en bonté et en tout le reste, dépasse naturellement la portée de notre intelligence, et défie toutes les expressions de notre langage. Vous êtes comme une mer qui n'aurait pas de fond, et, quels que fussent nos efforts pour descendre dans l'abîme de vos grandeurs, nous verrions toujours s'ouvrir devant nous des espaces immenses et infinis.

Vous êtes le grand Dieu dont parle Job, lorsqu'il dit : « Il est plus élevé que les cieux, plus « profond que l'enfer, plus étendu que la terre, « plus vaste que la mer. » (Job, XI, 8, 9.) « Ne « vois-tu pas que Dieu est grand dans sa puis- « sance? Quel maître, quel législateur est sem- « blable à lui? Qui peut sonder ses voies? Qui « peut lui dire : Vous avez commis l'iniquité? « Souviens-toi de célébrer ses œuvres, que les « hommes ont chantées. Tous les hommes « les voient et les considèrent comme de loin. « Dieu l'emporte sur notre science, et ses années « sont innombrables. » (Id., XXXVI, 22-26.) Ces paroles, Seigneur, ne signifient pas autre chose, sinon que vous êtes inestimable et incompréhensible. Vous êtes plus élevé que tout ce que l'on peut se figurer ou imaginer, que tout ce que l'on

peut concevoir ou contempler, que dis-je? que tout ce que l'on peut aimer, posséder ou désirer; car rien n'égale l'immensité de votre grandeur: « nulle créature, comme dit saint Denis, ne parviendra jamais à vous comprendre, et ni les sens, ni l'imagination, ni le jugement, ni la raison, ni la sagesse, ni aucune puissance créée ne montera jamais jusqu'à vous. » Mais, Seigneur, puisque votre immensité surpasse ainsi toutes nos intelligences, n'est-ce pas que nous ne vous louerons jamais mieux qu'en publiant à haute voix que vous êtes incompréhensible ? Les philosophes eux-mêmes ont proclamé cette vérité, et l'un d'eux, parlant de Platon : « Si vous faites attention, dit-il, aux expressions qu'il emploie, vous verrez que Dieu est une substance tellement noble, tellement élevée, qu'il n'y a ni pensées ni paroles assez fortes pour en donner une idée. Vous pourrez parler de lui, des choses qui le regardent; mais dire qui il est, vous ne le pourrez jamais. Vous pourrez dire qu'il est la cause de tout ce qui existe; mais ce qu'il est en lui-même, et de quelle manière il est, c'est ce dont l'intelligence créée sera éternellement incapable. Nos pensées se tournent naturellement vers les objets qui nous entourent, et tout ce que nous comprenons, nous le comprenons à notre manière, c'est-à-dire comme nous nous comprenons nous-mêmes; d'où il suit que ce qui n'a aucune ressemblance avec

nous, non-seulement est au-dessus de notre portée, mais même au-dessus de nos conjectures. Or, c'est là une vérité qu'il faut proclamer hautement : le premier honneur que nous devons rendre à Dieu, c'est de reconnaître qu'il est incompréhensible, et, après l'avoir adoré comme tel, de publier partout qu'il est tout à la fois et incompréhensible et ineffable ; le second, c'est de confesser qu'il est la fin vers laquelle tendent les désirs de toutes les créatures ; et le troisième, qu'il n'en est aucune dont il ne soit le principe et la cause. »

Mais, Seigneur, si un Philosophe privé des lumières de la foi a pu tenir sur vous un semblable langage, quel ne doit pas être le langage de celui qui vous connaît par le témoignage de votre propre parole? Si vous êtes la fin vers laquelle tendent les désirs de toutes les créatures, parce qu'en vous elles trouvent ce dont elles ont besoin, pourquoi serais-je le seul à ne point vous désirer? O Bien souverain, Bien universel, Fin dernière pour laquelle mon âme a été tirée du néant, souffrirez-vous une telle monstruosité sur la terre, que moi seul je ne vous aime, je ne vous désire pas? O mon Dieu et mon tout, pourquoi ne vous aimerais-je pas avec toute l'affection dont mon cœur est capable? Vous êtes pour moi le véritable Dieu, un père très-saint, un maître compatissant, un roi magnifique, un amant plein de grâces, un pain

vivant, un prêtre éternel, un sacrifice très-pur, une lumière qui ne s'éclipse jamais, une douceur dont rien n'approche, une sagesse qui va directement à son but, une simplicité qui charme. Vous êtes pour moi un riche héritage, une miséricorde sans bornes, une rédemption parfaite, une espérance certaine, une charité accomplie. Vous êtes ma vie, ma joie et ma félicité éternelles. Mais, ô mon Dieu, si ce que je dis est vrai, pourquoi ne vous aimerais-je pas du plus profond de mes entrailles et de toute l'énergie de mon âme? O ma joie et mon repos! ô mon bonheur et mes délices! dilatez mon cœur, afin que tous mes sens et toutes les facultés de mon âme sachent par expérience combien il est doux de se lancer et de s'abîmer dans les flots de votre amour. Le Prophète vit « un « fleuve de feu qui sortait rapidement de votre « face. » (Dan., VII, 10.) Jetez-moi, Seigneur, au milieu de ce fleuve ; exposez-moi au courant de ces eaux, afin qu'elles m'engloutissent et qu'elles m'emportent là où je ne paraîtrai plus moi-même, où, consumé, transformé, je ne serai plus que du feu. Que ce soient là, Seigneur, ma prière et mon étude continuelles! Que j'emploie à y penser et mes jours et mes nuits! Que chacun des objets sur lesquels je reposerai mes yeux réveille votre amour dans mon cœur ! Que je n'aie pas d'autre souci pendant tout le temps de ma vie, et qu'au moment d'expirer, ma dernière

parole soit une parole d'amour; car, je le sais, bienheureux sont ceux qui meurent en vous; et ceux-là seuls meurent en vous qui vous ont aimé durant leur vie.

CHAPITRE XIV

Première oraison ou première méditation sur le *Pater noster*.

L'éloquence qui n'a pas pour effet de ravir les cœurs, a dit un Sage, ne mérite pas le nom d'éloquence; ce qui signifie, en d'autres termes, que, par la chaleur de leurs discours et l'habileté de leurs raisonnements, les hommes peuvent, dans certaines circonstances, exciter l'admiration de leurs semblables. Mais, Seigneur, s'il est donné à l'esprit humain de s'élever à une telle perfection, quelle ne sera donc pas la perfection de vos œuvres? Il y a toujours proportion entre l'effet et la cause, entre l'œuvre et la capacité de l'ouvrier; mais si votre puissance, votre bonté et votre sagesse l'emportent si fort sur la puissance et la sagesse des hommes, encore une fois, Seigneur, combien vos œuvres ne seront-elles pas plus admirables que leurs œuvres! Ce que je veux dire, ô mon Dieu, c'est qu'il est dans votre nature de produire des œuvres que nulle langue ne peut

expliquer, que nul entendement ne peut concevoir, et qui défient toute louange. Car vos œuvres répondent nécessairement à ce que vous êtes; et, comme vous êtes infiniment sage, infiniment puissant, infiniment bon, et, par conséquent, incompréhensible, il faut que toutes ces qualités se retrouvent en elles; il faut surtout qu'elles se retrouvent dans les œuvres de votre bonté et de votre miséricorde, auxquelles vous attachez tant d'importance, et qu'en les voyant on demeure comme frappé de stupeur. Certes, si la reine de Saba éprouva ce sentiment lorsqu'elle se vit en présence de Salomon, qui, après tout, n'était qu'un mortel comme nous, combien ne devons-nous pas l'éprouver davantage lorsque nous nous trouvons en présence des merveilles qu'ont opérées votre bonté et votre sagesse infinies ! Ici naturellement je me rappelle les mystères de l'Incarnation de votre Fils unique, de sa très-sainte Passion, de l'institution du très-saint Sacrement qu'il nous a laissé en ce monde, de l'amour que vous nous avez témoigné, vous Dieu de majesté, Dieu infiniment grand, en nous adoptant pour vos enfants, et en consentant à devenir notre Père. Notre Père, c'est votre Fils lui-même qui veut que nous vous appelions de ce nom, et il ne vous en donne pas d'autre dans tout son Évangile. « Votre Père, » dit-il, « sait de quoi vous « avez besoin. » (Matth., VI, 8.) « Regardez les

« oiseaux du ciel ; ils ne sèment, ni ne mois-
« sonnent, ni n'amassent dans des greniers, et
« votre Père céleste les nourrit. » (Matth., VI, 26.)
« Ce n'est pas, » dit-il encore, « la volonté de
« votre Père qui est dans les cieux, qu'un seul
« de ces petits périsse. » (Id., XVIII, 14.) « Allez
« dire à mes frères : Je monte vers mon Père et
« votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »
(Jean, XX, 17.) « C'est pourquoi, » ajoute saint
Paul, « il ne rougit pas de nous appeler ses frères,
« disant : J'annoncerai votre nom à mes frères. »
(Hébr., II, 11, 12.)

Cette dignité c'est votre Fils qui nous l'a obtenue et méritée par son incarnation et sa passion, ainsi que nous l'apprenons de l'Apôtre.
« Dieu, » dit-il, « a envoyé son Fils, formé d'une
« femme, soumis à la loi, pour racheter ceux qui
« étaient sous la loi, pour que nous reçussions
« l'adoption des enfants. Et parce que vous êtes
« enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit
« de son Fils, criant : Abba, Père ! » (Gal., IV, 4-6.) Ainsi donc, ô mon Dieu, non-seulement vous nous avez appelés vos enfants, mais vous nous en avez donné l'esprit et le cœur, en répandant dans nos âmes le même esprit qui demeure dans l'âme de votre Fils, afin que nous pussions partager avec lui le même titre et la même gloire. C'est d'ailleurs ce que saint Jean (I, 12) nous assure lorsqu'il dit : « A tous ceux

« qui ont reçu Jésus-Christ, Jésus-Christ a donné « le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, » c'est-à-dire de ne plus vivre selon les appétits et les désirs de la chair et du sang, mais avec la pureté et la sainteté qui conviennent à des enfants de Dieu; et afin que nous n'eussions pas la pensée que vous êtes notre Père de nom seulement, mais non pas de fait, votre propre Fils insiste, disant : « N'appelez, « sur la terre personne votre père; car un seul est « votre Père, lequel est dans les cieux. » (Matth., XXIII, 9), c'est-à-dire qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre l'amour et les soins que vous avez pour les hommes, et l'amour et les soins que le père le plus tendre a pour ses enfants. Quel père, en effet, s'imposa jamais pour assurer l'avenir de ses enfants d'aussi grands sacrifices que vous, qui avez livré votre propre Fils afin de nous faire entrer dans l'héritage de votre gloire ! Ah! pouvons-nous dire avec David : « Mon père « et ma mère m'ont abandonné; mais le Seigneur « m'a recueilli. » (Ps. XXVI, 16.) Ou bien avec le prophète Isaïe (LXIII, 16) : « Vous êtes notre « Père; Abraham ne nous connaît pas, et Israël « ne sait pas qui nous sommes. » Et en cas que ces témoignages ne fussent pas suffisants, nous nous souviendrons de vos propres paroles : « Une « mère, » dites-vous, « peut-elle oublier son en- « fant? peut-elle ne pas être émue pour le fruit « de ses entrailles? Mais quand elle l'oublierait,

« moi je ne l'oublierai jamais : je te porte gravé « dans mes mains ; mes yeux veillent toujours « sur tes murailles. » (Ps. XLIX, 15, 16).

§

Notre Père.

C'est en considération de cette grande, de cette ineffable miséricorde, que votre Fils unique, Seigneur, nous permet, que dis-je? nous ordonne de vous adresser nos prières, en disant : « Notre « Père qui êtes aux cieux. » O royale parole! ô douce parole! ô parole qui console le cœur et le remplit de dévotion! Quel est celui d'entre nous, Seigneur, qui aurait eu la hardiesse de vous interpeller de la sorte, si votre Fils unique ne nous y eût autorisés? Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je, pour vous donner le nom de Père? Vous êtes Celui qui est et je ne suis que néant; le monde entier, que vous avez créé, n'est que néant devant vous. Quoi de plus admirable, quoi de plus miséricordieux que vous, qui êtes le Dieu de la majesté infinie, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Saint des saints, le Dieu des dieux, la gloire des anges, la joie des bienheureux, vous consentiez à être mon Père, à m'adopter pour votre enfant, moi boue infecte, ver de terre, la plus perverse de toutes les créatures? O merveilleuse piété, ô lon-

gueur, ô largeur, ô hauteur et profondeur de la charité et de la bonté de Dieu! « Notre Père! » ô parole consolatrice, parole d'amour, parole d'espérance! Que vous rendrai-je, Seigneur, en reconnaissance de cette grâce? De quels termes me servirai-je pour exalter cette miséricorde? Qui ne sera ravi d'étonnement à la vue d'une telle largesse?

« Notre Père! » quel miel plus doux, quel lait plus suave, quel baume plus précieux que cette parole? O joie inestimable! ô douceur ineffable, se sentir le courage de vous donner le nom de Père! Mais, mon Dieu, que pouviez-vous faire de plus pour moi, et que pouvais-je désirer de plus que de vous avoir pour Père? Oh! comme le Disciple bien-aimé comprenait bien tout ce qu'il y avait là de grand et de généreux de votre part : « Voyez, » disait-il, « quelle charité le Père a eue pour nous, de vou- « loir que nous soyons appelés et que nous « soyons réellement enfants de Dieu. » (I Jean, III, 1.) Comme s'il eût voulu dire : Dieu ne s'est pas contenté de nous donner le titre d'enfants, il a voulu que nous le fussions en effet, afin que nous eussions l'assurance d'avoir un père; car il n'y a point de père sans enfant, ni d'enfant sans père. Ainsi donc le Père nous a pris pour ses enfants, le Fils pour ses frères, et le Saint-Esprit pour ses temples et ses tabernacles vivants. Quelle plus grande gloire? Quelle plus grande dignité?

Un Philosophe partant de ce principe, que le gain rend doux tous les travaux, a déclaré que le gain est la chose la plus douce du monde; mais que dire alors du gain des gains, de celui qui consiste à avoir Dieu pour Père, non pas seulement de nom, mais en toute vérité! « Notre Père, » cette parole blesse le cœur, remue les entrailles, console l'esprit, porte la joie dans l'âme et fait couler des larmes abondantes.

« Notre Père, » parole courte, parole abrégée dont Dieu même est l'auteur. L'Apôtre assurait ne savoir « autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-« Christ crucifié » (I Cor., II, 2), et certes avec raison, puisque ce mystère renferme tout ce qu'il est possible de savoir; mais après cela, Seigneur, après avoir acquis cette science, pour ce qui me regarde je ne veux plus savoir que cette parole : « Notre Père. » C'est là ce que je veux lire, ce que je veux étudier, ce que jour et nuit je veux méditer, — tout le reste m'est inutile. On a coutume d'appeler l'homme un petit monde parce qu'en lui se trouve résumé tout ce que contient le grand monde. J'appellerai aussi cette parole un abrégé de la sagesse, en ce sens quelle résume tout ce que la sainte Écriture nous enseigne. La sainte Écriture se divise en deux parties : dans l'une elle promet, et dans l'autre elle demande; dans l'une elle demande à l'homme de s'acquitter de ses devoirs envers Dieu, et dans

l'autre elle lui promet en retour les faveurs et les récompenses de Dieu; dans l'une elle nous apprend ce que nous devons faire, et dans l'autre ce que nous devons espérer. Or, y a-t-il une seule promesse qui ne soit pas comprise sous le nom de Père, et une seule obligation qui ne soit pas comprise sous le nom de fils? En effet, quels biens, quels soins, quelles faveurs ne suis-je pas en droit d'attendre de Celui qui est véritablement mon Père? S'il est mon Père, à coup sûr il m'aimera, il pourvoira à mes besoins, il me guidera, il m'aidera, il m'enseignera, il m'honorera, il me fera part de son héritage, et, s'il le faut même, il me châtiera; « car, quel est le fils que ne cor-« rige pas son père? » (Hébr., XII, 7.) En vérité, vivre sous la tutelle et sous la providence d'un tel Père, c'est vivre dans l'état le plus heureux, dans une servitude où la liberté ne reçoit aucune atteinte, dans un lieu qui est à l'abri de tout danger; c'est éprouver une douce crainte, recevoir de doux châtiments, être riche et pauvre tout à la fois, jouir tranquillement de ce que l'on possède; et pourrait-il en être autrement? n'est-ce pas l'usage que le père prenne pour lui la charge et partage ensuite le profit avec ceux auxquels il a donné le jour?

Il y a plus encore. Si ce Père est le Dieu tout-puissant, le Maître de l'univers, si ce Père est mon père, de quoi pourrai-je manquer, lorsque, en

tant que je suis son enfant, il me revient une part de son héritage. Avec un tel Père, quelle tribulation, quelle tempête sera jamais capable de me troubler? Si mes ennemis me persécutent, il me défendra; s'ils me dépouillent de mes biens temporels, il viendra à mon aide; si je suis en proie aux doutes et aux perplexités, il m'éclairera; si je m'avance au milieu des ténèbres de la nuit, il m'accompagnera; si de faux témoins s'élèvent contre moi, il répondra à ma place; si des armées campent autour de moi, mon cœur n'aura point de crainte, parce que vous, Seigneur, vous êtes là à mes côtés. Quelle plus grande gloire! quel plus grand honneur! quelle plus grande miséricorde! La première dignité du monde, c'est d'être le Fils de Dieu par nature; mais la seconde, c'est d'être son fils par la grâce. Or, comme vous ne pouviez avoir qu'un fils qui fût votre Fils par nature, vous nous avez placés au second rang en voulant que nous devinssions vos fils par la grâce. Ainsi donc, Seigneur, toutes vos promesses se résument dans une parole, et cette parole en dit plus que toutes vos promesses, puisqu'en devenant notre Père, en nous constituant vos héritiers et les cohéritiers de votre Fils unique, vous avez plus fait pour nous que si vous nous eussiez donné tous les biens.

Cette parole m'apprend non-seulement ce que je dois espérer, mais aussi ce que je dois faire. Car

si vous êtes mon Père, je suis votre fils, et en cette qualité je me sens obligé de m'acquitter envers vous des devoirs d'un bon fils, comme vous vous acquittez envers moi des devoirs d'un bon Père. Il suit de là que je dois vous aimer comme un père, vous servir comme un père, vous honorer comme un père, vous obéir comme à un père, mettre en vous mon espérance comme en mon véritable père, recourir à vous dans toutes les nécessités comme à un tendre père, être zélé pour votre gloire comme pour la gloire de mon père, m'employer à votre service avec la plus grande pureté d'intention, par pur amour, comme fait un fils à l'égard de son père, me remettre entre vos mains comme entre les mains de mon père, accepter avec joie tous vos châtiments comme me venant de mon père, et déposer tous mes soucis et toutes mes pensées dans votre sein comme dans le sein de mon père. Le nom de fils que je porte exige tout cela de moi, et je vous le dois comme à mon véritable Père. J'avais donc raison de dire que cette parole résume tout ce que m'enseignent les saintes Écritures; et puisque j'ai là une règle de conduite toute tracée, il ne me reste plus qu'à l'étudier pendant tout le temps que je passerai encore ici-bas sur la terre.

Cela devient encore plus évident si l'on fait attention à la réunion de ces deux mots : « Notre « Père. » Votre Fils unique n'a pas voulu que nous

disions : « Mon Père, » et dans tout le cours de cette prière on ne rencontre pas une fois ces expressions : « mon, ton, » mais toujours : « notre; » c'est que, dans sa pensée, la dignité d'enfants de Dieu nous devait être commune à tous, et que tous nous devions devenir par sa grâce ce que lui seul est par nature. Lors donc que nous prononçons ces mots : « Notre Père, » nous confessons que nous sommes tous frères, tous enfants d'un même père, de telle sorte que nous sommes obligés d'aimer tous les hommes comme nos frères, et de vous aimer, vous, mon Dieu, comme notre commun Père. Ainsi donc les deux préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, c'est-à-dire la loi et les prophètes, sont exposés là d'une manière bien distincte; or peut-on imaginer une doctrine plus haute et plus sainte, qui en deux mots nous enseigne de la sorte tout ce qu'il nous importe de savoir?

Mais ces deux mots ne m'enseignent pas seulement ce que je dois espérer et ce que je dois faire, ils m'ouvrent de plus le chemin de la pénitence et les portes de l'espérance que le péché était venu me barrer. Voilà pourquoi, loin de me laisser aller au découragement et au désespoir, j'imiterai l'exemple du Prodigue, je retournerai à mon Père, et confessant ma faute, je lui dirai : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et à vos yeux. »

(Luc, xv, 21.) Hélas! ce malheureux fils, en s'éloignant de vous, eût bientôt dissipé la partie de l'héritage qui lui était revenue, car c'est là ce qui arrive chaque fois que l'on a la prétention de posséder quelque chose en dehors de votre Providence paternelle. Il voulait jouir de ses richesses sans vous, et cela l'entraîna dans un abîme de misères : il quitta son père, abandonna sa maison, s'en alla dans un pays étranger, où il perdit sa réputation et sa chasteté, et finit enfin par devenir gardien de pourceaux. Alors seulement il comprit la faute qu'il avait faite en se séparant de son père, et par les maux dont il se vit affligé il put juger du bien qu'il avait perdu. « Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont du pain en « abondance, » se dit-il, « et moi ici je meurs de « faim. » (Ibid., 17.) Il rentra donc en lui-même afin de pouvoir rentrer chez son père; car, en s'éloignant de son père, il s'était aussi éloigné de lui-même, et beaucoup plus que de son père, puisque après avoir perdu sa dignité de fils et sa dignité d'homme, il en était venu jusqu'à se faire semblable aux animaux, à vivre au milieu d'eux et à leur disputer sa nourriture. Or, en rentrant en lui-même, c'est-à-dire, en revenant de si loin, il résolut de rentrer chez son père. Malheureux enfant, de quel front oseras-tu te présenter devant lui? quels gages as-tu reçus de son amour? sur quoi fondes-

tu ton espérance? — Il est mon père, cela seul me suffit. J'ai perdu ma dignité de fils, j'en conviens; mais il n'a pas perdu son cœur de père, ce cœur si miséricordieux et si compatissant. — Son espoir ne fut pas trompé : à peine le père eut-il aperçu son fils qu'il ne fut plus question de sa faute; il oublia qu'il était juge, il se souvint seulement qu'il était père, et au lieu de menaces il fit entendre des paroles de pardon; tant il avait à cœur que son fils revînt et ne fût pas perdu! Il s'approcha donc de lui, tomba sur son cou et le baisa; il ordonna en même temps qu'on lui apportât sa robe première et qu'on l'en revêtit. Il ne lui demanda pas : D'où viens-tu? Où étais-tu? Qu'as-tu fait de ce que tu avais emporté avec toi? Comment, toi dont la position était si honorable, as-tu pu t'abaisser à ce point? L'amour l'empêche de voir tout ce qu'il y a eu de criminel dans la conduite de son fils; il lui tarde de faire miséricorde, il veut que tout de suite on lui mette un anneau au doigt, autant pour lui rendre son innocence que pour le rétablir dans sa dignité; il veut aussi qu'on lui mette une chaussure aux pieds, afin qu'il se hâte de rentrer dans le sentier de la justice, d'où il s'était écarté, et qu'il comprenne dans quel degré de misère il était tombé en se séparant de son père. Enfin, pour célébrer son retour et lui prouver combien il l'aime, ce bon père ne se contente pas d'une viande commune,

il ordonne que l'on tue le veau gras. Touché par cet exemple, attiré par les témoignages d'une si grande charité, après avoir erré au loin si longtemps, je reviens à vous, Seigneur ; et avec toute l'humilité et toute la confusion dont je suis capable, je vous adresse les paroles mêmes du Prodigue : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et « à vos yeux. Je ne suis plus digne d'être appelé « votre fils ; traitez-moi comme l'un de vos mer- « cenaires. » (Luc, xv, 19.) Oui, Seigneur, je vous adresserai ces paroles, et si je vous les adresse du fond du cœur, j'ai la confiance qu'avant que je les aie achevées, vous viendrez au-devant de moi, vous tomberez sur mon cou et vous me donnerez le baiser de paix, parce qu'il est impossible qu'un père n'emploie pas tous les moyens pour recouvrer le fils dont il déplore la perte.

De même qu'un oiseau qui voit un de ses petits tombé hors du nid, fait tous ses efforts pour l'y ramener, et que, s'il aperçoit un serpent ou une vipère qui s'apprête à le dévorer, il vole tout autour, criant, battant des ailes pour le défendre; ainsi, dit un Docteur, le Père éternel veille avec sollicitude sur le salut de ses enfants, il guérit leurs infirmités, il poursuit la bête féroce (c'est-à-dire le démon) qui menace leur vie, les remet dans leur nid, oublie les injures qu'il en a reçues et ne néglige rien pour les amener à faire pénitence. Ajoutez à cela que, comme un véritable

Père, il ne cesse de nous avertir, de nous conseiller, de nous faire rentrer dans le bon chemin et d'éloigner de nous tout ce qui pourrait mettre notre salut en danger; de telle sorte que comme un homme qui veut voir en plein jour, n'a pas besoin de chercher la lumière parce que la lumière s'offre à lui d'elle-même, nous n'avons qu'à lever les yeux au ciel vers notre Père pour être assurés que sa lumière souveraine ne nous fera jamais défaut.

CHAPITRE XV

Seconde oraison ou seconde méditation sur le *Pater noster.*

§ I.

Qui êtes dans les cieux.

Les paroles du *Pater* qui suivent celles dont nous venons de donner l'explication, ne sont ni moins douces, ni moins riches, ni moins expressives dans leur brièveté. En effet, Seigneur, s'il est vrai que vous soyez dans les cieux, vous qui êtes mon Dieu, mon Père, mon héritage; s'il est vrai que mon trésor soit dans les cieux, qu'ai-je à faire désormais sur la terre? S'il est vrai que vous soyez dans les cieux, vous qui êtes mon

Père, ne s'ensuit-il pas que je suis étranger, que je suis exilé en ce monde, que je n'ai point ici de cité permanente, et que je cherche la cité future? Quand un exilé est en marche vers sa patrie, son corps parcourt bien les longues routes qui l'en séparent, mais depuis longtemps son cœur et sa pensée sont dans la maison où il a vu le jour pour la première fois. Et moi aussi, Seigneur, je suis un pauvre exilé séparé de vous par d'immenses distances: n'est-il donc pas juste que je porte vers vous toutes les pensées de mon esprit et tous les désirs de mon âme!

Ces paroles augmentent encore ma confiance, et m'enlèvent toute crainte pour l'avenir; car si vous, mon Père, vous êtes dans les cieux, les cieux m'appartiennent; si vous habitez dans les cieux, si vous êtes le Maître des cieux, je puis dire en toute vérité que j'ai déjà un pied dans les cieux. Est-ce que les enfants ne doivent pas se trouver là où est leur père? les maîtres là où est leur chef? Est-ce que les aigles ne se rassemblent pas là où est le corps? Assurément le Père n'exclut pas de sa maison ceux auxquels il a donné le titre d'enfants, et qu'il a constitué ses héritiers!

Ces paroles remplissent mon âme d'une sainte fierté, et l'élèvent au-dessus de toutes les choses du monde. Quel plus grand honneur, en effet, quelle plus grande gloire que de demeurer sur la terre et d'avoir un Père qui est dans les cieux?

que dis-je ! de pouvoir, à l'aide de sa grâce, devenir soi-même roi des cieux ? O vous qui désirez les honneurs et la gloire, pourquoi vous acharner à poursuivre une fumée que le moindre vent emporte, et ne pas faire cas de la gloire qu'il y a à être les enfants du Roi des cieux ! Si vous ne croyez pas ce que je dis, vous n'êtes pas chrétiens ; et si vous le croyez, d'où vient que vous ne cessez de courir après de faux honneurs qui vous échappent toujours, tandis que vous repoussez celui qui s'offre à vous de lui-même, et qui est le seul solide et le seul véritable ? « Justes, réjouis-« sez-vous dans le Seigneur, et tressaillez d'allé-« gresse ; glorifiez-vous en lui, vous tous qui « avez le cœur droit » (Ps. XXXI, 14), puisque vous avez un tel gage dans les cieux, et que Dieu est votre Père. J'emprunterai donc les ailes de l'aigle, Seigneur, et, m'élevant au-dessus de toutes les bassesses de la terre, je volerai en haut ; car comment pourrais-je encore estimer quelque chose ici-bas, en sachant que je suis l'héritier du ciel ? Comment pourrais-je m'attacher aux plaisirs et aux voluptés du monde, aux richesses périssables de la terre, en sachant que par vous, mon Père, je suis en possession du ciel ? Ah ! ce serait pour moi un plus grand déshonneur que si l'on voyait le fils d'un roi passer son temps à nettoyer des écuries ou à panser des chevaux ! Quand un prince est appelé par sa naissance à succéder à un

trône, longtemps avant la mort de son père, tout le monde l'entoure de vénération et d'estime : eh bien! moi aussi, je suis l'héritier d'un royaume, non pas d'un royaume périssable, mais du royaume des cieux; j'en ai pour garant la parole du Dieu vivant : or, avec un tel droit et de telles espérances, comment ne m'estimerais-je pas le plus riche et le plus fortuné des hommes?

§ II.

Que votre Nom soit sanctifié.

Oh! comme cette demande suit naturellement la première! Si vous m'avez reçu, Seigneur, au nombre de vos enfants, qu'y a-t-il de plus convenable pour moi que de travailler à procurer la gloire de votre Nom, à étendre partout votre règne, à assurer l'accomplissement de votre volonté adorable? Que fais-je en vous adressant cette demande, sinon me prévaloir de ma dignité, en prendre immédiatement possession, et me disposer à en remplir les devoirs? Lorsqu'un roi ou un prélat vient d'être élu, il n'a rien de plus pressé que de se rendre à son poste et de prendre au sérieux les devoirs de sa charge. C'est là, Seigneur, ce que je prétends à cette heure. Par votre grâce vous m'avez élevé à la dignité de votre enfant, et tout de suite je veux entrer en fonction, en vous demandant ce qu'un fils doit demander à un

Père tel que vous. Je désire que votre Nom soit sanctifié, que la gloire de votre règne se répande au loin sur la terre, c'est-à-dire que vous soyez connu, adoré et glorifié dans tout le monde : et en cela je suis sûr de ne pas négliger mes intérêts ; car, ainsi que le remarque le Sage (Prov., XVII, 6), « la gloire du père rejaillit sur l'enfant, « comme celle des enfants rejaillit sur le père. »

Mais, Seigneur, s'il est vrai qu'un fils aime naturellement son père ; s'il est vrai que l'amour transforme tellement la personne qui aime en l'objet aimé, qu'elle s'oublie entièrement pour lui procurer ce qu'il désire, que pourrais-je désirer moi-même après que j'ai été transformé en vous par l'amour, sinon que tous vos désirs s'accomplissent ? Et puisque votre désir le plus ardent est que votre Nom soit sanctifié, parce qu'en effet il n'y a rien de plus désirable, que puis-je faire sinon de désirer votre gloire, et d'y travailler autant que me le permettent mes forces ? Je sais très-bien, Seigneur, que vous n'avez pas besoin de cela ; car alors même que les hommes se tairaient, toutes les créatures, comme dit le Psalmiste (ps. XVIII), publient vos louanges et nous invitent à nous unir à elles pour vous chanter. Si nous élevons nos pensées jusqu'aux esprits bienheureux, nous voyons que leur unique occupation est de faire retentir des cantiques à votre honneur ; si de là nous jetons les yeux sur l'immense structure

des cieux, sur les merveilles qu'ils renferment, sur l'accord qui règne entre les divers éléments, sur le flux et le reflux de la mer, qui se fait avec tant de régularité, sur les sources d'eau vive toujours si abondantes, le cours si majestueux des fleuves, la multitude si variée d'arbres et de plantes, les espèces si nombreuses d'animaux de toutes formes et de toutes dimensions; si, dis-je, nous jetons les yeux sur toutes ces choses, et sur les vertus qui leur sont particulières à chacune, que nous prêchent-elles, que nous annoncent-elles, sinon la gloire et la magnificence de votre Nom trois fois saint? Elles nous crient à haute voix que vous êtes le seul Dieu véritable, que vous êtes seul éternel, seul immortel, seul tout-puissant, seul sage, seul bon, seul miséricordieux, seul juste, seul vrai, seul admirable et seul digne d'être aimé d'un amour infini.

Disons pourtant que plus que toutes ces créatures l'homme est tenu de sanctifier et de glorifier votre saint Nom. Vous avez mis en lui toutes les propriétés et toutes les perfections qui les distinguent, à tel point qu'on l'appelle le petit monde. Mais si chacune d'elles vous doit des louanges pour la part que vous lui avez faite, quelles louanges ne vous devra point celui qui a reçu, et pour lequel vous avez créé tout ce qui existe ici-bas? Voilà pourquoi, Seigneur, je désire du plus profond de mon âme que votre Nom soit sanctifié

par toute la terre; que toutes les nations, toutes les langues, tous les âges, toutes les conditions s'unissent partout pour louer et glorifier votre saint Nom. Je ne vous demande ni les richesses de la terre, ni les honneurs du monde, ni les plaisirs de la chair : je demande seulement que votre Nom soit sanctifié et glorifié dans l'univers entier. Que ce soit là toujours ma première et ma plus instante prière, mon principal souci et le plus ardent de mes vœux; car il n'est pas d'affection qui puisse entrer en comparaison avec celle que vous méritez. Si après cela je vous demande d'entrer un jour dans votre gloire, que ce ne soit pas seulement pour mon avantage particulier, mais que ce soit aussi pour votre gloire; d'autant plus que, à mon avis, le bonheur des habitants de votre royaume consiste principalement en ce qu'ils auront à vous louer pendant tous les siècles des siècles.

§ III.

Que votre règne arrive.

Seigneur, une multitude de rois, ou, pour mieux dire, de tyrans, se sont emparés de nous : le démon, par sa puissance; le monde, par ses pompes; la chair, par ses plaisirs et ses séductions, et notre volonté propre, par ses appétits. Tous ces maîtres cruels nous ont fait sentir la pesanteur de leur joug; ils nous ont soustraits à votre

juridiction et à votre empire, en nous excitant à faire leur volonté et à vivre conformément à leurs lois, au mépris de l'obéissance que nous vous devions. O Roi du ciel, prenez en main la défense de votre gloire, et ne permettez pas que l'on usurpe ainsi les droits de votre royaume! Chassez ces tyrans; « levez-vous, et que vos « ennemis soient dissipés; que ceux qui vous « haïssent fuient devant votre face! » (Ps. LXVII, 1.) Régnez seul en nous, Seigneur; conduisez-nous, gouvernez-nous, et que nous ne reconnaissions pas d'autre sceptre, d'autre empire que le vôtre! Que votre volonté soit notre loi; votre parole, notre lumière; votre commandement, notre joie! Que notre richesse soit de vous appartenir, et notre gloire, de souffrir pour vous! Que votre providence nous dirige; que votre droite nous défende; que votre esprit préside à toutes nos actions! Enseignez-nous par votre parole; gouvernez-nous par vos lois; enrichissez-nous de vos dons, et châtiez-nous, s'il le faut, de votre main toute miséricordieuse! Que nous n'ayons plus rien à faire ni avec le monde, ni avec la chair, ni avec notre volonté propre, ni avec le démon! Que le prince de ce monde soit banni à jamais de mon cœur : régnez, commandez, demeurez seul dans mon âme, et que votre règne occupe seul ma pensée; soyez seul la lumière de mon intelligence, la réfection de ma volonté, et que je n'aime et ne

désire que vous seul ! Mais pourquoi tant parler? pourquoi vous demander tant de choses à la fois, lorsque votre règne me suffit? Faites, Seigneur, qu'à partir de cette heure je ne pense plus à autre chose, je ne désire et ne cherche plus autre chose; que ce soit là mon unique occupation et l'unique sujet de tous mes entretiens. Vous seul êtes bon, beau, aimable; vous seul aimez véritablement nos âmes : voilà pourquoi, Seigneur, je vous prie de me diriger, de me posséder, de me redresser. Que mon cœur ne cherche qu'en vous sa consolation et son repos, et que je coure après vous, qui êtes ma fin dernière, mon centre, et le royaume où les âmes pures jouissent enfin des douceurs de la paix.

Que votre règne céleste nous arrive, Seigneur, ce règne, qui est la fin de toutes nos espérances, et le but auquel tendent tous nos désirs, ce règne où nous aurons le bonheur de vous voir, vous, notre Roi et notre Père, de contempler votre beauté, et de jouir éternellement de votre présence; car qu'y a-t-il de plus naturel pour des enfants que de voir leur Père dans son royaume? Oh ! quand viendra cette heure, quand apparaîtra ce jour? Quand verrai-je cette lumière? « Quand irai-je apparaître devant la face de Dieu? » (Ps. XLI, 3.) Quand arrêterai-je mes regards sur ces palais d'or, sur ces jardins émaillés de fleurs éternelles, sur ces fontaines d'eau vive, sur ces

murailles, sur ces portes couvertes de pierreries, sur ces millions d'anges, sur ces chœurs de vierges qui suivent l'Agneau partout où il va, sur ces chantres qui entonnent constamment des cantiques et ne cessent de faire retentir des louanges en l'honneur du Dieu souverain et de notre commun Père? O Jérusalem notre mère! quand te verrai-je? Quand viendra le jour où il me sera donné de frapper à tes portes toutes resplendissantes d'or, d'admirer tes murailles de jaspe, d'entendre les concerts et les chants de louanges qui de toutes parts s'élèvent de ton sein? « Que vos tabernacles sont aimables, « Seigneur, Dieu des vertus! Mon âme aspire aux « parvis du Seigneur; elle a défailli de désir. » (Ps. LXXXIII, 1.) « Comme le cerf, » poursuivi par les chasseurs, « soupire après l'eau des tor- « rents, ainsi mon âme soupire après vous, ô « mon Dieu. » (Ps. XLI, 1.) C'est là le désir naturel des enfants; c'est là la propriété naturelle de cette eau rejaillissant jusqu'à la vie éternelle, et qui élève le cœur de l'homme de la terre au ciel; c'est là ce qui faisait dire au bienheureux saint Ignace, quand il s'en allait au martyre : « Mon amour a été crucifié, et il n'est plus en moi ; mais je sens au dedans de moi-même une certaine eau, qui me dit : Va à ton Père. » Voilà le Père que nous désirons, après lequel nous soupirons dans ce lieu d'exil, et auquel nous crions de toutes nos forces : Seigneur, que votre règne nous arrive!

§ IV.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

« La volonté dont il s'agit ici, dit saint Cyprien, est celle que votre Fils unique est venu nous faire connaître. Cette volonté pour nous, c'est l'humilité dans le commerce de la vie, la constance dans la foi, la modestie dans les paroles, la justice dans les œuvres, la miséricorde à l'égard du prochain, la discipline dans les mœurs; cette volonté de la part de Dieu, c'est que nous ne fassions d'injures à personnes que nous supportions celles que l'on nous fait, que nous gardions la paix avec tout le monde, que nous aimions Dieu de tout notre cœur, que nous l'aimions comme Père et que nous le craignions comme Dieu, que nous ne préférions rien enfin à l'amour de Jésus-Christ, puisqu'il n'y a rien que Jésus-Christ n'ait sacrifié pour le nôtre. » Eh bien! Seigneur, voilà précisément ce que je veux, ce que je désire du fond de mes entrailles. Oui, qu'en moi et par moi votre volonté soit faite, que je vous appartienne tout entier, et que tout entier je m'emploie à votre service; que désormais je ne sois plus l'esclave de mes appétits déréglés; que je ne me préoccupe plus ni de mes intérêts, ni de mes parents, ni de mes amis, ni du dire et de l'opinion du monde, ni des affections de la chair

et du sang; que je n'examine plus si une chose est douce ou amère, facile ou difficile, honorable ou peu honorable, mais que toute mon ambition se borne à faire votre sainte volonté; que je n'aie pas d'autre joie, d'autre plaisir, d'autre consolation que d'accomplir en tout et partout cette volonté adorable. Oh! s'il m'était donné de pouvoir vous rendre tout seul les hommages qui vous sont dus! Je le confesse, Seigneur, alors même que l'on me mettrait en pièces pour vous, je devrais préférer un pareil tourment à tous les plaisirs de la terre, à moins pourtant que ces plaisirs ne tournassent au profit de votre gloire; car alors, décidé comme je le suis à sacrifier ma volonté à la vôtre, j'aimerais ces plaisirs non pas pour eux-mêmes, mais à cause de l'honneur qui vous en reviendrait. Que pourrait-il y avoir pour moi, en effet, de plus grand, de plus doux, de plus aimable que de m'immoler tout entier à votre gloire? Oh! que je serais heureux si une pareille faveur m'était accordée! Vous servir parfaitement, se conformer en tout à votre volonté sainte, n'avoir d'autre souci que celui de votre honneur, mais c'est là ce qui fait la joie des anges, le désir des saints et la félicité des justes! Je vais plus loin encore, et je dis que les anges et les bienheureux se réjouissent bien plus de la magnificence de votre gloire que de leur propre bonheur. Or, de même que votre volonté s'accomplit parfaitement dans le ciel, faites que

sur la terre nous l'accomplissions avec une ferveur qui ne se démente jamais; que nous nous attachions à elle, dans la gloire et l'ignominie, dans la mauvaise et la bonne réputation, dans la prospérité et l'adversité, et que nous renoncions à toute idée, à tout projet qui ne serait pas selon vos vues, ô notre seul Dieu, notre Père par excellence, seul Roi des rois, Seigneur des seigneurs, à qui sont dues l'obéissance, la vénération, la gloire et la louange pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI

Troisième oraison ou troisième méditation sur le *Pater*.

§

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Seigneur, comment ne pas admirer l'ordre qui existe dans les différentes demandes que nous vous adressons! Quoi, en effet, de plus naturel pour des enfants que de désirer que leur Père soit honoré, que son règne s'étende au loin et que sa volonté s'accomplisse. Mais une chose qui ne leur est pas moins naturelle, surtout lorsqu'ils sont encore jeunes, c'est de lui demander du pain.

Du pain, du pain, lui disent-ils, quand la faim les presse, et celui-ci, touché jusqu'au fond des entrailles, se hâte de leur en donner. A mon tour, ô mon Père, moi qui suis un tout petit enfant, non pas sous le rapport des années, mais sous celui des mérites, je viens à vous pressé par la faim et le besoin, et je vous demande du pain, c'est-à-dire ce qui m'est nécessaire pour conserver la vie que je tiens de votre bonté; et comme il y a en moi deux substances, l'une corporelle et l'autre spirituelle, je vous demande du pain pour toutes les deux : le pain de la terre pour mon corps, et pour mon âme le Pain du ciel, ou le Pain des anges, lesquels, en qualité de purs esprits, ni vivent que de vous, qui êtes la nourriture des esprits. C'est ainsi, ô mon Père, qu'après m'être assis longtemps en Égypte près des vases remplis des délices du monde, je ne sens plus que du mépris pour ces aliments impurs et je soupire après le Pain des anges qui est descendu du ciel. Voilà le Pain que je cherche à cette heure, le Pain que je désire, le Pain que je vous demande très-humblement.

O grâce inestimable, ô miséricorde inouïes. Le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs, la Récompense des saints, la Joie des anges, le Verbe du Père, la Sagesse éternelle, la Lumière du monde, le Soleil qui éclaire le ciel devient ma nourriture : que me reste-t-il encore a désirer ou à estimer sur la terre? Loin de moi,

Seigneur, les désirs d'ici-bas, maintenant que j'ai trouvé l'aliment précieux qui convient à mon âme; car, quoique je ne puisse pas toujours le recevoir sacramentellement, je puis du moins toujours le recevoir spirituellement, en demeurant en lui par l'amour, et en l'ayant toujours présent à ma mémoire. En vérité on ne comprend pas comment le cœur de l'homme est capable de résister à tant de douceur. Quant à moi, ô bon Jésus! puisque vous avez daigné devenir ma nourriture, je proteste que je ne veux plus me nourrir que de vous, que je ne veux plus avoir faim que de vous, et que c'est là un désir dont il m'est impossible de me défaire. En effet, si l'odeur seule que vous exhalez est assez puissante pour conserver la vie à tout ce qui existe, combien votre chair ne le sera-t-elle pas davantage? et si nous vivons tous, si nous sommes tous alimentés par la parole qui sort de votre bouche, combien nos âmes ne vivront-elles pas, ne seront-elles pas alimentées davantage par la réception sacramentelle de votre corps? Hélas! Seigneur, comment se fait-il que nos cœurs ne se fondent pas en votre présence? comment se fait-il que nos âmes ne se réjouissent pas en vous au point de s'oublier elles-mêmes et d'oublier toutes choses pour votre amour? Si les objets de la terre, que dis-je? si les simples figures ou les simples images de ces objets m'occupent parfois tellement, que

je ne pense plus à vous, comment se fait-il que votre présence, qui est très-certaine et très-réelle, ne me ravisse pas jusqu'à me faire oublier tout le monde pour vous?

O Père céleste, donnez-nous donc ce Pain, afin que nous le possédions maintenant et toujours. Souvenez-vous que votre Fils l'appelle « pain quo- « tidien, » et qu'il nous ordonne de le demander aujourd'hui. Dites-moi, bon Jésus, quel est cet empressement, et d'où vient que vous voulez que nous le demandions aujourd'hui sans attendre à demain? Qu'est-ce qui vous attire ainsi vers nous, et qu'y avez-vous découvert de si attrayant, que vous ne puissiez différer d'un jour votre venue? Si, n'étant mû par aucune espèce d'intérêt, vous avez un si grand désir de vous unir à nous, quel désir ne devons-nous pas avoir de nous unir à vous, ô Bien souverain, ô Miroir sans tache, joie et félicité des anges, nous qui ne sommes que de misérables vers de terre, et qui avons tant à gagner en votre compagnie? Mais, bon Jésus, puisque vous ne souffrez pas de délai, ainsi que vous nous le donnez suffisamment à entendre, nous non plus, nous n'en souffrirons pas. Vous voulez que nous demandions notre pain aujourd'hui, et non pas un autre jour : eh bien! oui, nous le demandons aujourd'hui; nous demandons aujourd'hui cette grâce, et nous avons la ferme espérance de l'obtenir aujourd'hui : car si nous ne

devions pas l'obtenir aujourd'hui, vous n'insisteriez pas tant sur ce point. Nous vous désirons donc maintenant; nous voulons vous posséder tout de suite. Ce que nous désirons, vous le désirez aussi : hâtez-vous, par conséquent, de venir dans notre cœur, qui soupire après vous. Vous êtes enivré de notre amour : nous sommes enivrés du vôtre; le même amour qui vous attire vers nous, nous élève jusqu'à vous : c'est pourquoi, je vous en conjure, faites qu'après avoir triomphé de toutes les difficultés, notre âme aille s'unir à vous de la manière la plus étroite, et tombe défaillante entre vos bras, ne pouvant plus supporter l'excès de votre douceur. Votre volonté est que chaque jour nous vous demandions cette grâce parce que votre volonté est de toujours demeurer avec nous : de notre côté nous n'avons pas d'autre désir que d'être avec vous, et de ne jamais nous séparer de vous, ô Pain suave, ô très-doux Époux des âmes pures.

§ II.

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

O bon Jésus! bien que chaque jour vous m'offriez avec la plus grande bonté et les plus vives instances ce Pain de chaque jour, je tremble néanmoins de m'en approcher; car je redoute le sort

d'Aman, qui, en sortant du festin auquel la reine Esther l'avait invité, fut conduit à la potence. Je sais très-bien que ce n'est pas là votre intention; mais je tremble à cause de mes dispositions et à cause de la multitude de mes péchés, que surpassent en nombre les grains de sable de la mer. Qui pourrait compter, en effet, la multitude de mes pensées vaines, de mes œuvres coupables, de mes paroles inconsidérées, quand à à peine les justes savent retenir leur langue? Qui pourrait compter mes péchés d'omission et mes négligences? Hélas! Seigneur, au milieu d'un si grand embarras, à quel parti faut-il que je m'arrête? D'un côté vous m'invitez à votre Table; les anges m'y appellent, la faim me force de la désirer, et de l'autre mes péchés me retiennent et me font perdre courage. Eh bien! je sais ce que je ferai, puisque vous m'autorisez à vous appeler mon Père : j'irai à vous avec le repentir et le cœur d'un fils, et je vous demanderai la rémission de mes péchés, que je considère comme une véritable dette, parce que celui-là est débiteur qui s'approprie ce qui appartient à autrui. Oui, Seigneur, nous sommes vos débiteurs, en ce sens que tout ce que nous sommes et tout ce que nous possédons vous appartient, et qu'au lieu de l'employer à votre honneur et à votre service, nous l'avons employé, au contraire, à vous offenser de la manière la plus indigne. Faites-nous remise de

notre dette, et accordez-nous une grâce, que le premier vous nous ordonnez de vous demander. O merveilleuse clémence de notre Dieu ! Nous l'avons méprisé ; nous lui avons préféré les objets les plus vils, et, malgré cela, il nous engage à lui demander pardon ; il oublie les injures qu'il a reçues, et il nous convie lui-même à la paix. Ah ! certes, ce n'est point ainsi qu'il en a usé avec les anges coupables, lesquels demeurent et demeureront éternellement dans leur malice. Seigneur, il me souvient que déjà, au prix de son sang, votre Fils unique vous a offert satisfaction pour toutes mes dettes. Vous voulez que je vous demande pardon : eh bien ! « pardonnez-nous nos offenses, « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Heureuse offense, que celle dont nous sommes l'objet ! heureuse dette, que celle que nous pouvons faire valoir au tribunal de Dieu, afin de nous ménager une sentence favorable ! Au lieu de nous attrister quand les hommes nous offensent, qu'ils nous persécutent ou qu'ils cherchent à nous faire du mal, nous devrions nous réjouir et désirer ces sortes d'outrages, parce qu'en les pardonnant nous sommes certains qu'à notre tour nous serons pardonnés. Nous en avons pour garant la parole de Celui qui est tout à la fois notre avocat et notre juge, et c'est aussi la raison pour laquelle David se montra si patient à l'endroit de Sémeï, qui le maudissait, sachant combien cette condescendance

lui vaudrait plus tard à lui-même pour faire sa paix avec Dieu.

§ III.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Mais, Seigneur, de quoi me servira-t-il de me libérer de mes dettes anciennes, si j'ai le malheur d'en contracter de nouvelles? Que m'importe de me laver pour avoir touché un mort, si tout de suite après je le touche encore? Voilà pourquoi, je vous en conjure, si c'est votre bon plaisir que nous soyons tentés, afin que nous ayons l'occasion de nous affermir dans l'humilité, de nous éprouver nous-mêmes, de nous exercer à la patience, de mériter la couronne qui nous est destinée, de recourir à vous, enfin, comme à notre Père, ne permettez pas que nous soyons vaincus dans la tentation. Notre faiblesse est si grande que, sans votre grâce, il nous est impossible de ne pas tomber, et que, même avec votre grâce, il nous est impossible de persévérer, à moins d'un secours spécial qui n'est pas accordé à tout le monde, puisque beaucoup reçoivent la grâce, qui ne persévèrent pas. Vous savez à quelles contradictions nous sommes en butte, et avec quels ennemis nous avons à combattre : la chair, cet ennemi domestique, est sans cesse là, qui cherche à nous sé-

duire; le monde est faux, menteur et plein de trahison; le démon est cruel, puissant, astucieux et très-habile dans l'art de la guerre. Or, Seigneur, au milieu de tant d'ennemis, parmi tant de gens qui vivent selon la chair et se montrent acharnés contre l'esprit, que ferai-je, si vous vous éloignez de moi? Que fera une pauvre brebis au milieu de tant de loups ravissants? une créature si faible au milieu d'une armée entière qui a le bras levé pour la frapper? Ce que je ferai, Seigneur, ce sera de crier vers vous, ô mon Père, « comme le petit de l'hirondelle » (Is., XXXVIII, 14), et de gémir comme la colombe; ce sera de « lever les yeux vers la montagne d'où me vien- « dra le secours. » (Ps. CXX, 1.) Je lève donc les yeux, et je lève aussi mon âme vers vous, qui êtes dans les cieux; j'espère en vous, et je ne serai pas confondu. « Mon Dieu, venez à mon aide, « hâtez-vous de me secourir. » (Ps. LXIX, 1.) « Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous; « jusques à quand détournerez-vous de moi vos « regards? » (Ps. XII, 1.) « Jusques à quand mes « ennemis prévaudront-ils contre moi? » (Ibid., 3.) « Combien de jours d'amertume votre servi- « teur comptera-il encore? Quand me ferez-vous « justice de mes persécuteurs? » (Ps. CXVIII, 64.) Quand serai-je libre de m'envoler vers vous? Quand ne rencontrerai-je plus d'obstacles qui me détournent de vous? Quand mourrai-je à toutes

choses et à moi-même, pour me réfugier en vous? Quand oublierai-je toutes choses pour m'absorber en vous avec tous mes sens et toutes mes pensées? Quand est-ce que je ne trouverai plus de goût qu'en vous? Quand est-ce que je vous appartiendrai tout entier, volontairement et de moi-même, comme je vous appartiens à titre de justice? O Père des miséricordes, ô Dieu de toute consolation, accordez-moi de mourir à tous mes appétits, de mourir à moi-même, de mourir à tous ceux qui me persécutent, et de ne plus vivre que pour vous. O Père, ô Roi, ô Seigneur, ô mon souverain Bien, ô le Centre de mon âme, que je meure en vous ! Que je me repose en vous, et que je n'aie d'autre gloire et d'autre trésor que vous seul !

Seigneur, nous vous demandons toutes ces grâces au nom de votre Fils unique, qui est notre avocat, notre prêtre, notre sacrifice et notre médiateur auprès de vous; « nous ne répandons pas « nos prières devant votre face », comme dit un de vos prophètes, « selon nos justices, mais selon la « grandeur de vos miséricordes » (Dan., IX, 18) et les mérites de votre Fils; car tout ce que votre Fils a fait et souffert en ce monde, il l'a fait et il l'a souffert pour notre amour. C'est donc par lui, Seigneur, que nous vous demandons d'être miséricordieusement délivrés de nos maux. Par lui vous avez créé toutes choses, et par lui vous les avez relevées de leurs ruines; par lui vous avez

créé l'homme à votre image et à votre ressemblance, et par lui vous lui avez rendu cette image et cette ressemblance après que le péché les avait détruites. Il est le fondement de notre justice, la cause première de nos mérites, notre intercesseur, notre avocat, et le plus ferme appui de notre espérance. Voilà pourquoi, Seigneur, nous osons solliciter de vous tant de faveurs, sachant très-bien que ce qui n'est pas dû à notre justice est dû à la grâce dont votre Fils est rempli; que si vous n'avez pas à tenir compte de nous, vous avez à tenir compte de lui, et que si nos mérites sont nuls, les siens sont surabondants. C'est donc par lui et en son nom que nous vous prions, que nous vous supplions. Oh! daignez honorer votre Fils en nous. On donne au chef tout ce que l'on donne aux membres : tout ce que vous nous donnerez, c'est donc à lui que vous le donnerez. Nous n'avons rien qui nous appartienne; mais pour ne pas paraître les mains vides devant vous, nous vous offrons votre Fils avec tous les travaux qu'il a endurés et tous les devoirs qu'il vous a rendus depuis la crèche jusqu'à la croix, travaux et devoirs qui sont à nous, puisqu'il a bien voulu lui-même nous en rendre participants. Tels sont, Seigneur, les titres et les gages sur lesquels nous nous appuyons pour vous demander justice et miséricorde : justice si vous avez égard à votre Fils, et miséricorde si vous ne considérez que nous seuls.

O Père éternel, remarquez que si nous venons à vous, c'est votre Fils lui-même qui nous envoie; c'est lui qui nous a ordonné de vous prier en son nom, et qui nous a enseigné la formule dont nous nous sommes servis. Reconnaissez les paroles de votre Fils, qui ont toutes trait à notre salut; souvenez-vous que lorsque la prétendue veuve de Thécua se présenta à David pour solliciter le pardon d'Absalon, David, comprenant que la main de Joab, lieutenant général de ses armées, était dans toute cette affaire, se rendit aussitôt à ses vœux, et lui accorda ce qu'elle désirait : sur quoi Joab remercia le roi, comme s'il eût lui-même obtenu cette faveur. Eh bien! me voici, Seigneur, envoyé par votre Fils; lui-même m'a enseigné les paroles que je vous adresse, lui-même prie par ma bouche : ce que vous m'accorderez, c'est à lui que vous l'accorderez, et lui-même vous en rendra des actions de grâces et des louanges éternelles.

Souvenez-vous aussi, Seigneur, que loin de condamner l'Économe infidèle, vous le louâtes, au contraire, d'avoir su se faire des amis qui, lorsqu'il viendrait à manquer, le reçussent dans leur maison. Je suis, je l'avoue, la plus pauvre de toutes les créatures, celle qui a fait le plus mauvais usage de vos dons; mais voilà aussi pourquoi je cherche à mettre votre Fils dans mes intérêts, et à me prévaloir de ses mérites, qui seuls peuvent suppléer au défaut des miens. Vous ne voulez pas

que nous paraissions devant vous sans être accompagnés de notre frère Benjamin, c'est-à-dire de votre Fils unique : le voici donc; nous vous le présentons dans l'espoir que, par égard pour lui, vous nous recevrez et nous traiterez avec bonté. Et vous, Fils unique de Dieu, qui êtes en même temps Fils de l'homme, « étendez votre manteau sur nous « en qualité de proche parent. » (Ruth, III, 9.) Couvrez notre nudité et notre misère, et n'excluez pas de votre grâce ceux que vous avez admis au nombre de vos frères, et rendus participants de votre propre nature.

CHAPITRE XVII

Oraison pour demander l'amour divin.

Seigneur, si les grâces que nous avons reçues, etc. (Voyez cette prière au chapitre dix-septième du cinquième livre, page 138.)

LAUS DEO ET BEATÆ MARIÆ IMMACULATÆ.

FIN

TABLE

LIVRE CINQUIÈME

DE LA PRIÈRE VOCALE

PROLOGUE DU VÉNÉRABLE P. M. FR. LOUIS DE GRENADE. 1

CHAP. I. — De la difficulté qu'il y a à observer la loi de Dieu, comment la grâce triomphe de cette difficulté, et comment c'est par la prière que l'on obtient la grâce. 2

§ 1. D'où vient que la vertu, qui est naturelle à l'homme, offre tant de difficultés. 3

§ 2. Comment la grâce nous donne les forces nécessaires pour accomplir la loi de Dieu. 8

§ 3. Comment la prière est un puissant moyen pour obtenir la grâce, la charité, la dévotion et la joie spirituelle. 18

§ 4. Conclusion de ce qui précède appuyée sur l'exemple des saints. 26

CHAP. II. — De six conditions nécessaires pour que la prière soit efficace. 37

§ 1. Première condition de la prière : que l'on doit prier en esprit et avec attention 40

§ 2. Seconde condition de la prière : que l'on doit prier avec humilité. 45

§ 3. Troisième condition de la prière : que l'on doit prier avec foi et confiance. 49

§ 4. Quatrième condition de la prière : que pour prier il faut que la foi soit accompagnée de bonnes œuvres, et notre vie exempte de péché. 57

§ 5. Cinquième condition de la prière : ce qu'il faut demander en priant. 61

§ 6. Sixième condition de la prière : qu'il faut prier avec patience et persévérance. 63

CHAP. III. — Du temps qu'il faut donner à la prière. 71

§ 1. Du temps que tout bon chrétien doit donner à la prière. 77

§ 2. Du temps le plus convenable pour prier. 79

CHAP. IV. — De deux sortes de prières, de la prière vocale et de la prière mentale. 81

Chap. V. — Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis son incarnation jusqu'à son baptême. 87
Chap. VI. — Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis son baptême jusqu'à la dernière cène qu'il célébra avec ses disciples. 92
Chap. VII. — Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis sa dernière cène jusla nuit qui précéda sa mort. 96
Chap. VIII. — Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis la nuit qui précéda sa mort jusqu'à son arrivée au Calvaire. 100
Chap. IX. — Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis son arrivée au Calvaire jusqu'au moment où il recommanda sa Mère au Disciple bien-aimé. 105
Chap. X. — Prière à Jésus-Christ, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis le moment où il recommanda sa Mère au Disciple bien-aimé jusqu'à sa descente aux enfers. 109
Chap. XI. — Prière à Jésus-Christ, où sont rappelées sa descente aux enfers, sa résurrection, son ascension, la mission qu'il donna à ses apôtres et sa dernière venue à l'époque du jugement universel. 114
Chap. XII. — Avis relatif aux prières suivantes. 116
Chap. XIII. — Sentiments d'une âme qui, en présence de la majesté de son Créateur, lui offre humblement ses adorations et ses hommages. 119
Chap. XIV. — Sentiments d'une âme qui tremble et qui s'humilie en présence de la grandeur et de la justice de Dieu. 125
Chap. XV. — Sentiments d'une âme qui loue Dieu à la vue de ses perfections. 130
Chap. XVI. — Sentiments d'une âme qui rend grâces à Dieu pour les bienfaits qu'elle en a reçus. 135
Chap. XVII. — Sentiments d'une âme qui désire obtenir l'amour de Dieu. 138
Chap. XVIII. — Sentiments d'une âme qui s'abandonne entre les mains de son Créateur, et qui, mettant en lui sa confiance, lui jure une fidélité éternelle. 143
Chap. XIX. — Prière pour obtenir de Dieu tout ce qui regarde le salut. 148

Chap. XX. — Prière que l'on doit réciter le matin pour remercier Dieu de ses bienfaits, s'offrir à lui et lui demander sa grâce. 152
§ Avis touchant la prière qui précède. 158
Chap. XXI. — Prière pour obtenir le pardon de ses péchés. 160
Chap. XXII. — Prière pour remercier Dieu de ses bienfaits. 163
Chap. XXIII. — Prière où l'on offre à Dieu les souffrances et les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur, afin d'obtenir les grâces dont on a besoin. 168
Chap. XXIV. — Prière à Dieu et aux Saints pour demander les grâces qui sont nécessaires à notre salut et à celui du prochain. 172
Chap. XXV. — Prière de saint Thomas d'Aquin pour demander toutes les vertus. 175
Chap. XXVI. — Prière au Saint-Esprit. 178
Chap. XXVII. — Prière que l'on doit réciter pendant la messe, afin d'offrir à Dieu le Père la mort de son Fils Jésus-Christ. 180
Chap. XXVIII. — Prière que l'on peut réciter aussi pendant la messe, ou en tout autre temps. 184
Chap. XXIX. — Prière à la Vierge, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis sa conception jusqu'à son voyage à Bethléhem. 186
Chap. XXX. — Prière à la Vierge, où sont rappelés les principaux traits de sa vie, depuis son voyage à Bethléhem jusqu'au moment où, après avoir retrouvé Jésus dans le Temple, elle reprit le chemin de Nazareth. 191
Chap. XXXI. — Prière à la Vierge, où sont rappelés les principaux traits de sa vie depuis son retour à Nazareth jusqu'à son assomption glorieuse. 194
Chap. XXXII. — Prière à la Vierge, où sont rappelés ses principaux titres de gloire. 196
Chap. XXXIII. — Prière à la Vierge, où l'on continue de rappeler ses principaux titres de gloire. 200
Chap. XXXIV. — Prière à la Vierge, où l'on continue de rappeler ses principaux titres de gloire. 204
Chap. XXXV. — Prière à la Vierge, afin d'obtenir, par son intercession, le pardon de nos péchés. 207
Chap. XXXVI. — Préambule aux prières suivantes, que l'on doit faire avant la sainte Communion. 211

Chap. XXXVII. — Prière de saint Thomas d'Aquin avant la Communion. 213
Chap. XXXVIII. — Prière après la Communion. 214

LIVRE SIXIÈME

DE LA MATIÈRE DE LA PRIÈRE MENTALE, OU L'ON EXPOSE LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, AINSI QUE DIFFÉRENTS AUTRES SUJETS.

Prologue du vénérable P. M. Fr. Louis de Grenade. 219
Chap. I. — Du fruit de la prière mentale. 220
Chap. II. — De la matière de la prière mentale. 223
Chap. III. — Conclusion de ce que l'on vient de dire. 229
Chap. IV. — De cinq choses qui peuvent intervenir dans l'exercice de l'oraison. 231
§ 1. De la préparation. 232
§ 2. De la méditation. 236
§ 3. De l'action de grâces. 241
§ 4. De l'offrande. 242
§ 5. De la demande. 243
Chap. V. — Du fruit qui naît de la considération des mystères sacrés de la vie de Jésus-Christ notre Sauveur. 247
Chap. VI. — De l'Annonciation. (1er mystère joyeux.) 250
Chap. VII. — De la visite que la très-sainte Vierge fit à sa cousine Élisabeth. (2e mystère joyeux.) 256
Chap. VIII. — De quelle manière la virginité de Marie et le mystère de l'Incarnation furent révélés à saint Joseph. 261
Chap. IX. — De la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (3e mystère joyeux.) 265
Chap. X. — De la Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 274
Chap. XI. — De l'adoration des Mages. 277
Chap. XII. — De la Purification de la très-sainte Vierge. (4e mystère joyeux.) 283
Chap. XIII. — De la Fuite en Égypte. 289
Chap. XIV. — Comment l'Enfant Jésus se perdit et fut retrouvé dans le Temple. (5e mystère joyeux.) 294
Chap. XV. — Du Baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 302

Chap. XVI. — Du Jeûne et de la Tentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 304
Chap. XVII. — De la Prédication, de la Doctrine et des Œuvres admirables de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 308
Chap. XVIII. — Considérations servant de préambule à l'histoire de la Samaritaine, de la Chananéenne, de Madeleine et de la Femme adultère. 315
Chap. XIX. — De la Samaritaine. 319
Chap. XX. — De la Chananéenne. 323
Chap. XXI. — De la Madeleine. 325
Chap. XXII. — De la Femme adultère. 328
Chap. XXIII. — De la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 332
Chap. XXIV. — Considérations servant de préambule l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De quelle manière nous devons la méditer. 336
Chap. XXV. — De la grandeur des souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 341
Chap. XXVI. — De l'entrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem. 350
Chap. XXVII. — Du lavement des pieds. 359
Chap. XXVIII. — De l'institution du très-saint Sacrement. 364
Chap. XXIX. — De la prière de Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers. (1er mystère douloureux.) 376
Chap. XXX. — De quelle manière Notre-Seigneur Jésus-Christ fut pris et lié. 382
Chap. XXXI. — De quelle manière Notre-Seigneur Jésus-Christ fut présenté aux grands prêtres Anne et Caïphe, et des souffrances qu'il eut à endurer pendant la nuit qui précéda sa mort. 387
Chap. XXXII. — De quelle manière Notre-Seigneur Jésus-Christ fut présenté à Pilate et flagellé à la colonne. (2e mystère douloureux.) 390
Chap. XXXIII. — Du Couronnement d'épines. (3e mystère douloureux.) 393
Chap. XXXIV. — Du parallèle qui fut établi entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et Barabbas. 397
Chap. XXXV. — Du Portement de croix. (4e mystère douloureux.) 399
Chap. XXXVI. — Du Crucifiement. (5e mystère douloureux.) 404
Chap. XXXVII. — De quelle manière Notre-Seigneur Jésus-

Christ fut percé d'une lance et déposé dans le tombeau. 413
Chap. XXXVIII. — De la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (1er mystère glorieux.) 419
Chap. XXXIX. — De l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (2e mystère glorieux.) 423
Chap. XL. — De la venue du souverain Juge. 428
Chap. XLI. — Des peines de l'enfer. 433
Chap. XLII. — De la gloire du Paradis. 436
Chap. XLIII. — De la connaissance de soi-même. — Avant-propos. 439
Chap. XLIV. — Des misères et des maux qui sont inhérents à la nature humaine. 441
§ 1. Des misères du corps. 442
§ 2. Des misères de l'âme. 444
§ 3. Des misères qui nous sont propres, et auxquelles notre âme a été ou est encore sujette. 453
Chap. XLV. — Comment tous les biens que nous possédons nous viennent de Dieu. 455
Chap. XLVI. — Actions de grâces. 466
Chap. XLVII.—Vers de Marulle, dans lesquels se trouvent consignées, par demandes et par réponses, les principales circonstances de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 469
Chap. XLVIII. — Paroles attribuées au Crucifix que l'on place ordinairement au-dessus de la porte des églises, et composées en vers par Lactance. 473
Chap. XLIX. — Hymne de louanges en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 475

LIVRE SEPTIÈME

DE L'AMOUR DE DIEU, QUI EST LE COURONNEMENT DE LA VIE CHRÉTIENNE

Chap. I. — Ce que c'est que la charité. — De ses fruits et de son excellence. 478
§ 1. Comment l'âme ne doit point se donner de relâche jusqu'à ce qu'elle ait acquis l'amour divin dans toute sa perfection : effets que cet amour produit en elle. 490
§ 2. Des huit degrés de l'amour divin. 494
§ 3. Combien sont à plaindre ceux qui ne travaillent point à acquérir l'amour divin. 498

Chap. II. — Comment la perfection de la vie chrétienne consiste dans la charité parfaite. — Ce qu'il faut entendre par cette dernière. 502
Chap. III. — Du principal moyen par lequel on acquiert l'amour divin, qui est de le désirer ardemment. 511
§ Du désir que nous devons avoir de l'amour divin, et de quelle nature doit être ce désir pour qu'il devienne efficace. 515
Chap. IV. — De quelques moyens plus particuliers à l'aide desquels on peut acquérir l'amour de Dieu. 519
§ 1. Des prières et des aspirations continuelles que l'on doit faire monter vers Dieu. 520
§ 2. Du recueillement des sens, et de l'embarras que cause la multitude des affaires. 526
§ 3. Des jeûnes, des disciplines et des austérités. 528
§ 4. Des œuvres de miséricorde. 530
§ 5. De l'amour que l'on doit avoir pour la pauvreté, les persécutions et les mépris. 532
§ 6. De la paix du cœur et de la confiance en Dieu 535
Chap. V. — Des principaux obstacles à l'amour divin. 537
§ 1. De l'amour-propre. 537
§ 2. De la mortification de la volonté propre 543
§ 3. Du soin avec lequel on doit éviter toute espèce de péché. 545
§ 4. Récapitulation de ce qui précède. 547
Chap. VI. — Avis nécessaires à ceux qui ont le désir d'acquérir l'amour divin. 551
§ 1. Des bas sentiments que l'on doit avoir de soi-même. 551
§ 2. De la crainte de Dieu. 554
§ 3. De la pureté d'intention que l'on doit apporter à ses exercices de piété. 555
§ 4. De la discrétion que l'on doit apporter à ses exercices de piété. 558
§ 5. De la persévérance que l'on doit apporter à ses exercices de piété. 560
Chap. VII. — Des principales marques auxquelles on peut connaître les progrès que l'on a faits dans la vie spirituelle. 563
Chap. VIII. — Préambule aux considérations suivantes, tirées des bienfaits de Dieu. 567
Chap. IX. — Considérations tirées des bienfaits de Dieu. 569
§ 1. De la création. 571

639020

§ 2. De la conservation. 572
§ 3. De la Rédemption. 574
§ 4. Du Baptême. 575
§ 5. De la Vocation. 577
§ 6. Des Inspirations divines. 580
§ 7. De l'Exemption de certains maux. 582
§ 8. Des Sacrements. 584
§ 9. Des Bienfaits particuliers. 586
§ 10. De la Béatitude éternelle. 589
§ 11. De quelle manière vous devez remercier Dieu de ses bienfaits. 591
§ 12. Cantique où l'on invite toutes les créatures à remercier Dieu de ses bienfaits. 592
Chap. X. Préambule aux sept oraisons dans lesquelles on se propose de demander et d'obtenir l'amour divin. 594
Chap. XI. — Première oraison tirée de la considération des perfections divines. 596
Chap. XII. — Seconde oraison tirée de la considération des perfections divines. 604
Chap. XIII. — Troisième oraison tirée de la considération des perfections divines. 612
Chap. XIV. — Première oraison ou première méditation sur le *Pater noster*. 619
§ Notre Père. 623
Chap. XV. — Seconde oraison ou seconde méditation sur le *Pater noster*. 633
§ 1. Qui êtes dans les cieux.
§ 2. Que votre nom soit sanctifié. 636
§ 3. Que votre règne arrive. 639
§ 4. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. 643
Chap. XVI. Troisième oraison ou troisième méditation sur le *Pater noster*. 645
§ 1. Donnez-nous notre pain quotidien. 645
§ 2. Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. 649
§ 3. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. 652
Chap. XVII. — Oraison pour demander l'amour divin. 657

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Tours — Imp. Mame.